

Pierrette Désy

**Spécialiste en histoire et en ethnologie
Professeure retraité du département d'histoire de l'UQÀM**

(1983)

Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa

Ses bases biologiques

Un document produit en version numérique conjointement par Jean-Marie Tremblay
et Marcelle Bergeron, bénévoles

Courriels : jean-marie_tremblay@uqac.ca et mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée conjointement par Jean-Marie Tremblay, et Marcelle Bergeron, bénévoles, respectivement professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, d'une part, et professeure retraitée de l'enseignement à la Polyvalente Dominique-Racine de Chicoutimi, à partir du livre de :

Pierrette Désy

Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner *recueilli par le docteur Edwin James*. Présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique. Paris : Payot, 1983, 310 pp. Collection : Bibliothèque Historique.

Autorisation formelle de l'auteure accordée le 7 septembre 2007 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : desy.pierrette@uqam.ca

Numérisation, reconnaissance de caractères et correction : Jean-Marie Tremblay;

Mise en page : Marcelle Bergeron.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

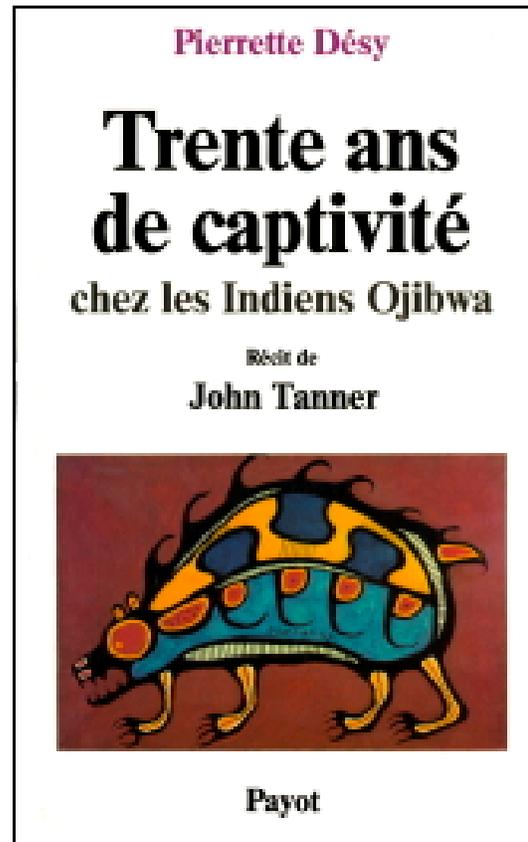
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 mai 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Pierrette Désy
(1983)



Quatrième de couverture

1789. Un Indien Ottawa capture le jeune John Tanner, fils de pasteur, pour le donner à sa femme qui vient de perdre un fils. Après deux années passées dans le village de Saginaw, au Michigan, Tanner, baptisé Ottawa Shawshawabense, est adopté par Netnokwa, une femme remarquable à tous égards, considérée unanimement comme un chef. Elle épouse un Ojibwa et décide d'aller vivre à la Rivière Rouge au Manitoba.

Pendant trente ans, Tanner va partager la vie des Ojibwa. Les guerres le feront s'affronter aux Sioux, et les chasses lui feront parcourir le Minnesota, le Manitoba, l'Ontario, afin de rapporter des ballots de fourrures aux marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou de la Compagnie du Nord-Ouest.

Parfois, il songe qu'il devrait sans doute retourner vivre chez les Blancs. Mais qu'ont-ils de commun, la civilisation américaine et lui, le sauvage, depuis si longtemps ? Au soir de sa vie, il finira pourtant par s'y résoudre, pour son plus grand malheur.

Le récit de Tanner est ponctué par le rythme des saisons qui règle les activités des cueilleurs-chasseurs ; il raconte aussi le drame des Indiens qui voient l'avance inexorable des colons européens bousculant leur vie et piétinant leur liberté.

Ce témoignage authentique restera longtemps gravé dans nos mémoires.

Document couverture : *Ours sacré* par Norval Morriseau (peintre Ojibwa). Collection particulière.

Table des Matières

[Présentation : Les Indiens blancs : transculture et identité.](#)

[Introduction par le docteur Edwin James, 1827.](#)

[LE RÉCIT](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

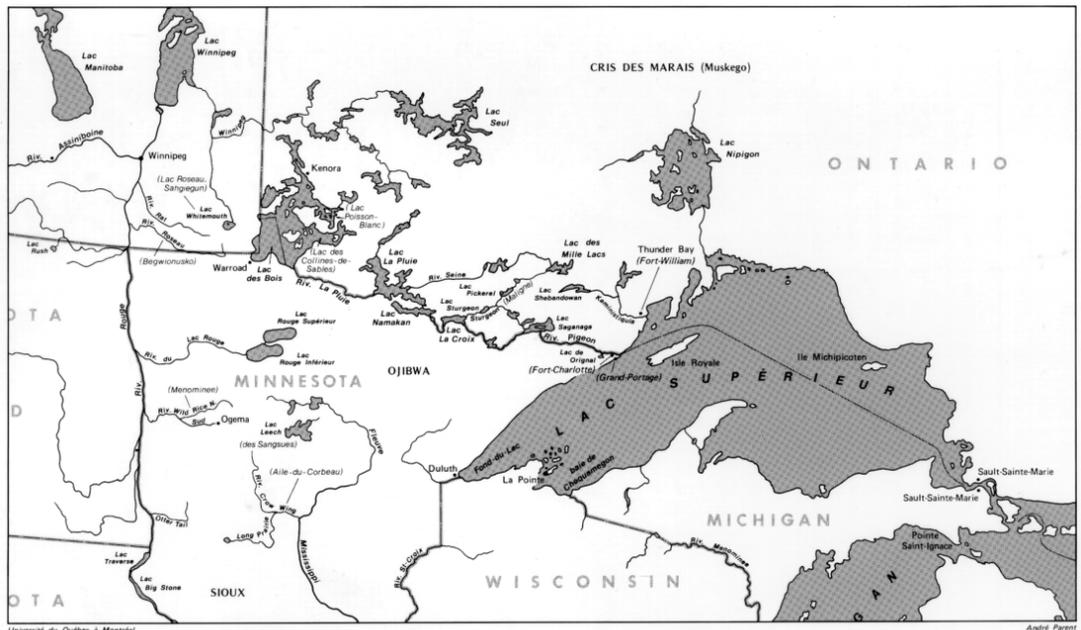
[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Références bibliographiques](#)

(A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner (U.S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America, G. & C. & H. Carvill, 106 Broadway, New York, 1830)



J. Tanner, no 2

Présentation

Les Indiens blancs : transculture et identité .

[Retour à la table des matières](#)

Les Indiens blancs sont des Européens qui ont vécu à un moment précis de leur existence une expérience globale : arrachés brutalement à leur propre culture, ils ont été projetés dans une autre qui exigeait d'eux une complète identification. Il est impossible de connaître le nombre exact d'Européens capturés par les Indiens en Amérique depuis le XVI^e siècle. En effet, bon nombre d'entre eux ne revinrent pas de cette détention devenue volontaire, et leur histoire demeurera à jamais secrète.

Ce phénomène a toujours exercé une grande séduction dans le monde européen. Ainsi, vers 1793, Michel Guillaume Saint-Jean de Crèveccœur, colon de Pennsylvanie émigré de Nouvelle-France, écrivait au sujet de la captivité : « Cela ne doit pas être aussi désagréable que nous l'imaginons en général, il doit certainement exister un lien social singulièrement captivant, et certainement supérieur à tout ce que nous connaissons, car si dés milliers d'Européens ont désiré devenir Indiens, nous n'avons guère d'exemples d'autochtones qui ont choisi d'être Européens » ¹.

La capture d'Européens par des Indiens est un phénomène largement attesté par le témoignage de centaines de récits. Leur qualité est inégale selon l'idéologie de

* Nous remercions M. John Aubrey, de la *Newberry Library* (Chicago), qui nous a si aimablement guidée lors de notre recherche en ces lieux, ainsi que M. Othmar Keel, de l'Institut d'Histoire des Sciences (Montréal), qui a contribué au cours de discussions à l'élaboration de ce travail.

¹ in *Letters from an American Farmer, describing certain provincial situations, manners, and customs, and conveying some idea of the suite of the people of North America, Pennsylvania, from the press of Mathew Carey, MDCCXIII, p. 222.* Observons ici que la version française des *Lettres d'un cultivateur américain* est sensiblement différente de la version américaine. Par ailleurs, notons que Crèveccœur reviendra par la suite sur cette vision des Indiens dans *Voyage dans la haute Pennsylvanie*, Paris, 1801 (cf. Pearce, R.H., *Savagism and Civilisation*, Johns Hopkins Press, Baltimore 1967, p. 139-142).

ceux qui les ont rédigés ou recueillis. Tantôt naturalistes, tantôt religieux, souvent pamphlétaires et parfois haineux, ces récits rapportent des expériences qui frisent le fantastique, tout en ayant aussi pour fonction de conjurer la fascination exercée par l'Indien, cette figure du « Mal ».

L'intérêt des récits a d'ailleurs attiré l'attention de nombreux chercheurs en littérature, en histoire et en anthropologie¹. Lewis Henry Morgan, par exemple, avait donné en 1856 une édition critique du récit de la vie de Mary Jemison chez les Seneca². Autre signe *a contrario* de l'intérêt personnalisé des chercheurs pour les captifs, Henry Rowe Schoolcraft, célèbre pour ses travaux sur la mythologie des Indiens d'Amérique du Nord, deviendra l'ennemi juré de John Tanner après que ce dernier fut rentré de captivité. Tanner, qui possédait incontestablement une connaissance directe supérieure à celle de l'ethnologue, était aux yeux de Schoolcraft la représentation même de Caliban, ce personnage monstrueux de *La Tempête*³. Pourtant Schoolcraft cédera à l'attrait des récits de captivité puisqu'il en insérera quelques-uns dans ses travaux⁴.

Les premiers récits de captivité parurent en Europe dès le XVI^e siècle. En 1542, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca publie à Mendoza sa *Relacion* dans laquelle il narre l'épisode de sa capture survenue au cours de la longue odyssée qui devait le conduire avec ses compagnons de la Floride au Mexique. En 1557, le mystérieux Gentilhomme d'Elvas fait paraître en Espagne ses chroniques dans lesquelles il décrit la captivité de Juan Ortiz pendant onze ans en Floride. La même année paraît à Marbourg le *Wahraftig Historia* de Hans Staden, qui relate son aventure chez les Tupi du Brésil. Et en 1591, un Anglais rapporte sa mésaventure avec des Indiens au Mexique dans un texte intitulé *The Travailes of an Englishman*. La popularité de ces récits est telle qu'ils seront réédités à plusieurs reprises.

Dès lors le genre est lancé et le ton donné. On sait qu'en Amérique du Nord des Blancs disparaissent : en 1587, la colonie de Sir Walter Raleigh, établie à l'île

¹ Voir l'étude de Richard Slotkin, *Regeneration through Violence: the Mythology of the American Frontier, 1600-1860*, Middletown, Conn. 1973.

Aujourd'hui, grâce à la collaboration de Wilcomb E. Washburn de la Smithsonian Institution et de John Aubrey de la Newberry Library, l'éditeur Garland de New York a réédité quelque 243 récits de captivité.

² Miller, Orton & Mulligan, Rochester, 1856. La première édition était parue en 1824 : James Everett Seaver, *A Narrative of the Life of Mrs. Mary Jemison*, J.D. Bemis, Canantaigua, N.Y. Ce récit fort populaire a été réédité au moins 36 fois depuis sa parution, dont chez Aubier-Montaigne, Paris, 1978.

³ *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontier*, Lippincott, Grants & Co., Philadelphie, 1851, page 316. D'après le titre de son ouvrage, le lecteur aura peut-être noté que Schoolcraft a résidé chez les Indiens aussi longtemps que Tanner. Mais, en réalité, il n'en est rien : bien qu'il rencontrât constamment des Indiens en tant qu'agent des Affaires indiennes, l'anthropologue n'a jamais vraiment vécu avec eux.

⁴ *The American Indians, their History, condition and prospects from original notes and manuscripts... together with an appendix containing thrilling narratives, daring exploits, etc.*, G.H. Derby and Co., Buffalo, 1851 (rééd. Garland, New York, 1977).

Roanoke (Caroline du Nord), ne s'est-elle pas évanouie, emportant avec elle le secret de sa disparition ¹ ? Mais c'est au XVII^e siècle que le symbole de la captivité avait acquis toute sa force ; paradoxalement, au fur et à mesure que des antagonismes croissants opposent Amérindiens et colons européens, le phénomène s'amplifie. Tout se passe comme si au moment précis où la civilisation européenne s'apprête à envahir l'Amérique, les formations sociales amérindiennes, pressentant cette mort prochaine, tentent de la conjurer par des rituels d'adoption. Inefficaces au niveau d'un irréductible appareil social, ces rituels sont en revanche suffisamment opérants et puissants au niveau individuel pour exercer une attraction et incorporer l'Européen.

De même, c'est aussi à cette époque que l'on voit apparaître les premiers Européens porteurs d'un désir de se soustraire aux normes et à la structure de leur société : ceux-là s'empressent de s'assimiler à une autre culture. Ces transfuges, non seulement précèdent, mais restent farouchement en dehors d'un système codifié qui va régler inéluctablement la vision des Européens en Amérique du Nord. En effet, les chroniqueurs, qui seront à l'origine du mythe du bon ou du mauvais Sauvage, s'intéressent peu ou pas du tout à eux. Dans leur hâte d'écrire des ouvrages généraux sur l'inégalité sociale ou des traités comparatifs sur les sociétés archaïques et primitives ², ils oublient les « François » qui, pour parler la langue du XVII^e siècle, « s'estoient autrefois mariez dans le pays (et) n'avoient point fait tant de bruit... (et dont) le dessein avoit esté de se faire barbares et se rendre tout à fait semblables à eux (les Indiens) » ³.

Étienne Brulé est certainement l'un des premiers exemples qui illustrent cette mutation culturelle : arrivé en Nouvelle-France en 1608, à l'âge de dix-sept ans, il part deux ans plus tard vivre chez les Algonquins, puis les Hurons. Samuel Champlain dira d'Étienne Brulé, l'un de ses truchements, qu'il « s'estoit adonne avec eux depuis huit ans, tant pour passer son temps, que pour voir le pays, et apprendre leur langue et façon de vivre » ⁴. Mais, en 1629, ignorants du traité de paix qui allait être signé entre la France et l'Angleterre, les frères Kirke, avec l'aide de Huguenots, s'emparent de Québec. À cette occasion, Étienne Brulé, au grand scandale de Champlain, offre avec trois autres compagnons, ses services aux Anglais. Devenu renégat, Étienne Brulé trouvera la mort chez les Hurons en 1632, et ceux-ci diront à des Français venus en délégation en leur pays que « pour Brulé qui avoit été massacré, on ne le tenoit point pour François, puis qu'il avoit quitté sa nation pour se mettre au service de l'Anglois » ⁵.

¹ Voir D. B. Quinn, éd., *The Roanoke Voyages*, Hakluyt Society, 1955.

² Voir par exemple Joseph-François Lafitau, *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 2 vol., Paris 1724.

³ *Relations des Jésuites*, Éditions du Jour, Montréal, 1972 (année 1637, p. 160).

⁴ *Les Voyages de Samuel Champlain*, P.U.F., Paris 1951, p. 261.

⁵ *Relations des Jésuites*, année 1633, p. 34.

En dehors de cette dernière péripétie, l'exemple d'Étienne Brulé sera suivi de centaines d'autres individus, qui coureurs des bois, qui voyageurs, qui renégats, qui *squawmen*¹, qui Bois-brûlés, vivront le plus souvent à la frontière de deux cultures. Il arrive aussi que des vocations religieuses se doublent d'un désir d'indianité. À la lumière des textes laissés par le jésuite Isaac Jogues et par ses contemporains, il semble que dans le martyre qu'il cherche avec obstination et rencontre, se cache ce secret désir². En plein siècle de monachisme et de spiritualité dévorante, Isaac Jogues va au-devant de son destin de saint martyr (Rome d'ailleurs le canonisera) qu'il provoque. Arrivé au Canada en 1636, il ouvre des missions sans histoire chez les Pétuns et les Hurons. Mais, en 1642, il est capturé par des Mohawks qui lui font savoir « qu'ils avoient : déjà des François prisonniers, et que tous ensemble ils laboureraient la terre en leur pays »³. Pendant dix-huit mois, Jogues vaquera aux travaux des champs ou servira de « valet des chasseurs », travail consistant à porter le gibier, couper le bois et préparer les repas. Après avoir erré entre plusieurs familles, il est donné à une femme qui l'appelle « mon neveu » et à qui il rend la pareille en l'appelant « ma tante ».

« Être pour Dieu » est sans doute la devise de Jogues ; dans ses temps libres, il enseigne la religion à de fort nombreux captifs algonquins et hurons, ou fabrique des croix de toutes les tailles devant lesquelles il prie. Il a même le droit de se construire une cabane dans laquelle il en édifiera une. Mais Jogues se plie mal aux contraintes que lui impose son statut de captif, et ses longues prières – l'une d'entre elles durera quarante jours – qu'il fait agenouillé dans la neige, au pied de la croix, à demi-nu, troublent la population. De plus, bien qu'il en ait la possibilité, il se refuse à manger convenablement, se contentant de sagamités (bouillies de maïs). Cet inquiétant captif finira par se faire la réputation de jeteur de sorts : l'on croit en tout cas qu'il porte malheur à la chasse et aux semailles.

Bien que, lors de sa capture, le Père Jogues ait été sévèrement éprouvé par des tortures, le reste de son séjour se déroule normalement si l'on exclut les quelques coups et menaces qu'il reçoit, et que son attitude rebelle lui vaut sans doute. Grâce à la complicité de Hollandais de Fort-Orange (Albany), et contre sa volonté, il finira par s'enfuir et rentrer en France. Mais il le fera à regret et s'en expliquera :

¹ Simon Girty est sans doute le plus célèbre des renégats. Capturé en 1756 avec sa famille à l'âge de quinze ans, il est adopté par des Seneca, mais le moment venu de reprendre sa liberté, il se fait interprète et vit le plus souvent avec les Shawnee qu'il conseille au sujet des Américains au grand dam de ces derniers. Le *squawman*, personnage légendaire de la frontière, choisissait librement d'aller vivre en territoire indien où il prenait femme. Ainsi Jeremiah Johnson a-t-il été immortalisé par l'écran ; un autre *squawman*, Andrew Garcia, a laissé un texte remarquable à ce sujet, *Tough trip through Paradise*, éd. par Bennett H. Stein, Ballantine Books, New York, 1967.

² Voir les chapitres XIII et XIV de l'année 1634 et la Relation de 1647, *op. cit.*, 1972.

³ R.J., 1643, p. 63.

« je sentois de l'amour pour eux, et un grand désir de les assister, si bien que j'avois résolu de passer le reste de mes jours dans cette captivité pour leur salut »¹.

Il n'a qu'un désir, et il l'avoue : retourner vivre auprès des Mohawks où il ne peut pas ignorer que, à cause de son comportement, la mort l'attend. Jogues, qui voudrait « mourir et souffrir le feu de la terre », rentre enfin au Canada, et, en 1646, il fait une courte mission chez les Mohawks. En quittant le village où il a l'intention de revenir bientôt, il laisse derrière lui un coffret qui contient des vêtements. Pendant son absence, des « maladies contagieuses et populaires » font de funestes ravages parmi la population. Des esprits avertis soupçonnent le Père d'avoir caché des sorts dans le coffret ou d'y avoir laissé le diable. À son deuxième retour, ignorant tout des événements, Jogues sera rapidement mis à mort au grand chagrin de sa tante qui déclare : « C'est moy-mesme que vous tuez »².

C'est à la lumière de ces prédécesseurs qu'il faut également analyser les captivités de ceux et de celles qui sont restés, comme John Tanner, une grande partie de leur vie chez les Indiens ou qui, comme Cynthia Ann Parker, ont refusé de les quitter. Le cas de Cynthia Ann Parker est exemplaire à plus d'un titre : capturée en 1836, à l'âge de neuf ans, par les Comanches, elle refusera à deux reprises de retourner dans sa famille qui, après bien des recherches, a fini par la retrouver. Elle épouse un grand chef de guerre, Peter Nacoma, et donne naissance à celui qui deviendra le grand chef des Comanches, Quanah Parker, ainsi que l'initiateur, comme le veut la tradition orale, du peyotl aux États-Unis. La famille Parker aura finalement raison de Cynthia Ann et la ramènera de force dans la ferme du Texas où elle mourra peu de temps après, à l'âge de trente-huit ans³. Il y a donc ici redoublement et renversement du phénomène de captivité : le Blanc captif d'Indiens devenant Indien blanc captif de Blancs.

Au thème de la mort expiatoire du jésuite Isaac Jogues, du rituel sacrificiel du jésuite Francesco Giuseppe Bressani⁴, de la relégation volontaire de Étienne Brulé

¹ *Ibid.*, p. 76.

² R.J., 1646, p. 74.

³ De Shields, James T., *Cynthia Ann Parker*, St. Louis, 1886 (rééd. Garland, New York, 1976). Voir également Akerknecht, Erwin H., « White Indians », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 15, 1944, p. 15-36.

⁴ *Breve Relazione d'alcune missioni de PP. della compagnia di Giesu nella Nuova Francia del P. Francesco Giuseppe Bressani in Macarata per gli heredi d'Agostino, Grisei, 1653.* Le Père Bressani survécut à une captivité particulièrement éprouvante aux mains des Iroquois. Après plusieurs semaines de tortures, il fut soudain confié à une vieille femme sans qu'il sût jamais pourquoi. Sa condition physique le rendant inapte aux travaux des champs, la femme chargea son fils d'aller le proposer aux Hollandais de Fort-Orange contre des cadeaux. Ce qui fut fait au grand contentement de tout le monde. Par la suite, le Père Bressani alla porter l'évangile chez les Hurons où sa réputation d'ancien captif ayant subi des tortures semblables à celles qu'ils avaient coutume d'infliger eux-mêmes, facilita grandement sa mission.

ou de l'apprentissage indien de Pierre-Esprit Radisson ¹, entre autres, s'ajoutent les récits du XVII^e siècle qui viennent de la Nouvelle-Angleterre. En 1675-76, les conflits aigus qui opposent colons et Indiens de cette région, provoquent la fameuse guerre du « roi Philip », à savoir Metacom, de son vrai nom wampanoag. Mary Rowlandson, emmenée en captivité, est la première à laisser un exposé hallucinant de son expérience, exposé entrecoupé de citations de la Bible ². Ce style de récit sera vivement encouragé par Increase et Cotton Mather, grands ennemis des Indiens, et qui publieront eux-mêmes plusieurs récits de captivité de l'époque, se proposant par là d'établir un lien étroit entre les Sauvages et le Diable. En effet, pour les Puritains du XVII^e siècle, la guerre est interprétée en termes de Guerre Sainte : les Puritains, des envoyés de Dieu, ont mission de détruire les enfants de Satan. Qu'il puisse leur arriver d'être « ensauvagés », on peut en rendre compte, selon eux, tout naturellement, comme d'une expiation pour leurs péchés ³.

À la fin du XVII^e siècle survient un nouveau phénomène qui se perpétue fort avant dans le XVIII^e siècle : l'association des Indiens et des Français dans le processus de la captivité. Donnons ici quelques repères pour comprendre cette période émaillée de conflits intercoloniaux, et interprétée à partir de 1744 comme une alliance franco-indienne contre les Britanniques : guerre du roi William (1688-1693) et traité de Ryswick ; guerre de la « reine Anne » (femme chef de la tribu des Pamunkey de Virginie), dite aussi du gouverneur Dudley (1702-1713), et traité d'Utrecht ; guerre du gouverneur Dummer (1722-1725) et traité de Boston ; guerre du roi George (1744-1748) et traité d'Aix-la-Chapelle ; guerre de Sept ans (1756-1763) et traité de Paris, dite aussi dernière guerre franco-indienne.

Les récits de captivité de ces périodes sont articulés le plus souvent autour de la propagande anti-indienne et anti-française. À la lecture de ces textes, l'on se demande souvent qui, de l'Indien ou du Français – et plus particulièrement le jésuite –, est le plus barbare aux yeux de l'Anglais. Par exemple, le Révérend John Williams, capturé en 1703, avec toute sa famille à Deerfield – et qui perdra sa femme au cours de l'odyssée –, en fait l'amère expérience, lui qui accuse les jésuites de demander aux Indiens de baptiser les enfants anglais avant de les tuer, afin de sauver leur âme ⁴ ! Mais c'est pendant la dernière guerre inter-coloniale

¹ Pierre-Esprit Radisson qui, avec Médard Chouart de Groseilliers, devait être à l'origine de la création de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1670, avait été capturé dans sa jeunesse par des Mohawks. Son séjour parmi eux allait lui permettre d'acquérir suffisamment de connaissances du pays et de ses habitants pour mener à bien ses expéditions au nord et à l'ouest de l'Amérique.

² *A true history of the captivity and restoration of Mrs. Rowlandson*. Printed first at New England & reedited at London, 1682 (rééd. Garland, New York, 1977).

³ Voir par exemple Mather, Cotton, *A Memorial of the present deplorable state of New England*, Boston MDCCVII (rééd. Garland, New York, 1977). Cf. aussi Pearce, R.H., « The Significance of the Captivity Narratives », *American Literature* 19, March 1947, p. 1-20.

⁴ Williams, John, *The redeemed captive returning to Zion* (1707) (rééd. Garland, New York, 1977).

(1756-1763) que l'on assiste au trafic le plus important de captifs anglo-saxons emmenés au Canada. Avant d'être le plus souvent délivrés contre une rançon, ces otages sont confiés aux Indiens des missions, baptisés par les missionnaires, engagés comme domestiques, adoptés par des bourgeois ou des nobles comme la Marquise et le Marquis de Vaudreuil, ou emprisonnés à Québec où beaucoup périront des mauvaises conditions hygiéniques. Il arrive que, parmi ces prisonniers de guerre, certains refusent de rentrer dans leur pays. Deux exemples illustreront ce propos : en 1703, Esther Wheelwright est capturée enfant par des Abénakis près de Boston, cinq ans plus tard, un jésuite la confie aux Ursulines de Québec. Sa famille ayant fini par retrouver sa trace l'invite à rentrer à Boston. Mais rien ni personne ne peut la décider à quitter le couvent, si bien qu'elle en devint Supérieure et y mourut en 1780¹. Un autre cas célèbre est celui de Eunice Williams, la fille du Révérend John Williams cité plus haut : alors que son père et son frère avaient retrouvé la liberté contre une rançon, Eunice fut adoptée par une famille mohawk de Caughnawaga. Toute sa vie, elle refusa de retourner vivre à Deerfield ; en revanche, elle y fit de fréquentes visites, tradition que ses descendants honorèrent jusqu'en 1837². Certes, tous les captifs ne suivront pas l'exemple de ces deux femmes, la plupart étant trop heureux d'échapper aux griffes d'ennemis perçus comme souverainement inquiétants et dangereux de par l'expérience et de par diverses formes de propagande³.

Avec la signature du traité de Paris en 1763 prennent fin la domination des Français en Amérique du Nord et leur alliance avec des tribus indiennes. Mais la prise de captifs n'en continue pas moins, en particulier dans l'ouest où des accrochages violents opposent colons et Indiens. De l'ensemble des récits de cette période – dont fait partie la narration de John Tanner –, l'on peut dégager deux orientations : tantôt les auteurs décrivent leur période de détention de manière à faire ressortir la férocité de leurs geôliers, confortant ainsi le public dans ses idées reçues ; tantôt au contraire ils s'efforcent de rapporter leur expérience en termes lucides – voire idylliques –, conscients d'avoir découvert que l'image qu'ils avaient des Indiens ne correspond pas à la réalité. La période est agitée, et le récit de captivité devient vite un genre populaire dont on met l'authenticité en doute ; certains d'ailleurs sont si fantaisistes que leur titre même trahit la supercherie. C'est pourquoi des auteurs sérieux iront jusqu'à signer des déclarations sous serment pour prouver leur bonne foi. Mais il arrive en revanche que d'authentiques faits de captivité soient réduits à des impostures : John Dunn Hunter en fera la douloureuse expérience. La narration qu'il fait de son séjour chez les Osages est riche en termes sentimentaux et en renseignements ethnographiques, mais elle a le tort de paraître

¹ Cf. Barbeau, Marius, « Indian Captivities », *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 94, Déc. 1950 (p. 522-548), p. 526.

² *Ibid.*, p. 522.

³ Voir Baker, Alice, *True Stories of New England Captives carried to Canada during the old French and Indian Wars*, Cambridge, 1897 (rééd. Garland, New York, 1976) ; et Coleman, Emma, *New England Captives carried to Canada between 1677 and 1760, during the French and Indian Wars*, 2 vol., Portland, Maine, 1925.

au moment où le gouvernement américain fait pression sur les tribus indiennes pour qu'elles s'exilent plus à l'ouest¹. Pendant un séjour de Hunter en Angleterre où il est reçu à la cour, une véritable cabale est menée contre lui (en particulier par le gouverneur Lewis Cass, un protecteur de John Tanner), si bien que le public se persuadera qu'il y a eu imposture. De retour aux États-Unis, Hunter tentera de créer une république libre au Texas, Fredonia, puis il sera assassiné quand il n'avait pas encore trente ans².

En définitive, le but de la capture d'Européens par les Indiens est leur adoption, rituel que les tribus pratiquaient avec des captifs d'autres tribus bien avant l'arrivée des Européens. Au regard de ceux qui l'ont fait prisonnier, le captif participe de la logique d'un fonctionnement socio-culturel : en effet, pour les Indiens, la capture était une épreuve de force mettant en jeu un savoir très élaboré, et l'Européen devait s'y plier tout aussi bien. Il y avait pour lui une obligation implicite de respecter les faits et gestes de sa société d'adoption. Cela explique sans doute aussi pourquoi les narrations décrivent tant d'exécutions : dans beaucoup de cas, on trouve toujours la transgression d'un interdit, une tentative de fuite, le refus de remplir des tâches ou l'ignorance de certaines règles à observer (René Goupil, le compagnon du Père Jogues, sera tué par les Iroquois pour avoir continué de faire, en dépit de l'interdiction, des signes de croix sur les enfants). Il n'y a donc rien d'étonnant dans ces conditions à ce que l'usage de la capture se soit perpétué avec l'arrivée des Européens. Dans une telle perspective, ce phénomène s'intègre dans le cadre de pratiques régulières, institutionnalisées, ce qui réduit à néant le mythe western de l'enlèvement du Civilisé par le Sauvage fasciné. Cela explique aussi pourquoi les récits se taisent sur la sexualité : le désir de l'Autre n'engage en rien cette dimension. Tous les récits sont formels, s'ils parlent de souffrances physiques et morales, ils nient le viol. En dehors d'un code d'éthique qui semble la règle dans ce cas précis, l'on pourrait expliquer ce donné par le fait que le captif ou la captive est destiné(e) à un rôle filial (fils, fille, neveu ou nièce) ou parental (tante, oncle, grand-mère ou grand-père) avant de devenir époux ou épouse. Tout captif destiné à l'adoption serait donc dès cet instant intégré à un système de parenté et marqué du tabou de l'inceste³.

Mais qu'en est-il de la tradition de la captivité en Amérique du Nord ? Observons qu'elle était perçue de manière différente selon les structures, les mythes et les rites des tribus. Ainsi, chez les Tlingit et les Nootka de la côte Nord-Ouest du Pacifique, pour ne nommer que ceux-là, les captifs avaient une valeur de prestige et de surplus pour leur maître. À ce sujet, certains auteurs parlent plutôt

¹ *Memoirs of a Captivity among the Indians of North America*, London 1823, R. Drinnon, éd. Schocken Books, New York, 1973.

² Voir l'étude que Richard Drinnon a consacrée à ce sujet : *White Savage. The Case of John Dunn Hunter*, Schocken Books, New York, 1972.

³ Cf. avec James Axtell, « The White Indians of Colonial America », *William and Mary Quarterly*, vol. XXXII, Jan. 1975 (p. 55-88), p. 67-68.

d'esclavage¹. Propriétés de chefs qui avaient sur eux droit de vie ou de mort, le captif, qui devait uniquement se consacrer aux travaux domestiques, n'atteignait jamais de statut privilégié². S'il avait des enfants, ceux-ci étaient considérés comme des « esclaves » héréditaires. Chez les Chinook de *Puget Sound*, les captifs avaient une valeur marchande : les Chinook – et aussi les Tsimshian – faisaient des razzia en Californie et à l'intérieur du territoire canadien, pour aller ensuite offrir leurs prises lors des grands marchés inter-tribaux que l'on tenait aux Dalles sur la rivière Columbia. Les Illinois de la région des Grands Lacs avaient recours à une pratique similaire, car, selon le jésuite Jacques Marquette : « ... (ils) se rendent redoutables aux peuples éloignés du sud et de l'ouest, où ils vont faire des esclaves, desquels ils se servent pour trafiquer, les vendant chèrement à d'autres nations pour d'autres marchandises »³. Chez les Skidi Pawnee, la capture avait une fonction mythique : au cours d'un cérémonial dédié à Étoile-du-Matin, on immolait une jeune fille capturée dans ce but⁴. Bien que ce cérémonial se réduisît à une personne et de manière sporadique, les séquences étaient similaires à celui des Aztèques qui sacrifiaient, comme on sait, des centaines d'individus. Dans le Sud-Est, les Creek avaient des captifs destinés aux travaux domestiques, et à qui ils coupaient le tendon de la cheville pour les empêcher de s'enfuir ; il apparaît que les Iroquois avaient recours parfois à cette pratique. Toutefois le marquage corporel aurait été rare : on trouve entre autres le cas contraire chez les *Flathead* du Plateau dont les captifs se distinguaient par l'absence de déformation de la boîte crânienne.

Il convient de dégager de ce tableau général le prisonnier de guerre – une figure universelle – qui, chez les Hurons-Iroquois, par exemple, était considéré mort à sa vie antérieure. Dès sa capture, le guerrier savait que son destin était d'être mangé et torturé, et il participait de plein gré au cérémonial qui précédait l'offrande cannibale. Il jouait plusieurs rôles à la fois : c'était le guerrier qui entretient ses ennemis des affaires de son pays ; l'« oncle » qui converse volontiers avec ses tortionnaires, les invitant à brûler telle partie de son corps plutôt qu'une autre ; le « neveu » qui remplace un parent mort à la guerre ; le héros qui n'émet aucune plainte, sachant que cela enrage ses adversaires⁵. Dans un autre ordre d'idées, il arrivait que le nombre de captifs soit assez important pour former un groupe à part : ainsi a-t-on pu parler du clan des *Slaves* chez les Haida de la côte Nord-

¹ Voir à ce sujet William Christie MacLeod, « Economic Aspects of Indigenous Slavery », *American Anthropologist*, 1928, pages 632-650.

² Voir par exemple *The Adventures and Sufferings of John R. Jewitt captive among the Nootka, 1803-1805*, éd. par Derik G. Smith, Carleton Library, Toronto, 1974.

³ *Relations inédites de la Nouvelle-France, 1672-1678*, tome 2, Éditions Élysée, Montréal, 1974, p. 266-267.

⁴ Cf. Pierrette Désy, « Mythes et rites amérindiens », *Dictionnaire des Mythologies*, Flammarion, Paris, 1981. Notons par ailleurs qu'au XVIII^e siècle, le mot Pawnee (Panis) a fini par désigner généralement les « esclaves » indiens.

⁵ À ce sujet, le lecteur pourra consulter avec intérêt « L'anthropophagie rituelle des Tupinambas » de Alfred Métraux, in *Religions et Magies indiennes d'Amérique du Sud*, Gallimard, Paris, 1967, p. 45-78.

Ouest, du clan des Zuñi (formé de femmes captives) chez les Navajo du Sud-Ouest¹. À Caughnawaga, près de Montréal, d'anciens captifs et leurs descendants, originaires de Nouvelle-Angleterre et du Massachusetts, étaient devenus au XVIII^e siècle assez nombreux pour former une bande à part que des traits physiques et culturels identifiaient. Ils finirent par quitter Caughnawaga et s'installer à Akwesasne (Saint-Régis) sur la frontière américaine².

Mais dans beaucoup de cas, et surtout dans le territoire à l'est du Mississippi, la captivité reste souvent indissociable de l'adoption. A ce sujet l'on pourrait supposer que les nombreuses épidémies alliées aux conflits inter-tribaux et inter-coloniaux des XVII^e et XVIII^e siècles furent responsables de la recrudescence de ce phénomène, sans distinction de l'origine ethnique. Quelques faits historiques tendent à confirmer cette hypothèse : en 1636, après que les Péquots de Nouvelle-Angleterre eurent été décimés par une guerre qui les opposait à leurs congénères les Mohegans, et que les Puritains eurent tué et brûlé plus de six cents des leurs, les Narragansets accueillirent et incorporèrent les survivants ; en 1729, après que les Français alliés aux Choctaw eurent exterminé les Natchez du golfe du Mexique presque dans leur totalité, les Chickasaw réservèrent aux rescapés une place au sein de leur tribu. En 1726, quand les Tuscarora, une tribu iroquoise originaire du Sud-Est, se sentirent menacés dans leur intégrité physique et culturelle, ils furent officiellement adoptés par la Ligue des Iroquois (composée des Mohawks, des Onondaga, des Oneida, des Cayuga et des Seneca). De plus, la Ligue tenta d'attirer en son sein des tribus non iroquoises, comme les Delaware. Cependant, ces faits historiques ne sauraient se réduire à la seule fonction d'une proverbiale hospitalité. Au contraire, ils recouvrent – du moins pour les Iroquois – une dimension beaucoup plus exceptionnelle : celle du sacré ou de l'*orenda*. L'*orenda* est une notion qui, au même titre que le *manitu* pour les Algonquins, le *maxpé* pour les Crow ou le *wakan* pour les Sioux, renvoie à une connotation qualitative qui la place au niveau supraterrestre. A l'œuvre chez les êtres et dans les choses, sa dynamique interne est liée au principe de l'immortalité. La croyance iroquoise voulait qu'un trop grand nombre de décès affaiblissent le pouvoir immanent à l'*orenda*³. L'une des façons de compenser ces pertes consistait à aller chercher des étrangers pour remplacer les morts. Dans cette optique, on comprend mieux pourquoi les Iroquois devaient incorporer des captifs à leur tribu, et comment les hauts taux de mortalité postcolombien les ont obligés à opérer sur une plus grande échelle. À cet égard, notons que les Relations des jésuites parlent souvent de bourgades iroquoises composées en partie d'étrangers.

¹ Hodge, F. W., éd., *Handbook of American Indians*, B.A.E., 1912, part I, page 203 et passim. Les *Slaves* appartiennent au groupe athapaskan du fleuve Mackenzie. Leur nom vient de ce qu'ils étaient victimes de razzia faites autant par les Cris que par les Indiens de la côte Nord-Ouest.

² Barbeau, *op. cit.*, 1950, p. 522.

³ Hodge, éd., *op. cit.*, 1912, p. 15 et *passim*.

De la tradition de la captivité, on retiendra plus particulièrement la plus populaire : celle qui voue le captif à l'adoption. Destiné à remplacer un mort, le captif passe par un cérémonial au cours duquel on lui accorde un statut, une fonction, un âge et un nom. Une jeune fille peut remplacer un frère disparu – comme ce fut le cas de Mary Jemison chez les Seneca¹ –, un jeune homme un grand-père, un enfant un autre enfant de son sexe, comme John Tanner chez les Ottawa. Une fois débarrassé de son statut d'étranger, le captif est littéralement incorporé par une famille qui crée des liens et des obligations avec la tribu et inversement. C'est surtout à ce dernier genre qu'appartiennent les récits des Indiens blancs qui nous sont parvenus.

Certes, le mode d'expression diffère selon les récits, mais d'un auteur à l'autre, on trouve des propos se situant à un niveau très anthropologique. Ces captifs sont en quelque sorte les premiers vrais observateurs du monde amérindien. Ces personnes croient savoir pourquoi elles ont été capturées, et elles le disent en termes romantiques, rancuniers ou haineux. La captivité engage, à leurs yeux, nécessairement un destin inéluctable : le captif, même s'il revient parmi les siens, ne sera plus jamais comme avant : son être a été transformé. Ces récits parlent en conséquence du malheur ou du bonheur d'être Indien. En outre, ils montrent ce qu'il advient d'un individu qui, arraché de la sphère de sa culture ou s'en étant exilé, renaît littéralement en un autre monde². Cette renaissance est l'un des aspects les plus passionnants des récits de captivité : il est au centre même du phénomène, car si la transition de l'univers européen à l'univers amérindien est possible, il semble rigoureusement exclu d'effectuer le parcours inverse.

C'est aussi de cette impossible tentative qu'il est question dans le récit de John Tanner. Témoin privilégié de la vie traditionnelle des Ojibwa et des Ottawa de 1789 à 1819, témoin aussi de leurs transformations et de leur errance dans le vieux Nord-Ouest, il participe à tous les rituels sociaux, culturels et religieux. Il est le guerrier ottawa qui fait alliance avec les Assiniboines, les Mandans et les Cris pour combattre les Sioux. Il est confronté à l'emprise tentaculaire des compagnies de fourrures sur les territoires de chasse, à l'arrivée de Lord Selkirk et des colons écossais à la rivière Rouge. Tout comme les Ojibwa et les Ottawa, Tanner le captif est victime des courants centrifuges qui tendent à faire éclater la société traditionnelle. À ce titre, il subit tout autant que les Indiens le contrecoup de l'acculturation et certaines formes de désintégration économique et sociale. Enfin, pour ne pas avoir prêté foi aux visions des messies qui tentent désespérément de recentrer le monde et donner un sens aux rituels, Tanner s'attire leur ire. Quand, en 1819, il prend la décision de partir, ignore-t-il encore qu'après cette rupture, il n'est plus d'autre lieu où il puisse être accueilli ? Le vieux captif a-t-il encore l'illusion qu'il peut refaire sa vie dans la société à laquelle il a été arraché à l'âge de neuf

¹ Voir note 3.

² Voir à ce sujet Hallowell, Irving A., « American Indians, White and Black ; the Phenomenon of Transculturization », in *Current Anthropology*, vol. 4, n° 5, déc. 1963, p. 519-531.

ans ? Il découvrira à ses dépens – mais l'ignorait-il vraiment ? – que le temps l'a transformé irrémédiablement.

Tanner conçoit son retour à la société blanche dans les termes du héros culturel qui rentre métamorphosé par la magie d'un voyage. Messenger, il veut être écouté à tout prix. Autrement dit, Tanner ne peut pas se penser autrement qu'en référence à la culture ojibwa et ottawa : de là qu'il puisse se faire illusion, car il ne peut pas concevoir que la société blanche se représente les choses en d'autres termes. Tanner est doublement captif puisqu'il ne peut pas échapper aux schémas propres à la culture indienne au moment même où il cherche à s'en évader, et qu'au moment d'effectuer la rupture, la place qu'il croit pouvoir occuper dans la société blanche lui est assignée en fait par les règles de la société qu'il quitte. Tanner n'est donc pas de nulle part : il ne sera tel qu'au terme de l'« effet » de captivité. Son « retour » est lui-même un dernier effet de cette efficacité symbolique de la captivité : Tanner, de Blanc est devenu Indien, mais d'Indien on ne redevient pas Blanc pour autant. Ainsi la rupture qu'il croit pouvoir effectuer sur sa vie antérieure est impossible à accomplir. Aux yeux de la population de Sault-Sainte-Marie, Tanner n'est ni messenger ni héros culturel, mais un vagabond sans foi ni loi. Il en mourra. La disparition mystérieuse et jamais élucidée de Tanner est en elle-même allégorique de cette illusoire renaissance qu'il aura désirée jusqu'au bout.

Sa vie dans le monde dit civilisé est remplie d'obstacles insurmontables, d'autant plus qu'il communique difficilement en anglais, langue qu'il a oubliée et qu'il ne maîtrisera jamais complètement par la suite. En fait, sa langue maternelle est celle de sa mère adoptive, Netnokwa, c'est-à-dire l'ottawa (mais aussi l'ojibwa qu'il parle tout aussi couramment). En vérité, cet homme que l'étrange aventure a transfiguré à jamais effraie. Un seul homme deviendra son ami, le docteur Edwin James, philologue, chirurgien et écrivain. En 1827, James vient d'être nommé assistant-chirurgien à Fort-Mackinac. Il perfectionne l'ojibwa auprès de Tanner, et puis, durant l'été de la même année, il recueille sa narration de captivité. L'ouvrage envoyé aussitôt à New York ne sortira cependant qu'en 1830¹.

Entre-temps, Tanner est allé s'installer à Sault-Sainte-Marie, Michigan. Dès la parution du récit, il rencontre la suspicion la plus complète parmi la population. En dépit du grand succès de l'ouvrage et de l'éloge des comptes rendus dans l'est du

¹ Publié d'abord à New York chez G., C. & H. Carvill en 1830, l'ouvrage sort la même année à Londres chez Baldwin & Craddock. En 1835, une traduction française paraît à Paris chez Athus Bertrand et, en 1840, une traduction allemande sort à Leipzig chez Engelmann. En 1883, Lippincott & Co. (Philadelphie) publie une version romancée, intitulée *Grey Hawk : Life and Adventures among the Red Indians* ; en 1951, Walter O'Meara s'inspire de la narration pour écrire *The Grand Portage* (Bobbs-Merrill, Indianapolis, tr. fr. Flammarion, Paris, 1965). En 1956, Ross & Haines (Minneapolis) fait paraître une réédition du récit original, suivi de Garland Pub. (New York) en 1975. Nous avons refait une traduction intégrale du récit de captivité, et avons omis volontairement la seconde partie, rédigée par Edwin James, et qui, à la lumière des renseignements ethnographiques actuels, ne présentait pas d'intérêt particulier.

pays, les habitants du Sault le surnomment « vieux menteur ». Henry Rowe Schoolcraft, agent local des Affaires indiennes et ethnologue dont la réputation ne cessera de grandir, n'est pas étranger à cette réaction négative à l'endroit de Tanner. Celui qui publiera dans les années à venir un nombre imposant d'ouvrages sur les Indiens a pour le captif le mépris du scientifique. D'ailleurs, il écrira dans ses mémoires : « Le docteur James qui, soit dit en passant, a pris au sérieux tout ce que Tanner a raconté au sujet des Indiens, n'a pas douté un instant de sa sincérité et il a inclus dans son récit beaucoup de choses qui ont amené les habitants du Sault à traiter (Tanner) de vieux menteur. Cela l'a enragé au point qu'il a menacé d'attenter à la vie du docteur (James) » ¹.

Comme on le verra plus loin, l'opinion de Schoolcraft doit être reçue avec beaucoup de réserves. Il n'empêche que celui que l'on avait surnommé à Sault-Sainte-Marie le « chéri de l'oncle Sam » avait une grande influence auprès des habitants ; en vouant Tanner aux gémonies, il le condamnait par là même aux yeux de la population. De plus, le captif a commis un forfait que l'ethnologue ne lui pardonnera jamais : dans un réquisitoire où la violence ne le cède en rien à la vérité, Tanner fait œuvre de visionnaire en dressant un terrible constat des relations interethniques Amérindiens/Nord-Américains au tournant du XIX^e siècle, et, avec le souci minutieux d'un archéologue, il met à nu la morphologie interne de la vie quotidienne des tribus dans le vieux Nord-Ouest en butte aux rivalités intestines des marchands de fourrures, et victimes aussi de leurs propres contradictions ². Ce constat, Tanner le fait en connaissance de cause, et il le fait sans concession, mais avec ô combien de sincérité et d'amour pour ceux avec qui il a vécu, bon gré mal gré, la fin de son enfance et sa vie d'adulte. Peu d'œuvres d'anthropologie, même modernes et critiques, expriment un tel souffle et une telle force dénotant la puissance de l'effet de vérité.

Cependant, en 1830, Tanner vit un drame : celui de son impossible réinsertion dans le monde des Blancs. Le fait que l'on tourne son récit en ridicule – en dépit du succès d'estime qu'il remporte dans l'est du pays – lui porte un coup fatal dont il ne se remettra pas. À entendre les témoins de l'époque, Tanner fait partie du monde des « Sauvages » dont il a hérité tous les stéréotypes. Écoutons encore

¹ *Op. cit.*, 1851, p. 601.

² À ce sujet, Alexis de Tocqueville écrit dans une note de son œuvre *De la Démocratie en Amérique* (Bruxelles, 1840, tome 3, p. 133-134) : « J'ai moi-même rencontré Tanner à l'entrée du lac Supérieur. Il m'a paru ressembler bien plus encore à un sauvage qu'à un homme civilisé. On ne trouve dans l'ouvrage de Tanner ni ordre, ni goût, mais il *fait à son insu* (c'est nous qui soulignons) une peinture vivante des préjugés, des passions, des vices, et surtout des misères de ceux au milieu desquels il a vécu. » Nous croyons que, bien au contraire, Tanner a eu tout le loisir pour réfléchir consciemment – et avant la lettre – aux mécanismes destructeurs de l'ethnocide. Il a vu les ravages des spiritueux sur son peuple d'adoption ; il a vécu le résultat catastrophique du piégeage intensif des animaux à fourrures, avec comme corollaire la famine et la mort. Si tout cela Tanner le dit avec virulence et tristesse, observons par ailleurs qu'il ne manque ni d'humour ni de finesse quand les circonstances le lui permettent.

Schoolcraft : « Les traits de son caractère se décomposaient ainsi : il était morose, amer, méfiant, antisocial, revanchard et méchant. En peu de temps, il s'était mis à dos tout le monde » ¹.

On ne peut s'empêcher de comparer ici l'aventure de Tanner à celle de Wijunjon, un Assiniboine. En effet, les deux cas sont similaires en ce sens que la société finit par éliminer ses dissidents. Le drame survenu à Wijunjon est exemplaire à plusieurs égards, il est aussi l'envers paradoxal de celui de Tanner. En 1832, revêtu somptueusement de ses habits assiniboines, Wijunjon quittait son village du haut Missouri pour visiter Washington. Il y passa l'hiver, rencontra le Président, diverses personnalités et assista aux cérémonies d'usage. A son retour au village, Wijunjon débarqua revêtu d'un habit militaire, portant beau un haut-de-forme en castor, tenant un parapluie d'une main et un éventail de l'autre. Ce déguisement de dandy suscita tantôt l'admiration, tantôt les sourires chez les Assiniboines, lesquels au début écoutèrent son récit de voyage. Mais bientôt la stupéfaction fit place à l'indifférence, Wijunjon parlait trop. Avec un grand luxe de détails, il racontait ses exploits, décrivant par le menu la puissance des Américains, le nombre de leurs villes, la beauté de leurs femmes, etc. Ce qui devait arriver arriva, les Assiniboines, en plus de se refuser à croire un mot de ses paroles, le taxèrent de « plus grand menteur de la terre ». Cependant, emporté par le besoin de raconter ce qu'il avait vu, Wijunjon continuait de parler de plus belle en dépit des règles qui lui enjoignaient de se taire. Il en vint à susciter l'effroi. Comment pouvait-il en effet persévérer dans l'invention de fables qui ne seraient pas venues à un esprit sensé ? En conséquence, on lui attribua un pouvoir surnaturel que le commun des Assiniboines ne possédait pas. Ce pouvoir était cependant maléfique puisque Wijunjon s'en servait à mauvais escient, c'est-à-dire en « mentant ». Il devint ainsi rapidement un personnage craint et haï. En fin de compte, on s'en débarrassa en le tuant avec un objet de métal d'origine européenne auquel on avait attribué un pouvoir magique sans lequel il n'eût pas eu d'efficacité ².

En se faisant le héros d'une geste dont la société assiniboine ne possède pas les codes, Wijunjon menace son équilibre, en particulier à un moment extrêmement vulnérable de son histoire (que l'on pense que les Assiniboines avaient été littéralement décimés par la variole au XVIII^e siècle et qu'ils avaient dû émigrer de territoire en territoire, allant du lac Winnipeg à la Saskatchewan jusqu'au Missouri). Envoûté littéralement par ses propres paroles, Wijunjon creuse lui-même sa tombe : rien ne pourra plus le sauver. S'il n'est pas un fabulateur, du moins est-il considéré comme tel parce qu'il remet en question les mythes fondateurs de la société assiniboine. Pour les habitants de Sault-Sainte-Marie, Tanner est un fou présomptueux qui rapporte des vérités intolérables pour eux. Seul un impie eût pu vivre une aventure aussi indicible. Nous ne sommes pas loin

¹ *Op. cit.*, 1851, p. 316.

² Catlin, George, *Letters and Notes on Manners, Customs and Conditions of North American Indians* (1844), Dover Pub., New York, 1973, vol. I, p. 56 et *passim* ; vol. II, p. 198 et *passim*.

de Cotton Mather pour qui le diable a enfanté les Indiens. Tanner et Wijunjon se rencontrent par l'effet symétrique mais inverse de leur discours : tout deux menacent à leur façon un ordre de croyances et de mythes établis.

Sans doute, les difficultés de Tanner ne remontent pas à la publication de son livre, mais c'est cet événement qui va précipiter son naufrage spirituel et psychologique. En effet, à l'instar de nombreux captifs revenus de l'univers amérindien, il aura tenté en vain de faire apparaître avec force une vérité en deçà de ses aventures. Son livre, loin de produire une reconnaissance relevant de cette vérité, va le reléguer au contraire dans une solitude intolérable. Il faut ajouter à cela que sa vie maritale complique singulièrement la situation. À partir de sa narration et des témoignages de l'époque, on peut en reconstituer les séquences principales. En 1819, quand il arrive à Mackinac, il est accompagné de sa deuxième femme et de ses quatre enfants, Mary, Martha, James et Lucy, qui est née en cours de route. L'un de ses enfants est mort peu de temps auparavant, victime de la rougeole. Quant aux aînés, deux filles et un garçon, ils sont restés auprès de la première femme de Tanner, et, en fin de compte, il ne réussira pas à les faire venir auprès de lui.

Avant de quitter Mackinac pour le Kentucky, Tanner met Lucy en adoption, cette dernière étant trop petite pour faire le voyage. Il part donc avec sa femme et ses trois autres enfants. Peu avant d'atteindre Chicago, sa femme se sépare de lui pour retourner à Mackinac où était restée Lucy. Tanner arrive la même année au Kentucky où il passe quelque temps chez ses sœurs. En 1820, alors qu'il était allé rendre visite au gouverneur Clark à Saint-Louis, sa fille aînée, Mary, meurt, sans doute de la fièvre jaune. Bien qu'Edward Tanner fasse preuve du plus grand dévouement à l'égard de son frère cadet, la vie au Kentucky est triste tout aussi bien pour Tanner que pour les enfants séparés de leur mère. En 1822, la petite famille rentre à Mackinac. Pendant ce temps, l'épouse de Tanner s'est convertie au catholicisme. Influencée par des gens de la place, elle insiste pour se marier à l'église avant de retourner vivre avec son mari, mais celui-ci refuse obstinément : il considère que son mariage coutumier est parfaitement légal. Elle finit par accepter de reprendre la vie commune, et lui donne deux autres enfants, sans doute John et un autre dont l'histoire est restée inconnue ¹. Néanmoins, la femme de Tanner ne se fera jamais à la vie parmi les Américains, et, en 1832, elle rentrera définitivement à la rivière Rouge, sans doute peu après la mort de Lucy, disparue dans un naufrage sur le lac Michigan ².

¹ On sait peu de choses sur les fils de Tanner, sinon que l'un d'entre eux, James, deviendra missionnaire baptiste et qu'il perdra la vie dans les années 1870 en tombant d'un chariot pendant la rébellion de la rivière Rouge, et qu'un autre, John, engagé dans l'armée, sera tué en 1860 à la bataille de *Bull Run*, près de Washington, D.C., pendant la guerre de Sécession.

² Cf. Baird, Elizabeth, « Reminiscences of Early Days on Mackinac Island », in *Collections of the State Historical Society of Wisconsin*, Madison, 1898, p. 17-64.

À Mackinac, Tanner ne peut trouver l'emploi d'interprète dont il rêvait tant, et il ne se fait pas à celui de batteur dans une forge que lui a offert le colonel Boyd, des Affaires indiennes. Aussi, il s'engage auprès de *l'American Fur Company* pour pratiquer un métier qu'il a observé de près, celui de marchand de fourrures. Avant de partir en territoire indien, il prend soin de placer ses enfants au pensionnat local. À son retour en 1824, il a la désagréable surprise de constater que ses enfants, démunis de tout, ont été recueillis par deux familles. Après avoir payé ses dettes aux autorités, il les reprend. Peu de temps après, sa situation devient critique, et il essaie à nouveau d'obtenir un poste d'interprète. Pour cela, il fait écrire à Henry R. Schoolcraft une lettre dans laquelle il dit ne plus « avoir qu'une vieille couverture », et il ajoute : « je suis dans une telle situation que je ne peux même pas sortir. Je n'ai ni argent ni vêtement, et je crève de faim »¹.

En fin de compte, le colonel Boyd l'engage comme interprète. Trois ans plus tard, Tanner rencontre Edwin James, qui deviendra son protecteur². Dès le 16 juin, James écrit à son ami, le réputé philologue Pierre Étienne Du Ponceau, qu'il vient de faire connaissance avec « le plus intelligent des interprètes... le plus digne de confiance, etc. »³. Durant l'été suivant, James qui recueille le récit de captivité de Tanner déclare à nouveau que cet homme estimé de tous « correct et industriel, possède des qualités hautement exemplaires »⁴. Quel contraste avec l'opinion d'un Henry R. Schoolcraft qui écrit que Tanner « est en guerre contre la société parce que celle-ci refuse de l'entretenir dans son oisiveté »⁵ !

James fait partie de ce courant philanthropique du XIX^e siècle dont les adeptes plaignent le sort réservé aux Indiens et s'élèvent contre la répression dont ils sont victimes. Mais beaucoup de ces adeptes – dont Edwin James – ne peuvent s'empêcher de considérer les Indiens comme des survivants d'un passé archaïque. À leurs yeux, les splendeurs du primitivisme sont à jamais révolues, et les Indiens sont en conséquence voués à la disparition, destinée inéluctable⁶. Pour éviter cette disparition, ils en appellent de tous leurs vœux à l'abandon du « primitivisme sauvage » en faveur de l'adoption de la « civilisation américaine ». Il devient donc urgent aux yeux de ces philanthropes que les Indiens soient policés et éduqués ; leur donner la liberté de créer un État dans l'État serait laisser pénétrer le chaos et la subversion : l'unique solution de survie consiste donc pour les Indiens à s'assimiler complètement – idée dont on sait qu'elle continue d'influencer les gouvernements. Il faut dire qu'en ce début du XIX^e siècle, encore marqué par la guerre d'Indépendance, il n'est pas concevable de dénoncer la civilisation

¹ Lettre écrite le 21 juillet 1824, in Schoolcraft, *op. cit.*, 1851, p. 198. Voir notice biographique, p. 21-22.

² Cité in Benson, Maxine, *Edwin James, Scientist, Linguist and Humanitarian*, Dept. of History, University of Colorado, Ms., Ph.D., 1968, p. 247-248.

³ *Ibid.*, p. 247-248.

⁴ *Ibid.*, p. 249.

⁵ *Op. cit.*, 1851, p. 601.

⁶ Cf. Pearce, R. H., *op. cit.*, chap. II, 1967.

américaine. C'est pourquoi l'on est constamment confronté dans l'introduction de James au récit de Tanner à cette contradiction fondamentale : la défense des valeurs indiennes allant de pair avec l'exaltation des valeurs américaines. James s'en sort en attaquant – à juste titre d'ailleurs – les marchands de fourrures britanniques, et, l'espace d'un instant, il nous laisse entrevoir la vérité lorsqu'il écrit que la meilleure solution serait de laisser les Indiens en paix.

En octobre 1828, John Tanner part à New York rencontrer les éditeurs de son manuscrit, Messieurs G., C. et H. Carvill. À son retour, il quitte Mackinac pour Sault-Sainte-Marie où il devient interprète pour Henry R. Schoolcraft. L'ancien captif s'installe dans une vieille maison blanche et pittoresque, bordée par des ormes, sur les bords de la rivière Sainte-Marie¹. L'association Tanner-Schoolcraft sera de courte durée. En effet, en 1829, des directives sévères venues de Washington ordonnent à Schoolcraft de mettre à pied temporairement plusieurs de ses employés, dont Tanner, qui est renvoyé pour la période allant du 1er mars au 31 décembre 1829. Par contre, il est entendu qu'il pourra toucher ses rations, s'il vient travailler une heure par jour. Le 1er janvier 1830, Tanner retrouve son emploi, mais coup de théâtre, le 12 août de la même année, il est congédié définitivement. Schoolcraft s'en expliquera dans une lettre datée du 20 octobre 1830, adressée au gouverneur Lewis Cass : il a dû renvoyer son employé pour « conduite irrespectueuse, langage grossier et manquement à la discipline (puisque'il) s'est absenté pendant trois jours au moment où on avait le plus grand besoin de lui à l'agence »². Cette lettre, on le verra, dissimulait quelque chose de plus grave. À cette occasion, profitant du renvoi de Tanner, Schoolcraft avait embauché un métis, George Johnston, le frère de sa femme³.

En apprenant la nouvelle, Edwin James est furieux ; il entreprend aussitôt une correspondance avec Henry R. Schoolcraft dans laquelle les deux hommes – rivaux dans le monde scientifique – règlent leurs comptes par Tanner interposé. Le ton monte très vite, et dans une lettre datée de 1832, James ira jusqu'à accuser Schoolcraft de voler le gouvernement américain en marchandises⁴, tandis que Schoolcraft contre-attaquera en blâmant James de manipuler Tanner à des fins personnelles⁵. Tandis que les deux hommes se disputent, Tanner vit un drame épouvantable, qui va l'enfoncer encore plus avant dans son isolement et contribuer sans doute à faire vaciller sa raison. Peu avant son licenciement de l'agence, le 30 juillet 1830, on était venu lui enlever sa fille Martha. Pour la première fois de son histoire, le Conseil de la Législature du Territoire du Michigan avait passé une loi

¹ Gilbert Bingham, Angie, « The Story of John Tanner », in *Michigan Pioneer and Historical Collections*, n° XXXVII, 1912 (p. 192-201), p. 197.

² Cité in Benson, *op. cit.*, 1968, p. 262.

³ Freeman, John Finley, *H.R. Schoolcraft*, Harvard University, Ph.D. Ms., 1959, p. 143. Notons ici que Henry Rowe Schoolcraft avait épousé la fille de John Johnston, marchand de fourrures très connu, dont le grand-père maternel était Waubojeeg, célèbre chef ojibwa.

⁴ *Ibid.*, p. 142-143.

⁵ Benson, *op. cit.*, 1968, p. 265-266.

intitulée « Acte autorisant le shérif du comté de Chippewa à remplir certains devoirs ci-mentionnés. » Ce salmigondis juridique ne prend sens que si on lit la suite qui autorise « ledit shérif à placer, Martha, fille de John Tanner, dans un établissement missionnaire ». En outre, le décret en question stipule que « toute tentative de violence dudit John Tanner sur sa fille Martha Tanner... sera punissable d'une amende ou de l'emprisonnement, la décision étant laissée à la discrétion de la cour » ¹.

Martha ravie à l'affection de son père par un décret territorial unique en son genre ! Quel crime abominable a pu commettre le père ? Nul ne le sait à vrai dire : les bourgeois de la ville insinuent qu'il la maltraite. Schoolcraft ne lève pas davantage le voile sur cette mystérieuse affaire dans sa lettre du 13 décembre 1831 à Edwin James, où il écrit que la conduite de Tanner n'est pas « pardonnable car il y a des raisons de force majeure qui sanctionnent et rendent permanentes les mesures en question » ². Le lecteur peut s'étonner de tant de mystères, et chercher à savoir quel crime abominable le père a pu commettre envers sa fille ? Il peut aussi se demander, compte tenu du contexte, si le délit n'est pas né de pures affabulations. Que d'infâmes fantasmes devaient troubler l'esprit des habitants de Sault-Sainte-Marie lorsqu'ils pensaient à John Tanner, l'ex-Sauvage ³ !

En dépit de ses malheurs professionnels et familiaux, Tanner allait tenter de trouver refuge dans la religion. En tout cas, le Révérend Abel Bingham en est bien convaincu lorsqu'il note dans son journal, daté du 13 novembre 1830, que son protégé « prend un plaisir particulier à assister aux meetings religieux et lutte avec force contre ses passions corrompues » ⁴. Le 21 août 1831, Tanner se fait baptiser, à la grande satisfaction du Révérend qui semble être devenu son allié temporairement. Tanner fréquente assidûment l'Église baptiste ; il y sert également d'interprète. À cette époque, Angie, la fille du Révérend Bingham, le décrira ainsi : « C'était un homme très étrange, et à certains égards, il avait des manières nobles. Il était grand et mince ; il portait une longue chevelure blanche divisée par une raie et rejetée derrière les oreilles... il avait l'œil féroce ; sa personne commandait le respect. Enfin, quand il n'était pas en colère, ses manières étaient plaisantes ⁵. » Pour sa part, Schoolcraft semble revenir à de meilleurs sentiments à l'endroit de l'ancien captif, et il déploie même des efforts pour lui venir en aide. En 1832, peu avant de quitter la garnison de Fort-Brady, James recevait une lettre où Schoolcraft écrivait : « Je n'ai aucun désir de nuire à Tanner ou de lui rappeler de mauvais

¹ Cité in Steere, Judge Joseph H., « Sketch of John Tanner known as the « White Indian », *Michigan Pioneer and Historical Society*, no XII, 1894, p. 246-247.

² Cité in Benson, *op. cit.*, 1968, p. 264.

³ En tout état de cause, il semble que Martha ne revit jamais son père. Conformément au décret, elle fut placée dans un établissement missionnaire. Par la suite, elle devint institutrice dans le nord du Michigan, et mourut dans les années 1880 à Mackinac.

⁴ Benson, *op. cit.*, 1968, p. 269.

⁵ Gilbert Bingham, *op. cit.*, 1912, p. 198-199.

souvenirs qui lui seraient préjudiciables, d'autant qu'il vient de trouver un lieu d'insertion dans cette société en se joignant à l'Église baptiste locale ¹. »

Malheureusement, le répit dont Tanner avait tant besoin fut de courte durée. Il vit, toujours seul, dans sa « maison pittoresque du bord de l'eau », les adultes continuent de le montrer du doigt et les enfants à le prendre pour un père Fouettard. Pourtant Tanner continue de faire des efforts pour s'assurer une éventuelle réinsertion sociale. Ne vient-il pas de passer l'initiation religieuse sans laquelle il ne pouvait être identifié ? Par ailleurs, il n'a pas renoncé à son désir ancien d'épouser une femme blanche. Tout se passe comme s'il y avait pour Tanner un nécessaire processus d'« initiation à rebours ». Tanner continue de fonctionner en Ottawa. Vu le poids des rites et pratiques d'initiation liés à la religion dans la constitution du lien social dans la société indienne, Tanner par projection ne peut qu'essayer de s'accrocher à ce qui dans la société blanche relève encore en un sens du même registre afin de trouver un point d'insertion au sein d'un lien social dont il est exclu.

Le drame de Tanner n'est pas tant dû au fait qu'il se voit rejeté ou relégué dans la marginalité : ce drame tient encore davantage à ce que ce rejet et cette marginalisation lui sont littéralement incompréhensibles puisque dans la société indienne à laquelle il appartenait, la structure du lien social assigne toujours une place définie à chacun des membres qui la composent. En effet, des positions aussi « singulières » ou « excentriques » que celles de Contraire, d'homme-femme ², ou justement de captif, sont intégrables et intégrées dans la structure du lien social, propre à ces sociétés, qui à certains égards peuvent différer entre elles, tout autant, sinon davantage, qu'elles ne diffèrent par rapport à la société coloniale, mais qui néanmoins présentent entre elles un isomorphisme (qui les distingue toutes de la société coloniale) sous le rapport de la puissance d'intégration. Il y a à cet égard une puissance inventive de la société qui lui permet d'instituer quand elle est confrontée à la « différence » ou à l'« étrangeté », de nouvelles formes de rapports sociaux réglés par des principes devant préserver son homogénéité. Que le captif devienne effectivement Indien, comme c'est le cas de Tanner, cela dénote effectivement la puissance d'intégration ou d'absorption de la structure du lien social. N'est-ce pas cette puissance qui explique la séduction et l'attraction qui s'exercent sur les captifs et les conduit à rejeter leur identité sociale antérieure ? Attraction paradoxale parfois puisqu'elle peut conduire à la mort, ou à une naissance nouvelle dans une autre culture, ce qui implique en quelque sorte la mort du sujet primitif. Or Tanner a trouvé une place dans la société indienne, ou mieux il y est à sa place, puisqu'en un sens le Blanc n'existe plus en lui ni autour de lui. Si, plus tard, il n'aura plus de place dans la société indienne, il faut le lire comme

¹ Freeman, *op. cit.* 1959, p. 144.

² Ou de femme-homme. Cf. à ce sujet, Pierrette Désy, « L'homme-femme », *Libre*, Payot, Paris, 1978, p. 57-102.

un effet indirect de la désintégration du lien social spécifique sous les pressions destructurantes de la société coloniale.

Un jour qu'il est allé à Détroit, Tanner fait la connaissance d'une fille de chambre (selon Schoolcraft) ou d'une veuve de bonne réputation (selon la fille du Révérend Bingham). Il épouse cette femme et la ramène à Sault-Sainte-Marie ; un enfant naîtra bientôt de cette union. Mais une année est à peine passée qu'apparaissent de graves signes de mésentente. Quoi qu'il en soit, Mme Tanner se plaint de son mari auprès du Révérend Bingham et elle va jusqu'à l'accuser de cruauté. Pendant une absence de Tanner qui avait dû quitter la ville, le Révérend organise une collecte pour aider la malheureuse à s'échapper. Grâce à la complicité de dames de la garnison voisine de Fort-Brady, Mme Tanner s'embarque à bord d'un bateau qui appareille pour Détroit. Fait extrêmement rare pour l'époque, la Législature lui accordera peu après un divorce¹. À son retour à Sault-Sainte-Marie, Tanner, en apprenant la nouvelle, entre dans une colère folle : il menace même de tuer ceux qu'il tient pour responsables de la fuite de sa femme². Tout son univers s'écroule à nouveau. Là-dessus, le Révérend Bingham se précipite à la garnison de Fort-Brady pour demander au commandant de mettre Tanner en prison. On avait d'ailleurs, semble-t-il, recours à cet usage toutes les fois que l'ancien captif s'abandonnait à ses colères.

Pour ce qui est des années suivantes, on ne possède pas de renseignements précis sur John Tanner. Rejeté, détesté ou haï même, il est seul au monde. En cet été de 1846, une dernière tragédie se prépare dont il sera à nouveau la victime. Un témoin de l'époque, le docteur Charles Lee, qui était venu l'interroger sur son savoir médical, nous a laissé ce portrait : « ... il avait le regard le plus sauvage, le plus vindicatif, le plus suspicieux, et j'ajouterais même le plus démoniaque que j'aie jamais vu »³. On attendrait en vain un peu de sympathie venant de ceux qui l'ont connu : quelques semaines avant les incidents qui devaient se produire, Tanner était allé rendre visite au Révérend Bingham pour lui confier qu'il n'en pouvait plus de mener cette vie. Il lui avait alors demandé asile, et l'avait prié de lui donner une place à table et un lit où dormir, tout en l'assurant qu'il ne dérangerait personne. Le Révérend ayant refusé catégoriquement d'accéder à sa requête, Tanner s'en était allé⁴.

Quelque temps après, Tanner commença d'agir de façon incohérente et bizarre. Le 4 juillet 1846, sa maison brûlait de fond en comble⁵. Le 6 juillet, au moment

¹ Il semble que par la suite Tanner se soit remarié avec une Indienne, mais on n'en sait pas davantage.

² Tanner s'était fait la réputation d'avoir un fort mauvais caractère. D'ailleurs, cette habitude qu'il avait de proférer des menaces de mort à tout propos – y compris à l'endroit du docteur James – ne devait pas rassurer la population.

³ Benson, *op. cit.*, 1968, p. 271.

⁴ Gilbert Bingham, *op. cit.*, 1912, p. 199.

⁵ De fait, les dates varient entre le 4 et le 6 juillet.

précis où le Révérend se trouvait à Fort-Brady en train de prier le commandant d'enfermer Tanner, une nouvelle grave semait la consternation et l'inquiétude dans la population de Sault-Sainte-Marie : James Schoolcraft, cantinier à la garnison, et frère de Henry Rowe, venait d'être assassiné d'un coup de fusil. Le meurtrier s'était dissimulé derrière les buissons pour tirer le coup fatal. Aussitôt toute la ville accusa Tanner du crime. Henry Rowe Schoolcraft en était d'autant plus convaincu que le bruit avait initialement couru qu'il était la victime désignée. Le Révérend Bingham l'accusait parce qu'on avait trouvé une page de la bible sur les lieux du crime. Une chasse à l'homme s'organisa sur-le-champ. On fouilla mais en vain les cendres de la maison du bord de l'eau. Les rumeurs allèrent croissant : d'aucuns prétendaient avoir vu le supposé meurtrier en forêt, d'autres qu'il s'était réfugié chez les Ojibwa. Des soldats de la garnison, sous l'autorité du lieutenant Bryant Tilden, organisèrent une battue, mais sans succès. Personne ne devait revoir Tanner vivant. Quelques années plus tard, on trouvera un squelette que l'on considérera, sans en avoir la preuve, comme appartenant au vieux captif.

Toutefois, quelques rares individus du Sault n'étaient guère convaincus de la culpabilité de Tanner ; ils soupçonnaient plutôt le lieutenant Tilden d'avoir commis le crime, d'autant qu'ils l'avaient entendu proférer des menaces à l'endroit de la victime. Mais on ne prêta pas foi à ces rumeurs. Quant à Tilden, il quitta peu après la garnison pour servir dans la guerre du Mexique. Pour des raisons mal élucidées, il fut accusé de vol et de meurtre et condamné à la pendaison par la cour martiale. Cependant, la sentence fut commuée et Tilden donna sa démission de l'armée.

En 1851, un jour que Angie Bingham était allée rendre visite à Martha Tanner, celle-ci lui révéla qu'elle avait autrefois reçu une lettre de M^{me} Tilden lui donnant les preuves de l'innocence de son père, mais prétextant qu'il fallait laisser les morts enterrer les morts, un missionnaire lui avait demandé de détruire la lettre, et elle s'était exécutée¹. Bien que des membres de sa famille fussent convaincus de l'innocence de John Tanner, Henry Rowe Schoolcraft resta toujours persuadé que « le vagabond sans loi » avait tué son frère. En décembre 1859, Tilden s'éteignait à l'âge de 42 ans, et le bruit courut qu'il avait confessé le crime sur son lit de mort.

À vrai dire, ce fait divers criminel est sans grande importance ; il ne concerne plus Tanner. Ce dernier avait pris sans aucun doute la décision de mourir après sa démarche inutile auprès du Révérend Bingham. D'ailleurs n'avait-il pas laissé entrevoir le sens de son geste quand il avait relaté dans son récit les circonstances d'une tentative antérieure de suicide² ? En incendiant sa maison, Tanner effaçait sans doute les traces de son passage sur terre. Acculé au désespoir le plus profond, que pouvait faire d'autre le « vieux menteur » ? L'assassinat de James Schoolcraft ne concerne probablement pas Tanner : la concordance avec sa disparition semble un effet du hasard.

¹ Gilbert Bingham, *op. cit.*, 1912, p. 201.

² Voir p. 106.

Que pouvait faire d'autre celui qui avait vécu trente ans chez les Ojibwa ? Après avoir connu la servitude auprès des marchands, entendu les discours des prophètes qui espéraient changer la face du monde, participé aux guerres territoriales, connu la famine qui rôdait dans la forêt, combien dérisoire et futile a dû lui apparaître, en un éclair de lucidité, la vie à Sault-Sainte-Marie !

La seule vie véritable que Tanner ait jamais vécue a été celle qu'il a partagée avec les Ottawa et les Ojibwa. Ce faisant, il était un Indien. En venant à Sault-Sainte-Marie pour réaliser un rêve d'enfant, il n'était plus qu'un étranger parmi les étrangers. Au cours de ce troublant et sinueux itinéraire, où la mort l'attend, Tanner a quitté le monde le jour où il a quitté la rivière Rouge. En revenant chez les siens, il allait connaître l'intolérance, l'hypocrisie, l'ostracisme et, par-dessus tout, l'enfer de la solitude, un tourment auquel ni son corps ni son esprit n'ont pu résister.

Introduction

par
le docteur Edwin James
(1827)

[Retour à la table des matières](#)

John Tanner, dont on va lire la vie et les aventures dans les pages suivantes, est âgé d'une cinquantaine d'années. Cet homme, dont la constitution robuste et la stature droite montrent qu'il a gardé toute sa vigueur, est malgré tout sévèrement marqué par les nombreuses épreuves et les souffrances qu'il a subies. La passion, les sentiments et l'âge ont altéré la beauté de son visage ; ses yeux bleus et perçants reflètent bien la violence, la sévérité et l'indomptabilité de son caractère. Ce caractère, qui lui a valu d'être souvent un objet de terreur pour les Indiens parmi lesquels il vivait, lui vaut aujourd'hui d'être incapable, dans une certaine mesure, d'adopter les manières complaisantes et dociles que sa condition de dépendance parmi les Blancs exigerait. Instruit soigneusement dès son enfance dans les principes et les règles qui constituent le code moral d'Indiens purs et intègres, il n'est pas étonnant que ses idées sur le bien et le mal, l'honneur et le déshonneur diffèrent profondément de celles des Blancs. Isolé, sans amis, vivant dans une société où l'on reconnaît aux individus le droit de faire la guerre et, ce faisant, de défendre ses biens personnels – une façon de distinguer un homme d'un autre – tous ces facteurs l'ont empêché d'acquérir les vertus propres à nos sociétés dont l'une d'entre elles consiste à oublier ses droits individuels pour se plier devant l'autorité suprême représentée par la loi. Ainsi, John Tanner possède-t-il un sens inné de la justice personnelle allié à un esprit de vengeance infatigable et irréductible caractéristique du tempérament des Indiens. Les circonstances qui l'ont jeté littéralement dans une société sauvage et sans loi, lui ont enseigné à régler chaque fois chacune de ses querelles personnelles ; si, depuis son arrivée dans cette communauté (Sault-Sainte-Marie) plus au fait des lois que celle où il vivait auparavant, il lui est arrivé de demander réparation ou de faire justice à l'occasion d'une grave insulte ou d'une injustice flagrante, ne nous étonnons pas qu'il l'ait fait car, depuis longtemps, l'exemple et l'influence d'une coutume solidement acquise lui ont appris à considérer sa conduite comme juste et honorable. Il revient dans le giron de notre civilisation beaucoup trop tard dans la vie pour acquérir les habitudes mentales qui lui permettraient de s'adapter à sa nouvelle situation. Il est

fort regrettable qu'il ait rencontré parmi nous des gens dénués de générosité au point de prendre avantage de son ignorance inévitable des us et coutumes de notre société civilisée. Il s'est toujours montré bon et juste jusqu'à ce que des querelles ou des insultes viennent réveiller en lui un esprit de vengeance et de haine ; par contre, sa gratitude a toujours été égale à son ressentiment. Mais il est vraiment superflu de s'étendre ainsi sur les traits de son caractère ; ceux-ci sont révélés avec beaucoup plus de relief dans ses mémoires auxquels on pourrait ajouter cette épigraphe connue :

*quae que ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.*

Les remarques précédentes n'auraient jamais été faites si des accusations fort déplaisantes n'avaient été portées à l'endroit de notre narrateur, dans le district résidentiel où il s'est établi. Ces accusations, engendrées par des différences d'opinion, n'ont strictement rien à voir avec la mentalité indienne dont il faut avouer que beaucoup de traits saillants ont marqué notre narrateur de manière indélébile. Quelles que soient les circonstances qui l'ont poussé à poser des gestes qui ont suscité des sentiments de désapprobation ou d'antipathie, il nous semble que l'indulgence doit prédominer ; en effet n'avons-nous pas affaire à un sauvage isolé, lequel, imbu de ses habitudes et de ses idées, est mis en contact brutal avec les mœurs hypocrites et les institutions complexes de notre société ?

Afin d'aider cet homme infortuné à communiquer directement avec ses compatriotes, il nous a semblé préférable de laisser à sa narration les mots et les pensées qui lui sont personnels. Le narrateur ne manque pas d'ailleurs de cette sorte d'éloquence si particulière aux Indiens. Cependant, comme cette éloquence s'exprime beaucoup mieux dans l'action, l'emphase et l'expression du contenu que dans les mots et les phrases, le récit conserve un aspect modeste. Cette simplicité, espérons-le, rendra l'histoire plus accessible au lecteur moyen, tandis qu'elle permettra à un esprit plus philosophique de suivre sans trop de problèmes l'évolution mentale d'un sujet qui a subi, pendant de longues années, l'influence de la vie sauvage. Qu'il soit bien compris ici que toute cette histoire est rapportée telle quelle ; rien n'est venu la tronquer : ni insinuations ni suggestions questions ni conseils ; seule la volonté de « ne rien cacher » nous a guidés. Les opinions exprimées par le narrateur à propos du caractère ou de la conduite d'individus vivant « sur la frontière » ou en territoire indien, ou sur la condition des Indiens, sont exclusivement les siennes. Nous n'avons pris qu'une seule liberté, celle de retrancher ou d'omettre certains détails à propos d'aventures de chasse, ou de voyage, etc. Ces aventures n'ajoutent rien de spécial à la vie simple des Indiens, qui, à défaut d'autre chose, aiment beaucoup les raconter et s'étendre là-dessus pour la plus grande joie de leurs auditeurs. Il est possible que la narration eût été plus acceptable aux yeux de bien des lecteurs si nous avions omis plus de détails, mais il ne faut pas oublier que la vie du sauvage – comme celle du civilisé – est

remplie de ces petits riens qui, s'ils sont mis en lumière, permettent de se faire une idée plus juste de la situation générale.

On trouvera certainement dans l'histoire de Monsieur Tanner des détails qui susciteront l'incrédulité, en particulier chez ceux qui ne connaissent ni l'histoire ni les conditions de vie des Indiens d'Amérique du Nord. La crédulité des lecteurs sera certainement ébranlée quand ils liront certains passages, en particulier ceux qui montrent que des rêves, des prophéties ou des prémonitions, impliquant l'intervention de forces invisibles et spirituelles, deviennent réalité. À certains, le narrateur apparaîtra comme un être faible et crédule ; à d'autres, comme stupide et malhonnête. Mais n'en serait-il pas ainsi parmi nous si certains s'avisait de rapporter comme vérité des légendes qui (l'évolution de l'éducation et de la pensée aidant) étaient, il y a deux siècles, des doctrines et sont aujourd'hui des contes de fées ? Pour renforcer cette remarque, point n'est besoin de se référer à Cotton Mather ou à d'autres contemporains aussi réputés pour leur savoir que pour leur piété exemplaire. L'Histoire du genre humain à travers les âges, touchant toutes les nations, abonde en exemples de crédulité ; et ces exemples ressemblent étrangement à ceux qui suscitent notre incrédulité ou forcent notre pitié envers le sauvage. Si l'on veut comprendre la personnalité indienne, il est important de souligner ici que notre narrateur a toujours cru en l'ubiquité et en l'intervention fréquente d'une Providence toute-puissante dans les affaires des hommes. Si son théisme semble avoir été plus cohérent que celui de ses ignorants camarades indiens, on peut affirmer que ses croyances religieuses étaient exactement les mêmes. À la différence de ses camarades, il s'est montré moins dupe qu'eux à propos de ces rusés prophètes qui s'agitent constamment, mais en revanche, il n'a pas toujours cru en son jugement qui l'incitait à les considérer comme des canailles, et à tourner en ridicule leurs prétentions. Dans les moments de grande détresse comme de danger Imminent, les Indiens, à l'instar de tous les hommes, ont coutume d'adresser leurs suppliques à des puissances supérieures dont ils attendent, en général, une réponse favorable. Cette croyance ne doit pas choquer les gens pieux ; et elle ne risque pas de paraître extraordinaire à ceux qui ont pour pratique d'étudier le fonctionnement de la pensée humaine en différents lieux et circonstances. Nous croyons qu'il ne saurait y avoir d'illogisme ou d'incohérence dans la vraie religion. Nous pensons ne pas faire injure à la vraie religion ou au bon sens en disant *qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu bienveillant* envers tous ceux qui le vénèrent avec sincérité. On verra aussi comment des esprits supérieurs arrivent à exploiter les sentiments religieux pour dominer des esprits plus faibles. Pour les Indiens comme pour les autres races (depuis l'époque de la retraite des Dix Mille sous la direction du chef philosophe jusqu'à nos jours), la religion reste l'instrument privilégié de ceux qui, par la vertu d'une supériorité fortuite ou intellectuelle, s'arrogent le droit de gouverner les autres.

Certaines idées que l'on trouve dans le récit sont influencées par deux facteurs : d'abord par la mentalité particulière du narrateur, et ensuite par les circonstances spéciales dans lesquelles il s'est trouvé. Cela dit, même en faisant la part des choses, ces idées n'en donnent pas moins une image bien ténébreuse sur la

condition des hommes non civilisés. Depuis que le narrateur vit parmi nous, il a fini par se faire une opinion sur ce qui est répréhensible ou non ; aussi ne serait-il pas étonnant qu'il n'ait pas eu quelque réserve à communiquer des détails particuliers sur son séjour dans une communauté dont le mode de pensée est si différent du nôtre. S'il n'a pas hésité à confesser en toute liberté des choses qui nous paraissent graves, nous ignorons s'il a tu volontairement certains aspects de sa vie où il aurait commis des fautes encore pires à nos yeux. Mais n'oublions pas que, si certains actes sont jugés comme condamnables voire criminels dans notre société, il n'en va pas de même pour les Indiens qui considéreront ces mêmes actes comme relevant de la plus haute vertu. Ainsi, nulle part dans le récit, le narrateur n'apparaît-il sous un jour aussi défavorable que lorsqu'il raconte sa dureté envers une pauvre fille captive qui, à cause de sa négligence, a laissé brûler le wigwam et tout son contenu au beau milieu de l'hiver. Cet exemple de cruauté en rappelle d'autres : ainsi l'habitude d'abandonner les malades, les personnes âgées ou les mourants que l'on rencontre chez les Chippewyan, les Indiens nordiques et, plus ou moins, d'autres tribus. Tout ceci doit nous rappeler (jusque dans les plus petites choses qui nous paraissent spontanées et normales) ce que nous devons à l'influence de la civilisation. Dans un cas comme celui-là, la conduite des Indiens – quelle que soit notre réaction à cet égard – n'est jamais anormale ; en effet, elle obéit strictement et formellement à cette loi naturelle qui pousse irrésistiblement à l'autodéfense. Mais combien admirable est ce mécanisme complexe qui, dans bien des cas, oblige à surmonter et à contrôler cette impulsion, car, en dernière instance, le bonheur et la vie de l'individu passent après l'intérêt commun !

Les scènes de ce récit qui décrivent les malheurs et la misère de la vie sauvage sont probablement libres d'exagérations ou de déformations. Peu de lecteurs les liront sans éprouver des sentiments de compassion pour un peuple si dénué, dégradé et désespéré. Nous serions heureux si cette lecture avait pour conséquence d'attirer l'attention de citoyens éclairés et bienveillants sur les besoins de *ceux qui sont du côté des ténèbres*. Il est parfaitement vain d'essayer de se convaincre -ou de convaincre d'autres personnes – « qu'en ce qui concerne leur condition morale et leur avenir, les Indiens sortent gagnants de leur rencontre avec les Européens ». Qui peut croire que l'introduction parmi eux des spiritueux « n'ajoute pas grand-chose à la liste de leurs vices ou n'enlève rien à celle de leurs vertus » ? Rares sont ceux qui ont eu l'occasion – et encore plus rares ceux qui ont eu le désir – de visiter et d'observer les Indiens dans leurs lointains territoires ou tout près sur la frontière. Ceux qui l'ont fait n'auront pas de mal à se convaincre que, ou que ce soit et dans quelque but que ce soit, chaque fois que l'Indien et le Blanc entrent en contact, c'est toujours le premier qui, du point de vue moral, en sort irrémédiablement victime. N'importe quel enquêteur impartial qui prendrait la peine de se servir des sources d'information mises à la disposition du public, se convaincra facilement que, depuis plus de deux cents ans, en dépit des efforts bénévoles d'individus, d'associations philanthropiques ou des gouvernements, la fréquentation de ces deux races a pour résultat direct, la dégradation rapide et uniforme de la condition de vie des Indiens.

L'une des causes les plus fatales et les plus importantes de cette détérioration déplorable et évidente, réside dans le marché des fourrures dont on retrouve l'origine dès l'arrivée des Blancs dans ce pays. Le récit que l'on va lire donne un aperçu du marché des fourrures tel qu'il existait dans le Nord-Ouest, et tel qu'il continue d'exister dans les territoires revendiqués par les États-Unis. Ces points de vue ne sont ni ceux d'un homme d'État ni ceux d'un économiste politicien, mais ils ont du moins le mérite de montrer correctement l'influence du marché des fourrures en milieu aborigène. Il y a peu de temps, à la suite de la fusion de deux compagnies de fourrures, les Indiens, qui vivent dans cette région importante de l'Amérique du Nord exploitée par la Compagnie de la Baie d'Hudson, ont pu enfin se libérer des désavantages (comme des avantages) qui résultaient de la rivalité active entre les deux. Parmi les avantages que la fin de cette rivalité est censée apporter, citons-en un et non des moindres : il s'agit de l'interdiction de la libre circulation des spiritueux en territoire indien. Même les commis et les gérants, qui vivent dans les comptoirs les plus reculés de l'intérieur, n'ont pas le droit d'entreposer la plus petite quantité de vin ou de spiritueux dans leur magasin. Cette seule et unique mesure, qui a infiniment plus de poids que tout ce qui a été prôné aujourd'hui ou dans le passé par les gouvernements et les associations bénévoles, a été dictée à la société de marchands de fourrures par la prudence et l'appât du gain. Si, d'une part, cette mesure démasque bien les intentions de ceux qui sont le plus au fait des résultats de l'introduction du whisky parmi les Indiens, d'autre part, elle donne l'espoir de remédier à un mal si funeste.

À l'époque où les compagnies de fourrures rivales étaient libres d'exploiter à leur guise le Nord-Ouest de ce continent, ceux qui vivaient dans les coins réputés les plus reculés et les plus inaccessibles, pouvaient peser le pour et le contre du système mis en place (le même qui prévaut aujourd'hui dans les territoires des États-Unis). Il est à peu près certain que l'Indien pouvait alors réaliser plus de profits sur ses pelleteries qu'il ne peut espérer le faire maintenant. A quelque prix que ce fût, le chasseur indien savait toujours où et comment se procurer les moyens de s'enivrer, lui et sa famille, et il disposait du produit de sa chasse de la manière qui lui semblait la plus apte à satisfaire ses besoins funestes. En conséquence, à l'époque où la compétition faisait rage, on a dû se rendre à l'évidence, les animaux à fourrure comme les chasseurs aborigènes se dirigeaient à grands pas, les uns comme les autres, vers une disparition inéluctable. La compétition acharnée entre les compagnies de fourrures a toujours eu lieu dans des régions situées en dehors de la juridiction des gouvernements ou des pays civilisés. Dans ces circonstances, nul ne doit s'étonner que la population animale ait disparu quand on sait que les peaux de fourrure constituaient l'unique objet d'intérêt des marchands. Étant donné les habitudes vagabondes et nomades des Indiens, il est virtuellement impossible à un individu ou à un groupe d'empêcher ou de contrôler la destruction des animaux à fourrure. En tout état de cause, si des mesures de protection étaient prises, le marchand rival sauterait sur l'occasion pour exploiter la situation.

Le résultat n'a pas été long à se faire sentir : des régions où le gibier existait en abondance ont été décimées en quelques années au point que ses habitants ont dû émigrer dans des régions moins appauvries afin d'éviter la famine. Mais, comme les loups et les busards suivent les bisons, les marchands suivent les Indiens partout où ils vont. D'après ce qui ressort de la situation actuelle dans le Nord, les marchands paraissent contrôler entièrement tous les mouvements des Indiens. De tous les territoires de la Compagnie de la Baie d'Hudson, c'est la forêt qui présente le plus de richesses. Prenons l'exemple des Indiens des plaines qui subsistent presque uniquement en chassant le bison ; lors de leurs visites au comptoir, les marchands se contentent de leur acheter des peaux de bison ou des pelleteries s'ils en ont, en les payant sur-le-champ. En dehors de leurs chevaux, leurs arcs et leurs flèches, leurs vêtements de peau, les habitants des plaines ont peu de possessions ; de surcroît, les animaux qu'ils chassent présentent peu de valeur aux yeux des marchands, aussi ces Indiens sont-ils libres d'acheter ce qui leur plaît et de se passer de crédit. Le cas est tout à fait différent en ce qui concerne les Indiens des forêts. En effet, ils ont un besoin urgent de balles, d'armes à feu, de pièges, de haches, de couvertures de laine et autres biens manufacturés, au point qu'à l'approche de l'hiver, leur situation peut devenir désespérée si on les prive de tous les objets qu'ils sont accoutumés à recevoir. À l'époque des rivalités marchandes, et encore plus de nos jours, cette situation de dépendance a suffi, jusqu'à un certain point, à contraindre les chasseurs à se libérer ponctuellement et honnêtement des dettes qu'ils avaient contractées. Lorsque les animaux à fourrure commencent à se faire rares dans un territoire donné, la pratique des marchands consiste à fermer leur comptoir pour en ouvrir un autre plus loin, obligeant, ce faisant, les Indiens à les suivre. Toutefois, cette mesure produit un effet positif puisqu'au bout de quelques années, les animaux à fourrure commencent à repeupler le territoire abandonné. De surcroît, deux règlements contribuent à renforcer cet effet : le premier interdit aux marchands et aux commis des comptoirs d'acheter des peaux venant d'animaux qui n'ont pas atteint leur développement ; le second proscrie l'utilisation de trappes détruisant sans discrimination les animaux de tous les âges. Il n'est pas douteux que ces règlements contribuent largement à produire les résultats positifs que l'on sait. L'intérêt et l'opportunisme ont dicté ces mesures sévères à la Compagnie qui dispose actuellement du monopole du marché des fourrures ; ces mesures doivent être maintenues à tout prix si la Compagnie désire améliorer effectivement la condition des chasseurs nordiques. Seul le temps nous dira si ces mesures finiront par récompenser les Indiens pour les lourds sacrifices qu'ils devront consentir afin d'arriver à un bon résultat.

Il est évident que les plans que le gouvernement a adoptés et renforcés dans le but de servir les intérêts des marchands de fourrures, l'ont été également dans le but d'améliorer le rendement des chasseurs indiens ; en dernier ressort, ces plans sont en contradiction flagrante avec tous les efforts qui sont faits pour donner aux Indiens des habitudes sédentaires, un attachement à la terre et le goût du travail, conditions qui constituent la première étape vers la civilisation. Quoi qu'il en soit,

le climat et le sol de la contrée située au nord des Grands Lacs sont tels qu'il apparaît hautement improbable qu'un peuple autre que celui de ces rudes chasseurs puisse jamais y demeurer ; si c'était le cas, il lui faudrait alors renoncer à l'idée d'un régime autre que celui engendré par le despotisme d'une poignée de marchands de fourrures. En revanche, on trouve à l'intérieur du territoire des États-Unis plusieurs tribus primitives qui vivent dans des forêts immenses ou le long de vallées rieuses et fertiles, chez qui l'on pourrait introduire le travail et la civilisation. Il est douteux que, dans ces régions, le commerce des fourrures puisse jamais devenir un monopole protégé et exclusif. Puisque ce commerce est et continuera d'être ce qu'il a été, c'est-à-dire la source principale de tous les maux dévolus aux Indiens, espérons que, dans le futur, les tribus qui restent pourront échapper à son influence en devenant indépendantes des moyens de subsistance qu'il offre.

Au cours des deux derniers siècles, on peut supposer qu'il y a eu évolution des sentiments que les envahisseurs européens éprouvent envers leurs barbares voisins. Toute proportion gardée, certains ont changé d'avis. Ceux qui étaient faibles sont aujourd'hui puissants, ceux qui offrent aujourd'hui aide et protection, jetaient autrefois un regard anxieux sur cette race supérieure et tremblaient devant elle ; cette même race qui a fini par périr littéralement sous ses yeux. Au début de notre histoire coloniale, le prosélytisme religieux et l'esprit philanthropique – moins suspect que le premier – n'ont jamais, ni l'un ni l'autre, réussi à surmonter de façon générale la haine profonde de la race sauvage. Cette haine découle de facteurs indissociables : la faiblesse et la dépendance des premières colonies et l'invasion par nos ancêtres des territoires que les Indiens possédaient de droit. Dans les écrits des premiers historiens, en particulier ceux des puritains théologiens de la Nouvelle-Angleterre, les Indiens sont présentés ordinairement comme des *brutes*, des *démons*, des *bêtes sauvages*, des *chiens* et des *diabes païens* ; aucune épithète n'est assez ignominieuse, aucune abomination assez terrible, pour les décrire ¹ On

¹ « Les petits royaumes et la renommée des grands chefs parmi les Indiens, écrit Cotton Mather, ont été un obstacle suffisant au succès de la mission du révérend Elliot. Par ailleurs, observons que plusieurs des nations qui ont refusé de recevoir la parole de Dieu ont été par la suite possédées du démon et influencées par lui au point de faire une guerre injuste et sanglante aux Anglais. Mais mal leur en prit puisque cette guerre a eu pour effet de les effacer rapidement et définitivement de la surface de la terre divine. Le résultat est particulièrement remarquable pour Philip, meneur principal de la guerre effroyable qui a été menée contre nous. Notre Elliot ayant promis au souverain le *salut éternel*, le monstre opposa mépris et colère, et, conformément à l'usage indien qui joint le geste à la parole, il prit un bouton de manteau de notre révérend, lui signifiant *qu'il trouvait son évangile aussi passionnant que ce bouton*. Le monde entier a appris par la suite le sort funeste que ce monarque et son peuple ont connu. Il n'y a pas si longtemps, la même main qui écrit aujourd'hui, a détaché, lors d'une occasion particulière, la mâchoire appartenant au crâne (exposé au public) de ce *léviathan blasphématoire* ; depuis, le renommé Samuel Lee, pasteur d'une congrégation anglaise, chante les louanges du ciel, à l'endroit précis où Philip et ses Indiens se livraient à l'adoration du Diable » (Christian Magazine, p. 514, vol. 1, Boston). D'autres passages du même genre et qui témoignent du même esprit, reviendront sûrement à la mémoire de ceux qui connaissent les écrits des premiers puritains de la Nouvelle-

peut supposer encore que les Indiens, en perdant leur puissance qui les rendait invulnérables, ont fini par atténuer la haine des Blancs à leur égard. En conséquence, il est à la fois facile et de bon ton maintenant de professer le bien envers une race si infortunée et d'afficher de la compassion envers elle. Des efforts ont été faits – d'autres le seront dans le futur – pour que les Indiens viennent à la civilisation et se convertissent à la vraie religion. Ici et là, un Penn est apparu parmi nos hommes d'État ; un Elliot ou un Brainerd parmi nos hommes d'Église ; d'autres ont trouvé dans le bénévolat ou l'amour de la justice les motifs nécessaires pour travailler avec foi et persévérance au bien des Indiens. Si, en tant que peuple, nous faisons implicitement confiance aux déclarations de ceux qui écrivent et parlent à ce sujet, nous pourrions conclure que le seul désir qui nous anime envers nos voisins indiens, est celui de voir ardemment leurs intérêts menés à bien. Par ailleurs, si nous déterminons l'intensité des sentiments du public par rapport aux décisions officielles, alors nous devons conclure que la génération actuelle recherche avec tout autant de zèle et de conviction que ses pères, l'extermination complète de *ces Cananéens sanguinaires et idolâtres*. La vérité est la suivante : aujourd'hui comme hier, on continuera de trouver plus commode de croire que cette race, *possédée par le démon*, est vouée en vertu d'un *destin inéluctable* à une disparition complète et brutale. Cette opinion va de pair avec le dogme si commode du philosophe moraliste qui enseigne que ceux qui cultivent la terre ont le droit de déposséder et de chasser ceux qui, par ignorance et paresse, ne s'occupent pas de la travailler. Il est inutile de souligner le manque d'équité d'une telle proposition. En cas de *force majeure*, les mêmes règles semblent s'appliquer aux deux parties : de même qu'il est devenu impossible d'éviter de chasser les Indiens et d'occuper leur pays, de même il leur est devenu impossible de nous empêcher de le faire.

Le sujet si longuement débattu de « l'amélioration de la condition des Indiens » amène d'ores et déjà à poser deux questions d'importance capitale : 1) une intervention de notre part peut-elle apporter quelque chose ? 2) Possédons-nous dans notre caractère collectif une qualité particulière pour mettre un frein à la décadence des Indiens ? Tous ceux qui connaissent la politique établie par le gouvernement vis-à-vis des Indiens répondront par la négative à la deuxième question. Ainsi, la détermination avec laquelle une grande partie de la population et de ses représentants agit pour éliminer les droits territoriaux des Indiens de ce côté-ci du Mississippi (en refoulant le reste de ces tribus dans des régions déjà occupées et dont les moyens de subsistance sont déjà exploités) montre, avec beaucoup plus d'éloquence que maintes déclarations vides et futiles, nos intentions à leur égard. Les traités ne sont que moqueries mensongères, car le sens donné aux mots négociation, réciprocité et bénéfices ne servent qu'un seul camp. Quant aux petits efforts bien gauches que nous faisons afin d'amener les Indiens vers la civilisation et l'éducation, cela ne devrait pas nous faire croire que nous avons des

Angleterre. Quand on sait que des croyants éclairés ont choisi de léguer de tels discours à la postérité, comment s'étonner du sentiment général de la population envers les Indiens ?

droits sur eux (ainsi toutes les fois que leurs intérêts communs entrent en conflit avec les nôtres) ou que nous sommes possédés d'un désir sincère de leur apporter une éducation morale. Les organisations de charité, dont les intentions de sincérité ne devraient pas être mises en cause, paraissent *a priori plus* dignes d'intérêt ; cependant, nous estimons que leurs actions sont mal dirigées : ainsi, dans quels buts va-t-on chercher dans le Sud quelques enfants indiens pour leur enseigner des rudiments « d'astronomie, de philosophie morale, d'arpentage, de géographie, d'histoire et de lecture des mappemondes »¹ ? Pourquoi enseigne-t-on, dans le Nord, aux petits métis nés de marchands de fourrures ou de Canadiens vagabonds, le travail de chantier, l'art de construire des bateaux réservés au transport sur les Grands Lacs ? Pourquoi les emploie-t-on comme ouvriers dans nos villages frontaliers ? En elles-mêmes, ces mesures sont sans doute utiles, voire bénéfiques, mais ne nous leurrions pas en prétendant qu'elles sont essentielles aux Indiens ! Il est douteux que les Choctaw et les Chickasaw retiennent bien longtemps les notions liées à *l'astronomie* et à *l'arpentage*, comme si elles étaient nécessaires pour guider leurs pas errants ou mesurer leurs possessions quand on les aura obligés à vivre dans ces territoires torrides et stériles comme c'est notre intention. Le fait de donner une instruction à quelques individus d'une tribu – sans parler du peu de rayonnement que cela peut avoir – les rend inaptes à poursuivre le mode de vie auquel on les destine ; aussi, en le faisant, et avec quelque bonne intention que ce soit, nous ne faisons pas le bien. Si, pendant que nous donnons des rudiments d'instruction à quelques individus, nous pratiquons une politique égoïste qui consiste à renvoyer les autres à un état de barbarie encore plus grand, alors même que nous prétendons vouloir leur apporter des qualifications utiles, que signifient alors nos efforts ou nos déclarations en leur faveur ? Nous ne pouvons ignorer qu'en privant les Indiens d'une existence de vie confortable, nous les privons du même coup de la possibilité et de l'envie de cultiver le savoir qu'on leur enseigne à l'école. Est-ce que le jeune Indien qui rentre chez lui après un séjour de dix ou quinze ans à l'école de la Mission saura devenir un meilleur chasseur ou un guerrier plus brave que ceux qui sont restés et qui ont reçu l'éducation que la tribu leur réservait ? Est-ce que ce jeune Indien ne sera pas encombré d'un tas de connaissances aussi inutiles et vaines aux yeux des autres que des billets de loterie ou du papier-monnaie ? Sur ce sujet, comme sur d'autres, les Indiens sont doués pour faire des réflexions fort justes dont ils ne se privent pas d'ailleurs. Dire, par exemple, qu'ils considèrent le savoir des Blancs comme nul et non avenu, ne serait pas la vérité. Au contraire, ils parlent, en termes hautement admiratifs, de certains domaines comme celui de l'écriture et de la lecture ; ainsi ils disent que cela a l'avantage de nous permettre de savoir ce qui se passe au loin, de se rappeler avec la plus grande précision ce que d'autres ont dit dans le passé. En revanche, ils ajoutent que ces choses – comme la religion des Blancs par exemple – « n'ont pas été faites pour eux ». « Le Grand Esprit a créé pour vous et pour nous des choses différentes selon nos conditions de vie respectives. Il a peut-être été plus généreux

¹ Lettre du directeur de l'école *Lancasterian Choctaw* (*Great Crossings*, Kentucky) au colonel M'Kenney, parue dans le *National Intelligencer*, en juillet 1828.

envers vous qu'envers nous, mais nous ne nous plaindrons pas de notre sort pour cela. »

Quelques mots suffisent pour aborder cette partie de notre discussion, c'est-à-dire la question de savoir à quel point les Indiens peuvent tirer des bénéfices de l'instruction publique ? Plus de deux cents ans ont passé durant lesquels on a cru que des efforts systématiques et complets avaient été entrepris pour la civilisation et la conversion des Indiens. L'échec total de tous ces efforts devrait nous convaincre non pas que les Indiens sont irrécupérables, mais que nous-mêmes sommes responsables, car en donnant d'une main, nous avons toujours ôté de l'autre. En dépit de la force de nos propos ou de notre zèle philanthropique, force est de constater que nos intérêts, notre égoïsme et notre opportunisme l'ont toujours emporté. Voilà bien les causes auxquelles on peut attribuer le déclin régulier et la détérioration rapide des tribus indiennes. On pourra toujours venir nous parler de leur indolence innée, de leur tempérament asiatique qui les destinaient à jamais à un état stationnaire sinon régressif, il n'empêche que des monuments, des vestiges et des sources historiques irréfutables, démontrent qu'il y a quelques siècles, les Indiens, bien que primitifs, formaient un grand peuple, heureux et prospère. Ne perdons pas de vue que l'injustice et l'oppression sont à l'origine des causes qui ont réduit les Indiens à cet état actuel si déplorable. L'insouciance inouïe, la débauche scandaleuse, le laisser-aller total qui les affectent, sont les conséquences inévitables de leur condition de vie à la fois dégradante et désespérée ¹.

¹ « Il n'y a pas de mendiants parmi eux ou d'orphelins abandonnés. » Roger William (*Key*, chapitre 5).

« Observations : Ils font beaucoup d'affaires, et ils sont tout aussi impatientes de les conclure (à leur manière) que tout autre marchand européen. Plusieurs d'entre eux, des princes de sang ou des personnes laborieuses, sont riches, et les plus pauvres prétendent ne rien désirer de plus » (Williams, chapitre 7). « Les femmes font facilement sécher dans de larges cercles, deux ou trois tas de grains de maïs de douze, quinze ou vingt boisseaux chacun ; et elles en font volontiers encore plus avec l'aide de leurs enfants ou d'amies » (chapitre 16). « Il n'y a pas chez eux d'excès en ce qui concerne tous les péchés scandaleux si répandus en Europe. Ils ignorent en général tout de l'ivrognerie et de la glotonnerie. Bien qu'ils n'aient pas appris à se contrôler aussi bien que les Anglais (par rapport à la crainte de Dieu aux lois des hommes), on n'entend cependant jamais parler à leur propos de crimes tels que le vol, l'assassinat ou l'adultère » (chapitre 22). Ce genre de citations revient constamment chez tous les anciens auteurs. Et on voudrait nous faire croire que, eu égard à leur condition morale, les Indiens sortent gagnants de leurs rapports avec les Blancs ! Beaucoup de personnes se souviennent encore que les énormes quantités de maïs nécessaires au commerce des fourrures dans la région du lac Supérieur, étaient achetées aux Indiens. C'est d'ailleurs eux-mêmes qui cultivaient le maïs à un endroit appelé *Ketekawwe sibi* ou rivière *Garden*, un petit ruisseau qui se jette dans le détroit entre les lacs Supérieur et Huron, à six milles environ en aval de Sault-Sainte-Marie. « Lors de la première colonie anglaise, les Indiens rendirent beaucoup de services aux colons ; ils leur enseignèrent la façon de planter et de préparer le maïs. Quand les colons souffrirent de la famine, les Indiens assouvirent leur faim en leur vendant du maïs ; ce geste leur évita de périr dans une contrée étrangère aux vastes espaces incultes. » Trumbull (*History of Connecticut*, vol. I, chapitre 3). À propos d'une famine qui sévit chez les colons, le même auteur écrit d'ailleurs : « La situation était devenue désespérée ; et une délégation alla au village indien de Pocomtock

Personne ne peut sérieusement prétendre de nos jours qu'il y a des obstacles insurmontables – du point de vue physique et du point de vue moral – pour amener les Indiens à notre civilisation. Cependant, ceux qui les connaissent intimement et qui ont eu l'occasion d'observer les sentiments réciproques que les deux races éprouvent entre elles, considèrent comme très improbable que les Indiens deviennent civilisés ; ils en sont si bien convaincus qu'ils ne prennent pas la peine d'étudier quelles mesures il faudrait adopter pour atteindre ce but tant désirable. Mais quels avantages la civilisation a-t-elle apportés à ces malheureux Séminoles qui, il y a à peine quelques années de cela, ont été chassés de leur beau territoire fertile en Floride et ont dû se réfugier dans les marécages profonds inaccessibles de la baie de Tampa ? Non seulement ils sont gardés militairement, mais le gouvernement doit leur fournir des vivres jour après jour, année après année. Devons-nous leur donner une éducation afin qu'ils puissent apprécier encore mieux notre munificence et notre générosité, nous qui les condamnons à errer dans des marécages de cyprès, des déserts sablonneux ou ailleurs, chaque fois que nous estimons que le sol ne présente aucune valeur pour nous ?

Le projet de rassembler les Indiens qui vivent sur le territoire américain actuel dans une région située, non seulement à *l'ouest du Mississippi*, mais au-delà des terres arables du Missouri et de l'Arkansas, dans ces déserts brûlants qui bordent le côté orientai des Rocheuses, est sans doute, de tous les projets, celui qui est le plus grevé d'injustice et de cruauté. Il y a entre ces peuples de cultures différentes et parfois voisines, tels les Ojibwa et les Dakota, les Cherokee et les Osages, une hostilité traditionnelle et séculaire. Or, le fait de les regrouper dans une région déjà occupée par des chasseurs belliqueux et jaloux de leurs prérogatives ne fera qu'accélérer leur destruction mutuelle. Dans son opuscule, M. McKoy propose de regrouper les Indiens dans une région dont le caractère dénudé et inhospitalier aurait vite fait de réduire des hommes civilisés en barbares ; dans ces conditions, comment douter qu'une destruction inévitable attend un rassemblement de sauvages ennemis, violents et rusés à la fois ?

De tous les plans qui ont été pensés pour venir en aide aux Indiens, il en est un bien meilleur, quoique difficile à appliquer : *c'est de les laisser tranquilles*. Ainsi

pour acheter de grandes quantités de maïs. Il y en avait tellement que les Indiens durent venir une fois à Windsor et à Hartford dans cinquante canots remplis à ras bord » (vol. I, chapitre 6). D'après le même auteur, les Indiens de l'île *Block* « possédaient deux cents acres de champs de maïs ». Mais les Anglais, après être restés deux jours dans l'île, « brûlèrent les wigwams », « détruisirent les canots (et le champ de maïs) » avant d'appareiller pour le pays des Péquots (*ib.*, chapitre 5). Charlevoix, dont l'autorité en ce domaine est moins grande que celle des premiers auteurs français, écrit que lors d'une incursion dans le pays des Seneca, les Français détruisirent quatre cent mille minots de maïs (c'est-à-dire 1 200 000 boisseaux). « Ils tuèrent également un nombre prodigieux de porcs, ce qui fut cause de maladie » (*Histoire de la Nouvelle France*, liv. XI). Il est inutile de continuer de donner des citations par centaines ; en effet elles ne serviraient qu'à confirmer ce que peu d'auteurs – sauf celui qui vient d'être cité plus loin dans le texte – considèrent comme douteux.

s'il était possible de leur laisser les restes de leurs territoires tout en écartant d'eux l'influence néfaste des comptoirs de fourrures, des postes militaires et de tout ce qui leur est rattaché, le besoin forcerait peut-être les Indiens à se remettre au labeur. Le travail ainsi remis à l'honneur apporterait avec lui prospérité, vertu et bonheur. Mais, puisque nous ne pouvons raisonnablement espérer que ce plan soit jamais appliqué, les humanistes doivent continuer d'espérer que dans l'avenir une solution intermédiaire soit adoptée ; solution qui, dans une certaine mesure, saurait pallier la misère inévitable, et retarder la disparition éventuelle des Indiens. La tâche principale du philanthrope qui s'attachera à cette cause sera de calmer ou de supprimer cet « esprit d'extermination » si bien ancré dans nos esprits, et entretenu par ces combinards de propriétaires terriens ou ces bons à rien de squatters, qui demandent à cor et à cri que les Indiens partent à « l'ouest du Mississippi ». Il se pourrait bien que certains d'entre nous, et surtout les législateurs, imaginent que la région située au-delà du Mississippi est une sorte de pays de Cocagne où les hommes se nourrissent de l'air du temps ; d'autres pensent sans doute qu'une fois les frontières de ce pays de chimères refermées sur les Indiens, on n'entendra plus parler d'eux. Supposons à présent que cette mesure, qui paraît si urgente à certains, soit appliquée, et que les Indiens soient envoyés à « l'ouest du Mississippi », combien de temps alors attendrons-nous pour entendre un nouveau slogan : « à l'ouest des Rocheuses » ? On peut toujours envoyer les Indiens dans ces étendues désertiques, mais on ne pourra pas les convaincre d'y rester, et il n'y a pas de doute qu'ils apparaîtront en peu de temps aussi dangereux aux yeux des colons de la rivière Rouge, de la rivière White ou du bas Arkansas qu'à ceux des habitants de la Géorgie, de l'Alabama, du Missouri ou de l'Illinois.

Alors que nous attirons vers nos rivages tous les insatisfaits ou les nécessiteux des pays étrangers en leur vantant les avantages de nos institutions (sans même nous préoccuper de savoir si les crimes qu'ils ont commis dans leur pays, ou si les régimes oppressifs qu'ils ont connus les ont irrémédiablement transformés), est-il vraiment possible qu'en même temps nous puissions persister à vouloir déraciner les derniers représentants d'une race, qui sont de surcroît les propriétaires originaux de ce sol, et dont beaucoup sont certainement mieux qualifiés pour devenir d'utiles citoyens à notre république que ces étrangers que nous sommes si désireux de naturaliser ? Par ailleurs, il n'est pas souhaitable que les tribus aborigènes vivant au milieu des Blancs, et qui auraient saisi les avantages de notre civilisation, croissent en nombre suffisant pour créer un État indépendant, lequel, avec le temps, pourrait s'avérer dangereux pour ses voisins. Quant au projet de colonisation, devrait-il être mené à bonne fin que, mis à part son aspect éminemment injuste, il est aussi douteux que celui qui voulait renvoyer les descendants des esclaves en Afrique. On dit que tôt ou tard, les crimes d'ordre individuel ou national reçoivent une juste punition. Est-il impossible dans ces conditions qu'en dépit des efforts de la « Société de Colonisation », les représentants de la race africaine – dont beaucoup sont profondément enracinés chez nous – puissent garder rancune au point de chercher vengeance à nos descendants pour des crimes commis par nos contemporains et nos ancêtres ?

L'histoire et les conditions actuelles des Indiens démontrent avec force que, si les États-Unis désirent autre chose que la disparition rapide et complète de ce peuple, des mesures appropriées doivent être immédiatement adoptées. Pour commencer, le plus important serait d'empêcher, dans la mesure du possible, tous les maux et malheurs qui résultent de la compétition marchande, des abus qui sont liés au trafic des fourrures et à la consommation de whisky ; il faudrait ensuite encourager la pratique des travaux domestiques et agraires qui rendrait les Indiens plus indépendants du marché des fourrures. On pourra vaincre peu à peu la paresse et le dégoût du travail que l'on rencontre chez eux, en leur offrant des chevaux, du bétail, des outils, de beaux vêtements, des ornements de bon goût destinés à ceux qui se seront distingués par un travail soigné et constant. En suscitant le goût de travailler physiquement et celui de se cultiver l'esprit chez tous les enfants sans exception, en enseignant uniformément l'anglais, on pourra ainsi marquer des progrès. Aucun effort ne devrait être épargné pour parvenir à cette fin. Nous croyons qu'en apprenant l'anglais, les Indiens doivent oublier leur propre langue et tout ce qui les motive à agir et à penser à leurs manières. Si tout cela pouvait être accompli, si, de plus, les droits et les privilèges rattachés à la citoyenneté étaient accordés en récompense d'une bonne conduite ou si on leur permettait de posséder des biens matériels, nul doute que l'effet sur le niveau d'élévation du caractère indien serait rapide et bénéfique. L'adoption d'une série de mesures de la sorte permettrait aux derniers survivants de ce peuple d'être assimilés par les Blancs. Aussi longtemps que les tribus conserveront leur langue, leurs mœurs et leurs idées, et qu'elles vivront dans l'indépendance, il y a lieu de croire qu'elles ne pourront pas survivre.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né le 27 août 1797 dans le Vermont, Edwin James se spécialise très tôt dans les études de géologie, de botanique et de médecine. En 1820, il fait partie de l'expédition du major Stephen Long dont le but est d'explorer les Rocheuses. Il consigne le récit de cette expédition dans un livre intitulé *Account of an Expedition from Pittsburgh to the Rocky Mountains Performed in the Years 1819 and '20* (2 vol. et atlas, Philadelphie, 1822-1823). Les arguments scientifiques et humains dont se sert James pour décrire le « Grand Désert américain » serviront pendant plusieurs années la cause des politiciens qui désirent empêcher la colonisation vers l'ouest. La description des tribus indiennes inspirera le romancier Fenimore Cooper entre autres. En 1823, James est nommé assistant-chirurgien dans l'armée américaine. Stationné à Prairie-du-Chien et ensuite à Mackinac, il rencontre John Tanner. Il s'intéresse déjà aux langues et perfectionne l'ojibwa, ce qui lui permet de recueillir le récit de la bouche de l'ancien captif. Il offre sa démission de l'armée en 1833 et devient pendant un temps sous-agent des Affaires indiennes auprès des Pottawatomi au Nebraska. Puis il termine ses jours dans une ferme isolée de Rockspring, Iowa, où il se dévoue ardemment à la cause de l'abolitionnisme. Il meurt le 23 octobre 1861 à l'âge de 64 ans. (P.D.).

Cf. *Dictionary of American Biography*, edited by Dumas Malone, vol. IX, Charles Scribner's Son, New York, 1932.

Le Récit de John Tanner

Chapitre premier

Souvenirs d'enfance – Capture – Voyage à Saginaw – Entrée dans ma nouvelle famille et cérémonie d'adoption – Mauvais traitements – Netnokwa m'achète – Arrivée au lac Michigan.

[Retour à la table des matières](#)

Le souvenir le plus ancien qui me revienne clairement concerne la mort de ma mère qui survint lorsque j'avais deux ans. Les circonstances qui entourèrent cet événement firent une impression si profonde sur moi qu'elles sont encore toutes fraîches dans ma mémoire. Je suis incapable cependant de me rappeler le nom de l'endroit où nous vivions, mais j'ai appris par la suite que c'était sur les bords de la rivière Kentucky et à une grande distance de la rivière Ohio.

Mon père, qui s'appelait aussi John Tanner, était un pasteur émigré de la Virginie. Il vécut longtemps après ma capture par les Indiens. Il mourut seulement trois mois après le grand tremblement de terre qui détruisit une partie de *New Madrid*, et qui fut ressenti à travers tout l'Ohio [en l'année 1811]¹ *.

* Nous remercions le Conseil de Recherches en Sciences humaines (Canada) qui nous a permis d'aller compléter nos recherches à la *Newberry Library* de Chicago et à la Bibliothèque des Archives publiques du Canada à Ottawa. P. D.

¹ Le 16 décembre 1811, les 23 janvier et 7 février 1812, des tremblements de terre ébranlaient la vallée du Mississippi autour de New Madrid, Missouri, causant la mort de quelques habitants et détruisant forêts, cultures et habitations. L'intensité des secousses fut telle qu'on les ressentit jusqu'à Washington, D.C., New York et Charleston, Caroline du Sud. Dernièrement, des géologues ont montré qu'une fracture, passant au niveau de New Madrid, avait été la cause du tremblement de 1811.

À ce sujet, on rapporte que Tecumseh (ou Tecumthe), chef guerrier des Shawnee, avait compris à cette époque que la seule façon de combattre l'invasion européenne était d'unir les tribus d'origine différente dans un même combat. Son frère, Tenskwatawa, dit « Le Prophète », le secondait en prêchant la bonne parole et en annonçant une ère nouvelle. Fort de ses convictions politiques et religieuses, Tecumseh parcourait inlassablement le territoire américain du Missouri

Peu de temps après la mort de ma mère, mon père alla s'établir à *Elkhorn*. Il y avait à cet endroit une caverne que je pris l'habitude d'explorer avec mon frère ¹. Nous apportions deux bougies. Nous allumions la première à l'entrée de la caverne, et marchions jusqu'à ce qu'elle se consumât ; nous prenions ensuite le chemin du retour en utilisant la seconde bougie ; en général nous atteignons l'entrée juste avant qu'elle ne s'éteignît.

Des bandes hostiles de Shawnee faisaient à l'occasion des raids dans notre localité. Les Indiens massacraient des colons, parfois ils s'attaquaient aussi au bétail et aux chevaux en les tuant ou en les faisant fuir. Un jour, mon oncle paternel, en compagnie d'autres hommes, attaqua un campement de Shawnee pendant la nuit. Tandis que les autres s'échappaient en sautant dans la rivière, il réussit à toucher un Indien dont il rapporta le scalp ².

à la Floride, du Dakota à l'Alabama afin d'inviter les chefs et leurs guerriers à la rébellion armée. Ces missions se révélèrent très difficiles, car beaucoup de tribus avaient signé des traités avec le gouvernement de Washington et ne désiraient pas les rompre. Un jour qu'il venait d'arriver dans un village creek situé sur les bords de la Tallapoosa en Alabama, Tecumseh fit comme à son habitude un discours appelant les Indiens à prendre le sentier de la guerre. Mais il constata que si les guerriers avaient accepté ses présents, nul n'était prêt à le suivre. Furieux, Tecumseh déclara alors qu'à son retour à Détroit, il frapperait par trois fois le sol de son pied et que les huttes du village creek s'effondreraient. La prédiction se réalisa et l'influence de Tecumseh en sortit grandie (Klinck, éd. : 1961).

Un autre captif d'Indiens, John D. Hunter, cite à propos de cette prédiction les paroles de Tecumseh : « Le Grand Esprit est en colère contre nos ennemis, et grondera par la voix du tonnerre ; la terre avalera les villages et boira l'eau du Mississippi. Les grandes eaux couvriront les basses terres et le maïs ne poussera plus. Le souffle puissant du Grand Esprit balaiera ceux qui essaieront de fuir par les collines » (1823 :46). Voir également les chapitres IX et XI de la narration de Tanner.

* Les notes portant les initiales E.J. entre parenthèses sont de Edwin James. P.D.

¹ *Elkhorn City* est une petite ville du Kentucky située près de la frontière de la Virginie qui compte aujourd'hui 1081 habitants. Mais il n'est pas certain que Tanner parle de cet endroit. En effet, sa narration fait plutôt penser que le pasteur Tanner avait érigé sa maison sur les bords de la rivière Elkhorn, petit cours d'eau d'environ 80 kilomètres qui se jette dans la rivière Kentucky. En effet, en consultant une carte du Kentucky datant de 1784 (cf. Daniel Boone, in Filson : 1784), on trouve un nombre imposant d'habitations rayonnant autour de Lexington. De même, il existe une petite branche de la rivière Elkhorn du nom de rivière Cave. Ce petit cours d'eau porte peut-être le nom de la caverne que Tanner enfant aimait à visiter en compagnie de son frère ?

² En 1774, les Shawnee avaient dû céder leur territoire, le Kentucky. Malgré l'ordonnance de 1787 qui accordait aux Indiens la libre circulation dans le Nord-Ouest, les colons envahissaient la région, demandant au besoin la protection de l'armée. En 1789, trente ans après la chute de Québec, les Indiens (Delaware, Miami, Ojibwa, Ottawa, Pottawatomi, Sauk, Fox, Shawnee) n'avaient pas déposé les armes. Tandis que le gouvernement de Washington réservait de plus en plus de territoires pour les colons, les marchands de fourrures britanniques désireux de garder leur monopole n'avaient guère de difficultés à encourager les Indiens à lutter contre les nouveaux arrivants. Déjà l'année précédant la capture de Tanner, en 1788, Thomas Ridout, le futur inspecteur général du Haut-Canada (Ontario), avait été capturé par les Shawnee (voir le récit de ses aventures in Edgar : 1890).

Pendant notre séjour à *Elkhorn*, un incident, que je considère comme étant à l'origine de tous les malheurs qui allaient traverser ma vie, se produisit. Un matin, alors que mon père devait se rendre dans un village voisin, il donna apparemment des ordres très stricts à mes sœurs, Agatha et Lucy, en leur disant de m'envoyer à l'école. Tout d'abord, celles-ci négligèrent de le faire, et ce n'est que dans l'après-midi qu'elles semblèrent s'en souvenir. Mais le temps était maussade, il pleuvait, et j'insistai pour rester à la maison. Cependant, quand, le soir venu, mon père revint et découvrit que je lui avais désobéi, il m'envoya quérir de petits roseaux avec lesquels il me fouetta beaucoup plus sévèrement que j'estimais le mériter. J'en voulus à mes sœurs qui avaient rejeté tout le blâme sur moi, alors qu'elles ne m'avaient même pas dit d'aller à l'école le matin même. À partir de cet instant, la maison de mon père me devint de plus en plus étrangère. Souvent, je songeais et disais : « Comme j'aimerais m'en aller et vivre avec les Indiens ! »

Je suis bien incapable d'indiquer combien de temps nous vécûmes à *Elkhorn*. En quittant cet endroit, je sais que nous voyageâmes pendant deux jours avant de parvenir à la rivière Ohio. Mon père y acheta trois bateaux plats dont les côtés portaient encore des marques de balles et de sang. Je compris que ces bateaux avaient appartenu à des gens qui avaient été tués par les Indiens. On mit dans le premier bateau le bétail et les chevaux, dans le second les lits, les meubles et autres possessions, et dans le troisième les nègres. Tandis que les deux premiers bateaux étaient attachés l'un à l'autre, le troisième, avec les nègres, suivait derrière. Nous descendîmes l'Ohio, et, au bout de deux à trois jours, nous arrivâmes en vue de Cincinnati où le bateau qui transportait le bétail coula au milieu de la rivière. Lorsque mon père se rendit compte de la situation, il sauta à bord, délivra le bétail de ses entraves et le fit nager vers la rive qui borde le Kentucky. Des gens vinrent en bateau de Cincinnati afin de nous porter assistance, mais mon père leur fit savoir que tout le bétail était sain et sauf.

En une journée, nous parcourûmes la distance qui sépare Cincinnati de l'embouchure de la Grande Miami. C'est sur la rive opposée [de l'Ohio] que nous comptions nous installer¹. De fait, nous y trouvâmes une terre défrichée ainsi qu'une ou deux cabanes de bois abandonnées à cause des Indiens. Mon père entreprit de reconstruire les cabanes et de les protéger par une solide palissade. Nous étions arrivés à l'embouchure de la Grande Miami au début du printemps et, peu après, nous préparions déjà la terre pour planter le maïs. Il ne devait pas s'être passé dix jours depuis notre arrivée lorsqu'un matin, mon père déclara que la nervosité des chevaux lui faisait soupçonner que des Indiens rôdaient dans les bois. Il s'adressa à moi en ces termes :

– John, tu ne dois pas quitter la maison aujourd'hui !

¹ Sur certaines cartes anciennes, on trouve l'indication « Tanner's Station » à l'endroit indiqué par le narrateur (aujourd'hui Petersburg, Kentucky).

Après avoir ordonné à ma belle-mère de ne pas laisser les enfants sortir, il partit aux champs avec les nègres et mon frère aîné.

Nous étions quatre enfants enfermés dans la maison avec ma belle-mère. Afin de m'empêcher d'aller dehors, ma belle-mère m'assigna comme tâche de prendre soin du bébé âgé de quelques mois. Je supportais fort mal l'idée d'être confiné, aussi me mis-je à pincer mon petit frère pour le faire pleurer. Pour calmer mon impatience, ma belle-mère me suggéra de me promener dans la maison en tenant le bébé dans les bras. Enfin, elle le reprit pour l'allaiter. Je profitai de ce répit pour prendre la clé des champs. J'allai d'abord dans la cour, puis me glissai à travers une petite ouverture pratiquée dans le portail principal de l'enceinte. Non loin de la maison, et tout près du champ de maïs, se trouvait un noyer où j'allais parfois ramasser les noix de l'année précédente. Pour m'y rendre, je dus recourir à bien des ruses afin de n'être pas vu par mon père et ceux qui travaillaient aux champs. Je me souviens très bien d'avoir aperçu mon père alors que j'avançais avec précaution vers le noyer. Il se tenait debout, le fusil à la main, guettant l'ennemi, tandis que les autres étaient occupés à semer. Comme j'arrivais près de l'arbre, je pensai en moi-même : « Si je pouvais seulement les voir, ces Indiens ! »

J'avais en partie rempli de noix mon chapeau de paille lorsque j'entendis un bruit sec derrière moi. J'eus à peine le temps de me retourner que deux Indiens me saisissaient par les mains et m'entraînaient promptement avec eux. L'un d'eux prit mon chapeau et me le posa sur la tête après en avoir vidé le contenu sur le sol. Les Indiens qui me capturèrent étaient l'un âgé et l'autre jeune. Plus tard, j'appris qu'il s'agissait de Manitugeezhik et de son fils Kishkauko¹. D'ailleurs, depuis mon retour de la rivière Rouge, je suis passé à Détroit au moment où Kishkauko était en prison. Je suis allé au Kentucky où j'ai pu obtenir des détails sur ma capture, qui m'étaient restés cachés à l'époque. Ainsi il semble que la femme de Manitugeezhik venait de perdre récemment son plus jeune fils ; elle avait alors émis le vœu de mourir, à moins que son mari ne le ramène vivant. C'était là une façon de suggérer à son mari de capturer un enfant qu'elle pourrait adopter à la place de son fils décédé. Manitugeezhik, accompagné de son fils et de deux hommes de sa tribu, qui vivaient dans la région du lac Huron, entreprit donc un voyage vers l'est dans le seul but de capturer quelqu'un. Trois jeunes hommes, avec qui il était apparenté, vinrent le rejoindre dans la région supérieure du lac Érié. Ils étaient donc sept à faire le voyage jusqu'aux petites localités de l'Ohio. Apparemment, ils étaient

¹ Tanner prononce ce mot « Gishgaugo ». Plus tard, ce dernier acquit une solide réputation dans tout le Michigan et la région frontalière du Nord-Ouest pour ses nombreux crimes et déprédations. Longtemps après, à l'automne de 1825, il mourut en prison à Détroit (E.J.). N'ayant pas reçu l'autorisation de quitter son poste de chirurgien dans l'armée, Edwin James ne put aller à New York corriger les épreuves du manuscrit. Cela explique sans doute pourquoi l'orthographe des noms de lieu et de personne en langue ottawa et ojibwa, varie d'une page à l'autre, et rend difficile leur traduction en français. En présentant ce texte, nous avons adopté une seule manière d'orthographier ces noms, et avons dû renoncer dans bien des cas à chercher le sens des mots.

arrivés, la nuit précédant ma capture, à l'embouchure de la Grande Miami ; de là ils avaient traversé l'Ohio pour aller ensuite se cacher non loin de la maison de mon père. À plusieurs reprises, durant la matinée, le vieux Manitugeezhik avait dû réprimer l'ardeur de ses hommes, lesquels, profondément déçus de ne pouvoir s'emparer d'un jeune garçon, désiraient du coup tirer au moins sur les gens qui semaient des grains de maïs dans les champs. Il devait être midi quand ils m'aperçurent en train de ramper de la maison au noyer, et il ne fait plus de doute pour moi aujourd'hui que, tapis non loin de l'arbre, se tenaient déjà un ou plusieurs Indiens.

Quelques minutes venaient de s'écouler depuis mon départ de la maison, lorsque mon père, en rentrant des champs, découvrit mon absence. Ma belle-mère ne s'était pas encore aperçue que j'étais sorti. Mon frère aîné courut tout de suite vers le noyer où il savait que j'aimais aller. En voyant, éparpillées sur le sol, les noix que les Indiens avaient vidées de mon chapeau, il comprit immédiatement que j'avais été capturé. On organisa sur l'heure une battue pour me retrouver, mais en vain. J'appris plus tard que mon père éprouva une vive détresse quand il dut se rendre à l'évidence.

Je ne garde aucun souvenir de ce qui se passa après que les deux Indiens m'eurent saisi solidement par les poignets. Je dus perdre connaissance, car je ne poussai aucun cri. La première chose dont je me rappelle est l'instant où ils me jetèrent par-dessus un grand tronc d'arbre. Nous devions être alors à une distance considérable de la maison. Le vieux n'était plus là ; un homme tout petit et trapu l'avait remplacé, et il m'entraînait avec Kishkauko. Je dus offrir quelque résistance ou faire quelque chose pour irriter l'homme trapu car, à un moment, il me tira de côté et sortit son tomahawk en me faisant signe de lever les yeux. D'après son expression et ses gestes, je compris clairement qu'il me disait de regarder pour la dernière fois avant de me tuer. Je m'exécutai, mais Kishkauko arrêta le bras de l'homme au moment où celui-ci allait enfouir son tomahawk dans ma tête. Une discussion des plus animées s'ensuivit. Soudain, Kishkauko poussa un grand cri, sur quoi le vieux et les quatre Indiens arrivèrent en courant. J'appris par la suite que Kishkauko se plaignait à son père de la tentative qui avait été faite par l'homme trapu, de massacrer celui qu'il appelait déjà son petit frère ¹. Après avoir

¹ La vie d'un captif était en danger aussi longtemps qu'il n'était pas passé officiellement par les rituels d'adoption (lavage corporel, habillement, cérémonial). Le captif venant prendre la place d'une personne décédée (sans égard pour le sexe et l'âge), il arrivait qu'il y ait dissension entre les ravisseurs sur le statut du captif (mort ou vif) et sur son avenir (frère ou ennemi). Dans son journal de captivité, un autre prisonnier, le capitaine William Pote, rapporte qu'ayant proposé qu'on échangeât sa personne contre des pistoles, ses ravisseurs outrés lui demandèrent s'il accepterait de « vendre son frère à un étranger ? ». Ils l'exhortèrent de « respecter leurs coutumes et désormais de se considérer comme un membre de la tribu des Hurons et surtout de ne pas chercher à prétendre qu'il était Anglais » (1896 : 31). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le phénomène de captivité : les ravisseurs considèrent que le captif est mort par rapport à sa vie précédente ; ils pensent également que l'esprit-gardien du captif ayant été détruit

marqué sa désapprobation, le vieux chef me prit par une main et Kishkauko par l'autre. Ils continuèrent de me traîner de la sorte après avoir laissé un peu à l'arrière l'homme qui avait menacé ma vie, et qui semblait être devenu pour eux un objet de terreur. Je n'étais pas sans me rendre compte que je les retardais dans leur retraite précipitée et qu'ils craignaient d'être rejoints. Quelques éclaireurs se tenaient d'ailleurs toujours à une certaine distance.

Nous étions parvenus à environ un mille de la maison de mon père, lorsqu'ils me jetèrent sans précaution dans un canot d'écorce de noyer blanc qu'ils avaient caché sous les buissons, le long de la rive. Les sept hommes sautèrent précipitamment dedans et franchirent en toute hâte l'Ohio. Parvenus sur la rive sud de l'embouchure de la Grande Miami, ils abandonnèrent le canot après avoir pris soin de planter les avirons dans le sol, de manière à ce qu'on les vît de la rivière. Ils avaient caché des couvertures et de la nourriture un peu plus avant dans les bois. Ils m'offrirent de la viande séchée et de la graisse d'ours, mais je fus bien incapable d'avaler une seule bouchée. On pouvait apercevoir parfaitement la maison de mon père ; ils la montrèrent du doigt, en me regardant et en riant. Je n'ai jamais su ce qu'ils avaient dit.

Après avoir mangé un peu, ils commencèrent à remonter la rivière Miami, me traînant toujours comme avant. Croyant que je serais en mesure de courir plus rapidement si je quittais mes chaussures, ils me les retirèrent. Bien que surveillé de très près, je n'avais pas abandonné tout espoir de m'enfuir. J'entrepris à leur insu de noter dans ma mémoire des points de repère qui me serviraient sur le chemin du retour. Je m'efforçais aussi de laisser la marque de mes pas quand nous traversions un sol marécageux ou de hautes herbes. J'espérais ainsi pouvoir assurer ma fuite dès l'instant où ils dormiraient. Mais quand vint la nuit, on m'installa entre le vieux et Kishkauko ; nous étions tous les trois si près les uns des autres qu'une seule couverture suffisait à nous couvrir. Une profonde fatigue me gagnait et je m'endormis aussitôt. Je me réveillai au lever du soleil : les Indiens étaient déjà debout et prêts à poursuivre leur route. Nous voyageâmes en toute hâte : pendant quatre jours on ne cessa de me presser. Le sommeil m'enveloppait complètement dès la nuit, mais je n'en gardais pas moins l'espoir de m'évader.

N'ayant plus de chaussures, je m'étais blessé à plusieurs reprises les pieds qui commençaient à enfler. Le vieux, s'en apercevant, les examina et en retira quantité d'échardes et d'épines. Il me fit don d'une paire de mocassins qui allait m'être d'un grand secours. Le plus souvent, j'étais encadré par le vieux et Kishkauko qui me faisaient courir jusqu'à la limite de l'épuisement. Inutile de dire que, pendant plusieurs jours, je fus à peine capable de manger.

du fait de cette première mort, seule une cérémonie d'adoption pourra le faire renaître à sa seconde vie (cf. Swanton, in Blair : 1911 : 47-49).

Il devait s'être écoulé quatre jours depuis notre départ de l'Ohio, quand nous parvînmes à un immense cours d'eau qui se jette probablement dans la Miami. Cette rivière était si large et si profonde que je ne voyais pas comment je pourrais la passer. Cela ne fit pas reculer le vieux, lequel s'étant immergé jusqu'aux aisselles, me fit grimper sur ses épaules. Plus nous progressions, plus j'étais convaincu que je ne parviendrais jamais à retraverser par moi-même cette rivière. J'abandonnai tout espoir de m'échapper.

Quand le vieux m'eut déposé à terre, je remontai le talus et courus un moment dans le bois : soudain, une dinde fila droit devant moi. Elle avait quitté précipitamment son nid qui contenait un certain nombre d'œufs. Je m'en emparai et les plaçai dans un pan de ma chemise avant de revenir sur mes pas. En me voyant, les Indiens se mirent à rire. Ils prirent les œufs, firent un feu et les mirent à bouillir. J'étais affamé. Comme je surveillais attentivement la marmite, je vis tout à coup le vieux arriver en courant : il venait du gué que nous venions de passer. Il s'empara aussitôt de la marmite, jeta les œufs et l'eau sur le feu, tout en parlant d'un ton bas et presse aux jeunes hommes. J'en conclus que nous étions poursuivis. Plus tard, il s'avéra que j'avais eu raison : des amis à moi, lancés à ma recherche, étaient arrivés à ce moment-là de l'autre côté de la rivière. Les Indiens ramassèrent les œufs en toute hâte et se dispersèrent aussitôt dans les bois ; deux d'entre eux m'entraînèrent au pas de course.

Deux ou trois jours après cet incident, nous rencontrâmes un groupe de vingt à trente Indiens qui se dirigeaient vers des villages de Blancs. Le vieux Manitugeezhik avait beaucoup de choses à leur dire. J'appris plus tard que c'était un parti de guerriers Shawnee. Vers l'embranchement de la rivière Miami¹, ils avaient aperçu les Blancs qui étaient à ma recherche. S'étant engagés aussitôt à leur poursuite, une vive échauffourée avait suivi, laissant plusieurs victimes des deux côtés.

Notre voyage à travers la forêt fut difficile et pénible. Dix jours environ après avoir laissé les guerriers Shawnee, nous arrivâmes près de la rivière Maumee. Presque aussitôt les Indiens se dispersèrent brusquement dans les bois, examinant les arbres, criant et se répondant les uns aux autres. Ils choisirent un noyer qu'ils coupèrent. Ils enlevèrent ensuite l'écorce dont ils firent un canot. Nous y embarquâmes tous pour descendre la rivière jusqu'à un village Shawnee situé à l'embouchure d'un affluent de la rivière Maumee.

Comme nous pénétrions dans le village, un grand nombre d'Indiens vinrent au-devant de nous. Une jeune femme se précipita directement vers moi en pleurant, et

¹ Il est difficile de savoir de quel cours d'eau parle Tanner. Il s'agit peut-être de la rivière *Stillwater*, tributaire de la Miami, et qui passe à Dayton, Ohio. Quant à la rivière précédente que Tanner ne peut traverser, on pourrait supposer en suivant ses indications qu'il parle de la *Saint Marys*.

me frappa sur la tête ¹. J'appris que des Blancs avaient tué de ses amis. D'ailleurs, plusieurs Shawnee étaient déjà tout disposés à me tuer sur place, mais heureusement Kishkauko et le vieux s'interposèrent avec succès. Je me rendais compte que j'étais l'objet principal des conversations, mais je ne comprenais rien de ce qu'on disait à mon sujet. Le vieux Manitugeezhik savait quelques mots d'anglais, et il s'en servait pour me donner de temps en temps des ordres, comme de porter l'eau, préparer le feu ou accomplir d'autres tâches qu'il avait décidé de me faire exécuter.

Nous restâmes deux jours dans ce village Shawnee avant de continuer notre voyage en canot. Nous avons à peine quitté le village quand nous atteignîmes un comptoir, où vivaient deux ou trois Blancs qui parlaient anglais. Ils discutèrent longtemps avec moi en me faisant part de leur désir de m'acheter afin que je puisse retourner parmi les miens. Mais ils savaient au fond que le vieux ne consentirait jamais à se séparer de moi, et ils m'assurèrent que je devais être content d'aller avec les Indiens afin de devenir le fils du vieux à la place de celui qu'il avait perdu. Ils me promirent néanmoins que, d'ici dix jours, ils viendraient me délivrer. Ils me traitèrent avec bonté pendant mon séjour chez eux, me donnant amplement à manger, ce que les Indiens avaient plutôt négligé de faire jusque-là ². Au moment de partir, je me mis à pleurer pour la première fois depuis mon enlèvement. Mais je trouvais un motif de consolation à la pensée que les marchands viendraient me chercher dans dix jours ³.

Peu de temps après avoir quitté ce comptoir, nous arrivâmes à un lac. Au lieu de s'arrêter pour camper, les Indiens attendirent la nuit pour lancer un cri. Des feux s'allumèrent aussitôt sur la grève opposée : l'instant d'après, parut un canot dans lequel trois Indiens de notre groupe prirent place. Je n'ai guère gardé le souvenir des événements qui se succédèrent jusqu'à notre passage à Détroit ⁴. Au début, on

¹ Quand un captif pénétrait dans un village, il recevait souvent la bastonnade. Cela se passait ainsi : femmes, hommes et enfants, disposés sur deux rangs, frappaient le prisonnier qui courait dans l'allée centrale. Mais, dans ce cas, Tanner appartient à des Ottawa qui empêchent les Shawnee de lui faire un mauvais parti.

² C'est là une constante qui revient dans tous les récits de captivité : comme s'ils n'étaient nulle part, ni vivants ni morts, les prisonniers sont rarement nourris.

³ Une promesse que les marchands ne pouvaient guère tenir, liés comme ils l'étaient au commerce de fourrures. Les marchands se mêlaient rarement de ce genre de choses, surtout quand il s'agissait de prisonniers américains. Seule une rançon pouvait délivrer le captif. Ainsi Alexander Henry (dit le Vieux pour le distinguer de son neveu Alexander Henry dit le jeune), tout marchand de fourrures britannique qu'il fût, resta prisonnier pendant une année des Chippewa (Ojibwa). Unique survivant britannique du massacre de Fort-Michilimackinac en 1763, il dut finalement sa libération à son père adoptif, le chef Wawatam (voir son récit d'aventures publié en 1809).

⁴ Située sur les bords de la rivière Wayne, entre les lacs Érié et Huron, Détroit était à l'époque une petite ville. Fondée par La Mothe Cadillac en 1701, prise par les Britanniques en 1760, assiégée par Pontiac et ses guerriers en 1763, cédée aux États-Unis en 1796, recapturée momentanément par les Britanniques pendant la guerre de 1812, elle fut rendue définitivement aux Américains.

pagaya au milieu de la rivière jusqu'au moment où l'on parvint vis-à-vis du centre de la ville. Les Indiens se dirigèrent vers la rive où se trouvait une femme blanche avec qui ils discutèrent un moment ; bien entendu, je fus incapable de suivre la conversation. Je vis aussi plusieurs hommes blancs qui marchaient le long du rivage ; je les entendis parler, mais il est probable que c'était en français, car je ne pus saisir le sens de leurs paroles. Après avoir causé avec la femme, les Indiens reprirent place dans l'embarcation. On remonta la rivière bien au-delà de la ville.

Au milieu de la journée, on abandonna le canot avant d'entrer en forêt. Les Indiens trouvèrent un tronc d'arbre vide, ouvert à une extrémité. Ils y mirent des vêtements, la petite marmite et d'autres objets, puis ils me firent ramper à l'intérieur, avant de boucher l'entrée. Il y eut pendant quelques minutes du remue-ménage, puis tout redevint silencieux pour le demeurer longtemps. J'avais pris une sage décision en ayant renoncé plus tôt à mes projets de fuite, car je découvrais qu'il eût été vain d'essayer de m'extirper de ma prison. Je restai dans cette position pendant plusieurs heures. Quand les Indiens revinrent, ils ôtèrent les bûches avec lesquelles ils avaient obstrué l'entrée du tronc d'arbre. En sortant de mon trou, je vis qu'on était en pleine nuit, ou presque à l'aube. Les Indiens avaient amené trois montures : une grande jument grise et deux chevaux bais. Tandis qu'ils me faisaient monter sur la première, ils mettaient leurs bagages sur les deux autres. Ils se relayèrent pour chevaucher, voyageant sans relâche de sorte qu'en trois jours, nous atteignîmes Saginaw¹, le village de Manitugeezhik. Ce village se composait de quelques cabanes éparpillées çà et là. Peu après notre arrivée, deux des Indiens nous quittèrent. Je restai avec Kishkauko et son père qui, au lieu de rentrer chez eux tout de suite, abandonnèrent les montures pour emprunter un canot. C'est ainsi que nous arrivâmes enfin à la maison du vieux. C'était une sorte de hutte ou de cabane en rondins comme on en trouve dans le Kentucky. Dès notre arrivée, une vieille femme descendit sur la grève². Après que Manitugeezhik lui eut adressé quelques mots, elle se mit à pleurer, m'embrassant et me serrant dans ses bras à la fois. Ensuite, elle nous invita à pénétrer dans la cabane.

Le lendemain, on me conduisit à l'endroit où le fils de la vieille femme était enterré. La tombe, encerclée d'une palissade à la façon indienne, se trouvait au milieu d'un espace ouvert et uni. C'est là que tous les Indiens s'assirent, la famille et les amis de Manitugeezhik d'un côté, les étrangers de l'autre. Les amis de la famille avaient apporté des cadeaux : *mukkuk* (ou paniers) remplis de sucre

¹ *Saginaw* ou *Saugenong* : probablement de *saugi*, qui signifie en ojibwa « embouchure de la rivière » tandis que *sauginukin* désigne les Sauk et signifie « les habitants de l'embouchure de la rivière » (Johnston : 1978). Les Sauk et les Fox avaient quitté la région des Grands Lacs au XVIIIe siècle pour s'établir dans la vallée du haut Mississippi (Quimby : 1966 : 141 et passim). Quant au village ottawa de Saginaw, Nicolas Perrot atteste de son existence déjà au XVIIIe siècle et précise que le village connut particulièrement une grande activité entre 1712 et 1751 (Kinietz : 1965 : 226 et passim). À l'époque où Tanner y passe, il est plus ou moins abandonné.

² Les expressions « le vieux » ou « la vieille » sont courantes tout au long du récit. Cela ne signifie pas que la personne dont on parle est nécessairement très âgée.

d'érable, sacs de maïs, couvertures de laine, perles à décorer, tabac, etc. À peine étions-nous arrivés que les Indiens de mon groupe m'entraînaient avec eux autour de la tombe dans une danse vive et enjouée du genre de la danse des scalps. De temps à autre, on m'offrait quelques-uns des cadeaux, mais dès que j'étais parvenu du côté des « étrangers », on me les arrachait aussitôt. La plus grande partie de la journée se déroula de la sorte jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de cadeaux. Alors, chacun rentra chez soi ¹.

Nous étions sans doute arrivés à Saginaw au tout début du printemps. Je m'en souviens car, à cette époque, les feuilles étaient encore petites, et les Indiens s'apprêtaient à planter le maïs ². Grâce au langage des signes et à Manitugeezhik qui parlait quelques mots d'anglais, on me fit comprendre que je devais participer aux travaux des champs. Les semailles terminées, les Indiens quittèrent le village pour chasser et préparer la viande séchée. Ils élurent domicile dans un territoire de chasse où abondaient les cervidés, puis, à l'aide de petits arbres et de branches vertes, ils entreprirent la construction d'une sorte de corral. Quand ils en eurent édifié une partie, ils me montrèrent comment ôter le feuillage et les branches sèches du côté où les chasseurs comptaient se mettre à l'affût. Parfois, les femmes et les enfants venaient m'aider, mais le plus souvent j'étais seul pour accomplir ce travail. Il commençait à faire chaud, et, un jour que j'étais seul, la fatigue et la soif me terrassèrent à un point tel que je m'endormis sur place. Je suis tout à fait incapable de dire combien de temps dura mon sommeil : j'en émergeai au bruit d'une clameur lointaine, et, en tentant de lever la tête, je constatai que cela m'était impossible. J'étais encore plus ou moins bien réveillé quand je vis ma mère et ma sœur debout à mes côtés, et découvris que ma tête et mon visage étaient mouillés. La vieille et l'enfant pleuraient amèrement. Quant à moi, je réalisai seulement un peu plus tard que j'avais des coupures et des ecchymoses sur le crâne.

Voici ce qui s'était passé : alors que j'étais plongé dans le sommeil, Manitugeezhik, passant par là, m'aperçut et me porta alors un coup de tomahawk

¹ Ici, le jeune Tanner passe par un cérémonial qui lui permet d'accéder à la place du mort. Le culte des morts revêtait une grande importance parmi les tribus des Grands Lacs, et en particulier chez les Hurons. Le jésuite Jean de Brébeuf a laissé une description exceptionnelle d'un tel cérémonial à Ossossané en mai 1636 (voir « Relation de ce qui s'est passé dans le pays des Hurons », in les *Relations des Jésuites*). Chez les Ottawa, l'on pense que le dernier culte de caractère tribal remonte à 1682, à Michilimackinac (Saint-Ignace). Dans les deux cas, des fouilles archéologiques entreprises dans les années 1950, ont confirmé la véracité de ces descriptions (Quimby : 1966 : 108 et 136).

² Les tribus de cette région partageaient leurs activités entre la chasse et l'agriculture. L'arrivée des marchands de fourrures a modifié quelque peu ces spécialités aux dépens de l'une ou de l'autre, certains groupes d'Indiens intensifiant la chasse en laissant à d'autres l'initiative de cultiver la terre au détriment de la première activité. C'était le cas, par exemple, des Ottawa de l'Arbre Croche (voir note 6, chapitre II) qui, selon Alexander Henry le Vieux, « cultivent le maïs pour le marché de Michilimackinac où l'on compte sur cette denrée pour approvisionner les canots » (1809 : 47) (c'est-à-dire les voyageurs qui se rendaient à l'intérieur du territoire pour collecter les peaux de fourrures).

sur la tête pour me jeter ensuite dans les buissons. De retour au campement, il dit à sa femme :

– Oh ! la vieille, le garçon que je t'ai amené ne vaut rien ! Je l'ai tué. Tu pourras le trouver à tel endroit.

La vieille femme et sa fille m'ayant trouvé, constatèrent que je n'étais qu'inanimé. C'est pourquoi, lorsque je revins à moi, elles étaient en train de pleurer tout en me jetant de l'eau froide au visage. Au bout de quelques jours, j'étais de nouveau sur pied, prêt à retourner au corral et plus attentif que jamais à ne pas m'endormir. Bien que je fisse tout mon possible pour aider les Indiens et me plier avec obéissance à leurs ordres, je n'en étais pas moins traité avec une grande dureté, en particulier par le vieux et ses deux fils, Shemung et Kwotashe. Un jour, pendant notre séjour au campement de chasse, l'un d'eux vint me mettre une laisse dans la main en me faisant signe de partir dans une direction donnée. J'allai donc mon chemin en supposant qu'il désirait que je ramène un cheval. J'attrapai le premier à ma portée. Ainsi, j'appris peu à peu à rendre les services qu'on attendait de moi.

La chasse terminée, je transportai jusqu'au village un énorme sac de viande séchée. Bien que je fusse affamé, je n'osai en toucher un seul morceau. Ma mère indienne, qui semblait avoir de la sympathie pour moi, volait de temps en temps de la nourriture. Elle attendait alors que le vieux fût parti pour me la donner. Peu après notre retour au village, et chaque fois que le temps était propice, les jeunes hommes allaient harponner le poisson pendant que je pagayais pour eux. Mais, comme j'étais assez maladroit dans cette opération, ils se liguèrent fréquemment contre moi, trouvant plaisir à me battre ou à me frapper avec le manche du harpon. J'étais battu presque tous les jours par l'un ou par l'autre. D'autres Indiens, qui n'étaient pas de notre famille, semblaient me prendre en pitié. Aussi, quand ils le pouvaient, et à l'insu du vieux, ils me donnaient de la nourriture et veillaient sur moi.

À l'automne, après la récolte du maïs et son emmagasinage pour l'hiver dans les *sunjeggwunnun*, c'est-à-dire les caches, les Indiens allèrent chasser en direction de la rivière Saginaw. Je souffris beaucoup de la faim, comme cela était le cas depuis le début. Alors que je les accompagnais presque toujours dans les bois, je les voyais bien manger quelque chose, mais chaque fois que j'essayais de découvrir ce que c'était, ils s'arrangeaient pour me le cacher. Je finis par découvrir accidentellement des fânes. Ignorant ce que cela pouvait être, je cédai quand même à la tentation de les goûter. Les ayant trouvées fort bonnes, j'allai les montrer aux Indiens qui, en les voyant, se mirent à rire : c'était ce qu'ils mangeaient eux-mêmes à la dérobée !

La neige se mit bientôt à tomber, et je dus suivre les chasseurs en forêt, avec pour tâche de rapporter parfois au campement un daim entier, au prix des plus

grandes difficultés. La nuit, on me faisait dormir entre le feu et la porte du wigwam, et tous ceux qui entraient ou sortaient avaient contracté la manie de me donner un coup de pied ou de m'arroser s'ils allaient chercher à boire. Le vieux me traitait toujours avec beaucoup de cruauté et, en certaines occasions, il faisait preuve d'une mauvaise humeur particulière à mon égard. Un matin, il se leva, mit ses mocassins et sortit pour revenir aussitôt. M'ayant saisi par la chevelure, il m'entraîna dehors : là il me frotta longuement le visage contre un tas d'excréments, comme on l'aurait fait à un chat. Il ne me lâcha qu'après m'avoir balancé dans la neige tel un paquet. Je n'osais plus entrer dans le wigwam ; en fin de compte, ma mère en sortit pour m'apporter de l'eau. À ce moment-là, nous étions sur le point de changer de campement et, comme d'habitude, on m'avait donné une lourde charge à porter. Mais je n'avais pu nettoyer convenablement mon visage, et les Indiens, en sentant l'odeur que je dégageais, m'en demandèrent la raison. À l'aide des signes et des quelques mots que je pouvais utiliser, je leur fis comprendre comment j'avais été traité. Certains eurent pitié de moi, ils m'aidèrent à me laver et me donnèrent à manger ¹.

Souvent, lorsque le vieux commençait à me battre, ma mère, qui en général me traitait avec bonté, m'enlaçait pour me protéger des coups, de sorte que nous étions battus tous les deux. Vers la fin de l'hiver, nous retournâmes à l'érablière ². À cette époque, Kishkauko, qui était âgé d'une vingtaine d'années, organisa, avec quatre autres Indiens de son âge, une expédition guerrière. Dès la fin de la récolte du sucre, le vieux Manitugeezhik retourna au village, rassembla quelques hommes et fit également des préparatifs de guerre. J'étais maintenant depuis un an chez les Indiens et je commençais à comprendre leur langue. Au moment de partir, le vieux me dit :

– Je m'en vais tuer ton père, ton frère et toute ta parenté !

¹ Tanner avait pris l'habitude des Indiens de cacher ses émotions, mais cependant quand il me raconta cet épisode, la lueur qui passa dans ses yeux, ainsi que le tremblement de sa lèvre supérieure, montrèrent avec éloquence qu'il avait gardé ce désir de revanche qui est propre au peuple avec lequel il a passé sa vie. « Aussitôt, dit-il en relation avec cette anecdote, que j'arrivai à Détroit à mon retour de la rivière Rouge, je trouvai un Indien avec qui je pouvais parler, je lui demandai : « Où est Gishgaugo ? » - « Il est en prison. » - « Où est Manitugeezhik, son père ? » - « Il est mort depuis deux mois. » - « Voilà, il est bien qu'il soit mort. » Cela signifie que, trente ans après, il avait toujours l'intention de se venger de l'insulte qui lui avait été faite quand il n'avait pas encore onze ans (E.J.). Cette réflexion de Edwin James n'est pas entièrement justifiée, puisqu'à l'occasion d'une rencontre à Détroit, Kishkauko et Tanner tombent dans les bras l'un de l'autre (voir supra, p. 222).

² La cueillette du sirop d'érable se faisait au printemps. Il s'agit de l'érable à sucre (*Acer saccharinum*). On exploitait aussi un autre type d'érable dit du Manitoba (*Acer negundo*). Les Ojibwa distinguaient plusieurs espèces d'érables par des termes différents (voir note 11, chap. VI. [Dans l'édition numérique des Classiques des sciences sociales, voir la 11^e note du chapitre VI. JMT.]).

Kishkauko revint le premier, gravement blessé. Il raconta qu'il était allé avec ses amis jusqu'à l'Ohio où, après avoir fait le guet, ils avaient tiré sur un petit bateau qui descendait la rivière, ne tuant qu'un seul occupant tandis que les autres s'étaient enfuis à la nage. C'est en les poursuivant que Kishkauko s'était lui-même blessé à la cuisse avec sa propre lance. Il rapportait aussi le scalp de l'homme qu'on avait tué.

Quelques jours plus tard, Manitugeezhik revint avec un vieux chapeau blanc reconnu par moi, grâce à une marque à l'intérieur, comme étant celui de mon frère. Il m'assura avoir tué toute la famille de mon père, les nègres qui travaillaient pour lui, et tous les chevaux. Il rapportait le chapeau de mon frère pour prouver la véracité de son récit. J'étais persuadé que tous mes amis avaient été massacrés et, en conséquence, j'étais moins pressé maintenant de m'enfuir. Il m'apparaît maintenant évident que c'était là exactement le but poursuivi par le vieux quand il me narrait un récit dont une bien faible partie était authentique. Après mon retour de la rivière Rouge, dès que je revis Kishkauko, je le questionnai aussitôt :

– Est-il vrai que ton père a tué toute ma parenté ?

Il me répondit que c'était faux. Une année après ma capture, à la même époque, Manitugeezhik était retourné à l'endroit où il m'avait trouvé et, comme l'année précédente, il avait surveillé mon père et ses gens tandis qu'ils plantaient le maïs du matin jusqu'à midi. Il les avait vus ensuite pénétrer dans la maison, à l'exception de mon frère, âgé alors de dix-neuf ans, resté pour labourer à l'aide de deux chevaux. Il venait de passer les rênes autour de son cou quand les Indiens se précipitèrent sur lui. Pendant que les chevaux tentaient de s'enfuir, mon frère, enroulé dans les rênes, était jeté à terre. Les Indiens eurent aussitôt fait de s'emparer de lui. Ils fléchèrent les chevaux avant de s'enfuir en forêt avec leur prisonnier. Ils franchirent l'Ohio bien avant la nuit et remontèrent ensuite une partie de la Miami. Lors d'une halte, ils crurent avoir attaché solidement mon frère à un arbre en lui ayant lié les bras et les mains derrière le dos et en lui ayant passé des cordes autour de la poitrine et du cou, mais mon frère réussit à ronger ses liens, à prendre un petit couteau caché dans sa poche et à se délivrer. Il courut immédiatement vers l'Ohio qu'il traversa à la nage. Dès l'aube du matin suivant, il gagna la maison de mon père. Des Indiens, alertés par le bruit, le poursuivirent dans les bois, mais comme la nuit était très sombre, ils ne purent le rejoindre. Dans sa fuite précipitée, mon frère avait perdu son chapeau au bivouac, et on me le rapporta afin de me faire croire à sa mort. Je demurai dans cette famille pendant deux ans et, peu à peu, je perdis l'espoir de m'échapper à jamais. Je n'oubliai jamais cependant ce que des marchands anglais de la Maumee m'avaient promis, et je gardai l'espoir de les voir venir un jour à mon secours. Les hommes s'enivraient souvent et, dans ces cas-là, ils cherchaient toujours à me tuer. J'appris à m'enfuir et à me cacher dans la forêt, n'osant réapparaître avant la fin de leur soûlerie. Durant les deux années passées à Saginaw, je souffris constamment de la faim. Il y eut

bien des étrangers ou des gens extérieurs à ma famille pour me nourrir à l'occasion, mais cela restait rarissime.

La vieille femme qu'on appelait Nekîkwoskechîmekwa (« la femme loutre », car cet animal était son totem) me traita toujours avec bonté, comme le firent ses filles ainsi que Kishkauko et Benaissa (c'est-à-dire « l'oiseau »), son plus jeune fils qui avait environ mon âge. Kishkauko, ses deux frères, Kwotashe et Shemung, et Manitugeezhik étaient cruels et sanguinaires ; d'ailleurs les survivants de cette famille continuent, même aujourd'hui, d'être source d'ennuis pour les Blancs ¹. Benaissa, qui vint me rendre visite quand j'étais à Détroit, m'a toujours traité avec gentillesse. C'était un homme d'une plus grande valeur, mais il est mort depuis.

Lors de mon séjour à Saginaw, je ne rencontrai des Blancs qu'une seule fois. Un jour, un petit bateau arriva et les Indiens me mirent aussitôt dans un canot, supposant avec raison que mon apparence pitoyable exciterait la pitié des Blancs, qu'ils fussent marchands ou autres. En effet, ils m'offrirent du pain, des pommes et d'autres cadeaux, mais les Indiens prirent tout et ne me laissèrent qu'une seule pomme. Cette femme me nomma Shawshawabenase (« la buse ») ², nom que je gardai pendant tout mon séjour parmi les Indiens.

J'étais depuis deux ans à Saginaw quand les agents britanniques organisèrent un grand conseil à Mackinac. Des Sioux, des Winnebago, des Menominee, des Ojibwa, des Ottawa et bien d'autres tribus lointaines y participèrent ³. À son retour, j'appris de Manitugeezhik qu'il avait rencontré une de ses parentes, Netnokwa. Cette femme, en dépit de son sexe, était considérée comme un des principaux chefs Ottawa. Elle avait perdu un fils d'environ mon âge, et ayant entendu parler

¹ Tanner entretient des sentiments ambigus envers Kishkauko. Ici il lui apparaît bon et méchant à la fois.

² *Shawshawa-benase* : en réalité, ce mot signifie « hirondelle » et non « buse » (*kai-kaik* en ojibwa). Edwin James le savait tout aussi bien que Tanner, et c'est sans doute là une fantaisie de l'éditeur new-yorkais qui voyait plus de noblesse dans le mot « falcon » (que nous traduisons par buse (*Buteo sp.*), l'espèce américaine étant distincte du faucon européen). À ce sujet, observons que l'attribution d'un nom n'était jamais définitive. En effet, le nom pouvait être modifié à l'occasion d'un incident marquant dans la vie d'un individu. En outre, Tanner semble avoir eu la buse comme esprit-gardien [voir note 5, chap. XIII. [Dans l'édition numérique des Classiques des sciences sociales, voir la 5^e note du chapitre XIII. JMT.]].

³ *Conseil* : Perrot, Bacqueville de la Potherie et d'autres chroniqueurs français ont eu l'occasion aux XVII^e et XVIII^e siècles d'assister à des conseils au cours desquels se nouaient des alliances intertribales. Les Français comprirent vite l'importance de ces conseils pour s'allier les tribus ; il était fréquent que des délégations indiennes aillent à Québec ou à Montréal dans ce but. Quant à l'île de Mackinac, c'était un haut lieu de rencontres tribales. Avec le traité de Versailles en 1783, qui confirme la défaite des Français, les Américains pouvaient prendre le contrôle des régions situées autour et au sud-ouest de Michilimackinac. Cela représentait un danger fatal pour la survie des comptoirs érigés par les marchands de fourrures de Québec. Aussi, s'empressèrent-ils de convoquer les tribus environnantes à un grand conseil, l'année même du traité de Versailles. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours des années suivantes - et notamment en 1790 - les marchands continuent de consolider avec succès leurs alliances avec les Indiens.

de moi, elle se montrait fort désireuse de m'acheter pour le remplacer. Cette proposition déplut énormément à ma vieille mère indienne, « la femme loutre », qui protesta avec véhémence. Je l'entendis dire :

– Mon fils, mort une première fois, m'a été rendu. Je refuse de le perdre à nouveau !

Mais ses protestations n'eurent absolument aucun effet lorsque Netnokwa se présenta avec une grande quantité de whisky et de cadeaux. D'abord elle fit don à ma famille d'un baril de dix gallons¹, de couvertures, de tabac et de cadeaux de grande valeur. Elle était parfaitement au fait des intentions de ceux avec qui elle venait négocier. Les objections formulées contre la proposition ne tardèrent pas à être étouffées quand le contenu d'un baril de whisky, suivi d'un autre, eut circulé. On me donna à Netnokwa. Cette femme, d'un âge assez avancé, avait un aspect beaucoup plus séduisant que mon autre mère. L'arrangement conclu avec mes propriétaires précédents, elle me prit par la main et me conduisit à son wigwam situé tout près. J'allais découvrir qu'on me traiterait avec beaucoup plus d'indulgence qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. Elle me donna abondamment à manger, m'offrit de nouveaux vêtements et m'envoya jouer avec ses propres fils. Nous ne restâmes pas longtemps à Saginaw. Après notre départ, nous passâmes de nuit devant Mackinac, mais elle refusa de s'arrêter en ma compagnie et préféra filer directement à Pointe Saint-Ignace où elle chargea des Indiens de me surveiller pendant qu'elle retournerait, seule, ou avec un ou deux jeunes hommes, à Mackinac². Ses affaires réglées dans cette localité, elle revint me chercher pour continuer le voyage.

Quelques jours plus tard, nous arrivâmes à *Shabawywyagun*³, à l'époque de la récolte du maïs. Nous profitâmes de cette occasion pour faire une halte de

¹ 45 litres : 1 gallon vaut 4,5 litres.

² *Mackinac* ou *Michilimackinac* (de *mishi* : grande et *maukinauk* : tortue) : l'île de Mackinac était appelée ainsi à cause de sa topographie, le centre de l'île rappelant le dos d'une tortue. Quant au nom Michilimackinac, il a désigné tour à tour, l'île de Mackinac, Saint-Ignace (Saint-Ignace, Michigan) - une mission fondée par le jésuite Jacques Marquette en 1671, où l'on trouvait deux villages huron et ottawa -, Fort-de-Buade fondé par les Français en 1683 près de la mission, Fort-Michilimackinac (Mackinaw City, Michigan) fondé par les Français en 1718, et la péninsule supérieure du Michigan. Quoi qu'il en soit, Michilimackinac était une plaque tournante commerciale. Les voyageurs qui descendaient de Montréal ou qui remontaient vers le lac Supérieur s'y arrêtaient. Tanner parle explicitement ici de Fort-Michilimackinac construit dans l'île par les marchands de la Compagnie du Nord-Ouest vers 1783.

³ *Shaba-wywyagun* : Tanner parle sans doute de *Cheboygan* situé au fond de l'actuelle baie de Duncan, lac Huron, et qui était occupé à l'époque par des Ottawa et des Ojibwa. Par ailleurs, *shabab-wywyagun* signifierait « bruit qui va d'un côté à l'autre », c'est-à-dire un écho (Hodge : 1912 : 517) et serait un village situé sur la rive est du lac Michigan. Ce serait donc l'actuel *Sheboygan*. Il est possible que *Shababwywyagun* ait été occupé par des gens appartenant au totem de la grue et dont le nom signifie « faiseurs d'écho », en raison du cri typique de cet oiseau. Les habitants de ce clan, réputés pour leurs dons oratoires, habitaient la rive sud du lac

quelques jours. Nous remontâmes ensuite la rivière jusqu'au territoire où nous avions l'intention de passer l'hiver ; après avoir laissé nos canots, nous continuâmes à pied, campant trois fois avant d'atteindre l'endroit où nous allions élever nos demeures pour la longue saison.

Le mari de Netnokwa, Tawgaweninne (« le chasseur »), était un Ojibwa de la rivière Rouge ¹. De dix-sept ans le cadet de Netnokwa, il avait même divorcé d'une autre femme afin de l'épouser. Tawgaweninne devait se montrer toujours indulgent et bon envers moi, préférant me traiter d'égal à égal plutôt que de me faire sentir mon infériorité. S'adressant à moi ou parlant de moi, il m'appelait toujours « son fils ». Tawgaweninne jouait lui-même un rôle secondaire, car Netnokwa, propriétaire de tous les biens, dirigeait les affaires. Pendant la première année, elle m'imposa différents travaux : couper du bois, rapporter du gibier, porter de l'eau. Je devais remplir des tâches qui n'étaient pas exécutées d'ordinaire par des garçons de mon âge. Elle me traitait toujours avec tant de bonté que je fus beaucoup plus heureux que je ne l'avais été dans la famille de Manitugezhik. Il lui arrivait de me fouetter tout comme ses autres enfants, mais ses corrections ne furent jamais aussi sévères et fréquentes que par le passé.

Supérieur (Warren : 1957 : 46 et passim). Il s'agirait donc de *Chagouamigon* (ou *Shaugwamegon*), un village ojibwa situé dans la baie du même nom au Wisconsin.

¹ Nous employons l'expression « rivière Rouge » pour désigner la région environnante de la rivière du même nom, qui touche le Manitoba, le Dakota du Nord et le Minnesota.

Chapitre II

Première chasse – Épidémie de rougeole – Construction de trappes – Départ pour la rivière Rouge
– Mort de mon père nourricier et de mon frère – Arrivée au lac Winnipeg.

[Retour à la table des matières](#)

Au début du printemps, Netnokwa et son mari se rendirent avec leur famille à Mackinac. Ils me laissèrent, comme ils l'avaient déjà fait, à Pointe Saint-Ignace. En effet, ils ne voulaient pas courir le risque de me perdre, en m'amenant en un endroit où l'on aurait pu me reconnaître. Lors de notre retour de Pointe Saint-Ignace, quand nous eûmes parcouru une trentaine de milles, nous fûmes retenus par des vents contraires à un endroit appelé *Menaukoking*¹, une pointe qui s'avance dans le lac. Nous y campâmes avec d'autres Indiens et un groupe de marchands. Les pigeons étaient abondants dans les bois et les garçons de mon âge ainsi que les marchands leur donnaient la chasse. Je n'avais jamais tué de gibier de ma vie et, en fait, je n'avais jamais encore tenu un fusil entre les mains. Ma mère avait acheté à Mackinac un baril de poudre ; celle-ci, touchée par l'humidité, avait été étalée sur le sol pour sécher. Tawgaweninne possédait un grand pistolet d'arçon. Enhardi par la sympathie qu'il me témoignait, je lui demandai de me le prêter afin d'aller chasser les pigeons. Ma demande fut appuyée par Netnokwa qui dit :

– Il est grand temps que notre fils apprenne à devenir chasseur².

En conséquence, Tawgaweninne, que je considérais comme mon père, chargea le pistolet et me le tendit en disant :

¹ *Menaukoking* : nous n'avons pas pu identifier ce lieu. Peut-être s'agit-il de *Waugoshance Point*, lac Michigan ?

² *Chasse au pigeon*. Cette remarque de Netnokwa s'explique facilement au sens où Tanner aurait dû savoir chasser depuis longtemps. À ce sujet, Ruth Landes écrit : « Dès l'âge de trois ans, le garçon ojibwa savait toucher à mort un oiseau dès les premiers coups ; quelques années plus tard, il était capable de fabriquer des trappes ordinaires ; bientôt, il partait à la chasse avec son père ; et dès l'âge de douze ou quinze ans, il quittait le giron familial pour exploiter son propre territoire de chasse » (1938 : 8). Le pigeon voyageur (*Ectopistes migratorius*) est une espèce maintenant disparue.

– Va mon fils, si tu tues quelque chose avec ceci, tu auras immédiatement un fusil et tu apprendras à chasser.

Depuis que je suis devenu un homme, j'ai connu souvent des situations très difficiles, mais mon désir de réussir ne fut jamais plus grand qu'en cette circonstance, ma première partie de chasse ! À peine avais-je quitté le campement que je rencontrai des pigeons ; certains d'entre eux vinrent même se poser dans les buissons tout près de moi. J'armai le pistolet et l'élevai à la hauteur de mon visage : la culasse était presque au contact de mon nez. Les pigeons dans mon point de mire, j'appuyai sur la détente. Une fraction de seconde plus tard, j'entendais un bourdonnement analogue à celui d'une pierre lancée brusquement en l'air. Le pistolet était à quelque distance derrière moi, mais le pigeon gisait au-dessous de l'arbre où il était perché peu de temps auparavant. Le visage meurtri et couvert de sang, je courus aussitôt vers le campement, transportant triomphalement mon pigeon. On me banda rapidement le visage, on échangea mon pistolet contre un fusil de chasse, et on me donna un cornet à poudre et du plomb pour me renvoyer aussitôt à la chasse aux oiseaux. Un des jeunes Indiens m'accompagna afin d'observer ma façon de tirer. Au cours de l'après-midi, je tuai trois autres pigeons, sans jamais rater ma cible. À partir de là, on commença à me traiter avec beaucoup plus d'égards. En conséquence, j'eus l'occasion de chasser plus souvent afin de bien apprendre le métier.

Une partie de l'été et de l'automne s'écoula, puis nous rentrâmes à *Shabawywyagun*. À notre arrivée, nous trouvâmes les Indiens atteints très sévèrement par la rougeole¹. Netnokwa, connaissant le caractère contagieux de ce mal et ne désirant pas exposer en vain sa famille, traversa en toute hâte le village pour aller camper de l'autre côté de la rivière. Malgré cette précaution, nous tombâmes bientôt malades. Sur les dix personnes rattachées à notre famille, dont les deux jeunes épouses de Tawgaweninne, seuls Netnokwa et moi-même échappâmes à l'épidémie. Nos parents étant très affectés par ce mal, Netnokwa et moi fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour alléger leurs souffrances. En fin de compte, il y eut beaucoup de morts au village, mais aucun membre de notre famille ne succomba.

Les Indiens se rétablissaient au fur et à mesure que l'hiver approchait. Nous pûmes enfin regagner le territoire de chasse où nous étions allés l'hiver précédent. Là-bas, à l'instar des autres chasseurs, j'eus pour tâche de fabriquer des pièges à

¹ Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les épidémies faisaient des ravages considérables. Il arrivait que la rougeole apparaisse en même temps que la coqueluche, décimant des familles entières. Mais c'est la variole qui fit le plus de morts : en 1780-81, elle s'étendit dans tout le Nord-Ouest, exterminant des milliers d'Indiens. A la suite de la publication d'un ouvrage de Edward Jenner (1798), on introduisit à partir de 1803 dans la région un vaccin antivariolique, mais la variole n'en continua pas moins de décimer les populations amérindiennes (voir également Ray : 1974 : chap. V).

martres. Le premier jour, sorti dès l'aube pour me mettre au travail et rentré fort tard la nuit, je n'avais fabriqué que trois trappes, alors que dans un même laps de temps, un bon chasseur peut en faire une trentaine. Le matin suivant, en visitant mes pièges, je ne trouvai qu'un seul animal captif. Ma volonté de réussir, alliée avec ma gaucherie, m'exposait aux railleries des jeunes gens ; je n'en continuai pas moins de m'entêter. Enfin, mon père, me prenant en pitié, me dit :

– Mon fils, laisse-moi t'aider à fabriquer ces pièges.

Sur ces mots, il partit, et passa toute une journée à faire un grand nombre de trappes qu'il m'offrit. C'est ainsi que je commençai à attraper autant de martres que les autres. Toutefois, les jeunes gens ne manquaient jamais de me rappeler que j'avais reçu l'aide de mon père. L'hiver s'écoula tout comme celui qui avait précédé, à cette différence près qu'étant devenu plus adroit à la chasse et au piégeage, je n'étais plus tenu de demeurer au campement pour y accomplir les tâches féminines.

Au printemps, comme de coutume, Netnokwa s'en alla à Mackinac. Elle transportait toujours un drapeau dans son canot, de sorte que, me dit-on, son arrivée à Mackinac était inévitablement saluée par un coup de fusil tiré du fort ¹. J'avais maintenant treize ans, ou j'étais dans ma treizième année. Avant de quitter le village, j'entendis Netnokwa parler de son projet d'aller à la rivière Rouge, rejoindre la parenté de son mari. À cette nouvelle, beaucoup d'Ottawa résolurent de partir avec elle. Parmi eux se trouvait Wakazhe², un chef du village de *Wawgunukkizee*, dit l'Arbre Croche ³.

Il y avait six canots en tout. On ne me laissa pas cette fois à Pointe Saint-Ignace, et je fis route avec les Indiens. Nous débarquâmes en pleine nuit au milieu des cèdres, non loin du village de Mackinac. La vieille me conduisit directement

¹ Le drapeau confirme le statut de chef que les marchands reconnaissaient à Netnokwa. Comme on le verra plus loin, elle avait droit annuellement à un « habit de chef » et à un baril de rhum lors de la rencontre printanière avec les marchands. Le fait de saluer l'arrivée des « chefs » à coups de canon, et de leur distribuer libéralement des drapeaux (*Union jack*), était partie intégrante de l'offensive diplomatique des marchands. Il semble que, dans les deux cas, les Indiens appréciaient l'honneur qui leur était fait.

² *Wakazhe* : le lecteur aura l'occasion de rencontrer cet Indien ottawa plus loin (page 161, chapitre X).

³ *Wawgunukkizee* signifie, comme le précise Tanner, « l'arbre courbé ». Le pin, qui donna son nom à l'endroit appelé par les Français l'Arbre Croche, était encore debout quand le narrateur visita ce village pour la première fois. Il parla avec une grande indignation de l'Indien qui, par pure négligence, avait coupé cet arbre extraordinaire (E.J.). L'orthographe en usage est *Waganakizi* (cf. Hodge : 1912). Connu aussi sous le nom de *Cross Village*. Des Ottawa, résidant à Mackinac, et désireux de trouver au sud-ouest des terres plus fertiles, fondèrent l'Arbre Croche en 1742, sous l'influence du Gouverneur général de l'époque, le Marquis de Beauharnois (Kinietz : 1965 : 230).

en ville, chez un marchand français, M. Shabboyer [Chaboillez] ¹, sur qui elle avait suffisamment d'influence pour s'assurer qu'il me garderait quelques jours caché dans sa cave. On me traita correctement, mais je dus rester enfermé tout ce temps.

Cette précaution s'avéra bien inutile, car par la suite on me laissa en complète liberté. En effet, au moment de continuer notre voyage, des vents contraires nous obligèrent à débarquer à l'endroit occupé aujourd'hui par les missionnaires. En attendant de repartir, les Indiens se mirent à boire. Un jour, mon père, ivre mais tenant encore debout, alla parler à deux jeunes gens qui déambulaient. Mon père tenait la manche de chemise de l'un d'entre eux et la déchira par inadvertance. Sugutawgun (« écorce molle »), le jeune homme en question, s'en montra fort irrité et repoussa violemment mon père qui tomba sur le dos ; Sugutawgun, sans plus attendre, s'empara d'une grosse pierre qu'il lança à la tête de mon père. Le projectile atteignit ce dernier en plein front.

Confronté à ces événements, je craignis pour la sécurité de ma vie. De surcroît, j'avais appris que Metosawgea, un chef Ojibwa, et ses guerriers se trouvaient dans l'île, dans l'intention de prendre le sentier de la guerre contre les Blancs. J'avais cru comprendre qu'ils cherchaient une occasion de me tuer. Ma vie était sûrement en danger. Je courus me réfugier dans les bois où je me cachai le reste de la journée et la nuit suivante. Le lendemain, harcelé par la faim, je retournai me dissimuler pendant un moment parmi les cèdres qui poussaient près de notre campement ; je désirais observer ce qui se passait, pour savoir si je pouvais rentrer. Je finis par apercevoir ma mère qui m'appelait et me cherchait dans tous les buissons. J'avançai vers elle, et elle me dit d'aller voir mon père qui était mort. Quand j'entrai sous le wigwam, mon père me dit :

– Je suis tué ².

¹ *Shabbayer* : c'est-à-dire Charles Jean-Baptiste Chaboillez, Bourgeois et associé de la Compagnie du Nord-Ouest. Né à Trois-Rivières, il entre tôt dans le commerce des fourrures. On le trouve dans plusieurs endroits du « vieux Nord-Ouest » : Grand-Portage, Fort-Alexandria sur la rivière Assiniboine, Pembina sur la rivière Rouge, etc. En 1804, il envoie une expédition chez les Mandans du haut Missouri sous la conduite de François-Antoine Larocque. Chaboillez a laissé un journal qui relate ses transactions avec les chasseurs, et dans lequel on retrouve parfois les mêmes Indiens que ceux du récit de Tanner (cf. Hickerson : 1959).

² « Tué » et « *je suis tué* » sont des expressions employées littéralement. Les Indiens disent de Tawgaweninne qu'il est mort parce que son ombre prévenue de l'imminence de sa mort a quitté son corps. En cas de maladie sévère, l'ombre peut être gênée au point de quitter le corps du malade. C'est pourquoi les Indiens parlent de ce dernier comme s'il était déjà mort. Le malade revient-il à la vie, on dira de lui qu'il est décédé à un moment donné pour renaître à un autre. Il est donc fréquent de parler d'une personne comme si elle était morte et de la revoir bien portante quelque temps plus tard (cf. James : 1830 : 291). Les Ojibwa font une différence entre l'âme et l'ombre, bien que parfois l'une et l'autre se ressemblent. Très souvent, l'ombre a pour fonction de renseigner l'âme, comme dans les cas où « la sensation et la perception précèdent le raisonnement ou la connaissance d'un fait » (Jeness : 1935 : 19 et *passim*).

Il me fit asseoir parmi les autres enfants et nous parla à tous. Ensuite il ajouta :

– À présent, mes enfants, je dois vous quitter. Je regrette profondément de vous laisser dans un si grand dénuement.

Il ne fit aucune allusion au sujet de l'Indien qui l'avait frappé avec la pierre, ainsi que d'autres l'eussent fait. Cet homme d'une grande bonté ne voulait pas être cause de troubles en mêlant sa famille à cette affaire.

Le jeune homme qui l'avait blessé resta parmi nous, bien que Netnokwa lui eût dit qu'il serait dangereux de venir à la rivière Rouge. En effet, les parents de son mari s'y trouvaient en grand nombre et seraient sûrement enclins à venger sa mort.

À notre arrivée à Sault-Sainte-Marie, avant de poursuivre la route en canot, nous mîmes tous nos bagages à bord du bateau d'un marchand en partance pour le haut du lac Supérieur. Les vents nous furent si favorables que nous prîmes une avance de dix jours sur le bateau. Lorsqu'enfin il arriva au Portage¹ et s'ancha à quelque distance de la rive, mon père et ses deux fils, l'aîné Wamegonabiew (« celui qui met des plumes ») et le cadet Kewatin (« le vent du nord »), partirent dans un canot pour récupérer les bagages. Mais, en sautant à pieds joints dans la cale du bateau, Kewatin heurta du genou le nœud d'une corde qui liait un paquet de marchandises, et s'infligea une blessure dont il ne se remit pas. La même nuit, son genou se mit à enfler et, le jour suivant, il fut incapable de sortir du wigwam.

Huit à dix jours plus tard, débuta notre traversée du Grand-Portage. Nous installâmes Kewatin dans une sorte de litière – une couverture retenue par deux bâtons – que nous portions. Il était si malade que nous dûmes faire halte à plusieurs reprises, ce qui retardait notre progression. À notre arrivée de l'autre côté du Portage, nous fûmes contraints de fabriquer des petits canots : nous avions laissé en effet les nôtres au comptoir. Une fois achevée la construction de ces canots, mon père m'envoya, en compagnie d'une de ses jeunes épouses, chercher un objet qui avait été oublié au comptoir. Lors de notre retour, deux garçons qui nous attendaient crièrent de nous dépêcher : mon père se mourait et désirait me voir une dernière fois. Pénétrant sous le wigwam, je vis qu'il était à l'agonie ; il me fixa sans pouvoir prononcer un seul mot ; quelques instants plus tard, il cessait de respirer. Le fusil qu'il avait tenu peu avant, afin de se venger du jeune homme qui l'avait blessé à Mackinac, était placé à ses côtés. Pourtant, quand je l'avais quitté,

¹ *Portage* : c'est-à-dire Grand-Portage situé dans la baie du même nom au nord-ouest du lac Supérieur. À l'époque de ce récit, la Compagnie du Nord-Ouest avait construit Fort-Charlotte (appelé le plus souvent Grand-Portage) sur les bords de la rivière Pigeon. Le nom vient de ce que les voyageurs devaient parcourir à pied une distance d'environ 14 kilomètres avant de parvenir au comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest. Grand-Portage, un haut lieu de rendez-vous des voyageurs, fut abandonné en 1803 au profit de Fort-William, situé sur les bords de la rivière Kaministiquia, en territoire canadien (cf. Coues : 1897 : 6-7).

le matin, il paraissait bien portant. Selon ma mère, il n'avait commencé à se plaindre que dans l'après-midi. Il était venu alors sous le wigwam en disant :

– Je me meurs. Si je dois partir, ce jeune homme qui m'a tué doit aussi m'accompagner. J'espérais vivre pour vous conduire à l'âge d'homme, mais maintenant il me faut mourir en vous laissant dans le dénuement et sans personne pour s'occuper de vous.

Sur ces mots, il était sorti le fusil à la main afin d'aller tuer le jeune homme qui était alors assis près de l'entrée de sa demeure. En entendant ces paroles, Kewatin s'était mis à gémir :

– Mon père, si j'étais bien portant je t'aiderais à tuer cet homme, et, lui mort, je protégerais mes jeunes frères de la vengeance de ses amis. Mais, regarde-moi, je vais bientôt mourir ! Mes frères sont jeunes et faibles et nous serons tous massacrés si tu te venges de lui.

Mon père avait répliqué :

– Mon fils, je t'aime beaucoup trop pour refuser ta requête.

Il était rentré, avait déposé son fusil et parlé un court instant, avant de demander qu'on aille me chercher, puis il avait expiré. Ma mère s'en fut acheter un cercueil chez les marchands ; on porta ensuite le corps dans une charrette jusqu'au comptoir situé de ce côté du Grand-Portage, et on l'enterra dans le cimetière des Blancs. Ses deux fils, ainsi que son meurtrier, accompagnèrent le corps jusqu'au Portage. Il s'en fallut de peu pour que le meurtrier ne fût tué par un de mes frères, mais on l'en empêcha au moment où il s'apprêtait à frapper.

Peu de temps après la mort de mon père, nous poursuivîmes notre voyage vers la rivière Rouge. Lors des traversées des portages, nous installions notre frère, Kewatin, dans une litière. Alors que nous avions déjà franchi deux portages et arrivions au troisième appelé « Portage de l'Orignal », il nous déclara :

– Laissez-moi mourir ici, je suis incapable d'aller plus loin.

Netnokwa décida de s'arrêter, mais une partie de notre famille se joignit au reste du groupe qui poursuivit la route. Nous n'étions plus que la vieille, l'une des jeunes épouses de Tawgaweninne, Wamegonabiew l'aîné, Kewatin le cadet et moi le benjamin.

Nous étions déjà au milieu de l'été – les petites baies étaient déjà mûres – quand nous fîmes halte sur les bords du lac de l'Original¹. Ce lac, dont l'eau est froide et limpide comme celle du lac Supérieur, est petit et circulaire, et rien, pas même un canot, n'échappe au regard d'une rive à l'autre. Nous n'étions plus que deux personnes valides. J'étais moi-même encore très jeune et inexpérimenté, et nous craignions, livrés à nous-mêmes, de nous retrouver bientôt dans le besoin. Nous avons apporté avec nous l'un de ces filets qu'on utilise à Mackinac, et dès la première nuit nous eûmes la chance de prendre environ quatre-vingts truites et poissons blancs. Quelque temps après, nous tuâmes six castors ainsi que des loutres et des rats musqués. Grâce au maïs et au saindoux que nous avons apportés, au poisson et au gibier que nous trouvions sur place, nous eûmes suffisamment à manger. Mais, à l'approche de l'hiver, la vieille femme déclara qu'elle n'avait pas l'intention de rester là, d'autant que la saison s'annonçait longue et rigoureuse et qu'il n'y avait personne autour de nous, ni Blancs ni Indiens. Kewatin était maintenant si faible et si malade que notre retour au Portage se fit avec la plus grande lenteur. À notre arrivée, lacs et rivières commençaient à geler. Kewatin mourut un ou deux mois plus tard. Ce fut sans doute avant le mi-hiver qu'il s'éteignit. La vieille femme l'enterra à côté de son mari, et planta l'un de ses drapeaux sur sa tombe.

Wamegonabiew, qui était âgé de dix-sept ans, et moi, qui en avais treize, étions incapables de tuer tout le gibier nécessaire à notre subsistance. D'ailleurs, le gibier déjà peu abondant se faisait plus rare au fur et à mesure que le froid s'installait. Nous quittâmes le comptoir pour aller planter notre wigwam en forêt afin d'avoir accès plus facilement au bois de chauffage. Mon frère et moi dûmes faire l'impossible pour éviter que la famine ne s'installât. Nous partions chasser parfois à deux ou trois jours de distance du campement et rentrions néanmoins les mains presque vides. Nous avons construit, le long d'un de nos sentiers coutumiers, un abri à l'aide de branches de cèdre. Comme nous faisons souvent du feu pour nous réchauffer, les branches avaient fini par s'assécher au point qu'un jour, notre abri s'embrasa instantanément tandis que nous y reposions. Le bois était si sec qu'il s'enflamma comme un baril de poudre ; heureusement, nous en réchappâmes sans blessure.

Nous étions alors très loin du campement. Sur le chemin du retour, nous tentâmes de franchir une rivière dont le courant était si rapide que l'eau ne gelait jamais complètement. Malgré l'intensité du froid – les arbres craquaient sous le gel –, nous décidâmes de traverser ; j'irais le premier, suivi de mon frère. Ce dernier, tentant de glisser sur la glace, se trempa presque complètement, mais je n'eus que les pieds et les jambes mouillés. Nos mains étaient à ce point engourdis que nous ne pûmes nous débarrasser de nos raquettes qu'au prix des plus grandes difficultés. D'ailleurs, à peine sortis de l'eau, nos vêtements et nos mocassins durcirent

¹ Le lac de l'Original, situé au Minnesota tout près de la frontière de l'Ontario, faisait partie de l'itinéraire que les voyageurs empruntaient pour aller de Grand-Portage au lac Winnipeg.

aussitôt. Il n'était plus question d'aller plus loin. Mon frère, découragé, annonça qu'il se préparait à mourir. Notre écorce molle était hors d'usage depuis notre bain forcé, et bien que nous eussions atteint le rivage, nous étions dans l'impossibilité d'allumer un feu pour nous réchauffer, ou de marcher, puisque nos vêtements et nos mocassins étaient gelés. Pour toutes ces raisons, je commençai moi aussi à penser que nous allions sans doute mourir. Mais, heureusement, je n'étais pas comme mon frère indien qui, assis dans la neige, attendait patiemment la mort. Au contraire, j'essayais de remuer autant que possible, tandis qu'il restait allongé près du rivage, dans un coin où le vent avait balayé la neige. Enfin, je trouvai du bois sec et pourri que j'utilisai à défaut d'écorce molle, et j'eus le bonheur de faire un feu. Notre première besogne fut de sécher en partie nos mocassins avant d'aller ramasser du bois pour allumer un plus grand feu. La nuit venue, nous avions du moins la sécurité d'un grand feu et des vêtements secs sur le dos : nous n'avions rien à manger, mais comme nous venions d'échapper à la mort, cela ne nous pesait pas beaucoup.

Nous partîmes dès l'aube. Sur le chemin du retour, nous rencontrâmes notre mère qui nous apportait des vêtements secs et un peu de nourriture. Elle savait que nous aurions dû être rentrés la veille au coucher du soleil et elle n'ignorait pas que nous avions une rivière dangereuse à passer. Après le coucher du soleil, persuadée que nous avions été engloutis par les glaces, elle s'était mise en route et avait marché toute la nuit avant de nous rencontrer non loin de l'endroit où l'accident était arrivé.

Nous vivions depuis un certain temps dans la plus grande misère quand un Muskego¹ ou Indien des marais, Petwaweninne² (« le pétuneur »), vint au comptoir. Apprenant nos malheurs, il nous convia à le suivre dans son pays ; il ajouta qu'il chasserait pour nous et nous ramènerait ici au printemps. Nous marchâmes vers l'ouest pendant deux longues journées, avant d'arriver à un endroit appelé *Wesaukota sibi* (rivière du Bois brûlé)³. Il nous reçut sous son propre toit, et, pendant notre séjour chez lui, nous ne manquâmes jamais de rien. Telle est encore la tradition des Indiens qui vivent éloignés des Blancs. Les Ottawa et tous

¹ Les *Muskego* ou *Maskegon* (de *muskeg* : marécages) étaient appelés aussi Cris des Marais à cause de leur association avec les Cris. Certains, comme Warren, pensent que les Maskegon sont une division nordique des Ojibwa. Leur territoire s'étendait du lac des Bois et du lac Winnipeg jusqu'à la baie d'Hudson (Hodge : 1912 : 813).

² En ojibwa, ce mot se dit *Suguswaweninne* (E.J.). Si le mot *pétun* vient bien de la langue tupi (Brésil), alors il faut considérer l'exemple de *Petwaweninne* (Le Pétuneur) comme un emprunt linguistique.

³ La *Wesaukota sibi* (à ne pas confondre avec la rivière du Bois-brûlé au Minnesota) est un petit cours d'eau situé à l'extrémité ouest du lac des Mille Lacs, Ontario. L'explorateur Hind le décrit comme « un petit ruisseau rapide appelé la rivière du Brûlé » (tr. fr. 1858 : 229), et qui tire son nom d'un feu qui a dévasté autrefois une « magnifique forêt de pin blanc » (ibid.). Hind décrit ainsi les environs : « le domaine est maintenant couvert de merisier, de bouleau, d'aulnier blanc et noir, de petits bouquets d'érable à sucre et d'une épaisse broussaille de coudrier ou de noisetier (ibid.). »

les autres Indiens qui vivent près des Blancs ont appris à leur ressembler, ne donnant qu'à ceux qui peuvent payer de retour. Dans notre cas, à supposer qu'un membre de la famille de Netnokwa eût rencontré, après plusieurs années, un membre de la famille de Petwaweninne, il l'aurait appelé aussitôt « mon frère », et traité comme tel.

Nous étions revenus au Portage depuis quelques jours quand un autre homme, appartenant à cette même bande de Muskego, nous invita à l'accompagner dans une grande île du lac Supérieur¹ où, disait-il, nous trouverions des caribous et des esturgeons en abondance. Il était certain de pouvoir veiller sur nous sans difficulté. Nous acceptâmes son offre. Partis à la pointe du jour, nous atteignîmes l'île peu avant la nuit, malgré un léger vent contraire. Il y avait quantité d'œufs de mouettes – plus qu'on n'en pouvait porter – partout dans les creux des rochers autour de l'île. Dès notre arrivée, nous harponnâmes aussi deux ou trois esturgeons, si bien que nous eûmes de suite à manger. Le jour suivant, Wagemahwub, que nous appelions notre beau-frère car il était un parent éloigné de Netnokwa, partit à la chasse. Il revint le soir même après avoir tué deux caribous. Il nous fallut presque une journée pour atteindre un grand lac situé dans l'île, et dans lequel court une petite rivière. Nous y trouvâmes des castors, des loutres et d'autre gibier en abondance. Aussi longtemps que dura notre séjour dans l'île, nous eûmes toutes les provisions nécessaires. Finalement, nous retournâmes au Portage en compagnie de parents de Wagemahwub. Répartis dans dix canots, nous prîmes le chemin du retour dans les mêmes conditions qu'à l'aller, soit au lever du jour. La nuit avait été calme, et, au départ de l'île, l'eau était aussi lisse que celle d'un miroir.

À peine avions-nous fait deux cents yards² que, soudain, tous les canots s'immobilisèrent. Le chef adressa d'une voix puissante une prière au Grand Esprit, l'exhortant à veiller sur nous pendant la traversée.

– Oh ! Toi qui as créé ce lac, qui nous as créés, nous tes enfants, fais en sorte que les eaux de ce lac demeurent paisibles, et que nous puissions les franchir en toute sécurité !

À la fin de sa prière, qui dura de cinq à dix minutes, il jeta une pincée de tabac dans le lac ; son geste fut imité par un occupant de chaque embarcation. Le vieux chef entonna ensuite un chant sacré tandis que nous ramions de conserve. Malheureusement, il m'est impossible de me rappeler de la signification de ce chant.

¹ *Île du lac Supérieur* : sans doute s'agit-il de l'île Michipicoten réputée encore aujourd'hui pour sa faune terrestre et aquatique. Le gouvernement canadien a attribué une réserve aux Maskegon au XIX^e siècle près du lac Brunswick sis dans l'île.

² C'est-à-dire 182,88 mètres. 1 yard = 0,914 m.

Vers cette époque, j'avais oublié ma langue maternelle et je n'avais conservé que quelques vagues notions de la religion des Blancs. Je me souviens que cette prière du chef au Grand Esprit m'impressionna beaucoup par sa solennité. Les Indiens paraissaient aussi fort émus : peut-être cela s'expliqua-t-il par le fait que nos fragiles canots d'écorce, exposés aux périls de ce lac immense, les mettaient complètement à la merci du Pouvoir divin qui contrôle les vents et les vagues ? Leur façon silencieuse et rapide de ramer nous amena bien avant la nuit au Grand-Portage. Pendant ce temps, les eaux du lac étaient restées parfaitement calmes !

À cette époque, laissé totalement libre de mes mouvements, j'aurais pu fuir à tout moment. Les Indiens, croyais-le, avaient massacré mon père et ses amis, et l'idée de devoir mener la vie laborieuse et cloîtrée des Blancs me faisait hésiter à prendre la fuite. De surcroît, sans amis, sans argent et sans biens, je serais certainement exposé à la plus extrême pauvreté. En contrepartie, je voyais bien que, chez les Indiens, ceux qui étaient trop jeunes ou trop faibles pour chasser eux-mêmes étaient toujours assurés de trouver assistance et secours. Je me rendais compte aussi que, plus je m'élevais dans l'estime des Indiens, plus je leur ressemblais... Je décidai donc provisoirement de rester avec eux, tout en formant le projet de retourner un jour chez les Blancs.

Nous étions à nouveau au Portage où par deux fois nous avons été sauvés par l'amitié et l'hospitalité des Muskego. Il fallait maintenant décider de ce que nous allions faire. Reprenant son ancien projet, ma mère avait pris la résolution de poursuivre sa route jusqu'à la rivière Rouge, quand elle apprit que le mari d'une de ses filles venait d'être tué par un vieil homme au cours d'une beuverie. Sa fille et son mari avaient poursuivi leur route vers le lac de l'Orignal au moment où Kewatin, à l'article de la mort, s'était vu contraint de s'arrêter. Les marchands avaient alors amené la veuve jusqu'au lac La Pluie, d'où elle avait envoyé un message à sa mère, la priant de venir la rejoindre. C'était là une nouvelle raison pour partir, et nous le fîmes sans plus attendre.

Nous avons prêté notre canot aux marchands qui s'en étaient servis pour transporter des marchandises vers la rivière Rouge. Comme ils se préparaient à en envoyer d'autres dans la même direction, Netnokwa demanda qu'on nous répartît dans les canots en partance, en attendant de retrouver le nôtre. Deux jours plus tard, nous rencontrions des Français dans notre embarcation, mais comme ceux-ci refusaient de nous la rendre, la vieille femme la reprit sans leur consentement, la mit à l'eau et porta les bagages à bord. Les Français n'osèrent dire mot. Je n'ai jamais rencontré chez les Indiens, homme ou femme, quelqu'un qui eût autant d'autorité que Netnokwa. Elle faisait tout ce qu'elle voulait avec les marchands ou avec les Indiens. C'était probablement dû au fait que tout ce qu'elle accomplissait était équitable.

Nous trouvâmes la fille de Netnokwa au lac La Pluie où des Indiens veillaient sur elle. Elle n'en était pas moins fort démunie. Netnokwa s'entretint longtemps

avec elle de la situation : elle parla de nos infortunes et de notre misère, de la mort de son mari et de celle de son fils. Les deux fils qui lui restaient, disait-elle, étaient encore bien jeunes, mais malgré tout ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour l'aider. Elle disait aussi que, puisqu'elle était venue de si loin dans le but de piéger les castors dans la région de la rivière Rouge, elle n'avait pas l'intention de repartir. Mon frère et moi-même étions très intéressés par cette conversation, mais nous n'eûmes pas droit à la parole.

La décision d'aller à la rivière Rouge une fois prise, nous passâmes d'abord par le lac des Bois. Les Indiens désignent ce lac du nom de *Pubekwawaunggaw Sahgiegun*, c'est-à-dire « le lac des collines de sable ». J'ignore vraiment pourquoi les Blancs l'appellent le lac des Bois, car il n'y a presque pas d'arbres autour¹. Lors de la traversée, tandis que des vents violents nous assaillaient, les vagues battaient notre canot avec tant de force que, à l'aide d'une marmite, j'arrivais à grand-peine à vider l'eau qui pénétrait dans notre embarcation.

Nous arrivâmes à l'automne au « lac aux eaux boueuses » appelé aussi Winnipeg² par les Blancs. Ici, la vieille Netnokwa, écrasée de chagrin à la suite des malheurs et des deuils subis depuis le départ de son pays, se mit à boire. Et, contrairement à son habitude, elle s'enivra. Pendant ce temps, le vent s'était levé. Nous étions de jeunes fous inexpérimentés et, après avoir installé Netnokwa dans le canot, nous décidâmes de traverser de l'autre côté du lac. Étant donné la direction des vents, les marchands³ tentèrent de nous en dissuader, mais notre obstination était grande, et nous mîmes les voiles sans les écouter⁴. Au début, le vent soufflait à partir du rivage et les vagues n'étaient pas très hautes, mais au fur et à mesure de notre progression, des paquets de lames pénétraient dans notre canot avec une violence extrême. Il devenait évident qu'il serait plus dangereux de tenter de revenir vers le rivage que de continuer directement contre le vent. Au moment où nous réalisâmes que nous n'avions pas d'autre choix, le soleil se couchait et les vents redoublaient de fureur. Persuadés que nous étions perdus, nous éclatâmes en sanglots.

¹ *Le lac des Bois* se divise en trois sections : des Bois, des Collines de sable et du Poisson blanc.

² Le nom Winnipeg vient de *winnibea*, c'est-à-dire « les eaux sales », ou de *winnaugumma* qui veut dire à peu près la même chose. Les Indiens appellent ce lac *winnibea sahgiegun*, « le lac aux eaux boueuses » (E.J.).

³ L'embouchure de la rivière Winnipeg était un lieu stratégique, aussi il ne faut pas s'étonner de la présence des marchands à cet endroit. Ainsi, en 1734, La Vérendrye y fonde Fort-Maurepas ; en 1792 (date qui correspond sans doute au passage de Netnokwa), Toussaint Le Sieur y construit un comptoir, Bas-de-la-Rivière pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest ; l'année suivante, la Compagnie de la Baie d'Hudson rétorque en élevant non loin Fort-Alexander (Voorhis : 1930 : 30).

⁴ Nous mîmes les voiles » doit être pris au sens littéral, les Indiens ayant coutume de mettre des voiles à leur embarcation.

À ce point précis, Netnokwa sortit de son ivresse. Comprenant la gravité de la situation, elle se leva en adressant à haute voix une supplique au Grand Esprit. Elle s'empara ensuite avec une vigueur étonnante de la pagaie, tout en nous prodiguant des mots d'encouragement, et en expliquant à Wamegonabiew comment gouverner le canot. Mais, en approchant du rivage, elle constata qu'il y avait des écueils à l'endroit où nous devons aborder. Manifestant les plus vives inquiétudes, elle nous dit :

– Mes enfants, je crains que nous ne périssions, car la surface qui s'étend devant nous recèle de dangereux rochers dissimulés sous l'eau ; notre canot sera sûrement réduit en pièces. Nous ne pouvons que foncer droit devant nous, nous ne savons pas où sont les écueils, mais peut-être réussirons-nous à passer au travers ?

De fait, il en alla ainsi : notre canot, emporté par l'élan, vint s'échouer sur une plage de sable fin. Nous sautâmes immédiatement dans l'eau pour le tirer au sec. Une fois notre campement de fortune installé et un bon feu allumé, nous nous mîmes à rire de la vieille femme, de son ivresse et de la peur qu'elle avait eue en se réveillant. Le jour suivant, nous constatâmes que la grève était telle qu'elle l'avait décrite. Par grands vents et dans la plus profonde obscurité, nous avons abordé un endroit que le plus enhardi des Indiens n'eût osé visiter en plein jour. La journée étant calme et belle, nous en profitâmes pour rester au campement et sécher nos bagages. Nous nous embarquâmes le soir même en direction de l'embouchure de la rivière Rouge, que nous atteignîmes tard dans la nuit. Nous débarquâmes silencieusement près d'un wigwam que nous avons repéré. Nous ne voulions pas faire de bruit ou de feu, car nous ne savions pas qui étaient ces gens. Au matin, ils vinrent nous réveiller. En fait, c'était la famille de l'un des frères de Tawgaweninne, celle-là même que nous cherchions.

Chapitre III

Hospitalité des Indiens sur l'Assiniboine-Portage-la-Prairie -Rêve de Netnokwa et son accomplissement – Rencontre de Pshauba, grand guerrier ottawa – Voyage et séjour au *Kauwaukomig sahgiegun* – En route pour le lac Huron – Guerre contre les Minnetaree – À l'embouchure de l'Assiniboine.

[Retour à la table des matières](#)

Quelque temps après, nous remontâmes la rivière Rouge. On ne mit que deux jours pour atteindre l'embouchure de l'Assiniboine où des Ojibwa et des Ottawa étaient rassemblés en grand nombre ¹. Dès notre arrivée, les chefs se réunirent afin de délibérer sur la façon de nous venir en aide. L'un des chefs parla ainsi :

– Nos parents sont venus de loin. Ces deux petits garçons sont encore bien incapables de subvenir à leurs besoins. Nous ne saurions souffrir qu'ils soient dans la gêne pendant leur séjour parmi nous.

Chaque homme, l'un après l'autre, offrit de chasser pour nous ; en outre, comme nous étions venus ici dans le but de piéger le castor et que les chasseurs étaient morts en chemin, ils convinrent aussi de nous donner une partie de leurs prises. Ensuite, nous partîmes tous ensemble en remontant la rivière Assiniboine. Dès la première nuit, nous nous installâmes près d'un troupeau de bisons. Le lendemain, j'obtins la permission d'aller à la chasse avec quelques Indiens. Ceux-

¹ Les Ojibwa et les Ottawa, que Tanner rencontre à l'emplacement futur de la ville de Winnipeg, Manitoba, sont des immigrants récents dans la région. Ils sont en train d'occuper les territoires traditionnels des Cris et des Assiniboines. Les glissements progressifs de territoires qui touchent les régions allant des lacs La Pluie, des Bois, Winnipeg, Dauphin et des rivières Rouge, Assiniboine et *Red Deer*, prennent place vers 1763 et se terminent vers 1821. Paradoxalement, alors que les Assiniboines et les Cris quittent leurs territoires traditionnels parce que ceux-ci sont trop appauvris en gibier, les Ojibwa et les Ottawa viennent les exploiter, laissant derrière eux leurs territoires ancestraux pour les mêmes raisons. Mais les marchands savent que l'on peut encore trouver des animaux à fourrure dans cette région du Manitoba et de l'Ontario, ils savent aussi que les Assiniboines et les Cris – dont la population a été particulièrement décimée par la variole dans les années 1780 – spécialisés dans le rôle d'intermédiaire entre les marchands et les chasseurs autochtones, ne sont pas aussi bons trappeurs que les Ojibwa (cf. Ray : 1974 : chap. 5 et 6).

ci, après avoir poursuivi quatre bisons, n'en touchèrent qu'un seul. Les jours suivants, nous poursuivîmes notre route en amont de l'Assiniboine, tuant au fur et à mesure des ours sur notre passage. L'Assiniboine est une rivière large, profonde et méandreuse dont les eaux, comme celles de la rivière Rouge, sont troubles. Mais alors que le fond de la première est sablonneux, celui de la seconde est plutôt boueux. La distance qui nous séparait du but de notre voyage était d'environ soixante-dix milles par voie terrestre, à partir de l'embouchure de l'Assiniboine ; quant à la voie navigable, la distance était encore plus considérable. Les rives qui bordent la rivière sont recouvertes de peupliers, de chênes blancs, ainsi que d'autres espèces d'arbres atteignant une taille considérable. Cependant, les prairies ne sont guère éloignées et il arrive qu'elles s'étendent jusqu'au bord de l'eau.

Nous fîmes halte à Portage-la-Prairie¹ où les Indiens conseillèrent au marchand qui nous accompagnait d'y construire une cabane pour passer l'hiver. Nous laissâmes nos canots pour pénétrer à l'intérieur des terres et piéger le castor le long des petits cours d'eau. Les Indiens nous désignèrent, à Wamegonabiew et à moi, un ruisseau où abondaient des castors et où, disaient-ils, personne d'autre n'aurait le droit de chasser². Ma mère me donna trois pièges et m'enseigna la façon de les poser à l'aide d'une corde nouée autour d'un ressort : en effet, je n'étais pas encore en mesure de le faire avec les mains comme les Indiens. J'installai mes trappes. Le lendemain matin, je découvrais des castors prisonniers dans deux de celles-ci. Incapable de les en extraire par moi-même, je transportai et les castors et les pièges sur mon dos et allai demander conseil à la vieille femme. Comme d'habitude, elle se montra très fière et heureuse de mon succès. Elle s'était toujours montrée très bonne envers moi, prenant de préférence mon parti quand des Indiens essayaient de me ridiculiser ou de m'embêter. Nous vécûmes trois mois à cet endroit : pendant ce temps, nous fûmes toujours bien approvisionnés. Il faut avouer que, si le gibier venait à nous manquer, nous étions toujours assurés d'en recevoir de nos amis. Le campement était composé de trois wigwams – un pour nous et deux pour nos amis – jusqu'au moment où des Cris, qui possédaient quatre tipis, vinrent se joindre à nous. Les Cris sont apparentés aux Ojibwa et aux Ottawa, mais leur langue est quelque peu différente, de sorte que les uns et les autres ne peuvent pas toujours se comprendre. Leur pays est limitrophe de celui des

¹ *Portage-la-Prairie* : situé non loin de l'ancien Fort-la-Reine fondé par La Vérendrye en 1738 sur les bords de la rivière Assiniboine alors qu'il était en route pour le pays mandan. La Vérendrye, qui mourut en 1749, fut le premier à montrer qu'on pouvait pénétrer dans le territoire nord-américain en suivant un réseau de routes hydrographiques ; il a ainsi démontré les relations entre les rivières Rouge, Assiniboine et la Souris, et entre les lacs Winnipeg, Manitoba et Winnipegosis. Il fonda sur sa route plusieurs établissements : Fort-Saint-Pierre près du lac La Pluie, Fort-Saint-Charles au lac des Bois, Fort-Maurepas à l'embouchure de la rivière Winnipeg, Fort-la-Reine à l'est de Portage-la-Prairie, Fort-Dauphin sur la rivière Mossy, Fort-Bourbon sur le lac des Cèdres, etc. Les marchands de la Compagnie du Nord-Ouest et ceux de la Compagnie de la Me d'Hudson ont établi à leur tour des comptoirs dans le sillage de La Vérendrye.

² Voir note 2, chapitre II.

Assiniboines, dits les « rôtisseurs de pierres ». Bien que n'étant pas parents ni alliés traditionnels, ils vivent en paix les uns avec les autres et se fréquentent assez régulièrement.

Après un séjour de trois mois en ce lieu, le gibier commençait à se faire rare et la faim à se faire sentir. Le chef principal de notre bande, Assineboinainse ou « petit Assiniboine »¹, proposa dans ces circonstances que l'on changeât de territoire. Mais la faim se fit de plus en plus pressante bien avant le jour fixé pour le départ. La veille, ma mère nous avait parlé longuement de nos malheurs, de nos deuils et de la grande misère que nous connaissions. Je m'étais couché à l'heure habituelle, comme tous les enfants de la famille, lorsque les prières et les chants puissants de la vieille femme m'avaient réveillé. Elle avait continué d'ailleurs de faire ses dévotions durant une grande partie de la nuit.

Elle nous réveilla tôt le matin suivant en nous intimant l'ordre de mettre nos mocassins et de nous préparer à partir. Elle appela ensuite Wamegonabiew près d'elle et lui dit à voix basse :

– Mon fils, la nuit dernière j'ai chanté et prié le Grand Esprit, et pendant mon sommeil quelqu'un qui ressemblait à un homme est venu vers moi. Il m'a dit ceci : « Netnokwa, demain tu mangeras un ours. Une fois en route, tu découvriras dans une direction donnée (qu'elle décrit à Wamegonabiew) un sentier qui mène à un petit pré tout rond ; c'est dans ce sentier que tu trouveras un ours. » Mon fils, je désire que tu ailles à cet endroit, mais surtout n'en parle à personne. Je suis sûre que tu y trouveras l'ours dont je viens de parler.

Le jeune homme, qui ne s'était jamais montré particulièrement déférent envers sa mère et qui faisait peu de cas de ses paroles, sortit séance tenante, pour raconter, à qui voulait l'entendre, ce rêve, en termes méprisants².

– La vieille prétend que nous allons manger un ours aujourd'hui. Je me demande bien qui va le tuer !

En dépit de toutes les remontrances qu'elle lui fit, elle ne put le convaincre de se rendre en ce lieu. Comme d'habitude, les Indiens se mirent tous en route pour la destination où l'on établirait un nouveau campement pour la nuit suivante. Les

¹ *Assineboinainse* : chef cris comme le précise Tanner plus loin (p. 64), et Alexander Henry le jeune (Coues : 1897 : 658-659).

² *Rêve* : c'est là une réaction assez étonnante de la part de Wamegonabiew ; en effet les Ojibwa accordent aux rêves une importance capitale et savent les analyser en regard de la réalité. On prenait le rêve au sérieux, surtout quand le sujet portait sur un symbole aussi important que celui de l'ours (dont on sait par ailleurs qu'il fait l'objet de cérémonials dans toute l'aire nord-américaine et sibérienne). Tanner éclaire sans doute l'attitude inexplicable de son frère quand il rapporte plus loin que sa mère n'hésite pas à faire appel à des ruses pour donner plus de poids à ses rêves annonciateurs (p. 63 et *passim*).

hommes partirent les premiers, transportant une partie des bagages. En arrivant à l'endroit du campement provisoire, ils se délivrèrent aussitôt de leurs charges pour aller chasser. Quelques garçons, dont j'étais, avaient suivi les hommes. Nous avons maintenant pour tâche de garder les bagages jusqu'à l'arrivée des femmes. Pendant ce temps, le fusil tout contre moi, je réfléchissais à la conversation que j'avais entendue entre ma mère et Wamegonabiew. En fin de compte, je résolus de partir à la recherche du site qu'elle avait décrit. Sans souffler mot à personne de mon dessein, j'armai mon fusil pour une chasse à l'ours et retournai sur mes pas.

Je croisai bientôt la femme d'un des frères de Tawgaweninne, qui se trouvait être ma tante. Cette femme avait toujours témoigné bien peu d'amitié pour ma famille, la considérant comme un fardeau pour son mari qui nous venait parfois en aide. Elle m'avait souvent aussi tourné en ridicule. Elle me demanda ce que je faisais ainsi sur le sentier, et si je ne tenais pas un fusil dans l'intention de tuer des Indiens ? je préfèrai ignorer ses questions. Je songeai que je ne devais pas être très éloigné de l'endroit où, selon les indications de ma mère, Wamegonabiew aurait dû quitter le sentier. Je continuai donc d'avancer, prenant soin d'observer attentivement toutes les indications qu'elle avait données. Enfin, je remarquai une configuration de terrain dénotant la présence ancienne d'un étang sur cet emplacement. Cela formait une sorte de clairière en forêt, petite et circulaire, recouverte d'herbes et de buissons. Nul doute, c'était bien le pré dont ma mère avait parlé. Examinant les lieux avec soin, je fis quelques pas en direction d'une trouée dans les buissons où devait couler un petit ruisseau caché à mes yeux par une profonde couche de neige. Ma mère avait dit aussi que dans son rêve, à proximité de l'ours, elle avait aperçu également une fumée qui sortait du sol.

Persuadé d'être au bon endroit, j'attendis longtemps, en espérant apercevoir de la fumée. À la fin, lassé de ce guet inutile, je me mis à marcher directement sur ce qui semblait être un sentier parmi les buissons, quand je m'enfonçai brusquement dans la neige jusqu'à la taille. Je sortis de cette position sans difficulté et continuai ma promenade. Tout à coup, il me revint en mémoire d'avoir entendu dire par les Indiens qu'ils tuaient parfois des ours dans leur tanière. Je me demandai alors si je ne venais pas de tomber moi-même dans une de ces tanières ? En me penchant bien en avant, je vis la tête d'un ours tout près du trou que j'avais creusé. Je plaçai le canon de mon fusil entre ses deux yeux et tirai. La fumée dissipée, je m'emparai d'un bâton que j'enfonçai dans les yeux et la blessure pour vérifier si l'ours était bien mort. Comme il m'était impossible de soulever un tel poids, je rentrai au campement en suivant les traces que j'avais laissées à l'aller. Quand j'arrivai près du campement où les femmes avaient dressé les wigwams, je tombai à nouveau sur la tante que j'avais croisée auparavant ; elle se mit aussitôt à me railler :

- Ah ! Ah ! alors tu as tué un ours ! Et c'est pourquoi tu rentres si vite au pas de course ?

Je pensai en moi-même : « Comment peut-elle savoir que j'ai tué un ours ? » je filai sans broncher et allai directement chez ma mère. Il y eut quelques minutes de silence, puis la vieille me dit :

– Mon fils, regarde dans cette marmite et tu trouveras un peu de viande de castor qu'un homme m'a donnée depuis que tu nous a quittés ce matin. Tu dois en laisser la moitié pour Wamegonabiew qui n'est pas encore rentré de la chasse, et qui n'aura rien mangé de la journée.

Je mangeai donc ma part silencieusement et attendis l'occasion pour aller à elle et lui murmurer à l'oreille

– Mère, j'ai tué un ours.

– Que dis-tu, mon fils ?

– J'ai tué un ours.

– Tu en es bien sûr ?

– Oui.

– Il est vraiment mort ?

– Oui.

Elle m'observa pendant un moment, puis elle me prit dans ses bras, en me serrant et m'embrassant avec ardeur. Je lui rendis compte alors des remarques désobligeantes de ma tante. Ces propos furent rapportés à son mari qui, à son retour, non seulement la gronda, mais encore la fouetta. On alla chercher la dépouille de l'ours, et comme c'était le premier que j'avais tué, on le fit cuire d'une seule pièce. Tous les chasseurs de la bande furent conviés avec nous au festin, selon la coutume des Indiens ¹.

Le même soir, un Cris tua un ours et un orignal, et ma mère eut droit à de larges parts. Pendant un temps, nous eûmes ainsi du gibier à satiété. C'est également ici que Wamegonabiew abattit son premier bison et, en la circonstance, ma mère donna une grande fête pour toute la bande. Peu après, les Cris nous quittèrent pour rejoindre leur propre territoire. Ils s'étaient toujours montrés amicaux et hospitaliers envers nous. Nous regrettâmes de devoir nous séparer

¹ *Fête* : comme le précise plus loin Tanner (p. 55), Netnokwa célèbre la fête des « premiers fruits » (oskinegetahgawin) qu'on réserve au garçon qui vient de tuer un premier animal. Que la prise soit petite (comme un poisson) ou grosse (comme un orignal), on avait toujours soin de respecter ce rituel (James : 1830 : 286).

d'eux. Plus tard, nous retournâmes à Portage-la-Prairie où nous avons quitté le marchand. Nous arrivâmes le dernier jour de décembre : je m'en souviens, car le jour suivant était celui du nouvel an.

Nous étions maintenant seuls près du comptoir lorsqu'enfin un message du marchand arriva par lequel il nous conviait à le rejoindre. À cette occasion, nous fîmes la rencontre de Peshaba¹, un grand chef de guerre ottawa. Il avait quitté le lac Huron depuis quelques années. Il s'avéra qu'il avait entendu parler d'une vieille femme ottawa, laquelle se trouvait, réduite à la plus extrême pauvreté après avoir perdu son mari et son fils, sur les bords de l'Assiniboine, avec sa famille se composant de deux femmes, de deux jeunes garçons et de trois petits enfants. Peshaba était accouru aussitôt avec ses trois compagnons (que les Indiens appellent aussi « jeunes hommes », bien qu'il arrive qu'un « jeune homme » soit plus âgé que le chef)². Il y avait Wausso (« la foudre »), Saggito (« celui qui effraie tous les hommes ») et Saningwub (« celui qui étend les ailes »). Le plus âgé, Wausso, guerrier de grande réputation, avait été laissé à l'arrière pour cause de maladie. Peshaba nous avait cherchés partout d'un endroit à l'autre et, grâce aux indications des Indiens, nous avait finalement trouvés à Portage-la-Prairie. C'était un grand et très beau vieillard. Dès qu'il nous aperçut, il reconnut en Netnokwa une de ses parentes. Puis, nous regardant, il interrogea :

– Qui sont-ils ?

Elle répondit :

– Ce sont mes fils.

Il me considéra avec attention :

– Viens là, mon frère, dit-il.

¹ *Peshaba* : on retrouve ce chef guerrier ottawa à plusieurs reprises dans le journal de Alexander Henry le Jeune (Coues : 1897). Le marchand en parle en connaissance de cause puisque Peshaba, à la tête de guerriers ottawa, mène une expédition punitive contre les Sioux responsables de la mort de son beau-père (voir plus loin, à ce sujet, le chapitre VIII). « Peshawbeytown Indian Village » au Michigan est nommé en honneur de ce guerrier.

² « *Jeunes hommes* » ou *mizhinawae*, c'est-à-dire aides de camp, messagers (Johnston : 1978). C'est une expression qui, si elle n'est pas courante dans les manuels d'ethnologie, revient fréquemment dans les récits d'époque. Elle est sans doute d'origine guerrière et sert à établir une hiérarchie entre le « chef » et les « lieutenants » que sont ces faux « jeunes hommes ». Cependant, on retrouve également cette hiérarchie dans les territoires de chasse dont l'unité de production est représentée par le nombre correspondant d'habitations. Ainsi, quand les chasseurs rapportaient au comptoir des ballots de fourrures, les marchands se contentaient le plus souvent de noter le nom des chasseurs principaux et d'ajouter l'expression « jeunes hommes » pour les autres.

Soulevant la couverture dont il était enveloppé, il exhiba sur sa poitrine la cicatrice d'une blessure grave à lui jadis infligée.

– Te souviens-tu, mon frère, quand nous jouions ensemble avec des fusils et des lances. N'est-ce pas toi qui m'as fait cette blessure ?

Constatant mon embarras, il fit mine de s'amuser à mes dépens ; il relata par le menu les circonstances de cette blessure. J'étais submergé par la gêne et la confusion ; il m'en délivra en révélant que je n'étais pas responsable : un de mes frères l'avait blessé un jour en un lieu qu'il décrivit. Il parla de Kewatin qui aurait à peu près mon âge s'il avait vécu. Il s'enquit également des circonstances de ma capture survenue peu après son départ du lac Huron.

Nous étions aux environs de la nouvelle année et, peu après, nous partîmes vers le lointain pays de Peshaba. Il y avait beaucoup de neige, et la plupart du temps, nous devions traverser des prairies ouvertes à tout vent : aussi notre marche était-elle fort ralentie quand la tempête soufflait avec force. Au début, la faim nous harcela plus d'une fois, mais par la suite nous pûmes nous régaler de bison dont la chair était fraîche et savoureuse. Malgré la profondeur de la neige et la cruauté du froid, les bêtes continuaient de déplacer patiemment la couche de neige avec leur tête afin de brouter l'herbe qui se trouvait au-dessous.

Nous avons jeté nos nattes de *pukkwi*¹, car le voyage s'avérait beaucoup trop long pour les porter. Par temps froid, nous érigions une petite tente recouverte de trois à quatre peaux de bison encore fraîches, et que le gel ne tardait pas à solidifier. Ainsi avons-nous un bon abri à l'épreuve du vent et de la neige. Par temps doux, nous dormions enroulés dans nos couvertures. Peshaba et Saningwub portèrent les enfants de notre sœur pendant tout le voyage qui dura deux mois et demi. Nous progressions à grands pas chaque fois que le temps nous le permettait. Au milieu du parcours, nous passâmes par le comptoir et le fort de la rivière la Souris².

L'itinéraire que nous suivions se situait en direction du nord-ouest, quand finalement nous atteignîmes *Kauwaukomig Sahgiegun* (le lac à l'Eau-Claire), d'où coule une petite rivière nommée *Saskawjawun* (« les eaux rapides »). Cependant, ce n'est point là la source ni partie de la grande rivière *Saskawjawun* (Saskatchewan) située plus au nord. Le lac à l'Eau-Claire ne donne pas non plus naissance à la *Saskawjawun*, dont la source est localisée assez loin dans le nord³.

¹ *Pukkwi* (*Typha latifolia*) : plante herbacée avec laquelle on fabrique des nattes (E.J.). Les tiges de cette plante sont entrelacées avec des tiges d'écorce de bois blanc, et resserrées afin de protéger contre la pluie (cf. Coues : 1897 : 133).

² *Comptoir et fort de la rivière la Souris* : il s'agit de Fort-Souris (Compagnie du Nord-Ouest) et de *Brandon House* (Compagnie de la Baie d'Hudson), construits en 1800 et en 1793.

³ *Saskawjawun* : appelée aussi rivière aux Rapides par les Français et *Rapid River* par les Anglais. C'est la Minnedosa des cartes modernes. Ce cours d'eau prend sa source dans les

Peshauba possédait une petite cabane en rondins sur les bords du lac, qu'il avait partagée pendant quelques années avec les trois hommes dont j'ai parlé. Il avait laissé son épouse au lac Huron ; quant aux autres hommes, j'ignore s'ils étaient mariés mais, en tout cas, il n'y avait pas de femmes avec eux.

Dès notre arrivée, il sortit de son *sunjégwun* (cache) une grande quantité de peaux de castor, de la viande séchée, des peaux tannées, etc., qu'il distribua aux femmes en disant :

– Depuis longtemps, nous sommes nos propres femmes, mais cela est maintenant fini. Il vous appartiendra désormais de préparer les peaux, de sécher la viande et de coudre nos mocassins.

La vieille femme qui appelait Peshauba son fils et le traitait comme tel, prit personnellement ses affaires en main, tandis que sa fille et sa belle-fille veillaient sur celles des trois autres hommes. Quant à Wamegonabiew et moi, nous restions sous la protection vigilante de notre mère. À la chasse, j'étais le compagnon de Peshauba qui se montra toujours très bon envers moi. En outre, il semblait prendre un plaisir particulier à m'enseigner le grand métier de chasseur. L'hiver était déjà très avancé quand nous arrivâmes au lac à l'Eau-Claire ; il faisait froid au point que l'eau gelait presque instantanément quand nous devons la transporter hors de la hutte. Nous partions à la chasse bien avant l'aube et rentrions longtemps après le coucher du soleil. À midi, les rayons du soleil effleuraient à peine la cime des arbres, qui ne sont pourtant pas très hauts dans ce pays.

Ce pays est composé principalement de prairies, parsemées de pins et de petits cèdres, néanmoins il y avait du castor et d'autre gibier en abondance. Nous n'étions pas très loin du territoire mandan situé sur les bords du Missouri. En effet, un homme, en partant de la rivière la Souris, peut facilement se rendre aux villages mandans en quatre jours. Au printemps, juste avant l'apparition des bourgeons sur les arbres, nous allâmes visiter le comptoir de la rivière la Souris, emportant nos pelleteries, d'imposantes quantités de venaison ainsi que des queues de castor séchées. Dans ce pays, on ne trouve guère de cèdres et de bouleaux propres à la construction des canots, aussi fûmes-nous contraints d'entreprendre notre périple dans une barque faite de grandes peaux d'original¹. Si ces dernières sont proprement cousues et tendues sur un cadre de bois, puis convenablement séchées, elles font une bonne et solide embarcation ; toutefois, il n'est pas recommandé de s'en servir par temps chaud. Une barque de ce type peut transporter à peu près

Riding Mountains (anciennement Dauphin) et se jette dans l'Assiniboine. Bien entendu, comme le dit Tanner, la Saskawjawun n'a rien à voir avec la grande Saskatchewan qui comporte une branche nord et une branche sud. Quant au lac à l'Eau-Claire, il s'agit peut-être de *Clear Lake* situé en amont de la Minnedosa.

¹ *Barque en peaux d'original* : ceci n'est pas sans rappeler les embarcations en peaux de bison utilisées par les femmes mandan, arickara et hidatsa du haut Missouri, et qui ressemblent beaucoup aux coracles irlandais et bretons.

autant que la moitié d'un bateau du genre Mackinac¹, c'est-à-dire cinq tonnes. Comme Netnokwa et Peshauga avaient l'intention de rentrer au lac Huron, nous apportâmes toutes nos possessions.

Pendant plusieurs jours, nous descendîmes la petite *Saskawjawun*, puis nous fîmes halte dans un village assiniboine situé le long de ce cours d'eau. A part Wausso qui avait appris l'assiniboine, personne ne pouvait parler cette langue. Après avoir quitté la petite *Saskawjawun* pour pénétrer dans la rivière Assiniboine, nous atteignîmes des rapides près desquels s'élevait un village composé d'environ cent cinquante tipi habités principalement par des Assiniboines et quel ques Cris. Les vivres commençaient à manquer. La décision fut donc prise d'interrompre le voyage un jour ou deux afin de harponner les esturgeons qui abondaient à cet endroit.

Nous étions du côté assiniboine lorsque nous eûmes l'occasion d'observer la scène suivante : un vieillard s'empara d'un esturgeon fraîchement sorti de l'eau, coupa aussitôt l'extrémité de la tête et l'avalait toute crue. Ces gens nous apparurent brutaux et sales. Cependant, je crois qu'on peut mettre en grande partie cette impression sur le compte des sentiments inamicaux que les Ojibwa éprouvent envers les *Abbwoinug*².

Deux jours plus tard, nous étions à la rivière *Monk*³, où la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson ont établi des comptoirs. Leurs pelleteries aussitôt échangées contre des spiritueux, Peshauga et ses amis burent tant qu'ils gaspillèrent entièrement le fruit de longues et pénibles chasses. En une journée, on vendit cent peaux de castor pour de l'alcool. Six peaux de castor valaient un quart de rhum, généralement largement coupé d'eau⁴. Après cette beuverie, nous entreprîmes la construction de canots d'écorce afin de poursuivre notre voyage. A cette époque, les Assiniboines, les Cris et des Indiens de la région reçurent une invitation des Mandans avec qui une paix avait été conclue. Ces tribus devaient

¹ *Bateau de Mackinac* : embarcation à fond plat utilisée par les marchands de fourrures.

² *Abbwoinug* ou « rôtisateurs sur la broche » (E.J.). Tanner fait allusion ici aux ennemis traditionnels des Ojibwa, les Sioux. En effet, les Assiniboines, bien que alliés des Cris et des Ojibwa, appartiennent au groupe linguistique siouien (au sujet de l'histoire de leur séparation d'avec les Sioux, voir note 2, chapitre IX). Le mot assiniboine (*ashini* : pierre et *bwoin* (*uk*) : bouillir) vient de l'algonquin et fait référence à la coutume qu'avaient les tribus indiennes - dépourvues de récipients en terre cuite - de faire bouillir l'eau en y jetant des pierres chauffées. Quant aux sentiments inamicaux qu'éprouvent les Ojibwa envers les Assiniboines, on peut dire que l'inverse est tout aussi vrai. À ce sujet, Alexander Henry le jeune rapporte que les Assiniboines « se méfient des Saulteurs (Ojibwa) et sont constamment sur leurs gardes, des fusils ou des arcs et des flèches à la main » (Coues : 1897 : 196).

³ *Rivière Monk* : de toute évidence, Tanner parle de la rivière la Souris (*Mouse*) ; sinon, il s'agit de la rivière *Mink* qui se jette dans le lac Dauphin. Quoi qu'il en soit, à l'époque du récit, on ne trouvait pas moins de cinq comptoirs dans un rayon restreint de la Souris et de l'Assiniboine.

⁴ *Quart de rhum* ou « boisson des Saulteurs ». Cette mixture préparée par les marchands consistait à diluer 0,142 l à 0,284 l d'alcool dans de l'eau (cf. Coues : 1897 : 3).

s'unir afin de porter la guerre chez des gens que les Ojibwa appellent *Agutchaninne*¹, et qui vivent à deux jours de distance des Mandans.

Lorsque Wausso entendit parler de ce projet, il décida de se joindre aux guerriers qui se rassemblaient à la rivière la Souris. Il dit alors :

– Je refuse de rentrer chez moi sans avoir reçu une autre blessure. Je veux voir de près ceux qui ont tué mes frères.

Peshauba et Netnokwa tentèrent de le dissuader, mais il refusa de les écouter. Quant à Peshauba, il ne tarda pas à son tour à montrer des signes d'agitation devant l'enthousiasme de son camarade. Après quelque temps de réflexion, il se confia à la vieille femme :

– Je ne peux pas rentrer au pays ottawa sans Wausso. Saningwub et Saggito veulent aussi l'accompagner afin de visiter les voisins des Mandans. Je pense donc partir aussi ; j'aimerais que tu m'attendes au lac Winnipeg où je serai cet automne. Surtout, n'oublie pas de préparer un baril de rhum, car j'aurai sûrement très soif à mon retour !

Sans prendre la peine de terminer la construction des canots, ils allèrent sur l'heure se joindre au parti de guerriers. Wamegonabiew, qui les accompagnait, me laissa en compagnie de trois femmes et de trois enfants.

Cependant, l'expédition guerrière pour laquelle les Mandans étaient allés chercher de l'aide jusque dans des régions aussi éloignées, échoua en raison des dissensions entre les tribus alliées. Du reste, comment s'étonner que des querelles surviennent entre des tribus qui sont traditionnellement ennemies l'une de l'autre ? Le projet fut donc abandonné, et les *Agutchaninne* furent laissés en paix dans leur village.

Après le départ des nôtres, nous prîmes le chemin du lac Winnipeg, car nous ne voulions pas rester un moment de plus à la rivière la Souris. Sans canot d'écorce, nous dûmes utiliser la vieille barque de peaux d'orignal. Nous venions de quitter le comptoir quand nous aperçûmes un esturgeon échoué sur un banc de sable. Ayant observé que son dos émergeait, je sautai hors de l'embarcation et n'eus aucune peine à l'assommer sur-le-champ. Comme c'était le premier esturgeon que je prenais, Netnokwa se crut obligée d'organiser la fête de *l'oskinegetahgawin*, c'est-à-dire « des premiers fruits ». Mais nous étions bien seuls ; aucun invité ne vint partager notre repas.

¹ *Agutchaninne* ou *Hidatsa*, appelés Minnetaree par les Sioux. Les Hidatsa appartiennent au groupe linguistique siouien. On les appelait aussi Gros-Ventres du Missouri pour les distinguer des Gros-Ventres (Atsina) que Tanner appelle les Falls (Chutes) ou les *Bowwetig*. Les Hidatsa, tout comme les Mandans, vivaient dans des villages permanents du haut Missouri.

L'embouchure de l'Assiniboine est très fréquentée par les guerriers sioux. En général, ils se terrent quelque part et tirent sur les gens qui passent. Nous attendîmes prudemment que la nuit fût venue pour approcher de l'endroit. Il était plus de minuit quand, évitant soigneusement les deux rives, nous pénétrâmes silencieusement dans la rivière Rouge. La nuit était fort sombre, et il était impossible de distinguer quoi que ce soit sur le rivage. Cependant, à peine étions-nous sur la rivière que le silence fut brutalement déchiré par le hululement d'un hibou sur la rive gauche de l'Assiniboine. Un cri analogue partait presque aussitôt de la rive droite, suivi d'un autre dans la direction opposée à l'embouchure de la rivière Rouge. Dans un murmure quasi inaudible, Netnokwa dit :

– On nous a découverts !

Dans un silence de mort, elle conduisait la barque. Nous lui obéissions avec la plus grande attention, tâchant de naviguer au milieu du cours d'eau. Je me trouvais à l'avant de l'embarcation où, tout en essayant de ne pas être vu, je guettais la surface de l'eau dans l'espoir de donner l'alarme au cas où un objet ou un canot surviendrait. Soudain, j'aperçus une forme basse et sombre entourée de vagues que je pris pour une tête humaine. Je crus que c'était un homme qui nageait avec précaution vers nous. Je prévins ma mère qui prit la décision immédiate de poursuivre notre assaillant et de le tuer dans l'eau si possible. On me remit une foëne dont on se sert pour harponner les esturgeons, et nous commençâmes notre chasse. Mais bientôt, l'homme que nous traquions se métamorphosa en oie sauvage, laquelle, terrorisée, s'envola suivie de ses petits.

Notre erreur reconnue et nos craintes quelque peu apaisées, nous revînmes en arrière. En effet, nous ne pouvions nous résoudre, pour le moment, à remonter la rivière. Je me souviens que j'étais vexé parce que la vieille avait eu peur sans raison. Cependant, je ne saurai jamais si, cette nuit-là, des guerriers sioux ou trois hiboux furent la cause de notre effroi.

Nous nous postâmes quelques milles plus bas, où nous avons décidé d'attendre les marchands qui ne devaient pas tarder à passer. Pendant ce temps, nous chassâmes une grande quantité de canards, de cygnes et d'oies tendres. Je tuai mon premier wapiti ¹, et, à cette occasion, nous fêtâmes à nouveau dans la solitude.

Enfin, les marchands arrivèrent comme prévu, et nous partîmes avec eux pour le lac Winnipeg où nous restâmes trois mois. Au moment où ils s'apprêtaient à retourner sur l'Assiniboine, nous achetâmes un canot d'écorce pour les y

¹ Wapiti (*Cervus canadensis*) : cervidé de couleur rougeâtre dont l'habitat est en général au sud de celui de l'orignal. La façon de nommer ces cervidés pose parfois des problèmes. Ainsi tandis que le grand élan d'Amérique (*Alces alces*) se dit orignal en français et *moose* en anglais ; l'élan européen (*Alces alces*) – plus petit que son congénère américain – se dit *elk* en anglais ; quant au wapiti, il se dit *elk* et parfois *red deer* en anglais !

accompagner. Nous avons une bonne quantité de peaux de castor, et Netnokwa en échangea quelques-unes contre un baril de rhum pour Pshauba. Tandis qu'un baril avait une contenance de cinq à six gallons, on en recevait un quart contre six peaux de castor. J'avais moi-même piégé beaucoup de ces castors. Il m'est arrivé d'en tuer une centaine en l'espace d'un mois, mais je ne connaissais pas du tout alors leur valeur.

Chapitre IV

Totems de Peshauga et de ses compagnons – Chasse au wapiti – Piégeage des castors- Dangers de la chasse au bison – *Indiens étrangers* – Retour au lac La Pluie – *Portage*, rivière et lac *Begwionusko* – Inhospitalité de certains Indiens – Famine -Rivière Rouge – Perte des ballots de fourrures – Rapacité des marchands – Malheurs.

[Retour à la table des matières](#)

À quelques jours de Portage-la-Prairie, le long de la rivière Assiniboine, se trouve *Kineukauneshe wayboant* (« où on jette l'aigle gris »)¹. C'est un endroit où les Indiens ont coutume de s'arrêter fréquemment. Comme nous y passions, nous vîmes des bâtons enfouis dans le sol, ornés de morceaux d'écorce. Deux de ces bâtons représentaient l'ours, et les autres, différents animaux. Netnokwa reconnut sans hésitation les totems de Peshauga, de Wausso et de leurs compagnons. Les totems² avaient été placés pour nous indiquer que Peshauga était passé par là ; ils donnaient aussi les indications nécessaires sur la route qu'il avait empruntée.

¹ *Kineukauneshe-wayboant* (de *kineu* : aigle à tête blanche et *waybenan* : jeter). L'aigle à tête blanche est un symbole de guerre ; or, bien que Tanner ne dise rien de précis à ce sujet, il est plausible que cet endroit ait été un lieu où l'on avait coutume de faire une déclaration de guerre (ou de déposer les armes). En effet, la région était fréquentée par des tribus ennemies. D'ailleurs le lecteur aura le loisir de s'en convaincre en lisant plus loin les descriptions du narrateur à ce sujet (voir également P. Grant in Masson : 1960 : 316-317).

² *Totem* : John Long, marchand et interprète, est à l'origine d'une confusion entre deux notions : celle de totem et celle d'esprit-gardien. En effet, dans son ouvrage (1791 : 86 et *passim*) il a confondu le totem (*ototeman* : « il est de ma parentèle ») et l'esprit-gardien qu'il appelle « *nigouime* », en réalité *manitu*, mot qui infère l'idée du sacré. Le totémisme ressortit à un « système de dénomination collective (qui) ne doit pas être confondu avec la croyance, entretenue par les mêmes Ojibwa, que chaque individu peut entrer en relation avec un animal qui deviendra son esprit-gardien » (Lévi-Strauss : 1962 : 26). Donnons ici un exemple pour illustrer ce propos : tandis que le totem de Peshauga est l'ours (dans ce cas, Peshauga dirait « *mukkwah nindotem* » : « l'ours est de mon clan »), l'esprit-gardien (*manitu*), de Netnokwa est l'ours, et son totem le castor (dans ce cas, Netnokwa dirait « *amik nindotem* » : « le castor est de mon clan » tout en se référant à l'ours comme à son protecteur individuel) (voir page 164, et note 5, chapitre XIII).

À l'origine, on comptait cinq clans totémiques principaux, mais par la suite plusieurs autres ont été rajoutés (voir Warren : 1957 : chap. 2). L'on trouvait dans chacune des bandes -formées de 300 à 400 individus - un nombre indéfini de clans totémiques patrilinéaires, (bien que certains clans au nord du lac Supérieur fussent matrilineaires). Voici un exemple de filiation

Nous fîmes nos adieux aux marchands, et, en suivant les indications qu'ils avaient laissées, nous trouvâmes deux jours plus tard Peshauga en compagnie de ses amis. Après l'échec de leur expédition guerrière, ils étaient revenus au comptoir de la rivière la Souris où ils avaient terminé la construction des canots. Ensuite, ils étaient descendus à *Kineukauneshe wayboant* où, faisant bonne chasse, ils avaient décidé de séjourner. De fait, il y avait quantité de vivres à leur campement et un grand nombre de peaux de castor. Les cervidés abondaient dans la région et, de surcroît, c'était la saison du rut. Je me souviens qu'un jour Peshauga m'envoya, en compagnie de deux jeunes femmes, chercher les restes d'un wapiti qu'il avait tué. Les femmes, trouvant l'animal trop gros, décidèrent de rester sur place pour le débiter et faire sécher la viande avant de rentrer. Chargé d'un quartier de venaison, je pris le chemin du campement. Réalisant soudain qu'il y avait plein de cervidés dans les bois, j'armai mon fusil et me dissimulai dans les buissons. Je venais d'imiter le cri de la femelle du wapiti lorsqu'un mâle, d'un poids impressionnant, surgit en fonçant dans ma direction avec une rapidité inouïe. Gagné par l'affolement, je lâchai tout pour fuir, mais, en m'apercevant, le wapiti fut tout aussi effrayé et bondit dans la direction opposée. Sachant que les Indiens ne manqueraient pas de me ridiculiser s'ils venaient à apprendre cet incident, je décidai de renouveler ma tentative en m'y prenant de manière à ce que la frousse ne pût être à l'origine d'un nouvel échec. Cette fois, je choisis un endroit où je pourrais encore mieux me cacher, et je renouvelai le cri de la femelle du wapiti. Au bout d'un moment, un mâle survint : je l'abattis sur-le-champ. La journée touchait maintenant à sa fin, et il était grand temps de ramasser mes affaires. Je me hâtai de rentrer.

Pendant ce temps, Netnokwa, inquiète pour moi, avait envoyé Wamegonabiew à ma recherche. Il me repéra au moment où, émergeant de la lisière de la forêt, je m'apprêtais à franchir une prairie. Dès qu'il me vit, il s'empressa de s'envelopper complètement dans une capote noire, de manière à ressembler de loin à un ours ¹. Croyant d'abord que j'avais bel et bien affaire à un ours noir commun, je cherchai un moyen de le tuer. Toutefois, je m'étonnais fort que l'animal, pouvant suivre mes

patrilinéaire : si le totem de Wamegonabiew est le serpent à sonnettes (le même totem que celui de son père), celui de sa mère, Netnokwa, est le castor. Ainsi donc un homme appartenait au même clan totémique que celui de son père, et il ne pouvait épouser une femme de son clan, même si elle était rattachée à un groupe fort éloigné (Jeness : 1935 : 7-9).

Il n'y avait pas trace de croyances voulant que les Ojibwa descendent d'un animal totémique ; de même il n'y avait pas de tabou entourant la consommation et la chasse d'un animal portant le nom de son totem. Il fallait simplement faire preuve de respect, de crainte d'insulter son « ombre » (cf. Hodge : 1912 : 787-794).

¹ La capote avec laquelle se déguise Wamegonabiew était un vêtement répandu que les Indiens se procuraient auprès des marchands. Peter Grant, de la Compagnie du Nord-Ouest, la décrit ainsi : « Les habits des hommes consistent en une capote de molleton, coupée à la canadienne, qui descend jusqu'aux genoux ; une vis à fusil ou un bout de bois suffit à la fermer sur la poitrine ; une ceinture de laine peignée permet de la resserrer autour de la taille. À l'occasion, ils passent un casse-tête (en français dans le texte) ou un couteau dans la ceinture » (Masson : 1960 : 317).

gestes, ne s'enfuît pas, ce qui eût été normal dans un tel cas. Au contraire, comme il avançait directement sur moi, j'en conclus que c'était un grizzly, et je pris mes jambes à mon cou. Mais, plus vite je courais, plus l'ours me talonnait. J'étais mort de peur. Néanmoins, je me souvins des conseils de Peshauga qui m'avait enseigné de ne jamais tirer sur ce genre d'animal à moins que des arbres, dans lesquels on pouvait prendre refuge, ne fussent à proximité ; en cas de poursuite, il m'avait dit de toujours attendre que la bête fût presque sur moi pour tirer. Pendant cette fuite éperdue, je me retournai trois fois pour faire feu, mais l'ours était encore trop éloigné : je continuai de courir. La peur avait certainement obscurci mon jugement, car j'aurais dû me douter que ce n'était pas un ours. Finalement, je parvins au campement où, grâce à un effort surhumain, je réussis à distancer la bête. J'entendis derrière moi la voix de Wamegonabiew : je cherchai l'ours en vain. Mon frère me convainquit sans peine que, grâce à un vieux manteau noir, il avait réussi à se déguiser en ours, me causant ainsi une frayeur indicible.

De retour, nous racontâmes la plaisanterie aux vieux qui grondèrent Wamegonabiew. Sa mère lui dit que dans cette situation j'aurais pu tirer sur lui, et que, selon la tradition, elle n'eût pu en aucun cas me tenir pour responsable¹.

Nous demeurâmes en ce lieu où nous piégeâmes quantité de castors, jusqu'à ce que la glace fût trop épaisse pour continuer ; nous allâmes ensuite chasser les bisons dans la prairie. Lorsqu'une croûte vint recouvrir la couche de neige, les hommes annoncèrent leur départ. Ils me laissaient seul avec les femmes. Tout en chassant le castor chemin faisant, ils se rendaient au lac à l'Eau-Claire pour y fabriquer des canots. Mais, auparavant, ils voulaient aller à la chasse pour nous laisser des vivres pendant leur absence. Wausso, dont la réputation de grand chasseur n'était plus à faire, partit seul et tua un bison. Là-dessus, la nuit suivante, le froid et la tempête obligèrent les bisons à chercher refuge dans les bois où nous avions établi notre campement. Très tôt le matin, Netnokwa nous réveilla, en annonçant qu'il y avait un troupeau non loin de notre wigwam. Aussitôt, Peshauga, Wausso, Wamegonabiew, Saningwub et Saggito se mirent à ramper silencieusement de façon à encercler la harde. Ils refusèrent mon concours et se gaussèrent de moi en me voyant préparer mon arme. La vieille Netnokwa, qui m'avait pris sous sa protection, attendit sagement leur départ pour m'indiquer la

¹ Dans sa remontrance, Netnokwa fait allusion à la tradition de l'« ours promeneur ». Il arrivait qu'un *medicine-man* (appartenant selon Tanner au rituel du Midewiwin – voir aussi note 10, chap. VII [Dans l'édition numérique, la 10^e note du chapitre VII. JMT.]) se promène la nuit dans le village, déguisé en ours, pour effrayer les gens ou se venger d'un ennemi alors endormi. Si un Indien venait à rencontrer cet « ours promeneur », il pouvait alors le tuer et, selon la coutume, nul ne lui en tenait rigueur.



L'image de gauche représente un *medicine-man* caché sous la peau d'un ours ; le rectangle symbolise du feu (à l'aide de poudre, par exemple, le *medicine-man* donnait une apparence de feu à ses yeux et à sa bouche) (James : 1830 : 342-343).

place où sa perspicacité lui dictait de se mettre à l'affût. De fait, alors que les Indiens firent feu, mais ratèrent leur cible, j'eus la bonne fortune d'abattre une grosse femelle quand les bisons détalèrent. Ma mère se montra très fière de ce premier exploit.

Peu de temps après, les hommes nous quittèrent non sans nous avoir laissé une grande quantité de viande de bison. Je restai seul avec Netnokwa, une jeune femme et trois enfants. Bien que jeune encore, j'étais devenu le soutien de famille. Nous avions pour l'heure de la viande séchée en abondance et, comme je faisais des progrès quotidiens à la chasse aux bisons, nous ne manquions de rien. Un jour, une vieille bisonne, blessée par moi, me pourchassa, bien qu'elle n'eût pas de petits, et j'eus à peine le temps de lui échapper en grimpant à un arbre. Elle était rendue furieuse, moins par la blessure que je lui avais infligée que par les chiens. On dit qu'il est très rare qu'une femelle charge un homme si elle n'a pas été harcelée par les chiens.

Ce printemps-là, nous allâmes recueillir le sucre à environ dix milles en haut du fort de la rivière la Souris. C'est à cette époque que j'échappai à un grand péril. Le temps s'était radouci, et les castors commençaient à émerger à travers les trous dans la glace pour s'aventurer parfois jusqu'au rivage. J'allai surveiller attentivement les trous, attendant qu'un castor se montrât pour tirer sur lui. Mais une fois, venant d'en tuer un, je courais en toute hâte pour l'attraper, lorsque la glace céda sous mon poids : mes raquettes, enchevêtrées dans des broussailles au fond de l'eau, m'auraient sûrement entraîné au fond, si je n'avais réussi à m'en extirper au prix d'un grand effort.

Les bisons étaient si nombreux que je les tuais facilement : à pied, un arc et des flèches à la main, et à l'aide de chiens dressés pour ce genre de chasse¹. Quand les arbres commencèrent à bourgeonner, Peshaba et les hommes revinrent dans des canots d'écorce, apportant beaucoup de peaux de castor et d'autres pelleteries de valeur. À l'instar de Peshaba, la vieille Netnokwa était maintenant pressée de rentrer au lac Huron, mais comme ni Wausso ni Saningwub ne montraient de hâte, Peshaba hésitait à s'en séparer. Saggito, qui avait un ulcère ou un abcès près du nombril, était très malade depuis un moment. Après s'être enivré pendant quelques jours, il ressentit une violente douleur dans le ventre, et son abcès enfla et creva. Peshaba dit à la vieille femme :

¹ L'explorateur Harmon qui était dans la région de 1800 à 1816 écrit à ce propos : « Les Indiens ont plusieurs races de chiens. Ceux qu'ils utilisent pour la chasse sont petits et possèdent des oreilles droites. Leur fidélité envers leur maître est remarquable » (1957 : 261). Il ajoute qu'on trouve également une race de chiens plus gros originaires de Terre-Neuve et qui ont été introduits par les Anglais (de la Compagnie de la Baie d'Hudson). On se sert de ces chiens comme bête de trait (*ibid.*).

– Il n'est pas bon que Saggito meure ici, si loin de tous ses amis. Il lui reste peu de temps à vivre ; je crois qu'il serait préférable pour toi de rentrer avec lui et les petits-enfants au lac Huron. Peut-être pourras-tu atteindre les rapides (Sault-Sainte-Marie), avant qu'il ne soit trop tard ?

Conformément à cette directive, notre famille se divisa à nouveau. Peshauga, Wausso et Saningwub restèrent, tandis que Netnokwa, deux autres femmes, Saggito, Wamegonabiew, une petite fille achetée par la vieille femme, trois enfants et moi-même, nous partîmes en direction du lac Huron. La petite fille venait du pays des *Bowwetig-wenninewug*, ou Indiens « des Chutes »¹ ; des guerriers ojibwa l'avaient ramenée de cet endroit et vendue à Netnokwa. Les Indiens « des Chutes », qui vivent près des montagnes Rocheuses, sont alliés des Pieds-Noirs. Leur langue est tout à fait différente de celle des Sioux ou des Ojibwa. Ces derniers ont d'ailleurs des rapports beaucoup plus amicaux avec les Pieds-Noirs et les Cris qu'avec les « Chutes ». La petite fille *Bowwetig* avait maintenant dix ans environ ; comme elle vivait depuis longtemps avec les Ojibwa, elle avait appris leur langue².

À notre arrivée au lac La Pluie, nous possédions dix ballots de peaux de castor, contenant chacun quarante peaux. Netnokwa vendit d'autres pelleteries pour du rhum et s'enivra durant un jour ou deux. Entre-temps, nous rencontrâmes une brigade de voyageurs³ en route pour la rivière Rouge. Wamegonabiew, âgé d'environ dix-huit ans, ne désirait pas aller au lac Huron, et décida de retourner dans le nord avec ces gens. La vieille femme essaya longuement de l'en dissuader mais, au moment du départ, il sauta dans l'un des canots des marchands et, bien qu'à la demande pressante de Netnokwa, l'on eût tenté de l'en faire sortir, il refusa énergiquement. Cet incident attrista fort Netnokwa, laquelle, ne pouvant se faire à l'idée de perdre son fils unique, prit la décision de le suivre.

¹ *Bowwetig-wenninewug* (*bowwetig* : chutes – *wenninewug* : habitants des) : il s'agit des Atsina dits Gros-Ventres parce qu'ils vivaient à l'époque sur les rives de la rivière *Big Belly* (aujourd'hui la Saskatchewan sud) (Wissler : 1967 : 108) (pour des origines différentes du nom, voir Hodge : 1912 : 113). On trouvait dans les Plaines plusieurs tribus appartenant au groupe linguistique algonquin : les Cheyennes, les Pieds-Noirs, les Piegan, les Blood, les Arapaho et les Atsina (ces deux dernières étaient particulièrement liées). (Voir aussi note 7, chapitre 3.) Les Atsina étaient également hostiles aux marchands de fourrures qu'ils accusaient de favoriser les Cris et les Assiniboines à leurs dépens (Gates : 1933 : 172).

² . *La petite Bowwetig* : on l'appelle Skwashish (petite fille). Tanner, curieusement, semble considérer normal son statut de captive, et, comme on le verra au chapitre suivant, il n'hésite pas à la punir cruellement. D'après le journal de A.N. McLeod, qui dirigea le comptoir de Fort-Alexandria en amont de l'Assiniboine, et celui de D. Harmon qui le visita, les Ojibwa firent des raids chez les Atsina autour des années 1800, et ramenèrent à ces occasions des captifs atsina, non sans craindre d'ailleurs des représailles, comme le notent ces auteurs (Gates : 1933 : 172 et *passim* et Harmon : 1957 : 48 et *passim*).

³ Une brigade était constituée de quatre canots environ, occupés chacun par huit hommes. La brigade était commandée par un guide responsable des pertes ou du pillage (cf. Henry : 1809 : 14).

Netnokwa n'avait guère confiance en l'honnêteté des marchands, aussi ne voulut-elle pas leur laisser ses ballots de fourrures. Nous les portâmes donc dans un endroit reculé de la forêt où, selon l'usage, nous construisîmes un *sunjégwun*, ou cache. Nous retournâmes ensuite au lac des Bois. Les Indiens connaissent une route – que les Blancs n'empruntent jamais – pour aller de ce lac à la rivière Rouge : c'est le *Muskîg* ou « portage des marais ». Pendant plusieurs jours, nous remontâmes une rivière que les Indiens nomment *Muskîgonegummewe sibi* ou rivière aux Marais, avant de haler, pendant toute une journée, nos canots sur un marécage. Celui-ci est recouvert de mousse et de petits buissons en sorte que la surface entière frémit alentour quand on marche dessus. Ensuite, nous pénétrâmes dans un petit cours d'eau, dit le *Begwionusk* ou « cerfeuil sauvage » parce que cette plante y croît en abondance. Ce ruisseau nous conduisit à un petit *sahgiegun*¹, dont la profondeur moyenne est de un pied : elle dépasse à peine deux ou trois pieds à certains endroits. A cette époque de l'année, les canards, les oies, les cygnes et d'autres espèces d'oiseaux en recouvraient la surface. Nous y fîmes une longue halte, ce qui nous permit de mettre de côté quatre ballots de peaux de castor².

À la chute des feuilles, Saggito mourut. Nous étions complètement isolés et, à des milles à la ronde, Indien ou Blanc, il n'y avait pas âme qui vive. Nous devons quitter la région et nous avons des bagages à laisser, mais le sol était beaucoup trop marécageux pour que nous puissions les enterrer ; aussi nous construisîmes un *sunjégwun* en bois à l'aide de rondins si bien ajustés qu'une souris elle-même n'eût pu y pénétrer. Nous y déposâmes les ballots de fourrures et autres possessions que nous ne pouvions transporter. Si des Indiens de ce territoire distant avaient découvert notre cache, ils ne l'auraient pas forcée ; quant aux marchands, nous doutions qu'ils s'aventurent dans un endroit aussi pauvre et solitaire. Les Indiens, vivant loin des Blancs, n'ont pas encore appris à évaluer les pelleteries à leur juste prix, et il ne leur viendrait certes pas à l'idée de les voler. Je parle d'une époque et d'un pays où j'ai vu souvent plus d'un chasseur négliger de visiter ses pièges dans les bois plusieurs jours d'affilée, sans en éprouver la moindre inquiétude. Il était fréquent aussi qu'un chasseur, le piégeage terminé, laissât ses trappes en forêt et

¹ *Sahgiegun* : lac. Tandis que les Grands Lacs portent le nom de *kitchegawme*, tous les autres lacs sont désignés du terme *sahgiegunnun* (E.J.).

² D'après Alexander Henry le jeune, l'itinéraire que vient de décrire Tanner était fréquemment emprunté autrefois par les Français. La rivière aux Marais est un petit cours d'eau qui prend sa source dans les marécages (situés entre le lac des Bois et la vallée de la rivière Rouge), et qui se jette dans la baie de *Buffalo*, lac des Bois. Les marécages sur lesquels la famille de Netnokwa hale les canots ont une longueur de 16 kilomètres et s'étendent sur un périmètre de 60 kilomètres. De ces marécages, on atteint des rapides de 80 mètres de longueur qui se jettent dans le lac Roseau (le *sahgiegun* de Tanner), et on arrive ensuite à la rivière Roseau (*Begwionusko* ou *Reed Brook*) qui se jette dans la rivière Rouge après avoir coulé dans cette région réputée pour sa faune aquatique et terrestre (Coues : 1897 : 70 et Hind : 1860 : 57 et passim).

qu'un autre homme pût simplement lui annoncer : « je vais chasser dans telle direction, où sont tes trappes ? » Après s'en être servi, un autre puis un autre encore les utilisaient ; en fin de compte, elles revenaient toujours à leur propriétaire légitime.

La neige était venue, suivie d'un froid si intense qu'on ne pouvait plus piéger le castor, et la faim régnait dans notre campement. Wamegonabiew, notre principal soutien, travaillait de toutes ses forces pour subvenir à nos besoins. Un jour qu'il était fort éloigné à la poursuite du gibier, il tomba sur des Ojibwa qui disposaient de vivres en abondance. Apprenant que Wamegonabiew et les siens étaient dans la détresse, ils n'en eurent cure, se contentant de lui offrir en tout et pour tout le repas du soir. Wamegonabiew passa la nuit auprès de ces Ojibwa et repartit le lendemain matin. En route, il tua un jeune orignal tout décharné. Cette maigre pitance une fois épuisée, nous dûmes lever notre campement pour le rapprocher des gens particulièrement inhospitaliers rencontrés par Wamegonabiew. Pour nous procurer la venaison qu'ils avaient en grande quantité, nous fûmes contraints de vendre nos bijoux en argent et autres objets de valeur¹. Je tiens à mentionner la mesquinerie et l'inhospitalité de ces Ojibwa car, jusque-là, je n'avais encore jamais vu chose pareille chez les Indiens. D'habitude, ils sont tout disposés à partager ce qu'ils ont avec celui qui vient à eux dans la nécessité.

Nous étions depuis trois jours avec ces Indiens lorsqu'ils tuèrent deux orignaux. Ils m'envoyèrent avec Wamegonabiew chercher les dépouilles, mais ils ne nous servirent que le plus mauvais morceau d'une cuisse. Nous leur achetâmes de la viande grasse en échange de nos ornements d'argent. La patience de la vieille Netnokwa était à bout, et elle nous défendit de leur acheter quoi que ce soit. Pendant notre séjour auprès de ces Ojibwa, nous crevâmes de faim.

Un matin, Netnokwa se leva de très bonne heure, s'enveloppa de sa couverture, prit sa hache et sortit. Nous étions tous allongés sous le wigwam quand elle rentra

¹ Peter Grant, qui était à la rivière Rouge dans les années 1790, décrit ainsi les bijoux des hommes *Sauteux* (Ojibwa) : « Ils portent des bracelets en argent, soit sur le bras nu, soit sur la manche de leur manteau. Les ornements qui servent à parer leur nez ont une longueur d'environ un demi-pouce et touchent presque la lèvre supérieure. (...) Les jeunes hommes laissent pendre des boucles de cheveux sur le visage, qu'ils ont soin de décorer de rubans et de broches en argent » (Masson : 1960 : 316). Et ceux des femmes : « Elles portent des bracelets en argent au poignet ; elles ont des bagues à plusieurs doigts, des perles au cou et une grande quantité de croix en argent et autres ornements qui se balancent sur leur poitrine. Les bijoux qu'elles ont au nez et aux oreilles sont semblables à ceux des hommes, quoiqu'en quantité plus limitée ; ainsi leurs oreilles ne sont-elles pas déformées, etc. » (*ibid.* : 319).

Entre 1760 et 1820 en particulier, les bijoux en argent étaient partie intégrante de la décoration vestimentaire des Indiens qui faisaient du troc avec les marchands de fourrures. Alexander Henry le Vieux rapporte que, lors de sa capture à Michilimackinac en 1763, une grande quantité de bijoux furent saisis. Ces bijoux étaient fabriqués par des artisans canadiens, américains et britanniques. Les modèles qui reviennent le plus souvent sont des broches, des bracelets, des pendentifs (avec motifs animaliers), des croix et des boucles d'oreilles.

le lendemain soir. Allant d'emblée vers Wamegonabiew, elle le secoua par l'épaule :

– Debout, mon fils ! Tu es un coureur agile, montre-nous avec quelle rapidité tu peux aller quérir le gibier que le Grand Esprit m'a offert hier. J'ai prié et chanté presque toute la nuit, et lorsqu'au petit matin, je me suis endormie, Il m'est apparu et m'a donné un ours pour nourrir mes enfants affamés. Tu trouveras l'ours dans des buissons au milieu de la prairie. Pars, séance tenante. L'animal ne s'enfuira pas, quand bien même il te verrait venir !

– Non, ma mère, répondit Wamegonabiew, il est trop tard à présent. Le soleil va se coucher, et il sera difficile de suivre des traces dans la neige. Demain, Shawshawabenase me précédera avec une couverture et une petite marmite ; pendant ce temps, je rattraperai l'ours et je le tuerai. Alors mon petit frère me rejoindra avec la couverture et nous passerons la nuit Près de la dépouille.

La vieille femme resta insensible à ces arguments et une vive altercation s'ensuivit. Wamegonabiew montrait peu de respect pour sa mère, et, chose exceptionnelle pour un Indien, il mettait en doute sa capacité à communiquer avec le Grand Esprit, n'hésitant pas à la ridiculiser quand elle prétendait que l'ours ne fuirait pas à la vue des chasseurs. La vieille femme, offensée, fit de grands reproches à son fils et sortit du wigwam. Elle raconta sa vision aux autres Indiens en leur indiquant le lieu où l'on pourrait trouver l'ours. À l'instar de Wamegonabiew, ils étaient d'avis qu'il était trop tard pour partir. Cependant, comme ils avaient foi en l'efficacité des prières de la vieille femme, ils se mirent en route dès le point du jour.

L'ours, qui se trouvait effectivement à l'endroit désigné, fut abattu sans difficulté. C'était un gros et grand animal ; contre toute attente, Wamegonabiew, qui faisait partie du groupe, n'en reçut qu'un tout petit quartier pour notre famille. Netnokwa, à juste titre, s'en montra fort irritée. En fait, même si elle avait prétendu que l'ours lui avait été offert par le Grand Esprit, et que sa présence lui avait été révélée par une vision, je la soupçonne d'avoir suivi les traces de la bête jusqu'au buisson et d'en avoir fait le tour pour s'assurer qu'il n'en était pas sorti. Elle avait constamment recours à des ruses de ce genre afin de faire croire qu'elle entretenait des relations privilégiées avec le Grand Esprit ¹.

Enfin, tenaillés par la faim, nous décidâmes de quitter les lieux. Après avoir avalé notre maigre portion d'ours, nous partîmes en raquettes pour la rivière

¹ À l'âge de douze ans, Netnokwa entreprit un jeûne de dix jours. Au bout de ce temps, elle eut une vision dans laquelle un homme lui tendait deux bâtons, tout en lui disant qu'elle les utiliserait un jour et qu'elle aurait la chevelure blanche comme neige. Netnokwa vit dans sa vision l'assurance qu'elle mourrait fort âgée. En conséquence, ni les misères ni les famines ne vinrent jamais à bout de son optimisme (James : 1830 : 288).

Rouge, espérant rencontrer des Indiens ou trouver du gibier sur notre passage. J'avais appris maintenant à tendre les collets à lapin. Aussi, dès notre première halte, je me hâtai d'aller en avant sur la route que nous devions emprunter le lendemain, pour tendre plusieurs pièges. De cette manière, je pourrais les visiter et les reprendre au fur et à mesure de notre marche. Après le repas du soir, ordinairement le seul de la journée quand nous avions peu à manger, nous constatâmes qu'il restait à peine une couche de graisse d'ours congelé au fond d'une marmite recouverte d'une peau. Le lendemain, on plaça cette marmite avec d'autres bagages sur mon traîneau, et je partis visiter mes collets. Ayant trouvé un lapin pris au piège, et désireux de faire une blague à ma mère, je le plaçai vivant encore dans la marmite. Le soir venu, à notre campement, j'épiai Netnokwa au moment où elle s'apprêtait à prendre la marmite pour préparer le repas. Je m'attendais à voir le lapin s'élancer de sa prison, mais quelle ne fut pas ma surprise en constatant qu'en dépit du grand froid, la graisse avait fondu, noyant quasiment le petit animal. La vieille femme me réprimanda sévèrement. Des années plus tard, elle ne manquait presque jamais l'occasion de raconter en riant l'histoire du lapin et de la triste mine qu'il faisait quand elle avait soulevé le couvercle de la marmite. De même, de sa vie, elle n'oublia le comportement odieux des Indiens que nous avions rencontrés. Après quelques jours de marche, nous eûmes la bonne fortune de trouver une tête de bison que des chasseurs avaient abandonnée. Ce secours inattendu apaisa notre faim. Ayant suivi les traces des chasseurs, nous découvrîmes certains de nos amis dans un campement aux bords de la rivière Rouge. Ce campement, habité par une bande nombreuse de Cris, avait pour chef Assineboinainse (« Petit Assiniboine »), secondé par son gendre Sinapegagun. On nous accueillit avec beaucoup de cordialité et d'amitié, on nous donna à manger à satiété et l'on veilla sur nos besoins les plus pressants.

Mais deux mois plus tard, le gibier, et en particulier le bison, commença à se faire rare : la famine s'installa à nouveau. De bon matin, je partis à la chasse avec Wamegonabiew. La longue traversée d'une prairie nous conduisit, le soir venu, à la rivière aux Marais ¹, où l'on abattit un bison si étique que seule la langue était bonne à manger, et si vieux qu'il ne lui restait plus un poil sur le dos ! Nos pas nous avaient conduits fort loin et nous étions épuisés. Le vent soufflait très fort et les bourrasques de neige étaient violentes. Dans la vaste étendue de plaine qui s'ouvrait devant nous, il n'y avait aucun bois, hormis quelques maigres buissons de genévriers qui atteignaient à peine la hauteur de l'épaule d'un homme. C'est dans ce misérable abri que nous dûmes nous résoudre à établir un campement de fortune. Après avoir recueilli les tiges encore vertes des buissons, nous eûmes les plus grandes difficultés à allumer un feu. Nous devions procéder en deux étapes : attendre d'abord que le sol fût asséché Par le feu, et retirer ensuite soigneusement les tisons et les chardons avant de nous étendre sur les cendres encore chaudes.

¹ *Rivière aux Marais* : petit affluent de la rivière Rouge (côté ouest) situé non loin de la Roseau (appelé également *brook of Swamps*, *Swampy* et *Petopesk Creek*) (Coues : 1897 : 69).

La nuit passa ainsi sans sommeil. Le lendemain, nous reprîmes le chemin du retour par un temps et un vent encore plus épouvantables que la veille. Affaiblis par la faim et le froid, nous affrontâmes une longue et pénible marche. Aussi était-il fort tard quand nous parvînmes à notre but. Comme nous approchions de notre wigwam, Wamegonabiew, qui me précédait de peu, se tourna vers moi : nous constatâmes simultanément que nos visages étaient gelés. Nous étions presque arrivés, mais j'étais trop épuisé pour faire un pas de plus ; Wamegonabiew me laissa, rentra sous le wigwam, et bientôt quelques femmes vinrent au-devant de moi. Nos mains et nos figures étaient atrocement gelées, mais comme nous portions de bons mocassins, nos pieds n'avaient pas souffert.

La famine continuant à se faire sentir dans tout le campement, on jugea nécessaire de se séparer pour suivre des chemins différents. Netnokwa résolut de se rendre avec sa famille au comptoir de M. Henry qui, depuis, s'est noyé dans la rivière Columbia quand sa barque a chaviré¹. Cet établissement est situé près de cette nouvelle localité qu'on appelle Pembina. Nous chassâmes le reste de l'hiver avec des Indiens au service des marchands de fourrures. Le printemps suivant, nous retournâmes, en compagnie de ces mêmes Indiens, vers ce lac où nous avions laissé nos canots. Tout était en ordre. En comptant les fourrures des *sunjeggwunnun* et celles de la rivière Rouge, nous avions en tout onze ballots de quarante peaux de castor chacun et dix ballots de peaux d'espèces différentes. Nous étions maintenant bien décidés à rentrer au lac Huron en vendant au passage nos pelleteries à Mackinac. Cependant, nous avions aussi un grand *sunjeggwun* au lac La Pluie dont le contenu, si on l'ajoutait à ce que nous possédions déjà, aurait suffi à nous rendre riches. On se souvient que la saison précédente, Netnokwa avait construit, non loin du comptoir du lac La Pluie, une cache pour y mettre des fourrures de grande valeur. Elle l'avait fait car, doutant de la probité du marchand, elle se refusait à lui confier ses pelleteries pendant son absence. Une fois sur place, nous constatâmes que quelqu'un avait forcé et vidé complètement notre *sunjeggwun*. Plus tard, nous aperçûmes au comptoir un ballot qui ressemblait au nôtre, mais il nous fut impossible de savoir si notre cache avait été pillée par des Blancs ou des Indiens. La vieille femme, quant à elle, n'hésita pas, tant elle était en colère, à en attribuer le vol au marchand.

¹ Ce renseignement est précieux, car il nous permet de dater le récit de Tanner, ce qui n'est pas toujours facile. Alexander Henry arrive à la rivière Rouge en 1800. Avant lui, seuls Peter Grant et Charles Jean-Baptiste Chaboillez l'ont précédé, le premier dans les années 1790, et le second pendant l'hiver de 1797-98 alors qu'il avait érigé un comptoir au confluent de la Pembina et de la Rouge. Henry passe le premier hiver sur les bords de la rivière Park (affluent de la Rouge) au Dakota du Nord et, l'année suivante, s'installe à Pembina, où il reste jusqu'en 1808. On le retrouve dans l'ouest où le 22 mai 1814 il se noie dans la Columbia en même temps qu'un autre marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, M. McTavish, et cinq marins. À l'instar de son oncle Alexander Henry qui laisse un récit remarquable de ses aventures et de sa captivité (publié en 1809), le neveu laisse un journal tout aussi remarquable (édité par Coues en 1897).

Quand nous arrivâmes à la petite maison, située de l'autre côté du Grand-Portage au lac Supérieur, les gens qui travaillaient pour les marchands nous pressèrent de leur confier nos bagages qu'ils s'engageaient à transporter dans des chariots. Mais la vieille refusa. Elle savait très bien qu'une fois entre les mains des marchands, il lui serait difficile, voire impossible, de récupérer nos biens. Il nous fallut plusieurs jours pour transporter nos bagages, car de surcroît Netnokwa refusait d'emprunter la route des marchands. Ces précautions furent vaines : nous n'étions pas arrivés de l'autre côté du portage que M. M'Gilveray¹ et M. Shabboyer [Chaboillez] s'empressèrent autour de Netnokwa et lui offrirent du vin ; ils parvinrent ainsi sans difficulté à lui faire accepter une chambre où elle pourrait dormir en y déposant ses ballots de fourrures. Tout d'abord, ils la sollicitèrent amicalement en la priant de vendre ses fourrures, puis, voyant qu'elle n'avait pas l'intention de céder, ils en vinrent aux menaces. Finalement, un jeune homme, fils de M. Shabboyer², tenta de les prendre de force, mais son vieux père intervint, lui ordonnant de cesser ce manège, et lui reprochant sa conduite.

Ainsi, Netnokwa put donc rester en possession de ses biens. Elle aurait pu d'ailleurs atteindre Mackinac sans problème, n'eût été l'entêtement d'un membre de la famille. Nous étions depuis peu au Grand-Portage lorsqu'on vit arriver à la tête d'une petite bande, un certain Bitteghisho (« éclair en zigzag ») qui vivait ordinairement à *Nahwe sahgiegun*³. Wamegonabiew ne tarda pas à se lier d'amitié avec ces gens : bien qu'on l'ignorât à ce moment, il tomba amoureux d'une des filles de Bitteghisho. Un jour, alors que nous étions prêts à partir pour Sault-Sainte-Marie, et que tous nos bagages étaient dans le canot, Wamegonabiew ne répondit pas à l'appel. Nous le cherchâmes vainement partout, et ce n'est que plusieurs jours plus tard qu'un Français nous apprit qu'il vivait de l'autre côté du Grand-Portage dans la famille de Bitteghisho. On me confia pour mission de le ramener coûte que coûte. Ce fut en vain, car sa résolution étant prise, je restai impuissant à le convaincre de rentrer. La vieille femme, qui connaissait son caractère obstiné, se mit à pleurer :

– Si j'avais deux enfants, je consentirais à perdre celui-ci, mais je n'en ai pas d'autre. C'est mon devoir de le suivre.

Elle confia à la fille de sa sœur – veuve maintenant – qui avait vécu avec Netnokwa depuis son enfance, cinq ballots de peaux de castor en lui ordonnant d'en garder un en toute propriété et de vendre les quatre autres à Mackinac avec une soixantaine de peaux de loutre. La veuve partit dans l'embarcation des

¹ *M'Gilveray* : il s'agit d'un des nombreux McGillivray qui œuvraient dans le commerce des fourrures. Les plus connus étaient William et son frère Duncan, deux Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.

² Charles Chaboillez, comme son père, était marchand pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest. On le retrouve chez les Mandans en 1806.

³ *Nahwe sagiegun* : c'est-à-dire lac du Milieu (E.J.). Nous n'avons pu identifier ce lac avec certitude, c'est peut-être le lac Namakan, Ontario.

marchands et, conformément aux vœux de la vieille, elle remit les fourrures à M. Lapomboise ¹ de la Compagnie du Nord-Ouest. En échange, elle reçut un bon, établissant la valeur de la marchandise. Plus tard, ce bon disparut dans l'incendie de notre wigwam et, jusqu'à ce jour, Netnokwa ni personne d'autre n'a jamais touché un sou pour ces fourrures.

Mécontente et attristée par la mauvaise conduite de son fils qui contrariait ses plans, et, au demeurant, fort malheureuse, la vieille femme se mit à boire. En un seul jour, elle troqua cent vingt peaux de castor, une grande quantité de couvertures de bison, des peaux tannées et fumées et bien d'autres choses, contre du rhum. Lorsqu'elle s'enivrait, elle avait l'habitude de convier, si ses moyens le lui permettaient, tous les Indiens du voisinage. Nos biens, acquis au prix de nombreuses journées de labeur et de voyages longs et pénibles, s'envolèrent : il ne demeura qu'une couverture, trois petits barils de rhum et les misérables loques que nous avions sur le dos. Jamais je ne pus, en cette occasion ou en d'autres, assister au gaspillage inutile et extravagant de nos pelleteries et de nos autres possessions, avec l'indifférence que les Indiens semblaient afficher en pareille circonstance.

Notre voyage de retour étant remis à nouveau, nous partîmes avec Bitteghisho et d'autres Indiens pour le lac des Bois. Ils nous aidèrent à construire un canot et à passer les portages, etc. Le froid nous surprit au lac des Bois, et Netnokwa résolut d'y rester malgré le départ de la plupart de nos compagnons. La liaison de Wamegonabiew avec la fille de Bitteghisho fut ainsi rompue ; on découvrit, à cette occasion, la fragilité de ces liens. En vérité, on peut supposer que l'avidité des marchands de Grand-Portage à s'approprier nos fourrures eut une influence plus décisive sur les incidents qui marquèrent notre départ, que le rôle joué par mon frère dans cette affaire.

Les Indiens partis, livrés à nous-mêmes, sans préparatifs à l'approche de l'hiver, nous comprimes que nous n'étions pas en mesure d'affronter des conditions aussi difficiles. Nous repartîmes au comptoir du lac La Pluie ² où le marchand nous fit crédit contre la promesse de lui remettre cent vingt peaux de castor à la fin de la saison. Nous pûmes ainsi nous procurer couvertures, vêtements et objets de première nécessité. Plus tard, un homme appelé Wawbenaissa se joignit à nous. Il se proposait de chasser et de veiller sur nous pendant l'hiver. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme, mais malheureusement il se révéla un bien piètre chasseur ; le plus souvent, je lui étais de loin supérieur.

¹ *Lapomboise* : déformation de Laframboise, nom de famille relativement répandu dans le commerce des fourrures.

² Il s'agit du comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest érigé sur la rive nord de la rivière La Pluie' à l'entrée du lac du même nom. Les marchands ont occupé très tôt le lac La Pluie. Le poste le plus ancien est celui de Takamanigan établi par La Nouë en 1717. La Vérendrye y fondera Fort Saint-Pierre en 1731.

Chapitre V

Chasse-médecine – Indolence d'un chasseur et conséquence funeste pour sa famille – Secours des marchands- Un chasseur s'ampute d'un bras – Chasse à l'orignal – Hospitalité de Sahmuk et séjour au lac La Pluie – Carcasse d'une bisonne veillée par un bison – Dureté de l'hiver – Mon wigwam et tous mes biens détruits dans un incendie.

[Retour à la table des matières](#)

D'abondantes chutes de neige et une épaisse couche de glace eurent pour conséquence de ramener la misère et la faim dans notre campement. Il était devenu impossible de piéger le castor, de le prendre par d'autres moyens, ou de chasser l'orignal, bien qu'il y en eût dans le territoire. Tenillés par la faim, nous étions à la limite de l'épuisement, quand, en dernier recours, Netnokwa passa la nuit à prier et à chanter. Au matin elle dit à son fils et à Wawbebenaissa :

– Allez et chassez, car le Grand Esprit m'a offert du gibier !

Mais Wamegonabiew rétorqua que le temps glacial et calme interdisait à quiconque d'approcher un orignal.

– Je peux faire venir le vent, répondit Netnokwa. Tout est immobile et froid à présent, mais un vent chaud soufflera avant la nuit. Allez, mes fils, vous ne pouvez pas échouer car, dans ma vision, j'ai vu Wamegonabiew pénétrer sous notre wigwam, portant un castor et un quartier de venaison sur le dos.

Ils partirent enfin, après avoir attaché à leur tête et à leur cartouchière des petits sacs-médecine¹. Netnokwa les leur avait remis, assurant que, grâce à eux, le succès de l'expédition était indubitable. Peu de temps après leur départ, le vent du sud se leva, soufflant avec force, et le temps se radoucit. Le soir venu, les chasseurs rentraient chargés de viande d'orignal : Wamegonabiew portait un castor sur le dos tout comme sa mère l'avait vu en songe. Comme l'orignal était très gros,

¹ Sac-médecine ou *penegusan* : le contenu de chaque sac était personnel. On pouvait y trouver des herbes pour guérir, des peaux d'animal, etc. Quoi qu'il en soit, ces objets avaient toujours une connotation religieuse et sacrée.

nous reportâmes notre campement ¹ auprès de la dépouille pour y boucaner de la viande. Hélas ! ces vivres, s'ajoutant à quelques rares castors, ne durèrent pas longtemps. Dix jours plus tard, nous crevions à nouveau de faim ². Un jour, chassant le castor à quelque distance de notre campement, je découvris les traces de quatre orignaux. Aussitôt, je coupai les restes d'une branche qu'ils avaient broutée et la rapportai chez moi. En rentrant, je la jetai aux pieds de Wawbebenaisa, lequel, à son habitude, paressait devant le feu.

– Regarde ceci, grand chasseur, dis-je, et va donc tuer quelques orignaux !

Il prit la branche, l'examina quelque temps, et demanda :

– Combien sont-ils ?

– Quatre.

– Je dois les tuer.

Le matin, très tôt, ayant suivi les repères donnés par moi, il abattit trois des quatre orignaux. C'était un bon chasseur quand il consentait à faire un effort mais, d'habitude, il était si paresseux qu'il préférait crever de faim plutôt que de s'éloigner de chez lui ou de traquer le gibier. Malheureusement, cette période d'abondance fut de courte durée, car la famine revint aussitôt. Il nous arrivait souvent de n'avoir rien à manger pendant deux ou trois jours, puis la prise d'un ou deux lapins ou d'un oiseau nous accordait quelque répit. Nous faisons tout notre possible pour inciter Wawbebenaisa à travailler un peu plus, car nous savions que s'il se trouvait du gibier quelque part, il saurait le repérer et le débusquer. Mais il répondait invariablement :

– Je suis trop fatigué et trop malade.

¹ Il est courant chez les chasseurs-cueilleurs de reporter le campement, surtout quand la prise est importante.

² Le lecteur aura l'occasion de découvrir à plusieurs reprises les problèmes de famine auxquels certaines familles indiennes sont confrontées. Qu'on se rappelle ici que les Ojibwa et les Ottawa sont de nouveaux arrivants dans les territoires qui ont été exploités par d'autres chasseurs et abandonnés par eux. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la famine sévisse périodiquement. Notons également que les besoins en nourriture carnivore semblent très importants en regard de la quantité de gibier que la famille de Netnokwa a chassé. Ainsi un très gros orignal et quelques castors sont avalés en moins de dix jours, c'est-à-dire plusieurs dizaines de kilos de viande. L'archéologue Wilbert B. Hinsdale (dont les analyses portent sur la population aborigène du Michigan) a calculé que les besoins annuels en nourriture d'un adulte étaient de 454.5 kilos (*in* Quimby : 1966 : 172). Si on accepte ce chiffre raisonnable, on peut alors calculer que les besoins de la famille de Netnokwa, composée de 5 adultes et de 4 enfants, sont de 3,181.8 kilos par année, ou de 8.7 kilos par jour !

Un jour, Wamegonabiew et moi partîmes de bon matin, ayant décidé de pénétrer dans le pays plus profondément que nous ne l'avions fait jusque-là. Nous pensions ainsi augmenter nos chances pour la chasse. Après une marche rapide, nous tuâmes un jeune castor en fin d'après-midi. Wamegonabiew me dit :

– Mon frère, prépare notre bivouac, fais cuire un peu de viande. Pendant ce temps, je continue plus loin, et je vais essayer de tuer encore quelque chose.

Je fis comme il me l'avait dit et, au coucher du soleil, il rentra les bras chargés de venaison. Il avait tué deux caribous. Le lendemain, nous commençâmes très tôt à traîner les dépouilles sur la longue distance qui nous séparait de notre campement. Je fus incapable d'atteindre mon but avec une telle charge. Wamegonabiew, qui m'avait devancé, envoya une jeune femme à mon aide, et j'arrivai avant minuit.

L'expérience nous avait amplement démontré qu'il n'était pas prudent de vivre ainsi, loin de tout. Ces provisions nous permettant de nous déplacer, nous résolûmes de partir à la recherche d'autres Indiens. Le comptoir le plus proche était celui du lac à l'Eau-Claire¹, distant de quatre à cinq jours de marche. Abandonnant notre wigwam sur place, et ne prenant que des couvertures, une ou deux marmites et les objets les plus essentiels, nous entreprîmes notre voyage en direction du comptoir. Le pays que nous devons traverser abondait en lacs, en îles et en marécages, mais l'eau étant gelée, nous pûmes emprunter une route directe.

Un matin, au cours du voyage, Wawbebenaisa, en proie à une agitation causée par une faim dévorante ou par les efforts qu'il fournissait, se mit à prier et à chanter. Il dit enfin

– Aujourd'hui, nous verrons des caribous.

La vieille femme chez laquelle les privations avaient fait surgir de l'agressivité, et qui n'avait jamais considéré Wawbebenaisa comme un chasseur bien intrépide, rétorqua :

– Si tu aperçois des caribous, tu ne pourras pas les tuer, car de vrais chasseurs n'auraient pas dit : « Nous verrons du gibier aujourd'hui » mais : « Nous en mangerons. »

¹ *Lac à l'Eau-Claire* : il est difficile de savoir exactement de quel lac et de quel comptoir parle Tanner. À l'époque, les compagnies de fourrures rivales et les marchands indépendants avaient l'habitude d'ériger des comptoirs promis à une plus ou moins longue existence. De plus, la région où se trouve Tanner était l'objet de très grandes rivalités, et il n'était pas rare que les marchands envoient des employés hiverner dans des régions éloignées. Cela dit, la famille de Netnokwa ayant élu domicile dans un territoire situé entre le lac des Bois et le lac La Pluie, il est possible que le lac à l'Eau-Claire soit celui du même nom indiqué par l'explorateur Hind (1860) et sis près du lac *Pipestone* en Ontario.

Peu après ces propos, à peine avions-nous fait quelques pas que six caribous vinrent droit sur nous. Nous nous dissimulâmes dans les buissons, à la pointe d'une petite île, les laissant passer à portée de nos fusils. L'arme de Wamegonabiew fit long feu et, au bruit de la détente, la harde s'enfuit ; Wawbebenaisa tira à cet instant, blessant un caribou à l'épaule. Mais, après une traque qui dura tout le jour, les deux chasseurs rentrèrent les mains vides. Notre situation devenait dramatique et nous décidâmes d'abandonner une partie de nos bagages pour accélérer l'allure de notre marche. Nous tuâmes aussi notre dernier chien ¹, qui n'avait plus la force de nous suivre. J'ignore pourquoi, mais Netnokwa refusa d'en manger.

Quelques jours plus tard, parvenus à la limite de l'épuisement, nous dûmes nous rendre à l'évidence : nous nous étions égarés. En cas de force majeure et en dernière extrémité, la vieille femme trouvait toujours l'énergie nécessaire : ayant installé notre campement et apporté une grande quantité de bois pour entretenir le feu en son absence, elle s'enroula dans une couverture, prit son tomahawk et partit. Nous savions alors parfaitement qu'elle allait chercher un moyen de nous arracher à notre détresse.

Elle revint le lendemain. Aussitôt, elle eut recours à un de ses subterfuges favoris pour nous encourager, en disant :

– Mes enfants, la nuit dernière, après avoir longuement prié, je me suis endormie dans un lieu solitaire et lointain. Alors, j'ai fait un songe dans lequel je voyais la route que j'avais suivie et l'endroit où je m'étais arrêtée et, à quelque distance, le début d'un autre chemin conduisant tout droit au comptoir. Dans mon rêve, j'ai aperçu des hommes blancs ; aussi ne perdons plus de temps, car le Grand Esprit veut nous conduire auprès d'un bon feu.

Animés par l'espoir que la vieille femme cherchait ainsi à nous insuffler, nous partîmes sans délai. Cependant, le doute ne tarda pas à prendre la place de l'espoir : en effet, ayant franchi les limites du sentier qu'elle avait emprunté, nous marchâmes longtemps au-delà sans découvrir âme qui vive. Certains d'entre nous s'étaient mis à lui faire des reproches, et les autres à la tourner en ridicule, quand soudain, à notre grande joie, nous aperçûmes les traces d'un sentier qui menait sans doute au comptoir du marchand. Redoublant d'efforts, nous y arrivâmes le soir

¹ *Chien* : chez les Ottawa – comme chez d'autres tribus voisines - la chair de chien était consommée le plus souvent lors de rituels sacrificiels. Par exemple, chez les Iroquois, on assimilait la tête du chien à celle d'un captif, et on la réservait aux meilleurs guerriers. Chez les Ottawa de Mackinac, La Mothe Cadillac écrit que lors de la fête des morts, ceux-ci tuent un grand nombre de chiens. Il ajoute qu'ils les considèrent comme les plus précieux d'entre les animaux (cité in Kinietz : 1965 : 283-284). De son côté, Alexander Henry le Vieux rapporte plusieurs cas de sacrifices de chien pendant sa captivité. Ainsi, il relate comment, avant d'aller passer l'hiver dans un territoire de chasse, son maître Wawatam adresse une longue supplique au Grand Esprit avant de sacrifier son chien (1809 : 127-28). Les Relations des jésuites abondent en exemples il est inutile de les multiplier ici.

même, deux nuits après la vision de Netnokwa. Nous y trouvâmes ce même marchand qui nous avait ouvert au lac La Pluie un crédit de cent vingt peaux de castor ¹. Comme il était disposé à envoyer quelqu'un récupérer les ballots, nous acquittâmes notre dette envers lui. J'échangeai vingt peaux qui restaient contre quatre trappes, et la vieille femme reçut trois barillets de rhum en cadeau.

Quelques jours de repos nous remirent sur pied, et nous reprîmes le chemin du retour. Au moment de quitter un large sentier de chasse utilisé par des gens rattachés au comptoir, Netnokwa remit toute sa provision de rhum à Wawbebenaisa, le dépêchant auprès des chasseurs, avec pour mission de troquer le rhum contre de la viande et de revenir vers nous. Mais Wawbebenaisa ne trouva rien de mieux à faire que d'ouvrir un des barillets et d'en vider la moitié avant de s'endormir sur place. Le lendemain matin, cependant, il était dégrisé : conformément aux instructions de la vieille et assuré de notre point de rendez-vous, il partit en compagnie de Wamegonabiew. Après leur départ, j'allai de mon côté avec les femmes au lieudit *Skuttawawonegun* (portage à-pied-sec) ² où nous étions convenus de nous rencontrer. Nous étions arrivés depuis une journée quand Wamegonabiew revint, chargé de viande ; en revanche, Wawbebenaisa ne reparut pas, il avait décidé de rester avec les chasseurs sans se soucier davantage de ses enfants qui en étaient à manger leurs mocassins. Après les avoir nourris, nous envoyâmes sa femme et ses enfants rejoindre Wawbebenaisa.

Wamegonabiew était porteur d'une invitation faite par les chasseurs à venir vivre avec eux. Pour cela, nous allâmes récupérer d'abord le wigwam et nos biens avant de repasser par *Skuttawawonegun* où la faim et l'épuisement nous obligèrent à nous arrêter. Comme nous étions réduits à manger la couche intérieure de diverses écorces d'arbre et des vignes grimpantes assez répandues dans le coin, nos forces étaient très éprouvées. Wamegonabiew ne tenait plus debout et, de nous tous, c'était encore Netnokwa qui semblait le moins souffrir. Elle était capable de jeûner cinq ou six jours d'affilée, sans que cela parût l'affecter. Selon nos calculs, le comptoir était plus près que le campement de chasseurs, et de crainte que d'autres membres de la famille ne périssent si elle s'absentait, Netnokwa consentit à me laisser partir pour demander du secours. En temps ordinaire, une marche de deux jours eût suffi, mais vu mon état de grande faiblesse, je doutais de pouvoir y parvenir aussi rapidement.

¹ *Crédit* étant donné qu'il n'y avait pas encore de circulation d'argent entre les chasseurs et les marchands, la peau de castor servait d'unité monétaire de base. Tandis que la Compagnie de la Baie d'Hudson avait mis au point un système d'évaluation appelé le *MB* (Made Beaver) (équivalant à une peau de castor de qualité), la Compagnie du Nord-Ouest utilisait le plus (équivalant à trois peaux de castor de qualité). Les marchands calculaient ainsi la valeur de leurs marchandises et des peaux de fourrure à partir du *MB* ou du plus.

² Nous n'avons pu identifier ce portage avec certitude, de même que le « grand lac » dont parle Tanner un peu plus loin.

Le temps était froid et le vent soufflait avec force quand de bon matin je me mis en route. Comme j'approchais des rives d'un grand lac, le vent se mit à redoubler de violence, ce qui me fit souffrir énormément. Néanmoins, j'entrepris la traversée du lac et j'arrivai sur l'autre rive au moment où le soleil se couchait. Affaibli par cette épreuve, je m'assis pour me reposer, mais le froid ne tarda pas à me saisir : j'eus en conséquence les plus grandes peines pour me relever. Je jugeai donc imprudent de renouveler la tentative avant d'avoir atteint le comptoir, et je me remis en marche. La nuit était claire et le vent était tombé, aussi trouvai-je le voyage un peu plus agréable.

Je parvins au comptoir à l'aube du matin suivant. Dès que j'eus ouvert la porte, on vit à mon apparence que j'étais à demi-mort de faim, et on me demanda tout de suite des nouvelles de ma famille. À peine avais-je donné les indications nécessaires qu'un Français, dont la réputation de coureur à pied n'était plus à faire, partit, chargé de provisions destinées aux miens. J'étais depuis quelques heures dans la maison du marchand, quand j'entendis, venant de l'extérieur, la voix de Netnokwa :

– Mon fils est-il ici ?

J'ouvris la porte et, en me voyant, elle manifesta la joie la plus grande. Elle n'avait pas rencontré le Français, car il avait emprunté un chemin différent. Voici ce qui s'était passé : après mon départ du campement, le vent s'était brusquement levé et la vieille femme, réalisant que je ne pourrais traverser le lac, m'avait emboîté le pas. Mais les bourrasques de neige portées par le vent eurent vite fait d'effacer mes traces, et elle avait dû renoncer à les suivre. Elle arrivait au comptoir, persuadé déjà que j'avais péri en route.

Un ou deux jours après, Wamegonabiew et le reste de la famille arrivaient à leur tour, après avoir été secourus par le Français. On apprit par la suite que, de leur côté, les Indiens avaient chargé Wawbebenaisa de nous apporter de la nourriture à *Skuttawawonegun*. Ils se doutaient bien qu'en raison de nos difficultés à nous procurer des vivres, nous ne serions pas en état de les rejoindre. Il semble que, pendant mon absence, Wawbebenaisa se soit rapproché de notre campement que, volontairement ou par bêtise, il n'avait pas trouvé. Il s'était contenté de dormir tout près, à portée de voix, après avoir mangé son repas de bon appétit, comme on put le constater d'après les restes.

Un répit de quelques jours nous permit de repartir tous ensemble rejoindre notre groupe de chasseurs. Celui-ci, dont le chef était Wagekaut (« jambes croches »)¹, se partageait trois wigwams. Les trois meilleurs chasseurs étaient

¹ *Wagekaut*, connu aussi par les marchands sous le nom de « Jambes croches », fait partie de ce groupe de Saulteurs (Ojibwa de Sault-Sainte-Marie) que Henry rencontre à la rivière Rouge en 1800. À cette occasion, Henry dresse une liste des principaux chasseurs ojibwa, dont beaucoup

Kakaik (« petite buse »), Mekinauk (« la tortue ») et Pakekunnegabo (« celui qui se tient dans la fumée »). À cette époque, Pakekunnegabo était un chasseur de grande renommée. Quelque temps plus tard, il fut gravement blessé quand il reçut accidentellement une décharge de plomb dans le coude ; l'articulation et les os de son bras avaient été fracassés. La blessure ne guérissant pas, mais empirant au contraire de jour en jour, il demanda à des Indiens d'abord, et à des Blancs par la suite, de lui amputer le bras. Les uns et les autres refusèrent de le faire ou de l'assister pendant l'opération. Un jour qu'il était seul, il prit deux couteaux, dont l'un taillé en forme de scie ; à l'aide de son bras droit, il se trancha le gauche puis le jeta aussi loin que possible. Peu après, raconta-t-il lui-même, il s'était endormi. Plus tard, des amis le trouvèrent : il avait déjà perdu une grande quantité de sang. Il ne tarda pas à se rétablir et, bien que manchot, devint à nouveau un grand chasseur. Après cet accident, on l'appelait le plus souvent Koshkinnekait (« le bras coupé »)¹.

Lors de ce séjour auprès de ces Indiens, nous ne manquâmes de rien ; pourtant Wawbebenaisa ne tuait aucun gibier. Le beau temps revenu, nous les quittâmes pour aller piéger le castor non loin du comptoir. Nous avons tant souffert de la faim ces derniers mois, que nous avons crainte de nous éloigner. Nous comptions surtout sur le gros gibier pour subsister, et justement un matin, tôt, nous trouvâmes les pistes d'un orignal. Pabamewin (« le porteur »), qui vivait depuis peu avec nous, et Wamegonabiew partirent aussitôt suivis des chiens. Au bout d'une heure ou deux, la plupart des chiens abandonnèrent la poursuite, et Pabamewin, découragé, rebroussa chemin, tandis que Wamegonabiew continuait. Ce jeune homme était un excellent coureur et, pendant tout un temps, il devança même les deux chiens qui n'avaient pas renoncé à la traque. Il devait être un peu plus de midi quand Wamegonabiew parvint à un lac que l'orignal tentait de traverser. La glace recouvrant la surface de l'eau était polie à certains endroits et ralentissait la fuite de l'animal, Wamegonabiew n'eut donc aucune peine à le rattraper. Il approchait de sa proie quand le premier chien, qui s'était tenu en arrière jusque-là, dépassa son maître en tournant autour de l'orignal : ce dernier fut abattu sur-le-champ.

vont jouer un rôle important dans la vie de Tanner (Coues : 1897 : 53-55 et 96-97). Ce dernier, tout comme son frère, n'apparaît pas dans le journal de Henry, bien que l'on soit certain que le marchand et le captif se sont rencontrés. Ce silence tient sans doute au fait que les fils de Netnokwa ne jouent qu'un rôle secondaire dans la vie communautaire des chasseurs-cueilleurs et qu'ils font partie de ce groupe de « jeunes hommes » dont nous avons parlé plus haut.

¹ Cette anecdote ne devrait pas étonner ; en effet, les chroniqueurs rapportent de nombreux cas d'opérations chirurgicales réussies chez les Indiens. John Long montre comment on recoud des oreilles arrachées chez les Ojibwa près du lac Nipigon, Ontario (cité *in* Vogel : 1973 : 182), David Thompson (Tyrrell : 1916 : 206) et Alexander Henry le Jeune (Coues : 1897 : 160-161) parlent, eux, de nez arrachés et « recollés » avec succès. Alexander Henry le Vieux raconte le cas d'un chasseur qui doit, à la suite d'un accident, s'amputer la main alors qu'il se trouve loin de son campement. Cet homme rentre chez lui après s'être ligaturé solidement le bras et se soigne à l'aide de plantes. Henry est témoin de sa guérison (1809 : 123).

Durant tout le printemps, nous restâmes environ à une journée de marche du comptoir, prenant du gibier en abondance. Je tuai moi-même quelque vingt loutres, un bon nombre de castors et d'autres animaux à fourrure. Un jour que j'allais visiter mes trappes, j'aperçus des canards sur un étang. Je remplaçai aussitôt la balle dans mon fusil par du plomb, et rampai dans la direction de l'étang. Je me traînais avec précaution parmi les buissons quand un ours surgit à mes côtés, grimpant prestement à un sapin blanc juste au-dessus de ma tête. En toute hâte, je remis une balle dans mon fusil et tirai, mais le canon explosa, emportant brusquement toute la moitié supérieure. L'ours, qui ne semblait pas avoir été touché, grimpa encore plus haut dans l'arbre. Je rechargeai ce qui restait de mon fusil et, en visant bien cette fois, je fis feu. L'ours tomba sur le sol.

Au cours de notre séjour à cet endroit, nous acquîmes un nombre important de ballots de fourrures, mais comme il n'était pas très pratique de les garder sous notre petit wigwam, nous les confiâmes au fur et à mesure aux marchands. Toutefois, au moment de descendre au Grand-Portage, les marchands emportèrent nos ballots. Netnokwa partit à son tour à leur poursuite et les rattrapa au lac La Pluie où elle put récupérer tous nos biens ; elle fut contrainte tout de même de leur vendre les fourrures.

Du lac La Pluie, nous allâmes au lac des Bois où Pabamewin nous fit ses adieux. Wawbebenaisa, désireux de rentrer avec nous au lac La Pluie, vint nous rendre visite, mais Netnokwa refusa sa présence. En effet, un meurtre venait d'être commis là-bas par un parent de Wawbebenaisa, et elle craignait qu'il ne devînt victime d'une vengeance. À l'invitation de Sahmuk, un chef ottawa, parent de Netnokwa, nous repartîmes pour le lac La Pluie. Quant à Wamegonabiew, il se mit en route pour la rivière Rouge avec deux femmes et des enfants. Sahmuk se montra toujours très généreux à notre égard. Il construisit à notre intention un grand canot d'écorce, du type « voyageurs », que nous revendîmes pour la somme de cent dollars (ce qui était à l'époque le prix ordinaire pour ce genre d'embarcation) ¹. Il construisit aussi un petit canot destiné à notre usage personnel.

¹ *Canots* : il s'agit sans doute d'un canot du Nord que les Indiens fabriquaient pour les marchands. Dans le parler du pays d'En Haut, l'on distingue trois types de canots qui sont par ordre de grosseur : le canot de Maître, le canot du Nord et le canot bâtard. Le premier mesurait 10,60 m x 1,40 m, le second 6,40 m x 1,40 m et le troisième était encore plus petit. Les voyageurs, qui travaillaient pour le compte des compagnies de fourrures, quittaient Montréal en mai à bord des canots de Maître, et arrivaient à Grand-Portage en juillet. Quelque temps après, entre le 15 juillet et le 1^{er} août, les voyageurs, qui allaient approvisionner les comptoirs de l'intérieur, partaient à bord des canots du Nord, empruntant la route de Fort-Charlotte sur la rivière Pigeon jusqu'au lac Winnipeg et au-delà. Par la suite, avec le traité de Jay en 1794 et la reconnaissance du 49^e parallèle comme ligne de partage entre le Canada et les États-Unis, la Compagnie du Nord-Ouest quitte Grand-Portage pour s'établir à l'embouchure de la Kaministiquia (aujourd'hui *Thunder Bay*, Ontario) (cf. Innis : 1977 : 226 et *passim*).

La rivière qui se jette dans le lac La Pluie s'appelle la *Kocheche sibi* (rivière à la Source) : non loin de là, on trouve une chute très importante ¹. C'est en ce lieu que j'avais l'habitude de prendre à l'hameçon le poisson que les Français appellent doré. Un jour que j'y pêchais, un énorme esturgeon tomba de la chute dans un endroit peu profond où il se trouva prisonnier ; je n'eus aucune difficulté à l'assommer avec une pierre ². Comme c'était notre premier esturgeon à cet endroit, Sahmuk en profita pour faire une cérémonie ³.

Puis nous quittâmes cet endroit pour traverser le lac La Pluie, en compagnie d'une bande d'Ojibwa. Parvenue de l'autre côté du lac, la bande devait se diviser en petits groupes de chasseurs. Les Indiens saisirent l'occasion du moment de la séparation pour se mettre à boire. Au cours de cette soûlerie extravagante, on nous vola notre maïs et notre saindoux : nous nous retrouvâmes sans vivres. C'était la première fois que je m'enivrais avec des Indiens et, quand je revins à moi, la vieille femme, qui avait pourtant bu beaucoup plus que moi, me réprimanda durement, et non sans raison. Émergeant de mon état d'ébriété, je pris conscience de la gravité de la situation. J'installai Netnokwa dans le canot et me rendis aussitôt vers un endroit poissonneux. Les Ojibwa ne nous avaient pas laissé la moindre pitance ; j'eus la chance d'attraper trois dorés : cela nous revigora quelque peu. Le matin suivant, je m'arrêtai pour déjeuner à un portage connu pour l'abondance des dorés qui s'y trouvent. Tandis que ma mère entretenait le feu et cuisait un poisson que je venais d'attraper, je ramenai une belle pêche d'une centaine de dorés. Malheureusement, des marchands vinrent à passer alors que nous étions encore là, et la vieille femme, qui n'était pas complètement remise de sa beuverie, vendit mon poisson contre du rhum. Comme les marchands continuèrent à circuler dans les parages ce jour-là, je m'arrangeai dès lors pour dissimuler mes prises à la vieille afin d'aller, de mon côté, les proposer contre un grand sac de maïs et de saindoux. Quand Netnokwa eut enfin repris ses esprits, elle me félicita de cette heureuse initiative.

On trouve au milieu du lac des Bois une petite île rocheuse assez haute, dépourvue d'arbres et de buissons. Elle était à cette époque couverte de jeunes mouettes et de cormorans. Je me rendis sur place pour les tuer, en les assommant à coups de bâton. Ensuite, on sélectionna les plus gros oiseaux au nombre de cent vingt, qu'on fit boucaner et qu'on mit dans des sacs avant de repartir. Nous reprîmes ainsi le portage du *Muskîg* en route pour la rivière Rouge. Comme nous descendions ce cours d'eau, j'aperçus un ours énorme sur la berge : je tirai sur lui : il poussa des cris fort étranges, courut dans l'eau et disparut en s'y enfonçant.

¹ *Kocheche sibi* ou rivière La Pluie. L'on trouve, en aval de la rivière, les chutes de la Chaudière réputée pour leur abondance en poissons. Le nom de la rivière et du lac vient des chutes qui donnent au voyageur passant par là l'impression d'une pluie fine dans l'air (pour une description détaillée du lac et de la rivière, voir Hind : 1858 : 235-245).

² Doré (en français dans le texte) (*Stizostedion vitreum*), poisson de la famille du brochet ; esturgeon (*Acipenser rubicundus*).

³ Voir note 6, chapitre III.

Il y avait autrefois un comptoir (appelé depuis Pembina) où la *Nebeminnane sibi*¹ pénètre dans la rivière Rouge. Il était complètement désert au moment de notre passage ; comme il restait peu de vivres, nous continuâmes d'avancer toute la nuit, espérant rencontrer quelqu'un. Le lendemain, après le lever du soleil, nous mimes pied à terre et la vieille qui était allée chercher du bois en forêt découvrit des traces de bison. Prévenu par elle, j'accourus aussitôt et tuai un mâle. Constatant qu'il était bien maigre, je rampai un peu plus loin, puis tirai sur une femelle plus grasse. La bisonne réussit à s'enfuir, mais pour s'écrouler dans une petite prairie où je la suivis. Mais je n'étais pas seul : au moment où je m'apprêtais à ramper vers ma proie, un mâle, qui avait aussi suivi la femelle, m'attaqua avec furie. Je jugeai plus prudent de me mettre à couvert dans les bois où je demurerai tout le jour dans cette position. Enfin, après plusieurs tentatives vaines, je dus abandonner la partie tant le bison veillait avec soin sur la bisonne. Pendant le rut, il est fréquent que les mâles aient ce comportement.

Le jour suivant, nous rencontrâmes des marchands qui remontaient vers la *Nebeminnane sibi*, et nous partageâmes avec eux de la viande de bison. Sans plus attendre, nous allâmes à Portage-la-Prairie sur la rivière Assiniboine, où nous retrouvâmes Wamegonabiew, Wawbebenaisa et les autres membres de notre famille desquels nous étions séparés depuis si longtemps. Depuis son départ, Wawbebenaisa avait divorcé de sa femme pour épouser la fille de la sœur de Netnokwa. Cette fille avait été élevée dans notre famille et la vieille femme l'avait toujours traitée comme sa propre enfant. Dès qu'elle fut mise au courant de la situation, Netnokwa s'empara des quelques possessions de Wawbebenaisa, qui traînaient dans le wigwam, et les jeta dehors en lui disant :

– J'ai crevé trop souvent de faim par ta faute ! Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Va-t'en, et occupe-toi de chasser pour toi seul. Que pourrait faire d'autre un misérable comme toi ? Tu n'auras pas ma fille !

Ainsi renvoyé, Wawbebenaisa vécut seul pendant quelques jours, mais Netnokwa, ayant appris que sa première femme était remariée et qu'il était dans la

¹ *Nebeminnane sibi* : rivière des « canneberges des hautes terres » appelée depuis Pembina (E.J.). Les canneberges font partie de la famille des airelles. D'après Coues (1897 : 82), le nom viendrait de *nepin* (été) et de *minan* (baie). De toute façon, le terme *mîn* signifie baie ou fruit en ojibwa. Les Indiens distinguent au moins deux types de canneberges : les *nebemin* (canneberges des hautes terres) et les *muskegemin* (canneberges des marais) (James : 1830 : 294-295). Cette baie (*Virbunum opulos* ou *Virbunum pauciflorum*) est différente des vraies canneberges (*Vaccinium oxycoccus* et *V. macrocarpus*) (Densmore : 1974 : 294-295). La remarque de Tanner voulant que Pembina ait été désert lors de son passage fait problème. En effet, l'on sait que Chaboillez y a passé l'hiver 1797-98 et que Henry est arrivé en 1800, mais qu'il a attendu un hiver pour réoccuper Pembina. Est-ce à dire que Tanner est à Pembina en l'année 1799 (voire en 1797, comme le croit Coues (1897 : 81) ? Il est cependant plus plausible de penser que nous sommes en 1800 et que Henry a laissé temporairement le comptoir, car un peu plus loin dans le texte, Tanner va rencontrer des marchands sur la rivière Rouge.

misère, l'invita à revenir auprès de nous. C'est sans doute par crainte de la vieille femme qu'il se montra meilleur chasseur que jamais.

Cet hiver-là, je fus engagé par un marchand de fourrures, un certain Anib (« l'orme »)¹ comme l'appelaient les Indiens. Au fur et à mesure de la progression de l'hiver, qu'accompagnait un froid à pierre fendre, je dus me rendre à l'évidence : il m'était impossible d'obtenir la quantité de gibier que j'avais pris l'habitude de fournir au marchand et qu'il s'attendait à recevoir. On était au mi-hiver quand, à l'aube d'un matin, je commençai à forcer un wapiti à la course. La poursuite dura jusqu'au soir, et j'aurais touché mon but si les forces et le courage ne m'avaient trahi en même temps, m'obligeant à rebrousser chemin. En dépit du froid intense qui régnait, les vêtements que je portais étaient trempés par la sueur, et bientôt je les sentis se raidir sur moi. Mes mitasses², faites de tissu, avaient été réduites en lambeaux à force de courir à travers les buissons. Je me rendais compte que j'étais en train de geler quand, vers minuit, j'arrivai à l'endroit où j'avais laissé notre campement le matin. Je savais que la vieille femme avait l'intention de changer de place ; je savais aussi où elle devait aller, mais j'ignorais qu'elle serait partie ce jour-là. Je repartis sur les traces de Netnokwa. Peu à peu, mes souffrances s'atténuèrent pour faire place à cette sensation de torpeur qui, je le savais, précède le dernier stade d'affaiblissement quand on meurt de froid. Je redoublai d'efforts, mais, en dépit de la conscience que j'avais du danger où je me trouvais, je ne pus m'empêcher de m'allonger. Je finis par perdre connaissance, je ne sais pas combien de temps : lorsque je sortis d'un rêve, j'étais en train de tourner en rond, décrivant de grands cercles. Ayant retrouvé mes esprits, j'essayai de retourner sur le sentier d'où j'étais sorti. Cherchant autour de moi, j'aperçus au loin une lumière et je me dirigeai dans cette direction. Une fois de plus, je faillis m'évanouir avant d'atteindre le campement : je continuai de tourner en rond comme auparavant, mais sans tomber, car, dans ce cas, je savais que jamais je n'aurais pu me relever. Parvenu enfin sous le wigwam, je m'effondrai, sans toutefois perdre mes sens. Je me rappelle encore avoir remarqué la couche de givre qui recouvrait l'intérieur du *pukkwi* dans notre wigwam, et entendu ma mère dire qu'elle avait entretenu un grand feu dans l'espoir de mon retour. Elle disait encore qu'elle n'avait pas cru que je serais parti longtemps et que j'aurais dû me douter que, bien avant la nuit, elle aurait déménagé. Il me fallut un mois pour me rétablir et pouvoir sortir à nouveau, car je m'étais atrocement gelé, le visage, les mains et les jambes.

Le temps commençait à se réchauffer lentement et la neige a fondre, quand je repris mes occupations de chasseur. J'avais, en compagnie de Wawbenaissa,

¹ *Anib* dit l'orme : sans doute un jeu de mots sur Delorme, nom canadien assez répandu. Il faut se rappeler que la plupart des engagés auprès de la Compagnie du Nord-Ouest étaient originaires du Bas-Canada. Ils étaient recrutés à Montréal, Québec et Trois-Rivières. Il s'agit probablement de François Delorme qui était dans la région à la fin du XVIII^e siècle.

² *Mitasses* (de *midaus*). Mot d'origine algonquine. Sorte de grosses chaussettes qui couvrent la jambe et qu'on préfère de couleur vive.

remonté l'Assiniboine sur une bonne distance quand, dans une petite prairie largement circonscrite par la rivière, nous trouvâmes une harde d'environ deux cents wapitis. Nous allâmes aussitôt nous poster du côté opposé à la prairie, au fond d'une gorge qui n'avait pas plus de deux cents yards de profondeur, afin de bloquer le passage du troupeau. Cernés de toutes parts, craignant de s'aventurer sur la surface polie de la rivière, les wapitis se mirent à piétiner et à tourner dans la petite prairie. Du fait de cette bousculade générale, des cervidés vinrent à passer à proximité de nos armes, et nous en tuâmes deux. Dans notre hâte à vouloir serrer nos proies de plus près, nous avançâmes trop avant dans la prairie, ce qui eut pour effet de couper la harde en deux : tandis qu'une partie s'évadait par la rivière, l'autre fuyait par des talus escarpés. Wawbebenaisa s'élança aussitôt en direction des talus et, quant à moi, je courus sur la glace. Les wapitis, qui glissaient sur la surface polie de la rivière, étaient gagnés par le plus grand affolement. De plus, comme d'instinct ils s'étaient serrés les uns contre les autres, la glace se brisait au fur et à mesure sous leur poids. Une fois dans l'eau, ils se mirent à patauger en direction de la rive opposée, essayant dans un effort commun de remonter sur la glace ; mais celle-ci continua de se rompre devant eux. Sans avoir réfléchi, je bondis le long de la fissure causée par les wapitis. L'eau n'étant guère profonde à cet endroit, et les bêtes ne pouvant pas nager, je pensais que je pourrais facilement récupérer toutes celles que je tuerais. Je vidai mon arme aussi vite que je pus et, quand je n'eus plus de balles, je pris mon couteau et en tuai encore deux. Mais, en quelques minutes, tous les wapitis atteints dans l'eau étaient entraînés par le courant. Je les perdus tous, sauf un, frappé au moment où il se hissait sur la glace. Avec les trois bêtes abattues sur le rivage, nous en tenions quatre, et cela sur une harde d'au moins deux cents bêtes. Wawbebenaisa partit aussitôt, sous prétexte d'aller prévenir les marchands : en fait, il vendit les quatre wapitis comme le produit de sa chasse, quoiqu'il n'en eût tué que deux.

À cette époque, Wamegonabiew était hors d'état de chasser, car il s'était si cruellement brûlé lors d'une soûlerie qu'il ne pouvait même pas se tenir debout. Quelques jours plus tard, je retournai avec Wawbebenaisa, à la chasse aux wapitis. Il y en avait plusieurs dans la prairie et, grâce à une inégalité de terrain qui nous dissimulait, nous rampâmes vers le petit troupeau. J'avais choisi de tirer sur un très grand et gros mâle, mais Wawbebenaisa protesta :

– Non, mon frère, si tu ratais ta cible ? C'est le plus beau de la harde, c'est donc à moi de frapper. Tâche donc d'en tuer un plus petit.

Je lui répondis que, dans ce cas, j'en viserais un qui était couché. Nous fîmes feu en même temps, il rata son coup et je touchai ma cible. Le troupeau se dispersa aussitôt. Sans prendre le temps de dépecer le cadavre, voire de l'examiner, je me mis à la poursuite de la harde. Je continuai ma traque toute la journée, et, avant le soir, je tuai deux wapitis de plus. Les cervidés étaient si épuisés que le pouvais m'en approcher facilement. Comme la nuit était tombée, je regagnai du mieux que je pus notre campement où Wawbebenaisa avait déjà rapporté de la venaison. Il

avait bien amusé tout le monde en racontant comment il avait abattu un wapiti. Je dis à mon tour :

– Je suis très heureux qu'il ait tué un wapiti, car moi j'en ai tué trois, et demain nous aurons à manger à satiété.

Mais, comme je nourrissais des soupçons à l'égard de Wawbebenaisa, je le pris à part en lui demandant des explications. Il m'avoua sans difficulté que son wapiti n'était autre que le mien, et qu'il s'était contenté de prélever de la viande pour en rapporter. Ce fut encore lui qui alla chercher de l'aide chez les marchands afin de transporter les cervidés ; il les vendit tous les trois en son nom personnel, alors que sa contribution à la chasse avait été strictement nulle.

Lorsque Netnokwa apprit toute l'histoire, elle persécuta tant Wawbebenaisa qu'il fut obligé de partir. Il alla s'établir à environ une journée de marche de notre campement. De son côté, Wamegonabiew, qui avait, à l'automne, épousé une Ojibwa, s'en alla vivre chez son beau-père. Notre famille se composait, à présent, des membres suivants : la vieille femme, moi-même, Skwashish (la fille *Bowwetig*), Kezhikoweninne (fils de Tawgaweninne), encore jeune garçon, et deux enfants en bas âge. Pour la première fois de ma vie, je devais affronter l'hiver seul, sans personne sur qui compter. J'étais devenu le soutien de famille. J'avais pendant l'automne piégé beaucoup de castors et d'autres animaux, en sorte que provisoirement nous avions le nécessaire ; de plus, nous ne manquions ni de couvertures ni de vêtements.

Par un matin d'hiver glacial, au moment de partir à la chasse, j'enlevai tous mes bijoux en argent que je suspendis dans le wigwam. La vieille femme m'en demanda la raison. Je lui répondis que ce n'était pas très commode à porter par un temps aussi froid et que, d'ailleurs, je pourrais les perdre en poursuivant le gibier. Elle me fit des remontrances, mais je tins bon et m'en allai sans mes bijoux. Au même moment, Netnokwa se mettait en route pour visiter le campement de Wawbebenaisa où elle comptait être absente deux jours. Notre wigwam restait sous la garde de Skwashish (la fille *Bowwetig*) et de Kezhikoweninne.

Suite à une longue chasse infructueuse, je rentrai très tard le soir je trouvai les deux enfants qui tremblaient et pleuraient, debout près des cendres de notre wigwam. En raison de leur négligence, tout avait brûlé : mes bijoux en argent, un de mes fusils, plusieurs couvertures et beaucoup de vêtements étaient perdus. Jusque-là, nous avions eu, chez les Indiens de la région, une réputation de prospérité, mais maintenant, nous n'avions plus rien ; seuls un sac-médecine et un barillet de rhum avaient échappé au sinistre. Quand j'aperçus le barillet de rhum, la colère m'étreignit de constater que le seul objet épargné était inutile et néfaste, tandis que tout ce qui nous était vital avait disparu. Je m'emparai du barillet que je projetai au loin ; j'arrachai ensuite la couverture de la fille *Bowwetig* et l'envoyai à l'écart, toute seule dans la neige, lui reprochant sa négligence. Elle nous avait

privés de tout, il était donc juste qu'elle souffrît du froid plus que moi. Je pris le petit Kezhikoweninne dans mes bras et nous nous étendîmes sur les cendres chaudes ¹.

Le lendemain matin, je repartis très tôt pour la chasse. Je savais très bien quelle serait la réaction de la vieille femme en apprenant son malheur, et je m'arrangeai pour rentrer tard le soir. Approchant de l'endroit où se trouvait auparavant notre wigwam, je l'entendis qui grondait et battait la petite fille. Quand je vins près du feu, elle me demanda pourquoi je ne l'avais pas tuée, lorsque j'avais vu notre wigwam réduit en cendres.

- Puisque tu ne l'as pas fait, dit-elle, c'est moi qui dois la tuer à présent.
- Ô ma mère, ne me tue pas ! Je te rendrai tout ce que tu as perdu !
- Qu'as-tu à donner ? comment peux-tu me payer ?, dit la vieille femme.
- Je te donnerai Manitou, reprit la petite fille. Le Grand Manitou descendra pour te récompenser de ne pas m'avoir tuée !

Nous n'avions plus de provisions et nous allions presque nus, mais nous étions bien résolus à rallier le comptoir d'Anib, à *Kineukauneshewayboant*, pour obtenir un crédit. En effet, moyennant un ballot de peaux de castor, nous pûmes acheter des couvertures et des vêtements. Puis, ainsi équipés, nous allâmes chercher du secours chez Wamegonabiew, lequel nous accompagna, avec sa femme, à notre ancien campement.

Nous commençâmes à réparer nos pertes en construisant d'abord une petite hutte en mottes de terre pour nous abriter provisoirement, le temps de préparer les *pukkwi* pour un nouveau wigwam ². Les femmes montraient une grande diligence

¹ *Petite Bowwetig* : il convient de s'interroger pour savoir si la petite fille mérite un châtement si cruel. Le wigwam ayant brûlé par sa faute, la survie de toute la famille est menacée et, dans ces circonstances, le châtement paraît justifié et normal. C'est le comportement de Tanner qui est intéressant, car il laisse voir à quel point il est devenu Indien et comment Skwashish reste à ses yeux une captive, donc une étrangère.

² *Wigwam* : prononcé *wi-gi-wham* par les Indiens (E.J.). Les habitations ojibwa et ottawa n'étaient pas construites à partir d'un seul modèle. Ainsi, à l'ancienne mission de Saint-Ignace au XVII^e siècle, les habitations des Ottawa ne différaient guère de celles de leurs voisins les Hurons. C'était de longues huttes communautaires dont le toit était en forme de voûte (cf. Quimby : 1966 : 4). Le wigwam ressortit à une forme de vie plus nomade ; aussi, lorsque les Indiens chassaient en forêt ou vivaient temporairement dans un village, ils adoptaient le wigwam à dôme hémisphérique. Il arrivait aussi que l'on habitât dans des structures coniques (sortes de tipis plus petits que ceux des Indiens des Plaines). Au printemps, lorsque les Indiens allaient dans les érablières, ils vivaient alors dans des cabanes semi-souterraines communautaires (Henry : 1809 : 217). On trouvait aussi les abris de chasse faits de branches, de troncs d'arbre ou de peaux d'orignal, les tentes cérémoniales hémisphériques ou coniques

dans l'exécution des *pukkwi*, et nulle n'était plus active que Skwashish, la petite *Bowwetig*. Le soir, lorsqu'il faisait trop noir pour chasser, Wamegonabiew et moi les aidions à cette tâche. En quelques jours, notre wigwam fut achevé. Après avoir tué trois wapitis, Wamegonabiew rentra chez lui.

En peu de temps, l'abondance et la bonne humeur revinrent sous notre toit. Un soir, la vieille femme appela près d'elle la petite *Bowwetig* en lui demandant si elle se souvenait de sa promesse au moment où elle avait été fouettée pour avoir laissé brûler le wigwam ? Skwashish resta silencieuse, et Netnokwa saisit cette occasion pour lui expliquer qu'il n'était pas convenable de se servir du nom d'une divinité de manière légère et irrévérencieuse.

pouvant abriter une centaine de personnes, et enfin la plus petite habitation de toutes : la tente de sudation en forme de dôme.

Chapitre VI

Échec pour rejoindre un parti de guerriers en route pour le Missouri – Départ pour la rivière au Wapiti – Rencontre de Naudoway du Bas-Canada – Hospitalité des Cris – Médecine sacrée – Querelle avec un Naudoway – Une bande de *Tuskawgomeeg* – Source saline sur la rivière au Wapiti -Grave chute de cheval – Difficultés engendrées par mon frère de lait – Mœurs de l'orignal – Territorialité de l'orignal, du wapiti et du caribou.

[Retour à la table des matières](#)

Nous restâmes au même endroit jusqu'au printemps et, à la saison du sucre d'érable, nous partîmes pour *Kineukauneshewayboant* où nous demandâmes aux Indiens de nous concéder quelques arbres. Ils nous attribuèrent un coin où il n'y avait que quelques petits arbres chétifs. Netnokwa, fort mécontente, refusa de s'y arrêter plus longtemps. Après avoir voyagé pendant deux jours, nous trouvâmes de fort beaux érables, de l'écorce solide pour fabriquer les récipients et, de surcroît, des castors en abondance¹. Nous avons presque terminé de faire le sucre quand Wamegonabiew, accompagné de son beau-père et de sa nombreuse famille, arriva dans le plus grand dénuement. Nous avons les moyens de leur offrir quelque chose, mais la vieille Netnokwa, en présentant au vieil homme dix de mes plus belles et plus grandes peaux de castor, ne put s'empêcher de dire :

– Ces castors, comme beaucoup d'autres, ont été tués par mon jeune fils ; or il est bien plus faible et inexpérimenté que toi ou Wamegonabiew...

¹ La récolte de la sève d'érable constituait un apport important dans l'alimentation saisonnière des Ottawa et des Ojibwa. Avant l'introduction des contenants en métal, on recueillait la sève dans des récipients en écorce de bouleau, et on faisait cuire le sirop et le sucre au moyen de pierres brûlantes. On conservait le sucre dans des paniers appelés *mukkuk*. L'usage du sirop d'érable était multiple : on s'en servait pour assaisonner le riz sauvage et le poisson (comme substitut du sel) et pour faire des boissons à l'eau, par exemple. Alexander Henry le Vieux rapporte que, lors d'une récolte, sept Ojibwa et lui-même fabriquèrent quelque 725 kilos de sucre d'érable et 163 litres de sirop. De plus, pendant le mois que dura la récolte, ils consommèrent environ 135 kilos de sucre bien qu'ils eussent la possibilité de chasser et de pêcher. Il ajoute que, dans ces circonstances, certains individus prirent du poids (1809 : 68 et passim et 217 et passim). Ordinairement, les familles qui se réunissaient pour la récolte du sucre d'érable appartenaient au même groupe familial et réclamaient le droit exclusif d'exploitation de leur érabièrre. Cependant, il faut noter que dans le récit, les Ojibwa et les Ottawa sont loin de leurs territoires traditionnels.

Elle n'avait pas très envie de faire ce cadeau et le vieil homme était tout honteux de l'accepter. Quelques jours après, nos hôtes s'en allaient au comptoir de *Kineukauneshewayboant*, et Wawbenaissa se joignait à nous au moment où, de notre côté, nous partions avec un groupe au comptoir de la rivière la Souris. On était en pleine feuillaison printanière, et l'écorce se détachait déjà des arbres quand une vague de froid survint. Un jour que nous étions en train de harponner des esturgeons, une tempête de neige nous surprit. La couche de neige atteignit très vite la hauteur du genou ; le gel fit craquer les arbres comme en plein hiver, et beaucoup de ceux-ci périrent ; puis les glaces recouvrirent la rivière.

Au comptoir de la rivière la Souris, les Assiniboines, les Cris et les Ojibwa se rassemblaient à nouveau pour se joindre aux Mandans dans une expédition guerrière contre les *Agutchaninnewug* (peuple dont j'ai déjà parlé)¹. Cette fois, je décidai de les accompagner et annonçai à ma mère :

– Je pars avec mes oncles qui s'en vont chez les Mandans.

Elle tenta de m'en dissuader et, face à mon obstination, elle s'empara de mon arme et de mes mocassins. Son opposition eut pour effet d'attiser mon ardeur, et c'est pieds nus et les mains vides que je suivis les Indiens, croyant que quelqu'un viendrait vite à mon secours. Mais je me trompais lourdement, car ils me renvoyèrent, et aucune de mes supplications n'y put rien.

Mécontent et déçu, je n'avais plus qu'à rentrer pour rester avec les femmes et les enfants. Je ne réclamai pas mon fusil à la vieille femme. Au contraire, je pris mes trappes et m'en allai piéger le castor – en nombre suffisant – pour m'acheter une nouvelle arme. Ces occupations m'avaient permis d'apaiser mon ardeur guerrière. Pendant ce temps, les femmes laissées à l'arrière commençaient à avoir faim. En fin de compte, si elles mangèrent à leur faim, c'est grâce aux efforts que des garçons comme moi et des vieux firent pour les ravitailler.

Enfin les guerriers rentrèrent, sans avoir accompli de grands faits, pour ne pas dire rien du tout. De notre côté, nous partîmes pour la rivière au Wapiti avec un homme, parent de Netnokwa, appelé Wauzhegawmeshkum (« celui qui marche le long du rivage »)². Cet homme avait deux femmes, dont l'une se nommait Mesaubis (« duvet d'oison »). Il était également accompagné d'un chasseur renommé, Kauwabenitto (« celui qui lève tout le gibier »). De la rivière la Souris, nous suivîmes un itinéraire qui s'orientait droit au nord. Nous avions six chevaux

¹ Voir note 17, chapitre III.

² *Wauzhegawmeshkum* : comme le dit Tanner plus loin, cet homme est le fils de la sœur de Netnokwa. Tanner et lui sont donc des cousins parallèles et, selon le système de classification de la parenté, ils sont frères.

qui nous permirent d'avancer avec une grande rapidité¹. Il nous fallut plusieurs jours pour atteindre la source de la rivière au Wapiti. Wauzhegawmeshkum nous quitta à ce point pour aller à un rendez-vous de guerriers sur les bords du Missouri. Kauwabenitto resta avec nous et ne faillit jamais à sa tâche. Il nous distribuait toujours les parties les meilleures et les plus délicates du gibier qu'il rapportait. Il m'indiqua aussi où trouver un étang et des digues de castors à quelque distance.

Je m'y rendis un soir et, m'étant assis, je découvris bientôt un sentier que les castors avaient tracé pour apporter leur bois dans l'étang. Je m'installai tout près pour surveiller, supposant que, tôt ou tard, l'un d'eux passerait par là. À peine étais-je en position de guet que j'entendis, tout près, les bruits caractéristiques que font les femmes quand elles tannent les peaux. J'étais sur le qui-vive car, à ma connaissance, il ne devait pas y avoir d'autres Indiens dans les parages, et je redoutais qu'une tribu ennemie n'eût établi un campement. Désireux d'en savoir davantage et de ne pas rentrer sans avoir élucidé le mystère, je mis mon fusil en position de tir, et m'engageai sur le sentier tout en m'entourant des précautions nécessaires. Je tâchais de voir le plus loin possible devant moi : quelle ne fut donc pas ma surprise quand, regardant de côté, j'aperçus, à quelques pas, un Indien nu au corps peint. Couché à plat ventre dans les buissons, il tenait aussi son arme en joue. La seconde d'après, sans réfléchir, je bondissais de l'autre côté du sentier en dirigeant mon fusil contre l'Indien. Mais cela provoqua chez lui un grand éclat de rire rassurant, puis il se mit debout et me parla en ojibwa.

Il avait cru, comme moi, que, à part sa famille, il n'y avait pas d'autres Indiens dans les environs. En revenant de son campement, établi tout près de l'étang aux castors, il avait été fort étonné de surprendre un homme qui rampait dans les buissons. M'ayant aperçu le premier, ignorant si j'étais un ami ou un ennemi, il s'était tout de suite dissimulé. Quand nous eûmes fait connaissance, il m'accompagna à notre wigwam où Netnokwa découvrit qu'il lui était apparenté. La

¹ C'est la première fois que le narrateur parle de chevaux. Cela n'a rien d'étonnant, car l'introduction de chevaux dans la région de la rivière Rouge et de l'Assiniboine est encore récente au tournant du XIX^e siècle. En effet, si les tribus de l'Ouest possédaient des chevaux depuis longtemps, il n'en allait pas de même pour celles de l'Est. Les Indiens se procuraient des montures de deux façons : soit par le troc, soit par le vol. C'est le cas des chevaux dont parle Tanner et qui ont été volés aux Atsina lors d'une expédition guerrière. Les raids entrepris dans ce but vont être de plus en plus fréquents. John Macdonell, commis principal de la Compagnie du Nord-Ouest sur l'Assiniboine, s'en plaint dans son journal en 1793 : « ... les autochtones utilisent (les chevaux) pour faire la guerre et pour (chasser) le bison... leur vol est une source intarissable de querelles parmi les Sauvages » (Gates : 1933 : 113-114). En 1800, Alexander Henry le jeune écrit qu'il vient d'acquérir deux chevaux, les premiers à la rivière Rouge. Il ajoute que les Saulteurs n'en ont pas (Coues : 1897 :46-47). L'on considère généralement que l'adoption du cheval a été la cause de l'abandon du canot. À l'époque, on utilisait des selles en bois et, d'après Henry, les chevaux étaient aussi maltraités par les Indiens que par les Canadiens. Pendant l'hiver, les Indiens laissaient les chevaux en liberté dans un bois, et ceux-ci devaient creuser sous la neige pour se trouver de la nourriture. Seuls les plus robustes survivaient (cf. Ray : 1974 : 156-163).

famille de cet homme vécut une dizaine de jours avec nous puis alla se fixer à quelque distance de là.

Pour la seconde fois, j'allais encore passer l'hiver seul avec ma famille. Mais, peu avant la venue des grands froids, sept chasseurs *naudoway*, dont l'un était le neveu de *Netnokwa*, arrivèrent de *Moneong* (Montréal). Ils demeurèrent avec nous de sorte qu'à l'automne et au début de l'hiver, nous piégeâmes beaucoup de castors. Je surpassais à la chasse cinq des *Naudoway* et, bien qu'ils eussent chacun dix trappes et moi six seulement, j'attrapai plus de castors qu'eux ; en revanche, les deux autres me dominaient dans tous les champs d'activité¹.

Au cours de l'hiver, deux nouveaux *Naudoway* arrivèrent. Ils travaillaient pour une compagnie appelée, par les Indiens, *Ojibbeway Waymetegoosh shewug*², c'est-à-dire les « Français Ojibwa ». Ils étaient avec nous depuis un certain temps quand, le gibier commençant à manquer, la faim s'installa. Un jour, nous partîmes tous ensemble chasser le bison. Le soir venu, tous les chasseurs étaient rentrés, sauf un très grand jeune homme et un tout petit vieillard du groupe *naudoway*. Le lendemain, le grand jeune homme revint portant une couverture toute neuve de peau de bison et une magnifique paire de mocassins tout neufs aux pieds. Il nous raconta qu'il avait rencontré par hasard une bande de *Cris* vivant dans sept tipi. Au début, les choses s'étaient passées non sans difficulté, mais finalement le grand jeune homme avait réussi à se faire comprendre des *Cris*. Invité à pénétrer sous un tipi, il y avait passé la nuit, après avoir été bien accueilli et nourri. Le matin, alors qu'il pliait la peau de bison dans laquelle il avait dormi dans l'intention de la rendre, ses hôtes lui firent savoir qu'elle lui appartenait désormais. Puis, quelqu'un ayant observé que ses mocassins étaient bien usés, une femme lui en offrit une nouvelle paire.

Ce genre d'accueil est très fréquent chez les Indiens qui n'ont eu que peu de rapports avec les Blancs. L'hospitalité est d'ailleurs une des vertus les plus importantes que les anciens, lors des conversations nocturnes, inculquent aux enfants. Le *Naudoway* n'était guère habitué à ce genre de réception dans son pays d'origine.

¹ *Naudoway* (nom donné au serpent à sonnettes, une espèce plus petite que le serpent à sonnettes commun dit *sheshegwa* : James : 1830 : 303). Il s'agit de chasseurs iroquois dont la présence en des terres aussi éloignées ne devrait pas surprendre. En effet, la Compagnie du Nord-Ouest, entre autres, désireuse d'exploiter au maximum les territoires à castor, avait pris l'habitude d'engager des Indiens de l'Est du Canada : des Algonquins, des Nipissing et des Iroquois. Ainsi, dès la fin du XVIIIe siècle, les chasseurs iroquois étaient en grand nombre dans tout le Nord-Ouest. L'explorateur David Thompson rapporte la présence de 250 Iroquois sur la Saskatchewan et d'un nombre indéfini sur la *Red Deer* (Tyrrell : 1916 : 229).

² *Waymetegoosh* : « ceux qui portent des croix de bois ». Le terme *zaugau nashi* (« ceux qui sont apparus sur des bateaux à voiles ») désigne les Français en général communication personnelle Basil Johnston). Cette « compagnie des Français Ojibwa » dont parle Tanner est peut-être la XY, une rivale de la Compagnie du Nord-Ouest, fondée en 1798, et démantelée en 1804, ou la Compagnie de Commerce pour la Découverte des Nations du haut du Missouri.

Le grand jeune homme venait d'arriver depuis peu, lorsque le petit vieux se présenta à son tour. Il prétendait avoir vu des Assiniboïnes qui vivaient dans une cinquantaine de tipi. Il avait été reçu par eux avec beaucoup de cordialité, et, bien qu'il n'eût rien à exhiber à l'appui de ses dires, il ajouta que les Assiniboïnes vivaient dans l'abondance et qu'ils seraient éventuellement heureux de faire preuve d'hospitalité à notre égard. Il nous persuada qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'aller les rejoindre. Le lendemain, alors que nous étions prêts à partir et que nous l'attendions avec impatience, il déclara :

– Non, non, je ne peux pas partir maintenant, je dois d'abord recoudre mes mocassins.

Afin qu'il n'y eût aucun retard, un des jeunes hommes lui en donna une nouvelle paire, mais l'instant d'après, le petit vieux prétendit devoir découper sa couverture pour en faire des mitaines. L'un des Naudoway, qui possédait du tissu, l'aida alors dans cette tâche. Mais le vieux continuait d'inventer des prétextes pour retarder notre départ, et, chaque fois, quelqu'un du groupe essayait de satisfaire ses nouvelles demandes. En fin de compte, nous en vînmes à le soupçonner d'avoir menti. Quelqu'un le suivit de loin : peu après, nous eûmes la conviction que, n'ayant pas quitté vraiment les environs de notre campement, il n'avait jamais rencontré les Indiens en question. De surcroît, il ne s'était rien mis sous la dent depuis la veille.

Reconnaissant qu'il serait vain de partir à la recherche de cinquante tipis assiniboïnes, nous préférâmes aller chez les Cris que le jeune homme naudoway avait rencontrés. Mais notre projet tourna court, car nous rencontrâmes une autre bande de Cris. Elle nous était complètement étrangère, et nous demandâmes à voir son chef. On nous convia sous son tipi où nous prîmes place. Aussitôt après, les femmes mirent la marmite au feu et sortirent d'un sac une nourriture que nous n'avions jamais vue et qui excitait considérablement notre curiosité. Cette substance placée devant nous, nous observâmes qu'elle consistait en un agrégat de petits poissons de taille égale (atteignant à peine un pouce de largeur). Quand les femmes les enfouirent dans la marmite, ils étaient encore congelés et ne formaient qu'une masse compacte. Ces petits poissons qui, par la suite, nous devinrent familiers, car nous les pêchions et les mangions, se trouvent dans de petites dépressions marécageuses. Leur nombre est si imposant qu'on peut même les recueillir par centaines à la fois dans le creux de la main ¹.

Notre repas terminé, une femme, qui semblait être l'épouse principale du chef, vint examiner nos mocassins et nous en distribua de nouveaux. Ces gens étaient alors en voyage, et ils nous quittèrent peu après. Nous construisîmes un *sunjégwun*, pour y déposer les bagages qui pourraient nous gêner dans notre

¹ Ces petits poissons sont peut-être des éperlans arc-en-ciel (*Osmerus mordax*), nombreux dans les lacs de la région.

marche, et nous partîmes chasser le bison dans les plaines. C'est pourquoi nous suivîmes le sentier emprunté précédemment par les Cris : nous les rattrapâmes dans la prairie au milieu de l'hiver.

Peu de temps après, notre grand Naudoway tomba malade. Ses amis allèrent demander à un vieux *medicine-man* cris, du nom de Mukkwah (« l'ours »), de lui venir en aide.

– Donnez-moi dix peaux de castor, répondit-il, et j'aurai recours à mon savoir pour le délivrer de son mal.

Mais nous avons laissé nos pelleteries dans notre *sunjégwun*, et, depuis notre arrivée, nous avons piégé bien peu d'animaux. Nous ne pûmes réunir que neuf peaux de castor auxquelles nous ajoutâmes un morceau de tissu dont la valeur dépassait celle d'une peau. Le *medicine-man* accepta d'officier.

Avant de recevoir le malade, il prépara l'intérieur de son tipi en prévision de la cérémonie d'inauguration. Le patient fut ensuite amené et assis sur des nattes près du feu. Le vieux Mukkwah, un ventriloque aux pouvoirs médiocres et un *medicine-man* de faible réputation, tâcha d'imiter de son mieux différents bruits, s'efforçant de faire croire à l'assistance que les bruits provenaient de la poitrine du malade. Enfin, passant la main sur la poitrine du Naudoway, il prétendit entendre le crépitement d'un feu malfaisant. Il glissa alors l'autre main sur le dos du malade où il appliqua la bouche. Il frottait et soufflait depuis un moment lorsqu'une petite balle tomba, comme par hasard, sur le soi. Il continua ainsi tour à tour de souffler, de frictionner et de lancer en l'air la petite balle pour la passer ensuite entre les paumes de ses mains. Et puis, il jeta la balle dans le feu où elle se consuma, en émettant un sifflement semblable à celui de la poudre humide.

Cela ne me surprit guère car j'avais remarqué un peu plus tôt le vieux Mukkwah en train de répandre de la poudre sur le sol à l'endroit où venait de tomber la balle. Il dut se rendre compte que ce qu'il venait de faire ne suffirait pas à satisfaire ceux qui avaient engagé ses services : il prétendit qu'il y avait sans doute un serpent dans la poitrine du malade et qu'il ne pouvait effectuer cette opération dans l'immédiat. Le lendemain, après avoir fait des préparatifs similaires à ceux de la veille – et s'être livré aux mêmes pantomimes –, il parut extirper un petit serpent de la poitrine de son patient. Il garda pendant un temps une main sur l'endroit d'où il prétendait avoir extrait le serpent en expliquant que le trou n'était pas encore fermé. Non seulement il refusa de détruire le serpent, mais encore il le mit de côté avec de grandes précautions, de crainte, dit-il, qu'il ne s'infiltrât à nouveau dans un autre corps.

Cette imposition des mains, fort mal conduite, n'eut aucun effet bénéfique sur la santé du malade. De plus, le *medicine-man* devint vite l'objet des sarcasmes et de la moquerie des Naudoway qui s'amusaient à imiter les différents bruits entendus lors de la cérémonie. Des Cris, connus pour leur sagesse et leur

respectabilité, nous firent savoir qu'il valait mieux n'avoir rien à faire avec ce Mukkwah, qui avait parmi eux la réputation d'un fol excentrique ¹.

À cette époque, je rencontrai certaines difficultés à cause d'un Naudoway qui chassait pour un Ojibwa appelé Waymetagoosheuwug. Il était arrivé dans ce territoire peu après moi, et son droit de chasse dans un lieu particulier du territoire n'était certainement pas plus établi que le mien. Or, à une ou deux reprises, il s'était plaint de moi, prétextant que je chassais à des endroits où je n'avais pas qualité pour le faire.

Un jour que j'avais repéré une colonie de castors, je posai mes pièges et les laissai comme à l'habitude jusqu'au lendemain. Le jour suivant, en allant les visiter, je découvris que le Naudoway en question avait suivi mes traces, enlevé et jeté mes pièges dans la neige pour mettre les siens à la place. Il avait attrapé un castor que je me permis, sans hésitation, de m'approprier. Ayant jeté à mon tour ses pièges au loin dans la neige, je reposai les miens ².

L'affaire devint publique, et tous les Naudoway, y compris les amis de cet individu, tinrent à m'assurer de leur sympathie. Dans les litiges de ce genre, la coutume de la tribu fait loi, et quiconque tente de s'y soustraire ne saurait attendre appui ou soutien de personne. Chez les Indiens, il est d'ailleurs fort rare que l'injustice ou la contrainte découlent d'un conflit d'ordre privé opposant un homme à un autre.

Nous restâmes environ un mois dans cette prairie, puis nous rentrâmes au campement où nous avons laissé Netnokwa, pour retourner aussitôt au comptoir de la rivière au Wapiti. J'avais quitté maintenant le groupe des Naudoway pour vivre par moi-même. Bientôt une famille de *Tuskwawgomeeg* du Canada vint s'établir dans notre voisinage ³. Allant la visiter pour la première fois j'ignorais encore de quels gens il s'agissait. Je me souviens que, comme je venais de pénétrer sous le wigwam, mon hôte en sortit aussitôt pour revenir avec mes raquettes qu'il plaça à sécher près du feu, puis, s'avisant qu'elles avaient besoin de réparations, il demanda à un vieil homme de s'en occuper. Durant la journée, mon hôte tua

¹ Le *medicine-man* est en général respecté et craint à cause de ses pouvoirs. Ce Mukkwah devait être un bien piètre personnage pour devenir l'objet de sarcasmes. Ajoutons toutefois à sa décharge que les Iroquois, des étrangers, n'étaient pas forcés de partager la même foi dans les institutions de leurs hôtes, les Cris.

² Tanner agit selon la loi des chasseurs. Peter Grant, de la Compagnie du Nord-Ouest, écrit à ce sujet vers 1803 « ... quand un Indien a choisi l'emplacement de son territoire, personne d'autre ne peut y chasser sans sa permission. Si quelqu'un découvre un site où vivent des castors, il le marque et le considère comme sa propriété personnelle, et personne d'autre ne peut l'exploiter sans sa permission » (Masson : 1960 : 326).

³ *Tuskwawgomeeg* (« le peuple qui vit à l'autre extrémité du lac », Johnston : 1978 : 12). Il s'agit des Nipissing, des Algonquins originaires du lac du même nom en Ontario, près du lac Huron. Aujourd'hui, on trouve des descendants des Nipissing dans trois réserves de l'Ontario et du Québec.

plusieurs castors qu'il s'empessa de m'offrir. La générosité de ces *Tuskwawgomeeg* ne se démentit jamais pendant tout leur séjour auprès de nous. Leur langue ressemble à celle des Ojibwa : elle en diffère, pourrait-on dire, comme le cris du muskego.

La saison du sucre d'érable revenue, j'allai sur les bords de la rivière au Wapiti établir un campement à deux milles du fort. Les arbres à sucre, appelés par les Indiens *shishigummauwis*, sont de la même espèce que ceux des basses terres du haut Mississippi où les Blancs les désignent sous le nom de « érables des rivières »¹. Nos *shishigummauwis* étaient fort grands mais très éparpillés et, pour cette raison, nous dûmes ériger deux camps de chaque côté de la rivière. Je demurai seul dans l'un d'entre eux, tandis que la vieille et les enfants habitaient dans l'autre.

Pendant que je faisais le sucre, j'en profitai pour tuer divers oiseaux (canards, oies) et aussi des castors. Non loin de mon campement, il y avait une source d'eau saline où les marchands avaient coutume de faire du sel. Cette source, d'environ trente pieds de diamètre, est parfaitement bleue, personne n'est jamais parvenu à en sonder la profondeur, même à l'aide de longues perches. Elle est située non loin de la rivière au Wapiti, entre l'Assiniboine et la *Saskawjawun*, à environ vingt jours de marche du comptoir du lac Winnipeg. Dans cette partie du pays, on compte une grande quantité de sources ou de lacs salins : la plus importante reste cependant celle dont je parle².

C'est au comptoir de la rivière au Wapiti que je fis la connaissance d'un gentleman qui s'intéressait beaucoup à ma personne. Il aurait bien voulu que je l'accompagne en Angleterre, mais je craignais, en allant là-bas, d'être abandonné et de me mettre dans l'impossibilité de retourner un jour aux États-Unis pour y

¹ Tanner établit ici une distinction entre l'érable à sucre (*Acer sacharinum*) et l'érable des rivières (*Negunda fruxinisolium* ou *N. aceroides*) qu'il appelle respectivement *ninautik* (« notre arbre ») et *sheshegumauwis* (« la sève coule vite »).

² Il est très difficile d'identifier la source saline dont parle Tanner. D'après ses indications, c'est peut-être le lac *Salé* de Hind (1860) (entre les rivières Oak et Minnedosa ou *Saskawjawun*), ou un important gisement salin sis dans une pointe du lac Winnipegosis (nord du lac Dauphin). La rivière au Wapiti fait problème : tantôt on a l'impression qu'elle est plus au sud, tantôt qu'elle est plus au nord. Ainsi, un peu plus loin dans le texte, l'on verra que Tanner la situe au-delà de la rivière *Swan* (anciennement au Cygne). La rivière au Wapiti serait donc la *Red Deer* (anciennement à la Biche) qui coule dans le nord de la Saskatchewan et qui se jette dans le lac du même nom au Manitoba. La *Menaukonoskig* est encore plus mystérieuse : c'est peut-être la rivière *Valley* qui se jette dans le lac Dauphin, et dont la source n'est pas loin de la rivière *Shell* (anciennement à Coquille). Cependant quelques indications de Tanner laissent penser que ce cours d'eau est tout simplement la haute Assiniboine où se trouvait Fort-Alexandria de la Compagnie du Nord-Ouest. Observons à ce propos que cette région était l'objet de compétitions acharnées entre les compagnies de fourrures et les commerçants indépendants. Ainsi l'on trouvait des comptoirs sur la *Red Deer*, au lac Dauphin, sur la haute et la basse Assiniboine et des sous-comptoirs à divers autres endroits. Comme on le voit, le pays dans lequel circule le narrateur est extrêmement vaste, et il arrive que ses indications géographiques soient vagues.

retrouver mes amis s'ils étaient toujours vivants. J'étais d'ailleurs fort attaché à la chasse que je considérais à la fois comme un métier et un amusement. Aussi déclinai-je son invitation ¹.

Parmi les Indiens qui, au printemps, se rassemblèrent au comptoir, apparut notre vieil ami et compagnon, Pshauba. Ces Indiens ne manquèrent pas, fidèles à leur habitude, de troquer le produit de leurs chasses d'hiver et de printemps ainsi que leur sucre d'érable, etc., contre du whisky. Quand Pshauba et ses amis eurent bu tout ce qu'ils s'étaient procuré, la vieille Netnokwa leur passa un baril de dix gallons de rhum qu'elle avait caché pendant toute l'année, sous les cendres, derrière la maison du marchand.

À cette soulerie incroyable, émaillée de discordes et de querelles, succédèrent la faim et la pauvreté ². Pour mettre fin à la famine qui prenait de sévères proportions, quelqu'un proposa d'organiser un concours de chasse : le gagnant serait celui qui capturerait le plus de lapins en une journée. Lors de cette épreuve, je surpassai Pshauba, qui pourtant avait été mon maître de chasse ; néanmoins, il me restait supérieur pour tout ce qui avait trait au gros gibier.

¹ Alors qu'il était à Fort-Alexandria, Daniel Harmon écrit dans son journal daté du 9 juillet 1801 : « J'ai rencontré aujourd'hui un Américain qui, enfant, a été enlevé à ses parents... par les *Sauteux* (Ojibwa) avec qui il est resté depuis. Il ne parle pas d'autre langue que la leur. Il est âgé d'une vingtaine d'années et est considéré comme un chef. Il n'aime pas qu'on lui rappelle ses parents, il ressemble en tout point -sauf le teint - aux vrais Sauvages dont il partage la vie. On dit de lui qu'il est un excellent chasseur. Il vit avec une vieille femme... envers qui il semble avoir autant d'affection que si elle était sa vraie mère » (1937 : 49 voir aussi 90-91). Bien que ni Harmon ni Tanner ne mentionnent de nom, on peut supposer à juste titre – les dates concordent - qu'il s'agit de leur rencontre. Ce passage du journal de Harmon est précieux, en effet rarissimes sont les références à Tanner le captif. Tout se passe comme s'il était vu par les marchands comme un Indien. Il faut dire aussi qu'à l'époque les phénomènes de captivité étaient fréquents et, en ce sens, Tanner n'est pas un cas exceptionnel. Les seules allusions qu'on retrouve dans les journaux d'autres marchands sont celles de Chaboillez et de McLeod, mais elles sont brèves ; le premier écrit le 26 août 1797 qu'il a rencontré « la Vieille Courte Oreille [nom donné aux Ottawa originaires de Mackinac (NA.T.)] et ses deux fils » à qui il a donné du tabac et accordé un crédit de 30 peaux (Hickerson : 1959 : 275). Le 2 janvier 1801, le second écrit de Fort-Alexandria : « les deux fils de la "Cheferesse" (sic) sont venus dernièrement au fort. Ils arrivent de mont au Castor (Saskatchewan) où se trouvent certains de mes débiteurs. Ils ont seulement apporté une peau d'ours, quatre peaux de loup et une peau de castor ainsi que vingt morceaux de viande séchée » (Gates : 1933 : 146). Bien entendu, dans ces deux cas, nous n'avons aucune preuve que les fils de la « Cheferesse » ou de la « Vieille Courte Oreille » sont *Wantonabiew* et *Shawshawabenase*.

² Bien que les beuveries soient fréquentes dans la narration, il ne faudrait pas croire pour cela que les Indiens étaient des ivrognes invétérés. La lecture des journaux des marchands, notamment, pourrait accréditer cette idée. Il ne faut pas oublier toutefois que les beuveries prenaient place lors des visites des Indiens au comptoir et que, le reste du temps, ils chassaient en forêt où ils n'étaient pas influencés par les spiritueux. Cependant, cette remarque ne devrait pas minimiser le fait que les ravages de l'alcool ont été grands chez les chasseurs, et que la responsabilité en incombe aux marchands de fourrures qui étaient prêts à tout pour s'enrichir.

Nous quittâmes le comptoir pour la rivière Rouge, en passant par la rivière au Cygne et la *Menaukonoskig*. Nous nous arrê tâmes quelque temps à un site – où les sources de la *Menaukonoskig* et de l'*Aissug sibi* (ou rivière à Coquille) se rencontrent – pour trapper le castor. Nous avons trouvé de l'aide en la personne de Naubashish, un jeune homme qui s'était joint à nous depuis peu. Ayant observé, dans notre voisinage, des traces récentes laissées par des Indiens, je décidai d'aller à leur recherche. Laissant la vieille femme et la famille avec Naubashish, je pris mon meilleur cheval que je dirigeai sur une piste à travers la prairie.

Quelque temps plus tard, je passai par un endroit où quelqu'un avait campé la veille. C'est alors que mon cheval, en franchissant un tronc d'arbre qui reposait en travers du sentier, dénicha une gelinotte qui, affolée, s'enfuit devant lui. Le cheval prit peur, me désarçonna et je tombai sur le tronc, avant de rebondir sur le sol. Comme, dans ma chute, je n'avais pas lâché les rênes, le sabot avant du cheval m'écrasa la poitrine. Pendant quelques heures, je fus incapable de remonter à cheval. Quand j'y parvins enfin, ma détermination de retrouver les Indiens ne m'avait pas quitté, d'autant plus que, selon mes estimations, leur campement devait être plus rapproché que le nôtre. Quand je les eus enfin rejoints, je ne pouvais plus parler ; ils s'aperçurent que j'étais blessé et ils me soignèrent avec bonté. Je ne me suis jamais remis d'ailleurs de cette grave blessure.

L'un des buts de ma visite était d'essayer de prendre des nouvelles de Wamegonabiew, mais personne ne l'avait rencontré. Je pris la décision de laisser ma vieille mère à *Menaukonoskig* et d'aller seul à la rivière Rouge. Je possédais quatre chevaux, dont l'un, magnifique, était très rapide. Des cent quatre-vingts chevaux rapportés d'une expédition guerrière chez les *Bowwetigo-wenninewug* [Atsina], c'était certainement la plus belle bête. Les guerriers, des Cris, des Assiniboines et des Ojibwa, avaient été absents pendant sept mois. Ils avaient attaqué et détruit un village et, en plus des prisonniers, ils avaient ramené cent cinquante scalps.

Dix jours après avoir quitté *Menaukonoskig*, j'arrivai avec ce cheval au comptoir de la rivière la Souris. J'y appris que Wamegonabiew était à Pembina, sur la rivière Rouge. M. M'Kee¹ envoya un homme pour m'indiquer le chemin de la source de la rivière Pembina. J'y trouvai Anîb, un commerçant que je connaissais bien. À un jour de voyage de son comptoir, je découvris le campement du beau-père de Wamegonabiew, mais il n'y avait pas trace de mon frère, et le vieil homme me reçut sans amabilité. Il vivait avec une bande de Cris qui avait une centaine de tipi.

¹ M. M'Kee : il y avait plusieurs McKay dans le commerce des fourrures. Il s'agit peut-être ici de George McKay, un commis de la Compagnie du Nord-Ouest, responsable du haut de la rivière Rouge, vers 1800 (Gates : 1933 : 127).

Me doutant qu'il se passait quelque chose de louche, j'allai passer la nuit chez un vieux Cris que je connaissais déjà. Le matin, il me dit :

– Je crains qu'on ne tue ton cheval, va donc voir comment on le tourmente.

Je sortis immédiatement pour me trouver confronté à un groupe de jeunes hommes et de garçons qui, après avoir jeté mon cheval à terre, le battaient sans pitié. M'approchant, je vis que certains lui tenaient la tête tandis qu'un homme, assis sur son corps, lui donnait des coups. Je m'adressai à cet homme

– *Nedji*¹, tu dois descendre.

Il répondit :

Il n'en est pas question.

Dans ce cas, je vais t'aider, dis-je.

Sur ces mots, je le poussai à terre. Je repris les rênes à ceux qui les tenaient, et repartis avec mon cheval. Malheureusement, l'animal avait reçu une blessure dont il ne s'est jamais remis.

J'enquêtai sur les raisons d'un comportement aussi hostile et déconcertant. J'appris que la faute en revenait à Wamegonabiew qui avait renvoyé sa dernière femme à la suite d'une querelle avec son beau-père. La querelle avait dégénéré à un tel point que le cheval et le chien du vieil homme avaient été tués. C'est pourquoi les jeunes amis du vieux avaient voulu se venger sur mon cheval. Les circonstances de la brouille, à ce que j'ai pu en saisir, laissaient planer des doutes quant à la seule responsabilité de Wamegonabiew. Selon- l'habitude des Indiens, Wamegonabiew s'était toujours conduit correctement avec sa femme. S'il avait voulu s'en séparer, la faute en revenait au père de sa femme, lequel, non seulement, s'opposait à ce que sa fille le quitte, mais, de surcroît, exigeait que son gendre l'accompagne dans tous ses déplacements². Plutôt que de se plier à des ordres aussi impératifs, Wamegonabiew avait préféré abandonner son épouse. Il l'eût fait sans doute pacifiquement, si des parents à elle n'avaient manifesté des penchants belliqueux à son égard.

¹ *Nedji*, c'est-à-dire « mon ami », est un terme qu'on utilise fréquemment dans les conversations amicales, mais tout comme dans notre langue, on peut y avoir recours pour exprimer une menace voilée (E.J.).

² Wamegonabiew et son beau-père n'interprètent pas les règles de résidence de la même manière ! Dans le cas de résidence uxorilocale, le jeune homme après le mariage habitait chez les parents de sa femme ; il devait alors accomplir un certain nombre de tâches pour eux. Dans le cas qui nous occupe, le beau-père – un peu despote et en même temps soucieux de respecter les règles – est confronté à un gendre récalcitrant.

Étant seul, je craignis d'être suivi et attaqué à ma prochaine halte, mais il n'en fut rien. Le jour suivant, j'arrivai à l'endroit où Wamegonabiew vivait avec sa nouvelle femme. Son nouveau beau-père, un vieil homme que je n'avais jamais encore vu, sortit du wigwam pour venir à ma rencontre. Il apprit avec surprise que je venais de *Menaukonoskig*, soit une distance plus grande encore que celle qu'il avait l'habitude de parcourir dans son pays. Je m'arrêtai là quatre jours, chassant pour mes amis, puis je repris le chemin du retour, accompagné de Wamegonabiew et de sa femme.

Nous retournâmes au village où l'on avait tenté de mettre à mort mon cheval. L'ex-beau-père de Wamegonabiew avait déménagé à quelque distance ; dès qu'il apprit notre retour, il s'amena sur-le-champ avec tous ses frères. Nous allâmes nous reposer près de la tente d'un marchand. Craignant qu'on tentât de nous voler ou de nous attaquer, j'avais la ferme intention de faire le guet, mais la fatigue l'emporta, et je m'endormis. La nuit était déjà avancée quand Wamegonabiew me réveilla, me disant que le vieux était venu, puis reparti, après avoir volé son fusil suspendu au-dessus de sa tête. Il m'avoua qu'il était bel et bien réveillé au moment où le vieux était entré et que, dissimulé sous sa couverture, il avait épié tous ses gestes. Je lui reprochai sa lâcheté. C'était tant pis pour lui s'il avait perdu son arme, puisqu'il n'avait pas eu le courage de s'opposer au vieillard alors qu'il avait suivi tous ses mouvements. Néanmoins, je tâchai de récupérer le fusil, mais sans succès.

À mon arrivée à la rivière la Souris, mon cheval était si affaibli et efflanqué que même la femme de Wamegonabiew ne pouvait pas le monter. Nous fîmes halte pendant deux jours avant de repartir. Nous avions beaucoup souffert de la faim : en effet tout ce que nous avions pu tuer à la chasse était un bison tout décharné. C'est alors que nous rencontrâmes une petite bande de Cris dont le chef était Ogemawashish, ce qui signifie dans cette langue « le fils du chef ». Mais, au lieu de venir à notre secours, on nous reçut fort mal. De plus, je surpris une conversation d'après laquelle j'appris que l'on se proposait de nous massacrer, en raison d'un vieux conflit qui opposait ces Cris à une petite bande d'Ojibwa. Ils condescendirent toutefois à nous vendre un petit blaireau. Inutile d'ajouter que nous ne perdîmes pas un instant pour mettre entre eux et nous la plus grande distance possible.

Après deux jours de jeûne, nous rencontrâmes l'Ojibwa Wawbuchechawk (« la grue blanche »), qui venait de tuer un gros orignal. Nous vécûmes un mois chez cet homme, dormant sous son toit et mangeant toujours à notre faim. Comme il allait dans notre direction, nous fîmes route ensemble jusqu'à la rivière du lac *Rush*¹, où il prit congé de nous. Netnokwa avait quitté le comptoir où je l'avais laissée, pour aller vivre avec des Indiens à une distance de quatre journées. Avant mon départ, j'avais fait ferrer mes trois chevaux et les avais laissés en liberté pour qu'ils

¹ Ce lac Rush fait problème : c'est soit le lac Manitoba auquel on donnait parfois ce nom, soit l'actuel lac Rush situé près de la frontière du Manitoba au Dakota du Nord.

s'habituent à l'endroit. Mais on avait négligé de les soigner, et ils étaient morts. J'avais pourtant bien recommandé à Netnokwa de les déferer au début de l'hiver, mais elle ne l'avait pas fait. De plus, comme le cheval que j'avais monté jusqu'à la rivière Rouge avait crevé, il ne m'en restait plus qu'un seul.

Selon toute apparence, Netnokwa avait renoncé à affirmer son droit sur ma personne, et Wamegonwabiew, de son côté, était parti. Je restai donc seul pendant un temps auprès du comptoir. En fin de compte, je finis par attirer l'attention du gérant du poste, M. M'Glees¹, qui m'invita à vivre chez lui. Il m'incita longuement à quitter les Indiens et je fus parfois tenté de suivre son avis. Mais, chaque fois que j'imaginai ma vie au comptoir, j'étais submergé par une épouvantable vague d'ennui. Je préférais de beaucoup passer mon temps à la chasse, et j'éprouvais une forte répulsion pour les tâches affreusement monotones que les hommes devaient accomplir au comptoir.

M. M'Glees [McGillis] m'envoya avec cinq Français et une femme ojibwa à un comptoir situé à la source de la rivière *Menaukonoskig*². Nous avions peu de vivres, et le premier soir de notre départ, toute notre ration de viande fut consommée. Vers le milieu du troisième jour, comme nous arrivions à proximité d'un petit ruisseau d'eau saline, nous aperçûmes un homme assis au sommet d'un coteau voisin. Nous nous approchâmes de lui pour l'interroger, mais sans succès. Nous le saisîmes à bras-le-corps, en le secouant pour tenter d'obtenir une réaction, mais il était raidi par le froid, et quand nous retirâmes nos mains, il dégringola sur le sol comme un bloc de glace. L'homme respirait encore faiblement, mais ses membres ne présentaient plus aucune souplesse et son corps offrait toutes les apparences de la mort. Une petite marmite, un sac contenant son briquet à silex, une alène et une paire de mocassins gisaient à ses côtés. Nous eûmes recours à toutes sortes de moyens pour le ramener à la vie, mais ce fut en vain. Estimant qu'il était perdu, je suggérai aux Français de le porter au comptoir d'où nous venions, afin de lui donner une sépulture convenable. C'est ce qu'ils firent et j'appris par la suite qu'il avait cessé de respirer une heure ou deux après leur départ.

On l'avait, semble-t-il, renvoyé, pour cause d'incapacité et de fainéantise, du comptoir situé à la source de la *Menaukonoskig*. Parti avec un minimum de vivres, il s'était rendu au campement de Wamegonabiew où ce dernier l'avait nourri et lui avait offert des provisions pour la route. Cependant, l'homme avait refusé, alléguant qu'il ne croyait pas en avoir besoin. Il était déjà affaibli, et il lui avait fallu près de deux jours pour parvenir à l'endroit où nous l'avions trouvé. Après le

¹ M. M'Glees : Hugh McGillis, un partenaire important de la Compagnie du Nord-Ouest qui était à l'époque à la rivière à la Biche (*Red Deer*), mais on le retrouve aussi à Fort-Dauphin et à Fort-Alexandria.

² Ce comptoir est Fort-Dauphin (voir Coues : 1897 : 175-176) ou Fort-Alexandria.

départ des Français avec le mourant, j'invitai la femme ojibwa à parcourir avec moi la faible distance qui nous séparait du campement de Wamegonabiew.

Je chassais depuis un mois avec mon frère, lorsque Netnokwa vint me chercher. Tandis que Wamegonabiew, suivant mes indications, s'en allait piéger le castor aux environs de la rivière *Aissug* [à Coquille], nous prenions, Netnokwa et moi, la direction de la *Menaukonoskig*, car la saison du sucre d'érable était revenue. Avec d'autres Indiens, nous aménageâmes dix feux de cuisson destinés à transformer la sève en sucre. Cette opération terminée, nous procédâmes à une chasse aux castors collective. Dans les chasses de ce genre, les produits sont en général partagés en parts égales, mais, cette fois, chacun conserva ce qu'il avait tué. En trois jours, je collectai autant de peaux que je pouvais transporter. Il faut noter cependant que dans ces parties de chasse éclair – caractérisées aussi par la longueur de la distance à couvrir – les chasseurs rapportent très peu de venaison.)est ainsi que bientôt notre petite bande commença à crier famine. La situation ne tarda pas à empirer, beaucoup de chasseurs, dont j'étais, ayant perdu leurs forces au point de ne pouvoir s'éloigner du campement. On était à l'époque où la glace des étangs commence à s'enfoncer dans l'eau. Un jour, je m'éloignai d'environ un mille du campement, et atteignis un petit marécage où je découvris les traces de pas récentes d'un orignal : je le suivis et le tuai. Comme c'était le premier, toute la bande fut invitée à célébrer l'événement : au cours de la fête, l'orignal fut promptement dévoré.

Peu après, nous quittâmes cet emplacement et, en deux jours, nous parvînmes à l'embouchure de la *Menaukonoskig*. Wamegonabiew, qui avait fait une excellente chasse dans la région de la rivière *Aissug* [à Coquille], vint nous y rejoindre. Nous fîmes un arrêt au comptoir, situé à un mille du lac, où nous bûmes jusqu'à ce que toutes nos pelleteries fussent vendues. Puis, accompagnés de Wamegonabiew, nous retournâmes à l'embouchure de la rivière. Ce trajet était si court qu'au lieu de faire monter les chiens dans les canots, nous préférâmes les laisser courir le long de la berge. À cette occasion, ils levèrent un wapiti qui courut se réfugier dans l'eau ; après quoi, on n'eut plus qu'à le forcer à retourner sur le rivage où nous le tuâmes.

Vers cette époque, nous furies la connaissance d'un parent de Netnokwa, un vieux chef ottawa, nommé Wagetotagun (« celui qui a une cloche »), le plus souvent appelé Wagetote. Au moment de notre rencontre, il était accompagné de plusieurs familles vivant sous trois wigwams. Tout comme son fils, il avait deux femmes. Nous passâmes deux mois ensemble. Presque tous les matins, il m'invitait à l'accompagner à la chasse et, à chaque fois, il ne manquait pas de m'offrir la meilleure part du gibier, sinon tout ce qu'il avait tué. Il prit la peine de m'enseigner les techniques difficiles de la chasse à l'orignal en particulier. Et puis, Wamegonabiew et l'une de ses femmes nous quittèrent pour la rivière Rouge.

Il est une croyance extrêmement répandue chez les Indiens, qui veut que l'orignal ait le pouvoir de se tenir longtemps sous l'eau. Ce n'est d'ailleurs là que l'une de ses tactiques – parmi d'autres – d'autopréservation, et il semble être le seul animal à y avoir recours de manière exemplaire. Deux hommes appartenant au groupe de Wagetotagun, et que je connaissais parfaitement bien pour être des Indiens d'excellente réputation, rentrèrent un jour d'une chasse en affirmant ceci : ils venaient de tirer sur un orignal, quand celui-ci avait disparu sous leurs yeux au beau milieu d'un étang. Ils avaient alors pris position de façon à pouvoir surveiller la surface entière de l'étang, et attendu jusqu'au soir en fumant. Pendant tout ce temps, aucune ride n'avait troublé la surface de l'eau, aucun signe révélé la présence de l'orignal. À la fin, découragés, ils avaient abandonné tout espoir, et ils étaient rentrés.

Peu de temps après, arriva un chasseur solitaire, chargé de venaison. Il raconta qu'après avoir suivi les foulées d'un orignal, il était arrivé devant l'étang en question où il avait remarqué les traces laissées par deux chasseurs qui avaient dépisté l'animal : il avait donc conclu à sa mort. Néanmoins, il s'était approché avec précaution des bords de l'étang où il s'était assis pour se reposer. C'est à ce moment précis que l'orignal avait émergé lentement au milieu de l'étang – peu profond il est vrai – et s'était dirigé vers la rive. Le chasseur put l'abattre alors sans difficulté aucune.

Les Indiens considèrent que l'orignal est plus craintif et plus difficile à chasser que tout autre animal. Il est toujours sur le qui-vive, et ses sens sont plus aiguisés que ceux du bison ou du caribou. Il est plus rapide que le wapiti ; plus prudent et rusé que l'antilope. Lors des plus violentes tempêtes, alors que le mugissement du vent et les coups de tonnerre s'associent au craquement quasi incessant des branches et des arbres qui s'abattent, l'orignal reste toujours aux aguets. Pendant ce temps, si le chasseur imprudent vient à casser de son pied ou de sa main, la moindre brindille sèche, l'orignal distingue aussitôt ce bruit ; il ne fuit pas toujours, mais il cesse de manger, pour rester à l'affût. Au bout d'une heure environ, si le chasseur n'a pas bougé ou fait de bruit, l'orignal continue tranquillement son repas, mais sans oublier un instant ce que son ouïe a perçu auparavant. Et ainsi pendant les heures suivantes, son attention ne se relâche jamais.

Wagetotagun, notre chef, ne perdait pas une occasion pour m'enseigner les mœurs de l'orignal et des autres animaux ; il manifestait toujours beaucoup de plaisir quand mes efforts à la chasse étaient couronnés de succès. Comme nous touchions le moment de la séparation, il convoqua tous les jeunes hommes à une partie de chasse d'une journée ; plusieurs jeunes femmes se joignirent également à nous. À cette occasion, il tua un très gros orignal qu'il m'offrit.

Le pays, entre le lac Winnipeg et la baie d'Hudson, est bas et marécageux : c'est l'habitat des caribous. Un peu plus à l'ouest, vers les rivières Assiniboine et *Saskawjawan* [Saskatchewan], c'est la prairie, le pays des cerfs, des wapitis et des

bisons. En revanche, on ne trouve jamais de wapitis parmi les caribous, et inversement.

Chapitre VII

Un chef me propose sa fille en mariage – Vol et soulerie – De la façon de poursuivre un wapiti à pied – Maladie et mort du castor – Proposition de mariage d'un agokwa – Un site hanté : « la place des deux morts » – Cour indienne – Maladie – Folie et tentative de suicide – Les jeux – Demandes en mariage – Cour et mariage avec Miskwabunokwa.

[Retour à la table des matières](#)

Au printemps, en route vers le comptoir de *Menaukonoskig*, nous repassâmes par notre ancienne érablière. Comme je n'aimais pas beaucoup me trouver avec les Indiens quand ils s'adonnaient à leurs séances de beuverie, je parvins à dissuader ma mère de les accompagner à la factorerie. Je lui expliquai à quel point je trouvais absurde de sacrifier toutes nos pelleteries pour nous procurer une chose non seulement inutile, mais encore toxique et dangereuse pour nous. Je fus heureux de constater que j'avais assez d'influence sur elle pour lui faire accepter de se rendre directement sur les lieux de notre futur campement.

Elle partit voir Wagetote pour lui faire ses adieux. Quand elle revint, à sa façon d'agir, je me rendis compte tout de suite que quelque chose s'était passé. Elle m'appela à ses côtés et commença à me parler :

– Mon fils, vois comme je suis devenue vieille : je suis à peine capable de coudre tes mocassins, de préparer et de tanner les peaux, ou de faire le nécessaire sous notre wigwam. Tu es sur le point d'acquérir une renommée comme homme et comme chasseur. Il serait juste que tu aies quelqu'un de plus jeune et de plus fort pour s'occuper de tes biens et de ton campement. Wagetote, qui est un homme bon et respecté par tous les Indiens, va te donner sa fille. Ainsi tu trouveras auprès de lui un protecteur et un ami puissant. Tu pourras toujours continuer de t'occuper de nous dans les moments difficiles, mais du moins je serai délivrée des soucis et des soins de notre famille.

Elle parla longtemps ainsi, continuant d'user des mêmes arguments, mais je lui fis savoir qu'il n'était pas question que je me range à son avis. Je n'avais jamais encore pensé à épouser une Indienne, espérant toujours que je finirais par retourner chez les Blancs où je me marierais avant de devenir vieux. De toute manière, je rétorquai que je ne pouvais pas épouser la jeune fille dont elle me parlait.

Netnokwa continua d'insister, disant que toute l'affaire était déjà réglée entre elle et Wagetote : comme la jeune fille avait déjà donné son accord, il lui fallait bien maintenant l'amener chez nous ! Je dis alors que, quand cela serait, je ne pourrais ni la traiter ni la considérer comme ma femme.

L'affaire en resta là jusqu'à la veille de notre séparation d'avec Wagetote et de sa bande. Ma mère et moi étions restés sur nos positions respectives quand, un matin, je pris mon fusil et partis à la chasse au wapiti. Pendant la journée, je tuai un gros mâle et, le soir, à mon retour, je suspendis la viande que j'avais rapportée devant notre wigwam. Puis, avant d'entrer, j'usai de mille précautions pour m'assurer que la jeune fille n'était pas là, car, sinon je serais allé coucher ailleurs. Mais elle n'y était pas ¹.

Le lendemain matin, Wagetote vint me rendre visite. Il continua de montrer, à mon égard, autant d'intérêt qu'il en avait toujours témoigné : il me prodiguait des conseils amicaux et m'offrait tous ses vœux de succès. Netnokwa revint à la charge, m'exhortant d'épouser la fille de Wagetote. Je refusai une fois de plus. Par la suite, ma mère répéta ses entreprises, mais elle dut cesser quand la jeune fille prit un époux.

Après le départ de Wagetote et de sa bande, nous rejoignîmes le territoire de chasse que j'avais choisi. Nous y passâmes une bonne partie de l'été. Nous mangeâmes à satiété car je tuai un grand nombre de cervidés, de castors et d'autres animaux. L'automne était fort avancé, quand nous arrivâmes au comptoir de *Menaukonoskig* où se trouvait déjà ce même Wauzhegawmeshkum qui nous avait quittés l'année précédente. Nous décidâmes de rester avec lui.

Comme le marchand se préparait à venir dans son territoire d'hiver ², les Indiens, en grand nombre, allèrent à sa rencontre à un lac, situé à quelques milles de son comptoir. Comme à son habitude, le marchand fit halte, planta sa tente et mit son important stock de rhum en vente. Pendant plusieurs jours, les Indiens burent tout leur soûl : cela arrangeait le marchand qui préférait que la fête eût lieu loin de son comptoir...

Dès que j'aperçus le marchand, j'eus la présence d'esprit de me procurer les objets les plus nécessaires pour l'hiver, comme les munitions et les couvertures. L'affaire réglée, la vieille femme offrit au commerçant dix belles peaux de castor. Pour ce cadeau traditionnel, elle recevait chaque année, en retour, un costume et

¹ En dormant sous le wigwam en présence de la jeune fille, Tanner aurait donné implicitement son consentement à l'épouser.

² Quand le marchand quittait son comptoir pour aller en territoire indien afin de collecter les fourrures, on disait qu'il « courait la dérrouine ».

des ornements de chef ainsi qu'un baril de dix gallons de spiritueux¹. Mais, quand le marchand l'envoya quérir pour lui remettre ses cadeaux, elle se trouva trop ivre pour tenir debout. Vu l'importance de la chose, je dus aller moi-même chercher les présents. J'avais d'ailleurs bu également et j'étais loin d'être lucide. Je revêtis l'habit et les ornements de chef, avant de charger le baril sur mon épaule et de le transporter sous notre wigwam. Après l'avoir solidement cale, je m'emparai d'une hache et en défonçai le couvercle tout en tenant ce petit discours : « je ne suis pas de ces chefs qui tirent le rhum de leur tonneau par un petit trou. Que ceux qui ont soif viennent boire ! »

Je pris cependant la précaution de remplir de rhum un tonnelet et une marmite – trois gallons en tout – que je cachai. La vieille femme accourut avec trois marmites. Cinq minutes plus tard, le baril était vide. C'était la seconde fois que je m'enivrais avec les Indiens et, cette fois, je dépassai carrément la mesure. Qu'on en juge ; les petites visites répétées que je faisais dans ma cachette me tinrent ivre pendant deux jours ! Enfin, prenant ce qui restait dans la marmite, j'allai le boire en compagnie de Wauzhegawmeshkum que j'appelais mon frère, car il était le fils de la sœur de Netnokwa. À mon arrivée, il n'était pas encore tout à fait soûl, mais sa femme, dont la robe était recouverte à profusion de bijoux d'argent, avait bu énormément, et elle reposait devant le feu, ivre morte. Au moment où, ma petite marmite à la main, je m'asseyais à côté de Wauzhegawmeshkum pour boire, un Ojibwa de notre connaissance entra en chancelant et s'affala auprès du feu à côté de la femme.

La nuit était déjà avancée, et le tapage accompagnant la beuverie générale retentissait dans tous les coins du campement. Je décidai de sortir avec mon compagnon afin de faire une tournée et boire ce qu'on voudrait bien partager avec nous. Ayant gardé encore quelque peu nos esprits, nous prîmes soin de cacher, dans le fond du wigwam, la marmite qui contenait du whisky et de la recouvrir de manière à la soustraire aux regards curieux.

Nous revînmes après une virée de deux heures. La femme gisait toujours inconsciente auprès du feu, mais tous les ornements de sa robe avaient disparu, et notre marmite de rhum s'était envolée. L'Ojibwa, qui s'était écroulé près du feu,

¹ Cette coutume de distribuer habits, eau-de-vie et drapeau était très répandue dans tout le territoire et n'avait pas grand-chose à voir avec la chefferie traditionnelle. Cela dit, Netnokwa, de même que d'autres femmes dont on retrouve trace dans les journaux des marchands, apparaît comme une exception. Par ailleurs, observons que les marchands choisissaient eux-mêmes leurs « chefs ». À ce propos, Alexander Henry le jeune écrit : « Il suffit qu'un homme rapporte quelques peaux pour qu'il soit considéré comme un chef et traité comme tel » (Coues : 1897 : 256). Un autre passage de son journal est éloquent : « J'ai trouvé un campement de quinze tentes assiniboines... J'ai pensé qu'il serait plus commode de choisir moi-même un chef... Je lui ai donné un manteau de chef, un drapeau et un grand baril d'eau-de-vie » (*ibid.*, 241). Henry déplore plus loin que cette coutume ainsi que la distribution de spiritueux aient transformé la vie des Indiens... (*ibid.*, 256 et *passim*).

n'était plus là. Lorsque j'appris qu'il s'était vanté de ce que je lui avais offert à boire, nos soupçons se portèrent sur lui. Le lendemain matin, je me rendis chez lui et lui demandai de me rendre la petite marmite qu'il me fit apporter par sa femme. Sachant maintenant à quoi s'en tenir, Wauzhegawmeshkum alla lui réclamer les parures de sa femme. Cet Ojibwa était un grand prétentieux qui aurait bien voulu se voir reconnaître comme chef, mais cette malheureuse tentative de vol fit qu'il baissa dans l'estime des gens. Longtemps, on se souvint de cette affaire, et l'on fit toujours allusion à lui avec mépris. Au moment où nous récupérions nos biens, Netnokwa sortit de son sommeil d'ivrogne. Elle m'appela, me demandant si j'avais bien reçu l'habit de chef et le tonneau de rhum. Elle n'arrivait pas à croire que j'eusse pu gaspiller le contenu du tonneau, sans rien lui laisser. Quand elle se fut enfin persuadée que c'était le cas et que de plus je m'étais soûlé pendant deux jours, elle me fit de vives remontrances : à l'entendre, « je n'étais qu'un ingrat et une brute qui se mettait en état d'ivresse !, etc. » Les Indiens, écoutant cette diatribe, lui dirent qu'elle n'avait pas le droit de me reprocher ce qu'elle n'hésitait pas à faire elle-même. Pour l'amadouer, ils firent une collecte de rhum, et bientôt elle fut à nouveau soûle.

Une fois les pelleteries vendues, les scènes d'ivresse prirent fin. Les Indiens se séparèrent pour rejoindre leurs territoires de chasse respectifs. Nous allâmes d'abord à la factorerie où nous avons laissé nos canots et, de là, nous partîmes chasser en forêt avec Wauzhegawmeshkum. Nous formions une seule grande famille dont les principaux membres venaient de celle de notre ami qui avait plusieurs enfants en bas âge.

Le grand froid venait à peine de s'installer, et la couche de neige n'atteignait pas plus d'un pied quand la faim se fit sentir. Finalement, nous découvrîmes une harde de wapitis, et, en une journée de poursuite continue, nous en tuâmes quatre. Quand les Indiens chassent le wapiti de cette façon, ils commencent par lancer la harde, et ils se mettent ensuite à sa poursuite, en empruntant un rythme de pas de course qu'ils sont en mesure de soutenir pendant des heures. D'abord, les wapitis sont apeurés et gagnent leurs poursuivants de vitesse, mais les Indiens les suivent avec régularité, et, tôt ou tard, les rattrapent. La harde repart aussitôt à toute allure et disparaît une heure ou deux, jusqu'à ce que les poursuivants regagnent du terrain. Cette manœuvre est répétée à plusieurs reprises, mais pendant ce temps, et peu à peu, la distance qui sépare les chasseurs des chassés, se rétrécit ; les intervalles où les uns serrent de près les autres se multipliant. À la fin les Indiens harcèlent le troupeau sans répit. Les wapitis montrent alors des signes d'épuisement : dans un premier temps, ils fuient au trot, dans un deuxième temps, ils marchent au pas. Quant aux Indiens, ils sont au stade d'un grand état d'exténuation, néanmoins, ils puisent les forces nécessaires pour s'approcher et tirer à l'arrière de la harde. Mais le bruit des fusils ranime le troupeau, lequel, aux abois, s'enfuit une fois de plus. À cet instant crucial, seul un homme diligent et résolu peut, s'il n'en est pas empêché par l'épaisseur de la neige, s'approcher pour porter le coup fatal à la proie. Il faut dire qu'en détalant, le wapiti arrive

difficilement à lever ses sabots très haut, il est donc plus facile de l'atteindre dans la neige. Ils sont peu nombreux, mais je connais des Indiens capables de forcer un wapiti dans la plate prairie, s'il n'y a pas de neige ou de verglas. L'orignal et le bison surpassent le wapiti en rapidité, et il est fort rare qu'un homme à pied puisse les rabattre ¹.

On boucana la chair des quatre wapitis ; compte tenu de la taille et des besoins des familles respectives, je jugeai très inéquitable le partage qui se fit. Mais je ne me plaignis pas, car, n'étant pas un grand chasseur, j'avais peu contribué à cette poursuite.

Par la suite, je crus bon de porter mon intérêt au piégeage des castors. Il y avait une vingtaine de colonies autour de mon campement ; quand je brisai leurs huttes, j'eus la surprise de les trouver vides. Je finis par découvrir qu'une sorte de maladie faisait des ravages, détruisant les castors par centaines. A terre, sur la glace, dans l'eau : partout, je les trouvais morts ou agonisants. Il m'arriva d'en observer un gisant au pied de l'arbre dont il avait à moitié rongé le tronc, ou d'en découvrir un autre qui avait succombé, chemin faisant, et qui reposait contre le fardeau – un morceau de bois – qu'il devait rapporter à sa digue. Beaucoup de cadavres découpés portaient des traces rouges et sanglantes dans la région du cœur. Les colonies de castors établies dans les grandes rivières et les cours d'eau rapides semblaient avoir moins souffert, mais toutes celles qui vivaient en eau stagnante ou marécageuse avaient péri. Depuis cette année fatale, la population de castors a considérablement diminué dans la région de la rivière Rouge et de la baie d'Hudson ². Nous n'osions plus manger les bêtes mortes de cette maladie : en revanche, leurs fourrures gardaient toute leur valeur.

¹ La course à pied était un phénomène répandu en Amérique du Nord. À la guerre comme à la chasse – et surtout avant l'introduction du cheval – un Indien apprenait à garder un rythme de course régulier pendant des heures.

² Cette remarque de Tanner est corroborée par Peter Fidler, un marchand de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui écrit en 1820 : « Le castor, un animal autrefois répandu, est aujourd'hui presque inconnu... il y a quelque 19 ans, une maladie causée par un changement soudain de temps ou par quelque autre chose, en a réduit considérablement la population... » (cité in Ray : 1974 : 119). Les causes de cette épidémie ne sont pas tout à fait claires.

Ainsi l'explorateur David Thompson, qui a pu observer le phénomène de près, croyait que la variole en était à l'origine. Cependant, à la lumière d'études ultérieures, on pense qu'elle a pu être causée par le virus de la tularémie (Hickerson : 1959 : 407). Ajoutons qu'à la fin du XVIIIe siècle, la conjonction d'intenses périodes de sécheresse et de feux de forêt accompagnés d'une baisse générale du niveau des eaux a forcément entraîné la disparition du castor dans les régions du lac La Pluie et de la rivière Rouge (Ray : 1974 : chapitre 6). Cette période correspond également à l'utilisation systématique du castoreum comme leurre et des trappes en métal qui tuent sans discrimination de sexe et d'âge. David Thompson, qui était dans la région de la rivière au Cygne en 1797-98, en est un témoin privilégié (cf. Hopwood : 1971 : 154-162). Ces renseignements sont précieux, car ils montrent à quel point les chasseurs devaient sans cesse changer de territoires de plus en plus dépeuplés. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les conditions de vie traditionnelles aient changé, et que les famines aient sévi périodiquement.

Notre association avec Wauzhegawmeshkum fut souvent marquée par la famine. Nous ne nous étions rien mis sous la dent depuis un jour et une nuit, quand je partis avec lui à la chasse. Nous dépistâmes un troupeau de wapitis. En ayant tué deux, nous en blessâmes un troisième qui, poursuivi, fut abattu à la tombée de la nuit. La viande, une fois découpée, fut dissimulée sous la neige. Étant très éloignés du campement, je constatai non sans un grand étonnement, que mon compagnon n'en conservait pas un seul morceau pour notre usage immédiat. Il se faisait tard et il n'était pas question de rentrer avant le lendemain. Je savais qu'il avait jeûné aussi longtemps que moi, et, bien que mes souffrances fussent très grandes, j'aurais eu honte de lui demander à manger. J'espérais pouvoir résister aussi longtemps que lui.

Au matin, il m'offrit un peu de viande, mais il ne me laissa pas le temps de la cuire, car il donna le signal du départ. On arriva dans l'après-midi. Voyant que nous avions rapporté de la venaison, Netnokwa demanda :

– Alors, mon fils, je pense qu'hier tu as dû manger de bon appétit après ta longue abstinence ?

Je lui répondis que je n'avais rien avalé. Elle fit cuire alors immédiatement une portion de viande : le reste ne dura pas plus de deux jours. Je savais où trouver deux colonies de castors qui avaient encore échappé à l'épidémie : je pris mes pièges et partis les poser. En un jour ou deux, j'avais capturé huit castors dont deux offerts par moi à Wauzhegawmeshkum.

Dans le cours de l'hiver, l'un des fils du grand chef ojibwa Weshkobug (« le Sucré »)¹, qui vivait au lac *Leech*, arriva à notre campement. Cet homme était de ceux qui se font femme et que les Indiens appellent femme. Il y en a beaucoup de cette sorte parmi la plupart des tribus indiennes, si ce n'est dans toutes. On les appelle donc *agokwa*, un mot qui exprime bien leur condition. Cette créature nommée Ozawendib (« la Tête jaune ») devait bien avoir cinquante ans, et avait eu beaucoup de maris. J'ignore si elle m'avait déjà vu ou si elle avait entendu parler de moi, mais elle me fit bientôt savoir qu'elle avait parcouru de très longues distances pour me rencontrer, dans l'espoir de vivre avec moi. Elle s'offrit à moi à plusieurs reprises et, non seulement elle ne se découragea pas de mon refus, mais répéta ses avances dégoûtantes jusqu'à ce que je fusse pratiquement obligé de fuir le wigwam. La vieille Netnokwa était parfaitement au courant de ses mœurs, et ne faisait que rire de mon embarras et de la honte que je montrais chaque fois que cette créature s'adressait à moi. Netnokwa semblait plutôt prendre le parti de Tête

¹ *Weshkobug* : connu aussi sous le nom de Wiscoup (Coues : 1897 : 257) et Weeshcoub (Warren : 1957 : 231), dit le Sucré par les Français et *Old Sweet* par les Anglais. À l'époque du récit, Weshkobug est chef des Ojibwa de *Leech Lake*, Minn. (le lac des Sangsues des Français). Mais, en 1806, l'explorateur Zebulon Pike indique que Wiscoup est chef des Ojibwa de Red Lake, Minn. (population 1 020 habitants) (Neill : 1957 : 459).

jaune en l'encourageant à rester chez nous. Cette dernière était très experte en ce qui concerne toutes les occupations féminines, auxquelles elle consacrait tout son temps¹. En fin de compte, désespérant d'avoir quelque succès auprès de moi, ou peut-être trop harcelée par la faim qui se faisait sentir sous notre toit, elle disparut et resta absente pendant trois ou quatre jours. Je commençais à espérer qu'elle ne m'ennuierait plus jamais, lorsqu'elle revint les bras chargés de viande séchée. Elle déclara qu'elle avait trouvé la bande de Wagetotagun, et que ce chef l'envoyait nous inviter à la rejoindre. Il avait entendu parler de la conduite mesquine de Wauzhewawmeshkum à notre égard, et il avait fait dire à *l'agokwa* :

– Mon neveu, je ne veux pas que tu restes ainsi à désirer le gibier qu'un autre a tué, alors qu'il est trop avare pour t'en offrir. Viens à moi, toi et ma sœur², vous aurez tout ce qu'il est en mon pouvoir de vous offrir.

J'étais fort content et nous partîmes immédiatement. À la première halte, alors que j'étais occupé près du feu, j'entendis *l'agokwa*, non loin dans la forêt, qui m'appelait doucement en sifflant. Approchant de l'endroit, je m'aperçus qu'elle concentrait son regard sur quelque chose, et je vis que c'était un orignal. Je tirai à deux reprises, il tomba à chacun des coups de fusil, mais se releva. J'avais sans doute visé trop haut, car il s'échappa. La vieille femme me le reprocha sévèrement, disant qu'elle craignait que je ne fusse jamais un bon chasseur. Le jour suivant, peu avant la nuit, nous arrivâmes au campement de Wagetote où nous mangeâmes à satiété. Enfin, je fus délivré des persécutions de *l'agokwa* qui étaient devenues intolérables. Wagetote, qui avait deux femmes, l'épousa. L'arrivée d'une conjointe dans sa famille fut l'objet de rires, d'incidents grotesques, mais ne provoqua pas le malaise ou les querelles que la venue d'une nouvelle épouse de sexe féminin eût suscités³.

La bande de Wagetote était composée d'un grand nombre d'Indiens, et son territoire de chasse était si pauvre, que même les meilleurs chasseurs pouvaient à peine y trouver du gibier. Quant à moi et à un autre homme, qui avions une bien

¹ Dans son journal, Alexander Henry le Jeune parle à plusieurs reprises de *Berdash*. Le 2 janvier 1801, il le décrit en ces termes : « Berdash, fils de Sucrie (sic), est arrivé de l'Assiniboine où il est allé porter du tabac concernant la guerre en compagnie d'un jeune homme. Cette personne présente un curieux mélange d'homme et de femme. Il est formé physiquement comme un homme et en a le courage, mais il prétend être femme, et emprunte les habits de ce sexe. Ses façons de marcher et de s'asseoir, de s'occuper et de parler sont celles d'une femme. » (...) « Il est très rapide et il y a quelques années, il était reconnu comme le meilleur coureur parmi les Saulteurs. » Henry raconte ensuite comment Berdash a montré son courage lors d'une rencontre avec les Sioux à la petite rivière Cheyenne au Dakota du Nord (Coues : 1897 : 163 et passim, voir également Désy : 1978).

² Sans doute s'agit-il de sa sœur totémique ?

³ Alexander Henry le jeune rapporte à plusieurs reprises des cas de jalousie de la part de l'épouse principale envers la nouvelle épouse ou le mari (Coues : 1897 : 162 et passim). Ruth Landes pour sa part dit expressément que lorsque l'époux ramène une deuxième femme, il n'est pas rare que la première le quitte (1938 : 66-67).

piètre réputation de chasseurs, nous rapportions à manger plus souvent qu'à notre tour. On était à l'époque où les Indiens se préparaient à célébrer la grande cérémonie du *Metai*¹, où Netnokwa jouait un rôle prééminent.

Je commençais à me lasser de ce séjour car, comme toujours, après un moment passé au même endroit, tout le monde crevait de faim. Je décidai de m'occuper d'abord de moi-même en allant installer des pièges à castor. Comme je faisais part de mon projet à Wagetote, il me dit qu'il craignait que je ne périsse de faim si je m'éloignais. Mais je refusai de me rendre à ses conseils en restant auprès de lui ; il décida donc de venir me visiter afin de juger si l'endroit que j'avais choisi me permettrait de faire vivre ma famille. À son arrivée, il découvrit que j'avais déjà attrapé un gros castor. Avant de repartir, il me fit des recommandations, m'encouragea dans cette voie, et m'expliqua où je pourrais le trouver en cas de grave nécessité.

Ma famille s'était augmentée d'une pauvre vieille femme ojibwa et de deux enfants qui, n'ayant pas d'homme pour veiller sur eux, avaient été recueillis par Netnokwa. En dépit de leur présence, je continuai de penser qu'il valait mieux vivre en ne comptant que sur nous-mêmes. Mes chasses furent couronnées de succès. Nous restâmes dans ce territoire isolé jusqu'au retour du printemps. C'est alors que Netnokwa décida de retourner à l'érablière de *Menaukonoskig*. J'allai de mon côté au comptoir de la rivière Rouge faire des achats indispensables.

Il me fallait descendre la petite *Saskawjawun* [Minnedosa], aussi, je pris place dans une embarcation de peaux de bison, juste assez grande pour me porter, moi et mon bagage consistant d'un ballot de fourrures. Sur les berges de cette rivière, on trouve un endroit si beau que l'on s'imaginerait que tous les Indiens désirent s'y arrêter : c'est un magnifique site que la nature a placé au détour d'un méandre avec, à l'arrière, se succédant l'un à l'autre, un pré, un bois touffu et une petite colline abrupte. Mais, à cet endroit, est liée une histoire de fratricide, un crime si rare que ce lieu en est maudit et tenu en horreur. Aucun Indien ne commettrait l'imprudence de débarquer, ou encore moins de camper à la *Place des Deux Morts*². On raconte qu'il y a plusieurs années, des Indiens s'étaient installés là quand une querelle éclata entre deux frères qui avaient le *sheshegwi*³ pour totem. L'un sortit son

¹ *Metai* ou *midé* de *Midewiwin*. C'est la « Grand Medicine Society » des Ojibwa, une cérémonie secrète célébrée par les hommes et les femmes à la fin du printemps et au début de l'automne, lors des grandes rencontres tribales semi-annuelles. Les officiants s'appelaient les *midé*, mot qui vient de *Midé Manido*, terme par lequel on désigne le héros culturel fondateur *Nanabush*. D'après Jenness, le *Midewiwin* est une société secrète médicale - ses membres sont des experts en botanique - dont les fondements sont profondément religieux (1935 : chapitre VII). À la lumière du texte de Tanner qui met le *Midewiwin* en relation étroite avec le messianisme, on peut penser que c'est un rituel dont la pensée est mythologique, mais dont l'action est révolutionnaire (voir Hickerson : 1970 chapitre 4, Hoffman : 1891 et Landes : 1968).

² C'est-à-dire *jebug nizho shinnaut* « deux morts reposent ici » (E.J.).

³ *Sheshegwi* : serpent à sonnettes.

couteau et frappa l'autre mortellement. Les Indiens, témoins de ce crime si horrible, tuèrent immédiatement et sans hésiter le meurtrier. Les deux frères furent enterrés côte à côte.

Au fur et à mesure que j'approchais de ce site, je réfléchissais de plus en plus à l'histoire des deux frères qui avaient le même totem, et qui étaient sans doute apparentés à ma mère. J'avais entendu dire que, si un homme dormait près de leur sépulture (comme cela était arrivé à certains peu après l'enterrement), les deux morts sortiraient de terre. Ils étaient censés alors, soit mettre en scène la querelle et le meurtre, soit tourmenter le visiteur et l'empêcher de dormir.

La curiosité me poussait, car je désirais me vanter auprès des Indiens, non seulement de m'être arrêté, mais encore d'avoir dormi dans un lieu aussi terrifiant et redoutable. Le soleil se couchait quand j'arrivai. Je tirai ma petite embarcation sur le rivage, allumai un feu et, après avoir mangé, je m'allongeai pour m'endormir. Peu après, je vis les deux morts s'avancer vers moi et venir s'asseoir à l'opposé du feu. Leurs regards me fixaient intensément, mais ils ne souriaient ni ne disaient mot. Je me levai pour prendre place devant eux. J'étais dans cette position quand je me réveillai. La nuit était noire et orageuse, mais nulle part je n'aperçus d'hommes ; les seuls bruits que l'on perçût venaient du vent dans les arbres.

Je m'endormis sans doute à nouveau, car les deux hommes réapparurent. Cette fois, ils se tenaient en bas de la berge, et leurs têtes affleuraient là où peu avant j'avais construit mon feu. Ils me dévisageaient toujours de la même façon. Quelques minutes après, ils se levèrent l'un après l'autre, pour venir s'installer en face de moi. Maintenant, ils riaient, ils me donnaient des coups de baguette et me harcelaient de mille façons. J'essayai alors de leur parler, mais aucun son ne sortit de ma bouche ; j'essayai de fuir, mais mes jambes refusèrent de me porter. Je passai le reste de la nuit dans un grand état d'agitation et de frayeur. L'un d'eux m'avait dit, entre autres choses, de scruter le sommet de la petite colline. Je lui avais obéi, et, levant la tête, j'avais aperçu un cheval entravé qui me regardait : « Voilà mon frère, avait dit le *jebi*¹, le cheval que je t'offre pour continuer ton voyage demain. Tu repasseras sans doute par ici en rentrant chez toi, alors rends-nous visite, laisse le cheval et passe une nouvelle nuit avec nous. »

Quelle ne fut pas ma joie de voir enfin le jour poindre, et s'évanouir, avec lui, des visions si terrifiantes ! Mon expérience de vie avec les Indiens, les cas fréquents et attestés où des rêves prémonitoires s'étaient réalisés, me firent longuement réfléchir sur le cheval que le *jebi* m'avait donné. En conséquence, je grimpai au sommet de la colline où, après avoir identifié des empreintes et d'autres indices évidents, je continuai d'avancer pour découvrir, non loin, un cheval. Il appartenait au marchand que je m'apprêtais à rencontrer. J'allais pouvoir gagner du temps en franchissant tout de suite la petite *Saskawjawun* pour passer à

¹ *Jebi* : le mort.

l'Assiniboine. J'abandonnai donc mon embarcation, pris mes bagages et enfourchai le cheval qui me permit d'arriver au comptoir dès le lendemain. Par la suite, lors de voyages dans cette partie du pays, j'évitais toujours soigneusement *La Place des Deux Morts*. Le récit circonstancié que je fis aux Indiens de la terrible épreuve que j'avais subie en ce lieu, les confirma dans leurs terreurs superstitieuses.

Après avoir réglé mes affaires au comptoir de la rivière Rouge, j'allai vivre à *Naowawgunwudju*, dit « butte de la chasse au bison »¹, près de la petite *Saskawjawun*. C'est une haute colline rocailleuse où il y a sans doute des gisements miniers, car on y trouve de nombreux filons affleurants. En outre, c'était un bon coin pour passer le printemps, car il y avait des arbres à sucre à profusion et du gibier en abondance. La situation était si idéale que je pris la décision d'y rester, plutôt que d'aller avec les Indiens au lac à l'Eau-Claire où ils se rassemblaient pour leur grande soulerie annuelle. J'avais envoyé chercher Wamegonabiew qui était arrivé à cheval. Avec la sienne, nous comptions maintenant trois montures, Il m'arriva un jour de tuer un orignal si énorme que son transport mit à contribution tout le monde, les chevaux et les chiens.

Après un séjour de quatre jours parmi nous, Wamegonabiew partit à la recherche de Wagetote sans me donner d'explication. Il revint peu après en me confiant qu'il avait rendu visite à Wagetote dans le but de voir sa fille, celle qu'on m'avait si souvent offerte en mariage. Il voulait savoir si j'avais toujours l'intention de l'épouser. Je lui répondis par la négative, en ajoutant que je serais heureux de l'aider à mener à bien son projet. Il me pria alors de l'accompagner chez Wagetote (probablement dans le but de dissiper dans l'esprit des vieux, tout malentendu à mon sujet), puis de les escorter, lui et sa nouvelle épouse, au retour. J'acquiesçai sur-le-champ sans réfléchir davantage. Nous faisons les préparatifs de départ quand je compris, à l'attitude de Netnokwa, laquelle pourtant demeurait silencieuse, que le déroulement des événements lui déplaisait fort. Je me souvins alors qu'il n'appartenait pas aux jeunes gens de ramener eux-mêmes leur femme à la maison. Je fis part à Wamegonabiew du ridicule que nous encourions à persister dans ce projet. Je lui dis :

– Regarde notre mère, n'est-ce pas son affaire de nous trouver une épouse quand nous le désirons ? C'est à elle d'aller la chercher, de lui assigner sa place dans notre foyer. C'est son privilège d'en agir ainsi.

La vieille femme, ravie par ces paroles, exprima le vœu de partir immédiatement pour ramener la fille de Wagetote. Elle s'en fut donc. À son retour, Wamegonabiew et moi étions assis à l'intérieur du wigwam. Or, ni mon frère ni ma mère n'avaient pris la peine de divulguer à la jeune fille l'identité de son futur mari. Aussi, en entrant, était-elle fort embarrassée, car elle ignorait lequel des deux jeunes hommes lui était destiné. Netnokwa, réalisant sa gêne, lui dit d'aller près de

¹ Cette colline est sans doute située près des monts *Riding* au Manitoba.

Wamegonabiew ; elle sut ainsi qu'il allait être son mari. Quelques jours plus tard, il la conduisit à son autre femme avec qui elle vécut en harmonie.

À l'automne, alors que j'avais un peu plus de vingt et un ans ¹, je partis avec Wamegonabiew et d'autres familles, récolter le riz sauvage ². Pendant que nous étions occupés à la cueillette et à la préparation des grains, plusieurs d'entre nous furent saisis d'un mal violent. Cela commença par un enrouement et des accès de toux, suivis parfois de saignements de la bouche ou du nez. En peu de temps, beaucoup moururent. Les chasseurs étaient incapables de bouger. Si je n'échappai pas entièrement à la maladie, mes symptômes parurent sur le moment plus bénins que ceux des autres.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait rien à manger dans tout le campement. Si certains enfants n'avaient pas été touchés, d'autres, qui l'avaient été, commençaient à se remettre et avaient besoin de reprendre des forces. Bien que convalescents, un homme et moi étions les deux seules personnes encore plus ou moins valides : nous étions cependant encore trop faibles pour marcher. C'est donc avec les plus grandes difficultés que nous montâmes les chevaux que des enfants nous amenèrent. Nous toussions bruyamment et, si nous avions été à pied, nous n'aurions jamais pu approcher du gibier. C'est dans ce triste état que nous chevauchâmes dans les plaines où nous eûmes la chance de déloger et de tuer un ours. Nous étions bien incapables d'avalier un seul morceau de viande, mais de retour au campement, la viande fut distribuée de façon équitable dans chaque famille.

Ma santé s'améliorait tous les jours. Je fus, crus-je alors, le premier à être remis sur pied. Quelques jours plus tard, je partis à la chasse au wapiti et, en l'espace de quelques heures, je tuai deux bêtes. Cependant, cette chasse curieusement eut pour effet de me fatiguer et de m'énerver. Je découpai cependant comme d'habitude le gibier et en rapportai un quartier sur mon dos. Après avoir mangé de bon appétit la viande qu'on avait fait cuire pour moi, je m'allongeai pour dormir. Quelques heures plus tard, j'étais réveillé par une douleur épouvantable aux oreilles. On eût dit qu'il y avait quelque chose en train de me ronger à l'intérieur. Je demandai à Wamegonabiew de m'examiner, mais il ne constata rien d'anormal. Pendant deux jours, ma souffrance fut si insupportable que je finis par perdre connaissance.

Quand je revins à moi – c'était, appris-je, deux jours plus tard – j'étais assis à l'extérieur du wigwam. Il y avait des Indiens partout en train de boire, car un marchand était passé. Certains cherchaient querelle à d'autres ; de fait, à peine

¹ Nous sommes vers 1802-03.

² *Riz sauvage* (*Zizania aquatica* et *Z. palustris*). Plante aquatique qui pousse dans les marécages. Le riz sauvage constituait la céréale principale des Indiens de la région. Les Menominee tirent leur nom de cette graminée que les Ojibwa appellent *mînomîn* (*un*), c'est-à-dire « la bonne graine » (pour une description détaillée, voir Densmore : 1974).

venais-je de remarquer Wamegonabiew au milieu d'un groupe, que l'instant d'après, je le vis frapper un cheval à coups de couteau. Puis je m'évanouis à nouveau. Je dus rester dans cet état pendant plusieurs jours, car je ne me souviens de rien, sinon de m'être réveillé au moment où toute la bande s'apprêtait à quitter l'endroit.

Quand je retrouvai mes esprits, je vis que toute force ne m'avait pas abandonnée puisque je pouvais tenir debout. Je réfléchis longuement sur tout ce qui s'était passé depuis que je vivais parmi les Indiens. Somme toute, j'avais été le plus souvent heureux avec la famille de Netnokwa, mais cette maudite maladie allait changer le cours de ma vie, et, jusqu'à ce jour, je la rends responsable de tous mes malheurs. Des abcès, qui finirent par crever, s'étaient formés dans mes oreilles, et j'étais devenu à demi-sourd. Je m'assis sous le wigwam : je voyais le visage des gens et leurs lèvres bouger, mais je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient.

Je pris mon fusil et partis à la chasse, mais le gibier m'entendait venir avant que je le débusque. Si je tombais accidentellement sur un wapiti ou un orignal, et tentais de m'en approcher, je découvrais que la ruse et la chance m'avaient déserté. Je me disais alors que les animaux savaient que j'étais devenu semblable à un vieil homme inutile. Terrassé par la tristesse et le désespoir, je résolus de mettre fin à mes jours pour échapper à la misère qui m'attendait.

Quand la bande fut prête à partir, Netnokwa conduisit mon cheval à l'entrée du wigwam et me demanda si je pouvais le monter jusqu'à notre prochaine halte. Je lui répondis par l'affirmative et, la priant de me laisser mon arme, je lui fis part de mon désir de suivre la bande à quelque distance. Prenant mon cheval par la bride, je m'accroupis et regardai défiler devant moi les petits groupes jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Je poussai un soupir de soulagement lorsque je vis la dernière vieille femme, le dos chargé lourdement de nattes de *pukkwî*, s'évanouir au loin dans la prairie. Je lâchai la bride, remis mon cheval en liberté. J'armai mon fusil et, posant la crosse sur le sol, appuyai le canon contre ma gorge ; je saisis ensuite la baguette que j'avais préparée dans le but de m'aider à décharger mon arme. Je savais que le silex était en état de fonctionnement et le fusil chargé depuis deux jours. Mais je découvris que l'arme était vide, ainsi que mon cornet à poudre et ma cartouchière dans lesquels je prenais toujours soin de laisser mes munitions. Le couteau que j'attachais ordinairement à la bandoulière de ma cartouchière avait disparu. Ainsi donc, mon plan pour me suicider avait été déjoué ! Saisissant mon fusil à deux mains par le canon, je le lançai au loin à toute volée, puis j'enfourchai mon cheval, lequel, contrairement à son habitude et à ma conviction, était resté tout le temps auprès de moi.

Je rattrapai ma famille presque aussitôt. Il est probable que Wamegonabiew et Netnokwa, au courant de mon dessein funeste, s'étaient éloignés suffisamment pour se soustraire à mes regards, puis s'étaient assis pour m'attendre. Nul doute que, pendant mes crises de délire forcené, je n'aie parlé à haute voix de mon désir

de mettre fin à mes jours. Mon frère et ma mère avaient alors veillé à m'ôter tous les objets qui pouvaient servir à mon projet.

Il n'est pas rare qu'on se suicide chez les Indiens, et il y a plusieurs façons de se donner la mort : soit au moyen d'une arme à feu, soit par pendaison, noyade ou empoisonnement, etc. Les causes qui conduisent à un acte aussi désespéré sont variées. Il y a plusieurs années, alors que j'étais à Mackinac avec Netnokwa, je fis la connaissance d'un jeune homme ottawa très brillant et d'avenir très prometteur, qui se tua avec une arme dans le cimetière indien. Pour la première fois de sa vie, il s'était fortement enivré. La boisson lui était montée à la tête au point qu'il avait arraché ses propres vêtements, avant d'entrer dans une violente colère. Ses deux soeurs, désireuses d'éviter qu'il ne se blessât ou ne blessât quelqu'un d'autre, lui avaient attaché les mains et les pieds et l'avaient couché sous leur wigwam. Le lendemain, il s'était réveillé tout à fait sobre et, une fois délivré de ses liens, il était allé visiter une de ses sœurs qui vivait près du cimetière. Sous prétexte d'aller chasser les pigeons, il lui avait emprunté une arme, et était entré dans le cimetière où il s'était suicidé.

Il est probable qu'à son réveil, réalisant qu'il était pieds et poings liés, il crut avoir commis un acte déshonorant dans son ivresse ; il s'était donné la mort afin de se délivrer d'une telle honte et d'une telle humiliation. Les malheurs et les épreuves de toutes sortes, comme parfois la disparition d'amis chers, voire les déceptions amoureuses, peuvent être cause de suicide chez les Indiens.

Bien que ce fût probablement le fait de la vieille femme, je reprochai néanmoins à Wamegonabiew d'avoir déchargé mon arme et caché mes munitions. Une fois remis de ma maladie, j'éprouvai des sentiments de honte à propos de cette tentative malheureuse : mes amis eurent toujours la délicatesse de ne jamais y faire allusion. J'avais retrouvé la santé, mais je ne récupérai pas complètement le sens de l'ouïe. Il me fallut plusieurs mois pour être en mesure de chasser aussi bien qu'avant ma maladie. Il y eut cependant des victimes qui souffrirent beaucoup plus que moi lors de cette terrible épidémie. Des Indiens qui survécurent, beaucoup demeurèrent sourds, d'autres furent atteints de troubles mentaux et d'autres encore, fous de douleur, se jetèrent contre des arbres ou des rochers, se cassant les bras ou se blessant grièvement. La plupart des survivants, s'ils n'avaient pas saigné à profusion à un stade antérieur, étaient affectés de graves suppurations aux oreilles. Cette maladie était tout à fait nouvelle chez les Indiens, et en conséquence rares furent ceux qui eurent recours à des remèdes traditionnels, ou qui même prirent la peine de se soigner ¹.

¹ *Épidémie.* Déjà en 1781-82, et dans les années qui suivirent, la variole avait considérablement réduit les populations aborigènes du vieux Nord-Ouest. D'autres maladies contre lesquelles les Indiens n'étaient pas immunisés allaient encore produire des ravages. Comme le souligne Tanner, quand un Indien tombait victime d'un mal aussi cruel et fatal, il était considéré comme perdu et l'on ne se préoccupait pas de le soigner tant on était démuné devant la fatalité.

En allant au comptoir de la rivière la Souris, j'entendis parier d'Américains qui étaient venus faire des achats destinés à un groupe de Blancs installés au village mandan. Je regrettai beaucoup d'avoir raté l'occasion de les rencontrer, mais, comme j'avais l'impression qu'ils s'étaient établis là-bas, je pensai que les circonstances me permettraient de les voir bientôt. J'ai appris depuis que ces Blancs faisaient partie de l'expédition du gouverneur Clark et du capitaine Lewis, alors en route pour les Rocheuses et le Pacifique ¹.

Plus tard, à l'automne, nous allâmes à *Kineukauneshewayboant* où l'abondance du gibier nous décida à passer l'hiver. C'est ici que, pour la première fois, je me livrai, avec Wamegonabiew et d'autres personnes, au jeu de hasard, un vice à peine moins dangereux pour les Indiens que l'ivrognerie. Un des jeux dit le « jeu du mocassin » peut être pratiqué par un nombre illimité de participants, bien qu'ordinairement cela se passe en petits groupes. Il faut quatre mocassins. Pour commencer, un des groupes de parieurs cache dans l'un d'eux un petit objet tel qu'un bout de bois ou de tissu. Les mocassins sont ensuite alignés, et un joueur du groupe opposé doit toucher deux des mocassins avec un doigt ou un bâton. Si le premier mocassin qu'il touche contient l'objet caché, le joueur perd huit points ; si en revanche l'objet n'est pas dans le second mocassin qu'il a désigné, mais dans l'un des autres, il perd deux points ; s'il ne se trouve pas dans le premier qu'il touche, mais dans le dernier, il gagne huit points.

Les Cris jouent ce jeu différemment. Le joueur met tour à tour la main dans chaque mocassin, cherchant à toucher en dernier l'objet caché. En effet, s'il le trouve en premier, il perd alors huit points. On convient d'avance de la valeur des points : par exemple, une peau de castor ou une couverture peut valoir dix points, un cheval, cent points. Avec les étrangers, ils ont tendance à parier très fort, allant jusqu'à évaluer un cheval à dix points.

Rougeole, variole, coqueluche, « consommation pulmonaire » ou tuberculose, fièvre jaune – contre lesquelles aucun Indien n'est immunisé – sont les maladies les plus fréquemment rapportées par les voyageurs de l'époque. Les symptômes que décrit Tanner à son sujet s'apparentent à une otite aiguë entre autres. Cependant, à supposer que la maladie des castors dont nous venons de parler ait été vraiment la tularémie (*Pasteurella tularensis*) et, sachant que le virus est transmissible à l'homme, ne pourrait-on pas supposer que l'épidémie en question était due à ce virus ? La question mérite qu'on s'y arrête. En rapport avec cette épidémie, Alexander Henry le jeune écrit à l'automne de 1802 : « ... (Les Indiens) se plaignent de douleurs dans la poitrine accompagnées d'accès de toux et d'expectorations. Ils traînent ainsi pendant un long moment, maigrissent et se remettent rarement. C'est la maladie la plus répandue et la plus mortelle chez eux » (Coes : 1897 : 204, voir également, Ray : 1974 : chapitre V).

¹ *Meriwether Lewis* et *William Clark* ouvrirent la voie vers le Pacifique (du côté américain) douze ans après Alexander Mackenzie (du côté canadien). Partis de Saint-Louis au printemps de 1804, ils remontent le Missouri et passent l'hiver 1804-05 dans un des villages mandans. En 1805, ils descendent le fleuve Columbia et atteignent le Pacifique en novembre de la même année. Tanner regrettera de n'avoir pu les rencontrer – le fort de la rivière la Souris n'était pas très éloigné alors –, mais il aura l'occasion de connaître le capitaine Clark en 1820. Il nous semble que Tanner anticipe un peu sur les événements, car la suite de son récit est en deçà de 1804.

Mais c'est encore le jeu appelé *buggasauk* ou *beggasa*¹ que les Indiens jouent avec le plus de passion, et dont les conséquences sont les plus néfastes. Les *beggasanuk* sont des petites pièces de bois, d'os, ou de métal découpé dans une vieille marmite. Un côté est peint en noir, l'autre d'une couleur vive ; le nombre de ces pièces peut varier, mais il ne peut être inférieur à neuf. Elles sont placées alors ensemble dans un grand bol ou plateau de bois réservé à cet usage. Les deux camps de joueurs, qui sont parfois vingt ou même trente, s'assoient en cercle ou les uns en face des autres. Le jeu consiste à frapper le bord du bol de manière à ce que les *beggasanuk* soient projetées en l'air ; c'est la manière dont elles retombent qui décide du gagnant ou du perdant. Si le premier coup porté a été heureux, un peu comme au billard, le joueur continue de frapper jusqu'à ce qu'il manque son coup ; c'est alors au voisin de poursuivre. Les deux camps de joueurs s'animent très vite : un objet fréquent de querelle survient quand un joueur impatient arrache le plateau à son voisin tandis que celui-ci considère qu'il n'a pas encore terminé.

Les vieilles personnes de bon sens sont opposées à ce jeu. Je n'y avais jamais participé avant que, cet hiver-là, Netnokwa ne m'y conviât avec résolution et insistance. Au début, notre groupe gagna à tous les coups. Puis la chance tourna, et bientôt nous eûmes perdu toutes nos possessions. Quand il ne nous resta plus rien, le camp adverse alla établir son campement un peu plus loin, et, comme à l'accoutumée, ne manqua pas de nous narguer. En entendant ces propos, je réunis les hommes de notre bande : « La seule façon, dis-je, de récupérer nos biens et de mettre fin à leurs insolentes vantardises, c'est d'aller nous mesurer au tir et à la cible avec eux. »

Après avoir emprunté quelques biens à des amis, nous allâmes en bloc rendre visite à nos adversaires. Voyant que nous n'avions pas les mains vides, ils consentirent à jouer avec nous. Nous commençâmes par le *beggasa* et, au cours de la soirée, la chance revint : par rapport au peu que nous avions au départ, nous reprîmes assez de biens pour mettre au pari, dès le lendemain matin, un bel enjeu sur un concours de tir. Nous déposâmes toute notre mise. Nos adversaires répugnaient à nous suivre, mais ne pouvaient déceimment se retirer. Nous plaçâmes une cible à une distance de cent yards, et je tirai, le premier, presque dans le mille. Personne n'ayant pu faire mieux, je fus déclaré gagnant, et nous pûmes ainsi récupérer la plus grande partie de ce que nous avions perdu pendant l'hiver.

Le printemps était déjà avancé, et nous étions en train de nous préparer à quitter *Kineukauneshewayboant*, quand un vieil homme, appelé Ozhuskoukoun

¹ *Beggasa*. Ce jeu décrit par le narrateur était très répandu en Amérique du Nord. Les Indiens en général étaient de grands parieurs, et il n'était pas rare, comme le souligne Tanner, que des joueurs perdent toutes leurs possessions ou que le jeu se termine par de sanglantes querelles, en particulier quand des groupes étrangers engageaient des paris (voir Stuart : 1902-03, Schoolcraft : 1851 : 188-90).

(« foie de rat musqué »)¹, un officiant principal du *Metai*, vint nous rendre visite. Sa petite-fille et ses parents l'accompagnaient. La jeune fille, d'une grande beauté, n'avait pas plus de quinze ans. Netnokwa ne semblait pas la tenir en très haute estime. Elle me dit :

– Mon fils, ces gens ne vont pas cesser de t'ennuyer si tu restes ici. Cette fille n'est certainement pas faite pour toi. Pourquoi ne prendrais-tu pas ton fusil et ne t'en irais-tu pas ? Va t'installer à quelque distance, et ne reviens pas avant qu'ils se soient rendu compte que tu es peu enclin à recevoir une proposition de mariage.

Je fis comme elle me l'avait dit, et Ozhuskoukoun dut renoncer à l'espoir de me faire épouser sa petite-fille.

Quelque temps après, je revins chez moi. Un soir que je me tenais près de notre wigwam, je vis une jolie jeune femme qui se promenait en fumant sa pipe. De temps en temps, elle jetait des coups d'œil vers moi et, enfin, elle s'approcha, me demandant de fumer avec elle. Je répondis que je ne fumais jamais.

– Tu as peur de toucher ma pipe, c'est pourquoi tu refuses de fumer !

Sur ces mots, bien que je n'en eusse pas l'habitude, je pris sa pipe et tirai quelques bouffées. Elle resta un moment près de moi pour bavarder, et je découvris que j'y prenais du plaisir. À la suite de cette première entrevue, nous nous revîmes souvent : peu à peu, je m'attachai à elle.

Je raconte cela car c'est cette femme que je devais épouser plus tard. Par ailleurs, le début de notre rencontre ne se déroula pas de manière traditionnelle. D'habitude, quand un jeune homme épouse une femme de sa bande, il n'est pas censé avoir eu préalablement des rapports personnels avec elle. Bien entendu, ils se sont déjà vus quelque part dans le village : il l'a sans doute remarquée sur son passage, mais d'ordinaire, ils ne se sont jamais adressé la parole auparavant. Ce sont les vieux qui font tous les arrangements et qui communiquent ensuite leur décision au futur couple ; celui-ci désapprouve rarement le parti qui a été pris, car il n'ignore pas que l'union peut être à tout moment rompue par consentement mutuel ou à la demande d'un des deux époux.

Tout le village fut bientôt au courant de mes tête-à-tête avec Miskwabunokwa (« ciel rouge de l'aurore ») : tel était le nom de la femme qui m'avait offert de fumer avec elle. Ayant entendu parler de cette relation et croyant que, comme tous les jeunes gens de mon âge, je comptais bientôt prendre femme, le vieux

¹ *Foie de rat musqué* est un personnage fort connu des marchands. Chaboillez en parle explicitement (Hickerson : 1959 : 282). Quant à Alexander Henry le jeune, il semble avoir des réserves lorsqu'il écrit en 1803 : « Foie de Rat ainsi que d'autres Indiens faiseurs d'ennuis campent au fort et s'enivrent tous les jours... » (Coues : 1897 : 229).

Ozhuskoukoun rentra un jour dans mon wigwam, tenant par la main l'une de ses nombreuses petites-filles. S'adressant à Netnokwa, il dit :

– Je te présente la plus belle et la préférée de toute ma postérité. Je suis venu l'offrir à ton fils.

Plantant là la jeune fille, il partit aussitôt. Netnokwa avait toujours traité cette jeune fille avec une bonté particulière ; de plus, de toutes les femmes de la bande, elle était certainement la plus désirable.

La vieille femme était quelque peu embarrassée. En fin de compte, elle trouva un prétexte pour me prendre à part et dire :

– Mon fils, la fille que Ozhuskoukoun est venu t'offrir est certainement très bonne et très belle, mais tu ne dois pas l'épouser car elle porte un mal qui, en moins d'une année, la conduira au tombeau. Il te faut une femme forte et en bonne santé. Aussi, offrirons-nous à cette jeune fille le plus beau des présents, car elle le mérite bien, mais la renverrons-nous à son père.

La jeune fille rentra chez elle, les bras chargés de cadeaux de grande valeur. Moins d'une année après, elle mourut conformément à la prophétie de ma mère.

Entre-temps, une intimité particulière s'établissait entre Miskwabunokwa et moi. Bien que je fusse discret sur ma liaison, Netnokwa ne pouvait pas ignorer ce qui se passait et ne devait pas en désapprouver le cours. Je venais, pour la première fois, de passer une partie de la nuit auprès de ma maîtresse ; aussi, étant rentré fort tard, je me glissai furtivement sous les couvertures et m'endormis¹. Des petits coups secs sur mes pieds me réveillèrent aux premières lueurs de l'aube. Ma mère se tenait auprès de moi, une baguette à la main, et disait :

– Debout ! debout ! jeune homme, tu dois t'apprêter à prendre femme. Debout ! Pars chasser. Je suis persuadée que tu grandiras plus dans l'estime de ta future femme en rapportant du gibier, tôt le matin, qu'en te faisant voir sur la place du village, en train de faire le beau, alors que tous les chasseurs sont partis !

¹ À ce sujet, Ruth Landes, dans son étude sur *The Ojibwa Woman*, écrit qu'on courtise une jeune fille dans deux buts, soit dans celui de l'épouser, soit dans celui de flirter. Quand on a l'intention de l'épouser, la cour ne dure que quelques jours et se fait sous la surveillance des aînés. Après avoir échangé quelques paroles, une nuit le jeune homme se glisse auprès de la jeune fille, s'étend à ses côtés sans rien faire, et a soin de partir discrètement avant l'aube. Bientôt les parents avisent la jeune fille de garder le jeune homme auprès d'elle plus longtemps, de sorte qu'une nuit, ce dernier continue de dormir après l'aube. Ainsi le mariage est-il consacré (1938 : 40 et passim). On le voit ici, Tanner n'a pas tout à fait respecté les codes, et Netnokwa s'empresse de régler l'affaire pour que l'honneur de la jeune fille soit sauf.

Je ne trouvai rien à redire ; j'enfilai mes mocassins, pris mon arme et sortis. Je revins avant midi, lourdement chargé d'un quartier de viande d'original. Je le jetai devant Netnokwa, lui disant d'un ton bourru :

– Voici, vieille femme, ce que tu m'as demandé ce matin.

Mais elle était ravie et elle me fit les plus grands éloges. Je me félicitais qu'elle approuvât ma liaison avec Miskwabunokwa, et j'étais très fier que ma conduite obtînt toute son approbation. Il y a beaucoup d'Indiens qui rejettent et négligent leurs vieux parents. Netnokwa était infirme et décrépète, mais je ressentais à son égard un très grand respect que je devais conserver durant toute sa vie.

Je redoublai d'ardeur à la chasse, rapportant régulièrement du gibier au début de la journée ou avant la nuit. Je m'habillais alors avec le plus d'élégance possible et m'en allais de par le village, jouant parfois du *pebewun* (flûte)¹. Pendant un temps, Miskwabunokwa prétendit qu'elle ne désirait plus m'épouser, mais elle mit fin à ce jeu dès qu'elle s'aperçut que je commençais à montrer des signes de froideur. Quant à moi, je me rendais compte que mon désir de partager mon wigwam avec une femme décroissait de jour en jour. Je fis plusieurs efforts pour rompre cette liaison, en cessant de la visiter, mais, au fond, je restais sensible aux charmes de la jeune fille. Quand elle découvrit que mon indifférence grandissait, elle me fit de vifs reproches, essayant de m'émouvoir par des larmes ou des menaces. J'évitai de parler à la vieille femme de tout projet futur, éprouvant de moins en moins le désir de reconnaître Miskwabunokwa publiquement comme mon épouse.

À cette époque, j'eus l'occasion de me rendre au comptoir de la rivière Rouge. J'accompagnais alors un métis, rattaché à cette factorerie, qui possédait un cheval fort rapide. La distance qui nous séparait du comptoir était, je l'appris par la suite des colons anglais, de soixante-dix milles². Tandis que l'un était à cheval, l'autre était à pied, tenant la queue de l'animal et courant derrière. Nous parcourûmes ainsi cette distance en une Journée. Au retour, j'étais seul et sans monture. J'essayai d'accomplir le voyage dans le même temps, mais l'obscurité et une grande fatigue m'obligèrent à m'arrêter à dix milles du but.

Quand j'arrivai à notre wigwam, le jour suivant, je vis que Miskwabunokwa était assise à ma place. Comme j'hésitais sur le seuil, elle baissa la tête. Netnokwa m'accueillit sur un ton sec que je ne lui connaissais pas.

– Aurais-tu donc l'intention de repartir ? Voudrais-tu être cause de honte et d'humiliation pour cette jeune femme qui te vaut largement sous tous les rapports ? Tu es responsable de cette affaire, je n'ai rien à y voir, ni elle d'ailleurs. Tu l'as

¹ On se servait aussi de cette flûte pour signaler le début d'une attaque (Johnston : 1978 : 28).

² 1 mille = 1,6 kilomètre, soit une distance de 112 kilomètres.

suivie dans tout le village, et maintenant tu voudrais la rejeter et la faire passer pour quelqu'un qui te court après ?

Les reproches de Netnokwa me paraissaient justes et, après tout, j'étais encore amoureux. J'entrai et m'assis à côté de Miskwabunokwa, et nous devînmes mari et femme. Pendant mon absence à la rivière Rouge, la vieille Netnokwa avait, à mon insu, fait tous les arrangements avec les parents de la jeune fille. Elle l'avait alors amenée chez nous, sachant que ce ne serait pas très difficile de me réconcilier avec l'idée du mariage. Dans la plupart des mariages entre deux jeunes personnes, les couples prennent beaucoup moins d'initiative que dans ce cas. Le montant des cadeaux que les parents de l'épouse s'attendent à recevoir en échange de leur fille diminue en proportion des maris qu'elle est censée avoir eus.

Chapitre VIII

Préparations en vue d'une expédition guerrière – Piétinements d'un troupeau de bisons décelés de très loin – Les bisons se battent à mort – Règles observées par les guerriers -Kozaubunzichegun ou cérémonie divinatoire pour découvrir l'ennemi – Jebiug ou souvenirs des morts emportés pour être jetés au champ de bataille – Un chef rival ruine l'expédition guerrière – Bêtise du porc-épic – Je sauve la vie de mon frère -Ours albinos – Cérémonie du Wabeno – Mariage de Picheto et de Skwashish – Attaque d'un parti de guerriers sioux et poursuite jusqu'à la source de la rivière Saint-Pierre, etc..

[Retour à la table des matières](#)

Quatre jours après mon retour de la rivière Rouge, nous partîmes vivre en forêt. Notre groupe comptait Wamegonabiew, ses deux femmes et sa famille, Wawbebenaisa, une épouse et plusieurs enfants, moi, ma femme et la famille de Netnokwa. Nous nous dirigeâmes vers la *Nebeminnane sibi* (Pembina), car nous désirions choisir tout près un bon endroit où les femmes et les enfants pourraient rester pendant notre absence. En effet, nous voulions rejoindre les guerriers qui préparaient un raid contre les Sioux¹. Après avoir élu un lieu propice, les chasseurs se livrèrent à une chasse intensive, afin de laisser aux femmes le soin de préparer une quantité suffisante de viande séchée durant leur absence.

Un matin, alors que j'étais parti chasser en emportant seulement trois balles avec moi, je tombai sur un gros orignal. Ayant tiré avec trop de précipitation, je le ratai par deux fois avant de l'atteindre à l'épaule à la troisième reprise. Je me lançai

¹ En portant la guerre chez les Sioux, les Ojibwa obéissaient à la conviction profonde qu'ils étaient harcelés par leurs ennemis. R. Landes écrit à ce sujet : « ... les conteurs d'histoires guerrières ojibwa n'avoueront sous aucun prétexte que leurs ancêtres ont été les agresseurs impitoyables des Dakotas... Les Ojibwa se dépeignent surtout comme des innocents qui, tout en poursuivant leurs ennemis, sont en même temps poursuivis par eux » (1938 : 45). En ce début du XIX^e siècle, les guerres ojibwa-sioux ont un caractère traditionnel et touchent à la défense d'un territoire allant de la haute rivière Rouge (frontière du Dakota du Nord et du Minnesota) à la rivière Chippewa (Wisconsin) (cf. Hickerson : 1970 : 35). Cela est conforme d'ailleurs à la tradition sioux si on en croit les paroles de Little Crow rapportées en 1819 à un agent des Affaires indiennes : « ... les Sioux préfèrent de loin porter la guerre chez les Chippewa, quitte à perdre un homme ou deux chaque année, plutôt que de voir les Chippewa occuper graduellement les territoires de chasse situés entre le lac Supérieur et le Mississippi... » (cité in Hickerson : 1970 : 89-90).

à sa poursuite et le rattrapai, mais je n'avais plus de munitions. Je pris alors les vis de mon fusil, attachai la platine avec une ficelle, et quand j'eus tiré trois de ces balles d'un nouveau type, l'original s'écroula, touché à mort.

Nous avons alors une quantité impressionnante de viande, et les femmes étaient toutes occupées à la boucaner. Curieux de savoir où en était le parti de guerriers de Pembina et de connaître sa date de départ, Wamegonabiew et moi enfourchâmes nos chevaux pour lui rendre visite, laissant Wawbebenaisa avec les femmes.

À notre arrivée, nous trouvâmes quarante Muskego prêts à partir le lendemain matin. Sans posséder les paires de mocassins¹ nécessaires à une telle entreprise et sans avoir fait les préparatifs usuels, nous décidâmes néanmoins de les suivre. Il y avait aussi un grand nombre de guerriers ojibwa et cris, mais ils se montraient *a priori* hostiles à l'idée de se joindre aux Muskego, auxquels ils ne paraissaient pas porter une grande estime. Wamegonabiew tenta de me dissuader de mon projet, alléguant que nous avons tout intérêt à repousser cette expédition à l'automne, moment où nous pourrions aller avec les guerriers ojibwa. Mais je lui rétorquai qu'il n'en était pas question et que nous pouvions très bien participer également à l'expédition ojibwa².

¹ Partir sans chaussures d'appoint était une entreprise hasardeuse ; en effet, un guerrier qui prenait part à une expédition guerrière devait apporter avec lui plusieurs paires de mocassins sans lesquels il n'aurait pu parcourir le pays.

² *Expédition guerrière* : Tanner explique ici de manière très ethnologique la façon dont se déroule un raid guerrier. Ajoutons qu'il y avait deux façons de faire la guerre : la première était offensive et se traduisait par des expéditions punitives à l'extérieur du territoire ; la seconde était défensive et consistait à affirmer la souveraineté du territoire contre d'éventuels assaillants. On faisait la guerre pour venger un ou des morts ou pour défendre son honneur. Les expéditions étaient toujours composées de volontaires ; en règle générale, il y avait des grades chez les guerriers. En ces années-là, la crainte de l'ennemi était constante dans les esprits. Le journal de Alexander Henry le jeune rapporte ces préoccupations : le 1er avril 1801, il écrit : « ... les Indiens sont continuellement en alerte à cause des Sioux, ils voudraient bien que je les croie quand ils prétendent les voir tous les jours. Ils ont construit une sorte de fortification avec des arbres et des broussailles. » Le 23 août, il note encore : « Mes employés ont été alarmés tout l'été à cause des Indiens qui leur rapportent que l'ennemi n'est pas loin » (Coues : 1897 : 175 et 185).

À l'époque du récit, la zone la plus dangereuse était celle qui va de la haute rivière Rouge à la rivière Chippewa, mais il y en avait d'autres. L'explorateur Hind est explicite à ce sujet et en cite cinq dont les suivantes nous intéressent plus particulièrement :

1) La première va de la rivière La Pluie à la rivière du lac Rouge, traverse les prairies vers l'ouest jusqu'au territoire des Dakotas (Sioux).

2) La seconde s'étend du lac des Bois, de la rivière Roseau jusqu'aux prairies à l'ouest de la rivière Rouge.

3) La troisième va du lac Winnipeg à la petite Saskatchewan (Minnedosa), traverse les prairies au sud du lac Manitoba. C'est le vieux sentier de guerre emprunté par les Cris des Marais, les Assiniboines, les Sioux et les Ojibwa (Hind : 1860 : vol. II : 28-29). Certains sites témoignent de la tradition guerrière, citons entre autres l'actuelle rivière *Warpath* du lac Winnipeg ou *Warroad* au sud-ouest du lac des Bois.

Nous avons quitté Pembina depuis deux jours et, depuis lors, nous n'avions rien mangé : c'est dire à quel point la faim se faisait sentir. Une nuit, couchés dans notre campement et l'oreille collée contre terre, on pouvait entendre les piétinements d'un troupeau de bisons cependant qu'en position assise, on ne percevait plus aucun bruit. Le jour venu, alors qu'on avait une vue imprenable sur la plaine, aucun bison ne pointait à l'horizon. Toutefois, en appliquant à nouveau l'oreille contre le sol, on continuait d'entendre les bruits de la veille, qui, de toute évidence, venaient de très loin. Nul doute, un troupeau devait forcément se trouver dans la direction des bruits. Aussi, dès l'aube, un détachement de huit hommes, dont j'étais, fut envoyé en reconnaissance. Notre mission consistait à rapporter du gibier à un point de rendez-vous où le parti des guerriers comptait s'arrêter pour la nuit. Nous dûmes chevaucher pendant plusieurs heures avant de découvrir, à quelque dix milles de distance, la tête du troupeau. Cela formait comme une longue ligne noire qui se profilait à l'horizon ; cela ressemblait aussi à un rivage bas et distant de l'autre côté d'un lac. La distance qui nous séparait de la harde, au moment où nous l'avions entendue la première fois, devait être d'au moins vingt milles.

C'était la pleine saison du rut, et les combats violents qui opposaient les mâles étaient une cause d'agitation permanente dans le troupeau. Au bruit produit par le piétinement incessant et le martèlement des deux parties des sabots avant, soulevés dans un mouvement sec et rapide, s'ajoutaient les rugissements puissants et furieux des mâles engagés dans des combats terrifiants et impressionnants. Nous savions que nous pouvions venir près des bisons sans provoquer la panique habituelle, et nous chevauchâmes dans leur direction. En approchant, nous achevâmes un mâle blessé qui n'avait fait aucun effort pour fuir. Il portait aux flancs des blessures où j'aurais pu introduire ma main tout entière.

En cette saison, la chair des mâles n'est guère consommable. Aussi, ne désirions-nous pas les abattre, bien que cela eût été facile de le faire. Nous descendîmes de cheval et, confiant nos montures à des Indiens qui servaient d'arrière-gardes, nous commençâmes à ramper au milieu du troupeau afin de tuer des femelles. Je me retrouvai bientôt seul parmi des mâles. Alors que je n'avais pas encore trouvé l'occasion d'abattre une femelle, des mâles reprirent leurs combats tout près de moi. Du fait de leur fureur belliqueuse, et sans même avoir reconnu ma présence, ils se précipitèrent vers moi avec une violence inouïe. Je cherchai immédiatement refuge dans une de ces nombreuses dépressions que les bisons creusent avec leurs sabots, et dans lesquelles ils aiment se vautrer. Ils continuèrent de foncer en direction de cette retraite improvisée. Je dus mon salut à mon fusil avec lequel je les dispersai, en tuant quatre sur le coup. Tout ce vacarme avait effrayé les femelles qui s'enfuyaient dans toutes les directions. Désespérant d'un quelconque succès, j'enfourchai mon cheval que je conduisis plus loin, à un endroit où des Indiens avaient réussi à abattre une énorme bisonne. Comme cela arrive d'habitude en de telles circonstances, toute la harde s'était écartée, à l'exception d'un mâle qui tenait les Indiens en respect. Je leur adressai cette petite diatribe :

– Comment, vous, des guerriers ! vous quittez votre pays lointain pour chercher l'ennemi, et vous n'êtes pas même capables d'enlever sa femme à ce vieux bison sans défense ?

Sur ces mots, je passai devant eux et me dirigeai droit sur le bison qui se tenait à quelque deux cents yards. Dès qu'il me vit approcher, il se précipita dans ma direction, chargeant avec une telle impétuosité que l'imminence du danger me fit détalier à bride abattue. Cet échec retentissant fit rire les Indiens de tout cœur, mais ne les découragea pas, bien au contraire, de tenter d'approcher la bisonne. Ils finirent par réussir à distraire le mâle de sa vigilance : cerné de toutes parts, il fut facilement abattu. Pendant que les Indiens découpaient la dépouille de la femelle, une vieille bisonne, qu'on supposa être la mère de la victime, se détacha du reste du troupeau, lequel était demeuré jusque-là encore à proximité. Excitée par l'odeur du sang, elle fonça avec fureur dans notre direction. Beaucoup d'Indiens, n'ayant pas d'armes sur eux, s'égaillèrent à toutes jambes. Quant à moi, qui avais pris soin de recharger mon fusil et le tenais prêt à tirer, je me précipitai derrière le corps de la bisonne dont je me fis un rempart, en attendant la mère de pied ferme. Elle ne tarda pas à arriver. Elle fit alors halte à quelques pas, et je n'eus aucune peine à viser juste. Elle tourna sur elle-même, fit quelques bonds et retomba. Nous avions à présent la viande de deux femelles, ce qui était largement suffisant pour nos besoins. Nous allâmes aussitôt à notre rendez-vous où les autres guerriers avaient déjà assouvi leur faim en mangeant un cerf que l'un d'eux avait tué.

C'était la première fois que je me joignais à ce genre d'expédition, et j'allais être initié au cérémonial du guerrier. Les trois premières fois qu'un homme accompagne un parti de guerriers, la coutume veut qu'il observe des règles spécifiques assujetties à des souffrances physiques. Les vieux guerriers peuvent, s'ils le désirent, s'en abstenir. À titre d'exemple, le jeune guerrier doit avoir le visage constamment peint en noir et la tête recouverte d'une sorte de bonnet ou coiffe particulière ; il ne doit jamais précéder les anciens, mais les suivre littéralement pas à pas. Il ne peut se gratter ni la tête ni aucune autre partie du corps avec les doigts ; s'il y est contraint, il se sert d'une petite baguette ; personne d'autre que lui ne touche le bol dans lequel il mange et boit, ou le couteau qu'il utilise. En ce qui concerne ces deux derniers exemples, le tabou imposé aux jeunes guerriers est similaire à celui imposé aux jeunes femmes de certaines tribus, lors de leurs premières menstruations. Le jeune guerrier ne s'assoit, ne mange ni ne boit pendant le jour, quelle que soit la longueur de la marche, ou la fatigue qui l'habite. Et s'il est contraint de s'arrêter, il tourne alors son visage en direction de son pays, afin que le Grand Esprit connaisse son désir d'y rentrer un jour.

La nuit, un certain ordre doit être respecté au campement. Si l'on trouve des buissons, ceux-ci sont arrachés et replantés dans le sol de manière à délimiter un espace de forme carrée ou oblongue ; on marque au bout de ce passage une porte ou une sortie toujours orientée vers le territoire ennemi. S'il n'y a pas de buissons, on délimite le sol de manière similaire avec des bouts de bois ou les tiges d'herbes

qui poussent dans les plaines. Le chef de guerre et les anciens se tiennent près de la porte d'entrée du campement ; viennent ensuite, selon l'âge et la réputation, des hommes plus jeunes, suivis, à l'autre extrémité du campement, des nouveaux combattants dont le visage est peint en noir.

Tous les guerriers, anciens et nouveaux, dorment le visage tourné vers leur pays, et, quel que soit le degré de leur inconfort ou de leur fatigue, ils ne changent de position pour aucun motif ni ne dorment ensemble sur ou au-dessous de la même couverture. Pendant la marche, les guerriers qui ont passé le rite d'initiation peuvent s'asseoir, à condition de ne pas le faire sur le sol nu, mais seulement après l'avoir recouvert d'herbes ou de branches. Dans la mesure du possible, ils évitent de se mouiller les pieds, et s'ils sont dans l'obligation de traverser un étang ou un ruisseau, ils gardent leurs vêtements secs et, au sortir de l'eau, se fouettent les jambes à coups de poignées d'herbes ou de branchages. Il leur est interdit de marcher dans un sentier battu et, si cela s'avère irréalisable, il leur faut alors appliquer sur leurs jambes des produits à caractère sacré qu'ils apportent dans ce but. Les objets personnels tels que le fusil, la couverture, le tomahawk, le couteau ou la massue de guerre ne doivent jamais être enjambés par un autre ; la même règle est observée à propos des jambes, des bras ou du corps d'une personne qui repose à terre. Si ce tabou devait être violé par inadvertance, il appartient alors au propriétaire dont l'objet a été enjambé, de saisir le coupable et de le jeter par terre : ce dernier, fût-il le plus fort, se laisse renverser sans résistance. Les récipients que les guerriers transportent pour manger sont ordinairement de petits bols en bois ou en écorce de bouleau ; chaque bol est marqué au centre par un symbole qui le divise en deux parties : à l'aller, ils se servent invariablement d'un seul côté, au retour, ils font le contraire. En rentrant, à un jour du village, ils suspendent tous les récipients à un arbre ou ils les jettent au loin dans la prairie.

J'ai oublié de mentionner que la nuit, au campement, le chef envoie toujours en avant des jeunes hommes. Ceux-ci sont chargés de préparer le terrain en dégagant un espace appelé *pushkwawgummegenahgun* pour la cérémonie du *Kozaubunzichegun* au cours de laquelle des rituels divinatoires sont pratiqués aux fins de connaître la position de l'ennemi ¹. Cet espace de terrain est préparé de la manière suivante : dans une aire délimitée en forme de parallélogramme, on arrache d'abord toutes les touffes d'herbe qui pourraient s'y trouver, on pulvérise ensuite la terre avec les mains, puis on enclot l'espace avec des poteaux que personne ne doit franchir.

¹ *Kozaubunzichegun* ou rituel divinatoire : comparer avec *kusabindugeyu*. À ce sujet Jenness écrit : « Les *kusabindugeyu* étaient d'abord des voyants qui, à la suite de visions reçues dans l'adolescence, pouvaient voir au-delà de ce qui est normalement accordé au regard. (...) Les *kusabindugeyu* prétendaient connaître le futur, voir ce qui se passait très loin, et discerner ce qui est caché à l'intérieur du corps humain » (1935 : 63-64 et passim).

Le chef, prévenu que tout est prêt, va s'asseoir à l'entrée du terrain opposée à la contrée ennemie. Après avoir chanté et prié, il place devant lui, à la périphérie du terrain (dont l'aspect est à peu près celui d'une plate-bande), deux cailloux ronds. Pendant que le chef demeure dans cette position, conjurant le Grand Esprit de lui indiquer le chemin par où il doit guider les jeunes guerriers, un crieur vient à lui du campement, s'en retourne à mi-chemin, puis s'arrête pour appeler tour à tour les principaux guerriers, leur disant : « Venez fumer. »

Ceux qui ne sont pas appelés peuvent toujours se rendre auprès du chef pour examiner, à la lueur d'une torche, le résultat de la cérémonie du *Kozaubunzichegun*. Ordinairement, les deux cailloux que le chef a placés au bord de la bande de terre ont roulé à l'autre extrémité. C'est la trace qu'ils ont laissée en roulant sur le sol qui va déterminer la prochaine marche à suivre des guerriers.

C'est en ce haut lieu de prophétie que des vêtements, des perles et tout autre objet que le chef et ses guerriers ont jugé bon d'apporter dans un but sacrificiel, sont exposés toute la nuit. On les suspend à un poteau avec les *jebiug* ou « souvenirs des morts ». Les *jebiug* sont destinés à être jetés sur le champ de bataille, et, quand c'est possible, à être enfoncés dans les entrailles des ennemis tombés au combat. Si un guerrier a vu mourir un de ses enfants favoris, il prend, le plus souvent, un vêtement ou un jouet du disparu ou, de préférence, une mèche de cheveux qu'il jette sur le champ de bataille.

Il arrive que des éclaireurs – ceux-ci précèdent toujours un parti de guerriers dans le territoire ennemi – rôdent non loin des habitations ou pénètrent dans un campement abandonné ; s'ils découvrent des jouets perdus par des enfants, comme des petits arcs ou des morceaux de flèches brisées, ils les ramassent et les conservent précieusement jusqu'au moment de rejoindre la troupe. S'ils connaissent un homme ayant perdu un enfant, ils vont le voir et lancent l'objet devant lui, en disant :

– Ne sais-tu pas que ton petit enfant est là-bas ? Nous l'avons vu en train de jouer avec les enfants des ennemis. Ne te lèveras-tu pas pour aller le visiter ?

Le malheureux père le plus souvent prend l'objet, le contemple longuement et se met à pleurer. Peu après, il est apte à faire preuve d'une détermination peu commune à affronter ses ennemis.

Quand le chef mène ses hommes à la guerre, il n'a, en dehors de son influence personnelle, aucun moyen de contrôle sur les individus qui forment son armée. En conséquence, il faut bien qu'il utilise de temps à autre certains moyens pour exciter et stimuler les hommes au combat.

Aguskogaut, notre chef muskego, se proclamait lui-même prophète du Grand Esprit, tout comme celui qui allait apparaître quelques années plus tard chez les Shawnee¹. Il avait perdu son fils quelque temps auparavant et, au cours de cette expédition, il transportait un *jebi* avec la ferme intention de le laisser sur le lieu des combats. Mais son dessein fut contrarié par l'arrivée de Tabushah (« celui qui s'esquive ») accompagné de vingt hommes². Cet Ojibwa, de nature impatiente et ambitieuse, ne supportait pas l'idée qu'un autre que lui-même pût diriger l'expédition contre les Sioux ; par ailleurs, il lui était intolérable de penser que ses actions d'éclat pussent être éclipsées par un peuple aussi méprisé à ses yeux que les Muskego³. À son arrivée, il ne manifesta pourtant aucun signe d'hostilité à l'égard de notre entreprise ; il alla même, au contraire, jusqu'à prétendre qu'il était venu aider ses frères les Muskego. Aguskogaut ne pouvait pas ignorer la vraie nature des sentiments et des intentions de Tabushah, mais il n'en laissa rien paraître et déploya auprès de lui les plus grandes marques de cordialité et d'amitié.

Nous continuâmes le voyage ensemble pendant plusieurs jours. Durant la traversée des vastes prairies, notre soif se fit si intense que nous fûmes contraints de transgresser des règles de guerre. Les guerriers principaux connaissaient bien la topographie du pays que nous traversions et savaient que nous trouverions bientôt de l'eau, mais la plupart des vieux qui jusque-là avaient marché étaient épuisés par la fatigue et la soif.

¹ *Prophète : allusion* au frère de Tecumseh (voir chapitre I, note 1) nommé Laulewasikaw, connu plus tard sous le nom Tenskwatawaw et qu'on appelait le plus souvent Le Prophète. En ces temps où la colonisation avançait de plus en plus vers l'ouest, la vogue du messianisme était très forte, et les nouveaux prophètes nombreux à répandre l'enseignement de Tecumseh et de son frère. Le récit de Tanner montre bien l'importance de ce mouvement du début du XIXe siècle.

² Tabushah ou Tabushaw (orthographe plus répandue) était bien connu des marchands. Il semble qu'il avait d'ailleurs une forte personnalité ! Alexander Henry le jeune en parle au moins à vingt reprises. Il faut ajouter que ce Tabushaw qu'il « considère comme le plus grand faiseur de troubles parmi tous les Indiens » s'est querellé avec lui à plusieurs reprises et a même menacé de le poignarder (Coues : 1897 : 60, 69 et 251) ! Henry écrit aussi que Tabushaw, depuis qu'il s'est découvert une vocation de prophète, s'entretient régulièrement avec le Grand Esprit (*ibid.*, 251-252). Par ailleurs, l'historien Warren raconte dans un passage intitulé la « bataille près de Pembina » comment un chasseur nommé Tabushaw meurt en affrontant seul un parti de Sioux (1957 : 355). Ceci est confirmé par Tanner, qui appelle toutefois ce chasseur Tabushish (p. 160) (voir également Coues : 1897 : 427).

³ Les Muskego n'avaient pas la réputation d'être des guerriers, ce qui expliquerait le mépris dans lequel les tient Tabushah. À ce sujet, Peter Grant, de la Compagnie du Nord-Ouest, écrit en 1804 : « ... les Maskegons... vont rarement à la guerre ; leur population petite et dispersée rend difficile la mise sur pied d'un important parti de guerriers. La grande distance qui les sépare du front les oblige à préparer d'avance des vivres en quantité pour leurs familles. De toute façon, le nombre de guerriers dans un parti de Maskegons n'est jamais très important, allant généralement de 10 à 100 braves. Conscients de cette infériorité numérique, ils forment des alliances avec leurs amis du sud (les Ojibwa), les Assiniboïnes ou les Cris, nations qui sont en guerre perpétuelle avec les Sioux » (Masson : 1960 : 349).

Dans cette situation, il était urgent que des cavaliers, dont nous étions Wamegonabiew et moi, pussent aller de l'avant, trouver l'eau et signaler notre position à la troupe principale. Je fus parmi les premiers à atteindre une source, mais d'autres n'eurent pas cette chance et connurent d'atroces souffrances. Toute la nuit durant, les arrivants alertèrent les retardataires en tirant des coups de fusil. Les traînards arrivaient de partout : certains vomissaient du sang, d'autres étaient au bord de la folie.

Comme nous nous reposions auprès de cette source, un vieillard appelé Ahtekowons (« petit caribou ») fit un *Kozaubunzi'chegun* ou cérémonial de divination. Pointant une direction particulière, il indiqua qu'une bande de guerriers sioux se dirigeait droit sur nous. Il ajouta qu'en passant sur leur flanc droit ou gauche, nous les éviterions et pourrions atteindre sans inquiétude leurs villages et y semer la terreur chez les femmes. Si, par contre, nous les laissions venir à nous, ils nous attaqueraient et nous massacreraient jusqu'au dernier.

Tabushah fit mine d'ajouter foi à cette prophétie ; en revanche, le chef muskego et ses guerriers ne voulaient rien savoir. Des murmures de mécontentement commencèrent à se répandre dans tout le campement ; certains parlaient même ouvertement d'abandonner Aguskogaut et de rentrer. Plusieurs jours s'écoulèrent sans incident, si ce n'est la découverte inopinée par nos éclaireurs, d'un individu qui s'enfuit aussitôt, et qu'on supposa être un des guerriers sioux. Un matin, on découvrit un troupeau de bisons. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs jeunes guerriers partirent à la chasse. Depuis la découverte de l'individu sioux, nous restions cachés toute la journée et ne voyagions plus que la nuit. Cependant, la manière dont les Muskego laissèrent leurs jeunes hommes poursuivre les bisons en plein jour en tirant des coups de feu, fut pour Tabushah l'occasion rêvée de parvenir au but qu'il s'était probablement assigné : brouiller les guerriers entre eux et, éventuellement, contrarier tous les plans d'Aguskogaut.

L'abondance régnait dans notre campement, et nous fîmes une grande fête. Au cours du repas, les guerriers étaient disposés en rangs serrés pour manger. Aussitôt le repas achevé, Tabushah profita des circonstances pour se lever et les haranguer d'une voix forte :

– Muskego ! vous n'êtes pas des guerriers ! Vous prétendez être venus de loin pour combattre les Sioux ? Et voilà que des centaines de nos ennemis rôdent dans les parages, que dis-je, ils sont sans doute tout près ! Vous êtes incapables d'en dénicher un seul, et quand cela serait, ils vous attaqueraient et vous tueraient tous !

À la fin de cette diatribe, il exprima la décision d'abandonner la cause d'une troupe aussi mal dirigée, et de rentrer dans son pays avec ses vingt guerriers. Quand il eut terminé, Pezhewostegwon (« tête de chat sauvage »), l'orateur de Aguskogaut, répliqua :

– Nous avons la preuve a présent que nos frères, les Ojibwa et les Cris, n'avaient, depuis la rivière Rouge, aucun désir de nous suivre. Votre pays est tout près d'ici, et il vous importe peu de vous mesurer aux Sioux aujourd'hui ou cet automne ! Mais nous, nous sommes venus de très loin. Nous continuerons de soutenir, comme nous les avons toujours soutenus, ceux qui ont été nos amis et nos enfants ; c'est pourquoi nous les abandonnerons une fois qu'ils seront dans le camp de nos propres ennemis ! Vous savez très bien que dans un parti de guerriers comme le nôtre, aussi important fût-il, il suffit qu'un homme retourne sur ses pas pour qu'il soit suivi d'un autre, puis d'un autre encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne. N'est-ce pas la raison pour laquelle vous êtes venus grossir nos rangs ? afin d'entraîner tous nos jeunes guerriers dans votre sillage, nous obligeant ainsi à capituler ?

Pour toute réponse, Tabushah se leva sans mot dire, tourna la tête vers son pays, et se mit en marche avec ses vingt hommes. Aguskogaut et les principaux guerriers muskego restèrent assis, silencieux. Peu après, des jeunes hommes muskego se levèrent l'un après l'autre pour suivre les Ojibwa. Au début, cette manœuvre provoqua l'indignation de jeunes Muskego qui tirèrent imprudemment des coups de feu dans les rangs arrière des Ojibwa. Ces derniers se retournèrent alors dans le but de riposter, mais leur chef, un opportuniste s'il en fut, contint prudemment leur irritation et, ce faisant, gagna la sympathie de ceux qui, l'instant d'avant, manifestaient des intentions belliqueuses à son égard. Aguskogaut et ses quelques fidèles restèrent assis la plus grande partie de la journée à l'endroit même où Tabushah avait tenu son discours. Mais lorsque le vieux guerrier vit le nombre de sa troupe réduit de soixante à cinq hommes, il ne put s'empêcher d'éclater en sanglots ¹.

¹ Les scènes où l'on exprimait son chagrin ou son émotion par des pleurs bruyants n'étaient pas rares, bien au contraire. Plus que des paroles, elles symbolisaient l'intensité du moment. Alexander Henry le Vieux raconte à ce sujet une scène extrêmement intéressante qui se passe chez les Assiniboines vers 1776 : Henry vient d'être convié sous la tente du grand chef, « laquelle il trouve semblable aux autres ». Le chef fait un discours dans lequel il parle des Indiens du lac des Bois. À la fin du discours quelques Indiens sanglotent et sont aussitôt imités par l'assemblée tout entière. Henry écrit : « Si je n'avais pas déjà été témoin d'une scène où l'on avait déjà sangloté, j'eusse craint une catastrophe imminente... Cela dura quelque dix minutes après lesquelles on sécha ses larmes pour faire honneur au festin... » (1809 : 285).

Pendant que se déroulaient ces événements ¹, Wamegonabiew avait rejoint les déserteurs et j'étais allé me poster à quelques perches ² du chef. Je m'approchai de ce dernier pour lui dire que, s'il désirait continuer, j'étais prêt à poursuivre la route à ses côtés, nonobstant la trahison des autres. Trois de ses amis personnels, qui étaient restés, lui firent la même proposition, mais le chef était d'avis qu'il n'était plus possible de continuer car si notre petit groupe venait à rencontrer à l'improviste une bande de Sioux, nous serions sûrement anéantis.

L'expédition fut abandonnée, et les hommes rentrèrent chez eux par le chemin le plus court et le plus pratique, chacun n'ayant plus en tête que son confort et son bien-être. Je rattrapai Wamegonabiew et nous fîmes route ensemble avec trois autres compagnons. Au lieu de suivre les autres, nous empruntâmes un parcours différent : cela nous mena dans une région giboyeuse où nous ne souffrîmes jamais de la faim.

Je me souviens d'un matin où, enroulé dans ma couverture, je reposais au creux d'un sentier à bisons. Ce sentier descendait de la prairie et s'arrêtait à un petit ruisseau où nous avions établi notre campement. L'automne était fort avancé, et les hautes et lourdes herbes de la prairie étaient complètement desséchées par le froid. Par mesure de prudence, nous avions allumé notre petit feu dans le fond du sentier qui formait l'angle de la berge.

Des Indiens s'étaient réveillés et, assis de part et d'autre du sentier, ils préparaient quelque chose à manger lorsque leur attention fut attirée par un bruit insolite : un porc-épic descendait tout doucement et gauchement le long de la pente. J'avais souvent entendu parler de la bêtise de cet animal, mais je n'avais pas eu l'occasion d'en être témoin. Le porc-épic poursuivait sa progression sans se soucier des objets environnants. Il s'approcha si près du feu qu'il y fourra le museau, puis il s'arc-bouta des deux pattes de devant, de sorte que les flammes, poussées par le vent, lui brûlèrent les piquants de la tête. Il ne broncha pas : au contraire, il se contenta de cligner bêtement des yeux pendant quelques minutes. Finalement, un des Indiens, las de le contempler, le frappa à la tête avec un morceau de viande d'orignal qu'il avait embroché sur un bâton pour le faire rôtir ;

¹ Curieusement, Peter Grant, le marchand, rapporte en 1804 un incident similaire où les noms des protagonistes et d'autres détails sont modifiés. Il se peut que Grant ait entendu parler de cet événement, ou simplement que ces expéditions se ressemblent au point d'impliquer des rituels similaires. Dans ce récit, un chef nommé Kakegameg met sur pied un parti de guerriers contre les Sioux. Mais le manque de nourriture et l'épuisement font que ses guerriers se mutinent, tandis que leur chef décide de poursuivre avec une poignée de fidèles. Le chef des mutins, Assiniboine, qui se dit prophète, fait un discours dans lequel il explique qu'il vaut mieux que les mutins rentrent à la maison, mais que les quelques braves qui ont décidé de poursuivre leur chemin trouveront un seul ennemi et rapporteront son scalp. La prédiction se réalise : le chef des mutins acquiert une gloire égale à celle de Kakegameg et une chanson commune leur est dédiée (Masson : 1960 : 334-335).

² *Perches* : ancienne unité de mesure valant environ 5 mètres.

un autre le tua d'un coup de tomahawk. Nous mangeâmes une partie de sa chair qui était délicieuse.

Les Indiens parlèrent alors du comportement du porc-épic et racontèrent des choses que j'eus l'occasion de constater souvent par la suite. Ainsi, quand cette bête vient se nourrir au cours de la nuit, au bord d'une rivière, un homme peut placer de la nourriture au bout d'une pagaie et la lui présenter sous le museau : elle viendra manger ce qui s'y trouve sans flairer l'odeur de l'homme. Si un porc-épic est capturé, il ne peut ni mordre ni griffer, n'ayant pour toute défense que ses piquants dangereux et barbelés. Il est fort rare qu'on parvienne à induire des chiens à l'attaquer, et, quand ils le font, c'est au prix de cruelles blessures et de pénibles souffrances, suivies parfois d'une mort impitoyable.

Quatre jours après l'abandon de l'expédition, nous atteignîmes la rivière des Grands-Bois. Ce cours d'eau prend sa source dans une montagne, s'écoule dans la plaine sur une grande distance, disparaît soudainement sous terre pendant dix milles, pour se jeter finalement dans la rivière Rouge. La rivière des Grands-Bois porte un nom différent à l'endroit où elle se perd, mais il s'agit sans nul doute du même cours d'eau¹. Nous y tuâmes un cerf commun², semblable à ceux que l'on trouve dans le Kentucky, bien que ce cervidé se rencontre peu souvent dans le Nord.

Quand je rentrai enfin chez moi, je n'avais, plus que sept balles dans ma cartouchière. De plus, il m'était impossible de m'en procurer d'autres, car il n'y avait aucun marchand dans les environs. Malgré tout, je parvins à tuer vingt orignaux et wapitis avec ces sept balles. Cet exploit est possible car il arrive fréquemment qu'en tirant sur un orignal ou un wapiti, la balle se loge de telle sorte qu'on puisse l'utiliser à nouveau.

Vers la fin de l'automne³, je me rendis au comptoir de la rivière la Souris pour me procurer des marchandises. Wamegonabiew choisit ce moment pour décider d'aller vivre de son côté ; quant à Netnokwa, elle préféra rester avec moi. Peu avant cette séparation, nous avions fait la connaissance, au comptoir de la rivière la Souris, des membres d'une famille dont les ancêtres s'étaient querellés avec ceux de Wamegonabiew. Ces gens étaient rattachés à une bande importante de Cris qui nous était étrangère ; de surcroît, ils étaient beaucoup plus puissants que nous ne l'étions. Nous entendîmes parler de leur intention de tuer Wamegonabiew et,

¹ *Rivière des Grands-Bois* dite aussi *Isle des Bois*, aux *Islets*, *Islettes* ou *Îlots des Bois*, appelée aujourd'hui *Morris*. Elle prend sa source, sous le nom de rivière aux *Gratias*, dans la partie nord des *Monts Pembina*, non loin de l'*Assiniboine*, emprunte ensuite la direction est sous le nom de *Îlots des Bois* jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans des marécages, reparaît plus loin sous le nom de *Gratias*, et coule en direction sud-sud-est jusqu'à la rivière Rouge à la hauteur de *Morris*, *Manitoba* (Coues : 1897 : 63).

² *Cerf commun* (*Cervus virginianus*).

³ Probablement vers 1804.

comme nous n'étions absolument pas de taille à lutter contre eux, nous crûmes acheter notre tranquillité ou, du moins, obtenir leur indulgence, en leur donnant un cadeau.

Nous possédions deux barils de whisky. Nous en offrîmes un à la bande, et l'autre tout spécialement au chef de famille qui nous était hostile. Les Cris commencèrent à boire. Bientôt mon attention fut attirée par les manœuvres d'un homme qui, ayant invité Wamegonabiew avec beaucoup de cordialité, affectait de boire amicalement avec lui. Afin de mieux tromper mon frère, cet homme simulait l'ivresse : or je savais pertinemment qu'il était parfaitement sobre. C'est dire à quel point je n'eus aucune peine à deviner ses plans. J'entrepris, dans la mesure du possible, de protéger Wamegonabiew du danger qui le guettait.

Dans l'espoir de nous gagner l'amitié de cette famille cris, nous avons fait notre feu près du leur. Constatant que mon frère s'enivrait sans aucune mesure, je l'aidai à regagner notre wigwam. À peine l'avais-je couché et couvert que j'étais cerné par la famille ennemie dont chaque membre tenait, qu'un couteau, qu'un fusil : ils parlaient tous ouvertement de tuer Wamegonabiew. Heureusement, le whisky que nous avons donné à ces gens leur avait tourné la tête, sauf l'homme dont j'ai parlé plus haut et que je considérais comme le plus dangereux. Au moment où deux Indiens faisaient quelques pas dans l'intention évidente de porter des coups de couteau à Wamegonabiew, je me jetai entre eux pour les en empêcher. Ils réagirent dans la seconde et m'immobilisèrent en me maintenant solidement par les bras. Je préférai ne pas offrir de résistance, sachant que, pour me frapper, ils devraient lâcher prise d'une main au moins. Je comptais sur cet instant pour leur échapper. Je tenais d'ailleurs fermement de la main droite le coin de ma couverture où se trouvait dissimulé un solide couteau, et cela me donnait du courage. Les deux Indiens venaient de m'empoigner, quand celui qui me tenait la main gauche leva de sa main libre son couteau pour me percer les côtes ; son compagnon, passablement éméché, tâta sa ceinture pour y prendre le sien, et s'aperçut qu'il l'avait perdu. Il pria son camarade de bien vouloir attendre qu'il l'eût retrouvé afin de l'aider à me tuer. Sur ces mots, il me lâcha le poignet droit et se dirigea vers le feu en quête de son arme. C'était le moment que j'attendais : je bondis brusquement et me dégageai de la poigne de l'autre Indien, lui faisant entrevoir du même coup la lame de mon couteau.

J'étais libre ! J'aurais pu m'enfuir, mais j'étais déterminé à ne pas abandonner Wamegonabiew à un funeste sort. Ma résistance et ma fuite eurent pour effet d'abasourdir les Indiens ; ils le furent encore davantage en me voyant m'emparer du corps de mon frère et courir en deux ou trois bonds, l'allonger dans un canot qui attendait sur la grève. Je ne perdus pas une seconde pour couvrir la petite distance qui nous séparait du comptoir. J'ignore pourquoi ils n'osèrent pas tirer alors que la lueur du feu nous éclairait encore. Ils furent sans doute impressionnés en constatant que j'étais bien armé, plutôt audacieux et entièrement sobre, ce qui, en l'occurrence, me donnait un avantage considérable sur eux.

Quelque temps après cet incident, Wamegonabiew me quitta conformément à sa décision antérieure, et je partis de mon côté pour vivre dans la région de l'Assiniboine. J'y étais depuis quelques jours quand Akewahzains, frère de Netnokwa, arriva à notre campement. Il était avec nous depuis peu lorsqu'un jour, nous aperçûmes un vieil homme qui remontait la rivière dans un esquif en bois. Akewahzains le reconnut aussitôt comme étant le père des Indiens qui avaient menacé Wamegonabiew. Sur notre invitation, le vieil homme ne tarda pas à toucher le rivage. Au bout d'un moment, il parut évident qu'il n'était pas au courant des démêlés qui nous avaient opposés à ses enfants. Mais au fur et à mesure que Akewahzains poursuivait la narration de cette affaire, il s'échauffa et s'emporta à un point tel que j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de massacrer sur place ce pauvre vieillard sans défense. Toutefois, je dus me résigner à laisser mon compagnon subtiliser une partie du rhum qui appartenait au vieux. J'aidai ce dernier à déguerpir, car il eût été fort imprudent pour lui de rester avec nous au moment où le rhum aurait commencé de produire ses effets.

Le même soir, Akewahzains me proposa son fusil, une arme courte et légère, contre le mien qui était une arme longue et assez lourde. Tout en ignorant les différences de qualité entre ces armes, je ne désirais pas procéder à cet échange. En dépit de Netnokwa qui s'opposait au marché, je ne savais pas comment m'y dérober en refusant¹, étant donné que ce genre d'attitude est inconnu parmi les Indiens de ce pays.

Peu après, je tuai une vieille ourse toute blanche. Elle avait quatre oursons, dont le premier était, tout comme elle, blanc, avec des yeux et des ongles rouges, tandis que le second était rouge (brun) et les deux derniers noirs². Par la taille et sous tous les autres aspects, elle ressemblait à un ours noir commun, mais elle n'avait de noire que la peau des lèvres. La fourrure de cette espèce est très belle, mais peu appréciée des trafiquants de fourrures. La vieille ourse n'était guère sauvage, et je pus la tuer sans trop de difficulté. Je tirai aussi sans peine sur deux oursons restés dans la tanière, mais deux autres petits grimperent à un arbre. Je venais de les abattre eux aussi quand trois hommes, attirés sans doute par le bruit

¹ Ce faisant, Tanner aurait gravement insulté le frère de sa sœur.

² Il s'agit d'une ourse albinos qui a donné naissance à quatre oursons : le premier est albinos, les deux derniers sont normaux, mais le deuxième est intermédiaire entre les deux. Plusieurs voyageurs rapportent des cas d'ours de couleur. Alexander Henry écrit que cela est fréquent et ajoute « On a déjà capturé deux oursons dont l'un était noir et l'autre « cannelle ». On les a gardés au fort pendant longtemps. Ils étaient parfaitement apprivoisés » (Coles 1897 : 449). Nous avons nous-mêmes noté la présence de ces ours « jaunes » dans la région de la baie de James vers la fin des années 1960. Ceux-ci sont similaires à l'ours rouge dont parle Tanner. Les Cris préféraient alors ne pas trop s'étendre sur cet ours « jaune » qu'ils décrivaient comme un animal aussi stupide que le chien. Or cette désignation est tout à fait curieuse quand on sait en quelle estime les Indiens tiennent l'ours et quelle relation privilégiée ils entretiennent avec lui, n'hésitant pas à l'appeler grand-père ou grand-mère.

des détonations, arrivèrent. Comme ils étaient affamés, je les invitai à venir se restaurer chez moi ; je leur fis don également d'un morceau de viande au moment de leur départ.

Le jour suivant, je commençai à me rendre compte à quel point le fusil de Akewahzains ne valait rien ; en effet, je fis feu à quinze reprises sur un ours qui avait escaladé un petit peuplier et je le ratai à tous les coups ; je dus à mon tour monter dans l'arbre et le tirer à bout portant. Quelques jours plus tard, comme j'étais en train de chasser, je lançai un wapiti quand j'aperçus trois jeunes ours. Je tirai : deux ours tombèrent d'un arbre. Persuadé que l'un d'eux, sinon les deux, n'était que blessé, je m'élançai au pied de l'arbre pour l'achever. Une seconde plus tard, une vieille ourse surgissait en bondissant de l'autre côté. Elle s'arrêta devant le premier ourson, se mit debout et le prit entre ses pattes de devant. On aurait dit une mère berçant son bébé. Elle se pencha sur lui, renifla la blessure sur son ventre et sentant qu'il était mort, elle le jeta brusquement par terre. Elle s'avança alors vers moi en grinçant furieusement des dents. Elle se tenait si droite que sa tête s'élevait à la hauteur de la mienne. Tout cela fut si soudain que, le temps de recharger mon fusil et de l'épauler, elle était déjà presque sur moi. Cela me fit comprendre l'importance des leçons que j'avais reçues des Indiens et que je m'efforçais d'observer ; ainsi : « celui qui a déchargé son fusil ne doit penser à rien d'autre qu'à le recharger ».

En l'espace d'un mois, malgré les défauts de mon arme, je tuai néanmoins vingt-quatre ours et quelque dix orignaux. Nous avons maintenant beaucoup trop de graisse d'ours, et je m'en fus la déposer dans le *sunjegwun* que j'avais construit au moment où j'avais tué vingt orignaux avec sept balles. En fin de compte, les vivres se firent rares, et je retournai à cet endroit avec toute ma famille, croyant pouvoir vivre facilement du contenu de notre cache jusqu'au printemps suivant. Mais je découvris que Wamegonabiew, sa famille et d'autres personnes, étaient passés par là. Le *sunjegwun* avait été forcé et il n'y avait plus une livre de viande à l'intérieur.

Nous risquions maintenant la famine. Je n'avais pas d'autre choix que d'aller chasser les bisons. Heureusement, les grands froids de l'hiver les avaient forcés à se réfugier dans les bois et, en quelques jours, j'en tuai un grand nombre.

Entre-temps, Wamegonabiew était venu se joindre à nous avec d'autres Indiens. Nous avons établi notre campement près d'un bosquet dans la prairie. Une nuit, la vieille femme rêva, et elle ne fut pas la seule, qu'un ours rôdait dans les parages. Le lendemain, je partis à sa recherche et n'eus aucun mal à le trouver dans sa tanière. Je fis feu sur lui, et, une fois la fumée dissipée, j'aperçus la bête gisant au fond du trou. Comme il me fallait l'extirper de sa tanière, j'y pénétrai, la tête la première. Mais je n'avais pas réfléchi que mon corps en bouchant presque entièrement la cavité, empêcherait la lumière du jour d'en éclairer le fond. J'en fus pour mes frais, car l'ours était encore vivant quand je le touchai. Il se releva

soudainement et tenta de se jeter sur moi. Je reculai aussi vite que possible, mais cela ne m'empêcha pas, tout au long de ma retraite précipitée, de sentir sa chaude haleine sur mon visage, tandis qu'il tentait de me mordre. Il aurait pu me happer très facilement, et j'eus beaucoup de chance d'en réchapper. En m'élançant hors de son trou, je saisis aussitôt mon fusil, car l'ours continuait de me serrer de très près. Dès que je crus avoir gagné un peu de terrain sur lui, je tirai un coup qui lui fracassa la mâchoire et qui me permit de l'achever sans difficulté. Par la suite, je fis preuve de plus de prudence avant de m'aventurer dans la tanière d'un ours, vérifiant auparavant que l'animal était bel et bien mort. À la fin de l'hiver, les bisons étaient si nombreux que nous les fléchions tout simplement ; quant aux petits, nous les attrapions au lasso.

La saison du sucre revenue, nous partîmes pour *Pekaukaune Sahgiegun*¹ (lac à la « Bosse de bison »), un lieu situé à deux jours de marche de la source de la rivière Pembina, dans le but de trapper des castors. Laisant sur place Netnokwa et ses enfants préparer le sucre d'érable, nous nous mîmes en route avec nos femmes.

Nous avions l'intention de nous joindre à une expédition guerrière contre les Sioux, qui se préparait pour l'été ; aussi notre objectif consistait-il à piéger suffisamment de castors pour nous procurer chacun un bon cheval. Dix jours plus tard, je possédais quarante-deux belles peaux de castor mâle², et Wamegonabiew en détenait tout autant. Nous partîmes aussitôt pour le comptoir de rivière la Souris pour y acheter des chevaux.

M. M'Kie [McKay]³ m'avait promis de me réserver un de ses chevaux que j'avais déjà remarqué pour sa grande taille et sa fière allure. Mais je fus très mécontent d'apprendre qu'il l'avait cédé à la Compagnie du Nord-Ouest. Je lui fis comprendre que, puisque le cheval avait emprunté ce chemin, mes peaux de castor pouvaient en faire autant. J'allai donc à la Compagnie du Nord-Ouest où j'échangeai une grande jument grise contre trente peaux de castor. C'était, à bien des égards, une aussi bonne monture que l'autre mais, en dépit de cela, je n'en étais pas tout à fait satisfait. De son côté, Wamegonabiew acheta un cheval à des Indiens. Nous allâmes ainsi à la rivière des Grands-Bois en quête de la vieille Netnokwa ; mais elle était déjà partie pour la rivière Rouge où nous la suivîmes.

¹ *Pekaukaune Sahgiegun* : il s'agit sans doute de l'actuel lac Pélican (Manitoba). Alexander Henry le jeune parle d'un de ces lacs quand il écrit : « la rivière Panbian (Pembina) prend sa source dans les lacs Ribbone ou lacs du Placotte » (Coues : 1897 : 81-82). Placotte étant un mot qui désigne la façon de découper les côtes de bison, le lecteur comprendra qu'il s'agit d'une déformation de « plat de côte » !

² *Castor* (*Castor canadensis*). Un castor pèse de 13,6 à 27 kilogrammes. Le poids moyen d'un castor mâle est d'environ 25 kilogrammes.

³ Il s'agit probablement de Donald Mackay dit « le Malin », de la Compagnie de la Baie d'Hudson (Gates : 1933 : 106-107).

Nous séjournâmes quelque temps à l'embouchure de l'Assiniboine ou nous reçûmes la visite de plusieurs Indiens, dont des parents de ma femme que je n'avais jamais vus. Il y avait notamment un de ses oncles, un infirme qui ne marchait plus depuis des années. Comme il avait entendu dire que j'étais un Blanc, il en avait conclu que je ne savais pas chasser. Quand il vit ma femme, il lui dit :

– Alors ma fille, j'ai entendu dire que tu étais mariée ? Est-ce que ton époux rapporte seulement du gibier ?

– Oui, répondit-elle, cela lui arrive de tuer un orignal ou un wapiti, à condition que l'animal se soit égaré, désire mourir ou vienne tout simplement l'attendre au détour d'un sentier.

– Il est parti à la chasse aujourd'hui, n'est-ce pas ? S'il a tué du gibier, j'irai moi-même le chercher pour le rapporter ! Tu m'offriras bien la peau pour faire des mocassins ?

Bien entendu, il avait dit tout cela pour me tourner en ridicule, pourtant je me fis fort de lui offrir la peau du wapiti que j'avais tué ce jour-là. Mes succès à la chasse continuant de plus belle, je distribuai de la venaison parmi les parents de ma femme. Et bientôt ils cessèrent de se moquer de moi.

Malheureusement, le gibier commença à se faire rare, et nous dûmes nous séparer les uns des autres, prenant des chemins différents. Je remontai l'Assiniboine sur laquelle, à dix milles de distance, nous trouvâmes des Indiens dont le chef était Pokotawgamaw (« petit étang »). Ces gens, possesseurs de deux wigwams, étaient des parents de ma femme. Au moment de notre arrivée, l'épouse du chef était en train de faire cuire une langue d'orignal pour son mari parti à la chasse : elle nous l'offrit tout de suite. Elle nous aurait sans doute donné encore à manger si l'apparition de son mari n'avait eu pour effet de nous priver du reste.

Ensuite, ils restèrent sourds à nos souffrances alors que nos enfants criaient famine et que leur campement était fort bien approvisionné¹. Il se faisait tard et j'étais beaucoup trop épuisé pour aller chasser ; par ailleurs, l'idée que les femmes

¹ L'une des qualités essentielles chez les peuples chasseurs-cueilleurs est la générosité envers autrui. Les règles de l'hospitalité et du partage sont essentielles pour la survie du groupe. Dans ces conditions, il est étonnant que le narrateur - il le fera à plusieurs reprises - se plaigne de ce qu'on lui refuse de la nourriture. On pourrait avancer ici deux explications : d'abord les anthropologues auraient eu tendance à exagérer la primauté des règles du partage, et n'auraient pas souligné suffisamment que, dans certains cas, l'on peut refuser de s'y plier ; ensuite, si l'on se réfère à la situation écologique qui prévalait en cette région au début du XIX^e siècle, on peut supposer que les chasseurs-cueilleurs ont été amenés à déroger aux règles ancestrales. En effet, Tanner rapporte que le gibier est plus rare, et ceci, comme on l'a vu plus haut, est corroboré par d'autres témoins. Il est donc très important de ne pas minimiser ces facteurs quand on analyse les rapports de production et d'échange des Ottawa et des Ojibwa vivant au Manitoba, au début du XIX^e siècle.

leur achètent de la viande m'était intolérable. J'attendis l'aube avec impatience pour prendre mon fusil. Avant de sortir, je marquai un temps d'arrêt, disant à dessein d'une voix forte :

– Pokotawgamaw serait-il le seul à chasser le wapiti ?

Ma femme sortit ensuite du wigwam et m'apporta un morceau de viande séchée à peine plus grand que ma main, que sa sœur avait volé pour moi. Les gens commençaient à émerger de leur wigwam et je lançai, devant eux, le morceau de viande aux chiens :

– Comment peut-on servir ces maigres portions à nos enfants alors que les wapitis abondent dans la forêt ?

Avant midi, j'avais déjà abattu deux gros cervidés et je rentrai chez moi en portant une lourde charge sur le dos. Par la suite, je tuai un grand nombre de bisons. Tout ce gibier nous permit de nous mettre à la tâche et de faire sécher assez de viande pour nos familles, avant de partir à la guerre. Nous fîmes aussi une incursion en forêt pour trouver de bonnes peaux d'orignal ou de wapiti en vue de la fabrication de mocassins. En effet, les cervidés qui vivent dans la plaine ont une peau trop fine pour faire du bon cuir.

Comme nous marchions un jour dans la prairie, nous aperçûmes au loin un homme chargé de bagages, dont deux grands *tawaegunnun*¹, ces tambours qu'on utilise lors du cérémonial du *Wabeno*². Nous nous tournâmes vers les jeunes femmes pour demander une explication, car nous avions reconnu en notre voyageur, Picheto, l'un de ces parents si inhospitaliers que nous venions de quitter. Mais l'explication ne se fit guère attendre : en effet, l'émotion qui s'exprimait sur le visage de Skwashish, la fille *Bowwetig*, vint nous révéler les raisons de l'apparition de Picheto.

En ce temps-là, le *Wabeno* était très à la mode parmi les Ojibwa. Quant aux anciens et aux hommes de conséquence, ils ont toujours considéré ce rituel comme douteux et néfaste. Les cérémonies rattachées au *Wabeno* sont très différentes de celles du *Metai*, sans parler du désordre et de l'extrême débauche qui les accompagnent³. Le *tawaegun*, qui est le tambour utilisé pour la danse, diffère du

¹ *Tawaegunnun* : tambours dont on se sert pour provoquer un esprit de bonne entente (Johnston : 1978 : 25).

² *Wabeno* : de *waban* qui signifie *est* ou *orient*. Jenness écrit que cela voudrait également dire « le crépuscule qui précède l'aurore » (1935 : 62). Les Ojibwa distinguent trois types de *medicine-men* : le *djiskiu* (un conjureur), le *kusabindugeyu* (un voyant) et le *wabeno*, (un guérisseur). De plus ce dernier fabrique les charmes destinés à favoriser l'amour et la chasse. Au contraire de la danse du *Midewiwin*, celle du *Wabeno* était tribale et donnait lieu à des festivités (pour plus de détails, voir Hoffman : 1891).

³ À ce sujet, Henry R. Schoolcraft rapporte les propos d'un informateur, converti il est vrai à la religion chrétienne : « il caractérisait les danses qui accompagnent les cérémonies du *Meta*

wom ahkik ou *metikwawkik*¹ en usage lors du *Metai*. Alors que le premier est conçu à partir d'un cerceau de bois tendu comme le tambour des soldats, le second est taillé dans un tronc d'arbre passé au feu pour être creusé, et recouvert ensuite d'une peau. De même, le *sheshegwun*, ou hochet, n'est pas fabriqué de la même manière que celui du *Metai*. Au cours du *Wabeno*, hommes et femmes dansent et chantent tous ensemble, pendant que jongleurs et joueurs de feu se livrent à leurs activités. Les initiés prennent dans leurs mains, et mettent parfois dans leur bouche, des tisons ardents ou des cailloux rougis par le feu. Il leur arrive même de frotter de la poudre au creux de leurs mains humectées au préalable (afin de favoriser une plus grande adhésion) et de l'appliquer ensuite contre des tisons ou une pierre brûlante, ce qui a pour effet de produire une explosion. Parfois, un des principaux officiants de ce rituel offre le spectacle suivant : après s'être fait apporter une marmite d'eau bouillante qui vient d'être retirée du feu, il plonge sans plus attendre les mains au fond pour en retirer la tête d'un chien ou d'un autre animal qu'on a placée dans ce dessein ; il déchire alors à belles dents la chair encore fumante, tout en dansant et en chantant comme un fou autour de la marmite ; la viande dévorée, il flanque les os à terre, tout en continuant ses bonds et ses cabrioles.

Comme ces gens sont capables de supporter les effets du feu ou d'objets brûlants, l'ignorant a vite fait d'attribuer ce prodige à quelque pouvoir surnaturel : en réalité, il n'en va pas ainsi, puisqu'ils prennent toujours soin d'appliquer au préalable une substance protectrice sur les parties du corps qui seront exposées au feu. Les plantes qu'ils utilisent sont le *wabenowusk*² et le *pezhekewusk*³. On trouve la première en abondance dans l'île Mackinac, et les habitants des États-Unis l'appellent achillée ; l'autre croît seulement dans les prairies. Les Indiens mélangent, broient ou mâchent ces herbes dont ils enduisent leurs jambes et leurs bras. En outre, le *wabenowusk* ou achillée, très recherché par les Indiens, est un

(Midewiwin) et du *Wabeno* par le mot « diableries ». Toutefois, il faisait une différence entre ces deux institutions populaires, ajoutant que l'usage de « médecines » bonnes et mauvaises entrainait dans la cérémonie du *Meta*, ce qui n'était pas le cas du *Wabeno* dont les danses se réduisaient à une exhibition déréglée, à des fanfaronnades et des trucages, etc. » (1851 : 211, voir aussi 206 et *passim*).

¹ *Wom ahkik* ou *metikwakik* : ce dernier mot est probablement une déformation de *metai*, d'où *metai* (*k*) *ahkik*, et s'apparente au *midewautik*. Le *midewautik* désigne le poteau central placé à l'intérieur du *midewigaun* (tente cérémoniale du *Midewiwin*) ; il est coupé dans le cèdre et représente l'arbre de vie (cf. Johnston : 1978 : 24).

² *Wabenowusk* : comme son nom l'indique, « plante réservée à la cérémonie du *Wabeno* ». Tandis que certains auteurs, dont Edwin James, traduisent *wabenowusk* par achillée (*yarrow*) (*Achillea milleflortint* L.) – plante dont les propriétés sont astringentes, diurétiques et toniques –, Frances Densmore traduit ce mot par menthe aquatique (*horsemint*) (*Clintonia borealis* Ait) – plante utilisée contre les brûlures. D'après cet auteur, l'achillée est utilisée contre les maux de tête et se dit *a'djidamo'wan* en ojibwa (Densmore : 1974 : 290-291).

³ *Pezhekewusk* : d'après F. Densmore qui l'appelle *bi'jikiwusk*, cette plante est le polygale de Virginie (*seneca snakeroot*) (*Polygala senega* L.). Connue pour ses effets toniques, on s'en sert aussi pour faire des charmes (1974 : 290).

excellent remède contre les brûlures quand on l'applique en cataplasme ; de plus le mélange des deux plantes confère à la peau, aux lèvres et à la langue, un étonnant pouvoir anti-inflammatoire.

Picheto (avec ses deux *tawaegunnun*) s'était maintenant arrêté près de nous. La vieille Netnokwa ne perdit pas un instant pour lui demander des explications. Constatant que ses projets se résumaient à demander la main de la fille *Bowwetig*, elle donna son consentement et les maria sur-le-champ.

Le lendemain, Wawbebenaisa, qui était venu avec Wamegonabiew et moi de l'embouchure de l'Assiniboine, tua un gros wapiti mâle ; pour ma part, je tuai un orignal. J'avais à présent modifié ma technique de chasse ; cette innovation allait me permettre de réaliser des performances décisives. J'avais décidé de ramener désormais, coûte que coûte (et au prix de quelque fatigue que ce soit), tout animal sur lequel j'aurais tiré. Il m'apparut comme une évidence de toujours achever l'animal que j'avais blessé. Je redoublai donc de prudence dans ma façon d'approcher le gibier, ayant résolu de ne tirer que pour toucher ma cible. Je franchis cette nouvelle étape au printemps et, l'été suivant, je fis de bonnes chasses : je ratai mon coup seulement deux fois. Il faut faire preuve de beaucoup d'habileté et de prudence pour abattre un orignal, et cela, particulièrement en été. Ma réputation grandissait de jour en jour. Mais il y avait des envieux dont Wawbebenaisa. Ainsi il lui arrivait, pendant mon absence, de pénétrer furtivement sous mon wigwam et de cambrer mon fusil, quand il ne l'emportait pas, sous prétexte que le sien était inutilisable, pour me le rapporter arqué ou en mauvais état.

On était au début du printemps. De violents orages et des éclairs se succédaient lorsqu'une nuit, Picheto, effrayé par la violence de la tempête, se leva et fit une offrande de tabac afin d'apaiser les forces de la nature. Les Ojibwa et les Ottawa croient que le tonnerre est la voix d'êtres qu'ils appellent *Annimekig*¹. D'aucuns disent que ce sont des hommes, et d'autres qu'ils ressemblent plutôt à des oiseaux. Il est douteux qu'ils établissent un lien entre le tonnerre et l'éclair qui le précède. Ils prétendent que l'éclair est fait de feu, et beaucoup affirment qu'en fouillant au pied d'un arbre quand il vient d'être touché par la foudre, on trouverait une boule de feu. J'ai bien souvent cherché moi-même cette boule, mais je ne l'ai jamais trouvée. J'ai retracé le passage de la foudre sur un arbre, j'en ai suivi la trace jusqu'à l'extrémité d'une grosse racine mais, en définitive, je n'ai jamais pu trouver dans le sol autre chose que ce qui le compose en général.

Après l'orage dont je viens de parler, nous trouvâmes le lendemain un orme, touché par la foudre, qui brûlait encore. Les Indiens manifestent une terreur

¹ *Annimekig* : les Ojibwa croient que le tonnerre est représenté par quarante-huit esprits dont chacun a le pouvoir de créer le vent. D'autres croient qu'il n'y a que douze esprits dont chacun porte un nom individuel. Le tonnerre est manitou, c'est-à-dire sacré (Jeness : 1935 : 34-37).

superstitieuse pour ce genre de feu. Cependant, comme la pluie avait éteint notre feu, il fallait bien nous en procurer ; or, pour rien au monde, quelqu'un n'eût accepté de s'approcher de l'arbre en feu. Je finis par me porter volontaire, bien que je fusse saisi par l'appréhension. J'étais certes moins exposé que les Indiens à ce type d'émotion, mais je n'étais pas pour autant exempt de toutes les peurs irraisonnées qui les poursuivent en tout temps et en tout lieu ¹.

Après avoir boucané une quantité impressionnante de gibier, nous construisîmes un *sunjégwun* en forme d'échafaud pour y déposer ce qu'il nous semblait nécessaire de laisser à nos femmes et nos enfants pendant notre absence. Nous n'avions pas encore achevé les préparatifs nécessaires à notre voyage, quand un parti de deux cents guerriers sioux nous attaqua. Plusieurs des nôtres trouvèrent la mort. Pendant ce temps, un petit groupe d'Assiniboines et de Cris, en route pour le pays sioux, tomba par hasard sur la trace de ces guerriers. Il les épia, se rapprochant parfois d'assez près pour apercevoir la tête de grue que le chef utilisait, à la place des cailloux ronds, pendant la cérémonie du *Kozaubunzichegun* (ou divination nocturne), destinée à découvrir la position de l'ennemi !

Cette petite bande de Cris et d'Assiniboines n'avait pas trouvé le courage d'attaquer, mais en revanche elle avait envoyé, par une voie détournée, des messagers porter un avertissement aux Ojibwa. Les messagers se présentèrent d'abord au wigwam d'un grand chef ojibwa qui avait précédé les autres pour chasser. Ce chef avait toujours affiché le plus grand mépris envers la peur. Cependant, il se préparait à trouver refuge au fort du comptoir où il pourrait échapper au danger qui le guettait, lorsque sa première femme, jalouse d'une épouse plus jeune et de surcroît préférée du chef, lui fit des reproches en se plaignant de ce qu'il avait donné plus d'attentions à l'autre qu'à elle-même. Il n'hésita pas un instant à répondre :

– Tu m'ennuies depuis longtemps avec tes scènes de jalousie et tes sempiternelles lamentations ! je ne veux plus rien entendre. Les Sioux sont près d'ici et je vais les attendre de pied ferme.

Il resta sur place, continuant à vaquer à ses occupations. Un matin à l'aube, alors qu'il était monté à un chêne voisin de son wigwam pour regarder s'il y avait des bisons dans la prairie, il fut abattu en descendant par des éclaireurs sioux qui étaient restés cachés toute la nuit dans les noisetiers. Il est probable qu'il auraient

¹ D'après les Ojibwa, le plus grand ennemi de l'homme et du tonnerre est le serpent d'eau auquel on attribue le pouvoir de voyager sous terre à une grande vitesse afin de voler subrepticement l'âme des hommes. S'il arrive qu'un éclair frappe un arbre non loin d'un campement, l'on pense que le manitou-tonnerre a volontairement touché l'arbre afin de faire fuir le serpent d'eau (Jeness : 1935 : 35). Cette croyance explique sans doute pourquoi les Ojibwa craignent la boule de feu et lui attribuent un pouvoir magique. Par contre, il est possible que cette « boule de feu » soit associée à la flammerole ou feu follet, responsable un peu partout de tant de légendes.

pu le tuer bien avant, s'ils l'avaient osé ¹. Cet acte perpétré, le bruit des sabots des chevaux se fit aussitôt entendre. Les guerriers qui accompagnaient le chef eurent à peine le temps de sortir de leur wigwam, que deux cents cavaliers sioux surgissaient de toutes parts. L'un des deux éclaireurs était l'oncle de Wanetaw bien connu aujourd'hui comme chef des Yankton, et l'expédition était dirigée par son père. Wanetaw en faisait également partie, mais il n'avait pas encore la réputation qu'on lui connaît maintenant ². Le combat continua toute la journée, et tous les Ojibwa, au nombre de vingt, trouvèrent la mort, sauf Aisainse (« petite coquille »), un frère du chef, deux femmes et un enfant ³. Monsieur H. ⁴, marchand de fourrures à Pembina, donna aux Ojibwa un baril de poudre d'une contenance de dix gallons et cent dix livres de balles afin de poursuivre les responsables de la mort du chef, le père de sa femme. Sur quatre cents guerriers prêts à faire campagne, il y avait cent Assiniboines, trois cents Cris et Ojibwa, ainsi que quelques Muskego ⁵. Mais, dès le premier jour de notre départ de Pembina, une centaine d'Ojibwa désertèrent, et la nuit suivante un grand nombre d'Assiniboines en firent autant, non sans avoir au préalable volé des chevaux, dont quatre

¹ Il s'agit du beau-père de Alexander Henry le jeune, un certain Liard ou *Cottonwood*, si on en croit un passage de son journal daté du 1er janvier 1801 : « Aujourd'hui, la fille de Liard s'est installée dans ma chambre, et même le diable ne saurait l'en déloger... » (Coues : 1897 : 163). A l'époque, les unions entre marchands, commis ou voyageurs et Indiennes étaient fort répandues. On appelait ces unions « mariages à la gomine » dans la mesure où aucun représentant religieux ne les sanctionnait.

² *Wahnetaw*, *Wahnaton* ou *Waneta* (orthographe plus répandue) : chef yankton sioux qui, durant la guerre de 1812, joignit les rangs britanniques. Nommé capitaine, il fut reçu à la cour d'Angleterre. Son père Shappa (Tonnerre Rouge) avait été tué par des guerriers ojibwa alors qu'il était venu proposer de faire la paix (voir note 8, chap. XI). Pour cette raison entre autres, Waneta conçut, sa vie durant, une haine implacable pour les Ojibwa, contre qui il multiplia les raids guerriers. En 1820, il renonça à son allégeance envers l'Angleterre pour jurer fidélité aux États-Unis. Des témoins racontent que Waneta jouissait d'un prestige exceptionnel auprès des siens, qui lui reconnaissaient des pouvoirs hors du commun. Mais Waneta en vieillissant perdit la vue, et ses pouvoirs diminuèrent en conséquence. Abandonné par les siens, il fut fléchi en plein coeur par un membre de sa tribu, vers 1848 (cf. Denig : 1961 : 30-34 et Hodge : 1912 : 910).

³ Tout cet épisode est rapporté fidèlement par Alexander Henry le Jeune. Le 2 août 1805, alors qu'il vient de rentrer à Pembina après un séjour à Fort-William sur le lac Supérieur, il écrit : « J'ai appris en arrivant que le 3 juillet dernier, les Sioux avaient attaqué un campement occupé par nos Indiens sur la rivière Tongue (affluent de la Pembina dans le Dakota, N.d.T.), à quelques milles du fort (Pembina, N.d.T.) et qu'ils avaient tué et capturé quatorze personnes en tout, hommes, femmes et enfants. Mon beau-père (en français dans le texte) a été le premier à tomber... » (...) « Trois fillettes et un garçon ont été faits prisonniers, les autres ont été tués et mutilés de la plus horrible façon ». La belle-mère de Henry trouve également la mort à cette occasion. Suivent des descriptions sur les mutilations et les lamentations des survivants qui pleurent leurs morts (Coues : 1897 : 261-263).

⁴ *Monsieur H* : il s'agit bien entendu de Alexander Henry.

⁵ Cet épisode est également confirmé par Henry qui, le 27 août 1805, écrit : « Les Saulteurs s'assemblèrent aussitôt pour se préparer à la guerre en attendant leurs alliés, les Assiniboines et les Cris... ils forment un parti d'environ 300 cavaliers. Je leur ai donné un baril de poudre d'une contenance de neuf gallons et cent livres de balles afin de les encourager à venger mon beau-père et sa famille » (Coues : 1897 : 263-264).

appartenant à Wamegonabiew et à moi. Je n'avais apporté que sept paires de mocassins, car je comptais faire la plus grande partie du voyage à cheval. C'était bien la pire des choses que de me retrouver à pied ! J'allai consulter Peshauga, le chef de la bande ottawa à laquelle j'étais rattaché, lui faisant part de mon intention d'exercer des représailles sur les quelques Assiniboines qui étaient restés. Il me détourna de ce projet, alléguant à juste titre que cela ne manquerait pas de créer des tensions et des querelles conduisant inévitablement à la faillite et à la ruine de notre expédition.

La pertinence des arguments de Peshauga, visant à me démontrer que l'intérêt général devait primer sur l'intérêt particulier, ne changea rien à mes griefs personnels. Aussi m'empressai-je d'aller visiter les Ottawa l'un après l'autre, et les Ojibwa que je considérais comme des amis, pour tenter de les persuader de se joindre à moi en prenant les chevaux des Assiniboines. Personne ne voulut y consentir, à part Gishkauko, parent de cet autre Gishkauko qui m'avait capturé enfant. Il me promit de surveiller les treize Assiniboines rattachés à notre expédition et de m'aider à nous emparer de leurs chevaux à la première occasion. Un matin, j'aperçus huit d'entre eux qui flânaient dans le campement, et j'en déduisis qu'ils avaient sans doute l'intention d'abandonner l'expédition. J'appelai Gishkauko pour faire le guet : aussitôt que les Ojibwa se furent éloignés, les huit Assiniboines montèrent à cheval et tournèrent la tête vers leur pays. Nous les suivîmes à quelque distance, bien qu'ils fussent armés. Nous savions que nous serions incapables de leur prendre les chevaux de force et nous avons délibérément laissé nos armes derrière nous, préférant être mains nues. L'un des Assiniboines resta à l'arrière, selon toute évidence, pour nous attendre. Quand nous arrivâmes à sa hauteur, il sauta de cheval et tenta de parlementer avec nous. En tout état de cause, ces Indiens étaient beaucoup trop sur leurs gardes pour se laisser enlever leur monture. Nous allâmes jusqu'à les supplier, mais en vain. En dernier ressort, j'essayai de les intimider, disant que leurs cinq compagnons restés au campement seraient désormais en danger. Cette menace, au lieu de les fléchir, les incita au contraire à envoyer un messenger sur le plus rapide de leurs chevaux, prévenir les autres de se méfier de moi. C'est donc à pied que nous regagnâmes le campement principal. À la première occasion, nous rendîmes visite aux cinq Assiniboines qui, prévenus de notre arrivée, s'enfuirent à cheval.

Après d'un lac voisin de la rivière Rouge, nous découvrîmes le corps d'un jeune Sioux, appelé Tonnerre Rouge, pendu à un arbre. Nous étions sur le sentier du parti sioux responsable de la mort de notre chef, et auquel avait appartenu le jeune homme. Les Ojibwa jetèrent le cadavre par terre et, après l'avoir battu à coups de pied et de poing, ils le scalpèrent¹. Peshauga interdit formellement aux jeunes hommes de sa troupe de commettre avec les Ojibwa des outrages, à ses yeux, aussi peu virils. Nous trouvâmes non loin un poteau qui attestait qu'on avait

¹ Cela n'a rien d'étonnant si l'on se reporte aux mutilations que les Sioux ont fait subir à leurs ennemis peu avant.

dansé autour de prisonniers ; cela nous confirma dans l'idée que certains de nos amis avaient été capturés vivants. La piste que nous suivions était fraîche, et nous calculâmes que nous étions à deux ou trois journées de nos ennemis.

Au lac Traverse ¹, le nombre des combattants se réduisit à cent vingt : trois métis assiniboines, environ vingt Cris, autant d'Ottawa, le reste étant composé d'Ojibwa. Beaucoup de guerriers avaient été découragés par les résultats de mauvais augure des cérémonies divinatoires, et en particulier par l'une d'entre elles conduite par Peshaba, notre chef ottawa, la première nuit après notre départ de Pembina. Il nous avait dit alors que, dans sa vision, les yeux des Sioux lui étaient apparus comme des soleils. Ces yeux, qui pouvaient voir partout, sauraient découvrir les Ojibwa, bien avant que ces derniers fussent en mesure de porter le premier coup. Il avait vu aussi notre groupe qui rentrait sain et sauf et sans scalp. Mais il ajoutait que, sur la rive gauche du lac Traverse, à l'opposé de notre sentier, il pouvait apercevoir deux tipis sioux isolés qu'il avait l'intention de visiter à son retour.

Directement à l'ouest, à deux jours de distance du lac Traverse, s'élève une montagne, *l'Ogemahwudju*, dite « la montagne du chef » ². Le village de nos ennemis était établi tout près. Au fur et à mesure de notre avance, nous marchions avec plus de précautions que jamais, nous tenant sur nos gardes, cachés le plus souvent en forêt le jour, pour voyager la nuit. À quelques milles de notre but, nous fîmes halte en plein milieu de la nuit pour attendre les premières lueurs de l'aube, moment privilégié où les Indiens choisissent d'attaquer.

La nuit était déjà très avancée lorsqu'un guerrier de grande réputation, Canard Noir ³, me fit signe de le suivre. Il prit son cheval par la bride en allant en direction du village. L'aube commençait à poindre lorsque nous nous embusquâmes derrière une petite colline qui masquait le village. En levant la tête avec précaution, Canard Noir vit deux hommes marchant au loin. Il dévala la moitié de la pente où il s'arrêta net pour agiter sa couverture de façon à donner le signal d'attaque aux Ojibwa. En l'espace de quelques secondes, tous les Ojibwa avaient arraché mitasses, vêtements et couvertures, et accouraient complètement nus aux pieds de

¹ *Lac Traverse* : situé à la frontière du Minnesota et des Dakotas. Cette indication géographique de Tanner montre à quel point les guerriers ojibwa sont décidés à poursuivre leurs ennemis sioux, en parcourant plus de 500 kilomètres !

² « Igemahwudju : de *ogema* (chef) et *widjeu* (*nun*) (montagne). D'après Alexander Henry le jeune, qui l'appelle « Montagne de Chef » (en français dans le texte), elle fait la « jonction avec la branche nord de la petite Cheyenne et la source de la *Wild Rice* au Dakota du Nord » (Coues : 1897 : 146-47). Il la décrit comme une colline très boisée comparée aux autres qui sont dénudées (*ibid.* 148).

³ *Canard Noir* : guerrier ojibwa bien connu des marchands. Quelques années après les événements décrits par Tanner, Canard Noir se distinguera lors d'un corps à corps avec les Sioux : resté à l'arrière pour assurer la fuite de ses camarades, il tue et scalpe sept de ses ennemis (Warren : 1957 : 364).

Canard Noir. Ils se mirent aussitôt à marcher silencieusement et rapidement le long de la crête de la colline jusqu'à un point particulier qui dominait le village.

Quand les deux promeneurs aperçurent les guerriers, ils s'en approchèrent délibérément, sans donner aucun signe de fuite et se présentèrent aux chefs ; ceux-ci durent se rendre à l'évidence, les deux hommes étaient des nôtres ! Lors d'une halte, ils nous avaient quittés sans prévenir, pour reconnaître la position de l'ennemi. Ils avaient trouvé le village déserté depuis quelques heures de sorte qu'à notre arrivée, ils flânaient dans la place, en passant le temps à chasser les loups qui rôdaient autour des ordures.

Le *sassahkwi*¹ ou cri de guerre, fut lancé au moment où toute la troupe se précipitait dans le village. Ce cri, puissant et strident, intimide et triomphe des faibles ou de ceux qui sont surpris sans armes à la main, tandis qu'il ranime l'esprit des braves qui se préparent au combat. Ce cri a aussi un curieux effet sur les animaux comme j'ai pu le constater à plusieurs reprises. J'ai vu, par exemple, un bison cloué sur place par la peur, au point de ne pouvoir ni courir ni offrir de résistance. À ce cri, un ours est lui aussi envahi par la panique et, s'il est dans un arbre, il lui arrive de lâcher prise et de dégringoler complètement désarmé.

Nos chefs étaient loin de renoncer à leurs projets ; nous continuâmes donc de suivre les traces de nos ennemis sioux. À chacune de leurs escales, et à en juger d'après la direction de leurs *Kozaubunzi'chegun* ou divinations, nous savions qu'ils connaissaient exactement, jour après jour, notre position. Les jeunes guerriers commençaient à manifester leur désir de désertir. Afin de prévenir leur abandon, les chefs postèrent des sentinelles en qui ils avaient confiance, à l'arrêt comme pendant la marche. Cependant, il faut avouer que, quand bien même on y aurait recours, cette mesure se révèle le plus souvent inefficace ; au contraire, elle semblerait plutôt être une invite à désertir. Il faut dire aussi que les jeunes hommes en général supportent mal toute forme de coercition. Et, à ce propos, dès que nous eûmes franchi la source de la rivière Saint-Pierre², nos jeunes guerriers se signalèrent par leur nervosité et leur insolence. Les marchands possédaient un fort quelque part en amont de cette rivière où les Sioux étaient sûrement allés se réfugier³. Nous arrivâmes en vue de ce fort après une journée entière de marche ;

¹ *Sassahkwi*, autres variantes : *sakakua* et *sasakuon* : ce cri est décrit unanimement comme horrible et terrifiant.

² *Rivière Saint-Pierre* : c'est la Minnesota dont la source est le lac *Big Stone*.

³ Le traité de Jay (1794) donnait l'autorisation aux marchands canadiens et britanniques de faire le commerce des fourrures en territoire américain. Ainsi, au tournant du XIX^e siècle, l'on comptait un grand nombre de comptoirs au Minnesota et au Wisconsin en particulier. Cependant, les marchands n'avaient pas le droit en principe de franchir l'ouest du Mississippi, au-delà duquel se trouvait la Louisiane espagnole. Mais les marchands ne tinrent pas toujours compte de cette interdiction bien au contraire ! Par exemple, Robert Dickson – bien connu de Tanner –, qui avait épousé la sœur de Shappa (voir plus haut note 29), faisait le commerce des

la peur et l'inquiétude avaient gagné presque tous les membres de notre petite armée. Les chefs, après discussion, voulurent envoyer des éclaireurs pour examiner la position de l'ennemi, mais il n'y eut aucun volontaire. Notre halte à cet endroit nous permit de porter assistance à tous ceux qui avaient besoin de mocassins ou d'objets de première nécessité. Si un homme, rattaché à une expédition guerrière, se trouve dépourvu de son stock de mocassins, de poudre, de balles ou d'autres choses essentielles, il choisit alors un échantillon de l'objet désiré : à supposer qu'il veuille des mocassins, il déambule dans tout le campement un mocassin à la main, s'arrêtant devant ceux de qui il espère secours. Il ne prononce aucune parole car ceux qui sont encore riches de ces objets sont censés les lui fournir. Si cet essai échoue, le chef de l'expédition va personnellement d'un guerrier à l'autre en prélevant directement le nécessaire à ceux qui en ont encore les moyens. Lors de ces visites, il est habillé en tenue de combat et entouré de deux ou trois guerriers.

Après deux jours de répit passés non loin du fort, nous rebroussâmes chemin. Comme nous n'avions pas encore tout à fait abandonné l'idée de faire la guerre, nous dirigeâmes nos pas vers le village de la montagne du Chef, espérant y trouver des Sioux. Nous avions beaucoup de chevaux, et les jeunes hommes les conduisaient de façon si téméraire et si bruyante que nous n'avions aucune chance d'approcher nos ennemis. Au cours de notre retraite, au moment où nous étions engagés dans les plaines, nous découvrîmes qu'une centaine de guerriers sioux nous suivaient.

À la rivière *Gaumenoway*¹, un grand cours d'eau qui prend sa source dans la montagne du Chef et se jette dans la rivière Rouge à quelques jours du lac Traverse, Peshaba se querella avec un Ojibwa, un certain Mamenoguawsink. La cause en était un cheval que j'avais pris à des Cris, amis de ces Assiniboïens qui m'avaient déjà volé un autre cheval. Cet homme, qui avait tué un Cris, cherchait une occasion de se faire des amis parmi ce peuple. L'incident survint au moment où, avec Peshaba, je chevauchais le cheval en question ; nous étions séparés du groupe principal quand ce Mamenoguawsink, accompagné de quelques amis, arriva à notre hauteur et réclama avec force le cheval. Peshaba arma son fusil, plaça le canon contre le cœur de Mamenoguawsink et le gronda si copieusement

fouffures en amont de la Minnesota et dans l'est du Dakota du Sud. C'est à l'un de ces comptoirs que les Sioux s'étaient réfugiés.

¹ Rivière *Gaumenoway* ou *Menominee* : riz sauvage. Il y avait à l'époque plusieurs cours d'eau qui rappelaient la présence de cette graminée. Les Français appelaient ces cours d'eau Folle-Avoine et les Anglais *Wild Rice*. On trouve aujourd'hui des rivières *Wild Rice* qui ne sont pas forcément celles que l'on identifiait par ce nom dans le passé. En ce qui concerne la *Gaumenoway* de Tanner, les Français et Alexander Henry le jeune l'appelaient rivière aux Oiseaux Puants et les Sioux Psi (riz sauvage). Elle porte aujourd'hui le nom de *Wild Rice* : elle coule dans la réserve des Sisseton Sioux au Dakota du Nord, et se jette dans la Rouge après avoir longé la petite Cheyenne. On trouve également non loin au Minnesota une autre rivière *Wild Rice* et, en amont de celle-ci, un petit village appelé *Ogema* !

que l'autre n'osa plus insister. Les Ottawa, au nombre de dix, s'arrêtèrent et, sous la conduite de Peshaba, allèrent se poster à l'arrière-garde afin d'éviter d'autres disputes relatives à ce cheval. De toute façon, ils étaient tous désireux que je pusse conserver cette monture.

Je crois bien qu'au moins quatre hommes de l'expédition couvrirent à pied et en six jours la distance qui nous séparait de la montagne du Chef à Pembina ; quant à ceux de notre groupe, dont plusieurs cavaliers, ils mirent au moins dix jours pour y parvenir. L'un des quatre marcheurs était un vieil Ottawa de *Wawgunukkizee*, c'est-à-dire l'« Arbre Croche ». À Pembina, je découvris que ma famille était redescendue à l'embouchure de l'Assiniboine. Plus tard, après que les membres de l'expédition se furent séparés et que mes amis m'eurent laissé à Pembina, on vola mon cheval pendant la nuit. Je connaissais l'identité du voleur qui habitait tout près ; le matin suivant, j'allai reprendre mon bien, les armes à la main. Je rencontrai en route Peshaba qui, sans un mot de ma part, devina tout de suite mon projet. Il m'interdit péremptoirement de le mener à bien. Peshaba était un homme bon et son influence était grande sur toute la bande. J'aurais pu passer mon chemin en ignorant son ordre formel, mais je préfèrai ne pas le faire et je rentrai avec lui. Je n'avais plus de mocassins, et j'étais si furieux d'avoir perdu mon cheval que je ne pus rien avaler. Je quittai Pembina et, après deux jours de marche, j'arrivai chez moi dans un état extrême de fatigue, les pieds enflés et la chair à vif. De plus, ma famille était en train de crever de faim. Mon absence avait duré trois mois au cours desquels j'avais occupé mon temps à entreprendre de longs et pénibles voyages. Au bout du compte, je n'avais rien gagné.

Il était urgent de partir tout de suite à la chasse. Je ressentais de telles douleurs aux pieds que je pouvais à peine tenir debout. Mais le premier matin de mon retour, j'eus la chance de tuer un orignal. Le même jour, la terre fut recouverte d'une couche de deux pieds de neige. Je sus alors que je pourrais tuer du gibier en abondance.

Chapitre IX

À la poursuite de chevaux volés : visite de quelques villages assiniboines – Coutumes particulières – Je m'enfuis sur le cheval d'un Assiniboine – Expédition guerrière au mont de la Tortue -Bataille aux portes d'un village mandan – Les doctrines d'un prophète shawnee – L'ivrognerie et ses effets.

[Retour à la table des matières](#)

J'étais chez moi depuis peu ¹ quand j'appris que des Assiniboines s'étaient vantés d'avoir pris mon cheval. Je fis des préparatifs pour partir à leur poursuite, mais un Ojibwa qui avait tenté à plusieurs reprises de me détourner de mon projet, me donna un cheval à condition que j'abandonne l'idée de reprendre le mien. Et pendant un temps j'oubliai cette affaire.

Je passai l'hiver à l'embouchure de l'Assiniboine, puis j'allai à l'érablière de la rivière des Grands-Bois. J'y appris que les Assiniboines continuaient toujours leurs fanfaronnades à propos de mon cheval. Exaspéré, je finis par convaincre Wamegonabiew de m'accompagner pour le reprendre. Après quatre jours de marche, nous parvînmes à un premier village assiniboine, situé à dix milles de la factorerie de la rivière la Souris, qui comprenait une trentaine de tipi en peaux de bison. Notre arrivée fut découverte, bien avant que nous y eussions pénétré. La méfiance des Assiniboines à l'égard des étrangers vient du fait qu'ils se sont autrefois révoltés contre les Sioux et que, par la suite, ils ont conclu une alliance avec les Ojibwa. Mais comme ils continuent toujours de craindre une attaque par surprise de la part des Sioux, ils mettent constamment en poste des sentinelles pour surveiller et annoncer l'arrivée de tout étranger. Il y a quelques années seulement, d'après ce que j'ai appris, une querelle au sujet d'une femme a dégénéré au point de laisser les Assiniboines et les *Bwoinug*, ou « rôtisseurs » comme les Ojibwa appellent les Sioux, à jamais irréconciliables ². Depuis, tant de Cris et d'Ojibwa

¹ Nous sommes en l'année 1805.

² Sur ce sujet, l'historien des Ojibwa, William W. Warren, qui vécut au XIX^e siècle, avait comme informateur le fameux chef *Esh-ge-buge-coshe* (appelé Gueule Plate par les Français et *Flatmouth* par les Anglais) dont Tanner parle à plusieurs reprises. Celui-ci a fait à Warren le récit traditionnel de la séparation des Assiniboines et de leurs frères, les Yankton Sioux. Eshgebugecoshe raconte comment, il y a plusieurs années, les Yankton Sioux vivaient dans les prairies de l'ouest, non loin de la rivière Rouge. Les Sioux étaient alors en guerre perpétuelle

sont venus vivre parmi les Assiniboines que ceux-ci comprennent en général notre langue ; en revanche la leur, apparentée à celle des Sioux, est très différente de l'ojibwa.

L'un des hommes qui vint à notre rencontre était Mamenogawawsink, avec qui Peshaba s'était violemment disputé à mon sujet. Arrivé près de nous, il nous demanda où nous comptions aller. Je lui répondis :

- Je suis venu chercher nos chevaux que les Assiniboines ont volés.
- Si j'étais vous, je retournerais d'où je viens. Si vous pénétrez dans ce village, on vous tuera.

Faisant fi de ces menaces, je demandai des renseignements sur Bagiskunnung et ceux de sa famille qui avaient pris nos chevaux. Les hommes répondirent qu'ils ne savaient pas grand-chose, que Bagiskunnung et ses fils étaient partis chez les Mandans aussitôt après leur retour de l'expédition guerrière, et qu'ils n'étaient pas encore rentrés. Ils ajoutèrent cependant qu'un Mandan, ancien propriétaire de ma jument, l'avait reconnue et aussitôt reprise au fils de Bagiskunnung. Ce dernier s'était vengé en s'emparant d'un beau cheval noir sur lequel il s'était enfui. Depuis on était sans nouvelles.

Wamegonabiew fit bientôt montre de découragement. L'inquiétante réception à laquelle nous eûmes droit dans le village ne fut sans doute pas étrangère à sa réaction. Il tenta de me dissuader de continuer plus loin et, devant mon refus, il rentra chez lui en me laissant seul poursuivre ma quête. Je refusais de me laisser abattre, et j'étais bien décidé à visiter chaque village et chaque campement assiniboine, plutôt que de rentrer sans mon cheval. Je me rendis au comptoir de la

contre les *Kenisteno* (Cris) qui vivaient dans le nord-ouest. Un jour, un drame éclata dans le village des Yankton Sioux : deux jeunes hommes qui étaient amoureux de la même jeune fille se querellèrent à son sujet, et l'un d'eux tua l'autre. Une série de meurtres, qui avaient pour but de venger le jeune mort, suivirent aussitôt. Bientôt, le village tout entier tomba dans un tel état de surexcitation que l'on en vint à prendre des scalps. L'affaire était grave, car elle équivalait à une déclaration de guerre ouverte menaçant la survie même de la tribu. Devant ce danger funeste, un petit groupe de Yankton décida d'aller chercher refuge chez leurs ennemis les Cris. En vue de leur être agréables, ils emmenèrent avec eux les femmes Cris qu'ils avaient capturées, les mirent sur des chevaux, chargés par ailleurs de cadeaux. Touchés par leur requête, les Cris offrirent protection et amitié aux Yankton qui s'étaient présentés devant eux. Peu après cette alliance, les Ojibwa à leur tour firent la paix avec ces Indiens qu'ils appelaient Assiniboines. On ignore la date exacte de séparation du groupe yankton sioux de la tribu principale car les « quelques années » de Tanner ou de Eshgebugecoshe sont en réalité des siècles. En effet, au XVII^e siècle, plusieurs auteurs mentionnent la présence des Assiniboines entre le lac Supérieur et la baie de James ; au XVIII^e siècle, on les trouve successivement au lac Nipigon, au lac La Pluie et enfin le long de l'Assiniboine et de la Saskatchewan. À cause des épidémies de variole, la population assiniboine est passée de 10 000 à 6 000 habitants. En 1890, elle ne comptait plus que 3 000 âmes. Aujourd'hui, la plupart des Assiniboines vivent au Montana (Warren : 1957 : 138-140, Hodge : 1912 : 102-105).

rivière la Souris où j'expliquai le but de mon excursion ; on me donna alors deux livres de poudre, trente balles, des couteaux et d'autres objets, ainsi que les renseignements sur la route à suivre jusqu'au prochain village assiniboine.

Un jour que j'allais seul, poursuivant mon chemin, à travers une grande prairie, j'aperçus au loin une forme qui ressemblait vaguement à un tronc d'arbre. Mais comme je savais qu'il ne pouvait y avoir de bois dans cet endroit, à moins que quelqu'un en eût laissé, j'en conclus que cette forme représentait sans doute quelque vêtement ou peut-être le cadavre d'un homme qui aurait péri lors d'un voyage ou d'une chasse. J'en approchai avec mille précautions pour découvrir un homme couché sur le ventre, le fusil à la main, à l'affût d'oies sauvages¹. Comme il concentrait son regard dans une direction opposée à la mienne, je pus m'en rapprocher sans risque ; j'étais tout près de lui quand soudain il se leva et déchargea son arme contre un troupeau d'oies sauvages. Je bondis aussitôt dans sa direction, et malgré le bruit des grelots et des ornements en argent de ma veste qui le prévint de ma présence, je le maîtrisai sans peine, son fusil étant vide. Quand il vit que je le tenais prisonnier, il cria :

– Assiniboine !

Et je répondis :

– Ojibwa !

Nous étions ravis de constater que nous pouvions nous traiter en amis. Bien que la dissimilitude de nos langues respectives nous interdît d'échanger une conversation, je pus faire appel au langage des signes² pour lui exprimer mon désir qu'il s'assît à mes côtés, ce qu'il fit tout de suite. Je lui donnai une oie sauvage que j'avais tuée peu avant, et, après quelques instants de repos, je lui fis comprendre que j'aimerais l'accompagner chez lui.

Après une marche d'environ deux heures, nous arrivâmes à son village où j'entraî avec lui. Nous allâmes directement à son tipi. En y pénétrant, je vis un vieux et une vieille se couvrir immédiatement la tête de leur couverture, pendant que mon compagnon allait directement se glisser sous un minuscule abri à peine assez grand pour contenir une personne. Je compris qu'il lui fallait s'isoler du reste de la famille. Il n'en bougea pas ; sa nourriture lui fut apportée par sa femme, et s'il put s'entretenir avec les habitants du tipi, il le fit de son abri. Quand il voulut en sortir, sa femme prévint ses parents pour qu'ils se dissimulent à nouveau derrière

¹ Oies sauvages (*Branta bernicla*) : autres variantes bernache, barnache ou bernacle. Ces oies appartiennent au troupeau qui va de l'Arctique au delta du Mississippi.

² Le langage des signes était un système de communications largement répandu dans les Plaines, les Prairies, le Plateau et le Grand-Bassin. Les signes étaient perfectionnés au point que deux ou plusieurs personnes pouvaient communiquer et raconter une histoire aussi complexe fût-elle. Le langage des sourds-muets, mis au point dans nos sociétés, ressemble beaucoup au langage des signes élaborés par les sociétés amérindiennes.

leur couverture. À mon retour, mon compagnon et les vieux répétèrent le même manège.

Chez les Assiniboines, les hommes mariés obéissent à cette règle stricte et je crois bien aussi que c'est le cas pour les *Bwoinug* ou Dakota comme les Sioux se dénomment. Cette coutume existe aussi chez les Omaha du Missouri. Cette règle ne définit pas seulement la nature des relations du mari et de ses beaux-parents, mais également celle du mari et des oncles et tantes de sa femme. En outre, toutes ces personnes ont le devoir d'éviter de se regarder comme l'exige l'étiquette. Si un homme pénètre dans une habitation où se trouve le mari de sa fille, c'est au mari de se voiler le visage jusqu'au départ du visiteur. Pendant le temps où le jeune époux habite chez les parents de sa femme, il doit posséder un petit abri à l'intérieur de l'habitation principale, ou bien vivre dans une partie du tipi coupée du reste par un rideau de nattes ou de peaux suspendues. C'est dans cet espace réservé que la femme va rejoindre son mari la nuit. Le jour, l'épouse sert de moyen de communications entre son époux et les autres. Un homme ne mentionne que rarement, sinon jamais, le nom du père de sa femme ; le faire serait considéré comme un haut manquement à la dignité et à la décence. Cette coutume n'existe en aucune façon chez les Ojibwa qui la considèrent d'ailleurs comme fastidieuse et absolument excentrique ¹.

Les habitants de ce tipi se montrèrent très courtois à mon égard. Malgré la grande rareté du maïs dans la région, ils en firent cuire et m'en servirent une petite quantité qu'ils avaient mise de côté. Le jeune homme leur raconta la frayeur que je lui avais causée dans la prairie, ce qui fit beaucoup rire tout le monde. Ce village comptait vingt-cinq tipi, et malgré mon insistance auprès de plusieurs personnes, toutes ignoraient où Bagiskunnung pouvait être. Il y avait bien un autre village à une journée de distance, et je pensai que je l'y trouverais. Je restai un temps chez le jeune homme rencontré dans la prairie, avant de continuer ma quête dans l'autre village.

C'était l'époque de la migration des oies sauvages. Un jour que je tirais sur un troupeau qui volait, une oie tomba au beau milieu d'un groupe d'Assiniboines. Il y avait parmi eux un homme qui paraissait très vieux et très pauvre, et je lui fis signe

¹ *Parenté à respect ou évitative* : l'obligation d'éviter de parler ou de regarder son beau-père, sa belle-mère ou les deux, était très répandue en Amérique du Nord. Les études abondent d'ailleurs à ce sujet. Par exemple, R. Lowie écrit que « un Crow n'adressait jamais la parole à sa belle-mère ; s'il devait s'acquitter d'un message, il le confiait à sa femme pour qu'elle le fasse » (1963 : 85). Bien que Freud et d'autres auteurs aient développé des théories intéressantes sur ce point, le fait d'éviter l'un ou les deux beaux-parents n'était pas forcément lié au tabou de l'inceste. De même, cette absence de relations, comme le souligne Lowie, ne tenait pas tant à l'hostilité qu'au respect (*ibid.*). Quant aux Ojibwa, ils n'étaient pas exempts des règles définissant la façon de traiter les membres de la parenté (soit à respect, soit à plaisanterie). Cependant, il n'était pas interdit à un gendre de regarder sa belle-mère ou de communiquer avec elle (cf. Dunning : 1972 : 123).

d'aller chercher l'oie. Mais avant de le faire, il vint à moi, m'exprimant sa gratitude d'une façon que je ne connaissais pas. D'abord, il posa ses deux mains sur ma tête et les passa ensuite à plusieurs reprises le long de la chevelure qui recouvrait mes épaules, en disant en même temps quelque chose dans sa langue que je ne pouvais comprendre. Il alla ensuite chercher l'oiseau et revint sur ses pas en communiquant par signes avec moi. Je n'eus aucune peine à saisir qu'il m'invitait chez lui pour partager son repas avant que je ne quitte le village. Pendant qu'il faisait la cuisine, j'allai d'une habitation à l'autre, à la recherche de mon cheval, dans l'espoir de l'apercevoir enfin, mais ce fut en vain. Pendant ce temps, quelques jeunes hommes me suivaient : leurs intentions paraissaient tout à fait amicales, car ils ne portaient pas d'armes. Cependant, au moment de mon départ, je remarquai l'un d'entre eux qui, monté sur un cheval rapide, se hâtait d'emprunter le même chemin.

En pénétrant dans l'autre village, personne ne fit attention à moi ou ne parut me voir. Les gens qui l'habitaient m'étaient totalement inconnus, et je pouvais me rendre compte que quelqu'un les avait prévenus contre moi. Leur chef, un nommé Kahogemawit Assiniboine (« le chef assiniboine »), chasseur de grande réputation, mourut tragiquement peu après. On raconte que ce chef n'étant pas rentré chez lui après une longue absence, des gens partirent à sa recherche et découvrirent qu'un grizzly l'avait attaqué et tué dans la prairie.

Les habitants de ce village se montraient décidément si inamicaux que personne ne m'invita à pénétrer sous son tipi. J'en profitai pour me promener tout autour, et examiner les chevaux toujours dans le but de trouver le mien. J'avais entendu parler de la beauté et de la rapidité d'un jeune étalon qui appartenait au chef. Je reconnus facilement la bête uniquement d'après la description qu'on avait faite. Je dissimulai un licou sous ma couverture et, attendant un moment propice pour m'approcher du cheval, je le lui passai promptement autour du cou. Ce fut ensuite un jeu d'enfant de le monter et de m'envoler littéralement avec lui. L'excitation m'avait gagné. Jusqu'à présent, j'avais toujours eu l'intention de reprendre uniquement mon cheval, mais l'attitude inhospitalière des habitants de ce village et le sentiment d'irritation que j'avais ressenti, m'avaient poussé à commettre cet exploit. Cependant, après cette fuite effrénée, nous étions, mon cheval et moi, à bout de souffle, et nous dûmes nous arrêter : les tipis derrière moi n'étaient plus que des petites taches à peine visibles dans la prairie.

L'idée me vint un peu tard que j'avais mal agi ; comment avais-je pu voler le cheval favori d'un homme qui ne m'avait jamais rien fait, bien qu'il ne se fût pas plié aux règles impératives d'hospitalité envers un étranger ? Je mis pied à terre et abandonnai ma monture. Je venais de prendre cette décision quand je vis apparaître au loin trente ou quarante cavaliers que, jusqu'à présent, une dépression de terrain m'avait cachés. Ils étaient à ma poursuite et seraient sur moi d'ici peu. Aussitôt, je courus à perdre haleine et plongeai dans un bosquet de petits noisetiers. À peine y étais-je que mes poursuivants arrivaient au galop. Ils me cherchèrent pendant un moment à cheval, et ce répit me permit de trouver une

meilleure cachette. Finalement, ils descendirent de leur monture et se dispersèrent pour me chercher. Certains vinrent tout près de moi et s'en retournèrent au dernier moment. Je pouvais surveiller leurs mouvements sans courir le risque d'être à découvert. Tout à coup, un jeune homme se déshabilla comme on le fait au combat, entonna son chant de guerre, et, mettant de côté son fusil, il se dirigea directement sur moi, une massue à la main. Je l'attendais ferme, mon fusil armé et dirigé sur sa poitrine quand, parvenu à vingt pieds de ma cachette, il hésita et retourna en arrière. Je doute qu'il m'ait vu, mais l'idée qu'un ennemi invisible, armé de surcroît, pût le surveiller sans qu'il eût la possibilité de connaître sa position exacte, dut probablement ébranler sa résolution. Mes poursuivants continuèrent en vain leurs recherches jusqu'au soir. Ils rentrèrent finalement à leur village, ramenant le cheval du chef.

Je me réjouissais de leur avoir échappé. Je décidai de rentrer chez moi immédiatement. Sans m'arrêter une seconde j'arrivai la troisième nuit au comptoir de la rivière la Souris. Les marchands me dirent que c'était une folie de ne pas avoir ramené le cheval du chef. Ils connaissaient ce cheval de réputation et ils n'auraient pas hésité à m'en donner le prix fort.

Je comptais dans un village assiniboine situé à dix milles de ce comptoir, un bon ami, Bena (« le faisan »). Lors de mon dernier passage chez lui, je lui avais demandé si, pendant mon absence, il pouvait tâcher de savoir où était mon cheval, ou du moins m'apprendre où se trouvait Bagiskunnung. Immédiatement après ma visite au comptoir de la rivière la Souris, je me rendis chez mon ami Bena qui m'amena tout de suite dans un tipi habité par deux vieilles femmes. Regardant par une fente, il m'indiqua du doigt l'habitation de Bagiskunnung et de ses quatre fils. Leurs chevaux paissaient non loin et je pus reconnaître le bel étalon noir qu'ils avaient eu chez les Mandans à la place du mien.

Wamegonabiew, qui était allé au comptoir, m'avait précédé dans ce village, et il m'attendait chez les fils d'un frère de Tawgaweninne. Ces gens, qui étaient par conséquent ses cousins¹, lui portaient aussi beaucoup d'amitié. Wamegonabiew avait envoyé des messagers à Bagiskunnug en lui offrant un bon fusil, un habit de chef et tous les biens qu'il possédait, contre un cheval pour retourner chez lui. Je lui reprochai vivement cette initiative, ajoutant que si Bagiskunnung avait accepté les cadeaux, cela eût compliqué singulièrement ma mission, car non seulement j'aurais dû reprendre un cheval, mais aussi tous les cadeaux.

Peu après, j'allai chez Bagiskunnung et lui dis :

¹ *Cousins* : en fait, les fils du frère de Tawgaweninne sont les frères classificatoires de Wamegonabiew, et l'oncle paternel, le frère de Tawgaweninne, est leur grand-père classificatoire. Comme le montre cette classification, les relations entre cousins et oncle/neveu sont très étroites (voir note 3, chap. VI, et cf. Dunning : 1972 : 93).

– Je veux un cheval !

Il me répondit :

– Je n'ai pas l'intention de t'en donner un !

– Alors c'est moi qui irai le chercher !

– Eh ! bien, si tu le fais, je te tire dessus

Après ce court dialogue, je m'en retournai chez Bena où je fis les préparatifs nécessaires pour mon départ le lendemain matin. Bena me fit cadeau d'une couverture de peau de bison en guise de selle ; comme j'avais laissé mon licou sur le cheval du chef, une vieille femme m'offrit du cuir pour en faire un autre. Je ne dormis pas chez Bena, mais chez mes cousins. Je me levai à l'aube et, peu avant de partir, j'allai chez Bena qui n'était pas encore réveillé. Je le recouvris tout doucement d'une belle couverture neuve que j'avais, et je sortis silencieusement, suivi de Wamegonabiew. Parvenus chez Bagiskunnung, nous vîmes dehors son fils aîné qui surveillait les chevaux. Wamegonabiew tenta de me dissuader de prendre un cheval, car nous ne pouvions le faire à leur insu ; de plus, nous avions toutes les raisons de penser que, dans ce cas, ils étaient disposés à user de violence à notre égard. Je lui répondis que je n'avais que faire de ses conseils ; je consentis néanmoins à m'éloigner d'environ deux cents yards pour déposer nos bagages. Notre plan consistait alors à revenir sur nos pas et à nous emparer d'une monture. Le plan fut vite contrarié car, une fois les bagages déposés, Wamegonabiew, comprenant que j'étais toujours aussi déterminé, prit ses jambes à son cou. Et tandis qu'il fuyait le village, j'y retournai au pas de course. Quand le fils de Bagiskunnung m'aperçut, il se mit à hurler quelque chose en assiniboine. Tout ce que je pus comprendre fut : *Wakatowa* et *shoungtonga*, c'est-à-dire : « Ojibwa » et « cheval ». Supposant qu'il disait : « Un Ojibwa est en train de voler un cheval ! », je criai à mon tour : « *Kawingwautch Ojjibeway !* », c'est-à-dire : « pas tout à fait un Ojibwa ! »

En quelques secondes, tout le village fut en effervescence. Si je ne pouvais lire sur le visage des gens qui se réunissaient aucun parti pris, je reconnaissais en revanche des marques d'encouragement chez Bena et les Cris qui étaient avec lui. Seuls Bagiskunnung et ses fils montraient à l'évidence des signes d'hostilité. J'étais dans un tel état de surexcitation que je sentais le sol se dérober sous mes pieds : je sais seulement que je n'avais pas peur.

Je passai le licou au cheval noir, et je marquai un temps d'arrêt avant de le monter : c'était un moment crucial, car je serais alors dans l'impossibilité de me défendre et une attaque par derrière pouvait me surprendre. Me rappelant que, dans ces circonstances, une hésitation de ma part serait du plus mauvais effet, je bondis pour enfourcher le cheval, mais j'avais mal calculé mon élan : je me retrouvai

étendu sur le sol de l'autre côté de la bête, le fusil dans une main, l'arc et les flèches dans l'autre. Je me relevai aussi vite que je pus, à l'affût des mouvements de mes ennemis. À cet instant précis, un immense éclat de rire retentit de toutes parts ; seuls Bagiskunnung et les siens boudaient. Cela me redonna confiance, et je montai le cheval avec résolution. Je savais que si on avait voulu m'attaquer, on l'aurait fait pendant que j'étais à terre, et non au moment où je pouvais me défendre. Les gros rires chaleureux des Indiens me convainquirent aussi que cette action d'éclat n'avait rien de choquant à leurs yeux.

En tournant bride, j'aperçus Wamegonabiew qui courait toujours comme un dindon effarouché. Il était si loin que j'avais peine à le distinguer. Quand je le rejoignis, je lui dis :

– Mon frère est certainement fatigué, puis-je lui prêter ma monture ?

Nous fîmes route ensemble. Peu après, nous vîmes deux cavaliers venir à notre poursuite. Wamegonabiew avait peur ; il aurait volontiers lancé le cheval au galop, en me laissant seul pour affronter nos assaillants, si je n'avais deviné son intention. Je lui demandai de me rendre la monture et de continuer sa course à pied ; ce qu'il fit.

Les cavaliers – deux fils de Bagiskunnung – étaient parvenus à environ un demi-mille lorsque je mis pied à terre, pour leur faire face, le licou à la main. Mes poursuivants s'arrêtèrent à leur tour sur le sentier. En tournant la tête, je vis que Wamegonabiew s'était caché dans les buissons. Nous restâmes sur nos positions respectives, les deux cavaliers et moi, jusque vers midi. Pendant ce temps, les gens du village étaient montés en grand nombre sur une petite élévation de terrain afin d'assister au déroulement des événements. À la longue, fatigués de se tenir debout, les deux fils de Bagiskunnung s'avancèrent vers moi, chacun de leur côté, dans le but de me cerner. Je voyais bien qu'en adoptant cette tactique, ils espéraient trouver une occasion de tirer sur moi. Il faut croire que leur tactique échoua car, après l'avoir répétée, ils s'en retournèrent, sans plus attendre, se placer entre Wamegonabiew et moi. Leur lâche attitude commençait à m'agacer sérieusement. Je montai à cheval et je leur fonçai droit dessus ; mes poursuivants jugèrent bon d'abandonner la partie et de rentrer au village.

Pendant tout le déroulement de cette affaire, j'avais trouvé que Wamegonabiew, bien plus que d'ordinaire, s'était conduit comme un poltron. En revanche, je fus heureux d'apprendre que les chefs et les hommes influents de la tribu à laquelle Bagiskunnung appartenait, avaient loué mon initiative. Bagiskunnung et ses fils avaient mauvaise réputation. En outre, on les considérait comme des fauteurs de troubles. C'est certainement la raison pour laquelle je pus mener mon projet à bien sans l'aide de mon frère.

Les deux cavaliers disparus, je partis de mon côté tandis que Wamegonabiew sortait de sa cachette. La nuit suivante, nous retrouvâmes notre vieil ami Wausso qui vivait autrefois avec Pshauba. J'allai cacher mon cheval en forêt, en refusant au retour de narrer mes exploits à Wausso. Au milieu de la soirée, je m'endormis ; Wamegonabiew en profita pour raconter toute l'histoire ; parvenu à l'épisode où il dépeignit comment j'étais passé par-dessus mon cheval – péripétie que j'avais décrite à Wamegonabiew -, le vieux partit d'un éclat de rire si joyeux qu'il me réveilla !

Le lendemain matin, nous reprîmes la route en direction de la *Kotekwawiawe sibi*¹ où j'habitais alors. Je possédais maintenant deux chevaux. J'avais promis à un ami qui passait et qui n'avait pas de cheval, de lui en donner un. Mais, comme cet ami ne comptait pas rentrer chez lui dans l'immédiat, il préféra remettre cette offre à plus tard. Entre-temps, le cheval que je lui destinais mourut d'une rupture d'artère de sorte que je n'avais plus que « Mandan », mon cheval noir à qui j'étais très attaché. Quand mon ami revint me visiter, je n'eus pas d'autre choix que de lui donner mon beau cheval noir, conformément à ma promesse. Ma femme pleura longuement, et je ressentis beaucoup de chagrin de devoir me séparer d'un cheval de si grande valeur.

Trois mois après ces incidents, les Cris firent porter du tabac aux Ojibwa avec un message les priant de les accompagner chez les Mandans pour y former une alliance contre les *Bwoinug* [Sioux] dans la région du Missouri. De son côté, Bagiskunnung me fit parvenir un message dans lequel il exprimait son hostilité à me voir participer à cette expédition guerrière. Son message équivalait à menacer ma vie ; bien entendu, cela me laissa indifférent.

Je pouvais parcourir en six jours la distance qui me séparait du mont de la Tortue², lieu de rendez-vous où des Cris se rassemblaient déjà en grand nombre. J'attendais depuis un mois pour partir lorsque Wagetote³ se présenta à la tête de soixante guerriers. Huit volontaires – dont j'étais – allèrent grossir les rangs de sa troupe. Nous lui offrîmes aussi nos vivres afin de venir en aide à ses guerriers qui n'avaient rien mangé depuis longtemps. Ce secours fut de courte durée, car une famine générale sévit peu après.

Nous voyagions depuis quelques jours quand vingt jeunes gens furent choisis pour chasser le bison. Wagetote me pria instamment d'en faire partie, mais je n'en avais pas du tout envie. Il insista tant qu'à la fin, il me dit en me débarrassant de mes bagages :

¹ *Kotekwawiawe sibi* : nous n'avons pu trouver l'emplacement de ce cours d'eau ; c'est en tous les cas dans le voisinage de la rivière des Grands-Bois ou aux Gratias.

² *Le mont de la Tortue* est situé à 15 kilomètres au sud-est de Deloraine (Manitoba).

³ *Wagetote* : c'est un parent ottawa de Netnokwa ; il est donc normal que Tanner fasse partie de sa troupe.

– Allons, mon neveu, il te faut partir maintenant ! Je porterai tes bagages jusqu'à ton retour.

J'eus la chance de tuer un wapiti à peu de distance de là. Les Indiens se jetèrent dessus comme des chiens affamés et, en quelques instants, il n'en resta plus rien. Je ne crois pas que la moitié de ceux qui crevaient de faim réussirent seulement à s'en approcher.

Les vingt chasseurs revinrent les mains vides. La plupart des Indiens étaient si faméliques qu'ils n'arrivaient plus à marcher. Pendant plusieurs jours, la seule nourriture qu'on put se mettre sous la dent provenait des racines de *metushkushemin* (baie des prairies), un excellent mets que les Français appellent *pommeblanc*¹. J'étais moi-même sur le point de défaillir quand une nuit, à l'heure où tous dormaient, un vieil homme, parent de ma femme, se glissa près de moi et me réveilla en plaçant dans ma main un peu de pemmican qu'il avait transporté en secret sur lui. Cela me permit d'atteindre le mont de la Tortue en même temps que la moitié de la troupe de Wagetote. Quant au reste des guerriers, plusieurs nous rejoignirent, certains regagnèrent leur pays, et d'autres disparurent à jamais.

Dès l'arrivée, nous dûmes nous rendre à l'évidence : les Cris et les Assiniboines que nous devons retrouver s'étaient déjà mis en route. Nous suivions leurs traces depuis quelques jours quand nous les croisâmes. Ils nous racontèrent qu'ils étaient parvenus au village mandan² au moment où des guerriers sioux arrivaient dans le but de l'attaquer. Aussitôt les portes du village franchies, le chef mandan leur avait dit :

– Mes amis, les Sioux sont venus pour éteindre mon feu. Ils ignorent votre présence. Ils ne sont pas ici dans le but de se battre contre vous. Pourquoi votre sang coulerait-il alors que vous êtes étrangers à nos querelles ? Mais restez dans notre village ! Vous verrez que nous sommes des hommes et que nous n'aurons nul besoin de secours, quand ils viendront nous attaquer jusque devant nos portes !

¹ *Pommeblanc* (sic) : *metushkushemin* ou variantes *mishkotaepin* (*ik*) (Johnston : 1978 : 31), *mistacoos-senena* (Hind : 1860, vol. I : 319). Les Canadiens l'appellent pomme de prairie ou pomme blanche (*Psoralea esculenta*). À ce sujet, Hind écrit que les Indiens en font une grande consommation, « les Cris la mangent de différentes façons : crue, bouillie, rôtie, séchée ou réduite en poudre pour en faire de la soupe. De grandes quantités sont emmagasinées dans des sacs de bison pour l'hiver » (ibid.). Alexander Henry le jeune l'appelle l'« esquebois » et la décrit comme une « racine de l'épaisseur de la longueur d'un doigt d'homme... dont l'enveloppe extérieure est jaunâtre tandis que l'intérieur est parfaitement blanc » (Coues : 1897 : 183).

² Les Mandans, des agriculteurs, avaient construit plusieurs villages dans le haut Missouri. Tout comme les Assiniboines, les Mandans appartenaient au groupe linguistique siouien, mais ils n'en étaient pas moins ennemis traditionnels des Sioux.

Le village mandan était entouré d'une palissade, et pendant toute une journée, les Sioux combattirent tout près. Finalement, une trêve fut conclue pendant laquelle le chef mandan en profita pour interpeller, de l'intérieur, les Sioux :

– Vous avez grand intérêt à vous éloigner de notre village, sinon nous vous enverrons nos amis, les Ojibwa ! Ils sont restés assis toute la journée. Frais et dispos comme ils sont, ils n'attendent plus que l'occasion de fondre sur vous !

Ce à quoi les Sioux répondirent

– Quelle vaine vantardise destinée à masquer vos faiblesses ! Vous n'avez jamais eu d'Ojibwa chez vous, et quand bien même en auriez-vous des centaines, nous n'avons pour eux ni estime ni crainte. Les Ojibwa sont des femmes¹ ! Si votre village en est rempli, eh bien ! tant mieux, car nous allons nous hâter d'y pénétrer !

Les Cris et les Assiniboines, en entendant ces sarcasmes, furent si irrités qu'ils coururent à l'extérieur pour donner l'assaut ; les Sioux, en les voyant, s'égaillèrent à toutes jambes.

Les Ojibwa, qui n'avaient pas joué de rôle prééminent lors de cette journée, eurent droit malgré tout à des scalps ; l'un d'eux échut même à notre chef Wagetote alors qu'il se trouvait à plusieurs journées de marche des lieux de bataille. Cela ne l'empêcha pas de rentrer dans son pays avec ce trophée². La famine continua de sévir sur le chemin du retour. À notre arrivée au mont de la Tortue, la plupart des guerriers ne tenaient plus debout. Une halte était devenue essentielle, car on ne

¹ Il faut interpréter cette remarque à la lumière des relations hommes/femmes dans la société amérindienne. En effet, la division du travail exerce une pression constante sur les individus afin de leur interdire de s'occuper de tâches qui ne ressortissent pas à leur sexe. Au-delà de la connotation sexiste, la remarque à propos des Ojibwa veut dire plus simplement qu'ils ne sont pas des guerriers et sert d'élément provocateur. Dans les faits toutefois, cela ne signifie pas que les femmes ne pouvaient pas participer à une expédition guerrière, comme on le verra plus loin à l'occasion du grand rassemblement au mont de la Tortue. De la même façon que des femmes pouvaient s'occuper des activités de chasse, elles pouvaient devenir guerrières si elles étaient fortement motivées. Dans ce cas, elles étaient honorées de la même façon que les hommes, et recevaient le titre de « brave » (mot uniquement du genre masculin en ojibwa) (voir à ce sujet Landes : 1938 : 141 et *passim*).

² *Scalp* : un guerrier n'était pas tant honoré pour les scalps qu'il avait pris que pour les coups qu'il avait comptés. En donnant un scalp au chef ottawa, Wagetote, lequel se trouvait loin du lieu de bataille, on pose un geste qui symbolise la guerre ouverte contre l'ennemi. Contrairement à l'idée parfois avancée, l'usage du scalp n'a pas été introduit par les Européens. Cependant, dans bien des cas, ceux-ci ont profité de cette coutume pour la répandre sur une plus grande échelle. Ainsi, pendant les guerres franco-indiennes au XVIIIe siècle, l'on payait une prime pour chaque scalp pris à l'ennemi. Dans les tribus où le prélèvement d'un scalp était traditionnel, les mythes et rites rappellent avec force l'ancienneté de cette pratique. Notons par ailleurs que la première gravure illustrant un scalp a été faite par Jacques Le Moyne de Morgues en Floride en l'année 1563.

comptait plus que quatre guerriers capables de chasser : Gitchewish (« la hutte du grand castor »), deux jeunes hommes et moi-même. Le plus enthousiaste était Gitchewish, un vieil homme, qui exprimait une confiance absolue dans le succès de sa chasse.

– Quand j'étais petit garçon, dit-il, j'ai dû jeûner pendant trois jours, et le Grand Esprit est venu me voir pour me dire qu'Il avait entendu mes pleurs. Il m'a fait savoir qu'Il n'appréciait guère de me voir dans cet état, sanglotant et gémissant si souvent. Il a ajouté cependant que, si jamais j'étais réduit aux dernières extrémités de la famine, je n'avais qu'à L'implorer, et Il exaucerait mes vœux. Jusqu'à présent, je ne L'ai jamais appelé, mais la nuit dernière, mes prières et mes chants se sont envolés vers Lui. J'ai la ferme conviction qu'aujourd'hui, je mangerai par la volonté du Grand Dieu. Vraiment, c'est la première fois que je Le rappelle à sa promesse et il est impossible qu'Il l'oublie !

Nous nous levâmes tous les quatre de bon matin, et nous dispersâmes pour chasser dans des directions opposées. Je marchai toute la journée sans trouver de gibier. Je me sentais si faible, que je ne pus parcourir qu'une faible étendue de terrain. Le soir venu, je rentrai alors que les deux hommes m'avaient déjà précédé. Nous commençons tous à désespérer, bien que le vieux Gitchewish fût encore absent. Il finit par arriver fort tard dans la nuit, courbé sous le poids d'une lourde charge de viande d'orignal. On me choisit pour faire cuire la viande et distribuer des portions égales entre tous. Le jour suivant, nous nous rendîmes à l'endroit où gisait la dépouille de l'orignal. Inutile d'ajouter que le reste fut dévoré en peu de temps.

Non loin de cet endroit, Wamegonabiew découvrit un grand nombre d'objets déposés par des Assiniboines, en guise d'offrandes propitiatoires. Les objets qui sont laissés dans un but rituel s'appellent des *metai sassagewitchegun*¹ ou *pukkitchigunnun*². Si des groupes alliés les trouvent, ils peuvent les emporter. Cependant, personne n'a le droit de toucher les offrandes faites dans le but précis de rapporter une victoire guerrière, et qu'on désigne sous le nom de *sahsagiwitchigun*. Lorsque Wamegonabiew fit cette découverte, il était grimpé au faite d'un arbre. Seulement, le temps qu'il en descendît, les autres Indiens, à qui il avait indiqué l'endroit, s'étaient déjà partagé les couvertures, les vêtements et tous les objets de quelque valeur. Bien que mon frère n'en fit pas montre ouvertement, grande était sa déception. Il s'en alla s'asseoir à l'écart sur un tronc d'arbre. Il remuait depuis un moment un tas de feuilles du bout de son pied, lorsqu'apparut une marmite de cuivre renversée et à demi enterrée, recouvrant une grande quantité d'objets de valeur dont il s'empara tout de suite. En définitive, c'est lui qui

¹ *Metai sassagewitchegun* de *midé* (midewiwin) et *sausaugiwidjugun* : mot qui désigne le poteau central érigé pour célébrer la victoire des guerriers (Johnston : 1978 : 28).

² *Pukkichigunnun* : de *pukiaugwaunun* : mot qui désigne le bouclier des guerriers (*ibid.*). Comme on peut le constater, ces « offrandes » sont directement liées aux affaires de la guerre.

se tailla la plus grande part du butin. Les couvertures, les vêtements, les ornements, etc., suspendus aux arbres, que les Indiens prirent, étaient en nombre plus grand que ce qu'on voit ordinairement dans ces lieux destinés aux offrandes votives. Les Assiniboïnes avaient fait une célébration alors qu'ils étaient sur le sentier de la guerre contre les Sioux.

J'arrivai chez moi à moitié mort de faim car je ne m'étais rien mis sous la dent depuis que nous avons quitté cet endroit dont je viens de parler. Quant à ma famille, elle aussi souffrait de la famine. Dès le lendemain, j'eus cependant la chance de tuer un wapiti. Par la suite, je n'eus aucune peine à faire vivre correctement ma famille.

Je vivais à la rivière des Grands-Bois, quand j'entendis parler pour la première fois d'un homme célèbre chez les Shawnee qui, de par la volonté du Grand Esprit, avait reçu une révélation¹. Un jour que je chassais dans la prairie à une grande distance de mon wigwam, j'aperçus un étranger qui venait vers moi. Je craignis d'abord que ce fût un ennemi, mais au fur et à mesure qu'il avançait, je vis à ses vêtements que c'était un Ojibwa. Lorsqu'il fut à mes côtés, je réalisai qu'il y avait quelque chose de bizarre et de singulier dans ses manières. Il m'ordonna de rentrer chez moi, sans toutefois me donner d'explications. Il refusa de me regarder ou d'entreprendre l'ombre d'une conversation. Je crus qu'il était fou, mais néanmoins je l'invitai à mon wigwam. Après avoir fumé avec moi, il resta longtemps plongé dans un profond silence, puis il condescendit à me dire qu'il était venu m'apporter un message du prophète des Shawnee :

– Désormais, tu ne dois plus permettre que le feu s'éteigne dans ta demeure. Été comme hiver, jour et nuit, dans le calme ou la tempête, rappelle-toi que la vie dans ton corps et le feu dans ta demeure sont de la même essence et de la même origine. Si tu devais laisser le feu s'éteindre, au même instant la vie dans ton corps s'arrêterait. Laisse ton chien mourir. Ne frappe jamais ni un homme, ni une femme, ni un enfant, ni un chien. Le prophète en personne va venir te serrer la main, et moi je le précède afin que tu connaisses la volonté que le Grand Esprit nous a communiquée. Sache bien aussi que ta vie dépend d'une stricte obéissance à nos commandements. À partir d'aujourd'hui et pour toujours, nous ne devons plus boire, voler, mentir ou porter la guerre chez nos ennemis. Tant que nous respecterons entièrement la volonté du Grand Esprit, nous vivrons protégés et heureux : les Sioux viendraient-ils dans notre pays que nous leur serions invisibles.

J'écoutai attentivement tout ce qu'il avait à me dire, puis je lui répondis que je n'arrivais pas à croire que nous pussions mourir si nos feux s'éteignaient. Je lui expliquai que, dans beaucoup de cas, il était bien difficile d'éviter de punir les enfants ; que je ne pouvais sérieusement penser que le Grand Esprit eût émis le désir de voir nos chiens disparaître alors qu'ils nous étaient si utiles pour chasser et

¹ Allusion au frère de Tecumseh, dit Le Prophète (voir notes 19 et 20).

traquer le gibier. Il continua de parler avec nous pendant longtemps, et enfin il s'étendit pour dormir.

Je fus le premier à me réveiller le matin suivant pour constater que le feu s'était éteint pendant la nuit. J'allai secouer notre messie pour lui demander de compter parmi nous le nombre de vivants et de morts. Mais ma tentative de tourner sa doctrine en ridicule échoua, car il avait déjà une réponse toute prête : en effet, le temps n'était pas encore venu puisque je n'avais pas serré la main du prophète. Sa visite consistait à me préparer à un événement si important, comme à me rendre conscient de l'engagement que je prendrais en recevant directement le message des mains du prophète.

Mon incrédulité ne me donnait pas le moindre sentiment de tranquillité. Dans l'ensemble, les Indiens reçurent cet enseignement avec crainte et humilité. On pouvait facilement déceler de l'angoisse et un malaise dans tous leurs comportements. Beaucoup se hâtèrent de tuer leurs chiens et de suivre fidèlement les commandements de ce nouveau messie qui demeura parmi nous. Comme j'en avais pris l'habitude dans toutes les circonstances critiques, je rendis visite aux marchands, fermement convaincu que si Dieu avait des communications à faire aux hommes, il en chargerait d'abord des Blancs. Les marchands tournèrent en ridicule l'idée que Dieu eût une révélation nouvelle à communiquer, et montrèrent le plus grand mépris à la pensée que cette révélation eût pu être faite à un misérable Shawnee. C'est ainsi que je trouvai des motifs d'encouragement à mon attitude hérétique¹. Cependant, si je n'avouai pas à voix haute mon incrédulité, je refusai de tuer mes chiens et montrai peu d'entrain à suivre les autres règles.

Aussi longtemps que je suis resté parmi les Indiens, j'ai toujours essayé, dans la mesure du possible et conformément à mes convictions personnelles, de suivre leurs us et coutumes. De fait, j'ai adopté beaucoup de leurs idées, mais il s'en est trouvé certaines que je n'ai pu retenir plausiblement.

Ce messie ojibwa resta quelque temps dans le voisinage. Les hommes influents subirent si bien son ascendant qu'on ne tarda pas à ériger une cabane destinée à une cérémonie d'allégeance solennelle et publique aux doctrines du prophète. Le jour de la cérémonie, nous fûmes conviés à pénétrer dans cette longue cabane. Il y avait par terre, dissimulée sous une couverture, « une chose » dont la taille et la dimension avaient les apparences d'un homme. Deux jeunes hommes accompagnaient cette « chose » et, d'après ce que j'ai compris, devaient la veiller

¹ Voici l'un des premiers signes qui vont conduire Tanner à se séparer des Indiens. En effet, en voulant se dissocier de la nouvelle religion messianique, il se crée des ennemis mortels. Tanner donne également des indications sur les difficultés qu'il éprouve à épouser la pensée ottawa/ojibwa sans la critiquer. Sans doute influencé par les marchands, il veut montrer qu'il n'est pas aussi « naïf » que les Indiens, mais au fond, il craint tout autant qu'eux les interdits messianiques, et finit par y obéir en se débarrassant de son briquet à silex et de son sac-médecine. On peut situer à ce moment précis le début de la chute de Tanner le captif.

constamment, lui faisant son lit la nuit et dormant à ses côtés. Pendant tout le temps que nous restâmes à l'intérieur, personne ne s'approcha de cette « chose », ou n'osa soulever la couverture qui la recouvrait soigneusement. Les seuls insignes visibles de cet important cérémonial consistaient en quatre colliers de « fèves » décolorées et moisies¹. Après une longue harangue au cours de laquelle les principaux thèmes de la nouvelle révélation furent exposés, et la nécessité d'y apporter la plus grande attention soulignée, on promena dans l'assistance les quatre colliers de « fèves » avec une gravité toute particulière : les grains provenaient de la chair même du prophète. Chaque homme fut invité à saisir chacun des colliers à son extrémité et à le passer ensuite au creux de la main. Cela s'appelait « serrer la main du prophète ». Le fait de s'y conformer engageait la personne à obéir solennellement aux enseignements du prophète, tout en reconnaissant implicitement qu'il était l'envoyé d'une déité suprême. Tous les Indiens qui touchèrent les grains de « fèves », avaient déjà tué leurs chiens. Ils abandonnèrent aussi leurs sacs-médecine et montrèrent leur résolution de respecter toutes les règles².

Depuis quelque temps, nous étions fort nombreux à vivre au même endroit. Il ne suffisait pas que l'angoisse et l'agitation nous eussent gagnés, voilà que maintenant la famine s'annonçait ! Une tristesse inhabituelle se peignait sur le visage des hommes ; ceux qui autrefois déployaient tant d'énergie ne montraient plus qu'indifférence ; l'ardeur qui animait les plus braves semblait étouffée. Je recommençai à chasser avec mes chiens que j'avais toujours refusé de tuer ou de

¹ Selon les apparences, il s'agirait de *Sophora secundiflora* (*mescal bean*) dont les grains ont d'abord une couleur jaunâtre avant de noircir. Ceux-ci sont enfilés et portés sous forme de collier enroulé autour du cou, du bras ou de la cheville. L'introduction de *Sophora secundiflora* dans le nord des États-Unis et dans le sud du Canada a précédé celle de *Lophophora williamsii* (*peyotl*), qui date de la fin du XIX^e siècle.

² Le fait d'édicter une série d'interdits n'était pas étranger à la pensée indienne. Jenness écrit que chez les Ojibwa de *Parry Island*, les tabous, d'ordre individuel ou communautaire, étaient légion (1935 : 79-81). Il n'est donc pas étonnant que les Indiens aient observé scrupuleusement les enseignements transmis par le Prophète shawnee. Les mouvements messianiques apparaissent toujours au moment où les sociétés sont menacées physiquement et culturellement de disparition à court terme. L'Amérique du Nord, où les prophètes anti-européens se succèdent depuis le XVI^e siècle, ne fait pas exception à cet égard. Si les mouvements messianiques sont révolutionnaires au sens où les messies se proposent de changer le monde, ces mêmes messies, perçus comme des héros culturels au sens mythologique du terme, sont censés posséder des pouvoirs magiques. Le Prophète se propose de sauver les individus en les délivrant du chaos qui les menace. Pour cela il édicte une série de règles qui doivent être rigoureusement respectées par ses adeptes, d'autant plus qu'au cours de rêves ou de visions, il en reçoit les préceptes directement du Grand Esprit.

Parmi les règles de vie édictées par le Prophète shawnee, certaines paraissent irrationnelles, mais la plupart participent de la volonté du retour aux sources et renvoient à l'idée du mythe du paradis perdu ; prenons par exemple l'interdiction de consommer des spiritueux, d'épouser des Européens, l'obligation de respecter les vieillards, les infirmes, d'observer les coutumes vestimentaires, les règles de l'hospitalité, etc. Si le Prophète attire des milliers de fidèles accourus de partout dans son village, situé au confluent de la Tippecanoe et de la Wabash, c'est que ces derniers ont la conviction intime qu'ils seront délivrés du Mal.

laisser tuer. Grâce à eux, j'abattis un ours. En rentrant chez moi, je dis à quelques Indiens :

– Le Grand Esprit ne nous a-t-Il pas donné nos chiens pour nous aider à nous procurer le nécessaire ? Comment pouvez-vous croire qu'Il désire que nous nous en débarrassions ? Le prophète, nous diton, interdit de laisser s'éteindre le feu dans nos demeures ; quand nous voyageons ou chassons, il nous défend d'utiliser un briquet à silex ; de même, on nous dit qu'un homme doit refuser de donner du feu à un autre. Comment le Grand Esprit peut-Il être content que nous dormions sans feu dans nos campements de chasse et en quoi cela peut-il Lui être plus agréable que nous fassions du feu en frottant deux bâtons plutôt qu'en prenant un briquet à silex ?

Mais personne ne voulut m'écouter. En fin de compte, l'enthousiasme et la gravité dont les Indiens faisaient preuve, finirent par m'influencer au point que je jetai au loin mon briquet à silex, mis de côté mon sac-médecine, et, à bien des égards, me soumis à la nouvelle doctrine. Cependant, je gardai mes chiens vivants et j'appris à faire un feu en frottant des brindilles de cèdre sec que je prenais toujours soin de porter sur moi. L'abandon du briquet à silex fut une source d'inconvénients et de souffrances durement ressentie par beaucoup d'Indiens.

À ma connaissance, l'influence du prophète Shawnee s'étendit, avec des résultats tangibles et fâcheux, jusque chez les Ojibwa des régions les plus reculées. Dans sa doctrine, le prophète proposait d'unir les Indiens et d'œuvrer pour le bien de l'humanité, mais de l'avis général, il avait échoué. Bien sûr, pendant deux ou trois années, l'ivrognerie devint de moins en moins fréquente, on ne pensa plus autant aux affaires de la guerre, et le cours général des choses fut en quelque sorte changé par l'influence d'une seule personne. Mais, graduellement, l'impression première s'effaça : les sacs-médecine, les pierres, les silex réapparurent, les chiens revinrent ; les femmes et les enfants furent battus comme avant ; le prophète Shawnee en personne devint un objet de mépris. Encore aujourd'hui, les Indiens le considèrent comme un homme malfaisant et un imposteur ¹.

Lorsque l'agitation autour de cette affaire eut diminué et que les messagers nous eurent quittés afin de visiter des tribus lointaines, je me joignis à un groupe important de chasseurs pour aller piéger le castor en amont de la rivière Rouge. J'ignore si nous étions enhardis par la promesse du prophète Shawnee de nous

¹ Malheureusement, le Prophète shawnee va échouer dans son entreprise, car sa pensée reste fondamentalement du côté de sa culture, et ignore les forces politiques à l'œuvre à l'extérieur. Le 7 novembre 1811, le général Harrison, qui a juré de régler son compte au Prophète, donne à l'armée l'ordre d'attaquer et de détruire le village. Les Indiens sont défaits, le Prophète perd tout son prestige et ses fidèles s'enfuient. Deux ans plus tard, le 5 octobre 1813, Tecumseh meurt lors de la bataille de la *Thames*. Le Prophète, qui entre-temps s'est réfugié au Canada, quitte le pays en 1826 pour se retirer au Kansas où il meurt en 1837 (Klinck : 1961 et Blair : 1911 : vol. 2 : 273-279).

rendre invisibles aux Sioux, mais nous nous aventurâmes aussi près de leur pays que nous n'avions jamais osé le faire. Voilà que nous étions à présent dans une région frontalière que Sioux et Ojibwa avaient toujours craint d'explorer, et nous trouvions du castor en abondance¹ ! En l'espace d'un mois, sans fusil et uniquement en posant des trappes, je pus réunir cent belles peaux de castor. Ma famille comptait maintenant dix personnes, dont six orphelins. Bien que seul pour trapper, je n'avais aucune difficulté à la nourrir. Mais à la longue, le castor commença à se faire rare. Ainsi, un jour que j'avais dû prendre mon arme pour chasser le wapiti, ma famille qui, depuis longtemps, avait perdu l'habitude d'entendre des coups de fusil, s'enfuit se cacher en forêt, au bruit de la détonation, persuadée que les Sioux attaquaient. La rareté du gibier m'obligea à transporter mes pièges dans des coins de plus en plus reculés de sorte que je ne pouvais les visiter qu'une fois par jour. J'emportais toujours mon fusil, et si je devais m'occuper à une tâche particulière, je continuais de le tenir d'une main. Je dormais un peu pendant le jour, mais chaque nuit, je faisais le guet autour de mon wigwam. Un jour qu'il n'y avait plus de venaison, je partis chasser l'orignal en forêt et j'en abattis quatre. Sans poser mon arme, je m'appliquai à les vider et à les dépouiller. Alors que j'en étais au dernier, j'entendis non loin un coup de fusil. Je savais que j'avais pénétré plus avant dans le pays sioux que n'importe quel autre Ojibwa, et je ne croyais pas vraiment qu'il pût se trouver par là quelqu'un de ma tribu. J'en conclus donc que c'était un Sioux. Persuadé qu'il avait dû m'entendre, je lançai un cri pour le provoquer en duel, mais en vain. Je redoublai de prudence et, à la tombée de la nuit, je regagnai ma demeure aussi silencieusement que possible.

Le jour suivant, je partis en reconnaissance sur les traces de l'inconnu de la veille : c'était un Ojibwa qui, traquant un ours, avait été trop absorbé pour m'entendre. Peu de temps après, je découvrais un grand nombre d'indices révélant que j'étais tout près d'un endroit où les Ojibwa avaient élevé un camp fortifié². D'ailleurs, je finis par recevoir, à trois reprises, des messages des chefs de cette bande : alléguant que ma situation était très exposée et fort périlleuse, ils me pressaient d'aller les rejoindre. Mais l'idée d'aller vivre dans un endroit surpeuplé ne me disait rien qui vaille. Il me fallut découvrir que des Sioux étaient venus

¹ Cet épisode semble coïncider avec un passage du journal de Alexander Henry le Jeune datant de février 1806 : « Pishawbey (Peshauga, le chef ottawa, N.d.T.) est passé par ici en route pour le lac *Otter Tail* ». En mai de la même année, Henry continue : « Pishawbey vient d'arriver en compagnie de Washegamoishcam (frère classificatoire de Tanner, N.d.T.), ils ont deux canots de bois, et rapportent 300 peaux de castor et 40 peaux de loutre... ils ont vu des Sioux à plusieurs reprises, mais ils ont réussi à les éviter » (Coues : 1897 : 274-275). Tanner se trouve dans la même région : le lac *Otter Tail* est situé dans le comté du même nom au Minnesota.

² Au XVI^e et au XVII^e siècle, les chroniqueurs rapportent que l'usage de camps fortifiés contre les ennemis était répandu. En 1653, Nicolas Perrot note que les Ottawa ont construit un fort alors qu'ils se préparent à une attaque imminente des Iroquois. On ignore par ailleurs à quel moment les Ottawa et les Ojibwa ont commencé d'utiliser ce genre de fortifications ; il est possible que cet usage soit venu des Hurons qui avaient l'habitude d'édifier trois rangées de palissades autour de leurs villages (Kinietz : 1965 : 243).

rôder autour de mon campement pour me décider à chercher refuge dans cet ouvrage fortifié.

La nuit qui précéda notre départ fut absolument terrifiante, et les peurs que les Indiens éprouvent d'ordinaire ne sont rien à côté de ce qui se passa dans notre wigwam. On se rappelle les traces sioux que j'avais identifiées : j'étais persuadé que mes ennemis nous assailliraient juste avant l'aube. Plus de la moitié de la nuit avait passé et personne n'avait trouvé le sommeil, quand nous perçûmes un bruit de course précipitée à l'extérieur, à l'instant précis où les chiens, visiblement alarmés, se réfugiaient à l'intérieur. Je dis alors à mes enfants de se préparer, car nous allions sûrement mourir tous ensemble. Je m'installai à l'avant du wigwam, et soulevant avec précaution le panneau de l'entrée, j'avançai le canon de mon fusil. L'ennemi ne tarderait sans doute pas à surgir. On pouvait clairement discerner des bruits de pas, mais on ne pouvait rien voir à cause de l'épaisseur de la nuit. Finalement, un petit objet noir, pas plus grand que la tête d'un homme, progressa doucement et résolument vers moi. Je constatai à nouveau combien la peur peut gouverner l'esprit : tantôt ce petit objet tout noir en mouvement semblait prendre la taille d'un homme, tantôt il se réduisait à ses justes proportions. Convaincu enfin que ce n'était qu'un petit animal, je sortis et identifiai un porc-épic que je tuai d'un coup de tomahawk ¹.

Le reste de la nuit passa comme il avait commencé : sans sommeil. Aux premières lueurs de l'aube, on courut se réfugier au camp fortifié. A notre arrivée, les chefs tinrent un conseil et déléguèrent deux jeunes hommes pour transporter les biens que j'avais laissés derrière moi. Sachant que les Sioux rôdaient toujours dans le coin, je craignais pour la sécurité des jeunes hommes ; de plus, dans le cas où ils auraient été tués ou blessés, leurs amis n'eussent pas manqué de m'en rendre responsable. Je décidai donc de les précéder en empruntant une route détournée. Si on engageait une escarmouche, j'étais décidé à être présent et à y participer. Mais tout était en ordre dans mon campement, et nous ne fûmes pas inquiétés en portant mes bagages au fortin.

Les Sioux, de temps en temps, s'approchaient de notre camp fortifié, mais sans jamais oser l'attaquer. Le printemps revenu, tous les Ojibwa partirent le même jour. Il ne restait plus personne d'autre que moi et ma famille. La raison en était que, ayant promis à un marchand de garder ses ballots de fourrures en son absence, j'étais bien incapable de me charger de tout ce bagage. Les chefs tentèrent de me dissuader : selon eux, je courais droit à ma perte, car les Sioux, à l'annonce du

¹ Porc-épic (*Erethizon dorsatum*) : on comprendra mieux les craintes du narrateur si l'on tient compte du tabou suivant relevé par Jenness chez les Ojibwa : « Ne t'enfuis pas si, pendant la nuit, tu entends des bruits sourds qui ressemblent à ceux du windigo (esprit cannibale, N.d.T.) ou d'un géant. C'est le porc-épic, l'une des créatures du windigo, qui rôde tout autour. Si tu t'enfuis, il appellera ses camarades, et ils te poursuivront. Ne tue pas en vain un porc-épic et ne jette pas sa chair au loin, sinon son ombre en voudra à tes enfants et leur fera du mal » (1935 : 80).

départ de la troupe, ne se priveraient pas de venir m'attaquer, connaissant ma situation. Ces avertissements, renforcés par les nombreux exemples d'hommes, de femmes et d'enfants assassinés à cet endroit même par les Sioux, ne manquèrent pas de me troubler et de m'alarmer, mais je n'avais pas d'autre solution que celle de rester.

Le soir venu, je fermai toutes les issues du camp fortifié du mieux que je pus. Recommandant ensuite le silence le plus complet à ma famille, j'allai monter la garde près du mur de l'enceinte. La nuit était peu avancée lorsqu'à la clarté de la lune, fort brillante alors, j'aperçus deux hommes qui se dirigeaient vers l'entrée principale. Comme elle était close, ils se mirent à tourner autour, de l'enceinte, tout en l'examinant soigneusement. La peur me commandait de tirer sans sommation. L'idée me vint cependant que ce n'était peut-être pas des Sioux, aussi attendis-je une occasion favorable pour les tenir en respect et les interroger, sans être personnellement exposé. Bien m'en prit, car c'était le marchand pour le compte de qui j'étais resté en arrière, et un Français. C'est avec joie que je leur ouvris les portes de mon fortin, et, grâce à ce renfort inattendu, je passai enfin une bonne nuit tranquille. Nous partîmes au petit matin avec les bagages du marchand, suivant la piste que les Ojibwa avaient empruntée.

Je n'avais pas envie d'aller rejoindre cette bande, car je préférais de loin aller vivre seul en forêt. Plus tard, je me joignis à des Ojibwa de la rivière Rouge dont le chef était Begwais¹ (« celui qui découpe la hutte de castor »). Depuis quelque temps, les chasseurs de cette bande tentaient d'abattre un vieil orignal mâle qui était en train de se bâtir toute une réputation pour sa timidité et sa ruse. Le premier jour de chasse, je vis l'orignal en question, mais il m'échappa tandis que j'en tuais un autre. Le lendemain, je partis à la poursuite du fameux orignal, bien décidé, cette fois, à l'avoir. Un temps et des vents favorables me permirent de tuer sans peine le vieil animal. Je pense qu'on peut attribuer cet exploit au hasard ou à des circonstances indépendantes de ma volonté ; pourtant, les Indiens le mirent sur le compte d'une adresse incomparable, et me consacrèrent meilleur chasseur de la bande.

Peu après, nous repartîmes piéger le castor en territoire sioux. Nous étions douze hommes sous la direction de Begwais. À cette occasion, nous laissâmes nos femmes derrière nous. Durant cette expédition de chasse, tous les Indiens, sauf moi, furent atteints de la cécité des neiges². Comme j'étais le seul à pouvoir chasser, il m'incombait également de nourrir et soigner tout le monde. Au

¹ *Begwais* : chef des Saulteurs (Ojibwa) de la rivière Rouge. Autres variantes : *Pegouisse*, *Pegwis*, *Peguis*. Begwais va s'illustrer particulièrement lors des événements qui se produiront à la colonie de Lord Selkirk (voir les chapitres XI et XII).

² Est-ce dû au hasard ? Dans son journal daté du 17 mars 1806, Alexander Henry le jeune, écrit : « Tous mes employés souffrent de cécité des neiges... La cause vient du vent et des tempêtes continuelles de neige » (Coues : 1897 : 274).

printemps, au moment de la fonte des neiges, mes malades retrouvèrent la vue. Nous nous séparâmes ensuite en trois petits groupes dont l'un, composé de quatre personnes, s'en alla chasser à la rivière aux Bisons ¹ où il fut attaqué par des Sioux. Il y eut un mort, un blessé et un prisonnier.

Quelque temps auparavant, je m'étais blessé accidentellement à la cheville avec un tomahawk, et j'étais dans l'incapacité de marcher rapidement. De leur côté, mes compagnons, persuadés que des Sioux rôdaient tout autour de nous, choisirent cette occasion pour céder à la panique. Un jour, sans se soucier le moins du monde de mon invalidité, ils s'enfuirent à toute vitesse. On était au début de la saison printanière et, le jour de leur fuite, il avait plu et neigé tour à tour sans répit. À la tombée de la nuit, le vent du nord-ouest s'était levé, amenant le gel avec lui. C'est dans ces conditions que je suivais à distance mes compagnons du mieux que je le pouvais. Je finis par les retrouver tard dans la nuit, en train de périr de froid dans leur campement de fortune. En effet, se proclamant toujours disciples du prophète, pas un d'entre eux n'avait osé allumer un feu. Wamegonabiew faisait partie de ce groupe et, tout autant que les autres, il était prêt à m'abandonner au premier signal de danger. Le matin suivant, nous traversâmes une rivière en marchant sur la glace. Quoi qu'il en soit, nous souffrîmes tous du mauvais temps, car un froid intense avait succédé à une grande chaleur. Après quatre jours de repos à l'érablière des femmes, nous reprîmes le chemin du pays sioux. Nous rencontrâmes en route deux des Ojibwa qui avaient échappé à l'attaque de nos ennemis. Les deux malheureux étaient réduits à un état de grande fatigue et de famine.

Durant ce voyage, nous fîmes aussi la connaissance d'un marchand américain ² dont je ne me rappelle pas le nom. Il me témoigna beaucoup d'amitié, m'incitant à quitter les Indiens pour rentrer avec lui aux États-Unis. Mais j'étais pauvre, ma seule possession se réduisait à quelques pelleteries de valeur, et j'avais une femme et un enfant. Il me répondit que le gouvernement et le peuple des États-Unis sauraient se montrer généreux à mon égard. Il me promit de me venir en aide dans la mesure de ses moyens mais, à la fin, je déclinai sa proposition, préférant, pour l'instant, continuer de vivre parmi les Indiens, quitte à remettre à plus tard mon projet de les quitter. Cet homme m'apprit que des parents à moi étaient venus aussi loin que Mackinac pour me rechercher. Je lui dictai une lettre qui leur était destinée, et ce gentleman poussa la générosité jusqu'à me promettre de la faire parvenir. Avant de partir, il nous offrit, à moi et à Wamegonabiew, un canot d'écorce à chacun ainsi que des cadeaux de grande valeur.

¹ *Rivière aux Bisons* : l'identification de ce cours d'eau pose des problèmes analogues à ceux posés par les nombreuses rivières Folle-Avoine. Il s'agit peut-être de l'ancienne rivière aux Bœufs (aujourd'hui *Buffalo River*) qui se jette dans la Rouge au nord de Moorehead, Minnesota.

² Ce « marchand américain » est peut-être le lieutenant Zebulon Montgomery Pike qui avait été chargé en 1806 de conduire une petite expédition militaire dans le haut Mississippi afin d'étudier la topographie de la région, le commerce des fourrures organisé par les Britanniques et les relations avec les tribus indiennes. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse de Harmon (voir note 13, chap. VI et note 24, chap. XI).

Pendant que nous allions vers la rivière Rouge, Wyongjechewin, notre chef, commença à montrer des signes d'inquiétude. Nous descendions alors un long cours d'eau qui se jette dans la rivière Rouge, et je pouvais observer sa façon anxieuse de scruter un côté et l'autre de la rive, à l'affût des moindres signes qui lui eussent révélé la présence des hommes, tels que les traces laissées par les animaux, la façon dont les oiseaux s'envolent ou d'autres indices que les Indiens savent déceler avec tant de maîtrise. Wyongjechewin ne mentionna pas une seule fois le mot peur. Dans de telles circonstances, cela ne se fait pas chez les Indiens, ou alors très rarement. Cependant, quand il me vit, la nuit venue, en train de préparer du feu pour notre campement, il se leva, s'enveloppa de sa couverture, et s'éloigna sans rien dire. Je notai qu'il avait choisi un endroit idéal pour se soustraire entièrement aux regards des autres, tout en gardant la possibilité d'explorer une grande étendue de terrain. Les raisons de cette conduite ne nous étant pas inconnues, nous suivîmes tous son exemple. Le matin suivant, une fois regroupés, nous nous hasardâmes à allumer un feu pour notre repas. La marmite, pleine d'eau, venait à peine d'être suspendue au-dessus du feu lorsque quelqu'un donna l'alarme : des Sioux se trouvaient à moins d'un demi-mille derrière nous. Répandant aussitôt le contenu de la marmite sur le feu, nous nous enfûmes sur-le-champ. Nous construisîmes plus loin un camp fortifié, et je m'en allai poser mes trappes.

Au nombre des cadeaux que j'avais reçus du marchand américain, se trouvait un petit baril d'une contenance de seize quarts ¹ de rhum fort que j'avais transporté jusqu'ici sur mon dos. Wamegonabiew et les autres Indiens m'avaient souvent supplié de leur en laisser goûter, mais j'avais toujours refusé, promettant qu'à notre retour, nous le ferions tous ensemble en compagnie du vieux et de tous les chefs. Mais ils ne surent pas attendre, et profitèrent de ce que j'étais allé visiter mes trappes pour ouvrir le baril. À mon arrivée, je les trouvai tous ivres et en train de se quereller. Je me rendais compte que nous étions dans une situation délicate et dangereuse, et je craignis le pire en constatant que la plupart n'étaient plus en état de se défendre. J'essayai quand même d'atténuer le tapage qu'ils faisaient, mais mal m'en prit, car au moment où je tâchais de séparer deux hommes en les tenant fermement, l'un du bras gauche, l'autre du droit, un vieil homme s'avança par derrière et tenta de me porter dans le dos un coup de couteau que j'évitai de justesse. Ils étaient tous montés contre moi ; en effet, je leur avais adressé de violents reproches, les accusant de lâcheté, leur disant qu'ils préféreraient rester cachés comme des lapins dans leurs terriers, plutôt que d'oser sortir affronter l'ennemi, voire même chasser pour manger. En vérité, c'est moi qui, depuis quelque temps, les faisais vivre, c'est donc dire à quel point leurs sottises m'irritaient. Le reste de la nuit se passa sans problème particulier. Finalement, les Indiens allèrent à la chasse ; elle fut si prolifique que nous remplîmes presque entièrement un canot de fourrures. J'avais pris soin de cacher le reste du rhum,

¹ *Seize quarts de rhum* : environ 16 litres.

mais il fut découvert en mon absence, et il y eut encore une scène de joyeuses libations.

Notre chasse terminée, nous fîmes les préparatifs de départ. À l'approche de la rivière Rouge, de nombreux coups de feu retentirent. Mes compagnons, supposant qu'ils avaient été tirés par des Sioux, sautèrent du canot et prirent leurs jambes à leur cou à travers champs pour rejoindre leur village, situé à moins d'une journée. Je n'avais nullement l'intention d'abandonner nos biens dans le canot ; aussi restai-je seul pour continuer le voyage qui se termina sans encombre au bout de quatre jours.

On était maintenant à l'époque du grand rassemblement de Pembina, où les Indiens allaient vendre leurs fourrures et prenaient part à la grande beuverie annuelle¹. Je venais à peine d'arriver à notre village que les Indiens le quittaient, certains empruntant la voie de terre tout en laissant le soin aux femmes d'apporter les fourrures dans les canots. J'essayai de persuader Wamegonabiew et d'autres de mes grands amis de ne pas aller à Pembina, se livrer à ces extravagances ruineuses, mais mes exhortations furent inutiles. Ils partirent tous avant moi. Je restai à l'arrière, avançant avec lenteur, prenant le temps de chasser ou de boucaner de la viande. Quand je débarquai à Pembina, la plupart des hommes de la bande y étaient depuis plusieurs jours, engagés dans leur grande soulerie.

Dès mon arrivée, des Indiens vinrent m'annoncer que Wamegonabiew avait perdu son nez. Je ne tardai pas à apercevoir un Indien à qui une partie de la joue avait été arrachée, un autre qui était blessé d'une autre façon et ainsi de suite. Voici ce que j'appris : mon frère, car c'est ainsi que j'appelle Wamegonabiew, venait tout juste d'arriver dans la place quand il décida d'aller faire une visite. Il pénétra à l'improviste sous une tente où un jeune homme, fils de Tabushshish, était en train de battre une vieille femme. Wamegonabiew maîtrisa aussitôt le jeune homme par les bras, mais à ce moment précis Tabushshish entra. Le vieux, qui était déjà ivre, se méprenant alors sur la nature exacte des intentions de mon frère, le saisit par la chevelure et lui mordit si violemment le nez qu'il le lui arracha. À ce point de l'affaire, Begwais, un vieux chef qui nous a toujours témoigné beaucoup d'amitié, rentra à son tour et, voyant l'échauffourée, crut bon de s'y mêler aussi. Lorsque Wamegonabiew réalisa qu'il n'avait plus de nez, il leva brusquement les mains en l'air et, sans prendre la peine de regarder l'adversaire, il empoigna la première chevelure venue et arracha à belles dents le nez de son propriétaire : c'était notre

¹ *Grande beuverie annuelle* : ces beuveries annuelles donnaient lieu à des querelles parfois sanglantes. Il arrivait que des familles entières, qui avaient œuvré tout l'hiver précédent dans leurs territoires de chasse, se retrouvent plus pauvres qu'avant. Après la fin de ces beuveries, il y avait toujours des blessés, quand ce n'était pas des morts. En dépit des préjugés dont il fait souvent preuve envers les Indiens, Alexander Henry le jeune déplore l'usage immodéré des spiritueux, dont il est lui-même en partie responsable. « Quels gens différents ils seraient s'il n'y avait pas une goutte d'eau-de-vie dans le pays ! Quand un meurtre est commis chez les Saulteurs, c'est toujours à l'occasion d'une soulerie, On peut affirmer en vérité que les spiritueux sont la racine du Mal dans le Nord-Ouest » (Coues : 1897 : 209) !

ami Begwais ! Sa fureur quelque peu retombée, Wamegonabiew reconnut son ami et s'exclama :

– *Wah !* mon cousin !

Begwais a toujours été un homme bon et généreux et, en dépit de ces tragiques circonstances, il comprit fort bien que Wamegonabiew avait été victime d'une méprise. Aussi pas un seul instant il ne s'abandonna à la colère ou n'éprouva du ressentiment à l'égard de celui qui était la cause involontaire de sa mutilation.

– Je suis un vieil homme, dit-il, et il reste bien peu de temps aux autres pour rire de la perte de mon nez.

Quant à moi, j'en voulais beaucoup à Tabushshish que je soupçonnais fort d'avoir saisi cette occasion pour régler un vieux compte avec Wamegonabiew. Je me rendis chez mon frère et m'assis à ses côtés. Son visage et ses vêtements étaient couverts de sang. Il resta silencieux un moment avant de parler. Je vis qu'il était parfaitement sobre.

– Demain, je vais pleurer avec mes enfants et, le jour suivant, j'irai voir Tabushshish. Nous devons mourir ensemble. Je ne désire plus vivre si je dois être continuellement exposé à des railleries.

Je lui répondis que j'étais disposé à l'aider à tuer Tabushshish et qu'il pouvait compter sur moi n'importe quand. Mais, après une journée passée à pleurer avec ses enfants et un peu de méditation à tête reposée, Wamegonabiew renonça à son projet meurtrier. Tout comme Begwais, il se résolut à supporter cette perte irréparable du mieux qu'il pourrait ¹.

¹ Aussi incroyable que cette histoire paraisse, elle est parfaitement authentique. D'ailleurs, par la suite, Begwais sera surnommé le « chef au nez coupé ». Nombreux sont les incidents de ce genre relatés par les voyageurs. L'ethnologie a longtemps prétendu que, chez les Indiens des Plaines notamment, un mari pouvait punir sa femme en lui coupant le nez, mais il semble que cela arrivât aussi souvent aux hommes... Citons ici quelques témoignages : l'explorateur David Thompson écrit : « ... ils sont très braves de nature, mais enclins à se venger... la femme infidèle est parfois punie par son mari qui lui mord la partie charnue du nez : les femmes disent que cela est pire que la mort... Cependant cette punition barbare est rarement infligée, sauf quand le mari est ivre » (Tyrrell : 1916 : 185). De son côté Alexander Henry le jeune écrit : « ... des Indiens sont venus chercher des spiritueux... et ils se sont querellés... Cautoquince a attaqué Terre Grasse et lui a arraché le bout du nez avec les dents... après des recherches, le bout a été retrouvé, collé et bandé aussi bien que possible - vu l'état avancé d'ébriété des Indiens - dans l'espoir qu'il repousserait » (Coes : 1897 : 160-161). Un peu plus loin, l'auteur continue « Il y a quelques jours, à l'occasion d'une beuverie, une femme a mordu et coupé le doigt d'un homme » (*ibid.* : 162) ou plus loin : « Grande Gueule a frappé Perdrix Blanche à coups de couteau à six endroits ; lors d'une querelle avec sa femme, ce dernier est tombé dans le feu et a failli être rôti ; malgré ses blessures, il a pu réunir ses forces pour lui mordre et lui couper le nez. Il est très malade, mais je ne crois pas qu'il en mourra » (*ibid.* : 238-239). Après de telles descriptions, il est difficile de douter des ravages de l'alcool...

Chapitre X

Envoûtement de Tabushshish – Tentative de me chasser -Présence d'esprit et dévouement d'une mère – De la pratique de la guerre – Une mort prémonitoire – Chasse d'hiver sur la *Begwionusko* – Chasse sacrée – Totem et meurtre – Mort de Pshauba – Une attaque sioux au lac de l'Esprit et mort de Aisainse.

[Retour à la table des matières](#)

Quelques jours après cette querelle d'ivrognes, Tabushshish tomba gravement malade. Dévoré depuis quelque temps par une fièvre ardente qui l'avait laissé terriblement amaigri et aux portes de la mort, il fit porter à Wamegonabiew deux marmites, des présents de grande valeur avec le message suivant :

– Mon ami, voilà qu'à cause de moi, tu es laid, et qu'à cause de toi, je suis malade. J'ai beaucoup souffert, et si je devais mourir maintenant, mes enfants souffriraient encore plus. Je t'envoie ces cadeaux afin que tu me laisses la vie.

Mais Wamegonabiew envoya à son tour un messager dire ceci à Tabushshish :

– Je ne t'ai pas rendu malade. Il n'est pas en mon pouvoir de te faire retrouver la santé et je n'accepterai aucun de tes cadeaux.

Tabushshish resta dans un grand état de faiblesse pendant plus d'un mois ; si profond fut son mal qu'il en perdît tous les cheveux¹. Après cela, il entra en convalescence. Nous attendîmes qu'il fût remis sur pied pour partir dans la prairie où nous allâmes chacun de notre côté.

Notre chasse de printemps terminée, l'idée de prendre le sentier de la guerre contre les Sioux germa peu à peu dans nos esprits. Pour commencer, une poignée

¹ Si seulement Wamegonabiew voulait bien confesser qu'il a envoûté Tabushshish, ce dernier guérirait de sa maladie. Or il n'y consent à aucun prix, ni cadeaux ni message n'ont pu fléchir la volonté du supposé sorcier. Il ne reste plus à Tabushshish qu'à provoquer Wamegonabiew en duel. En acceptant de se battre, le frère de Tanner ferait la preuve implicite de sa culpabilité ; or, semble-t-il, il ne tient pas justement à acquérir la réputation peu enviable de sorcier (voir également note 12, chap. XI).

insignifiante de guerriers, dont j'étais avec Wamegonabiew, se rassembla dans mon voisinage. Mais peu après, Wagetote, à la tête de soixante guerriers, vint nous rejoindre. Quatre jours plus tard, nous faisons halte au village de Tabushshish. Nous avons établi notre campement près de chez lui pour nous reposer et nous restaurer. Nous étions prêts à repartir lorsque Tabushshish nous apparut complètement nu, le corps peint et décoré pour le combat, les armes à la main. Il s'avança vers nous résolument, l'air furieux, et c'est uniquement à l'instant où il leva son fusil pour en appuyer le canon dans le dos de Wamegonabiew, que nous comprîmes clairement son dessein :

– Mon ami, dit-il, nous avons vécu longtemps tous les deux, et nous sommes la cause mutuelle de bien des misères et des déboires. Ne t'ai-je pas envoyé un messenger avec une requête te priant de te satisfaire de ma maladie et des souffrances dont tu étais la cause ? Mais tu as refusé de m'entendre, tu continues de jeter sur moi tes malélices. Tu as fait de ma vie un cauchemar ! Il nous faut absolument mourir ensemble !

Pendant ce temps, un fils de Wagetote et un autre jeune homme dirigeaient la pointe de leurs flèches contre les flancs de Tabushshish qui n'y portait aucune attention. Wamegonabiew, effrayé, n'osait pas lever la tête. Tabushshish aurait bien voulu se battre et donner, du même coup, l'occasion à Wamegonabiew de défendre sa vie, mais de toute évidence ce dernier n'avait pas le courage d'affronter son adversaire. Après cet incident, je conçus pour Wamegonabiew encore moins d'estime que je n'en avais auparavant. Il ne possédait ni la bravoure ni la générosité, vertus propres aux Indiens, en général. Par la suite, Tabushshish et ceux de sa bande refusèrent de guerroyer avec nous.

Nous errâmes d'un lieu à l'autre et, plutôt que de porter la guerre chez nos ennemis, nous passâmes le plus clair de l'été à chasser le bison. À l'automne, je m'en retournai à Pembina dans l'intention de me rendre, aussitôt après, dans le territoire de chasse de ce marchand de fourrures américain qui m'avait déjà proposé son aide pour rentrer dans mon pays¹. Mais j'entendis parler de la guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. On m'apprit aussi que Mackinac était tombé. Ces renseignements me dissuadèrent de tenter de passer la frontière, théâtre alors d'opérations militaires².

¹ Voir note 27, chap. IX.

² De toute évidence, Tanner anticipe ici sur les événements : la guerre dont il parle est celle de 1812, or nous sommes en 1807. Cependant, il est possible qu'il fasse allusion à des incidents qui ont précédé la guerre de 1812, tels des affrontements sporadiques sur la frontière entre les Indiens et/ou les Britanniques et les Américains. Notons également que les conséquences du blocus, décrété le 21 novembre 1806 par Napoléon sur les Îles britanniques, avaient commencé à se faire sentir en 1807 dans le vieux Nord-Ouest, notamment sous la forme d'une diminution des marchandises.

Au printemps, je suivis les Ojibwa de la rivière Rouge en direction du pays sioux. Le prétexte officiel était de chasser, mais on pouvait cependant deviner quelques intentions inavouées d'inquiéter ou d'attaquer les Sioux. Je voyageais en compagnie d'un groupe important sous l'autorité de Aisainse (« la petite coquille »). Il y avait aussi son frère, Wagetone, un énergumène qui pouvait se révéler à l'occasion fort dangereux. Nous avons remonté la rivière Rouge sur une centaine de milles quand nous fîmes la rencontre d'un marchand, M. Hanie¹, qui nous offrit un peu de rhum.

En ce temps-là, nous vivions dans une cabane longue de deux ou trois feux, que nous partagions à plusieurs, hommes, femmes et enfants (la plupart des parents de ma femme). Une nuit, alors que nous dormions paisiblement, je fus tiré brusquement de mon sommeil par un homme qui me soulevait solidement par la main. Le dernier feu jetait encore une faible lueur dans la cabane, et je pouvais identifier dans la silhouette menaçante et inquiétante qui se penchait sur moi, Wagetone, le frère de notre chef Aisainse.

– J'ai fait la promesse solennelle, dit-il, que, si tu venais avec nous dans ce pays, je te tuerais. Allons, debout, et prépare-toi à répondre de tes actes !

Il se dirigea ensuite vers mon voisin, Wahzhegwun, et il le réveilla en lui tenant les mêmes propos impudents et rageurs. Mais un vieil homme de ma parenté, Mahnuge, qui reposait plus loin, ayant compris les intentions du visiteur, s'était levé entre-temps et l'attendait de pied ferme, le couteau à la main. Lorsque Wagetone arriva à sa hauteur, Mahnuge lui parla d'un ton cassant. Wagetone revint alors vers moi, tira son couteau et menaça de m'exécuter sur place.

– Tu es un étranger. Tu fais partie de ces gens qui sont venus d'une lointaine contrée pour s'approprier ce qui ne leur appartient pas et en nourrir leurs enfants. On vous a chassés de votre propre pays, et vous êtes venus vous réfugier ici car votre médiocrité et votre veulerie interdisent que vous ayez un foyer et une patrie. Vous avez envahi nos meilleurs territoires de chasse, vous avez semé la mort sur votre passage, tuant les animaux que le Grand Esprit nous a donnés pour notre subsistance. Combien de temps resteras-tu un fardeau pour nous ? Fiche le camp d'ici, sinon prends garde à ta vie !

Je lui répondis que je ne me rendais pas dans ce territoire dans le but unique de chasser les castors et que, même si c'était le cas, j'avais tout autant que lui le droit de le faire et que, ce droit, j'étais prêt à le revendiquer fermement. Le ton commençait sérieusement à s'échauffer entre nous, quand le vieux Mahnuge s'avança le couteau à la main et chassa hors de la cabane notre bruyant et quelque

¹ M. Hanie : Hugli Heney, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, était arrivé à Pembina le 12 septembre 1807, en provenance de Fort-Albany, baie de James (Coues : 1897 : 424-425).

peu éméché visiteur. Nous fûmes longtemps sans revoir Wagetone, et son frère nous demanda d'oublier l'incident.

C'est à ce moment qu'un messager nous rejoignit pour prévenir les Ottawa que Mukudabenasa (« oiseau noir »), originaire de *Wawgunukkizée* ou l'Arbre Croche, était arrivé du lac Huron et nous conviait tous dans ce pays. Les membres de notre bande rebroussèrent chemin un à un, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Wagetone. Ce dernier s'en alla de son côté au lac *Leech* [des Sangsues] où des Ojibwa préparaient une expédition guerrière. Une partie des Indiens de notre groupe firent halte au campement fortifié ou fortin dont j'ai déjà parlé et qui est situé près de la rivière Folle-Avoine¹. Ils se dispersèrent dans tous les coins pour chasser et trapper, lorsqu'un gros détachement de guerriers sioux vint dans les parages.

Aisainse, notre chef ojibwa, rentra un soir après une bonne chasse au cours de laquelle il avait abattu deux wapitis. Le lendemain matin, sa femme et son fils se rendirent sur les lieux où Aisainse avait laissé les dépouilles afin de boucaner la viande. Ils s'étaient éloignés passablement du fortin lorsque le garçon découvrit la présence des Sioux, et prévint sa mère en criant : « Voilà les Sioux qui viennent ! » Sa mère tira aussitôt son couteau et, coupant la ceinture qui retenait la couverture autour du corps de son fils, elle lui dit de courir chez lui de toutes ses forces. Sur ces mots, elle courut de son côté, le couteau à la main, à la rencontre des ennemis. L'enfant entendit des coups de fusil, mais on n'a cependant jamais su ce qui était arrivé exactement à la mère. Pendant sa fuite éperdue, le jeune garçon, se voyant serré de près par ses poursuivants, perdit momentanément la raison. Quand il parvint enfin, dans un grand état de confusion mentale, en vue du campement fortifié, les Sioux n'étaient plus qu'à cent cinquante yards derrière lui. Il vomit du sang plusieurs jours de suite. Il vécut encore une année au cours de laquelle il ne retrouva ni force ni santé.

Au moment de ces événements, des chasseurs ojibwa se trouvaient dans une région différente de celle où la femme d'Aisainse avait rencontré les guerriers. Aussitôt que les Sioux eurent disparu des environs du fortin, des jeunes hommes, dépêchés à l'extérieur, découvrirent que nos ennemis avaient emprunté le sentier qui conduisait aux chasseurs. Deux de nos éclaireurs prirent alors une voie détournée pour prévenir les nôtres. Ils arrivèrent au moment critique où les Sioux, embusqués, s'apprêtaient à tirer sur Aisainse. Une longue bataille s'ensuivit au cours de laquelle il n'y eut aucune perte d'un côté ou de l'autre. Finalement, un Ojibwa, le fils favori de notre chef, fut blessé à la jambe, et ses compagnons d'armes battirent légèrement en retraite pour lui permettre de s'échapper en se dissimulant derrière les buissons. Mais cette tactique n'échappa pas aux Sioux qui envoyèrent un des leurs à la poursuite du jeune homme. Parvenant à détourner l'attention des Ojibwa, le Sioux n'eut aucune peine à rejoindre le fuyard ; il le tua,

¹ Cette rivière Folle-Avoine est l'actuelle *Wild Rice* qui coule au Minnesota et se jette dans la Rouge (à distinguer de la *Gaumenoway* de la note 40, chapitre VIII).

et lui prit son scalp et son médaillon. Il revint ensuite agiter ses trophées au nez des Ojibwa, en chantant victoire avec jubilation. À la vue du scalp et du médaillon de son fils, Aisainse, aveuglé par la colère, bondit aussitôt hors de son abri, tua l'un des Sioux, lui trancha la tête et l'agita à son tour triomphalement devant le reste des ennemis. Enhardis par la conduite de leur chef, les autres Ojibwa s'élançèrent en avant et mirent en fuite les Sioux.

Pendant ce temps, un Ojibwa, un homme de grande réputation appelé aussi Tabushshish, chassait en forêt avec un compagnon. Au bruit de la fusillade provenant soit de l'endroit où la femme avait été tuée, soit du lieu de bataille, il regagna promptement le campement fortifié. Plus tard, les Indiens dirent de lui, comme ils le disaient d'ailleurs souvent au sujet d'un homme après sa disparition, qu'il avait reçu un signe prémonitoire l'avertissant de sa mort prochaine. En effet, la veille, en rentrant de la chasse, il avait été pris aussitôt à partie par sa première épouse : ce n'est guère rare ! Celle-ci lui reprochait jalousement de témoigner plus d'attention envers une autre jeune épouse, de surcroît fort jolie. Tabushshish, excédé, lui avait répondu :

– Tu peux toujours gronder, vieille femme, car je t'entends pour la dernière fois !

Tabushshish était déjà dans l'enceinte du fortin quand un messager survint, apportant des nouvelles de la bataille dans laquelle Aisainse était engagé. Tabushshish, qui possédait deux beaux chevaux, se tourna vers Bena, un de ses amis, en lui disant :

– Bena, je pense que tu es un homme. Voudrais-tu prendre un de mes chevaux et venir avec moi pour voir ce que Aisainse a fait pendant toute la journée ? N'avons-nous pas honte de le laisser se battre si longtemps, à portée de fusil, sans seulement lui porter secours ? Voilà que nous sommes plus d'une centaine de guerriers, et nous restons ici à trembler pendant que notre frère se bat comme un homme, avec seulement quelques jeunes guerriers !

Tabushshish et Bena se mirent en route, suivant une piste qui les conduisit tout droit en un lieu où un petit détachement de Sioux se reposait près d'un feu. Ils rampèrent prudemment pour s'en rapprocher, mais après réflexion, ils jugèrent que le moment de frapper n'était pas encore venu. Ils préférèrent se planquer dans la neige, le long du sentier que le gros de la troupe ennemie devait emprunter. Bien que la nuit fût tombée, ils pouvaient encore distinguer les formes dans l'obscurité. Les guerriers sioux ne tardèrent pas à passer, et certains se hasardèrent tout près de l'endroit où les deux hommes étaient embusqués. Au signal donné, Tabushshish et Bena se levèrent et firent feu. Sans plus attendre et comme cela avait été préalablement convenu, Bena s'enfuit au pas de course. Après avoir parcouru une assez longue distance sans être poursuivi, il s'arrêta pour écouter. Pendant la plus grande partie de la nuit, il entendit des coups de fusil isolés, et de temps en temps,

le *sassahkwi* de Tabushshish, son cri de guerre aigu et solitaire, qu'il poussait au fur et à mesure qu'il changeait rapidement de place. Finalement, plusieurs détonations retentirent, suivies des cris de guerre que les Sioux lancent à la chute de l'ennemi ; peu à peu tout redevint silencieux. Bena rentra seul chez lui. Lors de cet engagement, la femme et le fils de Aisainse, et Tabushshish rencontrèrent la mort ¹.

Le même jour, comme on l'apprit par la suite, une expédition guerrière ², partie du lac *Leech*, attaqua une quarantaine de tipi sioux quelque part à *Long Prairie* ³. La bataille fit rage pendant deux jours, et on compta des morts des deux côtés. Wagetone, qui faisait partie de l'expédition, fut le premier à porter un coup en touchant un tipi.

Wakazhe, le frère de Mukudabenasa, rencontra près du lac Winnipeg des Ottawa qui revenaient de la rivière Folle-Avoine. Il avait passé dix ans dans les montagnes Rocheuses et la région avoisinante, mais il désirait maintenant retourner près de son peuple. Il avait vécu pendant très longtemps au contact des Blancs et, de ce fait, il était familier avec les différentes façons de gagner sa vie. Il me dit que ma situation serait améliorée si je vivais avec les Blancs, mais que je ne pourrais devenir marchand de fourrures puisque je ne savais pas écrire. Par ailleurs, comme il imaginait mal que je pusse m'astreindre à un travail régulier, je ne pouvais me faire fermier. Selon lui, la seule solution, conforme à mes habitudes et à mes qualifications, consistait à adopter le métier d'interprète.

¹ Le même événement est rapporté à la fois par Alexander Henry le jeune et par l'historien William W. Warren. Le 29 décembre 1807, Henry consigne ce qui suit dans son journal : « ... un parti important de guerriers sioux a attaqué notre bande de Saulteurs qui campaient à Grosse Isle, près de la rivière Folle-Avoine » (Coues : 1897 : 427). Quant au compte rendu de Warren, il concorde avec celui de Tanner à la différence qu'il est plus détaillé (cf. 1957 : 351-357). Cette attaque des Sioux n'est pas sans conséquence puisque, le 2 mars 1808, Henry continue : « (les Indiens) sont à ce point sous le choc de l'attaque des Sioux qu'ils ont abandonné l'idée de chasser cette saison. Ils ont pris la décision de monter vers le nord afin d'échapper au danger. Cette affaire affecte sérieusement l'état de mon commerce... » (*ibid.* : 428).

² À ce sujet, Henry écrit : « Nous avons également entendu parler d'une autre bataille menée par les Saulteurs... contre un campement d'une trentaine de tipi sioux... À cette occasion, les occupants d'une vingtaine de tipi ont été tués ; les Saulteurs n'ont perdu que sept hommes et ils ont capturé beaucoup de chevaux appartenant à leurs ennemis. Ce parti de guerriers était composé d'environ deux cents hommes » (*ibid.*). Bien que Henry situe ce lieu de bataille à la rivière de l'Aile du Corbeau, l'actuelle *Crow Wing River*, Minn., l'on pense qu'elle a bien eu lieu à *Long Prairie*, comme le précisent Tanner et Warren.

³ Si les guerriers ojibwa décident, comme l'affirme Henry, de ne plus chasser en territoire ennemi (voir note 6), il apparaît que les Sioux prennent la même décision. En effet, à ce sujet, Warren écrit ceci : « ... à cette époque, le territoire situé entre les rivières *Long Prairie* et *Wattab* était le territoire de chasse favori des Dakota Sisseton et Warpeton. Ils avaient l'habitude d'y venir chaque automne et de vivre dans de grands campements, afin de se protéger des Ojibwa ». Warren continue en racontant l'attaque des ennemis ojibwa, la mort des Sioux (voir note 7), et il ajoute qu'à partir de cette date, les Dakota évacuèrent définitivement le territoire de *Long Prairie* (1957 : 353-354).

Wakazhe nous parla, entre autres, d'un missionnaire chez les Ottawa de *Wawgunukkizee* et d'établissements voisins des Grands Lacs¹. Ce missionnaire avait insisté auprès des Indiens pour qu'ils renoncent à leur propre religion et adoptent celle des Blancs. En rapport avec ce sujet, il nous raconta l'anecdote suivante : un Indien baptisé va, après sa mort, frapper à la porte du ciel de l'homme blanc et demande à y pénétrer. Mais le gardien à l'entrée lui fait savoir que les Peaux-Rouges ne peuvent entrer au paradis. « Pourquoi n'irais-tu pas vers l'Ouest ? lui dit-il, tu y trouveras les villages et les territoires de chasse de ceux de ton peuple qui t'ont précédé sur la terre. » L'Indien repart donc, mais quand il se présente au village où ses ancêtres résident, le chef lui refuse l'entrée. « Pendant ta vie, tu as montré de la honte pour ton peuple. Tu as préféré adorer le Dieu des Blancs. Pourquoi n'irais-tu pas dans son village lui demander de veiller sur toi ? » Tel est l'Indien : rejeté de part et d'autre.

Wakazhe était, de nous tous, l'homme le plus influent et en conséquence la tâche lui revenait de guider nos pas. J'ignore si c'est par paresse ou par égard envers ma personne, mais il prit la décision de mettre pour l'hiver toute sa bande, y compris lui-même, sous mon autorité. Notre seul objectif consistait à pourvoir à nos besoins immédiats ; comme on me reconnaissait à présent un statut de bon chasseur et que le territoire où nous allions m'était le plus familier, je soupçonne Wakazhe d'avoir pris là une initiative politique. Conformément à ma suggestion, nous allâmes passer l'hiver dans les environs de la rivière *Begzvionusko* [Roseau], cours d'eau qui se jette dans la rivière Rouge à dix milles en aval de Pembina. À l'époque, toute cette région était fort giboyeuse, ce qui nous permit de vivre dans le confort et l'abondance. Wakazhe ne manqua pas de louer sa sagesse de m'avoir choisi comme guide. Une partie de l'hiver avait passé paisiblement quand Wamegonabiew ressortit une vieille histoire : d'après lui, Wakazhe, qui avait quelque lien de parenté avec le meurtrier de Tawgaweninne son père, mort il y a plusieurs années, devait être sacrifié à sa place. Non seulement je refusai de m'allier à lui à propos de cette vengeance, mais j'essayai de toutes les façons de le persuader d'abandonner son projet. En dépit de mes arguments, il se présenta un jour chez Wakazhe, le couteau à la main dans l'intention de le tuer ; fort heureusement, Mukudabenasa, fils de Wakazhe, devina les intentions meurtrières de Wamegonabiew et l'empêcha de perpétrer son acte. Mukudabenasa alla jusqu'à le provoquer en duel, mais comme à son habitude, Wamegonabiew ne manqua pas de se dérober. N'approuvant en aucune façon la conduite indigne de mon frère, que je ne considérais plus comme tel, j'allai proposer de l'expulser de notre bande, mais

¹ Au tournant du XIX^e siècle, les activités des missionnaires avaient beaucoup diminué. La grande époque jésuite des XVII^e et XVIII^e siècles était terminée. S'il y avait des missions au Wisconsin et en Ontario, elles étaient inexistantes au Manitoba : la première mission à la rivière Rouge fut fondée en 1818.

Wakazhe, un homme au grand cœur, préféra pardonner cette offense, plutôt que de semer le trouble et la discorde ¹.

Il y avait parmi nous un jeune homme, fils de Wakazhe, qui avait la réputation d'être le meilleur chasseur de sa bande. Pendant notre séjour à la *Begwionusko*, il y eut toujours entre nous une amicale rivalité. Ogemaweninne, car tel était son nom, avait tué dix-neuf orignaux, un castor et un ours, tandis que j'avais tué dix-sept orignaux, cent castors et sept ours. Malgré ces tableaux de chasse respectifs, on le considérait supérieur à moi car, de tous les animaux, c'est encore l'orignal qui est le plus difficile à abattre. En effet, beaucoup d'Indiens peuvent parcourir leur territoire pendant tout un hiver, et tuer au bout du compte deux ou trois orignaux, tandis que d'autres rentrent le plus souvent bredouilles de leur chasse.

Comme je l'ai dit, nous vivions dans l'abondance jusqu'à ce qu'une bande d'Ojibwa, victime de la famine, vînt nous demander secours. Alors que certains d'entre eux pouvaient mourir d'un jour à l'autre, un certain Gishkauko, neveu de celui qui m'avait capturé, partit chasser et revint le soir même après avoir abattu deux orignaux. Il me demanda de l'accompagner sur les lieux afin de rapporter de la venaison ; il en profita aussi pour me signifier son intention de cacher sa bonne fortune au reste de la bande. Bien entendu, je refusai de participer à un tel arrangement ! Je partis presque tout de suite à la chasse en compagnie de Mukudabenasa et de deux autres compagnons. Nous eûmes la chance de tuer quatre ours dont nous distribuâmes la chair aux affamés.

Il était urgent que notre bande, beaucoup trop nombreuse, se dispersât. J'allai avec Mukudabenasa (« oiseau noir »), Wakazhe et un autre homme, établir un nouveau campement à deux jours de distance. Pendant que nous étions là-bas, nous allâmes chasser de bon matin, et nous séparâmes au cours de la journée. Quand, le soir venu, je rentrai au campement, quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'à la place de notre wigwam, il ne restait plus que le tapis d'herbes séchées qui nous avait servi de lit. J'y découvris Oiseau noir qui s'était enfoui dessous pour dormir. Il m'avait précédé de peu pour découvrir que tout avait disparu ; il en avait conclu qu'on ne l'avait pas attendu.

Le lendemain, alors que nous étions sur la piste de nos compagnons, des messagers nous annoncèrent que le fils de Nagitchegumme, celui qui, en compagnie de Wakazhe, nous avait faussé compagnie si soudainement, venait de se tuer accidentellement avec son arme. Alors que le jeune homme avait posé la crosse de son fusil sur une de ses raquettes et tenait négligemment le canon contre lui, la crosse avait brusquement glissé : le fusil s'était alors déchargé d'un coup, le

¹ La vengeance que Wamegonabiew veut perpétrer contre un parent lointain du meurtrier de son père s'inscrit dans la coutume. Toutefois, pour éviter des bains de sang inutiles, on finissait ordinairement par s'entendre en faisant un don à la personne offensée ou en déléguant auprès d'elle un bon orateur chargé de la faire changer d'avis. Dans ce cas, Wamegonabiew agit de façon contradictoire, car tout en voulant venger son honneur, il se conduit comme un poltron.

contenu lui passant à travers l'aisselle avant d'atteindre une partie du cerveau. Bien qu'il fût blessé à mort, le jeune homme survécut encore une vingtaine de jours dans un grand état de léthargie avant de trépasser. Les Indiens dirent qu'une prémonition maléfique avait incité le fils de Nagitchegumme et Wakazhe à nous abandonner à brûle-pourpoint, moi et Oiseau noir.

Peu de temps après, la famine sévit avec tant de rigueur que nous dûmes recourir au rituel de la chasse-médecine. Nagitchegumme fit porter aux deux meilleurs chasseurs de la bande, Ogemaweninne et moi, un petit sac-médecine en cuir qui contenait des racines de plantes pulvérisées et mélangées à de la peinture rouge que nous devions appliquer sur les dessins ou les figurines représentant les animaux à abattre. Cette méthode de chasse sacrée est exactement la même que celle employée dans les cas où un Indien essaie d'en envoûter un autre afin de lui infliger une maladie ou des souffrances. Un dessin ou une figurine, symbolisant un homme, une femme ou un animal, est d'abord préparé pour servir d'outil au rituel sacré. Si on désire la mort de la personne ou de l'animal, il faut alors percer avec un instrument tranchant la partie qui représente le cœur, et y appliquer ensuite un peu de la peinture rouge contenue dans le sac-médecine. La représentation de l'animal, dans ce cas, s'appelle *muzzinenin* (*muzzineninug* au pluriel), mais on emploie le même terme pour désigner les petites figures évoquant un homme ou une femme ; celles-ci peuvent être reproduites grossièrement sur de l'écorce de bouleau ou sculptées dans le bois avec beaucoup de soin ¹.

Nous partîmes avec la certitude de faire une chasse fructueuse. Seulement Wakazhe, qui nous suivait depuis quelque temps, finit par nous rattraper. Il était venu dans le but de nous mettre en garde contre les méthodes rituelles de Nagitchegumme qui, disait-il, nous apporteraient le malheur et la misère, non pas maintenant, mais avant de mourir. Nous renoncâmes sur l'heure à utiliser le rituel. Néanmoins, nous eûmes la chance de tuer du gibier, et Nagitchegumme, persuadé que cela provenait de son pouvoir magique, en réclama une part importante.

Décidément, la famine devenait notre lot quotidien. Je pris donc la décision de me séparer de cette bande en allant vivre de mon côté. J'étais persuadé que, de cette manière, je pourrais subvenir pleinement aux besoins de ma famille. De leur côté, Wakazhe et Oiseau noir s'en allèrent au lac Winnipeg d'où ils ne revinrent pas, contrairement à ce que j'avais cru. Ma chasse terminée, on était déjà à l'époque du grand rassemblement annuel de Pembina. En conséquence, j'entrepris la descente de la *Begwionusko* pour visiter le comptoir de la rivière Rouge. La plupart des Indiens avaient déjà laissé leur campement bien avant moi. Alors que je passais un matin par un endroit où nous avions l'habitude de faire halte, j'aperçus sur le rivage un bout de bois fiché dans le sable avec, à l'extrémité, un morceau d'écorce de bouleau. Après un examen attentif, je déchiffrai le dessin d'un serpent à sonnettes accompagné d'un couteau dont le manche touchait le serpent,

¹ Voir note 12, chapitre XI et page 178 et passim.

tandis que la pointe était comme enfoncée dans un ours dont la tête pendait ; de plus un castor femelle était représenté, l'une des mamelles en contact avec le serpent à sonnettes. Ce message avait été laissé à mon intention, et il me faisait savoir ceci : Wamegonabiew, dont le totem était le *sheshegwa*, c'est-à-dire le serpent à sonnettes, avait assassiné un homme dont le totem était le *mukkwah*, c'est-à-dire l'ours. Le meurtrier ne pouvait être autre que Wamegonabiew, car le dessin spécifiait que c'était le fils d'une femme dont le totem était le castor ; or je savais qu'il s'agissait de Netnokwa. D'autre part, comme il y avait peu d'Indiens dans notre bande dont le totem fût l'ours, j'en déduisis que la victime devait être un jeune homme appelé Kezhazhoons. Qu'il fût mort, et non blessé, j'en avais la preuve dans le fait que l'ours du dessin avait la tête pendante.

Cette nouvelle ne m'empêcha pas de continuer mon voyage ; bien au contraire, je me hâtai si bien que j'arrivai à temps pour assister à l'enterrement du jeune homme que mon frère avait tué. Wamegonabiew alla seul de son côté creuser une fosse assez profonde pour recueillir deux hommes. Quand les amis de Kezhazhoons arrivèrent avec le corps pour le déposer en terre, Wamegonabiew se déshabilla complètement, à l'exception de son brayet. Assis à la tête de la tombe, le couteau à la main, il le présenta au premier parent du défunt qui se trouvait près de lui :

– Mon ami, dit-il, j'ai tué ton frère. Mais regarde, j'ai creusé une fosse assez grande pour nous recevoir tous les deux. Je suis prêt maintenant. Je veux dormir près de lui.

Le couteau passa de main en main et tous les parents et les amis du mort refusèrent de s'en servir. Wamegonabiew avait des parents et des amis influents, et la crainte qu'ils inspiraient lui sauva la vie. Il avait tué le jeune homme parce que celui-ci l'avait offensé en l'appelant « nez coupé »¹. Puisqu'aucun homme ne désirait venger publiquement la mort de Kezhazhoons, Wamegonabiew leur dit :

– Bien, à partir d'aujourd'hui, ne venez plus jamais m'ennuyer avec cette affaire. Et si quelqu'un osait me provoquer, je ne manquerais pas de refaire exactement ce que j'ai fait.

La façon dont je fus informé à distance de ce drame, est très répandue chez les Indiens et, dans la plupart des cas, les renseignements sont tout à fait explicites. Les membres de chaque tribu connaissent parfaitement bien les totems de chacun.

¹ Apparemment, la raison pour laquelle Wamegonabiew tue cet homme est autre. Ce Kezhazhoons possédait le secret d'une chanson magique sur l'ours, et avait mis deux ans – durée habituelle pour ce genre d'initiation – à l'enseigner à Wamegonabiew. Ce dernier avait alors payé son professeur en lui donnant plusieurs peaux de castor. Or il semble qu'une querelle à ce sujet ait dégénéré au point que Wamegonabiew en soit venu à commettre un meurtre (James : 1830 : 361-362).

Si, dans un cas particulier, l'image d'un homme est représentée sans signe distinctif, on peut en inférer qu'il s'agit d'un Sioux ou alors d'un étranger. Mais en fait, et il en va ainsi du cas que j'ai rapporté, les formes humaines sont rarement dessinées car, le plus souvent, on se contente d'indiquer le totem ou le nom. À supposer, par exemple, que l'on veuille annoncer qu'un groupe de personnes est en train de mourir de faim, on reproduit le visage d'un homme avec la bouche peinte en blanc ou, plus simplement, on choisit son totem en peignant de la même façon la gueule de l'animal (si c'en est un) ¹.

Après ma visite auprès du marchand de la rivière Rouge, je pris la décision de rentrer aux États-Unis mais, au lac Winnipeg, j'appris que la guerre continuait toujours entre mon pays et la Grande-Bretagne, avec des troubles à la frontière qui auraient rendu mon passage périlleux. Je fus donc obligé de m'arrêter dans un endroit où Peshauga, Wauzhegawmeshkum et d'autres Indiens vinrent me rejoindre. Il y avait trois wigwams en tout. Le vieil ami et associé de Peshauga, Wausso, avait été tué accidentellement à la chasse par un Assiniboine.

Nous vécûmes dans l'abondance et l'harmonie, mais Peshauga, qui avait été très affecté par la mort de Wausso, tomba gravement malade. Il était conscient de sa fin prochaine, et nous disait souvent qu'il lui restait peu de temps à vivre. Un jour, il me raconta ceci :

– Avant de venir vivre sur terre, j'étais là-haut avec le Grand Esprit. Il m'arrivait souvent de regarder en bas et de voir les hommes. Je voyais des choses très belles et très désirables et, entre autres, une femme magnifique. Jour après jour, je n'arrêtais pas de l'admirer. Le Grand Esprit me dit : « Peshauga, serais-tu amoureux de cette femme ? » je lui avouai que c'était bien le cas. Il me répondit : « Alors descends dans ce monde pendant quelques hivers. Tu ne pourras pas rester très longtemps. Rappelle-toi de te montrer toujours bon et généreux envers tous mes enfants. » Je descendis sur terre où je n'ai jamais oublié ce qu'Il m'a dit. Je n'ai jamais craint d'affronter le premier mes ennemis quand mon peuple se battait. Je n'ai jamais frappé mes amis dans leur wigwam. J'ai toujours pardonné aux jeunes hommes impulsifs qui croyaient m'offenser. Je me suis toujours porté volontaire pour mener les braves contre les Sioux. Je me suis présenté à la guerre peint en noir, comme je suis maintenant. Voilà que j'entends à nouveau la même voix qui me parlait avant que je naisse à ce monde : elle me dit que je ne peux plus habiter ici. Oh ! mon frère, je t'ai toujours protégé et tu regretteras sûrement mon départ, mais ne sois pas comme une femme, bientôt tu suivras le même sentier.

Il revêtit ensuite les vêtements neufs que je lui avais offerts pour être portés ici-bas. Il sortit un instant à l'extérieur, regarda le soleil, le ciel, le lac et les lointaines collines, et il rentra. Il s'allongea calmement à sa place coutumière ; au bout de quelques minutes, il cessa de respirer.

¹ Voir page 178.

Après la mort de Peshauga, j'aurais voulu tenter à nouveau de rentrer dans mon pays, mais Wauzhegawmeshkum m'en empêcha. Je passai le reste de l'hiver en sa compagnie. Au printemps, je partis pour *Nebowe sibi* (rivière aux Morts)¹, où nous plantâmes du maïs et séjournâmes tout l'été. L'automne revenu, après la récolte du maïs, nous retournâmes dans nos territoires de chasse.

Il y avait un vieil Ojibwa, un nommé « Doigt crochu », qui vivait chez moi depuis bientôt une année, sans jamais avoir rien tué. Un jour que j'allais chasser le bison, il me suivit et, au moment où nous arrivions en vue d'un troupeau, le vieil homme commença à mettre en question mes droits d'utiliser un territoire de chasse :

– Vous, les Ottawa, n'avez aucun droit de venir dans ce pays. Je n'arriverai jamais à surveiller tous ceux de ton peuple, mais du moins, je te tiens en mon pouvoir ! Voici ma sanction : si tu ne retournes pas immédiatement dans ton pays, je t'exécute sur l'heure.

Sa menace me laissa complètement froid, et je le défiai d'oser me toucher ou me blesser. Après une heure ou deux d'altercations de ce genre, il s'approcha en rampant du troupeau de bisons et se mit à tirer des coups de feu. Deux Ottawa qui avaient entendu notre querelle et qui s'étaient dissimulés non loin dans les buissons, vinrent me rejoindre. Pendant que le vieux rentrait bredouille de la chasse, aussi honteux de sa conduite insolente envers moi que de ses coups de fusil ratés, les deux Ottawa et moi, nous abattions un grand nombre de bisons femelles.

Quelque temps plus tard, alors que je pénétrais chez moi après avoir chassé toute la journée, je remarquai sur tous les visages une mine particulièrement renfrognée. Il y avait même dans mon wigwam un certain Chikato qui m'était presque étranger. Comme tous les habitants de ma demeure, il semblait écrasé sous le poids de fort mauvaises nouvelles. Quand j'interrogeai ma femme sur la raison de cet abatement général, elle ne daigna même pas me répondre. Finalement, en réponse à mes questions, Wauzhegawmeshkum, usant d'une voix grave et d'un ton solennel, me dit que le Grand Esprit était à nouveau descendu.

¹ *Nebowe sibi* ou *rivière aux Morts* : aujourd'hui *Netley Creek*, un petit cours d'eau qui se jette dans la rivière Rouge au sud-ouest du lac Winnipeg. On l'appelle aussi le village de Begwais. Alexander Henry le jeune écrit à ce sujet : « Le nom mélancolique de ce cours d'eau tire son nom d'une tragédie survenue il y a longtemps. A cette époque, les Cris qui, pour se procurer les biens nécessaires, devaient se rendre au comptoir de *York Factory* sur la baie d'Hudson, avaient l'habitude de se rassembler à cet endroit le printemps venu. Après avoir fait les préparatifs nécessaires, les jeunes hommes et les jeunes femmes embarquaient dans des petits canots avec leurs ballots de fourrures, laissant derrière eux les personnes âgées et les enfants... Un jour, en leur absence, les Sioux attaquèrent le campement et laissèrent beaucoup de morts sur le terrain... » (Coates : 1897 : 41).

– Quoi ! est-il possible qu'Il soit revenu si tôt ? dis-je, Il vient souvent ces temps-ci ; décidément, il faut croire qu'Il a bien des choses à raconter...

Ma façon légère et irrévérencieuse de m'exprimer choqua profondément plusieurs Indiens, et on résolut de me cacher désormais toute nouvelle révélation. Je dois avouer que cela m'importait peu. D'ailleurs, le matin suivant, j'étais déjà reparti à la chasse. L'indifférence et le mépris que j'affichais à l'égard des mystères de la volonté divine m'empêchèrent d'en savoir plus. Cependant, je devais découvrir plus tard que si mon scepticisme ne pouvait guère offenser Dieu, au nom de qui ces révélations nous étaient faites, il vexait énormément ceux qui se plaisaient à en être les messagers. Mon attitude finit par m'attirer les foudres de certains Indiens ; elle fut aussi à l'origine de grands soucis et de périls.

Durant le printemps de la même année, juste après notre rassemblement au comptoir de Pembina, les chefs construisirent une grande cabane dans le but d'y convier tous les hommes afin de recevoir des informations sur la nouvelle révélation du Grand Esprit. Le messenger n'était autre que Manitugeezhik, un homme dont la réputation n'était pas fameuse, mais que tous les Ojibwa du pays connaissaient. Il avait disparu depuis près d'une année. Il expliqua sa disparition en prétendant qu'il avait été appelé auprès du Grand Esprit qui avait des communications à lui faire. Mais j'ai appris que des commerçants l'avaient vu pendant ce temps, à Saint-Louis, sur le Mississippi.

Aisainse prit l'initiative d'expliquer à tous les buts de la réunion ; ensuite, il pria, chanta et donna des détails sur les principaux thèmes de la révélation de Manitugeezhik. Les Indiens ne devaient plus porter la guerre chez leurs ennemis ; ils ne devaient plus voler, ni tricher, ni mentir, ni s'enivrer, ni avaler la nourriture et la soupe brûlantes. Les commandements de Manitugeezhik étaient beaucoup moins compliqués et moins difficiles à observer que ceux du prophète Shawnee. La plupart de ces règles et de ces principes étaient de nature à guider les Indiens sur le plan pratique. D'ailleurs, on peut affirmer qu'il y eut non seulement une amélioration dans certains comportements, mais également dans la vie même des Indiens.

Au moment de quitter le comptoir, Aisainse invita plusieurs personnes, dont moi-même, à son lieu habituel de résidence à *Manitu sahgiegun* ou lac de l'Esprit¹. Je déclinai son invitation, car je voulais rester dans une région forestière où je pourrais chasser des animaux à fourrure. Dix hommes, dont Wagetote et

¹ *Manitu sahgiegun* : nombreux étaient les lacs appelés Manitou, à commencer par le grand lac Manitoba. On en compte aujourd'hui plusieurs dans les provinces et les États de l'ancien Nord-Ouest. Certains portent le nom de Manitou, d'autres de *Devil* ou *Spirit*, il est donc difficile de savoir à quel lac avait l'habitude de se rendre Peshauga. À partir des explications de Tanner, on peut supposer qu'il s'agit de *Devil's Lake* (qui porte toujours ce nom) situé au Dakota du Nord. Étant donné la nature du compagnonnage de Peshauga, de Wausso et de Shagwakoosink, il est possible que leurs pérégrinations aient conduit leurs pas en avant-poste dans le pays sioux.

Gayagegit, ainsi qu'un grand nombre de femmes, acceptèrent son offre et partirent avec lui. Juste avant de se séparer de nous, un jeune homme, Segwunoons (« le cerf »), ami de Aisainse, prophétisa qu'il trouverait la mort à *Manitu sahgiegun*. Il continua de faire des prédictions qui s'accomplirent les unes après les autres. A la fin, des Indiens, dont Wamegonabiew, mis en garde contre les dangers qui les attendaient au lac, s'affolèrent et rebroussèrent chemin. Le dernier à rentrer fut Matchetoons, un jeune écervelé et menteur de surcroît. Il nous raconta que, pressentant le danger imminent qui guettait Aisainse et sa bande, il avait fui pendant la nuit. Le matin suivant, alors qu'il était déjà loin du campement, il avait reconnu les coups de feu des Sioux. Nous n'accordâmes aucune foi au récit de cet individu. Cependant, les jours passèrent sans nouvelles de personne, et l'angoisse s'installa parmi nous ; en fin de compte, les chefs envoyèrent vingt hommes avec mission de vérifier l'authenticité du témoignage de Matchetoons.

En arrivant au lac *Manitu*, ils durent se rendre à l'évidence -toute la bande avait été massacrée. Peu avant d'arriver au campement, ils découvrirent le corps de Segwunoons, celui qui avait annoncé le massacre avant le départ de Pembina ; près de lui gisaient des jeunes hommes de son âge, et, plus loin en arrière, le corps robuste de Aisainse, criblé de flèches. Dans le campement même, les corps des femmes et des enfants jonchaient littéralement le sol ; à quelques pas de là, ils trouvèrent un Sioux, en position assise, recouvert des *pukkiwi* provenant des wigwams ojibwa. Le seul rescapé de ce guet-apens était Matchetoons. Beaucoup se demandèrent si, au lieu de fuir la veille, comme il le prétendait, il n'avait pas fui le jour de l'attaque ? Ainsi mourut Aisainse, le dernier des grands hommes de sa génération parmi les Ojibwa de la rivière Rouge. Après la perte de tant d'Indiens, notre village avait un air de grand deuil.

Nous allâmes ensuite à la rivière *Nebowe* pour y planter du maïs et y passer l'été. C'est Shagwawkoosink, un vieil ami Ottawa à moi, qui introduisit le premier le maïs chez les Ojibwa de la région de la rivière Rouge¹. L'automne venu, nous nous mîmes en route pour nos territoires de chasse. Cette année-là, les loups furent beaucoup plus nombreux qu'à l'habitude et particulièrement agressifs. Ils attaquèrent et tuèrent mon cheval et plusieurs de mes chiens. Un jour que j'étais allé avec ma famille chercher la viande d'un orignal que j'avais abattu, je découvris en rentrant que les loups avaient jeté bas mon wigwam et l'avaient pillé. Ils avaient traîné au loin des peaux, des courroies, bref, tout ce qui était en fourrure ou en cuir et qui présentait un intérêt pour eux. J'en tuai un grand nombre, mais il en restait toujours d'autres pour me causer des ennuis. Il y avait ainsi un vieux loup qui

¹ Le village de la *Nebowe sibi* était habité en majorité par des Ottawa, or ces derniers étaient d'excellents agriculteurs. Lors d'un passage en ce lieu, Henry le jeune écrit : « Les premiers plants de maïs et de pommes de terre qui ont poussé ici proviennent d'une petite quantité de grains que j'ai donnée (aux Ottawa) au printemps de 1805. Depuis, ils ont continuellement agrandi leurs jardins. Ils espèrent que, dans quelques années, ils pourront faire du maïs un article d'échange régulier avec nous » (Coues : 1897 : 448).

venait si souvent à ma porte que son apparence et ses habitudes m'étaient devenues familières. À chacune de ses visites, il s'avancait résolument sur mes chiens qui, eux, battaient en retraite dans mon wigwam. Le vieux loup maraudait alors et s'emparait de tout ce qui pouvait le nourrir. À la fin, je chargeai mon fusil et sortis ; la bête, en me voyant, voulut bondir, mais je la tuai avant qu'elle eût eu le temps de s'agripper à moi. Il lui restait à peine la moitié des poils sur le dos tant elle était âgée.

Chapitre XI

Rapacité des marchands – Révélations de Manitugeezhik –Prétentions de Aiskawbawis – Crédulité des Indiens – Les marchands de la Compagnie de la Baie d'Hudson implantent la colonie de la rivière Rouge – Grand rassemblement d'une expédition guerrière au mont de la Tortue – Manquements à la discipline.

[Retour à la table des matières](#)

M. Henry était marchand à Pembina depuis dix ans, quand il fut remplacé par un certain M. M'Kenzie ; ce dernier étant resté peu de temps, M. Wells ¹, surnommé Gahsemôn (« la voile ») par les Indiens à cause de l'ampleur et de la rondeur de sa personne, lui succéda. Il fit élever un fort solide sur la rivière Rouge, près de l'embouchure de l'Assiniboine ². La Compagnie de la Baie d'Hudson ne possédait pas encore de comptoir dans cette partie du pays, et les Indiens ne tardèrent pas à saisir les avantages qui, ailleurs, avaient résulté de la compétition entre les compagnies de fourrures rivales ³.

¹ *M. Wells* : John Wills. Il avait épousé Josephte, la sœur de Cuthbert Grant, un métis, qui allait jouer un rôle prééminent dans l'affaire du massacre de *Severi Oaks* (voir 10^e et 11^e notes du chapitre XII). Malade (comme le souligne Tanner), Wills meurt en 1814.

² Fort-Gibraltar, ainsi nommé à cause de sa position stratégique au confluent des rivières Assiniboine et Rouge. Commencée en 1807, la construction du fort avait pris une année et exigé la participation d'une vingtaine de travailleurs. On comptait plusieurs bâtiments érigés à l'intérieur d'une palissade d'une hauteur d'environ six mètres : trois maisons (dont celle du maître, confortable et bourgeoise, les deux autres servant à abriter une quarantaine de serviteurs), des étables, une forge, une menuiserie, une boucherie, des cuisines, un magasin et une tour de guet centrale. On raconte que Madame Wills régnait sans partage sur ce domaine (MacLeod & Morton : 1974 : 10 »).

³ Tanner va montrer ici de façon éloquente les mécanismes de rivalité entre les compagnies de fourrures. De plus, il décrit comment les Indiens pour chasser doivent d'abord se procurer le nécessaire : balles, fusils, poudre, trappes, nourriture (thé, lard), vêtements, etc., et comment, ce faisant, ils s'endettent irrémédiablement auprès du marchand qu'ils doivent rembourser en ballots de fourrures. Mais, si une saison s'avère improductive, le chasseur entre alors dans un cycle de débits dont il aura peine à sortir la saison suivante. Une des façons de le faire est de reprendre à zéro en allant proposer ses services auprès d'un marchand d'une compagnie rivale. Depuis 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson aurait dû avoir le monopole de la traite des fourrures. En réalité, il n'en fut rien puisque des compagnies rivales ou des marchands indépendants ne tardèrent pas – surtout après 1763, date du traité de Paris - à faire leur apparition. Parmi les sociétés les plus connues, citons la Nouvelle Compagnie du Nord-Ouest

Au début de l'hiver, M. Wells fit appeler les Indiens ; après leur avoir offert un baril de dix gallons de rhum et du tabac, il leur fit savoir qu'il n'avait pas l'intention de faire crédit, fût-ce d'une seule aiguille. Cependant, ajouta-t-il, quand les chasseurs lui apporteraient des peaux de fourrures, il les achèterait, donnant en échange tous les objets nécessaires à leur confort et à leur subsistance pendant l'hiver. Je n'étais pas présent au moment où M. Wells tint son petit discours, aussi quand on me rapporta ses propos et qu'on m'offrit ma part de cadeaux, je la refusai net ; de plus je reprochai aux Indiens d'avoir eu la faiblesse d'accepter les termes de ce contrat. Depuis des années, à l'automne, ils avaient l'habitude qu'on leur fit crédit, mais à présent, la plupart se retrouvaient privés des vêtements ou des munitions nécessaires, et certains n'avaient même pas de fusils et de pièges. Comment, sans l'aide habituelle des marchands, allait-on subsister, nous et nos familles, pendant la longue saison hivernale ?

Quelques jours plus tard, j'allai rendre visite à M. Wells en lui disant que j'étais un pauvre chasseur sans personne pour m'aider à subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, et que j'allais sûrement durement souffrir, sinon périr, s'il ne me faisait pas crédit comme c'était la coutume en cette partie de l'année. Mais il ne voulut rien savoir de ma requête et m'ordonna assez grossièrement de sortir de sa maison. Je pris alors huit peaux de castor argenté¹, comme celles que les femmes mettent sur les épaules en guise de parure, et je les étalai devant lui sur la table. Je m'étais procuré ces peaux l'année d'avant et elles valaient deux fois plus cher qu'une capote. Néanmoins, je lui proposai d'échanger une capote contre ces fourrures, ou alors de les garder en gage s'il préférait des pelleteries. Il saisit les peaux de castor et me les lança au visage en me sommant de ne plus jamais remettre les pieds chez lui.

Les grands froids n'étaient pas encore arrivés, mais le partis immédiatement pour mon territoire de chasse. Je tuai quelques originaux, et ma femme prépara et cousit les peaux de manière à ce que nous fussions vêtus convenablement ; en effet, jusqu'à présent nous comptions sur les marchands pour nous procurer couvertures et vêtements de laine. Je continuai de faire bonne chasse lorsque, vers la mi-hiver, j'appris que M. Hanie [Heney], qui travaillait pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, venait d'arriver à Pembina. J'allai sans tarder à sa rencontre et il me fit immédiatement crédit pour une valeur de soixante-dix peaux de fourrures. Je me rendis ensuite à la rivière du Rat-Musqué² où je chassai tout le reste de la saison, piégeant des loutres, des martres, des castors, etc., en grande quantité. Au voisinage du printemps, je fis prévenir M. Hanie par des Indiens que je m'apprêtais

dite XY (1798-1804) et la Compagnie du Nord-Ouest qui, après de lents débuts en 1776, fut officiellement formée en 1787 par un groupe de marchands de Montréal, dits les Bourgeois. Elle sera absorbée par la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821, après avoir connu une série de déboires dont Tanner est un témoin privilégié.

¹ *Castor argenté* : il s'agit plutôt d'un renard argenté (*Vulpes argentatus*).

² *Rivière du Rat musqué* : actuelle rivière Rat qui se jette dans la Rouge à la hauteur de Niverville, Manitoba.

à descendre à l'embouchure de l'Assiniboine où, riche de mes pelleteries, je lui rembourserais mes dettes.

À mon arrivée, j'appris que M. Hanie n'était pas encore passé, et, en l'attendant, je m'installai juste en face du comptoir de M. Wells. Un vieux Français m'ayant offert de m'héberger dans sa maison, j'acceptai son offre et allai déposer mes bagages à l'endroit qu'il m'avait désigné pour dormir. Prévenu de ma présence, M. Wells m'envoya chercher par trois fois, me pressant de venir le voir. A la fin, cédant aux instances de mon beau-frère qui était avec moi, je traversai la rivière. M. Wells se montra ravi de me voir et me traita avec beaucoup de déférence. Il m'offrit du vin, de la nourriture et tout ce qu'on pouvait trouver dans le genre sous son toit. Je venais d'accepter un peu de tabac lorsque je vis ses employés français pénétrer dans la maison en portant mes ballots de fourrures. Ils allèrent les mettre directement dans la chambre de M. Wells qui ferma la porte à clef. Son attention et ses bontés à mon égard s'évanouirent subitement. Je gardai un profond silence. J'étais en proie à de vives inquiétudes, car je supportais mal l'idée de ne pouvoir régler mes dettes à M. Hanie, et j'appréciais encore plus mal le fait d'avoir été dépossédé de mes pelleteries par la force. Je surveillai attentivement ce qui se passait dans la maison et, finalement, l'occasion de pénétrer dans la chambre survint, au moment où M. Wells était occupé à retirer quelque chose d'une malle. Il tenta de me faire sortir, puis de me pousser, mais j'étais beaucoup plus fort que lui. Puisqu'il avait recours à tant de violence, je n'hésitai pas à reprendre mes ballots, mais il me les arracha des mains ; je les lui repris une seconde fois. Dans la lutte qui suivit, les liens qui attachaient les ballots se rompirent et les peaux tombèrent éparpillées. Alors que je me penchais pour les ramasser, il s'empara d'un pistolet, l'arma et posa le canon contre ma poitrine. Pendant un instant, je restai immobile, convaincu, à son air enragé, qu'il allait sûrement me tuer. Puis ma réaction fut instantanée : tandis que je lui tordais la main qui tenait le pistolet, je tirai de ma ceinture un couteau que je tins solidement de ma main restée libre. Voyant qu'il était maintenant en mon pouvoir, il appela à l'aide, ordonnant à sa femme, puis à son interprète, de me jeter dehors. Mais l'interprète lui rétorqua :

– Vous en êtes tout aussi capable que moi !

Il y avait des Français dans la maison, mais aucun ne vint lui porter secours. Comprenant qu'il ne pourrait ni m'intimider ni avoir le dessus sur moi, il eut recours de nouveau à une méthode plus pacifique : il m'offrit de partager mes fourrures avec lui, en m'en laissant la moitié pour la Compagnie de la Baie d'Hudson.

– Tu as toujours appartenu à la Compagnie du Nord-Ouest, dit-il, pourquoi voudrais-tu nous quitter à présent pour la Compagnie de la Baie d'Hudson ?

Il commença ensuite à compter les peaux, faisant deux paquets distincts. Mais je lui fis savoir que cela était inutile, car je n'avais pas l'intention de lui laisser une seule peau.

– Je suis venu vous voir l'automne dernier alors que j'étais affamé et démuné et vous m'avez jeté à la porte comme un chien. Les munitions avec lesquelles j'ai tué ces bêtes m'ont été avancées par M. Hanie, et les peaux lui appartiennent. Même si ce n'était pas le cas, je ne vous en laisserais pas une seule. Vous êtes un lâche ! Vous avez moins de courage qu'un enfant, Si vous aviez été une femme indienne, vous n'auriez jamais osé poser votre pistolet sur ma poitrine sans tirer. Ma vie était entre vos mains, et rien, absolument rien ne vous empêchait de la prendre, même pas la crainte de mes amis, car vous savez que je suis un étranger ici et qu'aucun Indien ne se lèverait pour venger ma mort. Vous auriez pu jeter mon corps à la rivière, comme on le fait avec les chiens, et nul ne vous aurait posé de questions ! Et cela, vous n'avez même pas eu le cran de le faire !

– N'avez-vous pas un couteau à la main ? demanda-t-il.

Je lui en montrai un grand et un petit, l'avertissant que je n'hésiterais pas à m'en servir s'il ne se tenait pas coi. À la fin, épuisé par cette dispute, il alla s'asseoir à l'autre bout de la grande pièce. Bien qu'il fût passablement éloigné, si grande était son agitation que je pouvais entendre les battements de son cœur. Après un moment, il se leva et s'en alla marcher dans la cour. Je ramassai mes peaux de fourrures et l'interprète m'aida à les attacher ensemble. Je les chargeai sur mon dos et sortis en frôlant presque M. Wells. Je me dirigeai vers mon canot et je traversai la rivière pour aller à la maison du vieux Français ¹.

Le lendemain matin, il semble que M. Wells ait réfléchi qu'il était vain d'essayer de m'arracher mes biens, car il envoya un interprète m'offrir son cheval, à condition que j'oublie ce qui s'était passé.

– Va donc lui dire que c'est un enfant. Il aime à se quereller un jour et à se faire pardonner le lendemain. Mais je ne lui ressemble pas. Je possède déjà un cheval. Je garde mes fourrures. Je n'oublierai jamais qu'il a dirigé un pistolet contre moi et qu'il n'a pas eu le courage de tirer.

¹ *Français* : la présence de « Français » dans la région était une réalité depuis longtemps : en effet, contrairement aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui étaient recrutés dans les Îles britanniques (en particulier dans les Orcades), ceux de la Compagnie du Nord-Ouest étaient recrutés dans le Bas-Canada (province de Québec). Lors de la signature de contrat, ces employés étaient appelés des « engagés » et à son expiration des « hommes libres » (*freemen*). Mais comme beaucoup d'entre eux avaient épousé des femmes indiennes et fondé, entretemps, un foyer, ils formaient alors le vœu de rester sur place. Alexander Henry le jeune se plaint à plusieurs reprises de ces *freemen* qu'ils considèrent comme des fainéants (1897 : 231).

Le jour suivant, un des commis de la Compagnie du Nord-Ouest arriva du comptoir de la rivière la Souris et, ayant appris la querelle qui m'avait opposé à M. Wells, se vanta de pouvoir reprendre mes peaux. Le marchand tenta de l'en dissuader, mais en vain. Peu avant midi, le vieux Français jeta des coups d'œil à l'extérieur et se tourna vers moi en disant :

– Mon ami, je crois que tu es sur le point de perdre tes ballots de fourrures. Voilà que quatre hommes bien armés s'amènent. Je doute que leurs intentions soient loyales ou amicales...

À ces mots, je plaçai tous mes ballots sur le plancher, et m'assis dessus, un piège à castor à la main. Le commis entra avec trois jeunes hommes et me somma de lui donner mes fourrures.

– De quel droit oses-tu me donner des ordres ?

– Tu sais très bien que tu es endetté à mon égard !

– Et depuis quand ai-je une dette envers la Compagnie du Nord-Ouest que je n'aie acquittée en temps voulu ?

– Il y a dix ans de cela, j'ai fait crédit à ton frère, Wamegonabiew ; il ne m'a remboursé qu'une partie de sa dette et il me doit toujours dix peaux. C'est à toi de les payer !

– Très bien, je vais satisfaire à cette exigence, mais sache bien que tu dois me payer les quatre ballots de peaux de castor que nous t'avions envoyés de Grand-Portage. Comme tu ne l'ignores pas, la reconnaissance de dette que tu as signée a disparu dans l'incendie de notre wigwam à *Kineukoneshewayboant*. Pour ces cent soixante peaux de castor, tu ne nous a jamais donné, ni à moi ni à personne de ma famille, la valeur d'une seule aiguille ¹ !

Comprenant que sa façon d'agir était vaine, reconnaissant au fond de lui-même la justesse de mes propos, le commis tenta, tout comme M. Wells la veille, de recourir à la violence. Mais il dut s'avouer, après un moment, qu'il n'arriverait à rien et il retourna vaincu au fort sans avoir pu m'arracher une seule peau de martre.

Assuré que M. Hanie n'arriverait pas tout de suite, je descendis à la rivière *Nebowe* [rivière aux Morts] où je séjournai, le temps de piéger quatre cents martres. Finalement, M. Hanie arriva au lieu de rendez-vous que je lui avais fixé avec un autre chasseur. Le marchand me raconta l'anecdote suivante : un après-midi, alors qu'il passait en canot, avec son équipage en train de chanter joyeusement, devant le comptoir de M. Wells, ce dernier, les apercevant, s'était

¹ Voir pages 79-80.

mis immédiatement à leur poursuite dans une embarcation où avaient pris place des hommes armés jusqu'aux dents. Comme on les serrait d'un peu trop près, M. Hanie avait fait amener le canot vers le rivage où il avait débarqué. Laissant là ses hommes, il avait parcouru une vingtaine de yards sur un terrain de prairie fort plat où M. Wells l'avait poursuivi illico, entouré de plusieurs hommes armés ; M. Hanie ayant sommé son rival de s'arrêter à une dizaine de yards, une longue dispute avait éclaté au terme de laquelle on l'avait laissé passer sans encombre.

Plus tard, je racontai à M. Hanie mes démêlés avec M. Wells. Après lui avoir remboursé ma dette, je marchandai le reste de mes pelleteries ; au terme de notre discussion, il me les échangea contre des présents de qualité, dont un fusil de grande valeur. Il continua ensuite son chemin.

Alors que je remontais la rivière Rouge, je croisai M. Wells : il n'avait plus de venaison, et il me demanda de lui en donner. Je l'aurais fait volontiers, mais je n'en avais pas ; il attribua pourtant mon refus à de la mauvaise volonté. Par la suite, il renouvela ses avances : alors que je vivais à une grande distance de chez lui, il n'hésita pas à m'envoyer son cheval en cadeau ; il le fit à nouveau à mon passage à Pembina, mais je repoussai son offre chaque fois. Malgré mon opposition formelle, j'appris qu'il aimait à dire que le cheval m'appartenait. Après sa mort, survenue trois ans plus tard, les autres marchands me conseillèrent de prendre la bête ; je refusai à nouveau, et c'est finalement un vieux Français qui en devint le propriétaire. M. Wells disparu, je retournai conclure mes affaires avec la Compagnie du Nord-Ouest, alors que, de son vivant, je m'en étais toujours bien gardé. En vérité, j'aurais été beaucoup moins offensé si, au lieu de pointer son pistolet contre ma poitrine sans faire feu, il avait tiré sur moi, dût-il me blesser gravement.

Eshkebokekusa ¹, un chef de la bande du lac *Leech*, arriva quelque temps après à Pembina en compagnie d'une quarantaine de jeunes hommes. Une invitation reçue à la *Begwionusko* [Roseau], où nous séjournions, nous conviait à venir entendre le chef parler des dernières révélations du Grand Esprit à Manitugezhik. Une nuit, alors que nous étions tous réunis dans une cabane longue, érigée dans le

¹ *Eshkebokekusa* (variantes : *Aishquebugicoge* (Coues : 1897 : 54), *Eshgebugecoshe* (Warren : 1957 : 17 et passim et Hodge : 1912 : 433), *Eshkebug* (Johnston : 1978 : 22). Chef célèbre d'un groupe d'Ojibwa appelés Pilleurs par les Français et *Pillagers* ou *Rogues* par les Britanniques. Eshkebokekusa guerroya sa vie durant contre les Sioux, participant activement à la lutte pour le territoire du haut Mississippi. Il est directement lié à la mort de Shappa, le père de Waneta (Warren : 1957 : 362 et passim, voir aussi note 2, chapitre IX). Adeptes du Prophète shawnee, il parvint par son influence à modifier certains comportements qu'il jugeait néfastes pour les siens. Sa vie durant, il fit preuve d'indépendance, ainsi lorsque, pendant la guerre de 1812, on vint lui demander de joindre les troupes britanniques à l'instar de nombreux chefs indiens, il répondit ceci : « Quand je fais une déclaration de guerre à mes ennemis, je ne demande pas aux Blancs de se joindre à moi. Si le peuple blanc se querelle entre lui, je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais ! » (*ibid.* : 369).

but de chanter, danser et écouter le discours du chef, deux coups de feu retentirent successivement en provenance du comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest. Le fort, déserté pendant un moment, venait d'être réoccupé par deux Français arrivés le jour même.

Les vieux se regardaient maintenant avec inquiétude et consternation. Certains avancèrent l'hypothèse que les Français étaient en train de tuer des loups, ce à quoi Eshkebokekusa répondit :

– Je sais reconnaître les fusils des Sioux quand je les entends !

La nuit était très sombre. Tous les jeunes hommes, moi en tête, s'emparèrent immédiatement de leurs armes et sortirent. Certains, gênés par les branches et les souches d'arbre, durent marquer le pas. Quant à moi, j'avais accentué mon avance, lorsqu'une silhouette surgit à mes côtés et me dépassa avec la rapidité de l'éclair ; je reconnus à l'instant la voix de Canard noir qui disait : « Nindowinnie », c'est-à-dire « je suis un homme ». J'avais entendu parler à plusieurs reprises des prouesses de cet homme, et une fois j'avais pu l'observer à la montagne du Chef alors qu'il menait ce que nous croyions être une attaque contre un village sioux¹. Je résolus donc de ne pas le quitter d'une semelle. Nous étions à portée de fusil du fort, quand, tout à coup, il se mit à bondir d'un côté et de l'autre du sentier, exécutant de rapides zigzags en direction de l'entrée. Je suivis son exemple. Au moment de franchir l'entrée, il banda ses muscles avec une telle force qu'il fit un saut de deux yards au-dessus du sol.

Une lumière vive brillait à la porte et à la fenêtre de la maison située dans l'enceinte du fort. Grâce à la teinte foncée de la couverture de peau de bison qui recouvrait ses épaules, Canard noir put passer discrètement sous une fenêtre où un Français faisait le guet ; je n'eus pas la même chance, car ma couverture blanche me trahit immédiatement, et je n'avais pas fait deux pas que je me retrouvai nez à nez avec le canon d'un fusil. L'homme qui tenait l'arme avait peur et il aurait très certainement tiré si Canard noir ne l'avait pas maîtrisé. En effet, il croyait que nous étions des Sioux. Nous trouvâmes l'autre Français réfugié dans une pièce à l'intérieur de la maison avec les femmes et les enfants : ils étaient tous entassés dans un coin, pleurant et tremblant d'effroi.

Il semble que le Français qui faisait le guet à la fenêtre – le plus brave des deux sans conteste – avait quelques instants auparavant mené son cheval à l'extérieur du fort afin de le faire boire. Mais il avait à peine franchi l'enceinte que la bête s'écroulait, tuée sur le coup par deux hommes dissimulés tout près. Le Français était persuadé qu'il tenait en nous les coupables. Nous n'eûmes aucun mal à le convaincre de notre innocence, car nous n'avions même pas vu le cadavre du cheval, étant donné que nous avions bondi par-dessus en pénétrant dans le fort. Le

¹ Voir note 36, chapitre VIII.

Français ne voulait pas quitter cet endroit, mais Canard noir, qui comptait une parente parmi les femmes présentes, insista pour que tous regagnent le campement indien. Les jeunes hommes, qui suivaient derrière, étaient maintenant arrivés, et nous décidâmes de faire la garde du fort pendant la nuit.

Le matin suivant, nous suivîmes la piste des deux hommes jusqu'à la rivière Pembina. Apparemment, ils l'avaient franchie pour rejoindre le reste de leur armée qui était cachée de l'autre côté de la rive. Ces deux hommes étaient le fameux chef yankton Wanetaw et son oncle¹. Ils s'étaient embusqués près de l'entrée du fort avec l'intention de tirer sur le premier passant qui entrerait ou sortirait. Ce fut, comme on le sait, le cheval du Français. Les deux Sioux, sans se préoccuper de vérifier l'identité de leur victime, s'étaient aussitôt enfuis.

Le parti de guerriers n'était pas, tout compte fait, trop important, et beaucoup de nos guerriers étaient prêts à prendre les armes. Mais Eshkebokekusa n'était pas de cet avis :

– Non, mes frères, il n'en va pas ainsi. Manitugeezhik, dont je suis le messager, nous dit de ne plus faire la guerre contre nos ennemis. N'est-il pas évident que, dans ce cas, le Grand Esprit nous a protégés ? Si les Sioux avaient pénétré dans notre cabane alors que nous célébrions la cérémonie paisiblement sans arme à la main, combien il leur eût été facile de nous exterminer tous ! Mais au contraire, ils ont été abusés en confondant le cheval d'un Français avec un Ojibwa. Ainsi en sera-t-il toujours si nous obéissons aux commandements que nous avons reçus.

Je commençais à craindre pour la sécurité de ma famille que j'avais laissée derrière moi et à qui les Sioux pourraient bien rendre visite en rentrant dans leur pays. Quand j'eus fait part de mes inquiétudes à Eshkebokekusa, il me dit :

– Pars si tu veux, mais n'aie crainte au sujet des Sioux car ils ne peuvent faire de mal à ta femme ou à tes enfants. Je souhaite cependant que tu m'apportes ton sac-médecine afin que je te montre comment disposer du contenu.

Je fis comme il me l'avait demandé, et quand je lui présentai mon sac-médecine, il ordonna que tout fût jeté au feu, sauf les objets sacrés servant aux rituels de la chasse et de la guerre.

– Voici ce que nous devons faire désormais : si quelqu'un tombe malade, il faut prendre d'abord un bol en écorce de bouleau dans lequel on mettra un peu de tabac. Si le malade n'est pas en état de bouger, alors son plus proche parent devra se rendre sur les bords d'une rivière voisine où il fera une offrande de tabac ; ensuite, après avoir trempé le bol dans le sens du courant de l'eau, il puisera un peu de liquide qu'il offrira à boire au malade. Si le mal est très grave, il faudra que le

¹ Voir note 29, chapitre VIII.

messenger, avant de rapporter l'eau, plonge profondément le bol de manière à ce que le bord entre en contact avec le lit boueux de la rivière.

Après ces paroles, il me tendit un petit cerceau de bois en forme de bandeau destiné à être porté sur la tête. Il était divisé en deux moitiés : sur l'une, on trouvait l'image d'un serpent dont la fonction, m'expliqua le chef, est de veiller sur l'eau ; sur l'autre, celle d'un homme symbolisant le Grand Esprit. Ce bandeau ne devait pas être porté dans les circonstances ordinaires, mais seulement dans les cas où on devait aller chercher de l'eau pour un parent ou un ami malade. J'étais fort mécontent de la destruction du contenu de mon sac-médecine ; il contenait, par exemple, des racines ou d'autres substances végétales dont je me servais pour soigner mes maux. J'étais, de plus, furieux à la pensée que ces remèdes étaient désormais interdits alors que je connaissais la grande efficacité de certaines plantes. Cela dit, tous les Indiens de la bande étaient dans la même situation que moi, et je n'avais pas d'autre choix que celui de me soumettre.

Au printemps, j'allai au lieu de rendez-vous fixé l'automne précédent avec Shagwawkoosink. Comme convenu, le vieil homme ne tarda pas à venir me chercher, seul et à pied. Il campait depuis deux jours tout près, et ses compagnons avaient beaucoup de viande fraîche, ce dont je leur fus particulièrement reconnaissant car, ces derniers temps, j'avais tué très peu de gibier.

Nous vécûmes ensemble pendant tout l'été. Shagwawkoosink était beaucoup trop âgé et trop faible pour chasser, mais il y avait continuellement autour de lui des jeunes gens qui lui offraient de la venaison – dans la mesure du possible. Malheureusement, à la fin de l'automne, la population animale commença à désert nos territoires de chasse. Le temps était très froid, le sol complètement nu et gelé, de sorte qu'il était très difficile de traquer l'original : en effet, le bruit de nos pas sur le sol et les feuilles mortes prévenait bien longtemps à l'avance la bête de notre arrivée. Cette situation dura suffisamment longtemps pour nous réduire à la famine ; en dernier ressort, nous dûmes faire appel à une chasse-médecine.

Pendant la moitié de la nuit, je chantai et priai avant de m'endormir. Je fis un rêve dans lequel apparaissait un magnifique jeune homme¹ qui descendait directement par l'ouverture pratiquée dans le haut du wigwam. Il venait devant moi en me disant :

– Quels sont ces cris et ces pleurs que j'entends ? Ne sais-je pas quand mes enfants ont faim ou quand ils sont dans le malheur ? je veille sur toi sans arrêt, et il n'est pas nécessaire que tu m'appelles en criant si fort !

¹ Le rêve ou la vision *pauwaewin* (Johnston : 1978) résulte d'une quête spirituelle et s'inspire directement de la mythologie. En rêvant d'un « magnifique jeune homme », Tanner participe de la pensée collective ojibwa.

Puis, indiquant l'endroit où le soleil se couche, il ajouta

- Tu vois ces foulées ?
- Oui, elles ont été laissées par deux orignaux.
- Je te donne ces deux orignaux à manger.

Puis, indiquant l'endroit où le soleil se lève, il me montra les pistes d'un ours :

- Je te donne aussi cet animal.

Sur ces mots, il s'en alla. Au moment où il soulevait la couverture à l'entrée du wigwam, je vis que la neige tombait à gros flocons. Peu après, je sortis de mon rêve. J'étais dans un trop grand état d'agitation pour me rendormir, aussi je réveillai le vieux Shagwawkoosink pour fumer avec moi. Je préparai ensuite mes *muzzinneninsug* * qui, comme on pourra le voir dans les dessins ci-joints, représentent les animaux que j'avais vus lors de ma vision (fig. 1) ¹.

* Muzzinnenin, muzzinneninsug (singulier et pluriel). Meshesinneshah et mesheninneshuk en langue menominee.

Sculptés dans le bois, fabriqués à l'aide de chiffons, dessinés grossièrement sur l'écorce de bouleau ou tracés dans le sable, ces dessins sont toujours désignés par le même terme. Beaucoup de bandes ou tribus algonguines, sinon toutes y ont recours. Leur usage n'est pas uniquement réservé à la chasse, on peut s'en servir pour se faire aimer de quelqu'un ou pour assouvir d'autres passions, comme la haine ou la vengeance.

Cette pratique magique, devenue une institution, a fini par acquérir un pouvoir étonnant. Une croyance répandue veut que les chamans – hommes ou femmes – ou ceux qui ont une connaissance intime de leur wusk, entrent en possession du corps et de l'esprit de l'individu représenté par le muzzinnenin. Comme cela existait autrefois dans notre civilisation, il arrive qu'une jeune fille indienne offre ses plus beaux bijoux, ornements ou autres à une vieille femme rusée dans le but de lui acheter les faveurs et l'amour d'un homme. Dans ce cas, la vieille femme fabrique, au moyen de haillons et de bois peint, une poupée à qui elle donne le nom de la personne dont elle est censée contrôler les sentiments. De temps en temps, elle applique une substance magique sur les yeux, le cœur ou d'autres parties du corps de la poupée ; parfois elle fait semblant de le faire, car il lui arrive de duper sa cliente en abusant de sa crédulité.

L'influence magique de ces muzzinneninsug est plus souvent attestée dans les cas où des oppositions sont mises en évidence : par exemple la haine avec la mort comme objectif final. Le rituel est le même que celui dont on se sert pour rechercher l'amour de quelqu'un, mais les substances magiques utilisées sont différentes. Parfois, en piquant différentes parties du muzzinnenin avec une épingle ou une aiguille, on provoque une douleur ou la maladie chez l'individu visé par ce rituel maléfique. Parfois, le fait de noircir les mains ou la bouche de la figurine provoque un changement analogue chez l'individu qui y verra les signes d'une mort prochaine.

La croyance en l'efficacité de ces sortilèges est si générale et si forte chez les Indiens qu'elle a fini par se répandre chez des Canadiens ignorants et vivant au milieu des Indiens ainsi que chez les marchands de fourrures. On prête foi aussi dans l'usage qui consiste à conserver un cheveu d'une éventuelle victime. Dans ce cas-là, le(s) cheveu(x) remplace(nt) la figurine ou le muzzinnenin. Les jeunes femmes sont les plus visées ; il paraît que les résultats sont parfois terrifiants. Les Blancs accordent une telle confiance à ces sortilèges (y compris ceux chez qui

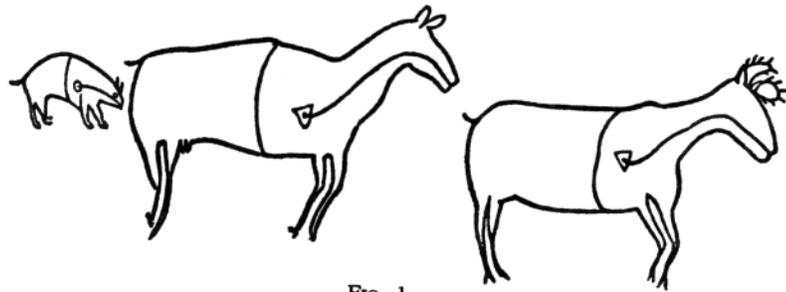


FIG. 1.

Je sortis dès l'aube. La neige tombait toujours lourdement. En suivant la direction du soleil couchant, je repérai, bien avant midi, les foulées de deux originaux, un mâle et une femelle bien gras que j'abattis peu après.

on pourrait attendre plus de perspicacité), et les Indiens y croient avec une telle conviction, que tous ont obtenu un jour ou l'autre des résultats concrets, soit par l'effet de leur imagination, soit par l'administration de quelque poison secret.

L'administration de poisons est un crime beaucoup plus répandu chez les Indiens qu'on pourrait le croire, compte tenu de leur situation. Ils attribuent la même responsabilité à l'empoisonneur – il importe peu qu'il ait été sur place pour donner habilement sa drogue à la victime, à plusieurs centaines de milles ou à quelque endroit que ce soit – pourvu que sa victime soit prise de malaise, tombe malade ou meure à la suite de la manipulation d'un de ses cheveux ou d'un cérémonial lié au muzzinnenin. L'influence de ces superstitions, causes d'absurdes frayeurs, est sans limite ; on peut toutefois essayer de les comprendre en se rappelant les moeurs de nos ancêtres. À cette époque, la crainte que des personnes jalouses et dangereuses puissent faire appel à des pouvoirs surnaturels, empoisonnait la vie des gens les plus indépendants et les plus intelligents.

On rapporte beaucoup de cas de maladies ou de morts soudaines naturelles chez les Indiens qui, le plus souvent, ignorent la cause réelle et l'attribuent à un empoisonnement ou à un envoûtement. Il y a cependant des cas attestés où des Indiens ont fait appel au poison, soit en utilisant des plantes toxiques ou d'autres substances nocives que l'on trouve dans leur pays, soit en se procurant de l'arsenic ou des drogues chez les Blancs. Le fait de détruire la vie ainsi, concorde parfaitement avec leurs idées de bravoure ou « de virilité du cœur » (souggedawin). Celui qui tue son ennemi en prenant le moins de risques vis-à-vis de lui-même, est souvent considéré comme le plus brave d'entre tous. [E.J.]

¹ Les ethnologues ont montré depuis longtemps le pouvoir que l'on accorde, dans beaucoup de sociétés, aux manifestations magiques. Dans son étude « Le sorcier et sa magie », Lévi-Strauss écrit ce qui suit : « Depuis les travaux de Cannon, on aperçoit plus clairement sur quels mécanismes psycho-sociologiques reposent les cas, attestés dans de nombreuses régions du monde, de mort par conjuration ou envoûtement : un individu conscient d'être l'objet d'un maléfice est intimement persuadé par les plus solennelles traditions de son groupe, qu'il est condamné : parents et amis partagent cette certitude. Dès lors, la communauté se rétracte : on s'éloigne du maudit, on se conduit à son égard comme s'il était, non seulement mort, mais source de danger pour tout son entourage... » (1958 : 183 et passim). Ce passage s'applique bien au pouvoir que l'on attribuait aux images magiques dont parle Tanner, ainsi qu'au cas d'envoûtement de Tabushish (voir note 1, chapitre X). Les Ojibwa étaient prompts à s'accuser mutuellement de sorcellerie, et l'on verra plus loin que le narrateur n'y a pas échappé. Le terme *muzzineninsug* était employé généralement pour désigner les images décrites plus haut dans le texte. Schoolcraft décrit également des objets en pierre - qu'il appelle des *shingaba-wossin* - auxquels les Ojibwa attribuent de grands pouvoirs (1851 291 et *passim*).

Les chants utilisés lors du rituel de la chasse-médecine ont un rapport étroit avec la pensée religieuse des Indiens. Ils sont souvent dirigés vers *Nanabushu* ou *Nanabush*¹ que les Indiens décrivent comme leur interprète et leur intermédiaire avec l'Être Suprême. On peut aussi adresser ses prières à *Mesukkummik Okwi*², c'est-à-dire la terre, considérée comme « l'arrière-grand-mère » ou l'ancêtre de tous les hommes. Ces chants racontent comment *Nanabush*, obéissant aux ordres du Grand Esprit, crée la terre. Ils disent aussi comment tout ce qui est nécessaire aux besoins des oncles et des tantes de *Nanabush* (c'est-à-dire les hommes et les femmes) est confié aux soins de la grand-mère ancestrale. *Nanabush*, cet intermédiaire bienveillant auprès du Grand Esprit, crée, à l'usage des hommes, les animaux dont la chair leur sert de nourriture, et la peau, de vêtements. Il crée aussi les racines et les médicaments sacrés dont le pouvoir souverain guérit les hommes et leurs maux et, en temps de famine, les aide à trouver du gibier. Cette mission est confiée à *Mesukkummik Okwi*, qui reçoit l'ordre de rester constamment dans son wigwam afin que les oncles et les tantes ne la cherchent pas en vain. C'est ainsi que les Indiens respectueux n'arrachent jamais les racines destinées à la fabrication de leurs remèdes sacrés, sans déposer en même temps dans le sol une offrande pour *Mesukkummik Okwi*. Les Indiens disent aussi dans leurs chants comment, il y a très longtemps, *Gitchemanitu*³, ayant tué le frère⁴ de *Nanabush*, provoque l'irritation et la révolte de ce dernier. La colère de *Nanabush* grandit au point de menacer la sécurité de *Gitchemanitu* qui, pour apaiser *Nanabush*, lui offre le *Metai* [Midé]. Ce présent fait tant plaisir à *Nanabush* qu'il l'apporte sur terre à ses oncles et à ses tantes.

Les Indiens ont une technique spéciale pour transcrire ces chants sur de l'écorce de bouleau ou de petites tablettes de bois. Les idées sont représentées par des dessins ou des images symboliques du genre de ceux dont j'ai déjà parlé, et qui servent à communiquer des informations d'ordre quotidien⁵.

En rapport avec tout ceci, deux ans auparavant, un homme de notre bande, un nommé Aiskawbawis, individu tranquille, assez insignifiant et mauvais chasseur de surcroît, avait vu mourir sa femme dans des circonstances très particulières. À la suite de ce décès, ses enfants plus que jamais souffrirent de la faim. Un état de mélancolie⁶ et de découragement, qu'on attribua à la faiblesse de son caractère,

¹ *Nanabush* : héros culturel des Ojibwa, bienfaiteur de l'humanité, fondateur du *Midewiwin*, grand connaisseur en médecine.

² *Misukkummik-okmi* (*Mizukkummikiquae*) : la terre-mère, refuge de l'humanité.

³ *Gitche Manitu* (par opposition à *Madji Manitu* : Esprit du Mal) : c'est le Créateur, le Grand Esprit.

⁴ *Le frère* : *Chibiabos*, héros culturel, inventeur des chants et de la musique, etc. Frère préféré de *Nanabush*, il meurt et *Nanabush*, furieux, tente alors de se mesurer avec *Gitche Manitu*.

⁵ L'usage de l'écorce de bouleau (*Betula papyracea*) était fort répandu chez les Ojibwa (voir par exemple, Schoolcraft : 1851 : 293-300 et Dewdney : 1975).

⁶ On associait le « symptôme du windigo » ou « esprit cannibale » à un état de profonde mélancolie (Landes : 1938 : 214-215).

s'empara bientôt de Aiskawbawis ; aussi, quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre qu'il avait convié tous les chefs pour leur annoncer, avec une grande solennité, que le Grand Esprit l'avait choisi pour lui faire une nouvelle révélation. Il leur présenta une balle en terre, ronde, lisse et peinte en rouge, de quatre à cinq pouces de diamètre, la moitié de la tête d'un homme, en expliquant :

– Jour après jour, j'étais assis dans mon wigwam, à pleurer, chanter et prier quand, finalement, *Gitchemanitu* est venu me voir : « Aiskawbawis, j'ai entendu tes prières, j'ai même vu les *pukkwi* [nattes] de ton wigwam baignés de tes larmes. Laisse-moi exaucer tes vœux. Vois cette balle ; elle est neuve et immaculée. Je te la donne afin que tu veilles à ce que la terre entière redevienne ainsi, telle que *Nanabush* l'a modelée au commencement. Que toutes les vieilles choses soient détruites et jetées ; tout doit être refait à neuf. C'est toi, Aiskawbawis, qui seras le maître d'œuvre ! »

J'étais parmi ceux qui avaient été invités à écouter la première communication de sa grande mission. J'attendis qu'il fût parti pour dire mon opinion et, dans une conversation avec mes camarades, je montrai ouvertement mon incrédulité :

– Quelle chance que nous soyons mis au courant de la pensée et de la volonté du Grand Esprit à si bon marché ! Nous sommes maintenant entourés de mandataires divins. Il est heureux que ces hommes ne soient bons à rien d'autre. Le prophète Shawnee habitait loin d'ici, Kezhikoweninne et Manitugeezhik, bien qu'ils appartiennent à notre bande, ne résidaient pas ici. Ils étaient du moins des hommes. Mais voilà que vit, parmi nous, un individu trop lamentable, trop paresseux, trop bête pour faire vivre sa famille, et il voudrait nous faire croire que le Grand Esprit l'a choisi comme l'instrument privilégié de sa volonté de changer la face du monde !

Je n'avais jamais eu une très grande opinion de cet Aiskawbawis. J'estimais que, de tous les Indiens, c'était le moins honorable. J'étais absolument indigné qu'il tentât de se faire passer pour l'envoyé favori du *Gitchemanitu*. Je n'hésitai pas à le tourner en ridicule chaque fois que l'occasion se présentait. En dépit de la malchance qui l'avait toujours poursuivi, il finit par exercer un profond ascendant sur l'esprit des Indiens. À force de battre sur son tambour pendant toute la nuit, il fit fuir tout le gibier du voisinage. Son hypocrisie et son insolence me le rendaient franchement insupportable, mais comme il avait gagné insidieusement l'opinion publique à ses prétentions, on resta sourd à l'hostilité que je manifestais à son égard.

Pendant notre séjour à cet endroit, le spectre de la famine menaçait sans cesse. Un jour, je partis à la chasse où je ne fis que blesser un orignal. À mon retour, je racontai cet incident, ajoutant que je croyais l'orignal blessé à mort. Le lendemain, à l'aube, Aiskawbawis se présenta devant moi, en me racontant, avec la plus belle

assurance, que le Grand Esprit était venu lui dire que l'orignal était mort de ses blessures.

– Son corps repose maintenant à tel endroit. C'est la volonté de *Gitchemanitu* que l'orignal soit transporté ici et apprêté pour une cérémonie.

Il était fort possible, en effet, que l'orignal fût mort, et je partis sans opposer de résistance. En fait, je trouvai la bête encore vivante, ce qui me donna une occasion de railler les ambitions de Aiskawbawis. Pourtant, cela n'ébranla en rien la confiance des Indiens envers lui.

Peu de temps après, je rentrai bredouille de la chasse, ayant blessé à nouveau un orignal sans le tuer. Notre messie annonça :

– C'est bien l'orignal que *Gitchemanitu* m'a indiqué !

Je repartis donc à la recherche de l'animal que cette fois je tuai. Je savais que beaucoup d'Indiens étaient affamés, et j'étais prêt à offrir un festin comme à participer au cérémonial, même si Aiskawbawis croyait que c'était en son honneur. Comme nous étions trop peu nombreux pour tout consommer, on désossa soigneusement l'orignal de manière à ne pas briser les os ; ceux-ci furent ensuite empilés devant notre prophète avant d'être déposés en lieu sûr et suspendus hors de portée des chiens ou des loups. On ne doit jamais briser les os destinés aux offrandes ¹.

Le lendemain, je tuai un très gros orignal. Ce fut l'occasion pour Aiskawbawis de faire une longue invocation au Grand Esprit. Il me dit ensuite :

– Tu vois, mon fils, comme ta bonté est récompensée. Puisque tu as offert le premier orignal à *Gitchemanitu*. Il fera en sorte que tu ne sois jamais dans le besoin.

Le jour suivant, je repartis à nouveau à la chasse avec mon beau-frère [Bapowash], et nous abattîmes chacun un orignal. Aiskawbawis exultait : le sacrifice n'avait pas été fait en vain ! Son influence sur l'esprit superstitieux des Indiens en sortit encore grandie. Pourtant, cet homme qui jouissait, grâce à sa fourberie, d'un haut degré de faveur, avait jadis, au cours d'une famine, mangé sa

¹ Les Ojibwa et les Ottawa ont pour les animaux un respect qui se fonde sur de profondes convictions religieuses. C'est ainsi qu'ils attribuent une âme et une ombre aux animaux qui, par essence, sont sacrés, donc manitou. C'est pourquoi ce serait offenser l'orignal que de laisser ses os à la portée du premier chien venu (cf. Jenness : 1935 : 18-28). L'obligation voulant qu'aucun os de l'animal ne soit brisé est également respectée lors d'un festin rituel guerrier appelé *menissenno*, *wekoondewin* par là, les guerriers émettent le vœu de rentrer sains et saufs au pays (James : 1830 285).

femme. Les Indiens auraient dû le tuer alors, car il était indigne de vivre plus longtemps ¹.

Au voisinage du printemps, quand une croûte commença à se former sur la couche de neige, j'allai vivre avec tous les hommes de notre groupe, Shagwawkoosink, Wauzhegawmeshkum, Bapowash, Gishkauko, dans un campement secondaire afin de boucaner une grande quantité de viande. Aiskawbawis resta derrière en compagnie des femmes. Comme il est très facile d'approcher le gibier en cette saison, nous tuâmes beaucoup de wapitis et d'originaux. En effet, tandis que la surface durcie de la neige supporte facilement un homme, il n'en va pas de même pour ces cervidés qui ne peuvent plus avancer qu'à grand-peine.

Un jour, Gishkauko alla visiter sa famille et, à son retour, il me remit un peu de tabac de la part de Aiskawbawis avec, un message disant que ma vie était en danger.

¹ *Aiskawbawis* : ce nom signifie « gardien de la pipe de paix » (Johnston : 1978 : 25), nom que Aiskawbawis s'est probablement donné à la suite de sa vision messianique. Mais ce que Tanner dit d'important, c'est que Aiskawbawis semble possédé de l'esprit du windigo, c'est-à-dire qu'il est devenu cannibale. Le crime dont il est accusé est extrêmement grave, et, en le commettant, le messie a acquis un pouvoir invulnérable. Ultérieurement soupçonné d'avoir consommé de la chair humaine, on ne peut l'éliminer sans danger. En effet, ceux qui étaient envoûtés par l'esprit du windigo étaient le plus souvent tués avant de commettre eux-mêmes des crimes. David Thompson rapporte l'un de ces cas qui se passe au lac La Pluie. Un beau matin, un jeune homme déclare qu'il va manger sa sœur, et même les admonestations de ses parents sont impuissantes à l'arrêter dans cette résolution. Le campement est en plein émoi. Les discussions vont bon train entre les aînés : ces derniers blâment le père de ne pas avoir appelé plutôt un *medicine-man* qui aurait chassé l'esprit du mal du corps de son fils. Constatant que le jeune homme est envoûté au-delà de tout espoir, ils ordonnent au père de le tuer. L'ordre est alors exécuté par le père (Tyrrell : 1916 : 193-194). De son côté, Duncan Cameron, de la Compagnie du Nord-Ouest, écrit vers 1803 : « Si l'on aperçoit près d'un campement des traces laissées par le *windigo*, cela suffit pour que toutes les familles y habitant quittent les lieux avec le plus grand empressement. Les Indiens considèrent comme invulnérables ceux qui se livrent à ces activités, de sorte qu'il est inutile de leur résister... et, au lieu de s'en débarrasser, ils leur font présent de vêtements et de provisions, les suppliant de leur laisser la vie... » (Masson : 1960 : 249-250). Les Ottawa avaient attribué des noms à trente-trois tribus, dont l'une mythique, les *Windigoag*. Les gens de cette tribu, de dimension gigantesque, étaient censés habiter une île de la baie d'Hudson où ils s'adonnaient presque exclusivement au cannibalisme. Quant aux Muskego, leurs voisins, ils étaient constamment accusés du même crime par les autres tribus, et vivaient dans la crainte constante des *Windigoag* (James : 1830 : 316). La psychose du windigo est un phénomène répandu chez les chasseurs solitaires des forêts nordiques. On peut la comparer à l'« hystérie de l'Arctique » et à d'autres phénomènes du même genre enregistrés dans diverses régions du globe. Le chasseur isolé, saisi d'une panique incontrôlable, est victime de visions terrifiantes. Dans le cas des Ojibwa et des chasseurs du subarctique en général, le windigo peut apparaître sous la forme d'un géant cannibale. C'est évidemment de très mauvais augure. Même si Aiskawbawis a l'« excuse » d'avoir mangé sa femme au cours d'une famine, son attitude n'est pas celle d'un « cannibale ordinaire ». À la suite des explications données plus haut, l'on comprendra mieux et les allusions prudentes et voilées de Tanner au sujet de Aiskawbawis et son influence grandissante auprès de ses congénères.

– Ma vie n'appartient ni à Aiskawbawis ni à moi ; elle est entre les mains de *Gitchemanitu*. C'est à lui de la mettre en péril ou de décider d'y mettre fin. Je n'ai aucune raison de me plaindre, cependant comment pourrais-je croire qu'Il ait pu révéler ses desseins à un personnage aussi indigne que Aiskawbawis ?

Le présage de Aiskawbawis alarma tous les hommes qui se hâtèrent de regagner le campement des femmes. J'empruntai de mon côté un autre sentier afin de visiter mes pièges. Je trouvai une loutre que je chargeai sur mon dos avant de rejoindre les autres Indiens au campement principal. En arrivant, je constatai que tous les wigwams avaient été reconvertis en une seule habitation. Les femmes, les enfants et les hommes qui m'avaient précédé étaient tous accroupis, tremblant de froid, autour d'un feu en plein air. M'étant enquis des raisons de cette situation, on m'expliqua que notre prophète se préparait à recevoir une importante communication du Grand Esprit.

Après avoir interdit formellement l'entrée de la nouvelle construction à quiconque, Aiskawbawis avait pris un long moment pour aménager l'intérieur. Il avait convenu au préalable d'un signal avec Bapowash qui mènerait la danse : ce dernier devait alors, suivi de tout le monde, pénétrer sous le grand wigwam, en faire le tour quatre fois avant d'y prendre place. Sur cette explication, j'entrai sans plus attendre. Jetant ma loutre par terre, j'allai m'asseoir près du feu. Aiskawbawis me lança alors un regard malveillant et furieux, puis il ferma les yeux, en prétendant reprendre une prière que j'aurais soi-disant interrompue. Après quelque temps, il se mit à battre du tambour et à chanter ; au troisième arrêt qu'il marqua, les hommes, les femmes et les enfants arrivèrent sous la conduite de Bapowash : ils tournèrent quatre fois autour du grand wigwam avant d'aller s'asseoir.

Il y eut quelques minutes de silence pendant lesquelles Aiskawbawis continua de rester accroupi, les yeux fermés, au milieu de la place, tout près d'un parterre de terre meuble qu'il avait préparé, semblable à celui que les chefs de guerre utilisent pour leur *Kozaubunzichegun* ou cérémonie divinatoire. Puis il s'adressa aux hommes, les priant l'un après l'autre de s'approcher. Il m'appela en dernier et j'obtempérai. Il s'adressa alors à moi directement :

– Shawshawabenase, mon fils, je crains de t'effrayer, car j'ai une fort mauvaise nouvelle à t'annoncer. Mes amis, vous savez tous que le Grand Esprit m'a récemment élu pour être mandataire de sa pensée et de sa volonté. Dernièrement, Il m'a fait l'honneur de me dévoiler le futur de chacun d'entre vous.

Se tournant alors spécialement vers Shagwawkoosink et les autres Indiens, il ajouta :

– O vous, mes amis ! qui avez suivi scrupuleusement les enseignements que le Grand Esprit a daigné me communiquer, sachez que vous vivrez tous longtemps : voyez cette longue ligne droite, elle représente votre vie.

Puis il me regarda à nouveau.

– Mais toi, Shawshawabenase, qui t'es écarté du droit chemin malgré les avertissements répétés, cette petite ligne sinueuse représente ta vie qui s'arrête en chemin. Si on regarde maintenant la troisième ligne, on pourra y lire le destin de la femme de Bapowash.

Au fur et à mesure qu'il parlait, il nous indiquait les marques qu'il avait tracées dans la terre meuble. La longue ligne droite, A, symbolise, selon lui, la vie des hommes présents, la ligne sinueuse, B, le cours irrégulier de ma vie avec les quelques années qui me restent à vivre ; la troisième ligne, qui se termine abruptement, la vie de la femme favorite de Bapowash (fig. 2). À ce dernier sujet, il se trouve

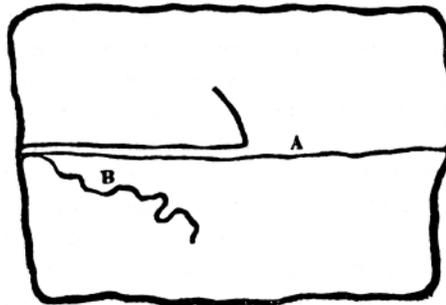


FIG. 2.

que, quelques jours auparavant, alors que nous étions au campement secondaire, Bapowash avait mis à sécher les meilleurs morceaux de viande d'un gros ours qu'il avait tué. Il comptait célébrer un cérémonial au printemps. Mais, profitant de son absence, Aiskawbawis s'était approché de la mère de la femme de Bapowash, et lui avait fait savoir ceci :

– Le Grand Esprit vient de me signifier que certaines choses ne sont pas tout à fait ce qu'elles devraient être. Envoie donc quelqu'un, ou va toi-même vérifier si les morceaux de viande d'ours que ton fils fait sécher pour une cérémonie sont toujours intacts.

La vieille femme alla donc vérifier sur place et découvrit que les pattes de l'ours manquaient. Ce n'était pas étonnant puisque Aiskawbawis, tel un glouton, les avait volées en personne. Bapowash, ignorant ce fait, attribua la disparition des pattes de l'ours à l'action de forces maléfiques. Afin d'éloigner ce mal de lui, il fit don à notre prophète des restes de l'ours, d'une grande quantité de moelle qu'il avait mise de côté pour le rituel, et de cadeaux de valeur.

Après cette réunion, au lieu de retourner dans nos champs de la *Nebowesibi* [rivière aux Morts], nous allâmes planter du maïs dans l'île de *Menauzhetaunaung*¹, située au lac des Bois. Mais, auparavant, nous fîmes halte à notre érablière le temps de procéder à la cuisson de la sève, et nous en profitâmes pour rendre visite aux marchands, laissant Aiskawbawis avec les femmes. Pendant notre absence, il se déroula un incident qui mit aux prises la femme de Gishkauko avec Aiskawbawis. Cette femme avait oublié sa marmite à l'érablière située à quelque distance du campement. Après notre départ, Aiskawbawis, qui vivait seul, se prétendant trop sacré pour partager une habitation commune ou pour se joindre aux hommes dans leurs affaires quotidiennes, fit appeler la femme de Gishkauko auprès de lui.

– Le Grand Esprit est fort mécontent de savoir que tu es négligente au point d'oublier tes affaires. Aussi, retourne chercher la marmite que tu as laissée derrière toi.

La femme, obéissante, partit à l'instant. Aiskawbawis attendit un moment pour partir à son tour. Sous prétexte d'aller à la chasse, il sortit avec son fusil et alla ostensiblement dans la direction opposée à celle de la femme. Mais, aussitôt éloigné, il prit à son tour la route de l'érablière. Cependant, la femme de Gishkauko se tenait sur ses gardes ; elle avait déjà été l'objet des attentions particulières de Aiskawbawis, et se doutait bien de la raison pour laquelle il l'avait envoyée chercher la marmite. Aussi, elle n'hésita pas à prendre ses jambes à son cou dès qu'elle le vit derrière elle en train de courir.

À ce moment précis, nous rentrions de notre visite au comptoir et nous fûmes témoin de cette scène étrange à nos yeux : un homme pourchassant une femme à toute vitesse. Notre inquiétude fut d'abord très grande, car nous pensions que les Sioux avaient envahi la place et étaient en train de massacrer nos femmes et nos enfants. Mais notre apparition coupa court à la course, et le prétendu prophète vint s'asseoir avec nous pour boire le rhum rapporté du comptoir. On lui en versa libéralement. De retour au campement, la femme dut s'expliquer sur l'incident : elle avoua que Aiskawbawis avait souvent tenté de la séduire, recherchant les occasions de se trouver seul avec elle, mais que la crainte qu'il lui inspirait l'avait toujours incitée à se taire tout en opposant à ses avances une fuite précipitée.

Cet incident ne troubla absolument personne, et la réputation de Aiskawbawis n'en fut pas du tout ternie. On avait mis de côté une grande quantité de rhum pour lui, et quand l'homme le plus important de la bande le fit inviter à venir chercher sa part, il fit répondre ceci :

¹ *Menauzhetaunaung* : cette île du lac des Bois est peut-être l'île *Garden*, située au sud de l'île *Keating*. Lors de son passage en ces lieux, Hind décrit les jardins abandonnés de l'île *Garden* où poussaient autrefois des pommes de terre, du maïs, du melon, etc. (1860 : vol. 1 : 86 et *passim*).

– Dites au chef que s'il a affaire à moi, il n'a qu'à venir me voir.

Le rhum lui fut donc livré à domicile. Tout en le rendant plus sociable et moins hautain, les vapeurs du rhum lui montèrent à la tête car, au beau milieu de la nuit, il se présenta sous mon wigwam, titubant et nu comme un ver. Il était si grotesque que le ne pus m'empêcher de m'amuser follement à ses dépens.

Nous arrivâmes finalement au lac des Bois où je chassai pendant un mois avant de retourner d'où je venais. Les Indiens restèrent à *Menauzhetaunaung* pour défricher les champs avant de semer le maïs. Je commençais maintenant à subir les inconvénients que j'avais suscités par mon attitude envers Aiskawbawis ; en effet, je m'étais bel et bien attiré ses foudres. Il avait monté à tel point les Indiens contre moi, et particulièrement toute la parenté de ma femme, que ma position devint intenable au point que je dus retourner à la rivière Rouge.

Ce moment correspond à l'époque où les colons écossais, au nombre d'une centaine, vinrent s'établir à la rivière Rouge sous l'égide de la Compagnie de la Baie d'Hudson¹. Et, pour la première fois depuis que j'avais atteint l'âge d'homme, je vis une femme blanche². Peu après mon arrivée, j'entrai au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson. M. Hanie [Heney], son représentant, m'envoya avec un interprète, M. Hess³, et d'autres hommes, chasser le bison. Comme le

¹ Lard Selkirk, un grand esprit libéral de l'époque, est à l'origine de l'idée d'une colonie à la rivière Rouge, territoire qui faisait partie des concessions accordées à la Compagnie de la Baie d'Hudson par la charte royale de 1670. Miles Macdonell fut nommé Gouverneur du district d'Assiniboia, nom donné à la jeune colonie. Le premier groupe de colons arriva à la rivière Rouge en 1812, suivi de groupes plus ou moins importants dans les années suivantes (voir note 10, chap. XII).

² Tanner soulève ici un point intéressant de la petite histoire locale. En effet, il est étonnant qu'il fasse mention aussi tardivement (1812) d'une femme blanche. Normalement, il aurait dû en rencontrer deux autres auparavant. La première et la plus célèbre est Anne-Marie Gaboury, la future grand-mère maternelle de Louis Riel. Elle était arrivée à la rivière Rouge en 1807 afin de rejoindre son mari Jean-Baptiste Lajimonière (Lagimodière). Il est difficile de croire que Tanner ne l'ait jamais rencontrée ; en revanche, il est certain qu'il connaissait Jean-Baptiste, qui, comme lui, avait été engagé pour chasser le bison dans les plaines afin de subvenir aux besoins de la nouvelle colonie.

Il semble que Anne-Marie Gaboury ait été précédée de peu par une autre femme venue à la rivière Rouge sous un déguisement d'homme, une nommée « John Fubbister ». Alexander Henry le jeune raconte dans son journal cette histoire quasi incroyable : le 29 décembre 1807, l'un des employés du gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, M. Heney, s'étant plaint de malaises, demande à Henry de se reposer chez lui. Ce dernier acquiesce. Quelle n'est pas sa surprise quand, un moment plus tard, Henry le découvre en train de se rouler par terre, le suppliant de venir en aide à « une pauvre créature abandonnée qui n'est pas du sexe qu'on suppose », et qui est en train d'accoucher, etc. (Coues : 1897 : 426-427).

³ *M. Hess* : il s'agit peut-être de Charles Hess ou Hesse, un commis de la Compagnie du Nord-Ouest. D'origine américaine, le jeune Hess avait vu périr sa famille lors d'une attaque des Indiens, à la suite de laquelle il avait été emmené en captivité. Il avait partagé la vie de plusieurs groupes indiens avant de se retrouver à la rivière Rouge où il s'était engagé alors auprès de la Compagnie du Nord-Ouest. Après la fin des conflits qui se terminèrent par l'union des deux

troupeau se trouvait à une très grande distance de la nouvelle colonie, les colons écossais étaient menacés par la famine. Mais j'eus la bonne fortune d'abattre deux mâles qui paissaient tout près de l'établissement et j'y fis porter les quartiers de viande avant d'aller à la recherche du troupeau principal.

Nous chassions depuis quelques jours lorsque quatre commis de la Compagnie et vingt hommes vinrent se joindre à nous. Les hommes étaient des employés chargés de ramasser les quartiers de viande et de les apporter près de mon wigwam avant de les livrer dans des charrettes à la colonie. Tous les commis vivaient sous mon toit, et l'un d'eux, un nommé M'Donald, se montrait particulièrement grossier envers ma femme et mes enfants. M. Hess, l'ayant vainement rappelé à l'ordre à plusieurs reprises, finit par s'en plaindre auprès de M. Hanie : le commis indélicat fut envoyé à quelques milles de là, surveiller la viande d'une vingtaine de bisons que les Indiens avaient préparée mais qu'ils n'avaient pu transporter à l'établissement. Ce M'Donald resta isolé pendant deux mois, son unique loisir et sa seule occupation consistant à chasser les loups qui venaient rôder autour de la viande.

M. M'Kenzie, l'un des trois autres commis qui partageaient mon wigwam, était bien différent de ce M'Donald : en effet, lorsqu'au bout de quatre mois, la plupart des gens furent rappelés à la colonie, il demanda et obtint la permission de M. Hanie de rester plus longtemps avec moi afin de se perfectionner dans la langue ojibwa. Il ne me quitta que peu avant la saison du sucre d'érable.

Durant les quatre mois que je chassai pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, je tuai une centaine de bisons. Comme on réservait la plus grande partie à la consommation locale, il en resta une quarantaine destinée aux gens de la Compagnie. Au printemps, M. Hanie me versa en paiement la somme de trois cent dix dollars. Jusque-là, je n'avais jamais vu des gens aussi frustes et brutaux que les hommes de peine écossais qui travaillaient avec moi. Ils avaient beau avoir largement de quoi manger, ils n'en continuaient pas moins de se jeter sur leurs portions de viande comme des chiens affamés, et ils ne manquaient jamais de se quereller à ce sujet. Souvent les commis les battaient ou les invectivaient, mais ils continuaient de se chamailler de plus belle ¹.

compagnies rivales en 1821, Hess décida de rentrer aux États-Unis. Au cours de son voyage, des Sioux attaquèrent son campement, tuant sa femme ojibwa et ses enfants, sauf sa fille aînée qu'ils emmenèrent en captivité. Après des recherches, Hess la retrouva et continua son voyage. Par la suite, il servit d'interprète auprès du Major Taliaferro, un agent des Affaires Indiennes américain (Snelling : 1830 : 66-83). L'explorateur Harmon parle-t-il de ce même Hess quand il écrit dans son journal daté du 18 juin 1805 : « Non loin de l'endroit où nous sommes se trouve un grand campement de *Sauteux*. Il y a parmi eux un autre de mes pauvres compatriotes semblable à celui dont j'ai déjà parlé » (Tanner, N.d.T.)... ? (1957 : 90-91).

¹ La nouvelle colonie avait beaucoup de problèmes pour se nourrir. L'une des solutions consistait à chasser le bison dans les prairies situées au confluent de la Pembina et de la Rouge. Pour cela, la Compagnie de la Baie d'Hudson construisit un comptoir, Fort-Daer, non loin de *Pembina*

M. Hanie et le gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson¹ me proposèrent d'entrer en permanence à leurs services et de me faire construire une maison. Je demandai à réfléchir là-dessus, car je doutais beaucoup que leurs tentatives de coloniser cette région pussent réussir. Après mon départ du lac des Bois, certains Indiens avaient fini par venir passer l'hiver avec moi, mais depuis, ils m'avaient quitté. Je vivais seul à la rivière Rouge lorsque Wagetote arriva de *Menauzhetaunaung* [lac des Bois] avec un message des parents de ma femme : « la mort leur avait ravi plusieurs de leurs enfants et la solitude leur pesait lourdement ; viendrais-je vivre auprès d'eux ? » Wagetote me transmet cette information devant les marchands et d'autres personnes, mais dès qu'il fut seul avec moi, il me prévint par ces mots :

– Ne va surtout pas croire que le père de ta femme t'appelle à *Menauzhetaunaung* dans des intentions pacifiques ou bienveillantes. Quand les enfants sont tombés malades, ils ont fait venir Aiskawbawis à leur chevet. Celui-ci a pratiqué la divination : il a commencé par faire un *chissukon*², destiné à t'emprisonner et à te faire avouer que tu avais envoûté les enfants, bien que tu te sois trouvé à la rivière Rouge. Il a fait croire au père de ta femme que tu as le pouvoir de vie ou de mort sur les siens ; le malheureux est persuadé, comme tous les Indiens d'ailleurs, que tes maléfices ont fait mourir ses enfants. Tu peux être convaincu que si on t'appelle, c'est uniquement dans le but de te supprimer.

Malgré ce sombre avertissement, je me mis tout de suite en route ; je savais qu'en refusant l'invitation, je ne ferais que les confirmer dans la conviction de ma prétendue culpabilité.

Au moment d'entreprendre le voyage, je revêtis une chemise que j'avais achetée à des colons écossais de la rivière Rouge. Cette chemise devait être probablement infectée, car je contractai une maladie de la peau assez grave et

House. Par ailleurs, la remarque faite par Tanner au sujet des colons doit être expliquée brièvement. Si Tanner peut considérer la chasse aux bisons comme une activité ordinaire, il n'en va pas de même pour des paysans écossais, sans expérience. Certes, ceux-ci étaient habitués à une vie rude dans leur pays d'origine, mais ce qu'ils trouvèrent dans les prairies dépassait leur entendement. Tout d'abord, les Indiens ne voyaient pas d'un bon œil tant de cavaliers chassant le bison à dos de cheval, car ils craignaient à juste titre que le troupeau ne se déplaçât trop loin ; ensuite les Métis pour d'autres raisons y étaient hostiles, et ils s'arrangeaient pour faire irruption lors de la chasse en provoquant la fuite éperdue du troupeau. Qu'on ajoute à cela les conditions climatiques et la crainte permanente de raids sioux, et l'on comprendra les sentiments d'insécurité qui devaient troubler les colons ! (cf. Macdonell : APC : MG19 E4).

¹ Miles Macdonell (voir plus haut, note 22).

² *Chissukon* : c'est-à-dire le *djiskiu*, cérémonie divinatoire dont l'importance était encore plus grande que le *kozaubunzichegun* (voir note 4, chapitre VIII). Le conjureur ou *djiskiu* s'enfermait sous une petite tente circulaire (équivalent de la « tente tremblante » (*shaking tent*) des Montagnais, Naskapi et Cris), et s'entretenait avec des esprits pour connaître les raisons d'une situation spécifique : insuccès à la chasse, maladie ou mort. C'était une cérémonie dont l'efficacité était reconnue par la communauté tout entière.

pénible au point de m'obliger à faire halte à la rivière *Begwionusko* [Roseau]. J'y restai un mois dans une immobilité quasi complète. Au début, j'avais installé mon wigwam près du bord de la rivière, mais quand je fus incapable de marcher, je dus rester tout le temps allongé dans le fond du canot, me contentant de pêcher pour nourrir ma famille. Il m'arriva de croupir dans l'embarcation trois ou quatre jours de suite, n'ayant, la nuit, pour toute couverture qu'un *pukkwi*. Ma femme n'était pas aussi sérieusement atteinte que moi, et elle pouvait encore marcher quoiqu'elle fût très malade. Je commençai enfin à reprendre des forces, et je fis appel à toutes sortes de remèdes, mais rien ne me soulagea autant que la poudre à canon, légèrement humectée et ensuite passée sur les larges plaies qui recouvraient mon corps. Cette maladie, transmise au départ par les Écossais, se répandit parmi les Indiens et fit de nombreuses victimes ¹.

Après ma guérison, je remontai la rivière *Begwionusko* jusqu'à un petit lac du même nom où je fis une bonne chasse. Pendant ce séjour, je reçus la visite de quatre jeunes hommes de notre village de *Menauzhetaunaung*. L'un d'entre eux était peint en noir, et je reconnus le frère de ma femme. La mort des trois enfants de ses parents, le chagrin et un profond sentiment de solitude l'avaient induit à quitter son père ; il cherchait maintenant à rallier une expédition guerrière afin que le combat contre les ennemis lui donne l'occasion de sacrifier honorablement une vie devenue insupportable. Les trois jeunes gens, qui n'avaient pas voulu le laisser partir seul, l'accompagnaient de plein gré. Après lui avoir donné mon cheval, j'allai retrouver le père de ma femme au lac des Bois où je demurai quelques jours. Comme c'était l'époque où la mue des oies sauvages les empêche de prendre leur vol, nous en attrapâmes une grande quantité.

Quatre jours plus tard, j'annonçai aux vieux :

– Il m'est impossible de rester ici plus longtemps alors que mon petit frère est parti en pleurant, sans personne pour le protéger. Son chemin est semé d'embûches, et c'est mon devoir de le mettre en garde. Il emprunte la voie la plus dangereuse en allant sur le sentier de la guerre. Mais parfois le danger ne nous guette-t-il pas, là où on l'attend le moins ?

Je savais que Wamegonabiew ne manquerait pas de prendre prétexte des liens de parenté éloignés de ce jeune homme avec celui qui avait blessé Tawgaweninne à Mackinac, pour l'assaillir, l'insulter ou le tuer. Ayant entendu mes explications et persuadé de ma résolution, Shagwawkoosink décida de me suivre. Nous partîmes

¹ Cette maladie de peau est sans doute due à la rougeole ou à la varicelle. Bien que les immigrants aient continué d'apporter avec eux le virus de la variole, il est douteux que, dans ce cas, le narrateur parle de cette maladie. Par contre, la façon de soigner les irritations cutanées n'est pas récente : plus tôt en 1801, Alexander Henry le jeune écrivait : « Plusieurs hommes sont victimes de démangeaisons insupportables. Je leur ai donné de l'eau-de-vie et de la poudre avec lesquelles ils se frictionnent ; cela contribue à soulager et à sécher les boutons » (Coues : 1897 : 96).

ensemble et, à notre arrivée à la rivière Rouge, une première nouvelle nous attendait : Wamegonabiew avait repris le cheval à mon beau-frère et l'avait déjà menacé de le tuer. Je me rendis directement chez Wamegonabiew où un pugilat nous aurait certainement opposés si la vieille Netnokwa n'était pas venue se placer entre nous au moment où les coups commençaient à pleuvoir.

Nous avions rendez-vous avec les Assiniboines et les Cris pour porter la guerre chez les Sioux. Je prévins mon jeune beau-frère de se méfier constamment de Wamegonabiew pendant toute la durée du voyage. Nous étions environ une quarantaine de guerriers au départ de la rivière Rouge, et, au fur et à mesure de la traversée des villages et des campements cris et assiniboines, notre troupe augmenta si bien que nous étions deux cents avant d'arriver au mont de la Tortue. Alors que nous campions près d'un village cris, les grands chefs, dont Wagetote, furent conviés à une fête ; pendant ce temps, Wamegonabiew en profita pour aller parler à mon beau-frère ; comme je préférerais ne pas entendre ce qu'il avait à dire, je m'éloignai du camp avec l'intention de n'y revenir que lorsque les chefs seraient rentrés de la fête. Au retour, je n'eus aucune peine à lire sur les visages, des expressions soucieuses et curieuses qui me firent présager tout de suite de quelque chose d'anormal. J'allai d'abord à la recherche du jeune homme, car j'étais fort inquiet de son sort. L'ayant trouvé sain et sauf, je m'apprêtais à regagner mon wigwam quand j'aperçus mon fusil tout neuf entre les mains d'un vieil homme : l'arme avait été fracassée et le vieux tentait vainement de remettre les fragments en place. Je n'eus aucune peine à deviner l'identité du responsable, qui m'avait privé de mon arme au moment où elle allait m'être essentielle. Dans un premier mouvement de colère, je saisis le canon du fusil et me dirigeai sur Wamegonabiew dans le but de lui assener une raclée, mais Wagetote intervint pour m'en empêcher. Toutefois, à l'instar des autres chefs, Wagetote manifesta le plus grand mécontentement au sujet de Wamegonabiew.

En dépit de la destruction de mon fusil, je ne renonçai pas à l'expédition, et c'est armé du canon de mon arme en guise de lance et de massue que je continuai de l'avant. Deux jours plus tard, nous arrivions au nombre de quatre cents guerriers en vue du mont de la Tortue, notre lieu de rendez-vous. Jusque-là, nous pensions y rencontrer bien peu d'hommes en comparaison de notre troupe, aussi fûmes-nous incroyablement surpris de trouver sur place mille Assiniboines, Cris et Ojibwa.

Nous fîmes halte avant de pénétrer dans le camp tandis que les chefs discutaient de la façon dont le cérémonial des salutations devait se dérouler. Lorsqu'ils se rencontrent, il est d'usage, pour les partis de guerriers alliés ou amis, d'échanger des coups de feu en simulacre de combat, de pousser des cris de guerre, des hurlements et d'exécuter des bonds comme on le fait au cours d'un engagement. Mais, ce jour-là, la composition des deux armées était très importante et, de plus, il y avait une supériorité numérique de l'une sur l'autre ; en

conséquence, les chefs jugèrent plus prudent d'apporter des modifications au cérémonial. Le grand chef, Matchatogewub¹, proposa que tous ses jeunes guerriers restent au repos tandis que vingt hommes de notre armée simuleraient l'attaque d'un village en allant les « saluer » dans leur camp.

Une grande tente fut érigée ; l'objectif de nos manœuvres consistait à la réduire en pièces. Je faisais partie du contingent des vingt guerriers choisis pour participer à ce cérémonial. Il faut dire que, peu avant, je m'étais procuré un fusil grâce à un homme qui était rentré dans son pays. Je dus faire appel à toutes mes forces pour garder le rythme de mes compagnons qui couraient, bondissaient, chargeaient, tiraient et hurlaient : malgré quatre pauses, j'étais complètement épuisé quand on toucha et détruisit enfin la grande tente. Durant notre simulacre d'attaque, un homme de notre armée se plaça imprudemment et sans autorisation sur notre trajectoire ; mal lui en prit, car non seulement sa tente fut renversée, ses vêtements déchirés et arrachés de son dos, mais il fut grièvement blessé. Comme il avait affronté le danger en pleine connaissance de cause, il n'avait aucune raison de protester et son accident n'avait rien de déshonorant.

La première nuit qui suivit notre arrivée, trois Ojibwa furent assassinés ; la deuxième nuit, deux chevaux des Assiniboïnes furent tués ; et la troisième nuit, trois autres. Il faut bien dire que, lorsque des hommes, venus de différents horizons, se retrouvent en un lieu commun, des vieilles rancunes et des inimitiés remontent à la surface ; en pareil cas, le pouvoir temporaire et l'influence des chefs sont nettement insuffisants pour juguler les troubles et prévenir les effusions de sang. Accourus de tous les coins de ce vaste pays, nous étions mille quatre cents guerriers dont les pensées et les dialectes étaient le plus souvent différents et, intérieurement, chacun estimait que sa propre volonté l'emportait sur toute autorité extérieure. Cela dit, il est vrai que, ordinairement, les Indiens montrent obéissance et déférence envers le chef qu'ils ont choisi, mais, dans la plupart des cas, la subordination persiste aussi longtemps que la volonté du chef correspond aux désirs de ceux qui le suivent.

On comptait dans cette expédition des gens qui avaient mis une année entière pour atteindre ce lieu de rendez-vous ; il y avait aussi des femmes qui avaient accompagné leur mari (dans au moins deux cents tentes)². Nous étions depuis peu

¹ *Matchato Gewub* : ce grand chef des Cris semble être de toute évidence le fameux *Mache Wheseab*, dit Le Sonnant, qui signa un traité avec Lord Selkirk en 1817. Edward T. Denig, qui fut marchand de fourrures dans le haut Missouri de 1833 à 1858, écrit que cet ancien chef principal des Cris était « un très grand guerrier et un véritable tyran » (1961 : 113). Carl Bodmer a laissé un portrait de Le Sonnant tandis que Maximilien, qui l'appelle *Mahsette-Kuinab*, dit à son sujet que c'est un conjureur respecté de tous (*ibid.*).

² Observons ici que le grand rassemblement du mont de la Tortue est tout autant d'ordre social et ludique que guerrier.

au mont de la Tortue lorsqu'un Cris de Fort-la-Prairie ¹ prit mes bagages, m'invita sous son tipi et m'adopta dans sa famille. Il m'appelait constamment *nedji*, c'est-à-dire « mon ami », et me traitait avec une grande bonté. Beaucoup d'hommes, qui n'avaient pas de toit, furent invités de la même manière.

Quelques jours avaient passé tranquillement lorsque des petits garçons commencèrent à jouer en se donnant des coups. Au début, ils étaient peu nombreux, il y avait d'un côté des enfants assiniboines et, de l'autre, des enfants cris et ojibwa. Peu à peu, des adolescents se mêlèrent au jeu qui, du fait de leur présence, commença à se dégrader ; finalement, des hommes vinrent prêter main-forte : ce qui n'était qu'un jeu innocent au début risquait d'un instant à l'autre de dégénérer en une rixe sanglante. La bataille allait bon train avec ses combattants de tous âges des deux côtés, quand le grand chef, Matchatogewub, se mit à courir entre les rangs, exhortant les uns et les autres de la voix et du regard ; d'autres chefs vinrent le seconder, mais en vain, car personne ne s'occupait d'eux. Tandis que les chefs continuaient de courir dans tous les sens, montrant les plus grands signes de désespoir et d'inquiétude, une fureur déchaînée avait remplacé l'excitation du début. Tout à coup, un vieillard surgit on ne sait d'où. Il avait la tête aussi blanche que neige, le corps tant courbé par le grand âge qu'il devait marcher à l'aide de deux bâtons ; il avait l'air davantage d'un chien que d'un homme, et on avait peine à entendre sa faible voix. Il suffit qu'il apparût pour que les Assiniboines abandonnent aussitôt le combat, mettant fin à la bagarre générale.

Un grand nombre d'Indiens furent blessés lors de cette mêlée ; il n'y eut que deux morts, mais beaucoup d'autres, n'étant plus en état de guerroyer, furent renvoyés dans leur pays. Il est encore heureux que lors de l'échauffourée, les combattants aient laissé leurs armes de côté, car nul doute que les résultats eussent été plus graves. Malgré mon insistance, je ne pus jamais apprendre le nom du vieillard qui avait mis fin à la bagarre. Des rumeurs vagues et le plus souvent extravagantes circulaient parmi nous à son sujet.

¹ *Fort-la-Prairie* ou Fort-des-Prairies : nom donné à plusieurs comptoirs – dont Edmonton – érigés le long de la Saskatchewan du Nord.

Chapitre XII

Échec de l'expédition guerrière – Vengeance – Malheurs familiaux – Remarquable vitalité de la loutre – Conflits entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest.

[Retour à la table des matières](#)

Dans la soirée qui suivit cette affaire, les chefs vinrent dans le village militaire s'adresser à tous. Ils nous dirent en substance qu'au lieu de rester ici à se quereller et à s'entre-déchirer, nous partirions le lendemain matin porter la guerre chez les Sioux. En conséquence, on leva le camp le jour suivant ; tandis que la moitié des guerriers choisissait de rentrer chez eux, l'autre moitié continuait.

L'automne était déjà très avancé. Nous avons quitté le mont de la Tortue depuis deux jours quand nous fûmes assaillis par une violente tempête de neige accompagnée de pluie. Deux chevaux périrent, et beaucoup d'hommes auraient subi le même sort si la plupart des Ojibwa n'avaient pas transporté avec eux un *pukkwi* d'écorce de bouleau assez grand pour abriter environ trois personnes ; ceux qui en étaient dépourvus purent ainsi trouver un refuge salutaire.

La tempête était à peine terminée qu'on vint me prévenir que Bagiskunnung s'apprêtait à me demander des comptes au sujet du cheval que je lui avais pris.

– Très bien, dis-je, je crois savoir que Bagiskunnung possède un ou deux chevaux de plus ; s'il a l'intention de m'ennuyer encore une fois, je ne me gênerai pas pour lui prendre un autre cheval.

Bagiskunnung arriva sur le coup de midi, mais Wagetote, Kemewunniskung et d'autres de mes amis se tenaient prêts à intervenir au cas où il tenterait de m'attaquer. J'étais en train de rôtir de la viande lorsqu'il s'approcha de moi ; il se contenta de rester immobile et de me fixer silencieusement d'un air sombre – pendant deux bonnes heures – avant de s'en retourner comme il était venu.

Deux jours après cet incident, deux cents Assiniboines prirent le parti de désertir. Bien qu'ils fussent copieusement injuriés et traités de tous les noms par les autres guerriers, cela ne modifia en rien leur résolution. D'ailleurs des petits

groupes suivirent leur exemple en abandonnant de plus en plus régulièrement le corps d'armée. Les derniers chefs à tenir cherchèrent un moyen d'empêcher les désertions en postant à l'arrière-garde des sentinelles choisies parmi les cinquante meilleurs guerriers, mais cette mesure resta nulle et non avenue.

Il n'y avait plus que quatre cents guerriers lorsqu'on arriva à deux jours de notre objectif : un village sioux. On était encore moins nombreux le lendemain, derrière notre grand chef Matchatogewub. Il partit à l'heure usuelle et marcha d'abord pendant un mille, au bout duquel il finit par se retourner pour constater que pas un seul guerrier ne l'avait suivi. Il s'assit dans la prairie ; peu à peu, par groupes de deux ou trois, des hommes vinrent le rejoindre. Toutefois, pour un guerrier qui allait de l'avant, il s'en trouvait vingt ou plus qui retournaient en arrière. Je restai au camp avec mon beau-frère pour attendre la suite des événements. Lorsque je me rendis compte que, sur quatre cents guerriers, il en restait tout juste vingt prêts à suivre le grand chef, j'optai, avec mon beau-frère, pour ce dernier parti.

Nous avions progressé quelque peu quand un des réfractaires, un Assiniboine, mit intentionnellement le feu à la prairie. Cet incident nous décida à planter là le chef et ceux de ses fidèles, et à désertir à notre tour. Il paraît que Matchatogewub parvint jusqu'au village sioux autour duquel il rôda pendant quelques jours. Finalement, il fut découvert et il dut s'enfuir sans rien avoir accompli. Les Sioux suivirent nos traces et nous repérèrent ; cependant on ne fut jamais inquiété et chacun put rentrer chez soi sans encombre. Ainsi se termina cette expédition guerrière pour laquelle on avait fait tant de préparatifs, et dont on attendait tant de résultats. Au cours de la retraite, Kemewunniskung battit l'Assiniboine qui avait mis le feu à la prairie et lui prit son cheval sans que celui-ci osât se défendre.

À notre retour à Pembina, il y eut, comme c'est l'usage après une expédition guerrière, une grande soûlerie à laquelle je me joignis sans toutefois faire trop d'excès. Un jour que j'étais légèrement ivre, j'entendis quelqu'un ricaner au sujet du fusil que Wamegonabiew avait cassé. Je n'avais pas mon couteau, car quelqu'un me l'avait emprunté pour couper du tabac, mais, ayant aperçu près du feu un bâton pointu sur lequel on avait fait griller de la viande, je m'en emparai aussitôt, bondis à l'extérieur du wigwam et courus chez Wamegonabiew où je trouvai son cheval près de l'entrée. Répétant alors, d'une voix très forte, les paroles mêmes que Wamegonabiew avait utilisées en fracassant mon fusil, je portai des coups mortels au cheval qui s'écroula sur-le-champ ; la bête rendit le dernier soupir le lendemain matin. Cela arriva au moment où je devais retourner au lac des Bois avec cinq autres hommes ; mais en apprenant la nouvelle, le chef de notre groupe, Shagwawkoosink, prit peur et profita de la nuit pour s'enfuir dans un petit canot. Quant à moi, je n'avais pas l'intention de partir ni dans la nuit ni au petit matin, tant il me déplaisait que Wamegonabiew pût croire que je le craignais. Bien au contraire, je fis exprès de traîner près de chez lui où je finis par le voir ainsi que Netnokwa. Vers midi, après avoir serré la main à tous mes amis, je me préparai à rejoindre Shagwawkoosink qui était resté caché dans les bois à m'attendre.

Wamegonabiew ne m'avait fait aucun reproche au sujet du cheval ; il était probablement satisfait que j'eusse agi de la sorte car, selon la coutume, les Indiens rendent œil pour œil, dent pour dent, et celui qui omet de prendre sa revanche s'attire le mépris.

Un froid intense et une neige abondante nous attendaient au portage du *Muskîg*¹. Les arbres avaient beau craquer sous le froid, l'eau des marécages n'était pas encore suffisamment gelée pour nous supporter. De plus, en dépit de nos efforts conjugués pour faire avancer les canots, ceux-ci refusaient de bouger. Épuisés et affamés, nous nous étions arrêtés afin de décider de la prochaine marche à suivre, quand nous aperçûmes des femmes venant du lac des Bois. Tour à tour dans l'eau, dans les glaçons ou dans la neige à la hauteur des genoux, elles traînaient vaillamment leurs légers canots : c'était ma belle-mère, ma femme, la femme de Shagwawkoosink et celle de Bapowash. Les trois autres hommes de notre groupe dont les épouses étaient restées au lac des Bois, partirent les rejoindre. Nos femmes s'amuserent beaucoup à nos dépens ; d'après elles, nous faisons bien piètres figures pour des guerriers rentrant au village, car nous ressemblions plutôt à de vieilles femmes qui, grelottantes et accroupies au fond d'un canot, n'osent plus avancer ni reculer à cause d'un peu d'eau et de glace. Elles avaient apporté un peu de maïs, de l'esturgeon et d'autres vivres. Nous retournâmes ensemble à notre dernier lieu de campement pour prendre un peu de repos.

Nous descendîmes ensuite à la rivière Rouge afin d'y passer l'hiver. Bien qu'il fit extrêmement froid, il n'y avait pas de neige et la terre était complètement gelée ; dans ces conditions, il était quasi impossible de trouver du gibier². Jour après jour, je rentrais bredouille de la chasse, et la famine grandissait lorsqu'au prix de mille difficultés je finis par approcher un orignal. J'étais sur le point de tirer quand mon meilleur chien, à qui j'avais ordonné de ne pas me suivre, survint inopinément et fit fuir l'animal. De retour au campement, j'appelai le chien et lui expliquai longuement que, par sa faute, mes enfants n'avaient rien à manger. Ensuite, je le tuai et donnai sa chair à manger à ma famille.

Bien des familles étaient touchées par la famine, et on vint me prier de faire une chasse-médecine. J'acquiesçai et demandai à Mezhukonong d'aller chercher mon tambour. Avant de commencer les chants et les prières, je conseillai aux membres de ma famille d'adopter des positions corporelles qu'ils puissent garder au moins pendant la moitié de la nuit, étant donné qu'il était interdit à quiconque de bouger durant la cérémonie. J'ai toujours été très conscient de ma croyance absolue en une Puissance supérieure et invisible, et c'est dans les grands moments

¹ Voir note 10, chapitre IV.

² Ceci est confirmé par le gouverneur Miles McDonnell qui écrit à ce sujet « l'hiver dernier a été le plus rude qu'on ait connu dans le coin depuis longtemps : le gibier a complètement disparu, et, en conséquence, bien des indigènes imprévoyants sont morts de faim et de froid, Le thermomètre est tombé à moins 49° F » (APC : MG19 A4).

de danger et de détresse que j'ai ressenti ce sentiment avec le plus de force et de conviction. Je priaï avec ferveur, dans la certitude de m'adresser directement à un Être suprême soucieux de m'écouter et de m'aider. Je l'exhortai à regarder et à prendre en pitié les souffrances de ma famille. Le lendemain, je tuai un orignal ; quelque temps après, la neige tomba en abondance et le spectre de la famine s'évanouit avec elle.

Cela ne signifie pas toutefois que l'abondance revint immédiatement. Ainsi, un jour que j'étais sorti, je tombai sur les pistes d'un ours. Mes chiens le quêtèrent en vain pendant trois jours. Quant à moi, je parvenais plus ou moins à suivre le rythme des chiens ; cependant l'usure de mes mocassins et de mes mitasses ainsi que la faim m'obligèrent à rentrer les mains presque vides : je n'avais que huit faisans. Enfin, Mezhukonong, Bapowash et les autres Indiens finirent par s'en aller. Leur départ me permit de nourrir plus convenablement ma famille durant le reste de l'hiver. Mes amis vinrent me rejoindre au printemps et nous regagnâmes ensemble *Menauzhetaunaung*, notre village du lac des Bois¹. J'ignorais alors que de grands malheurs nous attendaient.

J'ai oublié de raconter un événement important survenu il y a assez longtemps, juste après la mort de Pshauba. À cette époque, j'étais occupé dans les champs de maïs à *Nebowesibi* lorsqu'un Ojibwa du lac Rouge, un certain Gayagewagomo, vint chez moi et captura l'un de mes fils, âgé alors de six ans. À mon retour, ma femme me raconta ce qui était arrivé. Je partis immédiatement à la poursuite de Gayagewagomo que je rattrapai au bout d'une journée. Sans lui demander son autorisation, je m'emparai d'un de ses chevaux pour ramener mon fils. Je le menaçai en lui disant que, si jamais il faisait une autre tentative du même genre, il n'en sortirait pas sans châtement. Mais, hélas, nous étions là depuis quatre mois – la neige recouvrait encore le sol – lorsque je rentrai un jour de la chasse pour entendre exactement la même histoire : Gayagewagomo venait d'enlever mon fils à nouveau. J'étais fou de rage. M'étant enquis auprès des témoins du type de monture que Gayagewagomo, conduisait, je choisis mon meilleur cheval et me mis à sa poursuite. Le groupe auquel le ravisseur était rattaché n'était plus au même endroit que la première fois mais, en le suivant, je le rattrapai sans peine. Comme je m'approchais, je vis que Gayagewagomo et Nanabush, son comparse, s'étaient dissimulés derrière des buissons afin de m'épier. Avant d'arriver à portée de leurs armes, je leur annonçai à haute voix que je les avais vus. J'armai ensuite mon fusil, l'épaulai et passai devant eux. Je pouvais distinguer au loin mon petit garçon au milieu d'un groupe. Je me hâtai vers lui, et arrivé à sa hauteur, je me penchai rapidement de mon cheval, le pris dans mes bras et m'en retournai aussitôt. Pendant ce temps, Gayagewagomo et Nanabush avaient quitté leur poste d'observation et m'attendaient de pied ferme au milieu du sentier. Le premier tenait mon cheval favori par la bride. Lorsque j'arrivai près d'eux, je mis pied-à-terre, et confiant les rênes de ma monture à mon fils, je frappai à deux reprises le cheval de

¹ Voir note 21, chapitre XI.

Gayagewagomo avec un grand couteau que j'avais apporté dans ce but. Le ravisseur tenta alors de me frapper à coups de crosse, mais je l'en empêchai en lui arrachant son arme. Il menaça de tuer mon cheval dès qu'il se serait procuré un autre fusil ; le prenant au mot, je lui tendis aussitôt le sien en le priant de ne plus attendre, mais il se déroba. Je lui dis alors :

– Aurais-tu donc déjà oublié ce que je t'ai dit, il y a quatre mois, quand tu as enlevé mon fils ? Moi, vois-tu, je n'ai rien oublié ! je suis tout à fait prêt à te tuer comme tu peux le constater, mais je vois que tu trembles, aussi te laisserai-je la vie sauve afin de savoir si tu oseras encore capturer mes enfants.

Sur ces mots, je le quittai. Mes amis eurent peine à croire que j'avais tué son cheval, mais personne ne désavoua ce geste, pas même Gayagewagomo de qui je n'eus plus à me plaindre.

C'est au moment de mon retour à *Menauzhetanaung*, à l'époque où je défrichais un champ, que je pris la décision de quitter les Indiens : en effet, je me rendais compte que leur animosité à mon égard, sentiment encouragé et orchestré par Aiskawbawis, avait pris des proportions inquiétantes. Mais un stupide accident allait m'estropier et m'empêcher de réaliser mon projet. Un jour que j'étais monté dans un arbre afin de l'émonder et que j'avais à peu près terminé ce travail, je grimpai plus haut pour élaguer la cime ; à peine l'avais-je fait que des branches supérieures de l'arbre, s'emmêlant avec celles d'un arbre voisin, projetèrent violemment la tige que je venais de couper contre ma poitrine. Ce coup me déséquilibra et je tombai de tout mon long par terre où je restai étendu sans connaissance. Quand je revins à moi, j'avais perdu la voix de sorte qu'il me fut impossible d'expliquer aux Indiens que je voulais de l'eau. Je m'évanouis trois fois de suite avant de pouvoir atteindre mon wigwam.

J'avais plusieurs côtes fracturées et j'étais incapable de marcher sans aide. Cependant, le docteur M'Laughlin ¹, un marchand du lac La Pluie, entendit parler de mon accident et envoya M. Tace ² me chercher pour me ramener au comptoir du lac Poisson Blanc ³. Pendant longtemps, je vomis du sang, et chaque geste me donnait la sensation qu'un liquide visqueux se mouvait à l'intérieur de mon corps. M. Tace et les gentlemen de la Compagnie du Nord-Ouest se montrèrent vraiment très cordiaux et bienveillants à mon égard. Je repris des forces vers la fin de l'hiver,

¹ *M'Laughlin* : le docteur John McLoughlin, Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, rattaché au département de Nipigon. Né à Rivière-du-Loup en 1784, de souches écossaise, irlandaise et française, John McLoughlin étudia la médecine avant de venir à la traite des fourrures. Il épouse Marguerite, fille de Étienne Waddens, un marchand de fourrures suisse, et d'une Indienne. Vers les années 1820, le docteur McLoughlin allait tenter d'étendre et de consolider l'empire britannique dans l'Ouest. Connu plus tard sous le nom de Père de l'Oregon, il mourut dans la capitale du même nom en 1846 (McKay : 1966 : 232-233).

² *Tace* : Joseph Tassé, commis.

³ *Lac Poisson blanc (White Fish Lake)* : nord-ouest du lac des Bois.

mais je fis une rechute avec les chaleurs du printemps, de sorte que je ne pus reprendre mes activités de chasseur.

Au printemps, en remontant les longs rapides de la rivière du lac La Pluie, nos canots sombrèrent et je dus transporter mes enfants sur le dos jusqu'à la rive. Cependant, on ne déplora aucune victime, ni de notre côté ni de celui de M. Tace. Quelques jours plus tard, nous atteignîmes le comptoir du docteur M'Laughlin au lac La Pluie. Ce véritable gentleman me donna une chambre dans sa maison où mes enfants purent me soigner. Le docteur s'occupait de tout ce qui m'était nécessaire. Il m'aurait volontiers donné l'hospitalité une année encore, si je ne m'étais senti esseulé et triste. Je décidai d'aller retrouver ma femme au lac des Bois, en espérant que les difficultés suscitées par Aiskawbawis à mon sujet seraient apaisées.

Malheureusement, l'accueil que je reçus au village ne fut guère chaleureux ; néanmoins j'y séjournai jusqu'à ce que le maïs fût semé. Nous allâmes ensuite faire la cueillette des bleuets ¹, abondants sur ce territoire, puis celle du riz sauvage dans les marécages, avant de rentrer au village pour récolter le maïs. Ainsi se termina un été bien rempli.

Je m'étais mal remis de mon accident. Vers la fin de l'automne, tandis qu'une partie de la population tombait victime d'une sorte d'épidémie, je faisais une nouvelle rechute. Un jour que j'étais couché sous un wigwam, dans l'incapacité de m'asseoir ou de marcher, et que les femmes étaient aux champs, ma belle-mère rentra à l'improviste, une houe à la main, et elle se mit à m'assener des coups sur la tête. Quand bien même je l'aurais voulu, je ne pouvais guère opposer de résistance. Persuadé qu'elle voulait me tuer, j'essayai en conséquence de me réconcilier avec l'idée de la mort. J'ai appris par la suite que, pendant que ma belle-mère était aux champs, elle s'était mise tout à coup à pleurer en pensant à ses enfants décédés. Puis, ayant reçu l'inspiration soudaine que le responsable de ses malheurs était en son pouvoir, elle avait couru directement chez moi dans l'intention de me tuer. Pour des raisons que j'ignore, elle avait changé d'avis pendant qu'elle me rouait de coups. Comme j'avais fini par me couvrir la tête d'une couverture, après avoir tenté vainement d'esquiver les coups avec les bras et les mains, mes blessures furent superficielles. Ma belle-mère ajoutait une foi absolue aux paroles de Aiskawbawis et elle n'avait pas douté un instant que je fusse coupable de la mort de ses enfants ; de mon côté, je devinais bien les raisons de sa colère et ne pouvais – comme j'aurais dû – lui en vouloir vraiment. Mis à part le fait qu'elle avait attenté à ma vie, son attitude inamicale à mon égard, imitée par ma femme, grandissait au fur et à mesure que les jours passaient. Dans une certaine mesure, j'attribuai tout cela aux circonstances infortunées qui m'avaient rendu malade et m'empêchaient encore de pourvoir à tous les besoins de ma famille.

¹ *Bleuets* (*Vaccinium angustifolium* Ait.) : nom que l'on donne au Canada aux airelles des bois ou myrtilles d'Amérique ; appelés *min* (*un*) en ojibwa, c'est-à-dire « la graine ».

Malgré les conditions décourageantes dans lesquelles je me trouvais, je finis par recouvrer en partie la santé et, vers la fin de l'automne, je me sentis assez fort pour accompagner les Indiens à la factorerie. Tandis que ma femme et ma belle-mère prenaient place dans une grande embarcation où on avait entassé les vivres et les bagages, j'embarquais avec mes enfants dans un petit canot. Au cours de la première journée du voyage, je précédai les femmes et j'arrivai bien avant elles à notre lieu de campement où se trouvaient également d'autres Indiens. Pour tromper mon attente, je coupai les perches destinées à servir d'armature pour notre wigwam, mais ce fut un geste bien inutile : ni les femmes, ni les *pukkwî*, ni les bagages, ni les vivres n'arrivèrent jamais.

J'aurais éprouvé une grande honte à avouer aux Indiens que je n'avais rien à manger ; mes enfants avaient beau, le lendemain, crier famine, mon amour-propre m'interdisait de demander l'hospitalité à quiconque : je savais que ma femme m'avait quitté et je n'avais aucune raison de supposer qu'elle reviendrait. Il me restait une solution avant de parvenir au comptoir : devancer systématiquement les Indiens et m'installer plus loin que l'endroit normalement choisi par eux pour camper. Une fois, j'eus la bonne fortune de tuer un gros cygne que je donnai à manger à mes enfants.

Un froid particulièrement intense s'était installé, et il nous fanait affronter une longue traversée en canot. Malgré la rigueur du climat, je décidai de passer car je ne voulais rencontrer d'Indiens à aucun prix. Après avoir fait allonger mes enfants au fond de l'embarcation, je les recouvris avec soin d'une peau de bison. Le vent soufflait avec une rare violence, des vagues déferlaient sur nous, de la glace se formait en bordure du canot ; mes enfants, trempés par les paquets d'eau, grelottaient horriblement de froid. J'étais moi-même cruellement transi, et je n'arrivais plus à manœuvrer notre frêle esquif qui alla se briser sur un écueil rocheux non loin du rivage où je tentai de débarquer. Heureusement, l'eau était peu profonde autour de l'écueil rocheux et jusqu'au rivage. Mes enfants sur le dos, je cassais la fine couche de glace qui recouvrait la surface de l'eau au fur et à mesure de ma progression vers la terre ferme. Cette fois, je crus vraiment que nous allions périr de froid, car mon bois pourri était complètement mouillé et je n'avais aucun autre moyen de faire du feu. Puis, j'eus l'idée de fendre mon cornet à poudre ; il restait encore quelques petits granules secs grâce auxquels j'allumai un feu, ce qui sauva nos vies. Le jour suivant, M. Sayre¹, dont le comptoir n'était pas très éloigné, entendit parler de ma situation désespérée, probablement par des Indiens qui lui avaient appris ma disparition. Il envoya aussitôt à ma recherche des hommes qui m'aidèrent à gagner le comptoir. Le marchand fit crédit à toute ma famille, bien que je fusse encore incertain de revoir ma femme.

¹ M. Sayre : John Charles Sayer, commis de la Compagnie du Nord-Ouest, était à l'époque rattaché au comptoir du lac La Pluie dirigé par M. Leith.

J'avais au préalable repéré un petit territoire de chasse, et j'avais obtenu du chef de cette région la permission d'y chasser et l'assurance que personne d'autre ne viendrait l'occuper. Le chef essayait maintenant de me dissuader par tous les moyens d'aller dans ce territoire. Il me conseillait fortement, soit de rester avec les autres Indiens, soit de prendre une autre femme comme épouse. Il estimait que c'était fort imprudent d'hiverner loin de tous, alors que ma santé laissait encore à désirer et que mes enfants étaient trop petits pour me porter secours ; en effet, à l'époque, ma fille Martha était âgée de trois ans et les autres enfants étaient encore très jeunes. Mais je n'avais que faire de ses conseils. J'en étais au point où je n'avais ni l'envie de rester avec les Indiens ni celle d'épouser une autre femme. En conséquence, je me préparai à aller dans mon territoire de chasse : d'abord, j'y portai les provisions que je m'étais procurées au comptoir, puis je revins chercher mes enfants. Deux ou trois jours plus tard, nous étions tous arrivés sur place. Le spectre de la famine rôdait autour de nous et, pour le juguler, j'eus recours au cérémonial de la chasse-médecine, ce qui m'aida à trouver du gibier.

Puisque ma femme avait gardé les *pukkwî* du wigwam, j'édifiai une hutte au moyen de petites perches recouvertes d'herbes. J'avais fort à faire ; ainsi je devais préparer les peaux d'orignal, coudre mocassins et mitasses, couper le bois, faire la cuisine pour toute la famille et fabriquer les raquettes, etc. À la longue, tous ces travaux domestiques m'empêchaient de chasser normalement, et il nous arrivait de manquer de vivres. La nuit, je vaquais aux soins du ménage ; à l'aube, j'allais couper du bois, ensuite je veillais à toutes les tâches dont j'ai parlé, comme réparer les raquettes ou coudre les vêtements de mes enfants. Cet hiver-là, je passai beaucoup de nuits blanches...

Telle était ma vie, lorsqu'au printemps Sebiskokgunna (« jambes musclées »), fils du défunt Wauzhegawmeshkum, vint me demander secours ¹. Il vivait avec des amis dans un territoire voisin, et ils étaient en train de crever de faim. Je possédais des chiens si bien dressés qu'ils pouvaient haler au moins la moitié de la dépouille d'un orignal. J'attelai mes chiens, plaçai un quartier de viande sur le traîneau en disant à Sebiskokgunna de partir sur l'heure secourir ses amis et de les ramener chez moi. Ils vinrent au bout de trois jours ; en dépit de la nourriture que je leur avais donnée, leur apparence était si effroyable qu'ils n'auraient guère vécu longtemps si je ne les avais pas sauvés.

Peu après, nous retournâmes tous ensemble au lac des Bois. La débâcle n'avait pas encore eu lieu et, en arrivant sur les bords du lac, j'aperçus au loin une loutre sur la glace. J'avais souvent entendu les Indiens dire que l'homme le plus fort ne pouvait, à main nue, tuer cet animal. Peshauga et d'autres Indiens, bons chasseurs et d'une force peu commune, m'avaient déjà affirmé cela, mais je continuais d'en douter. J'avais à présent l'occasion de vérifier cette affirmation : m'étant approché

¹ Cet homme est le fils du frère classificatoire de Tanner (voir note 3, chapitre VI). En lui portant assistance, le narrateur respecte les règles de solidarité familiales.

de la loutre, je la saisis à bras-le-corps et tentai de la tuer par tous les moyens. J'essayai, par exemple, de l'étrangler avec mes mains, mais la bête était rusée : elle commença d'abord par faire la morte pour brusquement se rentrer la tête dans le cou, de manière à respirer entre mes doigts. Notre lutte me parut durer plus d'une heure ; à la fin, vaincu, je dus reconnaître qu'un homme désarmé ne saurait venir à bout d'une loutre. Il existe aussi de petits animaux dont l'apparence n'est pas très vigoureuse et qu'un homme ne peut tuer sans arme. Une fois, lors d'une expédition guerrière, par pure bravade, j'empoignai une mouffette à main nue ; mal m'en prit, car je faillis y perdre la vue : le liquide qu'elle projeta sur mon visage fut cause d'une douloureuse inflammation, et la peau pela aux endroits touchés. La grue blanche se révèle très dangereuse si on l'approche de trop près ; grâce à son bec acéré, elle peut infliger des blessures.

Après avoir tué la loutre par des moyens plus classiques, je partis à la poursuite d'un ours. Je possédais trois chiens dont l'un, de race, m'avait été donné par M. Tace. Comme il n'avait pas encore l'âge adulte, lors de cette chasse à l'ours, je l'attachai afin de l'empêcher de me suivre. Mais, après s'être débarrassé de ses liens, il nous rattrapa, moi et mes deux chiens, nous dépassa à toute vitesse pour se jeter à la tête de l'ours. Ce dernier était si enragé qu'il tua le chien sur le coup et l'emporta dans sa gueule pendant plus d'un mille, avant que je réussisse à l'abattre.

La débâcle au lac des Bois survient toujours très tard au printemps de sorte qu'à mon arrivée au village, avec le fils de Wauzhegawmeshkum, les Indiens souffraient de la faim depuis déjà un bon moment. Heureusement, mon canot était chargé de provisions, et je pus leur porter tout de suite secours. Le lendemain, ma femme arriva avec sa mère. En me voyant, elle éclata de rire. Nous reprîmes la vie commune comme auparavant. Aiskawbawis et Shagwawkoosink étaient aussi sur place. En dépit de la vive antipathie qu'ils me témoignèrent, je résolus d'ignorer toutes leurs tentatives de me blesser.

À l'époque des semailles, les marchands de la Compagnie du Nord-Ouest envoyèrent des messagers, porteurs de présents destinés à tous les Indiens. L'objectif des marchands consistait à conjuguer leurs forces avec celles des Indiens dans une attaque commune contre le comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson de la rivière Rouge. Personnellement, j'estimais ces querelles entre gens du même monde, de fort mauvais goût. Je n'avais qu'un souhait : ne pas y participer. Bien sûr, j'avais fait affaire plus longtemps avec la Compagnie du Nord-Ouest, et cela avait créé à la longue un lien d'appartenance avec elle. De nombreux Indiens répondirent à l'appel, et on rapporta plus tard que des actes de cruauté et des meurtres avaient été commis¹. Du côté de la « Nord-Ouest », on comptait

¹ *Colonie de la rivière Rouge* : Tanner fait allusion au massacre dit de *Seven Oaks* et au meurtre de Owen Keveny. Quelques mots s'avèrent nécessaires ici pour comprendre cette période agitée de l'histoire de la rivière Rouge. Au début du XIXe siècle, malgré la charte de 1670 qui octroyait à la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) le monopole de la traite des fourrures, la

Compagnie du Nord-Ouest (CNO) n'en contrôlait pas moins une bonne partie du marché, et, en particulier, le Nord-Ouest dit aussi le pays d'En Haut. Tandis que le CBH connaissait de graves difficultés financières, les affaires de la CNO étaient beaucoup plus florissantes. C'est précisément à cette époque que Thomas Douglas, comte de Selkirk, descendant d'une illustre famille écossaise, a l'idée de fonder une colonie à la rivière Rouge afin d'aider les pauvres *Highlanders*. Pour hâter la réalisation de son projet, il devient actionnaire de la CBH (achetant 40000 livres d'actions). Pendant l'hiver de 1811, une centaine d'Écossais et d'Irlandais partent pour la nouvelle colonie qu'ils atteignent l'année suivante. Au début, les représentants de la CNO accueillent les nouveaux arrivants à bras ouverts. Ne sont-ils pas des compatriotes ? Et Miles Macdonell, le gouverneur, n'est-il pas le cousin de Alexander Macdonell qui est à la tête de *Pembina House* ? Mais les deux cousins se fréquentent trop au point que Hugh Heney de la CBH en prend ombrage.

Les bons rapports du début ne vont pas tarder à se détériorer : d'abord à Montréal, au siège de la CNO, les Bourgeois s'opposent à la fondation d'une colonie, car ils craignent que la CBH gagne du terrain. Sur place, les Indiens sont partagés : certains, comme le chef Grandes Oreilles, sont hostiles à la colonie ; d'autres, comme le chef Pegwis (Begwais) y sont favorables. Pegwis voit-il dans ce projet une façon de régler un vieux compte avec les Bois-brûlés (les Métis) ? En effet, ces derniers, descendants d'Européens (Français, Irlandais, Écossais et Anglais) et d'Indiennes (Cris ou Ojibwa), ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de paysans dans leur pays, même s'ils ont au début des rapports cordiaux avec eux. D'ailleurs Miles Macdonell n'écrit-il pas à Lord Selkirk en 1812 : « (Les Bois-brûlés) considèrent ce pays comme le leur, et ils sont persuadés que (nous) sommes en train d'en prendre possession » ? (MG 19 E4, A.P.C.). Cette réflexion ne doit pas surprendre, car l'idée d'une nation indépendante germait dans les esprits bien avant la révolte des Métis des années 1870.

La nouvelle colonie est sise aux Fourches, c'est-à-dire au confluent de l'Assiniboine et de la Rouge. Tandis qu'on prépare le soi pour l'agriculture, on construit Fort Douglas (CBH), non loin de Fort-Gibraltar (CNO). En amont de la Rouge, on construit également Fort-Daer (CBH), non loin de *Pembina House* (CNO). Tout est en place pour subvenir aux besoins alimentaires de la jeune colonie : aux Fourches l'agriculture, dans les plaines la chasse aux bisons. Depuis longtemps, la CNO a l'habitude de chasser le bison afin d'approvisionner en pemmican (viande séchée) les brigades de l'intérieur. Avec l'arrivée de nouvelles bouches à nourrir, la chasse s'intensifie, et l'on craint à juste titre que les troupeaux ne se déplacent trop loin. Miles Macdonell choisit ce moment peu propice pour édicter sa fameuse « proclamation du pemmican » dans laquelle il interdit aux canots de la CNO d'acheminer les provisions de viande séchée nécessaires destinées aux brigades de l'intérieur. Cette affaire complexe va déclencher, entre autres, les hostilités. Quelques mois plus tard, le gouverneur Macdonell récidive en ordonnant à la CNO de quitter la rivière Rouge ; la CNO rétorque en arrêtant le gouverneur (il faut savoir qu'à l'époque, la région échappe à la juridiction du Bas et du Haut-Canada et que certaines personnes sont habilitées à représenter la loi ; or ces personnes appartiennent à la CNO). Dès lors, les événements se précipitent : le 15 octobre 1815, Colin Robertson, de la CBH, s'empare de Fort-Gibraltar (CNO) et fait prisonniers ses occupants : Miles Macdonell – en état d'arrestation – a déjà quitté la région pour le Canada ; le 4 septembre, le nouveau gouverneur d'Assiniboia, Robert Semple, arrive. Pendant ce temps, à l'intérieur, les Métis de la CNO se vengent en s'emparant de plusieurs centaines de kilos de pemmican appartenant à la CBH et attaquent leur comptoir de *Brandon House* sur la rivière la Souris. Sous la direction de Cuthbert Grant, les Bois-brûlés marchent sur Fort-Douglas dans le but de demander des comptes à la CBH. L'affrontement devient inévitable quand le nouveau gouverneur Semple, accompagné de ses hommes, marche à la rencontre des Bois-brûlés. Une altercation s'ensuit, des coups de feu sont tirés : Semple et une vingtaine de ses hommes trouvent la mort : c'est le massacre de *Seven Oaks*. De leur côté, les colons terrorisés fuient en direction du Canada. Pendant que se déroulent ces incidents tragiques, l'ancien gouverneur Macdonell rencontre Lord Selkirk et lui apprend les terribles nouvelles. Ce dernier est en route pour la rivière Rouge,

beaucoup de métis dont un certain Grant ¹ qui se distingua comme chef de bande. Des gens de la « Baie d'Hudson » furent tués en corps à corps, et d'autres massacrés après avoir été faits prisonniers.

J'ai appris aussi qu'un M. M'Donald ou M'Dolland ², gouverneur de la « Baie d'Hudson », fut attiré dans un guet-apens et tomba entre les mains d'un commis de la « Nord-Ouest », un nommé Herschel ou Harshield ³. Le gouverneur fut d'abord placé dans un canot conduit par des Français et un métis qui avaient l'ordre de le tuer et de jeter son corps à l'eau. Mais une fois le canot éloigné, ses occupants furent incapables de se mettre d'accord : d'un côté, les Français voulaient laisser la vie sauve au gouverneur, de l'autre, le métis, un nommé Maveen ⁴, voulait le tuer. Ils finirent par s'entendre en abandonnant le prisonnier sur un îlot rocheux où, pensaient-ils, il finirait bien par crever, car il n'avait strictement aucun moyen de s'échapper. Heureusement pour le gouverneur, des Muskego [Cris des Marais] le découvrirent et lui rendirent la liberté. M. Harshield, en apprenant la nouvelle, entra dans une colère furieuse. Il invectiva et frappa les Français qui lui avaient désobéi. Aussitôt après, il se hâta de mettre d'autres hommes à la poursuite de M. M'Donald. Mais cette fois, il prit ses précautions, car il confia la mission au métis

accompagné d'un petit régiment, conduit par le capitaine Protais d'Orsonnens. Ce régiment est composé de soldats européens venus combattre pendant la guerre de 1812 ; la plupart appartiennent au régiment de Meuron. Arrivée à FortWilliam (CNO) sur le lac Supérieur, le 16 août 1816, la troupe s'empare du fort sans coup férir. Dès lors les affaires vont bon train : quelques semaines plus tard, le capitaine d'Orsonnens et quelques hommes occupent le comptoir de la CNO au lac La Pluie ; à la mi-décembre, guidés par des Indiens -dont Tanner - ils arrivent en face de Fort-Daer (CBH) sur la Pembina (gardé alors par une poignée de Canadiens de la CNO) et le reprennent ; le 10 janvier 1817, ils se rendent maître de Fort-Douglas (CBH) dont s'étaient saisi entre-temps Grant et les Bois-brûlés. Quant à Fort-Gibraltar (CNO), il n'existe plus : les Britanniques l'ont détruit en 1816, et ont même utilisé des matériaux de l'ancien comptoir pour améliorer le leur !

Toute cette affaire compliquée sera jugée et réglée avec plus ou moins de rigueur, d'abord par le juge William Coltman et l'avocat John Fletcher, à la rivière Rouge, et ensuite devant les tribunaux du Haut et du Bas-Canada (pour plus de détails, voir la bibliographie).

¹ *Cuthbert Grant*, fils de Cuthbert Grant, Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest. De sang écossais et cris, le jeune Cuthbert reçoit une éducation distinguée à J'étranger avant de retourner dans le pays d'En Haut se mettre au service du commerce des fourrures. Chef des Métis de la rivière Rouge – dont les plus connus sont Peter Pangman dit le Bostonnois, Pierre Falcon dit le Poète, Joseph Cadotte, Séraphin Lamar il est arrêté par le juge Coltman après le massacre de Seven Oaks. Il est envoyé à Québec pour subir son procès ; de nouvelles charges sont retenues contre lui à la suite du meurtre de Owen Keveny (voir note 16) dont sont accusés également Charles Reinhard et Archibald McLellan. Mais il est finalement libéré et retourne à la rivière Rouge en 1818. Quelques années plus tard, il fonde Grantown (aujourd'hui Saint-François-de-Xavier) qui, avec Saint-Boniface, regroupe la majeure partie de la population des Métis (MacLeod & Morton : 1974).

² *M'Donald* ou *M'Dolland* : en fait, Tanner parle de Owen Keveny, l'assistant de Miles Macdonell, gouverneur de la colonie.

³ *Herschel* ou *Harshield* : Archibald McLellan, surnommé « Arché » ou « Archie ».

⁴ *Maveen* : Mainville le Bois-brûlé.

Maveen et à un ancien soldat dont la réputation de cruauté n'était plus à faire ¹. Les deux lascars assassinèrent le gouverneur en le torturant de manière si féroce et barbare que je préfère me taire là-dessus. Ils rentrèrent ensuite raconter leur méfait à M. Harshield ².

L'établissement de la rivière Rouge réduit en cendres, les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson furent contraints de quitter les lieux ³. De leur côté, les Indiens et les métis, employés de la Compagnie du Nord-Ouest, allèrent se poster à *Sahgiuk*, situé dans la partie inférieure du lac Winnipeg, dans le but de surveiller et d'attaquer tous les gens de la « Baie d'Hudson » qui tenteraient d'utiliser cette voie pour revenir au pays ⁴.

Bapowash, mon beau-frère, se lassa bientôt de faire le guet à *Sahgiuk* sans rien manger ; il prit le chemin du village où j'étais resté, continuant de refuser de prendre part à cette petite guerre. Il rencontra en route un certain M. M'Dolland ⁵

¹ Il s'agit de Charles Reinhard, ancien sergent-chef du régiment de Meuron et originaire du Tyrol. Reinhard s'était engagé auprès de la Compagnie du Nord-Ouest en 1816.

² Les incidents entourant la mort de Owen Keveny sont connus par les dépositions des témoins et confirment à quelques détails près la version du narrateur. Précisons cependant quelques points : en avril 1816, Owen Keveny, accompagné de nouveaux colons, est en route pour la colonie de la rivière Rouge. Parvenu à Bas-de-la-rivière (embouchure de la Winnipeg), il est arrêté par Archibald Norman McLeod, de la Compagnie du Nord-Ouest. MacLeod, qui est également magistrat, ordonne à Keveny de rebrousser chemin, et le renvoie sous escorte. Arrivée en amont de la Winnipeg, l'escorte rencontre des gens de la Nord-Ouest, dont Archibald McLellan, dit « Monsieur Arché », qui annoncent que Lord Selkirk a levé une armée et est en route pour la rivière Rouge.

Les hommes, chargés d'accompagner Keveny, ont reçu l'ordre entre-temps de s'en débarrasser. Mais il y a divergence sur la façon de le faire : certains, dont José, le fils de la Perdrix Blanche, pensent qu'il faut le tuer, d'autres qu'il faut l'abandonner à son sort. On choisit cette dernière solution. Cependant, en apprenant que Keveny est toujours vivant, Archibald McLellan entre dans une colère furieuse. D'après deux témoins, Hubert Faye et Baptiste La Pointe, « Monsieur Arché les frappe avec une perche » et Baptiste La Pointe déclare « en avoir même le bras gauche faible » (*Statement respecting*, etc., 1817 : lxxvii et lxxx). Charles Reinhard, un ancien sergent chef du régiment de Meuron, et le Bois-brûlé Mainville sont alors chargés de retrouver Keveny et de lui régler définitivement son compte. Ils le retrouvent réfugié chez les Indiens, l'emmènent de force en canot, et un peu plus loin lui font mettre pied à terre. À ce propos, Charles Reinhard fit la déposition suivante : « Quand M. Keveny approcha pour s'embarquer, Mainville lui lâcha son coup de fusil, dont le contenu lui traversa le cou, et comme j'ai vu que le coup n'était pas assez mortel... Je lui ai passé mon sabre par derrière le dos contre le cœur à deux reprises afin de terminer ses souffrances » (« Déclarations et confessions » in *Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River*, etc. : 1817 : lxx).

³ En 1816, Cuthbert Grant s'était emparé du comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Fort-Douglas. Beaucoup de colons effrayés avaient fui la région pour le Canada.

⁴ C'était la route empruntée par tous les voyageurs qui, parvenus au lac Supérieur, passaient par le lac La Pluie, le lac des Bois, descendaient la rivière Winnipeg, traversaient le lac du même nom jusqu'à l'embouchure de la rivière Rouge.

⁵ *M'Dolland* : Miles Macdonell, le gouverneur qui revient à la colonie.

de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, accompagné de M. Bruce ¹, son interprète, venait au pays. Ce gentleman faisait fi des explications de son interprète qui, mieux au fait des affaires de ce territoire, avait exprimé des craintes pour la vie de son compagnon. En rencontrant Bapowash qu'il connaissait très bien, M. Bruce prétendit être toujours à l'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest, et Bapowash lui narra par le menu les derniers événements. Enfin convaincu, M. M'Dolland rebroussa chemin ; cette rencontre fortunée lui sauva probablement la vie. De passage à *Menauzhetaunaung* (lac des Bois), il me rendit visite, et je lui confirmai à mon tour les propos de Bapowash ². Ces informations en main, il se hâta de rentrer à Sault-Sainte-Marie où il rencontra Lord Selkirk. Ce dernier se préparait à venir au pays régler le grave différend qui opposait les deux compagnies de fourrures.

En ce qui me concerne, je passai un été tranquille, tantôt chassant ou pêchant, tantôt travaillant aux champs de maïs ou cueillant le riz sauvage. En rentrant des marécages où pousse le riz sauvage, je fis halte dans une de ces nombreuses petites îles que l'on trouve avant d'arriver au lac La Pluie, pour tuer un ours dont je connaissais la tanière : Il était tard dans la soirée, et je me reposais paisiblement sous mon wigwam, après avoir abattu mon ours, lorsque j'eus l'incroyable surprise d'entendre parler à ma porte. Je reconnus immédiatement la voix de ce M. Harshield dont j'ai déjà parlé. J'appris bientôt qu'il était à la recherche de quelqu'un que, de toute évidence, il n'arrivait pas à trouver. Il avait aperçu de la lumière au loin, et supposant à tort qu'elle venait du campement de Lord Selkirk, il avait rampé furtivement avec toute la ruse d'un guerrier indien ; autrement, je ne vois pas comment il aurait pu atteindre mon wigwam sans attirer mon attention. Il ne fit aucune allusion à son projet d'attenter à la vie de Lord Selkirk, mais je les connaissais trop bien, lui et ses compagnons, pour ne pas supposer que telle était leur intention. Il tenta de me convaincre avec beaucoup d'adresse de l'accompagner jusqu'au lac La Pluie. Mais mon attitude dubitative à son égard lui fit changer son fusil d'épaule : en effet, ses insinuations et ses sous-entendus ne le conduisant nulle part, il avoua ouvertement son intention de tuer Lord Selkirk dès qu'il le rencontrerait. Afin de prouver le sérieux de ses dires, il me montra deux grands canots dans lesquels avaient pris place vingt hommes costauds, décidés et armés. Il revint de nouveau à la charge en tentant de me séduire avec ses propositions, mais il ne réussit pas à ébranler ma résolution.

¹ Charles Gaspard Bruce, interprète. Dans sa déposition sur les événements de la rivière Rouge, C.G. Bruce dit « qu'il partit de Montréal pour se rendre à la rivière Rouge avec Monsieur Miles Macdonell afin de lui servir d'interprète pour la langue sautox (*sic*) (*Statement respecting*, etc., 1817 : xvii-xviii).

² Bruce confirme à plusieurs reprises qu'en cours de route il a rencontré des « Sautox » (Ojibwa) qui lui ont narré les incidents et il ajoute : « ... les sauvages qui racontèrent ces faits s'appelaient Oniegakuet, Shabiné et son fils » (*ibid.*). Ce Shabiné serait-il Shaw (shawa) bena (sé), c'est-à-dire Tanner ?

Après son départ, il alla directement au comptoir de M. Tace au lac La Pluie, mais ce gentleman, plutôt pacifique de nature, lui conseilla de rentrer dans son pays immédiatement. J'ignore quels sont les arguments que M. Tace a pu utiliser, mais toujours est-il que deux jours après, M. Harshild était rentré à la rivière Rouge. On rapporte qu'il dut se réfugier dans les bois, aux alentours du comptoir, en compagnie du soldat qui avait participé, avec Maveen, au meurtre du gouverneur l'année précédente. Personne ne savait au juste quels étaient les ordres que cet homme avait reçus ; en revanche, il paraissait évident que son séjour solitaire en forêt ne semblait pas lui plaire particulièrement car, quatre jours plus tard, il était de retour au fort de la « Nord-Ouest ».

Pendant ce temps, Lord Selkirk avait pris Fort-William occupé jusque-là par M. McGillivray au service de la Compagnie du Nord-Ouest¹. De cet endroit, Selkirk envoya aussitôt un officier avec sa troupe s'emparer du comptoir de M. Tace où on trouva le soldat responsable de la mort du gouverneur M'Dolland². Le meurtrier fut envoyé à Montréal avec les hommes qui avaient tenté de se mutiner après la reddition de Fort-William. Si j'ai bien compris, il a été pendu depuis³.

J'étais maintenant bien décidé à quitter le territoire indien pour rentrer aux États-Unis. Mes rapports avec les Indiens, et en particulier avec la famille de mon beau-père, étaient de plus en plus tendus à cause de la mauvaise influence de Aiskawbawis. Je rencontrai M. Bruce, qui m'apporta des renseignements fort utiles. Il avait beaucoup plus voyagé et vu de Blancs que moi, et les conseils qu'il me prodigua me furent d'un grand encouragement. La guerre de 1812 était maintenant terminée, et plus rien ne s'opposait vraiment à mon retour.

J'avais fait une bonne récolte de maïs et de riz sauvage. Comme je désirais passer l'hiver au lac La Pluie, M. Bruce, qui allait par là, y transporta vingt sacs de maïs avant que je m'y rende avec ma famille. À mon arrivée au comptoir du lac La Pluie où je croyais trouver M. Tace (car j'ignorais tout des derniers événements), j'eus la surprise de rencontrer, à sa place, ce capitaine dont j'ai déjà parlé. Il me traita avec bienveillance et m'aurait sûrement donné des provisions provenant des magasins de la Compagnie du Nord-Ouest, si celles-ci n'avaient pas déjà été distribuées aux Indiens.

Après plusieurs jours de discussion, le capitaine Tussenon⁴ tel était son nom si je m'en souviens bien – finit par me convaincre que, dans la querelle qui opposait la Compagnie du Nord-Ouest à la Compagnie de la Baie d'Hudson, cette dernière

¹ Lord Selkirk s'empare de Fort-William (lac Supérieur) le 1er août 1816, et arrête William McGillivray.

² Le 10 septembre 1816, Lord Selkirk envoie le capitaine d'Orsonnens occuper le poste de la Compagnie du Nord-Ouest situé au lac La Pluie.

³ Condamné à la pendaison, Charles Reinhard vit sa sentence commuée. Les autres protagonistes de l'affaire furent relâchés.

⁴ C'est le capitaine Proteus d'Orsonnens.

était dans son droit, d'autant plus qu'elle agissait avec l'approbation du gouvernement britannique. Son serment de m'aider à rentrer dans mon pays, ses généreux cadeaux, sa sympathie à mon égard et ses belles paroles finirent par l'emporter : j'acceptai de le guider avec son commando au comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest, situé à l'embouchure de la rivière Assiniboine. L'hiver s'annonçait : en réalité la saison avait déjà commencé lorsque le capitaine Tussenon déclara que sa troupe ne pouvait plus rester au lac La Pluie et qu'il fallait se mettre en route tout de suite pour la rivière Rouge.

Je partis en avance avec une vingtaine d'hommes jusqu'au *Begwionusko Sahgiegun* (lac Roseau), d'où nous renvoyâmes les chevaux et où le capitaine vint nous rejoindre avec une troupe de cinquante engagés. On s'arrêta au lac Roseau, le temps de fabriquer des raquettes pour tout le monde ; on engagea aussi Shagwawkoosink, Mezhukonong et d'autres Indiens comme chasseurs. Compte tenu de la grande quantité de riz sauvage que nous possédions déjà, nous ne manquions certainement pas de vivres. Lorsqu'il nous fallut cependant traverser une prairie recouverte d'une profonde couche de neige, il nous arriva de manquer de venaison, et des murmures de mécontentement circulèrent dans les rangs des engagés, mais cela n'alla jamais plus loin. Nous arrivâmes à la rivière Rouge quarante jours après notre départ du lac La Pluie. Le fort, situé à l'embouchure de la Pembina, fut occupé sans difficulté ; en effet, il était quasi désert, à l'exception une poignée de squaws, d'enfants et de vieux Français ¹.

Je laissai mes enfants à Pembina et continuai avec la troupe. Après avoir franchi la rivière Rouge et marché pendant quatre jours, on arriva à environ dix milles en aval de l'Assiniboine où on opéra une jonction avec Begwais, grand chef des Ojibwa, et ses douze guerriers. Notre capitaine et notre gouverneur semblaient plutôt perplexes quant au moyen de s'emparer du fort de la Compagnie du Nord-Ouest, bien qu'ils fussent assurés d'y trouver une faible résistance (la place étant gardée par une douzaine d'hommes) ². Ils conférèrent avec Begwais qui leur conseilla de marcher immédiatement sur le fort et de disposer les engagés de façon à le cerner ; d'après lui, cette mesure était largement suffisante pour entraîner la reddition. Je me permets de préciser ici qu'au lac La Pluie, au moment de mon recrutement, j'avais dit au capitaine Tussenon que j'étais tout à fait capable de le conduire directement à la chambre à coucher de M. Harshield. Sachant que je pouvais mener à bien cette mission, j'étais vexé qu'on me tînt à l'écart des délibérations.

¹ Partie début décembre 1816, la troupe alla du lac La Pluie au lac des Bois, emprunta ensuite la direction ouest jusqu'à la route des Sioux (*War Road*) qui mène au lac Roseau : elle longea ensuite la rivière Roseau qui se jette dans la Rouge au-dessous de Pembina, où elle parvint le 31 décembre 1816 (Morton : 1973 : 588-589).

² En effet, il se trouvait en tout quinze hommes à Fort-Douglas, y compris Archibald McLellan, qui tomba le 10 janvier 1817.

La nuit suivante, alors que nous étions tout près du fort, j'allai faire part de mes griefs à Loueson Nowlan ¹ un interprète qui connaissait bien la région, et dont le demi-frère, commis de M. Harshield, était à l'intérieur du fort. Nous avions déjà discuté au moment de quitter l'endroit où la conférence avec Begwais avait eu lieu. Allongés maintenant près d'un feu, nous tombâmes d'accord sur le fait que nous pouvions très bien tous les deux aller de l'avant et prendre le fort par surprise. Cette résolution adoptée, nous partîmes, suivis de quelques engagés. Il n'y avait ni collines ni buissons pour couvrir notre approche, mais la nuit était noire et le temps glacial, et nous supposions que ces conditions climatiques avaient relâché la vigilance des gens de la « Nord-Ouest ». Il nous fallait d'abord une échelle pour escalader le mur ; nous en fabriquâmes une à l'indienne en coupant un arbre et en émondant une partie des branches de manière à y prendre pied. Le mur de l'enceinte escaladé, nous atterrîmes sans difficulté sur le toit de la boutique du forgeron et, de là, nous sautâmes silencieusement à terre l'un après l'autre. Notre petite bande rassemblée, nous plaçâmes deux ou trois sentinelles devant les portes des chambres afin d'empêcher les occupants de se réunir pour concerter une éventuelle résistance.

Ce n'est qu'au point du jour qu'on découvrit la chambre à coucher de Harshield. Ce dernier sortit armé jusqu'aux dents et tenta de résister, mais nous le maîtrisâmes facilement. Il avait beau être à notre merci, pieds et poings liés, il vociférait tant d'injures grossières, que le gouverneur et le capitaine – arrivés entre-temps sur les lieux – nous ordonnèrent de le jeter dans la neige. Après un moment, ils changèrent d'avis, car notre prisonnier risquait de geler jusqu'aux os. On le transporta donc à l'intérieur où on l'installa près du feu. En me reconnaissant au milieu des nouveaux occupants du fort, il comprit immédiatement que j'avais servi de guide. Il me reprocha vivement mon ingratitude au nom des services qu'il prétendait m'avoir rendus dans le passé ; je lui reprochai à mon tour les meurtres qu'il avait commis sur ses propres amis et ceux de sa race, ajoutant que ses nombreux crimes m'avaient persuadé de me joindre à cette expédition punitive. Je lui dis :

– L'automne dernier, tu es venu dans ma demeure, et je t'ai traité avec beaucoup d'égards. Mais c'était une erreur, car je ne savais pas alors que tes mains étaient souillées du sang de tes parents. J'ignorais que tu avais réduit en cendres les maisons de tes frères à la rivière Rouge.

Il continua néanmoins d'agonir d'insultes et de maudire non seulement ma personne, mais les engagés et tous ceux qui l'approchaient.

Du nombre des gens capturés, nous ne gardâmes que trois otages : M. Harshield, le jeune métis Maveen, qui était responsable de l'assassinat du gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et un employé. Tous les autres

¹ *Loueson Nowlan* Louison Nolin, métis et interprète à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

furent relâchés. Joseph Cadotte, le demi-frère de Nowlan, se repentit très humblement de sa conduite et promit, s'il était libéré, de retourner à la chasse sans plus se mêler des affaires des marchands ¹. En conséquence, on le remit en liberté. Loin de s'en tenir à sa promesse, il courut à la factorerie de la rivière la Souris où il réunit quarante à cinquante métis dans le but de reprendre le fort. Ils vinrent en effet, mais au lieu de s'approcher, ils restèrent prudemment à l'écart, avant de plier bagage ².

Vingt jours plus tard, je rentrai revoir ma famille à Pembina et en repartis aussitôt avec Wagetote pour chasser le bison dans la prairie. Les bruits couraient à présent que les métis de la région m'en voulaient terriblement pour le rôle que j'avais joué, en prenant parti contre la Compagnie du Nord-Ouest. Des hommes importants prirent la peine de me prévenir que des métis avaient l'intention d'attenter à ma vie. Je les renvoyai en donnant pour toute réponse que la seule façon de m'avoir, était de tomber sur moi pendant mon sommeil comme je l'avais fait avec les gens de la « Nord-Ouest ». J'eus l'occasion de voir des métis rôder autour de moi, certains me tendirent des embuscades bien inutiles puisqu'ils ratèrent leur coup.

Je passai le reste de l'hiver avec les Indiens et, au printemps, je retournai à l'embouchure de l'Assiniboine. Lord Selkirk arriva à la même époque de Fort-William ³. Quelques jours plus tard, M. Cumberland et un commis au service de la Compagnie du Nord-Ouest passèrent en canot sans s'arrêter au fort. Lord Selkirk envoya un autre canot à leur poursuite ; ils furent rattrapés et incarcérés. A la suite de cette affaire, des employés du comptoir de la rivière la Souris, qui appartenaient aussi à la Compagnie du Nord-Ouest, descendirent l'Assiniboine en canot, mais comme ils craignaient de subir le même sort que leurs camarades, ils s'arrêtèrent en amont de la rivière, à peu de distance de notre fort ⁴. Pendant ce temps, des Indiens, qui étaient restés dans l'ignorance des derniers événements, arrivaient de différentes parties du territoire et commençaient à se rassembler. Ils manifestèrent le plus grand étonnement en apprenant le départ de leurs marchands habituels.

¹ Joseph Cadotte métis et allié proche de Cuthbert Grant, mêlé aussi à l'affaire Owen Keveny. Les Cadotte et les Nolin étaient des Bois-brûlés dont les ancêtres, engagés très tôt dans la traite des fourrures, avaient épousé des femmes ojibwa.

² Cette séquence est juste puisque Joseph Cadotte, chargé de porter un message à Cuthbert Grant, revient avec celui-ci à la rivière Rouge, à la tête d'une petite armée de 80 hommes. Après avoir demandé la libération des prisonniers, la petite troupe se retira sans avoir obtenu satisfaction (MacLeod & Morton : 1974 : 60 et *passim*).

³ C'est-à-dire le 21 juin 1817.

⁴ Après son échec en mars pour libérer les prisonniers de Fort-Douglas, Cuthbert Grant s'était retiré au comptoir de la rivière la Souris. Il n'avait pas tardé cependant à réapparaître en juin à la tête d'une bande de Bois-brûlés qui conduisaient des canots chargés de pemmican destiné à la Compagnie du Nord-Ouest. Alors qu'ils avaient érigé leur campement sur une rive escarpée de l'Assiniboine, ils reçurent la visite de soldats de la colonie venus arrêter Grant et Cadotte. En vain devant l'hostilité des Métis, ils se retirèrent sans retard (MacLeod & Morton : 1974 62 et *passim*).

Au tout début de l'été, on reçut une lettre du juge Codman ¹ offrant une récompense de deux cents dollars à celui qui arrêterait et livrerait trois métis qui avaient été les principaux artisans des derniers troubles. Les individus recherchés étaient Grant, un des principaux leaders des métis à la solde de la « Nord-Ouest », Joseph Cadotte et un nommé Assiniboine ². Peu de temps après, des gens du fort les capturèrent avec l'aide de l'interprète Nowlan ; on les relâcha contre la promesse qu'ils se présenteraient devant le juge Codman dès son arrivée. Nos gens venaient à peine de rentrer au fort que le nommé Assiniboine arrivait avec la nouvelle que Grant et Cadotte avaient pris la fuite aussitôt que Nowlan et les autres avaient tourné le dos. Les fuyards allèrent trouver refuge dans le territoire assiniboine. Ils durent toutefois en sortir après qu'on leur eut ordonné de se présenter devant la cour. Quant à Assiniboine, qui s'était livré, il obtint son pardon ³.

Lord Selkirk attendait depuis longtemps l'arrivée du juge chargé de statuer sur le sort de ceux qui s'étaient rendus coupables de crimes capitaux, et de régler les différends qui opposaient les deux compagnies rivales. Son impatience grandissant de jour en jour, il finit par envoyer à *Sahgiuk* un émissaire chargé de vivres et de présents, avec mission de trouver le juge à tout prix. Mais l'émissaire n'alla pas très loin : peu avant d'atteindre *Sahgiuk*, il fut fait prisonnier et sévèrement battu par M. Black, un employé de la Compagnie du Nord-Ouest. Heureusement pour l'émissaire, le juge Codman arriva à ce moment précis, ce qui eut pour effet de faire fuir M. Black et un de ses acolytes, M. M'Cloud. Ils se planquèrent si bien chez les Indiens qu'on ne les retrouva pas lorsque le juge les fit chercher par un envoyé de la rivière Rouge ⁴.

Le procès continua pendant plusieurs jours, et on remit un certain nombre de prisonniers en liberté. Quant à M. Harshfield et au métis Maveen, ils furent mis aux

¹ *Codman* : William Bachelor Coltman, marchand de Québec, lieutenant-colonel de la Milice et membre du Conseil exécutif du Bas-Canada, avait été nommé pour régler les différends qui opposaient les deux compagnies rivales.

² *Assiniboine* : José ou Joseph, le fils de Perdrix Blanche mêlé à la mort de Owen Keveny.

³ En fait, à la suite de l'irruption de soldats dans son campement, le 20 juin 1817, et de l'arrivée de Lord Selkirk à la colonie le lendemain, Grant était bien décidé à quitter l'endroit. Cependant la venue, le 5 juillet, du juge Coltman qu'il considérait comme un allié, le fit changer d'avis momentanément. Inquiet tout de même pour sa sécurité, il leva le camp le 7 juillet et alla se réfugier dans l'arrière-pays. C'est là qu'il reçut une lettre du juge lui demandant de venir se constituer prisonnier. Il obtempéra et se présenta devant lui au début d'août en compagnie de Joseph Cadotte. Le juge Coltman les fit arrêter, mais les traita néanmoins avec amitié (MacLeod et Morton 1974 : 64 et passim).

⁴ Il s'agit sans doute de Samuel Black, bien connu pour son opposition à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quant à M. M'Cloud, c'est peut-être Archibald Norman McLeod. En effet, le juge Coltman avait émis un mandat d'arrêt contre Black McLeod et Macdonell, mais ceux-ci s'étaient empressés de se réfugier dans le district lointain de l'Athabasca. Coltman déplora d'ailleurs que l'un d'entre eux se fût enfui de Bas-de-la-Rivière (le *Sahgiuk* de Tanner) (cf. Morton : 1973 : 596 et passim).

fers et étroitement surveillés. Le juge avait établi son tribunal entre notre fort et le campement de la Compagnie du Nord-Ouest, probablement dans le but de paraître équitable à tous ¹.

Un matin, alors que je me tenais à l'entrée du fort, j'aperçus le juge, un grand et gros personnage, qui venait dans ma direction en compagnie de M. M'Kenzie, d'un métis du nom de Cambell et d'un vieux Naudoway [Iroquois]. Ils passèrent droit devant moi, pénétrèrent dans la maison où ils regardèrent dans les chambres une à une. Finalement, le juge, suivi de Cambell, entra chez Lord Selkirk ; il s'avança vers lui, un papier à la main et, lui posant la main restée libre sur l'épaule, il dit quelque chose que je ne compris pas. Une vive discussion s'ensuivit dont je ne pus saisir le sens ² ; ce dont je peux témoigner, c'est que Cambell et M'Kenzie restèrent sur place toute la journée. En fin de soirée, Nowlan m'apprit que le juge avait condamné la Compagnie du Nord-Ouest à une forte amende, trois cents ou trois mille dollars, je ne sais plus, et que Lord Selkirk était reconnu innocent ³. Lorsque M'Kenzie et Cambell ⁴ rentrèrent à leur campement, ils furent copieusement abreuvés d'injures ; quant au juge Codman, il resta à dîner avec Lord Selkirk.

Le colonel Dickson ⁵, qui était à la rivière Rouge, envoya un messenger auprès des Sioux. En effet, on avait pensé qu'il serait préférable de les instruire de la nouvelle situation. L'hiver précédent, après mon retour à Pembina, j'avais vu deux femmes ojibwa qui étaient venues, porteuses de calumets sioux, inviter les guerriers ojibwa à faire la paix. Ces femmes avaient vécu captives chez les Sioux. Leur libération et le message qu'elles apportaient, garantissaient les intentions

¹ En effet, lorsque le juge Coltman parvint en vue de Fort-Douglas, il évita de s'y présenter et alla établir son campement à mi-chemin entre le groupe des Métis et celui de Selkirk.

² En arrivant à la rivière Rouge, le juge Coltman était bien décidé à faire preuve d'impartialité alors qu'il était notoire que ses faveurs allaient à la cause de la Compagnie du Nord-Ouest. Sur place, il réalisa que Lord Selkirk n'était pas forcément le spéculateur que l'on se plaisait à présenter au Canada, mais aussi un philanthrope. En allant rendre visite à Selkirk, Coltman était porteur d'une proclamation du Prince Régent exigeant la cessation des hostilités et la restitution de tous les biens volés. Lord Selkirk se plia à cette exigence, mais il n'obtint de la Compagnie du Nord-Ouest qu'une reconnaissance signée. De plus, le juge Coltman fixa une caution de l'ordre de 6 000 livres à Lord Selkirk, se contentant de demander 1 500 livres (3 000 livres selon d'autres auteurs) à la Compagnie du Nord-Ouest (Martin : 1913 : 138 et *passim*).

³ En réalité, Lord Selkirk devra se rendre dans le Haut-Canada pour subir son procès. Accusé de conspiration envers la Compagnie du Nord-Ouest, il perd sa cause, et quitte le Canada en 1818, écrasé sous le poids des dettes et de la maladie. Il meurt deux ans plus tard, en 1820, à Pau où il s'est retiré. Les historiens ne sont pas toujours d'accord sur les rôles respectifs des protagonistes dans cette affaire. Pour se faire une idée de la question, le lecteur peut consulter les auteurs suivants : Bryce : 1892, Giraud : 1945, Martin : 1913, Morton : 1973, MacLeod et Morton : 1974, Masson : 1960 et Rich : 1967).

⁴ *Cambell et M'Kenzie* : peut-être Duncan ou George Campbell et Roderick McKenzie, de la Compagnie du Nord-Ouest.

⁵ Le colonel Dickson : Robert Dickson, surnommé Tête Rouge par les Indiens à cause de sa chevelure. D'origine écossaise, allié des Britanniques, époux d'une femme sioux, il est établi depuis longtemps dans le haut Mississippi où il fait le commerce des fourrures.

pacifiques des Sioux à l'égard des Ojibwa. L'une de ces femmes avait épousé un Sioux qui en était fort amoureux. Le mari dut céder devant l'opinion publique qui voulait que sa femme fût rendue à son peuple. Il ne renonça pas à elle pour autant, car il s'empressa d'envoyer un message au conjoint ojibwa de cette femme, lui proposant, en échange et au choix, une de ses épouses sioux. Il paraît que le mari légitime refusa l'offre de l'époux sioux. Ceci dit, à l'époque où les captives ojibwa étaient venues avec leur missive, on n'avait trouvé personne pour répondre à cette offre de paix. Finalement, ce fut M. Bruce, l'interprète dont j'ai déjà parlé, qui s'offrit comme ambassadeur. Si les négociations menées par lui eurent peu d'effets apparents, elles firent du moins leur chemin dans l'esprit des Sioux. La preuve en est qu'à la réception du message du colonel Dickson, les Sioux, pour montrer leur bonne volonté, renvoyèrent dans leur pays deux, captifs ojibwa protégés par une escorte de vingt-deux guerriers. L'un de ces captifs, une jeune femme mariée à un Sioux, était la fille de Gitcheopezheki (« le grand bison »). Son jeune mari, qui faisait partie de l'escorte des vingt-deux guerriers, était éperdument épris d'elle. Au moment où les chefs de l'escorte donnèrent l'ordre de repartir, le mari sioux refusa net de les suivre malgré leurs objurgations. En désespoir de cause, les chefs durent se résoudre à laisser sur place l'époux éploré, tout en sachant que c'était à ses risques et périls car sa vie, au milieu des Ojibwa, ne tiendrait plus qu'à un fil.

Après le départ de ses compagnons, le mari sioux erra de-ci de-là, en pleurant comme un enfant. Touché par sa détresse, je l'invitai chez moi, où malgré l'obstacle de la langue, j'essayai de le consoler et de le convaincre qu'il trouverait des amis, même chez les Ojibwa. Le jour suivant, il décida néanmoins de rejoindre ses compagnons pour rentrer chez lui. Il partit donc, mais à peine avait-il parcouru deux ou trois cents yards, qu'il se jeta brusquement par terre où il se roula en hurlant comme un fou. Sa passion pour sa femme l'emportant sur le désir de rentrer et sur la crainte de mourir, il revint sur ses pas. Il serait sans doute resté parmi nous, si nous n'avions entendu parler d'Ojibwa qui avait menacé de le tuer ; il faut avouer d'ailleurs qu'il lui aurait été plutôt difficile de demeurer là sans risquer sa vie.

Wagetote et Begwais, nos chefs, décidèrent de le renvoyer : ils choisirent huit hommes de confiance, dont je fus, pour l'escorter pendant une journée de marche vers son pays. Nous dûmes l'entraîner de force et ce jusque sur les bords de l'Assiniboine où nous trouvâmes à notre arrivée deux cents guerriers assiniboines. Le jeune homme avait pris la précaution de revêtir des vêtements ojibwa, aussi, quand Nezhotawenauba, le chef des Assiniboines, demanda où nous allions, nous répondîmes que nos chefs nous envoyaient chasser le bison. Mais il ne fut pas dupe, car la frayeur qui se lisait sur le visage du jeune Sioux éventa notre ruse. Cependant, cet homme bon et discret fit semblant de n'avoir rien remarqué. Pendant que ses guerriers défilaient, il se plaça même de manière à détourner leur attention du jeune homme. Il attendit d'être seul avec lui pour lui dire en sioux :

– Fuis ! jeune homme, fuis ! N'oublie pas un instant que si on te rattrape avant que tu atteignes ton pays, rares seront les Assiniboines ou les Ojibwa qui ne te tueront pas avec plaisir !

Le Sioux partit aussitôt en courant et, au bout de cent yards, nous l'entendîmes éclater en sanglots. Nous apprîmes par la suite qu'il avait rejoint les siens à Pembina et qu'il était rentré sain et sauf.

On parla beaucoup du traité de paix ¹ entre les Sioux et les Ojibwa. Le colonel Dickson ne se priva pas de répéter que jamais les Sioux ne violeraient le traité les premiers, car ils n'oseraient le faire sans son consentement. Il était en train de se vanter de la sorte lorsqu'un chef ojibwa et ses quarante guerriers arrivèrent sur ces entrefaites : ils apportaient des flèches sioux encore tachées du sang des employés qui travaillaient au comptoir du colonel Dickson ! Cela eut au moins pour effet de lui clouer le bec pendant un temps.

De son côté, Lord Selkirk rassembla tous les Indiens et leur distribua un grand nombre de présents, de tabac et de boissons spiritueuses, en leur tenant un de ces longs discours paternalistes, si fréquents lors de conseils avec des Indiens.

– Mes enfants, le ciel qui était pendant si longtemps sombre et nuageux au-dessus de vos têtes est à nouveau éclairci et lumineux. Votre grand-père qui habite de l'autre côté des grandes eaux a toujours eu à cœur, comme vous le savez, l'intérêt de ses enfants rouges. Il m'a envoyé spécialement arracher les ronces des sentiers afin que vos pieds ne saignent plus. Nous avons pris soin de chasser les hommes blancs malveillants qui ont tenté, à leur profit, de vous détourner de votre devoir envers le grand-père : ils ne reviendront plus jamais. Nous avons aussi appelé les Sioux qui, malgré leur peau rouge semblable à la vôtre, ont été longtemps vos ennemis. Désormais, ils resteront dans leur pays. Cette paix nouvelle vous apporte la sécurité. Cette guerre avait commencé bien avant la naissance de vos ancêtres, et, au lieu de chasser tranquillement le gibier afin de faire vivre vos familles, vous préféreriez vous étrangler les uns les autres. Mais cette époque est révolue ; vous pouvez à présent chasser où bon vous semble. Que vos jeunes guerriers observent le traité, sinon le grand-père considérera comme son ennemi celui qui déterra le tomahawk.

Les Indiens répondirent par les promesses et les paroles d'usage ². Ce soir-là, au moment de quitter le fort, ils volèrent jusqu'au dernier cheval de Lord Selkirk et

¹ Plus que des traités, ce sont des promesses de paix qui sont échangées avec les Sioux.

² *Le traité de Selkirk* : le 18 juillet 1817, un traité fut signé entre Lord Selkirk et les chefs de « la nation chippeway ou Saulteaux et la nation killistine ou Cris ». A cette occasion, Lord Selkirk fit un discours devant les Ojibwa (comme le rappelle Tanner). L'objet du traité consistait à céder le territoire depuis « le confluent de l'Assiniboine jusqu'à la pointe au Sucre... en suivant le cours de la rivière, et de chaque côté des rives, aussi loin que l'on peut apercevoir un cheval ». En retour, Lord Selkirk s'engageait à verser aux tribus 100 livres de tabac et 8 livres sterling par

de son clan. Le matin suivant, il n'y avait personne en vue : les voleurs s'étaient enfuis sur les chevaux !

La saison était beaucoup trop avancée pour que je puisse rentrer aux États-Unis. Lord Selkirk, à qui on avait sans doute raconté mon histoire, commença à s'intéresser de plus près à moi. Il s'enquit des événements survenus dans mon passé. Je lui en fis la relation, en insistant sur le rôle que j'avais joué dans la capture du fort. De son côté, le juge Codman qui était resté là jusqu'à présent parlait souvent de moi à Lord Selkirk en termes élogieux :

– Cet homme, dit-il à mon propos, a guidé vos hommes en plein hiver depuis le lac des Bois. Il a aussi hautement contribué, par de grandes prouesses et au péril de sa vie, à la capture du fort. Tout cela, il l'a fait pour la somme dérisoire de quarante dollars. Le moins qu'on puisse faire est de doubler cette somme et de lui assurer une rente annuelle de vingt dollars, à titre viager.

Lord Selkirk accepta cet arrangement ; une rente m'a été payée pour les cinq premières années et, à ce jour, le second terme n'a pas encore expiré.

Lord Selkirk ne put quitter l'embouchure de l'Assiniboine aussi rapidement qu'il l'aurait voulu à cause des agissements malveillants de la Compagnie du Nord-Ouest ; en effet, cette dernière envoya un détachement de Blancs déguisés en Indiens au nombre desquels se trouvaient un certain Sacksayre ainsi que des vrais Indiens, dans le but de lui tendre une embuscade mortelle ¹. À l'annonce de cette nouvelle, Lord Selkirk crut bon de dépêcher le colonel Dickson en pays sioux pour réclamer une escorte de cent guerriers, et ce n'est qu'à son arrivée qu'il osa s'aventurer dehors. Il s'échappa pendant la nuit et s'en alla rejoindre Dickson à Pembina ².

année. Pegwis (Begwais) regrettera longtemps après les termes de ce traité : en 1857 et 1859, il enverra deux lettres, dont l'une à la « Société pour la protection des Aborigènes, de Londres », dans laquelle il dit entre autres en parlant du chef d'Argent (Lord Selkirk) : « Il nous a dit qu'il avait besoin de nos terres pour quelques-uns de ses compatriotes qui étaient très pauvres dans leur propre pays. » Pegwis ajoute qu'il est las des querelles des marchands de fourrures et que son peuple a été troublé par tous ces événements (Hind : 1860 : 173-177).

¹ Pegwis fait sans doute allusion à cet incident quand il écrit dans sa lettre (voir note précédente) : « Cela était certainement me récompenser bien misérablement pour avoir sauvé la vie du chef d'Argent, car l'année qu'il est venu ici, Cuthbert Grant avec 116 guerriers... se proposaient de le faire tomber dans une embuscade quelque part sur la rivière Rouge » (Hind : tr. fr. 1858 : 427).

² Lord Selkirk quitta la colonie le 9 septembre 1817. Au grand dam du juge Coltman, qui craignait ne plus le revoir, il passa par les États-Unis. Fidèle à sa promesse de retrouver la famille de Tanner, il se rendit jusqu'à Lexington (Kentucky) où il fit paraître dans les journaux un avis de recherche au nom de « Taylor ». (En effet, le narrateur ne se rappelait plus très bien de son nom de famille.) Cependant le hasard voulut qu'une dame Taylor dont le fils avait été emmené autrefois en captivité se souvint du révérend Tanner, permettant ainsi à Selkirk de retrouver la famille du narrateur.

Il portait sur lui une lettre qu'il avait écrite en mon nom, destinée à mes amis aux États-Unis, dans laquelle il donnait les détails les plus saillants de mon passé. Il avait fait appel à toutes sortes d'arguments pour me persuader de le suivre, et j'avais bien failli le faire. Cependant, j'avais hésité à partir, car je croyais que tous mes proches parents avaient été massacrés par les Indiens. Je me disais aussi que, s'il y avait des survivants, tant de temps s'était écoulé depuis, que nous serions mutuellement des étrangers. Lord Selkirk m'avait aussi proposé de m'emmener en Angleterre mais, en réalité, mes attaches étaient avec les Indiens et mon foyer, en pays indien. J'avais vécu la plus grande partie de ma vie ici et je savais qu'il était à présent trop tard pour former de nouvelles relations dans d'autres lieux. Lord Selkirk tint cependant à envoyer six hommes pour m'escorter au lac des Bois où j'arrivai à l'automne après la récolte du maïs. Dès le début de l'hiver, je me rendis au lac *Begwionusko* [Roseau] où j'attendis les premières chutes de neige pour aller dans la prairie chasser le bison. Les Indiens vinrent un à un, jusqu'à former une bande importante. Bientôt la famine s'installa. La sévérité extrême du climat n'apaisa guère des souffrances devenues intolérables. La première à trépasser fut une jeune femme. Son frère, un homme encore jeune, fut atteint à son tour d'une sorte de délire ou de folie qui précède tout juste la mort dans les cas de famine. C'est dans cet état qu'il quitta le wigwam de ses parents, eux-mêmes affaiblis physiquement et diminués moralement. Un soir que j'étais rentré fort tard de la chasse, j'appris la disparition du jeune homme ; les parents, questionnés, furent incapables de me renseigner sur son sort. Je quittai le campement en plein milieu de la nuit dans l'espoir de retrouver sa trace. Je finis par le trouver à quelque distance. Il reposait dans la neige, il était mort.

Chapitre XIII

Les Ojibwa souffrent de la famine – Persécutions de Wawbebenaisa et hostilité de ma famille indienne – Voyage à Détroit – Le gouverneur Cass – Grand conseil à *Saint Marys* sur la Miami – Meurtre et adoption.

[Retour à la table des matières](#)

Tous les hommes encore valides prirent la décision de partir à la recherche du troupeau de bisons qui devait se trouver fort loin de nous. À l'instar de Oondinon, chasseur de grande réputation, je préférerais rester au campement car, de toute évidence, la chance de trouver des bisons n'était pas grande. En l'espace de quelques jours, nous tuâmes cinq orignaux. La viande, aussitôt distribuée parmi les femmes et les enfants affamés, leur accorda un répit. Ce geste permit aussi de mettre un terme temporaire à la mort qui faisait des ravages parmi nous.

Les chasseurs rentrèrent les uns après les autres encore plus épuisés et efflanqués qu'avant leur départ. Ils n'avaient tué qu'un bison. Seuls les efforts les plus désespérés pouvaient nous sauver de la mort maintenant ; je partis sur l'heure à la recherche de gibier. Je lançai un ours que je poursuivis avec l'énergie du désespoir pendant trois jours. Ce fut en vain, car la fatigue m'avait terrassé au point que je dus abandonner la poursuite. Je n'aurais jamais pu rentrer chez moi si je n'avais fait la rencontre providentielle d'Indiens à peine moins affamés et affaiblis que moi. Une nuit, alors que je n'avais ni la force de m'abriter ni celle de faire un feu, je me préparai en conséquence à affronter une mort inévitable, mais des Indiens survinrent à l'improviste et m'aidèrent à regagner le campement. Je donne ici un échantillon du genre de vie que les Ojibwa doivent mener pendant l'hiver. Leurs territoires désolés et inhospitaliers leur offrent bien peu de moyens de subsistance, et seules une activité et une énergie soutenues leur permettent de survivre. D'ailleurs, il n'est pas rare que des chasseurs de grande réputation, hommes vigoureux de surcroît, périssent, victimes de la famine ¹.

¹ Tanner récidive en brossant un tableau pessimiste de la vie des chasseurs-cueilleurs. Cela ne signifie pas pour autant que le narrateur veut prouver que l'économie de subsistance est une économie de misère. Au contraire, il démontre clairement que les famines, qui dans le passé pouvaient survenir à la suite d'un désastre écologique, sont devenues maintenant familières et banales. Voilà en ce début du XIX^e siècle le tragique constat de Tanner l'ethnologue.

Les Indiens décidèrent à nouveau de repartir – cette fois avec leurs familles – à la recherche du troupeau de bisons. Oondinon, dont je viens de parler, choisit de rester, afin de laisser à ses épouses le temps de préparer la peau d'un orignal qu'il avait tué. Cette peau leur servirait de nourriture au cas où la famine se ferait trop aiguë. Je résolus de ne pas partir, mais au milieu de la nuit suivante, mes enfants crièrent famine au point que je me vis contraint de me mettre en route. J'allai faire part de ma décision à Oondinon, l'assurant que si j'avais la chance de me procurer à manger, je reviendrais aussitôt lui porter secours. Je courus aussi vite que mes forces me le permettaient sur le sentier emprunté par les Indiens.

J'arrivai à leur campement au petit matin ; en approchant, j'entendis les bruits caractéristiques d'une cérémonie. J'eus tout de suite l'explication en entrant sous un wigwam où un vieillard était en train de remercier le Grand Esprit d'avoir prodigué son assistance en un moment aussi critique. Le vieux ne mentionna pas le nom de la bête qui avait été tuée, la désignant seulement par *manituwaisse*, ce qui signifie « l'âme de l'animal »¹. J'ignorais donc de quelle espèce il s'agissait exactement. En apprenant que c'était un vieux bison étique, je conclus qu'un troupeau de bisons devait certainement se trouver non loin de là. Accompagné de deux jeunes volontaires, je pris la direction qui me paraissait devoir être la plus sûre. Nous marchâmes pendant trois heures, et c'est en escaladant une colline que nous vîmes devant nous le sol littéralement couvert de bisons.

Nous rampâmes vers la harde, et je tuai deux grosses femelles coup sur coup. Alors que j'étais occupé à débiter une bisonne, j'entendis des décharges de fusil : les Indiens nous avaient suivis et se trouvaient à présent au milieu du troupeau. Il était assez tard quand je rentrai au campement où la plupart des chasseurs m'avaient précédé. Je m'attendais à entendre des bruits de fête et de réjouissances, or tout était silence et tristesse : aucune femme, aucun enfant ne couraient tout autour joyeusement. « Se peut-il, pensai-je, que les secours soient arrivés trop tard et que nos femmes et nos enfants gisent sans vie ? » J'allai d'un wigwam à l'autre. Si personne ne manquait à l'appel, nul n'avait à manger. Voici pourquoi : la plupart des chasseurs, hommes de la forêt n'ayant jamais chassé le bison auparavant, ignoraient comment viser pour tuer. Heureusement que mes deux compagnons et moi-même rapportions de la venaison, nous pûmes ainsi calmer une faim pressante.

À cette époque, il y avait parmi nous Wawbebenaisa, (« oiseau blanc »), un homme avec qui j'avais été lié autrefois d'une certaine manière². Il nourrissait déjà

¹ *Manitu waisse* : dans ce cas, le vieux chasseur fait attention de ne pas offenser « l'âme de l'animal » de crainte que le gibier ne disparaisse.

² Wawbebenaisa avait épousé autrefois la fille de la sœur de Netnokwa – contre le gré de cette dernière – et était devenu pendant un certain temps le mari de la sœur classificatoire de Tanner (sa cousine parallèle et, en termes de parenté, sa sœur jumelle). Or, voilà que Wawbebenaisa est devenu son ennemi mortel. À ce point du récit, il y a du mystère dans la vie du narrateur. Tout d'abord, sa mère Netnokwa – dont il ne dit plus mot – semble avoir disparu. Sachant qu'il a

de fortes rancunes à mon endroit, et mes succès à la chasse, loin de les faire taire, avaient réveillé en lui des sentiments de jalousie. Comme je désirais à tout prix éviter de le provoquer, j'interdis de faire une fête dans mon wigwam, comme cela eût été l'usage. Je me contentai de distribuer de la nourriture autour de moi après avoir nourri suffisamment mes enfants. Cependant, l'un des jeunes hommes qui m'avaient accompagné voulut célébrer l'événement ; il convia, entre autres, Wawbebenaisa à se joindre au festin. D'après ce qu'on m'a rapporté, il paraît qu'au cours de la soirée, cet ancien camarade tint sur moi les propos les plus désobligeants. À l'entendre, j'étais arrogant, dévoré d'orgueil, semeur de discordes. Mais je préférerai me tenir coi et, par la suite, je m'efforçai de ne rien laisser paraître de cette affaire, sauf lorsqu'il me parut nécessaire de contredire les calomnies de Wawbebenaisa.

Le matin suivant, les femmes allèrent chercher les restes des deux bisons que j'avais tués. De leur côté, des hommes repartirent à la poursuite du troupeau et firent bonne chasse grâce à la façon dont je leur avais enseigné à viser et à toucher leurs proies. Bientôt, nous eûmes abondance de vivres. Ceux qui avaient été malades ou avaient vu la mort de près guérirent et furent vite sur pied, sauf une femme que la faim avait rendue folle et qui demeura dans cet état pendant plus d'un mois.

Pendant que le reste des Indiens s'étaient dispersés par-ci par-là à la poursuite du bison, je restai en compagnie de Opoiugun (« la pipe »), le grand chef de la bande, et des occupants de trois autres wigwams, dont Wawbebenaisa et son gendre. Je tuai un grand nombre de bisons bien gras et j'en sélectionnai une quarantaine pour boucaner les meilleurs morceaux. Nous avons tant souffert de la faim que j'étais bien décidé à mettre ma famille à l'abri d'un fléau aussi funeste. Je ne perdais pas de vue mon projet de rentrer dans mon pays et je savais que, pendant ce temps, il n'y aurait personne pour veiller sur elle. En conséquence, je remplis vingt grands sacs de pemmican ; je me procurai auprès des Indiens dix barils d'une contenance de dix gallons chacun dans lesquels je mis du suif ; en outre, je préparai un grand nombre de langues, etc.

laissé sa première femme pour en épouser une autre, peut-on supposer que ce second mariage l'ait éloigné des territoires de chasse que lui et sa mère fréquentaient par le passé ? D'après les renseignements que nous avons, il apparaît que, lors de son premier mariage, Tanner est resté rattaché au même groupe familial que celui de Netnokwa (résidence virilocale), mais que lors de son second mariage, il a rejoint celui de sa femme (résidence uxoricale). Cependant, cela ne suffit pas à expliquer le silence que le narrateur garde sur sa mère. Quel sombre drame, quelle sanction irréversible ont donc affecté une relation autrefois privilégiée ? En refusant de se plier à certains rituels et à certains interdits – dont les interdits messianiques –, Tanner aurait-il encouru la colère de Netnokwa, elle-même une officiante distinguée du *Midewiwin* ? En choisissant le parti de la Compagnie de la Baie d'Hudson contre celui de la Compagnie du Nord-Ouest, Tanner a-t-il commis à l'endroit des siens une trahison telle qu'il a été rejeté irrémédiablement ? La suite du récit peut le laisser croire...

Je ne m'aperçus pas tout de suite qu'en restant au campement, Wawbenaissa n'avait qu'un dessein : me persécuter et me brutaliser. Au moment de mon départ, j'avais tellement de provisions à transporter que je dus faire quatre voyages de suite avec mes chiens pour porter les bagages d'un campement à l'autre. Un jour, il s'arrangea pour m'attendre seul à l'endroit où je déposais mes bagages. À peine étais-je arrivé qu'il plonge ses deux mains dans ma chevelure, laquelle pendait alors sur mes épaules, en me disant :

– Te voilà au bout du chemin ! Si tu regardes bien par terre, tu verras l'endroit où les loups et les charognards vont bientôt ronger ta carcasse !

Je lui demandai alors les raisons de tant de haine, et il ajouta :

– Tu es un étranger. Tu n'as aucun droit de vivre parmi nous, mais malgré cela tu prétends être le meilleur chasseur, car tu aimerais bien que l'on te traite comme un chef. J'en ai assez, je suis las de tes ambitions. J'ai décidé que tu ne vivras pas une journée de plus !

Je savais que je ne pourrais lui faire entendre raison. Voyant qu'il s'apprêtait à me cogner la tête contre un peuplier situé derrière moi, je fis un violent effort pour me dégager et, du même coup, je le projetai à terre pendant qu'il m'arrachait des cheveux par touffes entières. Au cours de la lutte qui s'ensuivit, il mordit cruellement jusqu'aux os trois doigts de ma main droite, et comme il refusait de les lâcher, je lui assenai un crochet du gauche en plein dans l'œil. Il ouvrit d'abord tout grand la bouche avant de lâcher prise en sautant sur les pieds. Son regard se porta alors sur mon tomahawk qui gisait à mes côtés ; il ne fit qu'un bond pour s'en emparer mais, en voulant me porter un coup à la tête que j'esquivai, il fut emporté par son propre poids et se retrouva étalé de tout son long. J'en profitai pour lui sauter dessus, et tout en l'agrippant fermement, je lui arrachai le tomahawk que je lançai aussi loin que possible. Cette violente attaque contre ma personne, alors que je n'étais coupable de rien, provoqua chez moi une froide rage. Je ne voulais pas tuer mon agresseur ; néanmoins, lorsque j'aperçus tout près un solide bout de perche provenant de mon wigwam, je le pris en main et ordonnai à Wawbenaissa de se mettre debout. Armé de ma perche, je commençai à le rosser ; il s'enfuit en courant, et je le poursuivis en continuant de lui porter des coups pendant deux ou trois cents yards.

Quand je retournai à mes bagages, je constatai que le gendre de Wawbenaissa et deux de ses amis étaient aussitôt accourus à ses cris. L'un d'eux me demanda d'un air furieux :

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

À ces mots, ils se ruèrent tous les trois sur moi. La fatigue m'avait envahi, et ils eurent facilement le dessus. Pendant ce temps, Wawbenaissa était revenu sur les

lieux. Il empoigna un foulard de soie noir que je portais noué autour du cou, et tenta de m'étrangler tout en me distribuant des coups de pied et de poing. Il me projeta ensuite brutalement dans la neige, et j'entendis quelqu'un dire : « Il est mort ». Je ne fis rien pour contredire cette opinion, car je n'étais pas de taille à lutter contre eux alors que j'étais allongé. J'attendis patiemment qu'ils se fussent quelque peu éloignés pour bondir à mon tour sur mes pieds et m'emparer d'une longue perche, à leur grand étonnement d'ailleurs. J'ignore si c'est par surprise ou par crainte, mais ils prirent illico leurs jambes à leur cou. Je donnai la chasse à Wawbebenaisa qui reçut à nouveau une sévère correction. Enfin, ils me laissèrent tranquille et je pus retourner à mes occupations antérieures. Malheureusement, je n'en avais pas terminé avec eux, car ils se rendirent au campement où ma femme venait de ramener les chiens. Ces derniers, épuisés, se reposaient devant l'entrée du wigwam. En les voyant, Wawbebenaisa tira son couteau et tua l'un d'entre eux. Il menaça du même sort ma femme qui était accourue en entendant du bruit.

Le jour suivant, Wawbebenaisa était couvert d'ecchymoses et son visage particulièrement bouffi. Concluant qu'il allait sans doute passer la journée entière sous son wigwam, et craignant pour la vie de ma femme s'il lui prenait envie de la visiter, je décidai de rester sur place pendant qu'elle continuerait de transporter les bagages. J'étais exténué et, le calme aidant, je m'endormis en plein milieu de l'après-midi. Je ne sais si Wawbebenaisa l'apprit ou s'en douta, mais il en profita pour se glisser furtivement à l'intérieur de mon wigwam, un couteau à la main. Il était sur le point de me frapper quand je me réveillai brusquement. Une seconde après, j'étais debout, mon arme à la main. Mon assaillant crut prudent d'opérer une retraite précipitée ; quant à moi, je ne pris même pas la peine de le poursuivre.

Les menaces et les agressions de Wawbebenaisa ne prirent pas fin pour autant. Ainsi, s'il lui arrivait de me croiser dans un sentier alors que j'étais lourdement chargé, il ne me cédait pas le passage bien qu'il eût les mains vides. Pendant plusieurs jours, son œil resta si enflé qu'il ne pouvait rien voir. Cela lui donnait un aspect des plus grotesques, d'autant plus qu'il était d'ordinaire assez pataud et plutôt laid de sa personne. Une autre fois, il tenta en vain de me poignarder, et il rentra chez lui si rageur et si dépité qu'il ne put s'empêcher de faire un geste de dérision en direction de mon wigwam, geste d'habitude réservé uniquement aux femmes¹. Cela lui valut de s'exposer au ridicule aux yeux de tous les Indiens, ses amis y compris.

Les persécutions de Wawbebenaisa commençaient à devenir insupportables et je faisais tout mon possible pour éviter cet individu. J'avais, un jour, précédé tous les Indiens sur un sentier commun, et choisi un emplacement isolé pour ériger mon wigwam afin de m'épargner sa vue. Mais quand il arriva à l'endroit où j'avais quitté le sentier, je l'entendis dire à son fils, âgé de douze ans : « Attends-moi ici pendant

¹ *Ninuskunjega kwiuk wekewahmik* (E.J.) Ce geste de dérision signifie que le wigwam est dans un désordre extrême (communication personnelle, Basil Johnston).

que je vais tuer l'homme blanc ». Malgré les implorations du jeune garçon, il déposa son bagage à terre, tira son fusil de sa gaine, l'arma et s'avança dans ma direction – environ une cinquantaine de yards -en me tenant en joue. Il resta ainsi complètement immobile et, à la fin, lassé par mon indifférence à son égard, il se mit à hurler, bondissant vers moi, exécutant des sauts de côté à la manière du guerrier qui se prépare au combat. Il n'avait pas oublié tout ce temps de me tenir en joue. Il poussait de telles vociférations que je finis par me mettre en colère. Au moment où je saisis mon fusil, le fils de Wawbebenaisa jeta ses bras autour de moi, me suppliant d'épargner son père malgré sa conduite insensée. Je jetai alors mon fusil et désarmai mon agresseur. Je lui reprochai vivement l'obstination ridicule qui l'incitait à s'agiter comme un forcené.

– Depuis le temps que je me mets en ton pouvoir, tu aurais dû t'apercevoir que tu n'as pas l'audace de me tuer. Tu n'es pas un homme ! Tu ne possèdes ni la bravoure d'une femme ni le courage d'un chien ! Je t'en parle pour la première fois, aussi permets-moi de te dire que je suis fatigué de toutes tes folies. Ne t'avise donc pas de recommencer, car cette fois ce sera au péril de ta vie.

Sur ces mots, il s'en alla rejoindre les autres Indiens. Je restai seul en arrière avec ma famille. Le lendemain, je me mis en route en tirant un lourd traîneau derrière moi tout en conduisant mes chiens qui halaient un autre traîneau devant. En approchant d'un hallier, je prévins ma fille Martha que Wawbebenaisa pouvait très bien se cacher dans un des buissons. L'instant d'après, ma fille sautait brusquement en l'air et accourait vers moi, les bras levés, en criant : « Père ! père ! ». Je saisis aussitôt mon fusil et m'élançai en avant. J'eus beau explorer tous les recoins, je ne trouvai absolument rien. J'allai même sur les lieux du dernier campement des Indiens où les seuls témoins qui restaient étaient des perches de wigwam et des feux mourants. Je revins sur mes pas pour interroger ma fille. Quelle pouvait être la raison d'un si grand effroi ? Elle finit par dire qu'elle avait « senti du feu ». Voilà comment Wawbebenaisa, par ses tourments incessants, avait fini par créer une profonde impression de terreur et d'anxiété dans l'esprit de ma famille !

J'avais une telle hâte d'être délivré des persécutions de cet individu abominable que je décidai de rester seul au lac *Begwionusko* [Roseau]. En allant au lac des Bois, je craignais de retrouver les autres Indiens et, en conséquence, l'inévitable Wawbebenaisa. Je choisis un emplacement où je pourrais passer le reste de l'hiver avec ma famille. Après avoir confié la garde du wigwam à nos enfants, ma femme et moi partîmes chercher le reste des provisions. Lorsque nous rentrâmes le soir, les enfants nous dirent qu'ils avaient reçu la visite de leur grand-mère maternelle, et que celle-ci avait laissé un message pour sa fille. C'était une invitation à venir la voir le lendemain à un campement de trois ou quatre habitations partagées par des amis. Je donnai tout de suite mon accord, d'autant que ma belle-mère avait aussi laissé un message pour moi. Nous décidâmes de partir ensemble et de rapporter le reste des provisions à notre retour.

Mais cette nuit-là, je fis un rêve dans lequel le même jeune homme que je voyais toujours apparaître lors du cérémonial de la chasse-médecine, vint me visiter. Comme d'habitude, il descendit par l'ouverture située dans le haut du wigwam, et vint se tenir devant moi en disant :

– Tu ne dois pas partir demain. Ne va pas à cet endroit que tu te proposes de visiter. Si tu ne tiens pas compte de mon avertissement, tu verras ce qui t'arrivera. Regarde par là, à présent...

En suivant du regard la direction qu'il m'avait indiquée, le vis venir Shagwawkoosink, Mezhlukonong et d'autres de mes amis indiens... il me dit ensuite de lever la tête, et j'aperçus une petite buse à queue rayée¹ qui volait au-dessus de moi. Le jeune homme se tut et sortit par l'entrée de mon wigwam. Je me réveillai l'esprit fort préoccupé, et je ne pus fermer l'œil le reste de la nuit. Le matin venu, je fis part à ma femme de ma décision de ne pas l'accompagner.

– Donne-moi la raison pour laquelle tu ne peux pas venir, dit-elle, alors que tu m'as promis le contraire.

Je lui racontai mon rêve, mais elle m'accusa de lâcheté. Et comme elle continuait d'insister, je finis par céder. Cependant, avant de partir, je prévins mes enfants que leur oncle et d'autres Indiens viendraient le jour même. Ils devaient alors leur dire que je serais de retour vers midi mais que si le n'étais pas rentré à cette heure-là, cela signifierait que j'étais mort. Je me mis en route avec ma femme. Nous nous étions éloignés d'environ deux cents yards lorsqu'en levant la tête, je vis la petite buse de mon rêve. Je savais que l'oiseau m'était envoyé en signe de mauvais présage. Je rebroussai chemin en informant ma femme que j'étais dans l'impossibilité de continuer, mais elle me railla à nouveau, me reprochant des peurs inutiles. D'autre part, je connaissais trop bien les préjugés qui existaient contre moi dans la famille de ma belle-mère, pour ne pas savoir que refuser l'invitation ne ferait que la confirmer dans son parti pris contre moi. Ce fut une erreur de jugement, mais j'y allai malgré tout.

À notre arrivée chez ma belle-mère, je déposai mon fusil avant d'entrer et d'aller m'asseoir entre mes deux belles-sœurs, qui avaient un époux commun². J'avais la tête baissée, occupé que j'étais à jouer avec leurs enfants, lorsque j'entendis soudain un bruit sourd. Je perdus aussitôt connaissance. J'ai tout oublié entre ce moment et celui où je repris mes sens : plusieurs femmes me tenaient les bras et les mains et je pouvais lire sur leurs visages une expression d'alarme et de

¹ Les oiseaux de différentes espèces jouaient un rôle important dans la pensée ottawa et ojibwa. La petite buse à queue rayée joue littéralement le rôle d'un oiseau de malheur ; elle représente l'esprit-gardien que Tanner a vu dans sa vision (*pauwaewin*).

² Polygynie sororale : dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs algonquines, il était courant que des sœurs aient pour mari le même homme.

terreur. Je ne comprenais absolument rien à ce qui m'était arrivé. Tout s'éclaira brusquement quand j'entendis au-dehors la voix bruyante et grossière de Wawbebenaisa. J'avais l'impression que de l'eau chaude coulait sur mon visage, mais en portant une main à la tête, mes doigts rencontrèrent les os de mon crâne. Je me dégageai enfin des femmes qui continuaient de me tenir, pour donner la chasse à Wawbebenaisa, mais celui-ci réussit à s'échapper grâce aux Indiens qui l'aidaient en se mettant constamment entre nous.

J'étais grièvement blessé, j'avais peut-être même une fracture du crâne, mais je rentrai néanmoins le soir même chez moi. Je n'avais plus mon fusil car Wawbebenaisa l'avait volé chez ma belle-mère. Sur le coup, j'avais perdu assez peu de sang, et par la suite l'hémorragie s'arrêta complètement. Malgré les bruits bizarres qui se produisaient dans ma tête, je parvins jusqu'à mon wigwam sans m'évanouir une seule fois. J'y trouvai Shagwawkoosink, Mezhukonong, Nahgauneshkawaw, gendre de Wagetote, qu'on appelait le plus souvent Otopunnebe, à cause de l'ours, son totem¹. À l'instant où je serrais la main de Shagwawkoosink, le sang se mit à couler abondamment de ma blessure.

– Que se passe-t-il, mon fils ? demanda-t-il.

Je désirais plaisanter sur cette affaire et je répondis :

– J'ai joué avec un autre homme, mais l'eau de la *Begwionusko* nous a enivrés, et notre jeu s'est mal terminé...

Sur ces mots, je perdis connaissance. En m'examinant, mes amis se rendirent compte de la gravité de la blessure que j'avais reçue.

J'avais été autrefois très lié avec Otopunnebe et, de son côté, il m'avait toujours témoigné la plus grande amitié. Il se montra extrêmement affecté du malheur qui me frappait, et il prit la décision personnelle d'infliger une correction à Wawbebenaisa pour cette agression injuste. Cet homme, envers qui j'ai toujours éprouvé de vifs sentiments de reconnaissance, notamment pour sa générosité, a connu depuis le sort réservé à tant d'Ojibwa de ce pays : il est mort de faim.

En arrivant chez ma belle-mère, j'avais omis de soulever le capuchon de mon manteau confectionné dans des peaux épaisses d'orignal. Cela m'empêcha de remarquer l'entrée de Wawbebenaisa et de l'entendre venir vers moi. Il est probable que si je n'avais pas eu la tête recouverte de mon capuchon, le coup de tomahawk eût pu s'avérer fatal, alors que la peau d'orignal avait amorti la violence

¹ *Otopunnebe* : nous n'avons pu trouver la signification exacte de ce mot. En effet, si le jeune homme appartient au totem de l'ours (mukkwah), il n'en porte pas le nom. La raison tient au fait qu'il était fréquent d'emprunter un terme anatomique de l'animal totémique. Otopunnebe signifierait « il vient passer l'été » (communication personnelle, Basil Johnston).

du choc. Malgré tout, j'avais eu une fracture du crâne, et l'on peut voir encore une longue cicatrice qui court à l'endroit où le tomahawk est tombé. Cette blessure a été très longue à guérir, mais en revanche je suis resté cloîtré moins longtemps que je ne l'avais craint.

Wawbebenaisa ne perdit pas un instant : il courut se réfugier à notre village de *Menauzhetaunaung*. Quant aux autres Indiens, ils n'avaient jamais chassé le bison dans la prairie, et une peur panique les envahit à l'idée que les Sioux pourraient les attaquer. J'étais trop faible pour voyager. Je savais aussi qu'il n'y avait rien à craindre des Sioux, mais ma belle-mère ne se priva pas de me critiquer durement parce que je ne voulais pas partir avec le reste des Indiens. J'étais convaincu que ma belle-mère avait joué un rôle lors de l'attaque de Wawbebenaisa contre ma personne, et je soupçonnais fort ma femme d'y avoir participé. Je leur dis de s'en aller si tel était leur désir. C'est ce qu'elles firent, emmenant les enfants avec elles.

Pendant ces épreuves, les seules personnes à rester à mes côtés furent Otopunnebe et son cousin, un adolescent de quatorze ans. Ils furent admirables d'attentions et de bontés envers moi, tandis que ceux qui auraient dû me témoigner le plus d'amitié m'avaient abandonné à mon sort. Mon état empira au bout de quatre jours, j'étais incapable de m'asseoir et encore moins de bouger ; le dixième jour, je repris des forces. J'étais quelque peu remis quand on se mit en route pour notre village, en laissant derrière nous les wigwams que les Indiens avaient désertés en toute hâte, et qui contenaient encore des provisions et des biens de valeur.

Notre marchand de fourrures habitait à quelque distance de *Menauzhetaunaung*. Nous nous séparâmes à la croisée des chemins qui menaient l'un au village, l'autre au comptoir, après avoir convenu d'un rendez-vous ultérieur. Tandis que j'allais chez le marchand, Otopunnebe se rendait chez les Indiens. Il me fit plus tard le récit circonstancié de sa visite au village. Dès son arrivée, il alla immédiatement s'asseoir dans la demeure d'un des grands chefs. Wawbebenaisa ne tarda pas à entrer et à s'installer en face de lui. Ils se fixèrent silencieusement pendant un moment. Wawbebenaisa prit la parole le premier :

– Otopunnebe, c'est la première fois que tu visites notre village. Ne crois pas que j'ignore la raison pour laquelle tu es venu de si loin ! Tes frères sont tous morts, ils ont été tués par les Longs Couteaux ¹. Comment peux-tu être assez bête pour appeler frère cet homme à qui j'ai donné une raclée l'autre jour ?

Otopunnebe répondit :

¹ *Longs Couteaux : kitchi mucamon* (Blair : 1911 : 240). Terme par lequel de nombreuses tribus désignaient les Américains. Ce nom aurait été donné d'abord par des Indiens de Virginie à la suite d'une attaque par des Américains armés d'épées (*ibid.*).

– Les Longs Couteaux n'ont jamais tué aucun de mes frères. Même si cela était le cas, je ne saurais tolérer que tu agresses mon ami qui est l'un des nôtres. De quel droit te permets-tu de l'injurier et de le blesser sans aucune raison et sans provocation de sa part ? C'est la vérité, je l'appelle mon frère et j'ai l'intention de le venger en tant que tel. Cependant, j'éviterai de répandre du sang dans la demeure d'un chef qui m'a reçu comme un ami.

Sur ces mots, Otopunnebe saisit la main de Wawbebenaisa et le traîna en dehors du wigwam. À l'instant où il allait plonger son couteau dans le coeur de Wawbebenaisa, le chef, qui était un homme musclé, arrêta son geste, lui arracha son arme et la brisa. Dans la mêlée qui s'ensuivit, trois ou quatre Indiens se jetèrent sur Otopunnebe ; celui-ci, qui était fort vigoureux et qui n'avait pas oublié le but de sa visite, se garda bien de lâcher prise. Wawbebenaisa sortit de la mêlée grièvement blessé avec au moins deux côtes brisées. Otopunnebe était en général un homme tranquille même quand il était ivre, et s'il prenait part à une bagarre, c'était le plus souvent pour défendre un ami, rarement en son nom personnel.

J'étais plutôt satisfait de la leçon infligée à Wawbebenaisa. J'estimais que deux côtes brisées valaient le coup qu'il m'avait assené sur la tête. Nous fêtâmes la victoire en mangeant du gibier que J'avais tué, car j'étais maintenant en voie de guérison. Nous retournâmes ensuite au campement abandonné où nous retrouvâmes les wigwams encore debout. Dix jours plus tard, les anciens occupants revinrent vérifier l'état des possessions qu'ils avaient laissées. Ensuite, mon ami emprunta mon canot et s'en alla à la rivière Rouge où il habitait.

Tous les Indiens qui étaient revenus au campement étaient repartis à *Menauzhetaunaung* avec leurs biens, wigwams compris. Je possédais maintenant assez de viande boucanée pour alimenter ma famille pendant une année ou plus. Après avoir réglé mes affaires au mieux, j'embarquai seul dans un petit canot avec l'intention d'aller à Mackinac, et de là aux États-Unis où j'essaierais de retrouver des membres de ma famille, s'il en existait encore.

Au lac La Pluie, je rencontrai des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont M. Giasson, qui me prévinrent qu'il serait plus prudent d'éviter les gens de la Compagnie du Nord-Ouest, car ils m'en voulaient encore beaucoup de ma trahison. Toutefois, je savais très bien que les gens de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne pouvaient guère m'être utiles puisqu'ils fréquentaient rarement le bas du lac Supérieur. En allant seul là-bas, je verrais inévitablement ceux de la « Nord-Ouest ». En conséquence, j'allai directement trouver mon ancien marchand, M. Tace [Tassé], au comptoir du lac La Pluie. Il se tenait sur les bords du lac quand j'arrivai en canot. Après m'avoir invité à rentrer chez lui, il me demanda d'un air sévère ce que je lui voulais.

– Pourquoi n'allez-vous donc pas chez les vôtres, ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson ?

Je lui répondis que je désirais rentrer dans mon pays.

– Vous auriez dû le faire depuis longtemps.

Je demurai une vingtaine de jours chez M. Tace, et fi me traita tout ce temps avec une grande bonté. Il m'amena ensuite dans son propre canot à Fort-William, où le docteur M'Laughlin ¹ [McLoughlin] envoya un de ses bateaux me chercher pour me conduire à Sault-Sainte-Marie ; de là, M. Ermatinger ² me déposa à Mackinac. Pendant tout le voyage, les gens de la « Nord-Ouest » eurent toujours une attitude de bienveillance à mon égard. Personne ne fit aucune allusion à mes rapports avec la « Baie d'Hudson ».

À Mackinac, je reçus des mains de l'agent des Affaires indiennes du gouvernement américain, le major Puthuff, un canot d'écorce, des provisions et une lettre destinée au gouverneur Cass ³ à Détroit. Je m'embarquai sur un schooner en route pour Détroit ; quant à mon canot, on l'avait attaché au bateau. Un gentleman, dont j'ai oublié le nom et que le major Puthuff avait délégué dans le but de veiller sur moi, m'accompagnait. La traversée dura cinq jours. À notre arrivée, le gentleman débarqua en me demandant de rester à bord et d'attendre son retour. Le jour suivant, comme il n'était toujours pas revenu, je descendis à mon tour. Je remontai une rue et, pendant un moment, je restai immobile à contempler les lieux. Finalement, j'aperçus un Indien que j'approchai en lui demandant d'où il venait. Il me répondit :

– Je suis un Ottawa de Saginaw.

– Tu connais Gishkauko ?

– C'est mon père.

– Et où se trouve son père, Manitugeezhik, ton grand-père ?

– Il est décédé l'automne dernier.

Je lui dis alors d'aller chercher son père. Il l'appela, mais en vain le vieux ne voulait pas venir.

¹ Voir note 4, chapitre XII.

² La famille Ermatinger, d'origine suisse, était bien connue dans le commerce des fourrures. Tanner parle probablement de Charles ou de George Ermatinger qui, tous deux, étaient établis à Sault-Sainte-Marie.

³ Lewis Cass, superintendant des Affaires Indiennes et Gouverneur du Michigan depuis 1813. Cass jouera un rôle prééminent dans la signature de nombreux traités entre les nations indiennes et le gouvernement des États-Unis, traités qui sont à l'origine de leur exil en Oklahoma notamment.

Le lendemain, alors que j'étais retourné dans la même rue, je vis un vieil Indien après qui je me mis à courir. En m'entendant venir, il se retourna, me fixa quelques secondes, l'air inquiet, puis soudain il me prit dans ses bras : c'était Gishkauko. Mais comme il était différent du jeune homme qui, jadis, m'avait capturé ! Il avait beaucoup de questions à me poser, il voulait tout savoir, ce qui m'était arrivé, où j'étais allé, et ainsi de suite. J'essayai de le persuader de me conduire chez le gouverneur Cass, mais cette idée l'effrayait tant que j'échouai à le convaincre. Des Indiens m'ayant renseigné sur l'endroit où habitait le gouverneur, j'y allai de ce pas, la lettre du major Puthuff à la main. Quand je voulus franchir la grille de sa demeure, un soldat qui montait la garde me barra le passage. Je ne parlais pas suffisamment l'anglais pour me faire comprendre ; aussi, quand je vis le gouverneur assis sur la véranda, j'agitai la lettre vers lui. Il ordonna alors au soldat de me laisser passer. Dès qu'il eut ouvert la lettre et pris connaissance du contenu, il me tendit la main. Il fit venir également un interprète afin de s'entretenir longuement avec moi. Gishkauko, qu'on avait appelé, confirma le récit de ma capture et de mes deux années de séjour avec les Ottawa de Saginaw. Le gouverneur m'offrit des vêtements pour une valeur de soixante à soixante-dix dollars et m'envoya habiter chez son interprète dont la maison était située à plus d'un mille de distance. Il me demanda de prendre patience ; le temps pour lui de tenir un grand conseil à *Saint Marys*, sur la rivière Miami ¹, avec des Blancs et des Indiens, et il veillerait à me faire rencontrer les membres de ma famille dans l'Ohio.

J'attendis deux mois, sinon plus. Mon impatience de me mettre en route se faisant de plus en plus grande, je partis avec Benaissa, frère de Gishkauko, et huit hommes qui se rendaient au conseil sur la Miami. Comme j'étais parti à l'insu du

¹ Il s'agit sans nul doute de Saint Marys sur la rivière du même nom en Ohio, où des traités furent signés les 17 septembre et 8 octobre 1818. De 1814 à 1825, on ne compte plus le nombre de conseils qui réunissent les tribus de la région et les autorités gouvernementales dans le but de conduire les premières à signer des traités. En effet, après la signature du traité de Gand, le 24 décembre 1814, qui mettait fin à la guerre entre les États-Unis et le Canada, les tribus indiennes – qui avaient également combattu – se retrouvaient au même point qu'avant 1812, c'est-à-dire que leur souveraineté territoriale était tout autant menacée. Non seulement le traité de Gand ne reconnaissait pas les victoires que les tribus avaient remportées, mais il renforçait encore le traité de Greenville de 1795 par lequel les Indiens avaient cédé une bonne partie de la vallée de l'Ohio à des fins de colonisation. Les tribus (Sauk, Fox, Miami, Shawnee, Potawatomi, Menominee, Ojibwa, Ottawa, etc.) étaient prêtes à reprendre les armes. De leur côté, leurs anciens alliés, les Britanniques qui, pendant les pourparlers, avaient eu l'idée de céder un État réservé aux Indiens (sans exil), étaient contraints d'évacuer sans tarder des points clés : Prairie-du-Chien qui commande une partie du Mississippi, Michilimackinac et Fort-Dearborn (Chicago). À partir de 1816, les autorités gouvernementales américaines feront tout ce qui est en leur pouvoir afin d'obliger les tribus à quitter la région pour les « déserts » de l'ouest. Le gouverneur Clark de l'Illinois, le gouverneur Cass du Michigan, les agents et les interprètes travailleront sans relâche en ce sens. A cet effet, ils étaient mandatés par les Affaires indiennes, qui dépendaient alors du Ministère de la Guerre (le Bureau des Affaires indiennes ne sera créé qu'en 1824). C'est la raison pour laquelle les représentants gouvernementaux sont le plus souvent des militaires.

gouverneur Cass, je n'avais aucune provision à emporter. Nous souffrîmes beaucoup de la faim et nous éprouvâmes de grands moments de fatigue, en particulier après avoir passé les rapides sur la Miami [Maumee]¹ et laissé notre embarcation. De plus, les Indiens que nous rencontrions fréquemment refusaient de nous donner à manger même s'ils ne manquaient de rien. Parfois, nous dormions tout près d'un champ de maïs cultivé par un Blanc, mais nous n'osions pas nous servir alors que les épis étaient mûrs et que nous étions en train de crever de faim. Un soir, nous nous arrêtâmes non loin d'une magnifique maison près de laquelle s'étendait un beau grand champ de maïs. Les Indiens affamés me dirent :

– Shawshawabenase, toi qui es venu de si loin pour rencontrer tes parents, pourquoi n'irais-tu pas rendre une petite visite à ceux-là afin de voir s'ils te donneront à manger ?

J'allai jusqu'à la porte de la maison où je me tins immobile. Les gens étaient attablés et, en me voyant, ils me chassèrent aussitôt. À mon retour, les Indiens s'amusèrent à mes dépens.

Quelque temps après, nous dormions quelque part sur un chemin quand un cavalier s'approcha de nous et s'enquit, en langue ottawa, de notre identité. L'un des Indiens répondit :

– Ottawa et Ojibwa. Mais nous avons aussi un Long Couteau de la rivière Rouge, capturé il y a plusieurs années par Gishkauko.

Apprenant notre lieu de destination, le cavalier, un nommé Ahkunaguzik, déclara :

– Si vous êtes bons marcheurs, vous pourrez atteindre ma maison demain ou après-demain vers midi. Vous pourrez y manger à votre faim. Je dois partir, car si je veux être chez moi demain, il me faut voyager toute la nuit.

Il s'éloigna sur ces mots. Le lendemain, mon état de faiblesse était tel que, pour suivre l'allure de mes camarades, je dus faire porter mes bagages ; aussi l'un prit mon fusil, un autre ma couverture, etc. Le soir venu, nous atteignîmes un des embranchements de la Miami [Maumee]. Il y avait un village indien, un comptoir et quelques familles de Blancs. J'allai voir le marchand à qui j'expliquai notre situation, mais il refusa de nous venir en aide. Le matin suivant, j'étais incapable de faire un pas de plus. Finalement, des Indiens nous portèrent secours, et cela nous permit, le jour d'après, de continuer notre périple et de nous réfugier sous le toit hospitalier de Ahkunaguzik.

¹ *Miami* : c'est-à-dire les rapides de la rivière Maumee dite parfois Miami.

Notre hôte nous attendait avec deux grandes marmites remplies de maïs et de venaison. Il en plaça une devant moi avec des bols en bois et des cuillers, et une autre devant Benaissa. Notre repas terminé, il nous offrit de rester avec lui dix à quinze jours afin de nous reposer des épreuves du voyage. Il possédait du maïs en grande quantité et la région était giboyeuse. Je lui répondis que, pour ma part, j'avais espéré depuis longtemps entreprendre ce voyage qui touchait à son terme et que, de plus, j'étais extrêmement impatient de savoir si des membres de ma parenté étaient encore vivants. Toutefois, j'ajoutai que je serais très heureux de me reposer chez lui quelques jours, et que je lui serais encore plus reconnaissant s'il voulait bien me prêter un cheval jusqu'à *Kauwissenokiug*, c'est-à-dire *Saint Marys* sur la Miami ¹.

– Je te répondrai plus tard, dit notre hôte.

Et, en effet, deux ou trois jours après cette conversation, un matin à l'aube, alors que nous étions en train de préparer nos bagages pour le départ, il vint à moi, conduisant un beau cheval. Il me dit en me tendant la bride :

– Voilà, je te l'offre pour le voyage.

Je ne lui répétais pas que je comptais laisser la bête à *Kauwissenokiug* car je le lui avais déjà dit ; dans ces cas-là, les Indiens n'aiment pas que l'on répète inutilement la même chose.

Je parcourus en deux jours la distance qui me séparait de l'endroit où se tenait le conseil. Les Indiens n'étaient pas encore rassemblés, mais il y avait déjà quelqu'un sur place, chargé de distribuer des provisions aux arrivants. Je venais à peine d'arriver que j'étais saisi par de violentes attaques de fièvre récurrente. Si je n'étais pas constamment condamné à être couché, cette maladie n'en était pas moins douloureuse et angoissante.

Dix jours passèrent. Un jeune homme ottawa, que Benaissa avait envoyé pour me nourrir et me soigner, alla rendre visite aux Potawatomi dont le campement était situé de l'autre côté de la rivière. Ces Indiens venaient d'arriver, et ils fêtaient l'occasion en s'enivrant. Vers minuit, on me ramena le jeune homme complètement soûl, et quelqu'un le poussa à l'intérieur du wigwam en disant :

– Il faut prendre soin de ton jeune compagnon car il a fait des bêtises.

J'appelai tout de suite Benaissa afin d'allumer un feu. Le jeune homme était debout, un couteau à la main, le bras et une partie du corps recouverts de sang. Les autres n'arrivaient pas à le convaincre de s'étendre, mais il le fit sur mon ordre.

¹ Voir note 12.

J'interdis aux Indiens de faire une enquête sur ce qui s'était passé, et je leur demandai d'oublier le couteau ensanglanté.

Le jeune Ottawa dort profondément. Le matin, il ne se souvenait absolument de rien, croyant uniquement s'être soulé la veille. Il ressentait un grand creux à l'estomac, et disait qu'il lui fallait se hâter de préparer un repas. Il fut atterré et consterné quand je lui annonçai qu'il avait tué un homme. Il se rappelait vaguement que, dans son ivresse, il s'était mis à pleurer en pensant à son père assassiné par des Blancs exactement à cet endroit plusieurs années auparavant. Il montra la plus vive inquiétude pour sa victime, qui n'était pas encore décédée, et il courut à son chevet. Les Potawatomi nous apprirent que, la veille, mon jeune compagnon s'était approché d'un Indien endormi ou peut-être ivre mort. Il lui avait alors porté des coups de couteau sans motif préalable car aucune parole n'avait été échangée et, apparemment, il ignorait jusqu'à son identité. Les membres de la parenté du blessé ne firent aucun reproche au jeune Ottawa, mais l'interprète du gouverneur Cass lui adressa une verte semonce. Il était évident pour tout le monde que non seulement le blessé ne se remettrait jamais, mais qu'il était à l'agonie. Nous préparâmes des cadeaux, l'un offrant une couverture, l'autre une pièce d'étoffe, et ainsi de suite. Quand mon compagnon revint, il prit les cadeaux et s'en retourna immédiatement les déposer aux pieds du mourant, disant à toute la parenté qui se tenait autour :

– Mes amis, comme vous le savez, j'ai tué cet homme, votre frère. Je ne savais pas ce que je faisais. Je n'avais aucun ressentiment contre lui. Je l'ai rencontré il y a quelques jours à notre campement et j'étais heureux de le voir. Mais l'ivresse m'a fait perdre la raison, aussi ma vie vous appartient-elle. Je suis pauvre et je suis parmi des étrangers, mais ceux qui m'ont amené jusqu'ici seront heureux de m'aider à revoir ma famille. Aussi m'ont-ils envoyé auprès de vous avec ces petits cadeaux. Ma vie est entre vos mains, mes présents sont devant vous, choisissez ! Mes amis ne vous reprocheront pas votre décision.

Il s'assit alors près du blessé, tête baissée, les mains devant les yeux, attendant qu'on vînt le frapper. Mais la mère de la victime, une vieille femme, s'approcha de lui et prit la parole :

– Je peux répondre en mon nom personnel et au nom des mes enfants que nous ne désirons pas attenter à ta vie. Seulement, je ne peux guère te promettre de te protéger de la vengeance de mon mari qui est absent. Quoi qu'il en soit, j'accepte tes cadeaux. Je ne manquerai pas d'user de toute mon influence auprès de mon mari. Je sais que ni la haine ni l'intention de tuer n'ont guidé ta main. Alors, pourquoi ta mère devrait-elle te pleurer comme je pleure mon fils ?

Sur ces mots, elle prit les présents. On rapporta toute l'affaire au gouverneur Cass qui se montra satisfait de la tournure des événements.

Le lendemain, l'homme mourut, et quelques Indiens de notre groupe aidèrent le meurtrier à creuser la tombe. Quand la fosse fut prête, le gouverneur envoya porter des cadeaux de valeur (couvertures, étoffes, etc.) pour le défunt. Ils furent entassés, avec d'autres, au bord de la fosse en attendant d'être enterrés avec le corps, selon la coutume indienne. Cependant la mère, au lieu de les faire mettre en terre, proposa aux jeunes hommes de les parier au jeu. Comme il y avait beaucoup d'objets, on eut recours à différents jeux et concours : tir, saut, lutte, etc. Ainsi, le plus beau tissu d'étoffe fut-il réservé au gagnant de la course à pied, qui s'avéra être le meurtrier en personne !

Aussitôt après, la mère appela le jeune Ottawa à ses côtés et lui tint ce langage :

– Jeune homme, mon fils, qui vient de mourir, m'était très cher. Je crains de le pleurer beaucoup et longtemps. Je serais particulièrement heureuse si tu voulais bien prendre sa place en m'aimant et en veillant sur moi. Une seule chose m'inquiète : la colère de mon mari...

En entendant ces paroles, l'Ottawa, qui était fort reconnaissant à la femme de lui avoir sauvé la vie, accepta de tout cœur la proposition. Mais entre-temps le gouverneur, ayant entendu dire que des amis du défunt étaient décidés à le venger, envoya son interprète auprès du jeune homme afin de l'aider à regagner son pays sans perdre une seconde. Il commença par refuser, mais il dut céder sous la pression de Benaissa et de moi-même qui nous étions rangés à l'avis du gouverneur. On l'aida à faire ses préparatifs de départ et il partit pendant la nuit. Seulement, au lieu de fuir tout de suite comme nous l'avions incité à le faire, il alla se cacher dans les bois à une centaine de yards de ma demeure.

Très tôt le lendemain matin, j'aperçus deux amis du défunt s'approcher de chez moi. Comme je leur prêtais l'intention de perpétrer quelque acte de violence, je fus tout d'abord alarmé, puis je vis qu'ils ne portaient pas d'armes. Ils rentrèrent et s'assirent. Après avoir gardé longtemps le silence, l'un deux commença :

– Où est donc passé notre frère ? Il nous arrive d'être seuls parfois chez nous, et nous aimerions tant lui parler.

Je répondis qu'il venait à peine de sortir et qu'il ne tarderait pas à revenir. Ils restèrent sur place en insistant pour le voir. Je finis par sortir sous prétexte d'aller le chercher, alors que je savais très bien ne pas pouvoir le trouver. Pendant tout ce temps, l'Ottawa avait pu observer, de sa cachette, la visite des deux Potawatomi ; ayant conclu que leur geste n'avait rien d'inamical, il était venu me rejoindre. Les deux amis vinrent lui serrer la main et lui montrèrent la plus grande sympathie. Nous apprîmes, par la suite, que les rumeurs prétendant qu'on voulait venger la mort du Potawatomi étaient fausses.

Chapitre XIV

Voyage au Kentucky – Attitudes hostiles ou amicales des Blancs – Rencontre de mon frère Edward – Le gouverneur Clark – Retour au lac des Bois – Bontés des Potawatomi – Mackinac.

[Retour à la table des matières](#)

Au moment où le conseil tirait à sa fin, le gouverneur Cass m'invita à dîner. Au cours du repas, on servit du vin et plusieurs gentlemen voulurent trinquer avec moi. Inutile de dire qu'en sortant de table, j'eus les plus grandes difficultés à regagner ma demeure. Quelques jours plus tard, l'interprète me dit que le gouverneur était curieux de savoir si j'avais acquis ce goût passionné que les Indiens éprouvent en général pour les boissons spiritueuses et si, dans l'ivresse, je me comportais comme eux ¹. Lors de ce dîner, je n'avais pas ressenti l'effet du vin au point de m'oublier ou de perdre la tête ; d'ailleurs, j'étais rentré directement chez moi où je m'étais couché en attendant de retrouver toute ma lucidité.

Des Potawatomi avaient volé le cheval que mon vieil ami Ahkunaguzik m'avait prêté. Heureusement, des jeunes hommes qui accompagnaient mon ami Benaissa retrouvèrent la bête et je pus la rendre à son maître présent au conseil. Le gouverneur Cass, en apprenant la générosité de Ahkunaguzik à mon égard, ordonna qu'on lui offrît une belle selle de grande valeur. Pendant un temps, mon vieil ami s'entêta à refuser le cadeau : finalement, on le convainquit d'accepter, ce qui nous valut un petit morceau de reconnaissance :

¹ On ne trouvera pas étonnant que le gouverneur Cass s'inquiétât de cette façon quand on sait qu'il avait la réputation d'être un farouche partisan de la tempérance. À ce sujet, Henry R. Schoolcraft rapporte comment, lors du fameux traité de Prairie-du-Chien en 1825, Cass fut à l'origine d'une plaisanterie douteuse. À cette occasion, les Indiens s'étaient plaints à plusieurs reprises de ce que le gouvernement américain refusât de leur distribuer des spiritueux, et ils avaient fini par l'accuser de parcimonie. Cass fit alors remplir des marmites contenant plusieurs gallons d'eau-de-vie qu'on posa par terre. Il convia ensuite les Indiens et leur tint un discours dans lequel il les mettait en garde contre « le péché et la folie de l'ivrognerie ». Après quoi, il ordonna que chaque marmite fût renversée sur le sol. Inutile d'ajouter que les Indiens n'apprécièrent guère la plaisanterie ! (*in* Drinnon : 1972 : 62).

– Il faut remercier les anciens de qui j'ai reçu les enseignements quand j'étais enfant, il y a de nombreuses années. Ils me disaient alors de faire le bien autour de moi, et de témoigner de la bonté envers les pauvres, les malheureux et particulièrement les étrangers venus d'un lointain pays. Ils me disaient encore que, si je leur obéissais, le Grand Esprit n'oublierait jamais de veiller sur moi et de récompenser ma conduite. Voyez aujourd'hui comme je suis généreusement et honorablement payé de retour, alors que j'ai fait si peu pour cet homme !

Il tenta de me persuader d'accepter le cheval car, disait-il, il en avait d'autres, et la selle avait beaucoup plus de valeur que la monture. Je déclinai son offre à plusieurs reprises, mais il revint si souvent à la charge que j'acceptai à condition qu'il s'occupât du cheval jusqu'à mon retour. Le gouverneur m'offrit des biens pour une valeur de cent vingt dollars. J'avais une longue route à faire, et je me procurai un cheval pour la somme de quatre-vingts dollars en échangeant une partie des biens que j'avais reçus. Il y avait au conseil des Blancs parmi lesquels se trouvaient deux habitants du Kentucky qui connaissaient ma famille ; cela n'a rien d'étonnant quand on sait que l'un d'entre eux avait vécu enfant dans la famille d'une de mes sœurs.

Bien que ma santé laissât encore à désirer, je partis avec ces deux hommes. Au bout de quelques jours, mon état avait empiré au point que je ne pouvais plus me tenir à cheval. Mes deux compagnons décidèrent d'acheter un esquif dans lequel je pris place avec l'un d'entre eux, tandis que l'autre conduisait les chevaux par la route. Les écluses à moulin et autres obstacles que l'on trouve en grand nombre dans cette partie de la Grande Miami, ralentirent et compliquèrent singulièrement notre descente. De plus, ce voyage fut extrêmement pénible à cause de ma maladie. A la fin, j'étais dans un tel état de faiblesse que je pouvais à peine bouger ; en désespoir de cause, je m'arrêtai près de la maison d'un pauvre homme qui vivait sur les bords de la rivière. Comme il semblait me prendre en pitié et montrait quelque penchant à m'aider, je décidai de rester avec lui. Quant à mon compagnon, il me fit comprendre qu'après être allé jusqu'à l'Ohio, il reviendrait me chercher ou enverrait quelqu'un à sa place.

L'homme chez qui je m'arrêtai parlait quelques mots d'ottawa. Il fit tout son possible pour m'être agréable jusqu'à ce que mon neveu, envoyé par mes amis du Kentucky, vînt me chercher. Mon neveu m'apprit la mort de mon père et me donna quelques détails sur des parents encore vivants. Avant de revoir Gishkauko à Détroit, j'avais toujours cru que la plus grande partie de ma famille (sinon toute) avait été massacrée par Manitugezhik et ses amis, une année après ma capture.

Le voyage jusqu'à Cincinnati fut long et pénible. Après une halte dans cette ville, nous descendîmes l'Ohio dans un esquif. Mes accès de fièvre revenaient maintenant tous les jours, et j'étais agité par de tels frissons que nous devions nous arrêter à chaque fois ; inutile d'ajouter que notre descente était fort lente. Il y avait avec nous un homme qui aidait mon neveu à m'installer dans l'embarcation ou à

m'en sortir, car je n'avais plus la force de marcher ou de me tenir debout tant j'étais devenu un véritable squelette.

Je me souviens d'une fois où, après avoir voyagé par une journée sombre et nuageuse, nous arrivâmes en vue d'une belle et grande maison entourée d'une exploitation agricole prospère. La nuit était tombée au moment où nous quittions notre embarcation. Mes deux compagnons me soutinrent par les bras, que dis-je, me traînèrent jusqu'à la maison où mon neveu exposa notre situation au propriétaire. Il lui dit, entre autres, que j'étais dans un tel état de faiblesse qu'il serait extrêmement dangereux pour moi – sinon fatal – de continuer plus loin. Mais le propriétaire nous refusa l'hospitalité pour la nuit, et quand mon neveu insista à nouveau, il nous jeta dehors avec violence et grossièreté. La nuit était maintenant très avancée, et la distance qui nous séparait de la prochaine habitation était de plus d'un mille. Comme elle était située à l'intérieur des terres, nous ne pouvions emprunter notre esquif pour y aller. Mes deux compagnons me soutenant, nous poursuivîmes notre route. Il était sûrement passé minuit quand nous arrivâmes devant une grande maison de briques. Les habitants devaient être couchés car il n'y avait aucune lumière aux fenêtres. Mon neveu frappa à la porte et un homme ne tarda pas à lui ouvrir. Dès qu'il me vit, il s'empressa aussitôt à mes côtés pour m'aider à entrer chez lui ; ensuite il appela sa femme et ses filles afin qu'elles servent à manger aux deux hommes. Il m'administra des médicaments et me fit conduire dans un lit où je dormis paisiblement jusqu'à une heure avancée de la matinée. Je demurai chez ces gens presque toute la journée suivante, et ils me traitèrent toujours avec une grande bonté. À partir de ce jour-là, je commençai à me remettre peu à peu et finis par atteindre sans trop de difficulté l'endroit où habitaient les enfants de ma sœur.

Je passai aussi une nuit chez l'un de mes neveux, John, et j'allai dans la maison d'un de ses frères où je restai alité pendant environ un mois. Un jour, on me fit comprendre qu'une lettre était arrivée pour moi. On eut beau me la lire à plusieurs reprises, je n'en saisis pas un seul mot. Depuis mon arrivée ici, je restais couché et presque personne ne venait me visiter, aussi je n'avais appris ni à comprendre les autres ni à me faire comprendre. Cependant, dès que j'entraî en convalescence, je commençai à sortir, et lorsqu'une seconde lettre arriva pour moi, je pus en interpréter le contenu. Elle venait de mon frère Edward dont je n'ai jamais oublié le nom. Il écrivait qu'il était allé me chercher à la rivière Rouge et qu'un de mes oncles, vivant à une centaine de milles d'ici, m'invitait chez lui.

À la pensée qu'Edward était à la rivière Rouge, j'éprouvai une grande inquiétude pour lui. Je fis immédiatement venir mon cheval dans l'intention de partir à sa recherche. La nouvelle de mon départ ne tarda pas à s'ébruiter, car une trentaine de voisins vinrent me voir afin de me dissuader de m'en aller. Comprenant qu'il serait impossible de me fléchir, ils s'inclinèrent de bonne grâce en m'offrant, qui un shilling, qui deux shillings, qui des sommes plus importantes. Je m'éloignai à cheval. Je n'avais pas parcouru dix milles que je me sentais déjà

fatigué et souffrant. Je dus m'arrêter chez un nommé Morgan où je passai quatre jours. Au moment de repartir, les voisins vinrent à nouveau me faire des cadeaux ; tandis que l'un mettait du pain dans mon sac, l'autre attachait un cochon de lait à ma selle, etc. Grâce à eux, je me retrouvai pourvu de vivres et riche d'un peu d'argent.

J'aurais bien voulu aller à Détroit, mais je me sentais encore très faible. Mon hôte proposa fort aimablement de m'accompagner à Cincinnati. J'avais découvert que cela me rendait malade de dormir dans une maison, et, au cours du voyage, je refusai constamment de le faire. Pendant que M. Morgan couchait dans les maisons où nous faisons halte pour la nuit, je choisisais un endroit à l'extérieur pour m'allonger et dormir. Cette décision eut des conséquences sûrement bénéfiques puisque je recouvrai en partie la santé. M. Morgan me quitta à Cincinnati et je continuai seul la route. Je n'avais plus rien à me mettre sous la dent depuis un moment quand, un jour, j'aperçus un vieil homme qui se tenait sur le pas de sa porte. En me voyant, il se mit à crier : « Arrêtez ! venez ! ». Je ne pouvais comprendre que ces deux mots, et je savais à l'expression de son visage et à ses manières, que ses intentions étaient amicales. J'entrai aussitôt dans la cour de sa ferme. Il prit mon cheval, le nourrit abondamment de maïs et m'invita ensuite à pénétrer chez lui où il me donna à manger. Malheureusement je ne pus rien avaler. Il m'offrit alors des noix que je grignotai. Constatant que j'étais impatient de repartir et que mon cheval était repu, il me l'amena et le sella. Je lui offris de l'argent, mais il refusa.

Quelques jours plus tard, je m'arrêtai près de la cour d'une ferme où s'entassaient de grandes quantités d'épis de maïs. Mon cheval était affamé. Je mis pied à terre, et sortant un dollar de ma poche, je le tendis à un homme qui se tenait là. Je comptai ensuite dix épis de maïs que je plaçai devant mon cheval. J'essayai de faire comprendre que j'avais faim, mais on ne voulait rien entendre. J'entrai donc à l'intérieur de la ferme où une femme se montra fort mécontente de me voir. Apercevant un morceau de miche de pain, je le montrai de la main que je portai ensuite à ma bouche, mais comme la femme ne semblait pas capable d'interpréter ce signe, je pris le pain en le mettant devant ma bouche comme si j'allais le manger. Elle appela aussitôt l'homme qui se précipita à l'intérieur, m'arracha le pain et me poussa violemment vers la porte. Il alla ensuite ôter le maïs à mon cheval et me fit signe de déguerpir.

J'arrivai ensuite à une grande maison de briques où, dans l'espoir d'être mieux reçu, je décidai de tenter encore ma chance. Comme j'approchais, un très gros homme vint vers moi m'interpellant rudement. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, constatant tout de même qu'il m'interdisait l'entrée de sa cour. J'étais prêt à passer mon chemin, et je m'apprêtais d'ailleurs à le faire, lorsqu'il courut vers moi et saisit mon cheval par la bride. Il parlait sans arrêt et je ne comprenais toujours rien ou presque rien. En revanche, je devinais qu'il me maudissait, me prenant pour un Indien. Il tenta même de m'arracher le fusil des mains. J'ai appris par la suite

que c'était un magistrat, propriétaire d'une auberge. Au moment de ces événements, j'étais malade, affamé et irritable, aussi, quand je réalisai qu'il voulait s'emparer de mon fusil, je devins rouge de colère. Je tenais à la main un bâton de hickory de la grosseur de mon pouce et d'une longueur de trois ou quatre pieds : je lui en assenai un tel coup sur la tête qu'il lâcha prise. Je n'attendis pas sa réaction pour m'éloigner. Deux jeunes cavaliers, qui semblaient être des voyageurs et qui s'étaient tenus jusque-là à cheval près de la maison, vinrent me rejoindre. Nous fîmes route ensemble.

J'ai gardé de ce voyage un souvenir pénible et désagréable. Affaibli, déprimé et solitaire, je progressais lentement jour après jour. Mon air étique et affamé provoquait bien peu de sympathie parmi les gens rencontrés. J'étais disposé à dormir dans les bois, ce que je faisais d'ailleurs, mais il n'était pas facile de tuer du gibier, d'autant que mon état de santé ne me permettait guère de m'éloigner de la route pour chasser. J'étais maintenant presque parvenu à la source de la Grande Miami ¹. Une nuit, alors que j'avais offert un dollar à un fermier qui m'avait chassé en refusant de me restaurer ou de nourrir mon cheval, j'allai coucher dans les bois. J'attendis que le fermier fût endormi pour aller chercher des épis de maïs destinés à mon cheval. Quant à moi, je mangeai un morceau de poulet acheté la veille pour vingt-cinq cents. Le lendemain, j'avais repris des forces.

J'étais maintenant parvenu à un point où les distances entre les habitations se faisaient de plus en plus grandes. J'eus la chance de trouver et d'écorcher un cochon errant en forêt. J'avais enfin à manger. La viande de cochon suspendue à ma selle, je continuai mon chemin et rencontrai à l'embouchure de la Miami au lac Érié ² un marchand que je connaissais bien et qui parlait ottawa aussi bien que moi. Je lui demandai de me donner quelque chose pour mon cheval, mais il refusa, allant jusqu'à m'ordonner de partir. En revanche, il voulait bien me donner du maïs en échange du cochon qu'il confondait avec de la viande d'ours. N'appréciant guère ses manières, je refusai et franchis la rivière pour aller dormir dans les bois.

J'eus une nouvelle attaque pendant la nuit. Le matin suivant, je constatai que mon cheval s'était échappé. J'eus peine à suivre sa trace ; en arrivant près de la rive, face au comptoir du marchand dont je viens de parler, j'aperçus la bête de l'autre côté. Je priai le marchand de renvoyer ou de m'amener mon cheval, car j'étais trop malade moi-même pour le faire, mais il répliqua par la négative. Je lui demandai ensuite de m'envoyer un canot car, dans l'état où j'étais, je craignais d'aller dans l'eau, mais il repoussa ma prière et je dus traverser à la nage. Je repris mon cheval et regagnai mon campement où je dus me reposer toute la journée, trop épuisé pour voyager.

¹ C'est-à-dire *Indian Lake*, Ohio.

² Rivière Miami et Érié : ancien nom donné à la partie de la Maumee, juste en amont de Toledo, Ohio.

Le lendemain, je me mis en route et j'eus la bonne fortune de tomber sur une femme assez accueillante pour m'offrir l'hospitalité. Après avoir nourri mon cheval, elle m'offrit du porc salé. J'étais absolument incapable d'avalier cette nourriture et je la lui rendis. Elle me présenta alors de la venaison crue dont je prélevai une bonne part. Elle m'invita à m'attabler, mais je la remerciai, lui expliquant que je préférais aller dans les bois choisir un endroit paisible pour camper et faire cuire la viande. Mon repas n'était pas encore tout à fait prêt quand son petit garçon m'apporta du pain et du beurre frais.

Le jour suivant, je suivis un chemin éloigné des villages et des fermes. Je ne voulais pas m'arrêter au village d'Ahkunaguzik ; en effet, je lui étais suffisamment obligé, et je craignais qu'il m'exhortât à prendre son cheval. J'étais parvenu à une centaine de milles de Détroit quand la maladie m'immobilisa complètement. Je décidai de prendre du tartre émétique que j'avais reçu du docteur M'Laughlin [McLoughlin] au lac La Pluie, et que je transportais depuis longtemps sur moi. Je venais d'avalier mon médicament quand il se mit à pleuvoir alors que le temps était déjà très froid. La pluie aidant, je me retrouvai tout trempé, et, peu après, des crampes violentes me secouèrent tout le corps. Dès la fin de la pluie, l'eau du ruisseau près duquel je campais gela entièrement. Une forte fièvre s'était emparée de moi, et je ne pus m'empêcher de casser la glace pour m'immerger dans l'eau. Je restai quelque temps ainsi, plongé dans de grandes souffrances, sans pouvoir bouger et sans espoir de guérison. Enfin, deux postiers vinrent à passer, dont l'un parlait un peu ma langue, mais, obligés de poursuivre leur voyage en toute hâte, ils furent impuissants à m'aider.

Mes forces revinrent peu à peu, et je pus reprendre la route. J'étais à deux journées de Détroit quand je croisai un homme, une pipe sioux 4 la main. Cet homme ressemblait tant à mon père qu'il attira aussitôt mon attention. Je tâchai par tous les moyens de l'arrêter, mais il me jeta à peine un regard et continua son chemin. Deux jours plus tard, j'apprenais à Détroit que cet homme était bien mon frère, comme je l'avais supposé. Cependant, le gouverneur m'empêcha de partir à sa recherche ; il présumait, à juste titre, que ma venue à Détroit serait vite connue de tous les habitants des comptoirs et que mon frère, en les visitant, apprendrait ma présence dans cette ville. Il avait raison : trois jours après mon frère arrivait. Il me serra longtemps dans ses bras. J'ignorais l'anglais, et nous conversâmes avec le secours d'un interprète. Un peu plus tard, il coupa mes longs cheveux que jusque-là j'avais portés à la mode indienne, retenus en torsades. Nous rendîmes visite au gouverneur Cass qui montra une vive satisfaction de me voir abandonner les vêtements des Indiens au profit des vêtements des Blancs ; il restait cependant que ces derniers étaient extrêmement inconfortables et que, pour être à mon aise, je devais de temps en temps remettre les premiers.

J'essayai de persuader mon frère, à qui je parlais toujours par l'intermédiaire d'un interprète, de me suivre à mon lieu de résidence du lac des Bois. Ce fut lui qui au contraire me convainquit de l'accompagner sur l'heure à sa maison située au-

delà du Mississippi. Le commandant militaire de Fort-Wayne nous entourait d'une bienveillante attention et, grâce à lui, notre voyage se passa fort agréablement. Quarante jours plus tard, nous arrivions en amont du Mississippi, à environ quinze milles de *New Madrid* où Edward et un autre de mes frères habitaient. Nous allâmes tous les trois à Jackson, à quinze milles de Cap Girardeau, où deux autres de mes sœurs vivaient. Nous étions bien six ou sept personnes à nous mettre en route pour le Kentucky. Nous traversâmes d'abord le Mississippi juste en amont de Cap Girardeau, avant de parvenir au Kentucky (passant par Golconda sur l'Ohio), où j'avais encore quelques parents non loin des petits villages de Salem et de Princeton ¹.

La nuit précédant mon arrivée, ma sœur Lucy avait rêvé qu'elle me voyait traverser le champ de maïs entourant sa maison. Elle avait dix enfants. Parents, amis, voisins accoururent de partout pour assister à ma rencontre avec mes deux sœurs. Nous ne pouvions guère parler, mais pourtant elles versèrent bien des larmes ainsi que la plupart des témoins qui nous entouraient. Le lendemain de mon arrivée était un dimanche, et il y avait foule à la maison de ma sœur, lorsque nous célébrâmes l'office divin. Mon beau-frère, Jeremiah Rukker, essaya de trouver dans le testament de mon père quelque héritage qui m'eût été légué. Il m'amena même à la cour de Princeton où il me présenta à des gens, mais il n'y avait rien à faire. Ma belle-mère, qui vivait non loin, me fit don de cent trente-sept dollars.

Sept de mes parents, hommes et femmes, me suivirent à Scottsville où un oncle m'attendait. Une collecte effectuée en ma faveur rapporta cent dollars. En passant par Hopkinsville, le colonel Ewing, après m'avoir invité à me tenir à ses côtés, réunit la même somme en moins d'une heure. Ce gentleman m'a toujours témoigné beaucoup de bonté et une grande attention. À ce jour, il reste pour moi un ami attentif et fidèle. Je retournai chez ma belle-mère où je fis les préparatifs en vue de mon retour au lac des Bois. La plupart de mes parents étaient rentrés chez eux ; seuls mon frère et sa femme comptaient voyager avec moi. J'habitais chez Edward, près de *New Madrid*, quand, après un voyage à Jackson, j'eus une rechute. Grâce à l'amitié et à la charité des gens que j'avais rencontrés, je possédais maintenant cinq cents dollars en argent. Mon frère était d'opinion qu'il était dangereux de voyager seul avec cette somme d'argent, et il refusa de m'abandonner à moi-même.

Nous quittâmes donc ensemble Jackson pour Saint-Louis où le gouverneur Clark ² nous reçut avec une grande courtoisie. Il avait assisté mon frère dans ses

¹ L'itinéraire parcouru par Tanner est impressionnant : il traverse le Michigan, l'Ohio jusqu'au Kentucky, puis il refait le même chemin en sens inverse jusqu'à Détroit pour en repartir aussitôt en direction de New Madrid, Missouri, en passant par Fort Wayne, Indiana !

² Bien entendu, il s'agit de William Clark qui, avec Meriwether Lewis, avait ouvert la voie vers le Pacifique en 1805-06, et que Tanner avait regretté de ne pas rencontrer lors de son séjour dans un village mandan du haut Missouri. Après leur retour, les deux explorateurs furent couverts de gloire. Tandis que Lewis, nommé gouverneur de la Louisiane, mourait de façon mystérieuse en 1809, Clark était nommé gouverneur de l'Illinois. Il avait élu domicile à Saint-Louis. On

recherches, et n'hésita pas à me proposer ses services afin de m'aider à mener à bien mon projet qui consistait à sortir ma famille du territoire indien. Mon frère estimait que, pour cela, il fallait s'entourer d'un commando capable, en cas de nécessité, d'enlever les enfants. Je n'étais pas d'accord. Un jour que j'étais seul, j'allai rendre visite au gouverneur Clark et le priai de ne pas écouter mon frère. Après tout, expliquai-je, il connaissait très mal le pays où je me rendais et, de plus, les moyens qu'il préconisait étaient mauvais. En vérité, je ne voulais ni de mon frère ni de personne, car je savais qu'aucun Blanc ne pourrait supporter les rigueurs du voyage et vivre sous un wigwam pendant tout l'hiver comme je serais obligé de le faire : de toute évidence, mon frère serait plus encombrant qu'utile. Le gouverneur Clark voulait m'envoyer au lac des Bois par le haut Mississippi ; quant à moi, je manifestais peu de penchant à emprunter cette voie dans la mesure où je devais traverser le pays des Sioux. Le gouverneur me donna un bateau du genre Mackinac – assez grand pour transporter soixante hommes – avec un équipage pour le gouverner. En outre, il offrit trois barils de farine, deux de biscuits, des fusils, des tentes et des haches. Ayant convaincu mon frère de rentrer, je m'embarquai. Le courant du Mississippi au-dessous du Missouri prouva très vite qu'un grand et lourd bateau de ce type n'était pas adapté au voyage que j'entreprenais et que, de plus, il risquait de faire échouer mon entreprise. En conséquence, je débarquai à Portage-des-Sioux¹ pour continuer dans un petit canot avec deux hommes, jusqu'à la source de la rivière Illinois². J'arrivai ensuite à Chicago.

J'avais sur moi une lettre du gouverneur Clark destinée à M. M'Kenzie, l'agent des Affaires indiennes à Chicago. Comme il n'y avait pas de bateau en partance pour Mackinac, il équipa un grand canot d'écorce avec des Indiens pour le manœuvrer. Cependant, les membres de mon équipage s'arrêtèrent quelques jours pour s'enivrer et, entre-temps, un bateau arriva sur lequel je pus enfin m'embarquer. J'attendais depuis dix jours à Mackinac quand le capitaine Knapp, de la surveillance maritime, m'offrit de monter sur une patache en route pour l'île Drummond. C'est ainsi que je fis la connaissance du docteur Mitchell et du colonel Anderson, un agent des Affaires indiennes. Ils me témoignèrent une grande amitié, et le colonel Anderson fit les arrangements nécessaires pour que j'atteigne Sault-Sainte-Marie sans encombre.

Les ennuis commencèrent au « Sault » où je fus retenu deux ou trois mois pour la simple raison que je dus attendre le colonel Dickson qui devait m'amener au lac Supérieur. Il m'empêcha même de prendre place dans un bateau de la Compagnie du Nord-Ouest qui fit la navette au moins trois fois entre le « Sault » et le lac Supérieur. Enfin le colonel fut prêt à partir et je montai à bord de son canot. À

rapporte qu'il avait une grande influence auprès des Indiens qui avaient nommé Saint-Louis « la ville de Tête Rouge » à cause de la couleur des cheveux du gouverneur.

¹ Portage-des-Sioux, situé à quelque 24 kilomètres de Saint-Louis sur les bords du Mississippi.

² Le narrateur se trouve au confluent des rivières Kankakee et Illinois, près de Joliet, Illinois.

peine étions-nous éloignés du rivage qu'il me tendit une rame en m'ordonnant de me mettre au travail. Ma santé était encore bien vacillante, mais cela ne le gênait guère. J'étais épuisé, littéralement à bout de forces, quand il eut la bonne idée de m'abandonner sur une plage à vingt milles en amont de Fort-William. Je trouvai là M. Giasson chargé de veiller sur des biens de la Compagnie de la Baie d'Hudson. J'étais furieux du traitement que le colonel Dickson m'avait infligé et, en le quittant, je lui fis savoir ma façon de penser. Je lui dis, entre autres, que, quoiqu'il m'eût laissé si loin avant la fin du voyage, j'atteindrais quand même *Menauzhetaunaung* [lac des Bois] avant lui. Confiant tous mes bagages aux soins de M. Giasson, je montai dans un petit canot conduit par un vieux Français engagé par moi. De fait, une traversée rapide nous permit de toucher l'autre côté du lac bien avant notre colonel.

Toute ma famille se portait bien. Le jour suivant, quelqu'un vint m'annoncer que « l'Anglais à tête rouge » – tel était le sobriquet que l'on donnait au colonel Dickson – s'apprêtait à me rendre visite. Il allait entrer chez moi quand je criai de l'intérieur :

– Ainsi donc vous venez chercher l'hospitalité chez moi ? Mais ne m'avez-vous pas abandonné sur le rivage d'un lac alors que j'étais loin de ma demeure et loin de tout secours ? Je ne saurais accueillir quelqu'un comme vous dans mon wigwam ; aussi je fais le vœu que vous n'y pénétriez pas.

Je savais bien qu'il venait me demander quelque chose à manger, mais j'étais bien décidé à refuser de le voir ou de lui donner quoi que ce soit. Il quitta notre village et emprunta la route des Indiens qui mène à la rivière Rouge. Le niveau de la rivière était inhabituellement bas pour la saison ; par la suite, on apprit qu'il avait fait un voyage extrêmement difficile, sans compter qu'il avait failli périr de faim. On trouve sur cette route un cimetière indien clôturé où l'un de mes beaux-frères, une fille d'Otopunnebe et d'autres parents à moi sont enterrés. La plupart de ces sépultures sont en général bien protégées, mais cela n'empêcha pas le colonel Dickson de défoncer les clôtures et d'abattre les petites constructions érigées tout au-dessus. Cette conduite indigna profondément les Indiens. Ils menacèrent d'attenter à sa vie, et ils l'auraient certainement fait s'ils en avaient eu l'occasion. Mais le colonel s'en alla à Pembina, puis au lac Traverse, et on ne le revit jamais en pays ojibwa.

Quelques jours après mon arrivée à *Menauzhetaunaung*, l'un de mes enfants tomba malade et mourut, victime de la rougeole, une maladie qui, à l'époque, s'avérait le plus souvent fatale parmi nous. D'autres Indiens furent successivement atteints, mais grâce aux connaissances que j'avais acquises, je prodiguai des soins efficaces, et personne ne succomba. Quelque temps plus tard, les vivres commencèrent à manquer et, de concert avec Mez hukonong, nous fîmes les préparatifs nécessaires à une chasse-médecine. J'eus une vision dans laquelle le même jeune homme qui me rendait visite dans ces circonstances, descendit du toit

de mon wigwam et vint se tenir devant moi. Avec beaucoup plus de dureté que d'habitude, il me reprocha de me plaindre et, en particulier, il me fit grief d'avoir pleuré la mort de mon enfant.

– En conséquence, dit-il, tu ne me reverras plus jamais. Sache aussi que le reste du sentier qui s'étend devant toi est jonché de ronces et d'épines. Les jours qu'il te reste à vivre seront faits de chagrins à cause de la mauvaise conduite de ta femme et des fautes qu'elle a commises. Tu m'as appelé et je suis venu ; pour la dernière fois, je te donne à manger.

Sur ces mots je levai les yeux. Dans un premier endroit, je vis de nombreux canards qui recouvraient la surface de l'eau, dans un second un esturgeon, et dans un troisième un caribou. Ce rêve se réalisa complètement, du moins en ce qui concerne le gibier...

On était déjà en hiver lorsque j'allai vers la rivière Rouge chasser le bison et boucaner de la viande. J'avais décidé de regagner les États-Unis au début du printemps. Dix ans avant les événements que je décris, je m'étais séparé de ma première épouse ; cependant, devant l'insistance des Indiens, et à cause de ma situation personnelle, j'avais dû céder et me remarier ¹. Ma deuxième femme me donna trois enfants ; quant à ceux que j'avais eus de ma première femme, ils n'étaient pas présents au village au moment de mon départ. Ma deuxième femme ayant refusé de m'accompagner, je me mis donc en route avec les trois enfants. Elle changea d'avis plus tard et nous rejoignit au lac La Pluie où elle consentit à nous accompagner à Mackinac.

Une partie du voyage se déroula sous l'égide de la Compagnie du Nord-Ouest. Une grande déception m'attendait à l'île Drummond ². Je dois expliquer que, avant de partir pour le lac des Bois, j'avais reçu un grand nombre de cadeaux que j'avais laissés derrière moi avec l'assurance de les reprendre lors de mon passage dans cette île. Entre-temps, le commandant qui s'était montré si courtois à mon égard avait été muté. Son remplaçant était ce genre d'individu qui refuse par principe de venir en aide à toute personne ayant un rapport de près ou de loin avec des Indiens. Cet homme me dénia l'hospitalité et interdit qu'on me portât secours. Cependant, grâce aux bons soins de M. Ermatinger de Sault-Sainte-Marie, je pus arriver sain et sauf à Mackinac. À l'époque, l'agent des Affaires indiennes à cet endroit était le colonel Boyd. Il me proposa de m'engager comme batteur dans sa forge, mais ce

¹ Le narrateur a toujours évité d'expliquer avec clarté certains événements liés à ses relations conjugales ou à la conduite particulière d'individus qui lui étaient apparentés. Le lecteur trouvera sans doute des lacunes dans le récit, mais dans la mesure où nous avons été fidèle à la vérité, le fait d'avoir omis involontairement certains épisodes dans la vie du narrateur ne devrait pas en affecter l'authenticité (E.J.).

² On venait de découvrir que l'île Drummond (lac Huron) faisait partie du territoire américain et on y avait installé un poste d'observations ; c'est la raison pour laquelle le narrateur doit passer par là.

travail me déplaisait et je refusai de rester. Il me donna alors cent livres de farine, la même quantité de porc, du whisky, du tabac, etc. Il y avait deux bateaux en partance pour Chicago, et aucun d'eux ne voulut me prendre bien que j'eusse l'argent pour payer les passages. Je n'avais pas le choix : je dus me résoudre à acheter aux Indiens un vieux canot d'écorce en mauvais état pour la somme de soixante dollars. J'engageai les services de trois Français, mais le colonel Boyd leur interdit de partir. Il me donna toutefois une lettre de recommandation destinée au docteur Wolcott, agent des Affaires indiennes à Chicago. Je trouvai finalement un homme qui accepta de venir avec moi.

Ma frêle embarcation faisant eau de toutes parts, je profitai de mon passage au village ottawa de *Wawgunukkizee* [l'Arbre Croche] pour acheter un canot neuf qu'on me céda contre quatre-vingts dollars. Mes parents et amis ottawa résolurent de m'accompagner, et nous partîmes tous ensemble, huit hommes dans une embarcation et six dans une autre qui comptait aussi des femmes. Nous étions à une ou deux journées de Chicago quand nous rencontrâmes par hasard des Indiens. La description qu'ils firent des conditions de navigation sur l'Illinois¹, découragea mes compagnons au point de leur faire rebrousser chemin. Ma femme en profita pour rentrer avec eux.

À Chicago, je fus pris à nouveau de violents accès de fièvre. Je n'avais plus de vivres et je me trouvais dans le plus grand dénuement. J'allai chez le docteur Wolcott lui présenter la lettre du colonel Boyd, mais il prit le parti de refuser de m'écouter et de me recevoir. Je ne comprenais pas la raison d'un tel geste, car il savait très bien qui j'étais puisqu'il m'avait vu lors de mon dernier passage à Chicago. J'allai planter ma tente à quelque distance de sa maison, près d'un étang de riz sauvage. Pendant plusieurs jours, bien que je pusse à peine tenir debout, je nourris mes enfants en tirant sur les merles qui venaient se poser sur l'étang. Dès que j'eus repris quelque force, je m'armai de deux bâtons en guise de béquilles et je me traînai jusqu'à la maison du docteur Wolcott. Je lui expliquai que mes enfants étaient sur le point de mourir de faim, mais il me repoussa avec rudesse. En franchissant le seuil de sa porte, je ne pus m'empêcher de verser des larmes. Oh ! cela n'était guère dans mon genre, mais je dois avouer que la maladie m'avait dépossédé de toute force virile. Avant de regagner ma tente, je m'évanouis trois ou quatre fois et restai étendu par terre.

Un Français qui venait de faire passer des bateaux au Grand-Portage [de Chicago] nous délivra de nos souffrances. Sa femme était une Ojibwa et elle le suivait ordinairement quand il faisait ce travail. Bien que ses chevaux fussent fourbus après d'aussi grands efforts, il voulut bien les remettre à la tâche, en leur faisant tirer mon canot sur une distance de soixante milles et, au cas où ils tiendraient le coup, sur tout le Portage dont la longueur était de cent vingt milles en cette saison de décrue des eaux. J'acceptai de payer la somme très modique qu'il

¹ Le niveau des eaux de la rivière était trop bas pour naviguer.

me demandait pour ce service. Il me prêta aussi un jeune cheval car j'étais beaucoup trop faible pour marcher. Il estimait qu'en chevauchant, je serais beaucoup plus à l'aise qu'assis dans le chariot avec le canot. Nous n'avions pas fait les soixante milles qu'il tomba malade, victime de la dysenterie. Il n'était pas seul, car il avait amené un jeune homme pour l'assister dans son travail ; aussi le seul service réel que je pouvais leur rendre, c'était de les aider avant de partir moi-même de mon côté. Je venais de lui rendre son cheval lorsque, dans la nuit, des Potawatomi le volèrent. Par ailleurs, il y avait juste assez d'eau dans la rivière pour naviguer, et je résolus de tenter la descente en canot.

Le Français que j'avais engagé m'avait quitté juste après mon départ de Chicago et je n'avais plus personne pour m'aider, sauf un vieil Indien, nommé Gossokwawaw (« le fumeur »). Après avoir mis le canot à l'eau et installé les enfants dedans, nous nous plaçâmes l'un à l'avant et l'autre à l'arrière pour tirer et pousser à tour de rôle. Le résultat au bout de trois milles était peu brillant ; non seulement notre avance se révélait fort lente, mais nous étions absolument éreintés. Dans ces conditions, je préférerais conclure un arrangement avec un Potawatomi rencontré par hasard, et qui accepta de porter mes bagages et de prendre mes enfants à cheval jusqu'à l'embouchure de *l'Annummunne sibi* ou rivière de « l'Ocre jaune », distante de soixante milles environ. Le marché fut conclu en échange d'une couverture et d'une paire de mitasses. *L'Annummunne sibi* coule en direction du Mississippi, ce qui fait qu'en aval de l'Illinois on trouve en général assez d'eau pour naviguer¹. J'étais un peu effrayé à l'idée de confier mes enfants au Potawatomi (ainsi que mes bagages qui contenaient des biens de valeur). Le vieux Gossokwawaw², quant à lui, était d'opinion que c'était un honnête homme. Au moment de mettre les enfants à cheval, le Potawatomi nous dit :

– Dans trois jours je serai à l'embouchure de *l'Annummunne*. Je vous y attendrai.

Sur ces mots, il tourna bride. Le « Fumeur » et moi-même, continuâmes notre difficile et pénible marche le long du lit de l'Illinois. Des deux côtés de la route qui mène de Chicago à la rivière de « l'Ocre jaune », s'étend une vaste prairie dans laquelle les chevaux peuvent galoper, et les chariots rouler sans difficulté. À notre arrivée, le Potawatomi nous attendait fidèlement.

Nos biens entassés dans le canot, nous descendîmes à Fort-Clark³, situé sur une étroite bande de terre entre deux lacs⁴ et que les Indiens appellent

¹ L'explication donnée par Tanner n'est pas très claire : vraisemblablement il parle de la rivière *Vermilion*, un cours d'eau moyen qui se jette dans l'Illinois, à la hauteur de La Salle, Ill.

² *Gossokwawaw* en ottawa et *Sugguswawaw* en ojibwa, c'est-à-dire le fumeur (E.J.).

³ Fort-Clark, aujourd'hui Peoria, Ill.

⁴ *Kagah gumming* : c'est-à-dire « presque de l'eau » (E.J.). Il s'agit des lacs *Upper Peoria* et *Peoria*, Ill.

Kagahgumming (« l'isthme »). J'y retrouvai quelques parents, ou plutôt des personnes alliées de loin ou de près à la famille indienne à laquelle j'étais rattaché. Il y avait par exemple Tawgaweninne, fils du défunt mari de Netnokwa et quelques parents d'une de mes femmes. Parmi ces derniers se trouvait une vieille femme qui me donna un sac de *wiskobimmenuk*, une espèce de grain de maïs que l'on cueille encore vert et que l'on sèche après l'avoir fait bouillir.

Deux ou trois milles plus bas, alors que nous glissions au fil de la rivière, j'aperçus un homme debout sur la rive qui m'appela en criant :

– Mon ami, est-ce que tu aimes la venaison ?

Je lui répondis aussitôt par l'affirmative et ramai en direction du rivage. L'homme déposa dans le canot un daim entier qui me parut fort beau et bien gras :

– Tu seras sans doute heureux de manger ce gibier que je viens de tuer !

Il allait partir quand je l'appelai dans le but de le payer, mais il refusa avec énergie. Je lui offris alors un peu de poudre et des pierres à fusil pour lesquelles il montra une vive reconnaissance.

Vers la même époque, un jour que j'avais beaucoup transpiré à la chasse, je me jetai à l'eau pour aller chercher une grue sur laquelle je venais de tirer. Peu de temps après, j'éprouvai bien de vagues malaises mais, ayant omis d'établir le lien de cause à effet, je retournai à nouveau dans l'eau pour récupérer d'autres pièces de gibier. C'est en revenant d'un de ces bains forcés que je m'affaiblis au point de tomber sans pouvoir me relever. La fièvre me reprit avec une telle violence que je me crus à l'agonie et donnai les instructions nécessaires au vieux « Fumeur » pour conduire mes enfants auprès du gouverneur Clark. Je savais que le gouverneur ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour prévenir ma famille. Cependant, contre toute attente, je me remis peu à peu et, au bout de quelques jours, je fus en mesure de continuer mon chemin. On rencontra des Potawatomi en grand nombre ; ils campaient en famille ou en groupe sur les bords de la rivière, et on avait l'impression que chaque méandre en cachait. Quelques-uns vinrent nous rejoindre en canot pour nous accompagner un petit moment. Un jour, un homme sortit de chez lui et courut jusqu'au rivage en me demandant qui j'étais. Je répondis à toutes ses questions. Il voulut savoir si mes enfants pouvaient manger du miel ? je lui répondis par l'affirmative, et l'instant d'après, deux jeunes hommes, portant chacun un grand bol en bois rempli de miel, vinrent à nous en pataugeant dans l'eau.

Tout au long de la descente de l'Illinois, j'abattis suffisamment de gibier pour nourrir ma famille et, à mon arrivée à Saint-Louis, j'avais retrouvé la santé. Le gouverneur Clark témoigna de sa bonté habituelle non seulement envers moi et mes enfants, mais aussi envers le vieux « Fumeur » qui avait rendu tant de services pendant le voyage. Il offrit à mon vieil ami un cadeau de valeur et le renvoya dans

son pays non sans avoir veillé à ce qu'il eût tout le nécessaire pour le retour. Je fus retenu à Saint-Louis plus longtemps que je ne l'aurais voulu, car il fallait confectionner des vêtements pour mes enfants. D'ailleurs, je partis sans attendre qu'ils fussent tous terminés, et le gouverneur les fit envoyer par la suite au Kentucky. De Saint-Louis, j'allai dans mon canot d'écorce jusqu'au Cap Girardeau, portant avec moi une lettre du gouverneur Clark destinée à l'agent des Affaires indiennes de l'endroit.

J'abandonnai mon canot au Cap Girardeau où je séjournai peu de temps. J'eus néanmoins l'occasion de rencontrer des membres de l'expédition du major Long, alors de retour des Rocheuses¹. Cela se passait à l'automne de l'année 1820, une année environ après ma première visite dans l'Ohio. Trente ans s'étaient écoulés entre le moment où j'avais quitté le lac des Bois, au printemps de 1819, et celui où j'avais été capturé par Manitugeezhik et Gishkauko au printemps de l'année 1789. Je suis maintenant âgé de quarante-sept ans.

Je restai quatre mois chez mes sœurs à Jackson, situé à quinze milles de Cap Girardeau [Missouri]. J'allai ensuite au Kentucky et, à l'automne suivant, je retournai à Saint-Louis rendre visite au gouverneur Clark. Mais son absence, conjuguée avec une épidémie de fièvre qui faisait des ravages parmi la population, écourta mon séjour². Sur le chemin du retour, je tombai victime d'une violente fièvre alors que j'étais à Grande-Prairie, à quatre-vingts milles environ de l'endroit où j'avais laissé mes enfants. Heureusement pour moi, j'eus la chance de rencontrer une femme qui me traita avec tant de sympathie et d'attention que je pus me remettre assez rapidement. J'appris alors que mes enfants étaient en train de périr de cette fièvre épidémique qui s'était répandue dans tout le pays. Malgré mon état de faiblesse générale, je rentrais en toute hâte. Seul un de mes enfants succomba ; les autres, quoique fort malades, guérirent. Mais je ne fus pas le seul touché par le malheur : sept personnes rattachées au cercle familial dont je faisais maintenant partie moururent. Le taux de mortalité dans notre État fut très élevé.

¹ Tanner fait allusion à l'expédition ratée de la *Yellowstone* (1819-20), au cours de laquelle plus d'une centaine de membres du corps expéditionnaire moururent du scorbut. Le major Stephen H. Long conduisait le groupe chargé de faire une étude topographique de terrain et explora une partie des Rocheuses du côté du Colorado. Parmi le groupe se trouvait Edwin James, qui recueillera le récit de la bouche de Tanner. Quant au major Long, il aura l'occasion de le revoir en 1823, au cours d'un tragique incident (voir plus loin).

² Les conditions sanitaires des villes américaines et canadiennes laissaient beaucoup à désirer en ce début du XIX^e siècle. Des épidémies faisaient alors périodiquement leur apparition. Tanner parle probablement de la fièvre jaune (le choléra n'apparaîtra qu'en 1832) qui avait déjà fait des ravages auparavant. En cette année 1820 mourait Julia, la femme du gouverneur Clark, qui laissait derrière elle cinq enfants. Au mois de mai de la même année, Clark partait en compagnie de Henry Rowe Schoolcraft à la découverte de la source du Mississippi (lac Itasca). Mais après avoir remonté le fleuve, il rebroussait chemin. C'est Schoolcraft qui découvrira la source en 1832.

Le printemps suivant, on tenta de me faire toucher une partie de l'héritage de mon père ; pendant ce temps, ma belle-mère crut bon de vendre des nègres à Cuba (dont on estimait par ailleurs qu'ils m'appartenaient de droit). Cette affaire n'est pas encore réglée ; elle est entre les mains des avocats.

Une année passa au cours de laquelle je constatai que je n'avais guère trouvé le bonheur parmi mes amis du Kentucky. Au printemps de 1822, je fis donc des préparatifs pour retourner dans le Nord. J'empruntai le chemin de la Grande-Prairie et, après avoir donné mon canot à mon frère, je me procurai des chevaux pour mes enfants. Nous passâmes par Saint-Louis en longeant l'Illinois avant de parvenir à Chicago. À cette époque, l'agent des Affaires indiennes de Fort-Clark vivait un peu en dehors en un lieu appelé *Elk Heart*. Lors de mon dernier passage, à l'instar d'autres personnes, il s'était montré bienveillant à mon égard, en m'assurant de son aide en cas de besoin. Je décidai donc d'aller lui rendre visite. Bien qu'il fût absent à ce moment-là, on nous offrit à manger ainsi qu'aux chevaux, sans nous demander rien en retour. Le lendemain, je rencontrai l'agent qui rentrait de Fort-Clark et lui parlai de l'accueil chaleureux que j'avais reçu chez lui. Mes paroles lui firent grand plaisir, et il en profita pour me prévenir qu'un peu plus loin, le cours d'eau était difficile à franchir.

– En revanche, vous trouverez, de ce côté-ci de la rivière, un bateau sur lequel vous pourrez traverser. L'homme à qui il appartient habite de l'autre côté. Vous ne pourriez franchir le cours d'eau sans ce bateau, aussi demandez de ma part à l'homme de vous amener à un autre cours d'eau situé au-delà de sa maison. Dites-lui que je le paierai pour sa peine.

La première rivière traversée conformément aux renseignements donnés par l'agent, nous dûmes passer toute la journée chez le propriétaire du bateau, car ma fille Martha était malade. Je possédais un très beau cheval que mon frère m'avait donné, et cet homme me fit savoir qu'il était bien décidé à l'avoir. Il m'offrit d'abord de l'acheter, mais je lui expliquai que, le cheval m'étant essentiel pour voyager, je ne saurais m'en séparer à aucun prix. Il continua d'insister, me disant pour finir que si je ne lui laissais pas la bête, je n'aurais pas son bateau, à quoi il ajouta force menaces et injures ; rien n'y fit, car j'étais bien résolu à ne pas lui céder mon cheval.

Comme quelqu'un venait de franchir l'autre rivière, je déduisis que le bateau devait être resté là-bas, et je partis en espérant l'y trouver. En chemin, je rencontrai le propriétaire à cheval qui me dit :

– Je doute que vous puissiez traverser la rivière, car j'ai retiré mon bateau !

Sans attacher d'importance à ses paroles, je me rendis au point de passage où je constatai qu'il avait dit la vérité. De plus, il n'y avait sur place ni tronc d'arbre ni matériaux propres à construire un radeau. Craignant de mettre la vie de mes

enfants en danger si je les faisais traverser à dos de cheval, je restai un moment indécis sur la marche à suivre. À la réflexion, je me dis que s'il avait caché son embarcation, comme c'était probablement le cas, je n'aurais aucune difficulté à en suivre les traces. En effet, je les repérai sans difficulté à une grande distance de la rivière, les suivis pendant un moment avant de trouver le bateau, dissimulé sous d'épais buissons, environ un mille plus loin. Je le ramenai au point de passage. Une fois mes enfants de l'autre côté de la rive, je fis passer les chevaux à la nage. Ma besogne terminée, je poussai vivement le bateau dans le courant en lui adressant ces mots

« Va, retourne donc là où ton maître t'a caché ! ».

À Chicago, je fus obligé de vendre mes chevaux bien au-dessous de leur valeur : les acheteurs, le capitaine Bradley et un certain M. Kenzie, remplaçant du docteur Wolcott, m'ayant assuré que je ne pourrais les faire passer à Mackinac. Il ne me restait plus qu'un vieux cheval dont la valeur était à peu près nulle. Par la suite, des gentlemen, à qui j'en aurais volontiers fait cadeau, m'en offrirent quinze dollars. Et quand le capitaine Keith, commandant du schooner Jackson, lut la lettre écrite à son intention par le gouverneur Clark, il me fit savoir immédiatement qu'il aurait embarqué mes chevaux gratuitement jusqu'à Mackinac. Hélas ! il était trop tard !

Je retournais en fait à Mackinac dans le but de m'engager comme interprète auprès du colonel Boyd, l'agent des Affaires indiennes. En effet, il avait exprimé à plusieurs reprises le vœu de me voir rattaché à ce poste (dès que j'aurais acquis les notions d'anglais nécessaires pour remplir adéquatement les charges). Quelle déception ce fut pour moi d'apprendre que j'arrivais trop tard et qu'on avait récemment engagé un autre interprète ! Le colonel me dit cependant qu'on attendait incessamment l'arrivée du bateau à vapeur sur lequel avait pris place l'agent de Sault-Sainte-Marie, et qu'il pensait pouvoir me placer facilement comme interprète auprès de lui. Quand M. Schoolcraft ¹, l'agent en question, débarqua à Mackinac, il accepta aussitôt la proposition. Comme il ne comptait rester qu'une heure ou deux dans l'île, il me demanda de hâter mes préparatifs de départ, et me donna rendez-vous au « Sault » quatre jours plus tard. Je fis donc tout le nécessaire. J'étais sur le point de partir quand une lettre de M. Schoolcraft arriva dans laquelle il écrivait qu'ayant trouvé un interprète au « Sault », il était inutile que j'aie le rejoindre. J'allai donc rapporter aux marchands meubles et objets que j'avais achetés dans le but de m'installer à Sault-Sainte-Marie. Ils me rendirent volontiers mon argent.

¹ Henry R. Schoolcraft deviendra célèbre pour ses travaux sur les Indiens d'Amérique du Nord dont certains à ce jour restent des classiques. Malheureusement, Tanner deviendra la bête noire de Schoolcraft à plusieurs égards. En dernière analyse, sa disparition reste intimement liée aux mauvais rapports que les deux hommes entretenaient (voir Présentation).

Chapitre XV

À l'emploi de l'*American Fur Company* – Troc chez les Indiens – Tentatives pour reprendre mes enfants – Trahison de ma première femme – Tentative de meurtre – Sauvé par des marchands – Mes filles disparaissent – Retour à Mackinac.

[Retour à la table des matières](#)

Ayant perdu l'espoir de devenir interprète, j'allai proposer mes services au gérant de l'*American Fur Company*¹, M. Stewart, dans le but de guider les marchands en territoire indien. Je préférerais de loin partir plutôt que de rester auprès de l'agent des Affaires indiennes qui me proposait à nouveau de m'engager comme batteur dans sa forge. De leur côté, les gens de l'*American Fur Company* m'offraient deux cent vingt-cinq dollars par année, ainsi que des vêtements.

Après avoir inscrit mes enfants à l'école de Mackinac, j'allai à Sault-Sainte-Marie avec M. Morrison, l'un des principaux commis de cette compagnie de fourrures. De là, on m'envoya en bateau avec des Français à Fond-du-Lac². Je connaissais encore mal les mœurs des gens de la Compagnie, et si je n'avais pas eu la bonne idée d'acheter au préalable des vivres à des membres de l'équipage, j'aurais certainement souffert de la faim ou j'en serais mort. De Fond-du-Lac, je me rendis avec M. Coté [Cotté]³ au lac La Pluie où, encore une fois, mon inexpérience des affaires de ce genre m'exposa à bien des ennuis. Ainsi, lors de ce voyage, j'avais apporté plusieurs trappes avec lesquelles je piégeai un grand nombre de rats musqués, mais quels ne furent pas mon mécontentement et mon

¹ Après la guerre de 1812, la Compagnie du Nord-Ouest dut quitter le territoire américain ; ce fut l'occasion pour l'*American Fur Company* de la remplacer. Sous l'impulsion de son fondateur John Jacob Astor, d'origine allemande, la société américaine ne tarda pas à implanter des comptoirs jusqu'au lac La Pluie et la rivière Rouge. Elle se retira du territoire canadien en 1833, après que la Compagnie de la Baie d'Hudson eut signé l'engagement de lui verser 300 livres par année pour la dédommager.

² Fond-du-Lac : comme son nom l'indique, situé au fond du lac Supérieur (aujourd'hui Duluth, Minn.).

³ M. Coté : Cotté (Côté). Pierre-Gabriel, fils de Gabriel Cotté, marchand de fourrures très connu. Établi à Michilimackinac, Pierre-Gabriel poursuit les activités de son père. Warren le cite à plusieurs reprises et précise que, comme beaucoup de marchands, il avait épousé une Ojibwa (1957 : 381 et *passim*).

étonnement quand on me prévint que ces peaux appartenaient à la Compagnie. Non seulement on m'obligea à les rendre, mais en plus on me fit conduire un canot lourdement chargé de riz sauvage, et exécuter toutes sortes de travaux pénibles auxquels je me soumis à contrecœur.

Dès notre arrivée au lac La Pluie, j'allai à la recherche du gibier, mais je rentrai bredouille de ma chasse. On m'envoya ensuite aux rapides de la rivière du lac La Pluie (juste avant que l'embâcle interdît toute activité de pêche) ; néanmoins j'eus le temps d'attraper cent cinquante esturgeons. L'hiver était arrivé et, avec lui, la saison des affaires. Après nous avoir confié des biens d'échange commerciaux d'une valeur de cent soixante dollars – ce qui était peu ¹ – M. Coté nous chargea, moi, un commis et quatre Français, de faire le troc chez les Indiens. Nous n'avions pour toute nourriture que des rations de dix-huit quarts ² de riz sauvage par personne ; de même, notre ordre de mission nous interdisait de rentrer avant d'avoir échangé nos marchandises contre des pelleteries. Je savais que nous serions obligés d'aller très loin avant de trouver des Indiens ; en conséquence, je sollicitai de M. Coté l'autorisation de retarder mon départ afin de construire un traîneau et de fabriquer un harnais pour mes chiens – deux bêtes vaillantes. Selon notre gérant, il n'était pas question de perdre une minute, et il refusa.

Nous étions partis depuis quatre jours, quand une épaisse couche de neige recouvrit le sol. Nos réserves de riz sauvage étant épuisées, le commis et trois des Français rebroussèrent chemin, en me laissant seul avec Veiage [Veilleux ?], un Français qui se révéla le meilleur des hommes. Hardi et patient, il dispensa toujours les plus grands efforts pour m'aider à tirer nos lourdes charges.

Nous étions cependant bien affaiblis par la faim, et lorsque nous rencontrâmes des Indiens, je leur confiai mon compagnon bien qu'ils n'eussent rien à manger. Prenant avec moi quelques marchandises, je m'en allai visiter un autre campement à quelque distance ; ce fut là une démarche bien inutile puisque ses occupants étaient en train de crever de faim. Il ne me restait plus qu'à revenir à l'endroit où j'avais laissé Veiage. Cependant, une surprise m'attendait, car à mon arrivée il n'y avait plus ni wigwam ni personne. Je dois avouer qu'à ce moment-là, le courage m'abandonna complètement. La nuit était glaciale, et je m'assis pour attendre la mort. Mais heureusement un Indien, qui visitait ses trappes, me trouva dans cet état, fit du feu, me ranima et m'aida à gagner sa demeure. Il avait pris un unique castor dont on divisa la chair entre les vingt personnes présentes ; depuis deux jours, aucune d'entre elles ne s'était rien mis sous la dent, et de plus, toutes montraient des signes de famine avancés.

¹ De toute évidence, l'*American Fur Company* pratiquait une politique d'austérité comparée à celle de la Compagnie du Nord-Ouest. Le patron de Tanner, M. Cotté, était salarié et devait disposer d'un petit capital d'environ 6000 dollars. (À ce sujet, comparer avec Warren 1857 : 382.)

² Un quart = 0,946 litre.

Dans ces conditions, je n'avais plus qu'à poursuivre mon chemin dans la mesure où mes forces me le permettaient. C'est ainsi que je trouvai le wigwam de mon vieil ami Otopunnebe, l'homme qui avait pris mon parti dans la querelle qui m'opposait à Wawbenaissa. En voyant l'état dans lequel la faim et la fatigue m'avaient réduit, sa femme se mit à pleurer ; en effet, amaigri, épuisé, j'étais à peine reconnaissable. Vers la même époque, huit Français faméliques vinrent nous demander assistance. M. Coté les avaient envoyés en imaginant que j'avais trouvé du bison et que nous vivions dans l'abondance. L'un de mes chiens mourut et nous le mangeâmes. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, j'avais décidé de suivre le sentier emprunté traditionnellement par les Indiens, mais depuis le dernier passage, une neige épaisse l'avait recouvert. Nous y trouvâmes des cadavres de chiens ainsi que des objets jetés ou abandonnés par les Indiens tels que des os, des mocassins usés et des lambeaux de cuir. Ces objets nous permirent de survivre. Je dus tuer mon deuxième chien pour le manger. Nos forces déclinaient rapidement, de plus la distance qui nous séparait du premier troupeau de bisons, était encore très grande. On se consulta rapidement avant de décider d'abattre l'un des chiens de la compagnie de fourrures. Ce secours ultime nous permit d'atteindre le troupeau de bisons et de mettre ainsi un terme à notre misère.

Grâce aux bisons, l'abondance ne tarda pas à régner dans notre campement. Malheureusement, les Français se montrèrent parfaitement odieux ; ils poussèrent même la paresse au point de refuser d'aller chercher les quartiers de viande, de transporter les bagages ou de m'aider en quoi que ce soit. Au moment de rentrer au comptoir, ils n'acceptèrent de porter que leur couverture et leurs propres bagages, de sorte que Veiage et moi fûmes contraints de nous partager le poids des pelleteries qui s'élevait à quelque six cents livres. Bien entendu, il nous fallut beaucoup de temps pour transporter ces lourds fardeaux jusqu'au fort.

J'allai rendre des comptes dès mon arrivée : j'avais échangé toutes les marchandises contre des fourrures, excepté un peu de poudre et des balles dont nous avions eu besoin pour chasser. L'agent de l'*American Fur Company* préleva aussitôt une somme sur le total de mon salaire en remboursement de la poudre et des balles ; de même, il déduisit dix dollars pour le chien que nous avions mangé, alors que nous étions aux dernières limites de la faim, et que ce geste nous avait sauvé la vie à moi et aux neuf Français. M. Coté ne voyait pas mes « rentrées »¹ d'un bon œil, et il se plaignait partout de ce que j'avais refusé d'ajouter du whisky au nombre des marchandises. Je lui rétorquai que si j'avais apporté du whisky, j'aurais certainement obtenu une plus grande quantité de peaux de fourrures, mais que, néanmoins, je m'opposais à commercer avec des Indiens en état d'ébriété et

¹ Dans le langage des marchands de fourrures, ce mot ne s'applique pas à l'employé, mais au nombre de peaux acquises en échange des marchandises ; on peut aussi l'utiliser si l'employé ne revient jamais auprès de son employeur (E.J.). « Rentrées » : jeu de mot avec « return », c'est-à-dire « retour ».

que, en aucun cas, je ne voudrais être tenu pour responsable de l'introduction des boissons spiritueuses parmi eux.

Cependant, lorsque M. Coté décida de m'envoyer à nouveau faire le troc avec les Indiens, il insista pour que j'apporte du whisky. Je lui répondis que, cette fois, je suivrais ses instructions à la lettre. Celles-ci consistaient à « user de tous les moyens possibles pour se procurer la plus grande quantité de peaux au prix le plus bas ». Je me rendis dans le territoire du lac des Bois où, avec seulement des marchandises d'une valeur de deux cents dollars, j'obtins, grâce au whisky, deux fois plus de pelleteries que la fois précédente. M. Coté exprima la plus grande satisfaction, mais je lui fis savoir que s'il tenait à continuer de spéculer de la même manière, il pouvait toujours faire appel à quelqu'un d'autre car, pour ma part, j'en avais terminé. Je refusais de servir d'instrument à l'injustice et à l'escroquerie ; je vivais depuis trop longtemps chez les Indiens, dont beaucoup étaient mes amis personnels, et j'avais été trop souvent témoin de l'étendue des ravages causés par les boissons enivrantes, pour ne pas avoir acquis le désir – sinon le pouvoir – de les interdire. L'idée de répandre ce poison parmi eux me répugnait, et celle de profiter de leur goût immodéré du whisky pour conclure des marchés avec eux, me paraissait vile. Je savais combien il était facile de leurrer les Indiens, mais je n'ignorais pas que, tôt ou tard, la supercherie finissait par être découverte, et qu'alors l'intensité de leur ressentiment et de leur rancune était proportionnelle à la perte qu'ils avaient subie. Qu'en serait-il pour moi que les Indiens considéraient comme un des leurs ?

Je demurai quinze mois à l'emploi de l'*American Fur Company*. Pendant toute cette période, je ne dormis que treize nuits dans la maison du comptoir, tant mes occupations mobilisaient tout mon temps. Lors de l'arrangement que j'avais conclu avec M. Stewart, il avait été entendu que je pourrais aller voir mes enfants à la rivière Rouge pour tenter de les ramener avec moi. Par conséquent, lors de la visite annuelle des marchands à Mackinac, je partis de mon côté. M. Coté, qui m'avait promis des mocassins et d'autres objets de première nécessité, ne tint pas parole, et je dus affronter bien des épreuves pendant la traversée dans mon petit canot. Je n'avais pas revu mes trois enfants – deux filles et un garçon – depuis l'époque où j'avais quitté le territoire indien pour la première fois.

M. Clark [Clarke]¹, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui résidait maintenant à la rivière Rouge, refusa de m'aider à reprendre mes enfants en dépit du fait que j'étais porteur d'une lettre adressée personnellement à lui. Le matin de mon arrivée, j'avais laissé ma couverture chez lui, en croyant avoir trouvé un gîte, mais lorsque, la nuit venue, je voulus pénétrer dans sa maison, il m'envoya porter ma couverture. Ce geste indiquait clairement que si je me présentais à nouveau, je me ferais mettre à la porte. J'allai donc de ce pas dans les bois afin de choisir un

¹ John Clarke avait également servi auprès de l'*American Fur Company* et de la Compagnie du Nord-Ouest, avant de rejoindre la Compagnie de la Baie d'Hudson.

endroit où dormir. Mais M. Bruce, l'interprète dont j'ai déjà parlé, me vit et m'invita sous son wigwam. Pendant que j'étais chez lui, il me traita toujours de façon amicale et hospitalière.

Je voyais bien que je ne pouvais attendre secours et assistance de la part de M. Clark qui se préparait d'ailleurs à quitter le pays. J'allai donc me présenter au capitaine Bulger¹, le commandant militaire, afin de lui expliquer mon cas. Il me reçut avec bienveillance et m'écouta avec grande attention, me demandant, avant toutes choses, où j'avais passé la nuit, car il savait que j'étais arrivé la veille. En apprenant qu'on m'avait refusé l'hospitalité au comptoir, il m'offrit le gîte et le couvert aussi longtemps que je resterais dans les parages. Il était au courant des buts de mon voyage et s'enquit si je connaissais le lieu de séjour de mes enfants. J'avais acquis la certitude qu'ils se trouvaient dans les environs de Portage-la-Prairie. Des Indiens, voisins du comptoir, m'avaient prévenu que ceux de la bande avec laquelle vivaient mes enfants, étaient déterminés à me tuer si j'essayais de les reprendre. En dépit de ces menaces, je réservai ma première visite à ces Indiens dès que je pus me mettre en route. En arrivant à leur campement, j'allai directement au wigwam du grand chef² qui m'accueillit avec beaucoup d'égards. Pendant mon séjour avec cette bande, je demurai chez le chef avec mes enfants. Ils avaient l'air heureux de me revoir, mais en revanche je dus me rendre à l'évidence : certains Indiens étaient bien décidés à m'empêcher de les reprendre. Gayagewagomo, cet homme qui, il y a longtemps, avait capturé mon fils et à qui j'avais été forcé d'infliger une sévère correction en tuant son cheval, se montra excessivement insolent envers moi, et menaça même d'attenter à ma vie. Je ne me privai pas de lui dire ceci :

– Ah ! si tu avais été un homme, tu m'aurais tué il y a longtemps au lieu de me menacer aujourd'hui ! Va, je ne te crains pas !

¹ Le capitaine Andrew Bulger, un ancien militaire qui avait pris part à la guerre de 1812, avait été nommé gouverneur d'Assiniboia. Il était en très mauvais termes avec Clarke, le gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il faut dire qu'en l'année 1822-23, l'état de la colonie de la rivière Rouge était déplorable : d'abord, en 1820, elle avait été désorganisée par l'invasion de sauterelles, qui avaient ravagé les récoltes, et par la famine qui avait suivi en raison de la disparition du troupeau de bisons dans les prairies ; en outre, la colonie devait surmonter le traumatisme causé par l'assimilation forcée en 1821 de la Compagnie du Nord-Ouest par sa grande rivale, la Compagnie de la Baie d'Hudson ; de plus, les rapports avec les Indiens étaient loin d'être toujours cordiaux : Pegwis (Begwais) « le chef au nez coupé », n'avait pas tardé à regretter amèrement les termes du traité qu'il avait signé avec Lord Selkirk, et il était venu s'en plaindre à plusieurs reprises auprès du gouverneur Bulger ; enfin, la population de la colonie était complètement hétéroclite. Ce dernier facteur n'était pas sans provoquer des frictions entre les Bois-brûlés, les Canadiens, les anciens soldats du régiment de Meuron, les Suisses, les Écossais, les Irlandais et les Anglais qui y avaient élu domicile !

² Est-ce là discrétion ? Tanner, contrairement à son habitude, ne donne pas le nom du chef. Peut-être s'agit-il de son ancienne connaissance Pegwis (Begwais) ?

Le fait d'être seul m'empêchait de prendre des initiatives, aussi bien, tout ce que je pus réussir, fut d'influencer les Indiens en leur suggérant de déménager près du comptoir de la rivière Rouge. Quel pénible et long voyage ce fut là ! On nous obligea à transporter de très lourds fardeaux et, pour comble, on nous traita comme des bêtes de somme ! En réalité, les Indiens s'arrangèrent pour me laisser des bagages plus légers tout en surchargeant mes enfants avec les plus lourds, de sorte que, même si j'allais à leur secours en les allégeant, il leur restait toujours quelque chose à porter. Le campement à peine érigé près du comptoir, j'allai réclamer de suite mes enfants, mais on refusa net de les rendre. Gayagewagomo, était le principal artisan de cette sombre histoire, et la sourde dispute qui nous opposait risquait d'éclater en querelle ouverte d'un instant à l'autre. J'étais sur le point de recourir à des mesures violentes quand, à la réflexion, je me dis que j'aurais tort de répandre du sang sans prévenir préalablement le capitaine Bulger dont les sentiments amicaux étaient encore vivaces. J'allai donc le voir pour lui raconter les derniers développements de cette affaire. J'étais en tout cas convaincu que je ne pourrais jamais récupérer mes enfants sans provoquer ouvertement Gayawagomo en duel. Le capitaine me remercia de l'avoir prévenu et délégua M. Bruce avec mission de ramener mes enfants à l'intérieur de l'enceinte du fort. Mes enfants arrivèrent entourés d'une délégation de dix à douze Indiens. Une fois arrêtés devant la maison, je les désignai au capitaine qui envoya un serviteur les nourrir. Le capitaine venait de terminer son repas, et il prit la peine de leur faire porter des mets provenant de sa table, mais les Indiens se les arrachèrent tout de suite sans même laisser une bouchée pour mes enfants. On apporta aussi une miche de pain qui disparut de la même façon, sans que mes enfants eussent une seule miette. La capitaine Bulger ordonna alors d'ouvrir le magasin en me disant d'aller me servir. Je choisis de prendre la moitié d'un sac de pemmican, pesant environ une vingtaine de livres, que j'allai offrir à tous après les avoir fait asseoir.

Comme ils l'avaient fait avec moi, les Indiens continuèrent de s'opposer à la demande du capitaine Bulger de rendre les enfants. Mais, le lendemain, le capitaine convoqua tous les chefs, dont Gayagewagomo, à un conseil. Le grand chef de la bande ne s'opposait en rien à ce que je reprenne mes enfants, et quand il pénétra dans la salle du conseil, il s'installa près du capitaine Bulger et de moi-même, montrant en cela que les quatre autres chefs, qui contrecarraient mes projets, étaient en conflit ouvert avec lui. Des cadeaux, d'une valeur d'environ cent dollars, furent apportés et déposés sur le plancher entre les deux groupes. Le capitaine Bulger s'adressa aux Indiens en ces termes :

– Mes enfants, si j'ai fait placer devant nous une pipe pleine de tabac, ce n'est pas pour vous faire croire que je veux acheter de vous le droit pour cet homme de prendre et d'emporter ce qui lui appartient, mais pour vous démontrer que, aussi longtemps que vous écouterez attentivement mes paroles, je serai là pour veiller sur vous. Regardez cet homme, croyez-vous qu'il vienne à vous en son nom propre ou pour exprimer ses vœux personnels ? Non, il parle au nom de votre grand-père qui vit au-delà de l'océan, et en celui du Grand Esprit qui décide de notre sort et

qui lui a donné ces enfants. Pourquoi lui causer tant de soucis ? Rendez-lui ses enfants et prenez ces cadeaux en souvenir des liens de bonne volonté qui existent entre nous.

Les Indiens commencèrent à délibérer. Ils étaient sur le point de donner une réponse quand on aperçut à l'extérieur des militaires qui se déployaient devant la porte de la maison du conseil ¹. Se découvrant cernés de toutes parts, les Indiens acceptèrent les présents en promettant de rendre les enfants.

La mère de mes enfants était devenue une vieille femme ² ; quand elle exprima le désir de ne pas les quitter, je me rendis volontiers à ses vœux. Mon fils, qui était d'âge à décider pour lui-même, préféra rester parmi les Indiens. Puisque le temps de l'envoyer à l'école, comme celui de lui apprendre à vivre de manière différente des Indiens, était passé, je le laissai libre de choisir. Plusieurs Indiens nous accompagnèrent pendant les quatre premières journées du voyage avant de rentrer en me laissant avec mes deux filles et leur mère. Plutôt que de retourner au lac des Bois par la *Begwionusko sibi* [Roseau], je préférerais suivre une autre route sur laquelle je voyageais tantôt par voie d'eau, tantôt par terre. En remontant la rivière Maligne, on peut prendre un raccourci par la rivière de l'Esturgeon, et emprunter un portage qui débouche sur un cours d'eau plus important ³.

Il y avait, non loin de l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon, un campement ou village composé de six ou sept wigwams. Et dans ce village vivait un jeune homme appelé Omezuhgwutoons. Il apparaissait que M. Coté l'avait fait fouetter pour s'être rendu coupable de quelque mauvaise conduite -réelle ou imaginaire – autour du comptoir. Le jeune homme en avait gardé un fort mauvais souvenir et, à la nouvelle de mon passage, il se hâta de me rejoindre en canot. De prime abord, je trouvais fort bizarre son obstination à bavarder à tout prix avec moi ; de plus, il prétendait m'être apparenté de quelque façon. Le soir venu, il campa avec nous, et, le matin suivant, nous fîmes route ensemble. Alors que nous faisons halte sur le rivage, un curieux incident se produisit : ma fille était allée dans les bois, et, Omezuhgwutoons l'ayant suivie, elle en revint aussitôt l'air fort troublé. De plus, pendant la journée, les fréquents tête-à-tête que sa mère eut avec elle semblèrent l'attrister au plus haut point, et même la faire pleurer.

Le soir venu, le jeune homme s'éloigna à peu de distance de notre campement. C'est ainsi que, l'ayant observé en train de s'affairer autour de quelque chose, je

¹ En fait, c'était là une ruse du gouverneur Bulger qui, tout en ayant la réputation d'aimer la parade, professait une sympathie certaine envers les Indiens.

² C'est *Miskwa bunokwa* (Ciel-Rouge-de-l'Aurore), la première femme de Tanner, qui doit avoir tout au plus une quarantaine d'années.

³ À ce point de son récit, Tanner a déjà passé le lac La Pluie et il est en train de remonter la rivière Maligne, appelée aussi de l'Esturgeon. Il compte ensuite parvenir au lac des Mille Lacs (ou le lac Shebandowan), et descendre la rivière Matawan jusqu'à Fort-William (aujourd'hui Thunder Bay, Ontario).

m'approchai pour constater qu'il avait étalé par terre le contenu de son sac-médecine¹. Je le surpris alors qu'il était occupé à essayer d'introduire un tendon de daim, d'une longueur de cinq pouces, dans une balle. Je crus bon de lui dire :

– Mon frère (puisque c'est ainsi qu'il m'appelait), j'ai pour toi de la poudre, des balles ou des pierres à fusil, pourquoi ne prendrais-tu pas tout ce que tu désires ?

Il répondit qu'il avait tout ce qu'il faut. Je le quittai donc pour rentrer au campement. Il fut un moment sans paraître, et quand il le fit, il était revêtu des vêtements et des ornements du guerrier qui se prépare à affronter l'ennemi. Ses intentions devenaient de plus en plus évidentes. Quoi qu'il en soit, sa façon d'épier mes moindres gestes, durant la première partie de la nuit, confirma les soupçons qui m'étaient venus auparavant. Toutefois, il se montra aussi loquace et amical que d'habitude ; il commença par m'emprunter mon couteau sous prétexte de couper du tabac et, au lieu de me le rendre, il le glissa dans sa ceinture ; à la réflexion, je me dis qu'il me le rendrait sans doute le lendemain. L'heure venue de dormir, je m'étendis comme d'habitude afin de ne pas éveiller en lui le moindre soupçon. Au lieu de planter ma tente, je m'étais construit un petit abri avec un morceau de toile peinte qui m'avait été donné à la rivière Rouge ; aussi, en m'allongeant, je choisis une position adéquate pour surveiller tous les mouvements du jeune homme. Assis à l'extérieur et face au feu, je voyais bien à son œil ouvert et attentif qu'il n'avait pas l'intention de dormir. Cependant, quand un orage éclata, il ne put cacher sa nervosité et sa vive angoisse. Quand la pluie tomba, je l'invitai à partager mon abri, ce qu'il accepta. La pluie battante éteignit complètement notre feu ; peu après, des nuages de moustiques nous entourèrent. Omezhuhwutoons alla rallumer le feu et, armé d'une branche, il vint s'asseoir à mes côtés afin d'éloigner les moustiques. Je savais qu'il ne fallait pas m'endormir, pourtant une lourde torpeur commençait à m'envahir peu à peu lorsqu'un nouvel orage encore plus violent que le premier éclata. Je pris le parti de faire semblant de dormir entre chaque moment d'accalmie tout en continuant d'épier le jeune homme à travers mes paupières entrouvertes. À un moment donné, un coup de tonnerre retentissant l'effraya tant qu'il jeta une pincée de tabac dans le feu en offrande ; à un autre moment, alors qu'il me croyait endormi, je le vis me guettant tel un chat prêt à bondir sur sa proie. Bien entendu, je ne me laissai gagner par le sommeil à aucun instant.

Au petit matin, Omezhuhwutoons mangea avec nous et s'en alla avant que je fusse prêt à partir. L'effroi se peignait à présent sur le visage de ma fille qui l'avait rencontré dans les bois, et elle se refusait à pénétrer dans l'embarcation. En revanche, sa mère semblait tout à fait désireuse de la calmer, tout en prenant soin

¹ Tanner a bien raison de s'inquiéter : en effet, on ne sortait jamais les objets de son sac-médecine sans raison et sans cérémonial. Le sac-médecine contenait des objets assez disparates en apparence, mais qui n'en avaient pas moins chacun une fonction définie. En dehors des herbes pour prier ou pour guérir, on pouvait trouver des plumes d'oiseau, des peaux séchées (serpent et autres petits animaux).

de m'empêcher de le remarquer. Finalement, nous partîmes après l'avoir convaincue de monter. Comme je l'ai dit, le jeune homme nous précédait de peu. Aussi, quel ne fut pas mon étonnement lorsque, sur le coup de dix heures, parvenu à un tournant difficile de la rivière, où la vue s'étend au loin, je constatai qu'il avait disparu avec son canot.

La rivière présente à cet endroit une largeur approximative de quatre-vingts yards et, à environ dix yards du tournant dont je viens de parler, se trouve un îlot rocheux. J'avais enlevé ma capote et je luttais avec toute mon énergie contre le puissant courant qui m'obligeait à longer le rivage, lorsque soudain une détonation de fusil m'arrêta net. J'entendis une balle siffler au-dessus de ma tête et, à l'instant où j'étais touché au côté, la rame s'échappait de ma main droite qui retombait elle-même inerte. La fumée d'un fusil formait un écran devant des buissons, et au second coup d'œil je pus distinguer Omezhuhwutoons qui s'enfuyait. Mais aussitôt les cris de mes enfants attirèrent mon attention : il y avait du sang partout dans le canot. Je fis des efforts désespérés avec ma main gauche pour pousser le canot vers le rivage afin de poursuivre mon assaillant, mais les rapides eurent tôt fait de repousser ma frêle embarcation en direction de l'îlot rocheux sur lequel elle alla s'échouer. Sans perdre une minute, je hissai le canot sur les rochers avec ma main valide et j'essayai ensuite de charger mon fusil. Je m'évanouis avant d'y être parvenu et m'effondrai sur le sol. Quand je revins à moi, j'étais seul dans l'îlot. J'eus tout juste le temps d'apercevoir mes filles dans le canot qui disparaissait emporté par le courant. Je perdis à nouveau connaissance pendant quelque temps.

J'étais persuadé que l'homme, qui avait attenté à ma vie, restait caché quelque part pour me surveiller. L'examen de mes blessures révéla que mon état était désespéré : mon bras droit était fracassé ; la balle, qui avait pénétré dans mon corps en direction des poumons, n'était pas ressortie. J'appelai Omezhuhwutoons, le suppliant de mettre fin à mes jours, en me délivrant des souffrances intolérables qui m'attendaient.

– Tu m'as tué ¹, mais bien que la blessure semble mortelle, je crains de devoir attendre trop longtemps la mort. Alors si tu es un homme, viens et tâche de bien viser cette fois.

Je l'appelai à plusieurs reprises, mais en vain. J'étais presque nu. En effet, au moment de l'attentat, je portais un pantalon et une vieille chemise déchirée dont j'avais perdu en partie des lambeaux ce matin-là. Allongé sur les rochers, dévoré par les mouches noires et vertes, exposé aux rayons du soleil pendant la plus grande partie d'une journée de juillet ou août, je n'avais pour toute perspective qu'une mort lente. Cependant, une fois le soleil couché, je sentis l'espoir et les forces renaître en moi au point de vouloir traverser la rivière à la nage. En atteignant le rivage, je me mis debout et lançai le *sassahkwi* ou cri de guerre, en

¹ Voir note 8, chapitre II.

signe d'allégresse et de défi. Mais les efforts physiques que j'avais dû déployer en nageant provoquèrent des hémorragies et je m'évanouis à nouveau. Une fois mes esprits retrouvés, je me cachai près de la rive pour guetter mon ennemi. Il finit par sortir de sa cachette et par passer tout près de moi, car il lui fallait bien mettre son canot à l'eau et descendre la rivière. Grande fut ma tentation de m'élancer sur lui pour l'étrangler dans l'eau, mais je craignais que mes forces ne fussent défaillantes, et je le laissai filer sans révéler ma présence.

J'étais absolument torturé par une soif indicible. De plus, j'étais à un endroit où le bord rocheux et escarpé de la rivière m'interdisait de descendre boire avec un bras blessé. Pour me désaltérer, je dus choisir un lieu où, après avoir pénétré entièrement dans la rivière, j'avançai jusqu'à ce que ma bouche fût au niveau de la surface de l'eau. Le temps s'étant rafraîchi quelque peu avec la nuit, je retrouvai une partie de mes forces, mais cela n'empêcha pas le sang de couler de plus belle. Avant de panser ma blessure au bras, j'essayai d'abord de remettre en place les fragments de l'os, bien que les chairs fussent très enflées. Je découpai ensuite en lanière les lambeaux de ma chemise puis, à l'aide de mes dents et de ma main gauche, je commençai par les nouer de manière assez lâche et ensuite de plus en plus serrés afin de leur donner l'allure d'un pansement plus ou moins convenable. À l'aide de quelques branches transformées en petits bâtons, je fabriquai des attelles, et, enfin, j'attachai mon bras avec une ficelle que je passai autour du cou. Cette opération terminée, j'allai ramasser un morceau d'écorce de merisier¹ que, une fois bien mastiqué, j'appliquai sur mes blessures dans l'espoir d'arrêter l'hémorragie. Les buissons autour de moi et le sentier qui me séparait de la rivière étaient littéralement couverts de sang. Il me fallait élire domicile pour la nuit qui tombait rapidement. J'allai m'étendre sur un tapis de mousse, prenant comme oreiller le tronc d'un arbre mort. J'eus soin de choisir un emplacement près de la rivière afin de surveiller des passages éventuels. De plus, je voulais être près de l'eau au cas où j'aurais eu un besoin urgent d'étancher ma soif. Je savais qu'un canot de voyageurs, en route pour la rivière Rouge, devait passer par là à cette époque de l'année, et j'attendais secours et assistance de ses occupants. Le village d'Indiens le plus près était celui d'Omezuhgwutoons et, mis à part cet individu, ma femme et mes filles, il n'y avait pas âme qui vive des milles à la ronde.

Couché par terre, je suppliai le Grand Esprit d'avoir pitié de moi et de m'envoyer quelqu'un pour soulager ma détresse. Alors que je continuais ma prière, les moustiques – qui s'étaient posés en grand nombre sur mon corps nu, et dont les piqûres ajoutaient à mes souffrances déjà grandes – volèrent pendant un moment au-dessus et autour de moi avant de disparaître complètement. La nuit étant froide, je savais que ce phénomène était lié à un brusque écart de température et je n'en attribuais pas la conséquence directe à l'intervention d'un Pouvoir supérieur en ma faveur. Mais, malgré tout, j'étais conscient, et je l'ai toujours été dans les moments

¹ Tanner utilise ici un remède bien connu des Indiens : l'écorce intérieure du merisier (*Prunus Virginiana L.*). (*chokecherry*) est un désinfectant (Densmore : 1974 : 290-291 et 366).

de détresse et de danger, que le Maître de ma vie, bien qu'invisible, était tout près et veillait sur moi. Je dormis paisiblement, mais non sans me réveiller à plusieurs reprises : à chaque fois, je me souviens d'avoir eu un rêve dans lequel un canot, occupé par huit Blancs, passait devant moi sur la rivière.

Il était plus de minuit quand des voix féminines que je supposai être celles de mes filles me réveillèrent. Le bruit provenait partiellement de l'autre côté du cours d'eau à environ deux cents yards. Je crus d'abord que Omezuhgwutoons avait découvert leur cachette et que, peut-être, il les brutalisait. En effet, les cris que j'entendais étaient lourds de désarroi, mais si grande était ma faiblesse, que tenter d'aller leur porter secours me paraissait nettement au-dessus de mes forces. Par la suite, j'appris que mes enfants, dès mon évanouissement dans l'îlot, avaient cru à ma mort et que, sous l'influence de leur mère, elles avaient remis l'embarcation à l'eau afin de s'enfuir. Elles n'étaient guère allées très loin quand leur mère, amenant le canot vers des buissons, jeta mon manteau et d'autres objets personnels. Elles coururent ensuite à pied sur une distance considérable avant de se cacher. Mais, après un moment, il apparut à leur mère qu'il eût été préférable pour elle de garder les objets qu'elle avait jetés ; aussi retourna-t-elle, suivie de mes filles, les récupérer. C'est ainsi qu'en voyant mes vêtements par terre, mes enfants avaient poussé ces cris de désespoir que j'avais perçus de ma couche.

Le lendemain, peu avant dix heures, j'entendis des voix en amont de la rivière. De l'emplacement où je me trouvais, j'aperçus, conformément à mon rêve, un canot occupé par des Blancs. Peu après, les voyageurs mettaient pied à terre et s'affairaient autour d'un feu afin de préparer leur déjeuner. Je savais que ce canot appartenait à M. Stewart, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, avec M. Grant, était attendu dans les parages à cette époque. Cependant, je préférais attendre qu'ils eussent fini de manger avant de me présenter, tant j'étais persuadé que mon apparence extérieure allait produire sur eux une impression fâcheuse. Leur déjeuner terminé, ils mirent leur embarcation à l'eau, et j'entrai à mon tour dans la rivière afin d'attirer leur attention. En découvrant ma présence, tous les Français cessèrent de ramer de conserve ; tandis qu'ils me fixaient comme si j'avais été un spectre, le courant entraînait leur canot loin de moi. Mes appels réitérés, en langue indienne, n'ayant aucun effet, j'appelai alors M. Stewart par son nom, et, recourant à quelques mots d'anglais que je connaissais, je lui demandai de venir me chercher. Les rames aussitôt remises à l'eau, l'équipage amena le canot si près de moi que je pus monter sans peine.

Bien que M. Stewart et M. Grant fussent de vieilles connaissances, ils ne me reconnurent pas. J'avais été incapable de laver tout le sang sur mon corps, et il n'est pas douteux que les épreuves que je venais de traverser avaient très certainement modifié mon apparence. Tous étant fort curieux de savoir qui j'étais, l'interrogatoire fut rondement mené. Après que je leur eus narré les principaux événements de l'affaire, ils firent un lit pour moi dans le fond du canot. A ma demande expresse, ils allèrent à la recherche de mes filles dans la direction où je

les avais entendues pleurer. Je craignais qu'on ne les eût massacrées, mais les recherches entreprises restèrent infructueuses.

Les deux marchands, en apprenant l'identité de mon agresseur, décidèrent de me conduire immédiatement au village de Omezhuhgwutoons. Ils étaient bien décidés, au cas où on le surprendrait là-bas, à m'aider à prendre ma revanche en le mettant à mort sur-le-champ. Ils me dissimulèrent au fond du canot. En abordant près du village, un vieil homme descendit sur le rivage et nous demanda :

– Quelles nouvelles apportez-vous du pays d'où vous venez ?

– Tout va bien là-bas, répondit M. Stewart, nous n'avons pas d'autres nouvelles.

– Voilà bien la façon dont les hommes blancs nous traitent, dit le vieil homme. Je sais parfaitement qu'il est arrivé quelque chose dans le pays d'où vous venez, et vous refusez de nous en faire part ! Omezhuhgwutoons, l'un de nos jeunes hommes, est allé deux ou trois jours en haut de la rivière, et voici ce qu'il nous a rapporté : le Long Couteau, appelé Shawshawabenase, qui était passé ici auparavant avec sa femme et ses filles, les a tuées. Pour ma part, je ne serais pas étonné que Omezhuhgwutoons ait fait quelque chose de mal. Déjà nerveux et inquiet, il vient de prendre la fuite juste avant votre arrivée.

Malgré cette affirmation du vieux, MM. Stewart et Grant s'en allèrent fouiller dans tous les wigwams avant de se convaincre que mon agresseur avait bien fui. Ils dirent alors au vieux :

– En vérité, il s'est bien produit quelque chose dans le pays d'où nous venons. L'homme que Omezhuhgwutoons a tenté de tuer est dans le canot avec nous. Nous ignorons encore s'il vivra ou s'il mourra.

Ils me montrèrent alors aux Indiens qui s'étaient rassemblés sur le rivage.

Nous en profitâmes pour nous reposer et examiner mes blessures. La balle qui était entrée dans mon corps, juste sous la partie fracturée de mon bras, était allée se loger contre mon sternum. J'essayai de persuader M. Grant de l'extraire, mais ni lui ni M. Stewart ne voulant m'opérer, je dus le faire moi-même à l'aide de la main gauche¹. Comme cette partie du corps était particulièrement musclée, une lancette que M. Grant me prêta se brisa tout de suite, et il en alla de même pour un canif.

¹ Cela se passe au printemps de 1823, alors que Cuthbert Grant, le chef des Métis, et son cousin John Stuart, gérant principal de la Compagnie de la Baie d'Hudson, arrivent de Montréal. À cette occasion, on rapporte que Grant aurait effectivement aidé Tanner à extraire une balle qui avait pénétré dans sa poitrine. Ce fait est plausible : les Écossais et leurs descendants appartenaient en effet souvent à la tradition médicale. En tout état de cause, Grant eut par la suite l'occasion de mettre en évidence son savoir médical à plusieurs reprises dans la région de la rivière Rouge (voir MacLeod et Morton : 1974 : 83).

On me tendit alors un grand rasoir à manche blanc avec lequel je réussis à extraire la balle qui était très aplatie, mais le tendon de daim et les autres matières que Omezhuhwutoons avait insérés dans la balle pour m'envoûter restèrent dans mon corps. En constatant que la balle n'était pas passée sous mes côtes, j'eus l'espoir de guérir, mais j'avais de bonnes raisons de présumer que cette blessure empoisonnée mettrait du temps à cicatriser ¹.

L'opération terminée et la blessure pansée, nous passâmes par *Ahkikobowetig* (« chute de la marmite ») ² au village du chef Wawishegabo, frère de Omezhuhwutoons. En arrivant, M. Stewart usa du même stratagème en me dissimulant au fond du canot ; ensuite, il appela tous les hommes du village par leur nom, en leur offrant du tabac. Quand il parut évident qu'on ne trouverait pas mon agresseur parmi eux, mes camarades dévoilèrent ma cachette. L'un d'eux s'adressa au chef en lui annonçant que son propre frère avait tenté de me tuer. Le chef pencha la tête et resta silencieux chaque fois qu'on aborda le sujet de Omezhuhwutoons. D'autres Indiens du village me fournirent des renseignements sur mes filles et leur mère qui avaient fait halte ici avant de continuer vers le lac La Pluie.

À notre arrivée au comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest du lac La Pluie, nous apprîmes que mes filles et leur mère avaient été retenues par les marchands. En effet, la nervosité manifeste et les signes de terreur qu'elles montraient avaient attiré leurs soupçons, car à peine quelques jours auparavant, ils m'avaient vu passer en leur compagnie. Au moment où j'arrivai dans l'enceinte du fort, la vieille courut se réfugier dans les bois, en entraînant mes deux filles avec elle. Des employés de la Compagnie ne tardèrent pas à les poursuivre et à les ramener au comptoir. MM. Stewart et Grant me laissèrent libre de juger la sentence qui devait être infligée à cette femme. Tout le monde ici savait qu'elle s'était rendue coupable de complicité de meurtre, et la considérait aussi criminelle que Omezhuhwutoons. Elle méritait donc un châtement exemplaire, sinon la mort. Je demandai qu'on la chassât sur l'heure, sans vivres et avec l'interdiction de jamais revenir au comptoir. Elle était après tout la mère de mes enfants. Je ne désirais pas qu'on la pendît ; je ne souhaitais pas non plus la voir battue à mort par les hommes à tout faire, comme on me le proposait. Seulement, sa vue m'était devenue intolérable, et on la renvoya sans autre forme de procès.

M. Stewart me laissa au fort après avoir confié mes intérêts à Simon M'Gillevray [McGillivray] ³, fils de celui qui, il y a quelques années, avait joué un

¹ Thomas Say, qui faisait partie de l'expédition du major Long, fut amené quarante jours plus tard à examiner la blessure de Tanner et en conclut que la balle était passée par le bras droit au-dessus du coude et qu'elle avait ensuite traversé la poitrine (Keating : 1959 : 114).

² Les chutes de la Chaudière situées près de Fort-Frances au lac La Pluie.

³ Simon était le fils métis de William McGillivray, un Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest ; c'est lui qui avait été fait prisonnier par Lord Selkirk à Fort-William en 1816.

rôle si important dans la Compagnie du Nord-Ouest. Il m'offrit une petite chambre où mes filles firent la cuisine et pansèrent mes blessures. Je me sentais encore très faible, et de mon bras horriblement enflé sortaient de temps en temps des esquilles. J'étais couché depuis bientôt vingt-huit jours quand je reçus la visite du major Delafield, commissaire de la frontière pour les États-Unis. Il avait entendu parler de moi. Il me proposa de m'amener dans son canot à Mackinac. Mais je n'avais pas la force d'entreprendre un tel voyage, bien que mon plus vif désir fût de l'accompagner. Le major Delafield étant aussi de cet avis, il me quitta après m'avoir offert des présents de qualité tels que deux livres de thé, du sucre, d'autres aliments, une tente et des vêtements.

Deux jours plus tard, je parvenais à extraire le tendon de daim qui, comme je l'ai déjà expliqué, avait été inséré dans la balle. Il était d'une longueur de cinq pouces, aussi large que mon doigt et d'une coloration verdâtre. On se souviendra que Omezuhgwutoons avait deux balles dans son fusil et que l'une d'elles était passée au-dessus de ma tête.

À peine le major Delafield eut-il le dos tourné que l'hostilité de M. M'Gillevray à mon égard se manifesta. Seule la crainte du major Delafield l'avait incité jusque-là à me témoigner de l'attention. Les insultes et les humiliations se succédèrent à un tel point qu'on me jeta dehors de force. Heureusement, des Français eurent pitié de moi et, à insu de M. M'Gillevray, ils volèrent pendant la nuit des piquets pour m'aider à planter ma tente. Grâce à la générosité du major Delafield, je ne manquais de rien et j'avais mes filles avec moi, bien que M. M'Gillevray eût menacé à plusieurs reprises de me les arracher. Ses persécutions continuèrent après mon départ du fort, et il osa même faire enlever mes filles pour les envoyer dormir au logement réservé aux hommes. Elles s'enfuirent et trouvèrent refuge, tout près, chez le beau-père de M. M'Gillevray, un vieux Français qui avait noué des liens d'amitié avec elles.

J'étais couché depuis quarante-trois jours, réduit aux dernières extrémités de la misère. J'étais seul, abandonné, sans mes filles pour me soigner quand, un soir, une vieille connaissance à moi, M. Bruce, pénétra à l'improviste sous ma tente. Il faisait partie de l'expédition du major Long qui rentrait alors du lac Winnipeg. M. Bruce pensait que je trouverais certainement dans le major Long une aide efficace pour arracher mes filles des griffes de ce M'Gillevray, et peut-être pour aller à Mackinac. Je pouvais à peine tenir sur mes jambes, mais j'allai quand même à trois reprises, et en dépit de l'heure tardive, rencontrer le major Long. Hélas ! il me répondit chaque fois qu'il n'y avait pas de place dans ses canots et qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Finalement, en apprenant peu à peu mon histoire, il sembla s'intéresser de plus près à ma personne ; puis, prenant connaissance des lettres de recommandation que j'avais reçues du gouverneur Clark et d'autres personnalités, il s'écria que c'était une folie de ne pas les lui avoir montrées auparavant ! Il m'avoua alors m'avoir pris pour un de ces vauriens de Blancs qui traînent dans le territoire indien par paresse et dans l'espoir d'épouser une squaw ; maintenant qu'il

savait, il ferait l'impossible pour me secourir. Entouré de quelques hommes, il alla chercher mes filles au comptoir. Son intention avait été de repartir le lendemain suivant son arrivée, mais comme il avait consacré une bonne partie de la nuit à mes affaires, il résolut de rester un jour de plus et de l'employer à retrouver mes enfants. Toutes les recherches entreprises à l'intérieur et à l'extérieur du comptoir restèrent vaines. Nous eûmes l'intime conviction qu'à la suite des machinations de M. M'Gillevey et de la famille de son beau-père, mes filles étaient tombées entre les mains de Kawbintushkwawnow, l'un des chefs de notre village à *Menauzhetanaung* [lac des Bois]. Je dus donc renoncer à l'espoir de les ramener dans l'année. Bien que je fusse fort malheureux, je n'en étais pas moins pressé de retrouver mon peuple et de revoir mes trois autres enfants à Mackinac où je comptais passer l'hiver.

Je connaissais bien le genre de caractère de ce M'Gillevey, je savais aussi que les marchands de la Compagnie du Nord-Ouest avaient des raisons de m'en vouloir depuis que j'avais pris part à l'attaque de leur comptoir de la rivière Rouge lors de l'expédition de Lord Selkirk. De même, je n'ignorais pas que la situation particulière dans laquelle je me trouvais par rapport aux Indiens me ferait difficilement obtenir l'autorisation de rester (de loin ou de près) au comptoir de la « Nord-Ouest » (ou de celui de l'*American Fur Company*)¹. La raison en était simple : puisque j'avais été gravement blessé par un Indien, j'étais censé, selon la coutume – ou du moins c'est ce qu'on attendait de moi –, me venger sur la première personne de la bande qui viendrait à ma portée. De plus, si l'on apprenait que je résidais à l'un des deux comptoirs, très peu d'Indiens oseraient s'en approcher. Toutes ces considérations m'incitèrent à accepter l'offre amicale du major Long de m'amener aux États-Unis et, en conséquence, je pris place dans l'un de ses canots. Mais, au bout d'une heure ou deux, je dus renoncer, dans mon état physique, à entreprendre un si long voyage. Comme le major Long et sa suite étaient de cet avis, on me confia à des gens qui travaillaient pour les marchands et on me renvoya au fort².

Je savais que les portes de la Compagnie du Nord-Ouest me seraient fermées, j'allai donc demander assistance à mon dernier employeur, l'*American Fur Company*. Le jeune M. Davenport, qui était en charge du comptoir, ne me refusa pas l'hospitalité et il m'offrit même une chambre. Les provisions étant fort rares de

¹ Nous sommes en 1823. L'ancien comptoir de la « Nord-Ouest », situé à l'embouchure de la rivière La Pluie sur la rive nord, appartient désormais à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le poste de l'*American Fur Company* a été construit non loin de là sur la rive sud.

² Cet épisode tragique de la vie de Tanner a été rapporté fidèlement par W. H. Keating dans son rapport sur l'expédition menée par le major Long. L'auteur raconte comment, en dépit des efforts de Long auprès des représentants du fort britannique, les deux filles de Tanner - âgées d'environ quatorze et quinze ans, et d'apparence agréable - demeurèrent introuvables. Écrasé par le chagrin et par la maladie, Tanner s'embarqua avec les membres de l'expédition, mais sa blessure au bras non encore cicatrisée l'incommoda au point de devoir l'obliger à s'arrêter (1959 : 113-124).

ce côté, je reçus un secours inattendu de la « Nord-Ouest », en la personne du docteur M'Laughlin, successeur de M. M'Gillevrays¹. Il ne manqua pas de faire porter chaque jour des vivres à M. Davenport, à sa femme et à moi-même.

Peu de temps après, M. Coté arriva en remplacement de M. Davenport. Il entra aussitôt dans ma chambre et, me voyant alité, il fit cette remarque :

– Eh bien, à vous voir on croirait que vous avez guerroyé à vous tout seul !

Le soir venu, il me fit servir à manger et, le matin suivant, il me mit à la porte. Non content de me chasser de chez lui, il alla jusqu'à m'interdire de rester sur le sol américain. Malgré mes prières jointes à celles du docteur M'Laughlin, rien ne put l'inciter à changer d'avis. C'était là pour moi une question de vie ou de mort, aussi le docteur M'Laughlin m'invita-t-il à passer du côté britannique, bien que ce geste pût lui coûter cher dans ses relations commerciales avec les Indiens.

Au début de l'hiver, mes blessures étaient si bien cicatrisées que j'allai chasser un peu en tenant mon fusil de la main gauche. Aux environs de la nouvelle année, alors que j'étais sorti un soir chercher de l'eau, je glissai, tombai sur la glace et, pour comble de malheur, je me cassai à nouveau le bras au même endroit et me fracturai la clavicule. Jusqu'à présent, je m'étais soigné seul ; cette fois, le docteur M'Laughlin décida de veiller sur moi en me faisant garder la chambre aussi longtemps qu'à l'automne précédent. Heureusement, avec la venue du printemps, je pus retourner à la chasse. Je capturai quantité de lièvres et d'animaux à fourrure pour lesquels le docteur me paya de façon libérale.

L'époque pour les marchands de quitter les territoires d'hiver était venue. Le docteur me dit que s'il n'y avait pas de bateaux de la « Nord-Ouest » en partance pour Mackinac, il saurait bien obliger M. Coté à me prendre. Des arrangements furent conclus, et M. Coté me promit de me conduire à Fond-du-Lac dans son propre canot. Mais, au lieu de cela, il m'y envoya dans un bateau avec des Français. De Fond-du-Lac à Sault-Sainte-Marie, on me confia ensuite aux soins d'un certain M. Morrison. Les membres de l'équipage me traitèrent si durement que je les convainquis de me déposer sur le rivage, préférant parcourir à pied les trente-cinq milles qui me séparaient du « Sault ».

J'appris que M. Schoolcraft désirait maintenant m'engager comme interprète. Je reçus au même moment la nouvelle que tous mes biens laissés à Mackinac avaient

¹ Le docteur McLoughlin, qui après la fusion des deux compagnies rivales avait acheté des actions de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dirigeait alors le comptoir du lac La Pluie. Parti à une réunion des actionnaires de la société qui se tenait à *York Factory*, baie d'Hudson, il revint au lac La Pluie, le 1er septembre, juste à temps pour rencontrer les membres de l'expédition. Heureusement pour Tanner, le docteur McLoughlin, qui lui avait toujours témoigné une vive sympathie, se trouvait au comptoir lorsqu'il s'y présenta le 3 septembre. Il put alors être soigné convenablement (Keating : 1959 : 115-116).

été saisis pour payer la pension de mes enfants. Je savais que mes enfants avaient grand besoin de moi et je préférais voler à leur secours. Par la suite, j'entrai au service du colonel Boyd comme interprète où je restai jusqu'à l'été de 1828. Toutefois, mécontent du maigre salaire qu'on me versait, je quittai Mackinac pour New York dans le but de préparer la publication de mes mémoires. À mon retour dans le Nord, j'entrai au service de M. Schoolcraft, l'agent des Affaires indiennes de Sault-Sainte-Marie. J'y amenai ma famille, et j'habite là-bas depuis.

Trois de mes enfants vivent toujours chez les Indiens dans le Nord. Mes deux filles, comme je l'ai appris, seraient heureuses de venir me rejoindre, si cela était en leur pouvoir. Le fils, étant beaucoup plus âgé, est resté attaché au seul mode de vie qu'il connaît depuis si longtemps : celui de chasseur. Je conserve l'espoir que je pourrai un jour retourner là-bas et faire une nouvelle tentative pour avoir mes filles auprès de moi.

Références bibliographiques

[Retour à la table des matières](#)

- ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA *Documents relatifs aux Indiens et au commerce des fourrures* « Établissement de la rivière Rouge » : MG19 E1.
« Red River Disturbances, miscellaneous records » : RG4 B46.
- BISHOP, Charles A. 1974, *The Northern Ojibwa and the Fur Trade : an Historical and Ecological Study*. Holt, Rinehart & Winston, Toronto.
- BLAIR, Emma (éd.) 1911, *The Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley and Region of the Great Lakes*, 2 vols. The Arthur Clark Co. Cleveland.
- BRYCE, George 1892, « The Assiniboine River and its Forts », *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, section II, Ottawa.
- 1904, *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company Including that of the French Traders of North-Western Canada and of the Northwest, XY and Astor Companies*. Sampson Low Marston and Co., London (rééd. Burt Franklin, New York, 1969).
- COLTMAN, William B. 1818, « A general Statement and Report relative to the Disturbances in the Indian Territories of British North America », *Archives publiques du Canada*, MG19 E2.
- COUES, Elliott (éd.) 1895, *The Expeditions of Zebulon Montgomery Pike, to Headwaters of the Mississippi River through Louisiana Territory, and in New Spain during the years 1805-1806-1807*, 3 vols. Francis P., Harper, New York.
- 1897, *New Light on the Early History of the Greater Northwest -The Manuscript journals of Alexander Henry, Fur Trader of the Northwest Company and of David Thompson, Official Geographer and Explorer of the Same Company 1799-1814. Explorations and Adventures among the Indians on the Red, Saskatchewan, Missouri, and Columbia Rivers*. 3 vols. Francis P. Harper, New York.
- DENIG, Edwin T. 1961, *Five Indians Tribes of the Upper Missouri : Sioux, Arickaras, Assiniboines, Crees, Crows*. University of Oklahoma Press, Norman, édité et annoté par John C. Ewers (éd. originale, B.A.E. 1930).
- DENSMORE, Frances 1974, *How Indians Use Wild Plants for Food, Medecine & Crafts*, Dover Pub. Inc. New York (éd. originale, B.A.E., 1928).
- Désy, Pierrette 1978, « L'homme-femme », in *Libre*, Payot, Paris.
- DEWDNEY, Selwin 1975, *The Sacred Scrolls of the Southern Ojibwa*. University of Toronto Press, Toronto.
- DRINNON, Richard 1972, *White Savage : The Case of John Dunn Hunter*. Schocken Books, New York.
- DUNNING, Robert W. 1972, *Social and Economical Change among the Northern Ojibwa*. University of Toronto Press, Toronto.

- EDGAR, Matilda (Ridout) 1890, *Ten Years of Upper Canada in peace and war, 1805-1815, being the Ridout letters... Also an appendix of the narrative of the captivity among the Shawanese Indians in 1788 of Thos. Ridout*, William Briggs, Toronto (rééd. Garland, New York, 1977).
- FIDLER, Peter 1815, « Journal kept at Red River : 22 July 1814-16 July 1815 », Appendix, *Selkirk Papers*, vol. 69, *Archives Publiques du Canada*.
- FILSON, John 1784, *The discovery, settlement and present state of Kentucky... to which is added an appendix containing the adventures of Col. Daniel Boon*, James Adams, Wilmington (rééd. Garland, New York, 1978).
- FREDERICKSON *et al.* 1980, *La chaîne d'alliance. L'orfèvrerie de traite et de cérémonie chez les Indiens*. Musées Nationaux du Canada, Ottawa.
- GATES, Charles M. (éd.) 1933, *Five Fur Traders of the Northwest : Being the Narrative of Peter Pond and the Diaries of John Macdonell, Archibald N. McLeod, Hugh Faries and Thomas Connor*. The University of Minnesota Press.
- GIRAUD, Marcel 1945, *Le métis canadien*. Institut d'ethnologie, Paris.
- HALLOWELL, Irving A. 1955, *Culture and Experience*. University of Pennsylvania Press.
- HARMON, Daniel 1937, *Sixteen Years in the Indian Country*. The Journal of Daniel Williams Harmon 1800-1816. Edité et annoté par W. Kaye Lamb. The MacMillan Company of Canada Limited, Toronto.
- HENRY, Alexander 1809, *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories between 1760 and 1776*. New York (rééd. Garland, New York, 1976).
- HICKERSON, Harold 1956 « Genesis of a Trading Post Band : the Pembina Chippewa ». *Ethnohistory* 3, n° 4, pp. 289-345.
- 1959, « Journal of Charles Jean-Baptiste Chaboillez 1797-98 ». *Ethnohistory* 6, Summer, pp. 265-316 ; Fall, pp. 363-427.
- 1970, *The Chippewa and their Neighbours : a Study in Ethnohistory*. Holt, Rinehart & Winston, New York.
- HIND, Henry Youle 1860, *Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857 and of the Assiniboine and Saskatchewan Exploring Expedition of 1858*, 2 vols. Longman, Green, Longman and Roberts, London (tr. française : *Rapport sur l'Exploration de la contrée située entre le lac Supérieur et les Établissements de la Rivière Rouge*. Toronto, 1858).
- HODGE, Frederick W. (éd.) 1912, « Handbook of American Indians », Bull. 30, 2 vol. *Bureau of American Ethnology*, Washington.
- HOFFMAN, W. J. 1891, « The Mide'wiwin or « Grand Medicine Society » of the Ojibwa ». 7th annual report 1885-1886. *Bureau of American Ethnology*, Washington.
- HOPWOOD, Victor G. (éd.) 1971, *David Thompson. Travels in Western North America 1784-1812*. MacMillan of Canada, Toronto.
- HUNTER, John Dunn 1823, *Memoirs of a Captivity among the Indians of North America, from childhood to the age of nineteen*, London (rééd. Johnson Reprint Corporation, New York, 1970).

- INNIS, Harold A. 1977, *The Fur Trade in Canada*. University of Toronto Press, Toronto (1^{re} éd. : Yale University Press, 1930).
- JAMES, Edwin (éd.) 1830, *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner. Part Two*. G & C & H Carvill, New York.
- JENNESS, Diamond 1935, *The Ojibwa Indians of Parry Island, their Social and Religious Life*. National Museum of Canada, Ottawa.
- JOHNSTON, Basil 1978, *Ojibway Language Lexicon*. Affaires indiennes et du Nord canadien, Ottawa.
- KEATING, W. H. 1959, *Narrative of an Expedition to the Source of St. Peter's River, Lake Winnepeek, Lake of the Woods, etc.* Ross & Haines, Minneapolis (1^{re} éd. London, 1825).
- KERR, D.G.G. (éd.) 1966, *A Historical Atlas of Canada*. Thomas Nelson & Sons Ltd, Don Mills, Ont. (tr. fr. Centre de Psychologie et de pédagogie, Montréal, s.d.).
- KINIETZ, Vernon W. 1965, *The Indians of the Western Great Lakes 1615-1760*. Ann Arbor Paperbacks (éd. orig. The University of Michigan Press, 1940).
- KLINCK, Carl F. (éd.) 1961, *Tecumseh. Fact and Fictions in early Records*. Prentice Hall, Inc., Englewood Cliff, N.J.
- LANDES, Ruth 1938, *The Ojibwa Woman*. Columbia University Press, New York (rééd. A.M.S. Press, New York, 1969).
- 1968, *Ojibwa Religion and the Midéwiwin*. The University of Wisconsin Press, Madison.
- Lévi-Strauss, Claude 1958, *Anthropologie structurale*. Plon, Paris.
- 1962, *Le totémisme aujourd'hui*, P.U.F., Paris.
- LONG, John 1791, *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader*. London (rééd. Coles, Toronto, 1971) (tr. fr. A.-M. Métaillié, Paris).
- LOWIE, Robert 1963, *Indians of the Plains*. The Natural History Press, New York.
- MacDONELL, Miles « A Sketch of the Conduct of the Northwest Co. towards Red River Settlement from September 1811 to June 1815 inclusive ». *Archives publiques du Canada*, Ottawa MG 19 E 4.
- McDONNELL, Alexander 1819, *Narrative of Transactions in Red River Country from the Commencement of the Operatives of the Earl of Selkirk, till the Summer of the Year 1816*. With a Map exhibiting Part of the Route of the Canadian Fur Traders in the Interior of North America and comprising the Scene of the Context between Lord Selkirk and the North-West Company. McMillan, London.
- M'GILLIVRAY, Simon 1817, *A Narrative of Occurrences in the Indian Countries of North America, since the Connexion of the Right Hon. Earl of Selkirk with the Hudson's Bay Company, and his attempt to establish a colony on the Red River ; with a detailed account of his Lordship's military expedition to, and subsequent proceedings at Fort William, in Upper Canada*. B. McMillan, London (rééd. Johnson Reprint Corp. New York, 1968).

- McGILLIVRAY, William 1809, « Sketch of the Fur Trade, 1809 : some account of the trade of the North West Company, with marginal notes ». *Royal Colonial Institute*, London. *Archives publiques du Canada*, Ottawa MG19 B4.
- MacKAY, Douglas 1966, *The Honourable Company*. McClelland & Stewart, Toronto.
- MacLEOD, Margaret & MORTON, W. L. 1974, *Cuthbert Grant of Grantown : Warden of the Plains of Red River*. Carleton Lib., Toronto.
- MARTIN, Chester 1916, *Lord Selkirk's Work in Canada*. Humphrey Milford, Oxford University Press, Toronto et Oxford.
- MASSON, L.R. (éd.) 1960, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, récits de voyages, lettres et rapports inédits relatifs au Nord-Ouest canadien*. 2 vol. Antiquarian Press, New York (1^{re} éd. 1889-90, Québec).
- MORTON, Arthur S. 1973, *A History of the Canadian West to 1870-71*. 2nd. ed., University of Saskatchewan & University of Toronto Press, Toronto (1^{re} éd. 1939).
- NEIL, Rev. Edward D. 1957, *History of the Ojibways and their Connection with Fur Traders, based upon officials and other records, in Warren, W.W., Ross & Haines, Minneapolis* (1^{re} éd. 1885).
- POTE, Capt William 1896, *The Journal of Captain William Pote, Jr., during his Captivity in the French and Indian War from May 1745 to August 1747*. Dodd, Mead & Co (rééd. Garland, New York, 1976).
- QUIMBY, George I. 1966, *Indian Culture and European Trade Goods*. The University of Wisconsin Press, Madison.
- RAY, Arthur J. 1974, *Indians in the Fur Trade : their roles as hunters, trappers and middlemen in the lands southwest of Hudson Bay 1660-1870*. University of Toronto Press, Toronto.
- RICH, E.E. 1958, *The History of the Hudson's Bay Company 1660-1870*. The Hudson's Bay Record Society, London.
- 1967, *The Fur Trade and the Northwest to 1857*. McClelland & Stewart, Toronto.
- Ross, Alexander 1856, *The Red River Settlement : Its rise, progress and present state*. Smith, Elder & Co (rééd. Hurtig, Edmonton 1972).
- SCHOOLCRAFT, Henry R. 1851, *The American Indians, their History, Condition and Prospects, from original notes and manuscripts*. George H. Derby and Co., Buffalo (rééd. Garland, New York, 1977).
- SNELLING, Joseph 1830, *Tales of the Northwest ; or sketches of Indian Life and Character*. Milliard, Gray, Little and Wilkins, Boston (rééd. Garland, New York, 1976).
- Statement respecting the Earl of Selkirk's Settlement upon the Red River in North America ; its destruction in 1815 and 1816 ; and the massacre of Governor Semple and his party, etc*. John Murray London, 1817 (rééd. Coles, Toronto, 1974).
- STUART, Culin 1902-03, « Games of the North American Indians ». *Bureau of American Ethnology*, Washington.

- TYRRELL, J.B. (éd.) 1916, *David Thompson's Narrative of his Explorations in Western America 1784-1813*. The Champlain Society, vol. XVIII, Toronto.
- VOGEL, Virgil J. 1973, *American Indian Medicine*. Ballantine Books, New York.
- VOORHIS, Ernest 1930, *Historic Forts and Trading Posts*. Dept. of Interior, Ottawa.
- WALLACE, W.S. (éd.) 193, *Documents relating to the North West Company*. The Champlain Society, Toronto.
- WARREN, William W. 1957, *History of the Ojibwa Nation, based upon traditions and oral statements*. Ross & Haines, Minneapolis (1re éd. Minnesota Historical Collection, 1885).
- WEST, John 1827, *The Substance of a Journal during a residence at the Red River Colony, British North America, etc.* Seeley and Son, London (rééd. Johnson Reprint Corporation, 1966).
- WISSELER, Clark 1967, *Indians of the United States*. The American Museum of Natural History & Anchor Book, New York (tr. fr. R. Laffont, Paris).